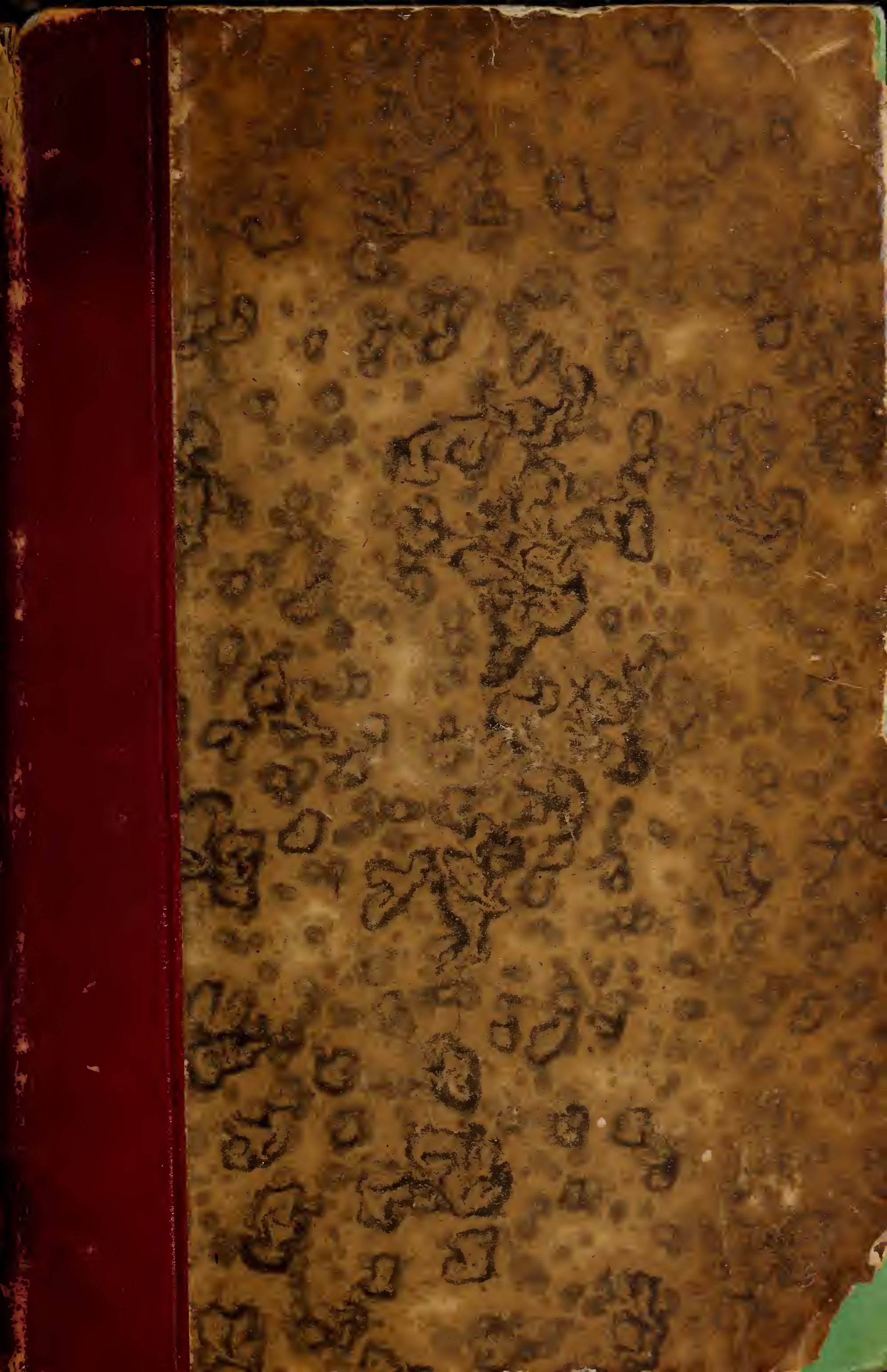
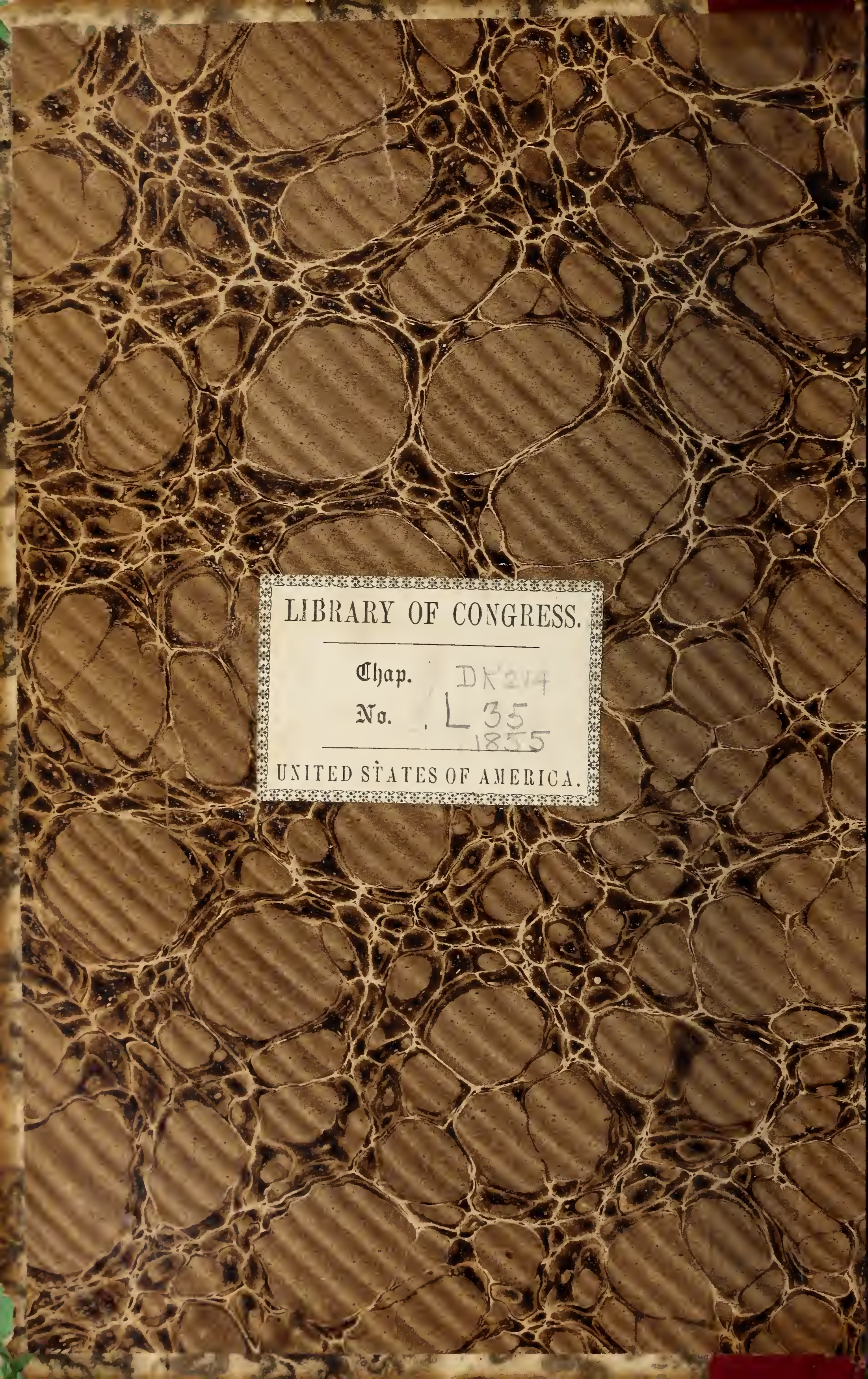




LIBRARY OF CONGRESS.
Chap. DK214
No. .L35
1855
UNITED STATES OF AMERICA.



# LA GUERRE D'ORIENT

Paris. — Imprimerie WALDER, rue Bonaparte, 44




CANROBERT.



# LA GUERRE

HISTOIRE COMPLÈTE

## DES OPÉRATIONS MILITAIRES

# EN ORIENT

PENDANT LES ANNÉES 1853, 1854 ET 1855

PRÉCÉDÉE

**D'un Aperçu historique sur**

## LES RUSSES ET LES TURCS

OUVRAGE

Donnant sur tout ce qui ce rattache à la crise actuelle
DES DÉTAILS AUTHENTIQUES A L'AIDE DESQUELS CHACUN POURRA SUIVRE
LES PÉRIPÉTIES DE CE GRAND DRAME.

PAR

**JULES LADIMIR,**
Auteur de l'Histoire des Mœurs et du Costume du Moyen-Age.

—

HUITIÈME ÉDITION
**Ornée de Portraits, Gravures et Cartes.**

Bakaloum...........
LE PEUPLE TURC.



PARIS
B. RENAULT, ÉDITEUR
RUE LARREY, 8.

—

1855

DK214
.L35
1855

# AVANT-PROPOS

En plaçant en tête de ses récits ces mots si simples : GESTA DEI PER FRANCOS, Grégoire de Tours a exprimé une pensée profonde qui, plus tard, traduite et généralisée par un des plus grands génies catholiques, est devenue sous cette formule : L'HOMME S'AGITE ET DIEU LE MÈNE, l'une de ces vérités dominant comme des phares immortels l'océan tourmenté des siècles.

Il est impossible, en effet, pour peu qu'on envisage de haut le cours des événements humains, de ne pas voir la main de Dieu leur imprimer une direction. Ces souffles qui passent sur les nations et, les réveillant de leur léthargie, les poussent vers d'autres contrées ; cette fièvre de conquêtes dont sont saisis certains hommes, entraînés à conduire la barbarie au soleil de la civilisation ; ces grands mouvements qui tendent à mêler les races, à confondre les idiomes, à universaliser les sciences, les arts, les découvertes, toutes les manifestations de l'esprit, ne sont-ce pas des forces agissant sans cesse, malgré les obs-

tacles, pour amener progressivement les peuples à cette unité qui semble être dans les desseins de la Providence : Vos OMNES FRATRES ESTIS... UT OMNES UNUM SINT?

Jamais plus visiblement qu'à l'époque actuelle ne s'est manifestée cette intervention d'une puissance supérieure dans les actions humaines. Les horizons politiques se sont agrandis; l'œil peut embrasser les faits les plus lointains et apercevoir les liens qui les rattachent entre eux. Personne ne saurait rester indifférent au drame qui commence à l'extrémité de l'Europe et dont le dénoûment est inconnu.

Pour répondre à cette préoccupation du moment, nous croyons devoir résumer d'une manière succincte les faits accomplis jusqu'à ce jour. Réunir en un faisceau les récits épars, les présenter sous leur aspect le plus saisissant, c'est venir en aide aux hommes d'étude ou de labeur, à tous ceux qui sont ménagers de leurs instants, parce qu'ils savent que le temps est l'étoffe dont la vie est faite.

Afin de jeter sur la question plus de lumière, nous donnerons un court aperçu de l'histoire des Turcs et de celle des Russes, que nous conduirons parallèlement dans leurs points de contact jusqu'aux premières manifestations de la crise présente, dont nous ferons connaître les causes en exposant les faits récents. Là nous nous arrêterons pour écouter la voix des événements; dès qu'ils auront parlé, nous reprendrons la plume.

# LA
# GUERRE D'ORIENT.

## APERÇU HISTORIQUE

POUR SERVIR A L'INTELLIGENCE

## DE LA CRISE ACTUELLE.

---

### I.

Antiquité des provinces de l'empire ottoman. — Grands noms, grands souvenirs. — Origine de la nation turque. — Opinion curieuse qui rattache à la même souche les Turcs et les Russes. — Premier empire des Huns, ancêtres des Turcs. — Attila, le *Fléau de Dieu.* — Empire turc en Tartarie. — Les successeurs de Mahomet. — Sur des monceaux de cadavres, Abdallah établit la dynastie des Abbassides. — Osman Ier fonde la monarchie ottomane. — Amurat Ier. — Bajazet Ier. — Mahomet Ier. — Amurat II. — Mahomet II. — Sélim Ier. — Soliman Ier. — Sélim II. — Amurat III. Mahomet III. — Ahmed Ier. — Mustapha Ier. — Osman II. — Amurat IV. — Ibrahim Ier. — Révolution quasi parlementaire. — Meurtre juridique d'Ibrahim.

Placés au centre de l'ancien monde, entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique, les pays dont la réunion constitue l'empire ottoman ont de tout temps attiré l'attention universelle. Alors que sur nos contrées d'Occident s'étendaient encore les ténèbres de la barbarie, là s'épandaient les clartés les plus vives de la civilisation. Sur ces provinces planent de grands noms, de grands souvenirs qui rayonnent à travers les siècles.

Dans le continent européen, c'étaient la Grèce et son ciel olympique, la Thessalie, la Thrace, la Macédoine, qui rappelle Alexandre et Brutus. Dans l'Asie-Mineure florissaient de puissantes colonies grecques, la Phrygie, la Galatie, la Bithynie, la Lydie, la Carie, la Cilicie, la Cappadoce, le Pont, qu'ont rendu célèbre Mithridate et Lucullus. Dès la plus haute antiquité, le bassin de l'Euphrate renfer-

mait les royaumes d'Arménie, d'Assyrie
ruches de peuples, ces villes aux cent portes sur les murs desquelles roulaient les chars et défilaient les armées, ces palais géants dont les dalles de porphyre voyaient traîner le manteau d'Assur et la robe de Sémiramis.

L'Égypte avait élevé ses pyramides et creusé ses syringes, alors que la Grèce elle-même n'était qu'un pays obscur. En Syrie, Tyr et Sidon avaient accaparé presque tout le commerce de l'époque. La Palestine était destinée à devenir à jamais célèbre comme le théâtre de la vie et de la mort de l'Homme-Dieu.

L'origine du peuple ottoman qui devait, de par la conquête, occuper ces florissantes contrées, remonte aux temps les plus voisins de la naissance du monde. Selon ses historiens, il descendrait de *Turc*, l'aîné des huit fils de Japhet, fondateur de la race tartare. Ses ancêtres les plus authentiques sont les *Hiong-Nou*, ou les *Huns*, dont les tribus errantes occupaient les plaines immenses du nord de la Chine. Les anciens confondaient sous la dénomination générale de *Scythes* tous les peuples de l'Asie septentrionale, et il serait assez curieux que, comme paraissent l'établir certains documents historiques, les Turcs et les Russes, prêts aujourd'hui à s'exterminer mutuellement, fussent, comme des frères, sortis du même berceau.

Un fait non moins remarquable, c'est que les Hongrois, qui ont porté de si rudes coups à l'empire ottoman, appartiendraient également à la même souche. En effet, des tribus turques habitèrent les côtes de la mer d'Azof et les plaines situées entre le Don et le Dnieper. Séparées du corps de la nation par ces flots de barbares qui sortaient incessamment du Nord et marchaient pour conquérir une place au soleil, elles se retirèrent devant ces invasions en passant le Dniester et le Danube jusqu'à ce qu'elles fussent arrivées dans la grande Moravie, aujourd'hui la Hongrie et la Transylvanie, où elles se fixèrent en s'incorporant aux habitants autochthones.

Vers l'an 1200 avant Jésus-Christ, les Huns établirent leur premier empire : il comprenait toute la Tartarie asiatique. Les princes qui le gouvernaient, n'ayant pas su gouverner leur famille, furent affligés de dissensions domestiques dont eurent à souffrir leurs sujets (441-468). Il en résulta une guerre civile, dont les Chinois, plus aguerris alors qu'aujourd'hui, profitèrent pour se débarrasser de ce turbulent voisinage. Dispersés, les Huns se répandirent sur le globe, cherchant à leur tour à déloger d'autres peuples. Une partie envahit l'Europe et y fonda un nouvel empire, qui s'éleva au plus haut degré de puissance sous Attila, le Fléau de Dieu. Avec la rapidité de l'incendie, ce conquérant ravage la Thrace, l'Achaïe, la Macédoine, force l'empereur Théodose à lui payer tribut, et pénètre dans les Gaules. Sainte

Geneviève l'arrête devant Paris. On lui tue des milliers d'hommes près d'Orléans et dans les champs catalauniques aux environs de Châlons. Ses armées fondent comme la neige. Ce sauvage qui, au milieu des dépouilles de l'Asie, au milieu des merveilles du luxe et des arts foulées à ses pieds, vivait de chair de cheval et buvait dans des coupes de bois, meurt suffoqué de vin, de colère et de sang. Avant la débâcle qui suivit sa chute, les Turcs, branche de la famille des Huns, s'étaient arrêtés sur les monts Altaï, où ils vivaient soumis à la domination tartare. Lassés de ce joug, ils s'insurgèrent et se donnèrent un chef qui chassa le monarque et se mit à sa place avec le titre de *khan*, ou prince souverain.

Voilà donc un empire turc établi en Tartarie. Il s'étendait dans l'est jusqu'à la Chine, et de là, sur la lisière de l'Inde et de la Perse, jusqu'au lac Mœotis et aux frontières de l'empire romain. Après une durée de deux cent onze ans, à la suite de nombreux démêlés avec les Perses et de déchirements intérieurs, cet empire se désagrége, et les Turcs errent de nouveau sans patrie.

Il y avait plus d'un siècle qu'un conducteur de chameaux, une espèce de facteur arabe, Mohammed ou Mahomet, s'était avisé de se dire inspiré. Tenant d'une main le cimeterre, de l'autre le Coran, charte religieuse qu'il prétendait avoir écrite sous la dictée de Dieu même, il ralliait à sa parole les hommes avides du merveilleux, prêts à subir le joug de l'idée qui s'impose avec audace. Bientôt toutes les tribus reconnaissaient sa loi, et l'empire des califes était fondé en même temps que l'islamisme, qui devait le maintenir et l'accroître.

Mahomet le prophète se courba comme un simple chamelier sous la faux de la mort, et ses dépouilles furent disputées de même que l'avaient été celles d'Alexandre. De puissants compétiteurs prétendirent au titre de *calife*, qui signifie *vicaire* ou successeur du prophète. La fin de tous les conquérants est le signal d'affreuses curées A chaque instant le sceptre, ramassé par des mains avides dans le sang où il est tombé, passe de dynastie en dynastie. Quatorze princes de celle des Ommiades avaient, dans la durée d'un siècle, porté la couronne, qui était en même temps une tiare. Damas était le siége de leur gouvernement. Abdallah I^er^, surnommé Saffah, descendant d'Abbas, cousin de Mahomet, avait formé le projet de rétablir dans la possession du califat la tribu d'Hachem. Sous prétexte de fête, il réunit dans la cour de marbre de son palais quatre-vingt-douze princes ommiades A un signal, de toutes les issues sortent des soldats armés de lourdes massues. Tombant à l'improviste sur ces hommes sans défense, ils les assomment jusqu'au dernier. Par ordre d'Abdallah, on rapproche les morts et les mourants, on les recouvre de nattes et de tapis brochés d'or. Sur ce plancher moelleux, tandis

que la fête éclate en fanfares et en lumières, des femmes demi-nues, des almées, commencent leurs danses voluptueuses, et par intervalles, dans le silence des instruments, on entend le râle des malheureux qui expirent. Telle fut la scène qui fit passer le pouvoir dans la famille des Abbassides. Elle le conserva pendant 523 ans; trente-sept de ses membres se succédèrent sur le trône, ayant parfois à défendre leur légitimité contre d'aspirants usurpateurs. Bagdad était le siége de leur empire, qui comprenait l'Arménie, la Syrie, la Perse, l'Arabie, l'Égypte, et une partie de l'Inde. On voit que les successeurs du conducteur de chameaux n'avaient pas entièrement perdu leur temps. Ils touchaient à l'Atlas et aux Pyrénées, tandis que derrière ces Pyrénées, Abdérame, un enfant, échappé seul au massacre ordonné par Abdallah, voyait descendre sur son front une couronne et devenait (756) le premier des califes ommiades qui, non sans gloire, régnèrent pendant trois siècles en Espagne.

Vers l'an 868, un corps considérable de jeunes Turcs chassés de leur pays, pris à la guerre ou vendus dans le commerce, fut enrôlé au service des califes abbassides : c'était une garde du corps destinée à veiller sur le souverain et à tenir en respect les factions domestiques. Le remède ne tarda pas à devenir pire que le mal. Exagérant les droits qu'on lui laissait prendre, cette garde privilégiée domina le chef de l'État, qui redoutait ses fréquentes rébellions. Insensiblement, les Turcs s'emparèrent du gouvernement, du commandement des armées et des provinces et usurpèrent tous les emplois. Parvenus au ministère, ils escaladèrent le trône en renversant les fils de ceux qui leur avaient donné asile.

Parmi les familles turques qui érigèrent en souverainetés à leur profit les provinces de l'empire des califes, les plus puissantes furent, en Égypte, les Toulonides; en Perse, les Samanides et les Ghaznévides. Vers le milieu du XIe siècle, les Turcs envahirent l'empire romain d'Orient et s'emparèrent de l'Asie-Mineure. Ils firent également la conquête de la Palestine. Les pèlerinages des chrétiens vers le saint sépulcre se trouvèrent interrompus, ce qui motiva les croisades dans le but de chasser les infidèles des lieux où mourut le Sauveur. Après deux siècles de combats, les colonnes chrétiennes qui avaient été établies en Orient par les croisés furent détruites, et la Palestine retomba tout entière sous le joug musulman.

Othman ou Osman Ier, fils d'Orthogrul, est le véritable fondateur de la monarchie ottomane. Décoré du titre de généralissime des armées du sultan, il profita de la force qu'il avait en main pour s'arroger la souveraineté des provinces dont le gouvernement lui avait été confié. A l'imitation de la plupart des usurpateurs, il prit le ciel pour complice, et un *cheïk* ou religieux, qui voulait lui faire épouser sa

fille, supposa une vision céleste dans laquelle étaient prophétisées à la nouvelle dynastie de glorieuses destinées. Ainsi consacrée, la puissance d'Osman s'établit avec éclat, et les Turcs, poussant la flatterie jusqu'à prendre le nom du nouveau prince, ne voulurent plus être appelés qu'Osmanlis.

Les successeurs d'Osman continuent ses conquêtes. Orcan s'empare de Nicée et de Nicomédie; sous son règne, les Osmanlis passent l'Hellespont et s'établissent en Europe en 1356.

Amurat Ier se rend maître de toute la Thrace à l'exception d'un faible rayon autour de Constantinople. Il établit le siége de l'empire à Andrinople, crée la dignité de grand vizir, fait des lois très-sages pour le gouvernement de ses États, institue les janissaires, et rompt, en 1382, par le gain de la bataille de Cassovie, la ligue des armées chrétiennes qui voulaient forcer les Turcs à repasser en Asie.

Bajazet Ier achève la conquête de l'Asie-Mineure, et détruit ou soumet les descendants des émirs qui avaient partagé avec Osman Ier les dépouilles d'Aladin, dernier sultan de la dynastie des Seljoucides. La Macédoine, la Thessalie et une partie de l'ancienne Grèce reconnaissent son pouvoir. La victoire de Nicopolis fait échouer une nouvelle croisade des chrétiens d'Europe contre les musulmans. A ce moment, Timour-Leng, plus connu sous le nom de Tamerlan, promenait par le monde ses hordes affamées de pillage. Il menace Bajazet, qui lui fait ombre. Les deux foudres de guerre se rencontrent dans les plaines d'Angora. Bajazet conduisait 200,000 hommes, mais Tamerlan en avait 400,000! Le nombre l'emporta; le monarque turc fut battu et fait prisonnier (1402).

Dans l'histoire des nations, la Turquie présente un phénomène unique : la série brillante des dix premiers souverains, qui tous, sans exception, coopèrent par leurs exemples et par leurs efforts personnels à la gloire et à l'agrandissement de cet empire.

Ainsi Mahomet Ier, qui avait à réparer les malheurs de la défaite de Bajazet, ne faillit pas à cette tâche, quoiqu'il eût à combattre ses propres frères. Il sauva l'empire déchiré par des guerres intestines, menacé par les chrétiens, ébranlé de toutes parts, et mourut après avoir tout consolidé.

Amurat II assiége en vain Constantinople et Belgrade, mais il s'empare des forts grecs du Pont-Euxin, ainsi que de la Grèce et d'une partie de la Morée. Il contraint la Bosnie à lui payer tribut, et, par la victoire de Varna, remportée contre le jeune et imprudent Ladislas, roi de Pologne et de Hongrie, il assure définitivement ses conquêtes.

A ses États Mahomet II ajoute Constantinople; il donne le coup de mort à l'empire d'Orient. Au pouvoir de ce conquérant se soumettent l'empire de Trébisonde, la Caramanie, la Bosnie, la Valachie, l'Alba-

nie. Il chasse les Génois de la Crimée, les Vénitiens de l'île de Négrepont, débarque des troupes en Italie, s'empare d'Otrante et porte l'effroi dans toute la chrétienté. Cependant il faisait fleurir dans son empire les sciences et les arts, qu'il cultivait lui-même avec succès. Sa ort arriva en 1481.

Entraîné par les guerres intérieures que lui suscita Zizim ou Gem, on frère, qui lui disputait le trône, Bajazet II fit peu pour l'agrandissement de l'empire ottoman. Cependant ses flottes battirent celles de Venise, jusqu'alors reine de la mer. Les places de Lépante, Modon et Coron dans la Morée, se soumirent à son autorité. Un corps d'armée ottoman, débarqué dans le Frioul à la sollicitation de Ludovic Sforce, duc de Milan, y fit une diversion utile en faveur de ce prince contre les Vénitiens et Louis XII, roi de France.

Sélim I^er^, devenu empereur en 1512, après avoir fait déposer et empoisonner Bajazet II, son père, fut le plus grand conquérant de la dynastie ottomane. Victorieux à la bataille de Tchaldiran, contre le shah Ismaël, souverain de la Perse, il soumit l'Arménie et le Diarbeckir. La bataille de Bury, qu'il gagna contre Gauri, soudan d'Egypte, lui valut la conquête de toute la Syrie. A Matarée, les cavaliers circasses Mamelouks, qui avaient vaincu d'abord la cavalerie ottomane, furent défaits et mis en déroute par les janissaires. Cette victoire assura la soumission de l'Égypte, et fit disparaître le fantôme de calife fatimite, dont l'ombre de puissance, réduite à un vain titre, ne servait qu'à sanctionner les opérations des soudans électifs qui gouvernaient l'Egypte et la Syrie.

Sélim I^er^, qui faisait trembler ses ministres autant que ses ennemis, et à qui ses cruautés valurent le nom de *Yavus* ou féroce, avait formé le projet de s'emparer de la Perse. Il l'aurait exécuté si la mort ne l'eût pas surpris en 1520, au bout de neuf ans de règne.

Soliman I^er^, dit le Sage et le Magnifique, commença son règne par la conquête de Belgrade. Il soumit l'île de Rhodes, envahit la Hongrie, gagna la bataille de Mohatz, et fit proclamer Jean Zapoli roi de Hongrie, comme successeur de Louis II, tué dans ce combat. Il porta ses ravages jusqu'à Vienne, qu'il assiégea. La Moldavie se soumit volontairement à son autorité. Les royaumes de la côte africaine, dite Barbarie, le reconnurent pour leur maître. Ses flottes, victorieuses dans l'Archipel, l'Adriatique, la mer Rouge, portent jusque dans l'Inde les ravages de la guerre. Plus éclairé que ses fanatiques ancêtres, il cherche des alliés parmi les princes chrétiens et seconde par politique François I^er^ contre Charles-Quint. Législateur aussi bien que guerrier, il porte la lumière dans l'obscure et confuse législation de ses vastes États. Son célèbre recueil de *canouns*, ou règlements, est un modèle de concision et de clarté. Dans l'espace de quarante-six ans

que dura son règne, il affermit ses conquêtes et celles de ses aïeux dota son pays d'institutions fécondes, et y maintint la prospérité. Cette époque peut être considérée comme l'apogée de la gloire et de la puissance des Osmanlis.

Aucun des successeurs de Soliman Ier ne s'éleva au même point de grandeur. Pendant près d'un siècle après la mort de ce grand empereur, le courage des janissaires, les divisions des princes chrétiens, permirent aux Turcs de conserver la Hongrie, de conquérir quelques îles et de menacer de nouveau la ville de Vienne. Mais, dès le règne de Sélim II, fils de Soliman, l'empire ottoman s'affaiblit. La décadence commença par la marine. En 1571, la bataille navale de Lépante détruisit la puissance maritime des Turcs, qui ne se releva pas de ce coup funeste. Sélim II mourut en 1574.

Les astrologues, les femmes et les eunuques occupèrent Amurat III, fils de Sélim II. Il dédaigna la gloire militaire et ne commanda jamais les armées. Méprisé par les janissaires, il ne parvint à les calmer, dans dix révoltes successives, qu'en leur distribuant de l'argent et en leur livrant ses plus fidèles serviteurs. Ce fut sous le règne de ce prince que les ulémas commencèrent à exercer avec succès leur influence politique. Les janissaires, las d'un prince aussi cruel que lâche, secondèrent ces prêtres, afin de légitimer, par la sanction des ministres de la religion, leurs mouvements séditieux.

Mahomet III, fils d'Amurat III, commença son règne, en 1595, par faire périr dix-neuf de ses frères. Barbare envers sa famille, il le fut envers ses ministres et ses sujets, et vécut sans cesse dans la défiance et dans la crainte. Sous ce monarque, les Ottomans, qui avaient toujours été agresseurs, commencèrent à être attaqués par les Impériaux. Ces derniers assiégèrent et reprirent Gran. Le grand vizir, Sinan-Pacha, fut battu par un simple prince de Transylvanie. Les Turcs ne possédèrent bientôt plus en Hongrie que quelques places fortes. La bataille indécise de Careste, dans laquelle Mahomet III prit la fuite avant de connaître le dénoûment de l'action, compléta les désastres de ce règne.

Contrairement à l'usage, Ahmet Ier, en montant sur le trône, en 1602, épargna son frère. Malheureusement ce bon sentiment fut gâté par une faiblesse de caractère qui livra le prince aux plaisirs du harem, où il oublia le soin de son empire. Profitant des circonstances, le sophi de Perse, Abbas le Grand, attaqua la Turquie, défit le grand vizir Cicala, reprit Bagdad, l'Irack-Agémi, et tout ce que Soliman avait enlevé aux Persans.

Mustapha Ier, frère d'Ahmed, était imbécile et presque fou. Les Osmanlis en eurent honte, et le déposèrent au bout de quatre mois de règne, en 1618. Le jeune Osman II, son successeur, fougueux,

étourdi et avare, entreprit contre les Polonais, malgré l'avis de tout son divan, une guerre que ses mauvaises dispositions rendirent malheureuse. Ayant mécontenté les janissaires par ses reproches, et en leur refusant les gratifications promises, il eut l'imprudence d'annoncer qu'il allait opposer à cette milice séditieuse une autre milice tirée de la province d'Égypte. Cette déclaration fut son arrêt de mort. On l'abreuva d'humiliations, et le cordon de soie termina ses jours.

Tiré de nouveau de captivité en 1621, Mustapha I^er^ reparut sur le trône. L'infortune n'avait pu l'éclairer. Inepte et cruel plus encore que la première fois, il fut déposé en 1622, renfermé dans une tour du sérail, et bientôt étranglé.

Frère de l'infortuné Osman II, Amurat IV avait reçu de la nature des passions fougueuses servies par une vigueur physique peu commune. Sa force et sa valeur lui acquirent l'estime des soldats, que firent trembler sa vigilance et sa cruauté. Il fit le siége de Bagdad et massacra 30,000 Persans. Aussi grand guerrier que les premiers empereurs de sa dynastie, il n'eut aucune de leurs vertus. Devant son sceptre de fer se prosternèrent humblement les ulémas, dont il avait, malgré leur inviolabilité prétendue, fait étrangler les principaux chefs. Par ses exploits, il se serait distingué de la série honteuse des sultans dégénérés, si ses débauches ne l'y avaient fait rentrer. Il mourut épuisé à trente et un ans.

Dans le pouvoir suprême, Ibrahim I^er^, frère d'Amurat, ne vit que la liberté de s'abandonner à tous les plaisirs. Pour satisfaire sa lubricité capricieuse, il ne craignit pas de faire enlever de vive force la fille du grand mufti. Naguère courbés devant Amurat, les janissaires et les ulémas se levèrent contre son efféminé successeur, le déposèrent en 1648 et le firent périr par le lacet.

Cet événement mérite que nous nous y arrêtions, parce qu'il fut le résultat d'un soulèvement presque parlementaire. Le récit que nous allons en donner est traduit littéralement du tome second des *Annales ottomanes*, rédigées par Nayma Moustapha Effendi, historiographe de l'empire. Il montre le gouvernement turc sous un aspect inconnu en France. Quelques mots de préambule sont nécessaires :

Ibrahim était dans la vingt-troisième année de son âge et la dix-septième de sa détention, lorsqu'il fut appelé au trône en 1640. Dans sa prison, il avait vu deux de ses frères périr victimes de la jalousie d'Amurat, leur aîné.

L'horreur de ce spectacle, celle de la solitude et l'incertitude de son sort, influèrent tellement sur la santé et la raison de ce jeune prince qu'il fut toujours sujet à perdre l'une et l'autre. La flatterie et la superstition ignorèrent la cause de ces accidents. Ils furent attribués aux esprits malfaisants, qu'il fallut exorciser, et le crédule Ibrahim s'en-

toura de santons, moines imposteurs qui abusèrent de sa confiance et le déshonorèrent aux yeux de ses peuples.

Exaltés par le génie ardent d'Amurat, habitués à marcher sans cesse de victoire en victoire, les Turcs virent avec dédain l'inaction que leur annonçait le faible début d'Ibrahim; mais ce frêle rejeton était le dernier de la famille ottomane, et, comme tel, il devenait précieux aux croyants. Aussi le premier soin des grands de l'empire fut-il d'engager Ibrahim à donner des héritiers à la couronne. Dans ce but, ils lui présentèrent à l'envi les plus belles esclaves.

De tout temps, les sultans ont formé de ces esclaves leurs harems plutôt que de contracter des alliances avec les autres princes musulmans ou des mariages avec des filles de leurs propres sujets. L'économie et la politique s'accordent pour motiver la préférence constamment donnée à des odalisques étrangères et sans appui. Notifiée seulement au moment où elles deviennent mères, leur union n'occasionne, jusqu'à cette époque, aucune de ces réjouissances publiques, plus onéreuses aux peuples en Orient que partout ailleurs, et leur répudiation est sans conséquence.

Par dérogation à cet usage immémorial, Ibrahim voulut faire célébrer ses noces. Elles avaient déjà été sept fois répétées, et ses sultanes *khasséki*, c'est-à-dire appropriées à la personne impériale, indépendamment de leurs traitements considérables assignés sur les finances de l'État, avaient pour apanage les plus riches provinces, dont les pachas n'étaient plus que les fermiers.

Toutes ces maisons distinctes étaient cependant réunies dans le sérail, et elles y avaient porté le faste à un degré sans exemple. Pour le soutenir, il fallait chaque jour de nouvelles ressources. Le trésor de l'empire et les richesses immenses entassées depuis deux siècles dans la cassette de l'empereur étaient épuisés. On mit aux enchères, et souvent on vendit à deux titulaires à la fois, les gouvernements, les charges militaires et les emplois même de judicature.

Ces emplois sont exclusivement réservés aux *ulémas*. Dans son acception générique et collective, ce mot signifie en arabe les savants, mais il s'applique spécialement aux gens de loi. C'est un corps d'autant plus puissant, en Turquie, qu'il y représente le clergé en même temps que les cours de justice. Par le fait, le pouvoir législatif réside dans les ulémas. Leur ressort, qui comprend toutes les matières, canoniques, civiles et criminelles, s'étend sur toutes les grandes questions politiques. Une déclaration de guerre, la signature d'un traité, doivent être revêtues de la sanction du mufti. Ce chef suprême de la loi gouverne sa compagnie d'après des règles constitutionnelles qui ne lui permettent d'avancer les postulants aux grandes magistratures que graduellement, et à mesure qu'ils ont été employés dans les judica-

tures inférieures. La faveur avait troublé cet ordre immuable et indisposé les ulémas contre le sultan.

Depuis longtemps les cipaies ne recevaient plus leur solde; celle des janissaires était arriérée de sept quartiers. Tous les officiers qui avaient vieilli ou s'étaient distingués dans le service étaient oubliés dans les promotions.

Le capitan-pacha avait été battu par les Vénitiens, qui bloquaient le canal de Constantinople. La flottille neutre qui s'y était réfugiée n'était occupée qu'au charroi des étoffes et des bijoux apportés à l'entrée de ce détroit sur des navires neutres retenus par les vents contraires.

Le grand vizir Cara-Moustapha-Pacha avait sacrifié toutes ses épargnes au besoin de l'État. Il osa un jour vanter son économie à son maître. En récompense, il fut mis à mort et remplacé par un autre ministre, qui, peu de mois après, eut le même sort, quoique ayant mené une conduite diamétralement opposée. Vardar-Ali-Pacha, beyberley d'Anatolie, refusa de payer une contribution arbitraire qu'exigeait le sultan. Sa tête fut abattue, et, pendant vingt jours, exposée sur les murs du sérail.

Ces traits d'injustice et d'inhumanité ne portaient encore que sur des individus attachés au service ou à la solde du Grand Seigneur et réputés ses esclaves. Le peuple en murmurait à peine; mais il n'en fut pas de même lorsqu'il vit violer les propriétés des particuliers vivant de leur patrimoine, de leur industrie ou de leur commerce. A l'occasion de son huitième mariage, le sultan avait ordonné au defterdar, ou contrôleur général, de meubler un nouveau palais situé à l'Hippodrome, où il voulait passer la lune de miel avec sa huitième khasséki. Cette affaire semblait être l'objet unique de l'attention de la Porte. Nuit et jour le grand vizir Ahmed et le defterdar étaient dans les marchés. Sous promesse verbale de payer, on y enleva tout ce qu'on crut pouvoir flatter le goût du Grand Seigneur. Quelques marchands osèrent proposer des conditions; on enfonça leurs magasins, et ils furent eux-mêmes très-maltraités. Ces voies de fait suffirent pour susciter une émeute. Les boutiques furent fermées, ainsi que les portes de la ville, et ne se rouvrirent qu'après que la sûreté publique eut été bien raffermie.

Laissons maintenant parler l'historiographe :

« Aux plus riches étoffes, aux pierres précieuses elles-mêmes, Ibrahim préférait la martre zibeline. Ce goût provenait d'un faible qu'il avait pour les contes. Mise en possession de l'oreille du prince, une bohémienne, qui narrait avec une grâce exquise, l'amusait ou l'endormait chaque soir du récit de ses féeries. C'était toujours quelque empereur de la Chine dont les habits, les appartements, tout le palais, en un mot, n'était que martre zibeline. L'imagination d'Ibrahim, échauffée par ce genre extraordinaire de magnificence, se complut à réaliser la

fiction. Il inventa un habillement complet de cette fourrure favorite, qui se joignait avec des boutons de diamant. Pour son sérail, il lui fallut un meuble de la même pelleterie. Tous les grands de la Porte et les ulémas eurent ordre de fournir en nature une certaine quantité des plus belles peaux de martre.

Boktach, Mouslehuddin, Cara-Tchiaouck et Cara-Mourad, quatre agas vétérans des janissaires, furent compris au nombre des contribuables. Cara-Mourad arriva de Candie, où l'armée, oubliée par le gouvernement, était dans la plus grande souffrance. Un commis du defterdar vint lui présenter l'exploit. Mourad ne voulut pas même le lire, et il en demanda le contenu au porteur. Celui-ci lui dit qu'il était question de deux pelisses de martre zibeline, de douze onces d'ambre et d'une somme en espèces auxquelles il avait été taxé.

« Rapporte à ton maître, répondit Mourad, que je reviens du camp, que je sais à peine le nom des choses qu'il me demande, et que je n'ai à donner que de la poudre et des balles. »

Cette menace, articulée publiquement par l'un des généraux les plus considérés, annonçait à Ahmed-Pacha que le mécontentement était à son comble et qu'il ne tarderait pas à éclater; mais, enivré de sa fortune, le premier ministre ne vit, dans le langage audacieux de Cara-Mourad, que les mauvaises intentions de cet aga et de ses collègues. Il crut qu'il lui serait facile de détruire d'aussi faibles ennemis et s'imagina en avoir trouvé le moyen.

Ahmed faisait épouser à son fils la riche héritière de Cara-Moustapha-Pacha, âgée de huit ans. Il invita aux fêtes qu'il donnait à cette occasion, dans un jardin à Topcapis, Mouslehuddin, Cara-Tchiaouck, Boktach et Cara-Mourad. Ceux-ci soupçonnèrent le piége, mais ils dédaignèrent de le craindre avant de l'avoir entièrement découvert, et ils se bornèrent à renforcer leur suite d'un détachement de janissaires. Admis chez le grand vizir, ils étaient tranquillement assis dans un belvédère séparé, lorsqu'un inconnu les prévint du projet formé contre eux par Ahmed-Pacha.

« C'est ce que nous attendions, » dit Mourad en se levant, pour rendre le vizir responsable de tous les événements.

Sortis brusquement du festin, ces agas rassemblèrent dans la mosquée appelée Orta-Dgiani tous les capitaines et les anciens de la milice, et ils jurèrent unanimement la perte d'Ahmed.

Le lendemain, les janissaires armés marchèrent en ordre de bataille à la mosquée du sultan Mehemmed-Mourad. Aga fut dépêché au mufti pour l'engager à réunir le corps des ulémas à celui de l'infanterie. Ce pontife, après avoir invité circulairement tous les gens de loi à se rendre à la mosquée, s'y transporta le premier. Il fut bientôt suivi par les caziakérès tant en exercice que retirés, par les mollas,

les cadis, les professeurs et par tous les candidats; partagés en deux ailes autour du mufti, ils bordèrent la haie jusqu'à la porte latérale du temple.

Les généraux, les colonels et les capitaines remplissaient les sofas qui sont du côté de la grande porte, tandis que les soldats, debout et les bras croisés sur l'estomac, gardaient la nef, le vestibule et une grande partie de la place.

On délibéra d'abord s'il convenait d'admettre à cette assemblée les cipaies. Cara-Mourad ne le voulait pas ; mais les plus sages opinèrent que, s'agissant de la chose publique, il fallait convoquer également tous les états. Cet avis prévalut ; la cavalerie fut appelée et conduite à la mosquée par ses commandants.

On fit ensuite sommer Ahmed de venir au rendez-vous général pour présider les états ; mais le grand vizir s'était déjà évadé de son palais, et le tchiaouck-bachi ou chef des huissiers, chargé de cette mission, ne reparut plus.

On attendait son retour, lorsque survint un officier de l'intérieur pour demander, de la part de Sa Hautesse, quel pouvait être le sujet de cet attroupement séditieux et pour en ordonner la dissolution. « C'est un congrès légal, répondit le mufti, et il ne rompra ses séances que lorsqu'il se sera fait justice. Que le Grand Seigneur nous livre son ministre ! »

Cara-Tchiaouck proposa ensuite à l'assemblée d'aller à l'Orta-Dgiami. Cette mosquée, placée au centre des casernes, était un point de ralliement plus favorable, et l'armée pouvait au besoin déployer un front dans la place voisine.

On y courut, et chacun s'y rangea dans le même ordre. Le choix d'un vizir fut le premier objet discuté, et tous les suffrages furent pour Méhemmed. Ce pacha octogénaire, après avoir gouverné plusieurs provinces et les finances de l'empire, avait mérité le surnom de *Mévlévy* (saint) par la vie monastique qu'il menait depuis longtemps. On eut de la peine à le faire sortir de son couvent et à l'amener à la mosquée ; dès qu'il y fut aperçu, tous les janissaires lui baisèrent la main et le proclamèrent grand vizir.

Ces acclamations furent interrompues par un second message de Sa Hautesse. Taoukchi-Moustapha-Pacha, l'un des principaux courtisans de ce prince, était venu réitérer les premiers ordres et appeler au sérail le mufti et Mévlévy-Méhemmed. Celui-ci fut le seul docile à cette invitation ; et ses instructions, dictées par l'assemblée, furent que Sa Hautesse consignerait son sceau au porteur, et livrerait Ahmed-Pacha au peuple.

Méhemmed remplit en tremblant cette commission. Le Grand Seigneur l'écouta froidement, lui remit le sceau impérial, le revêtit de la pelisse d'honneur et lui dit :

« Voilà Ahmed déposé ; il est mon gendre, et je ne le livrerai pas. Je demande sa grâce à mes sujets, et je l'attends de toi. »

De retour à l'Orta-Dgiami, le nouveau vizir s'empressa de rendre les paroles de son maître. Elles furent huées, et il fut obligé de reprendre le chemin du sérail et d'y redemander Ahmed.

Il balbutia en effet les instances de la milice et des ulémas.

« Périssent, ajouta-t-il, cent vizirs comme Ahmed et moi pour assurer la tranquillité de Votre Hautesse ! »

A ces mots, l'empereur ne put contenir son indignation, et son premier mouvement fut si violent que Méhemmed en porta longtemps les marques. Ce vieillard, accablé de honte et de douleur, se retira dans son palais et envoya pour toute réponse au mufti le sceau et la pelisse d'honneur.

Boltach et Mouslehuddin furent détachés pour rapporter à Méhemmed ces attributs de sa place. Ils parvinrent difficilement à les lui faire reprendre et à le reconduire à la mosquée. Cet incident y avait aigri les esprits ; on ne se contentait plus de la mort d'Ahmed, on avait résolu la destitution de l'empereur, et il avait été écrit au nom de l'assemblée à la sultane mère Kiossem, au bostandgy-bachy et à l'eunuque blanc, qui commande à la porte intérieure, pour recommander plus particulièrement à leur vigilance la vie des jeunes princes commis à leur garde.

Mustapha-Pacha, grand écuyer de l'empire, vint signifier aux rebelles d'évacuer le temple du Seigneur ou de s'attendre à être passés au fil de l'épée. Cet avis comminatoire ne fit que raffermir l'assemblée dans sa dernière résolution, à laquelle plusieurs de ses membres n'avaient accédé qu'avec répugnance.

Codgia-Arnaout, l'un des plus notables, aborda fièrement l'émissaire du Grand Seigneur.

S'il est encore empereur, lui dit-il, qu'il retrouve son vizir, qu'il paraisse lui-même et qu'il tienne un divan général ! On ne mérite pas de régner lorsqu'on est aussi insensible qu'il l'est. » « Sans doute, reprit Mouslehuddin, c'est l'apathie d'Ibrahim qui seule a occasionné la crise actuelle de l'État. Il en a confié les rênes à un tyran qui, ne connaissant d'autre divinité que ses coffres-forts, a mis les lois en oubli, le trésor au pillage, les places aux enchères et l'empire à deux doigts de sa perte. La Bosnie est à la merci des Allemands, l'escadre vénitienne bloque le canal ; cette capitale, assiégée par terre et par mer, est despotiquement gouvernée par des femmes, et le sultan reste immobile? Mais, Mustapha, n'as-tu pas de reproches à te faire sur tous ces points? N'es-tu point le commissaire envoyé en dernier lieu aux Dardanelles?

— Oui, c'est ma faute, répondit l'écuyer. J'ai tout vu et tout dissi-

mulé. Ahmed m'avait imposé silence; mais je le romprai aujourd'hui, si l'assemblée m'ordonne de parler à notre maître.

— Dis-lui donc, repartit Mouslehuddin, que son peuple exige trois choses de lui : l'abolition de la vénalité des charges, le bannissement de toutes ses khassekis et l'extradition d'Ahmed. »

Instruit des démarches des factieux, ce vizir avait pris la fuite, et dans sa disgrâce n'avait trouvé ni un ami ni un asile. Personne n'osait recéler un aussi dangereux dépôt. Madgy-Behram fut le seul qui s'en chargea, mais le perfide ne tarda pas à violer l'hospitalité et à remettre Ahmed à son successeur.

Ce dernier va au-devant de son prisonnier, l'embrasse et lui persuade qu'il serait encore possible de conjurer l'orage par une déclaration sincère de ses biens. Ahmed en dresse lui-même l'état, qui s'élevait à quatre millions cinq cent mille livres. A cette note il joint vingt et une mille livres qu'il avait sur lui en or. Cette restitution douloureuse augmentant le besoin qu'il avait de se reposer, il s'étend sur le sofa. A peine venait-il de fermer l'œil que le bourreau Cara-Aly le réveille et lui annonce que Méhemmed l'attend à l'Orta-Dgiami, où il doit être auprès de l'armée son intercesseur et son avocat. Descendu à la cour, Ahmed est entraîné dans l'écurie. On l'étrangle. Son corps, chargé sur un cheval, est porté à l'Hippodrome et jeté sous le platane de cette place.

Les commandants de l'infanterie et de la cavalerie n'ignoraient pas les préparatifs de guerre qui avaient été faits dans le sérail. Pour éviter toute surprise, ils s'étaient déterminés à passer la nuit dans la mosquée. Les ulémas avaient pris leurs quartiers dans les casernes des janissaires. Dès que parut le jour, cette milice fut mise sous les armes et marcha vers la mosquée du sultan Ahmed. Traversant l'Hippodrome, les agas affectèrent de faire le tour du platane pour que les soldats découvrissent le corps du vizir exposé sous cet arbre. Le mufti formait l'arrière-garde; Méhemmed fermait la marche.

Aussitôt que ce pacha eut pris sa place dans l'assemblée, il envoya au Grand Seigneur Behaü-Effendi, ci-devant mollah de la Mecque, pour témoigner à Sa Hautesse le désir que son peuple avait de la voir. Devant cette proposition le sultan resta muet. Son silence obstiné décida Behaü à se retirer, et ses commettants, à qui il en rendit compte, à accélérer l'exécution de leurs desseins.

Ils députèrent deux autres effendis à la sultane mère Kiossem pou lui faire savoir que le vœu général était que son fils Ibrahim déposâ la couronne et que l'aîné de ses enfants fût amené à la mosquée, afin qu'on pût procéder à son inauguration.

La Validé trouva seulement la seconde demande contraire à l'usage reçu pour l'installation des empereurs ottomans, et elle invita l'as-

semblée à se rendre au sérail, lieu consacré à cette auguste cérémonie.

La réponse de la sultane avait été prévue, et comme l'on savait que les bostandgis se proposaient de défendre l'entrée du palais impérial, on avait cru devoir dans l'intervalle sonder les dispositions personnelles de Zulficar-Aga, colonel de ces jardiniers enrégimentés. Zéirekzadi, ancien mollah de Médine, lui avait déclaré que le Grand Seigneur devait être détrôné, que le mufti en avait prononcé la sentence juridique; que l'unique moyen de faire cesser le désordre était de laisser ouvertes les portes du sérail; que, dans le cas contraire, on détruirait jusqu'au nom de bostandgi, et que ces derniers auraient à se reprocher leur propre malheur et le sang musulman dont ils auraient inutilement provoqué l'effusion.

Effrayé, Zulficar accompagna l'émissaire à la mosquée. A l'assemblée il donna l'assurance la plus formelle de son entière déférence à ses ordres. Toutes les difficultés ainsi aplanies, les deux corps s'ébranlèrent en colonnes vers le sérail. Les bostandgis introduisirent dans les premières cours tous ceux qui voulurent y entrer; mais il n'y eut que les principaux officiers de la milice et de la justice qui se permirent de pénétrer jusqu'aux galeries du harem.

La sultane mère parut, couverte d'un voile noir. Elle s'adressa d'abord aux agas et leur reprocha d'avoir été les auteurs de la rébellion, quoique tous ils dussent leur fortune à la bienfaisance de la maison ottomane.

Mouslehuddin, blanchi sous le harnois et dans les intrigues, prit la parole :

« Sultane, s'écria-t-il, personne de nous ne peut disconvenir de ses obligations envers la Sublime Porte. Moi surtout qui me suis présenté pour la première fois à son seuil ne possédant en tout qu'un manteau rouge d'étoffe de laine la plus grossière, comment pourrais-je me rappeler ici tous les bienfaits dont mes maîtres m'ont successivement comblé pendant ma carrière de plus de soixante ans? Mais c'est notre reconnaissance pour cette auguste maison qui nous rend insupportable l'idée de sa destruction prochaine. Plût au ciel que je n'eusse pas survécu à sa splendeur ! Me convient-il en effet de parler le premier sur un objet aussi délicat? Après tout, que me reste-t-il à désirer? Grades, honneurs, récompenses pécuniaires, j'ai tout obtenu, et j'ai renoncé à tout pour ne m'occuper désormais qu'à de ferventes prières pour la prospérité de l'empire. Mais je suis musulman, et je ne peux voir sans effroi un empereur qui a déserté la foi de ses pères et méconnaît la voix de l'équité et de la raison. Depuis qu'il ne donne accès auprès de sa personne qu'à des hommes corrompus, l'État est désespéré. Les infidèles, que savaient contenir ses aïeux, ont pénétré en Bosnie, jusque dans nos foyers. Leur flotte domine sur l'Hellespont.

Nos tranchées dans l'île de Candie sont comblées. Partout les vrais croyants combattent avec désavantage, et notre sultan, qui se plaît à tout ignorer, ne songe qu'au plaisir et aux moyens d'en perpétuer la durée ! Voilà nos ulémas. A eux de faire parler la loi sur ce qui nous reste à faire pour tirer les mahométans de l'abîme ! Grâce à la divine Providence, ce sérail renferme un prince digne du trône; nous n sortirons pas d'ici qu'il n'ait été mis en possession de la couronne Nous vous conjurons, sultane, de céder au vœu de la nation et d'obtem pérer avec elle à la noble justice. »

La Validé voulait paraître remplir les devoirs que lui imposait ce nom. Quoiqu'elle eût des griefs contre son fils et qu'elle fût de connivence avec les rebelles, elle leur opposa le degré d'apparente résistance qui, en la mettant elle-même à couvert de l'odieux du complot, ne faisait qu'en mieux assurer l'effet. Aux officiers de l'armée elle représenta que l'inconduite du sultan ne devait être imputée qu'à leur lâche silence; que, loin de s'être réunis pour lui remontrer ses torts, pas un d'eux n'avait en présence de son fils ouvert un avis utile; qu'il était aussi injuste qu'absurde de le condamner d'emblée et sans avoir tenté la voix des conciliations; qu'on avait encore le temps d'engager ce prince à écarter de sa personne tous les méchants dont la suggestion pernicieuse l'avait induit en erreur, et à former un conseil permanent de ses ministres et de ses cours de justice pour statuer définitivement sur la distribution des places et sur l'emploi des fonds de l'État, et elle se rendait garante de l'attention scrupuleuse d'Ibrahim à suivre à l'avenir un plan aussi salutaire.

Mouslehuddin répondit qu'un pareil espoir était chimérique, et il rapporta en preuves tout ce qu'il avait dit. Tour à tour le mufti et Abdulaziz-Effendi vinrent à l'appui de l'orateur militaire. Enfin, Maméfi, ancien caziasker d'Anatolie, s'avança vers la sultane, et, lui donnant le titre flatteur sous lequel les musulmans désignent Aïché, femme du prophète :

« Mère des fidèles, lui dit-il, le peuple de Dieu est à vos genoux, et il attend de votre tendresse pour lui que vous mettiez la dernière main à l'œuvre méritoire de son salut. Sa situation demande les remèdes les plus prompts. Assailli de tous côtés, il nourrit dans son sein des ennemis bien plus dangereux que ceux du dehors : la vénalité des charges, la confiscation arbitraire, un relâchement dans le dogme, dans la discipline, dans tous les ressorts de l'administration, consument ses forces. L'empereur, l'ombre du Très-Haut sur la terre, l'empereur, qui devrait être l'égide de sa nation, en est devenu le tyran. Il n'est pas de moyens dont chaque jour on ne se serve sous son nom pour exprimer la sueur et le sang de ses sujets. L'avidité de ses favoris, les fantaisies de ses khassékis absorbent presque aussitôt ce suc précieux,

inutile au corps qui l'a produit. Il n'est pas employé à la défense des frontières mais il sert d'aliment aux passions insatiables du Grand Seigneur et de sa cour. Ce prince ne connaît le dégoût et la fatigue que lorsqu'il s'agit d'affaires ou de lois. Le son de ses flûtes et de ses guitares trouble le muezzin de Sainte-Sophie et ne lui permet pas même d'appeler les musulmans aux cinq prières. Quel téméraire mortel oserait interrompre cette musique voluptueuse pour proférer une parole amère? Vous-même, sultane, qui avez tant de droit sur on cœur, avez-vous jamais pu donner un conseil à votre fils? En un mot, les peuples excédés d'impositions, les marchés publics forcés et saccagés, des mahométans irréprochables exécutés sans formes judiciaires, des personnes sans naissance, sans mérite et sans mœurs, élevées aux premières dignités, la prédominance sur les Ottomans, des femmes, des nègres et des eunuques, voilà le règne d'Ibrahim! Il est temps qu'il prenne fin. »

La Validé convint tacitement de ces faits; mais elle persista à les rejeter sur les mauvais conseils, et elle proposa de s'en tenir à requérir le Grand Seigneur de renvoyer sa cour actuelle et de choisir dans la partie saine de la nation de nouveaux administrateurs.

Haméfi prétendit que la triste expérience du passé interdirait à jamais aux lumières et à la vertu l'approche d'Ibrahim. Il rappela la mort tragique de Cara-Mustafa, ce ministre d'Amurat IV, qui avait pris Bagdad et qui, sous les deux règnes, avait gardé pendant cinq ans le vizirat. Il insista plus encore sur celle de l'amiral Yousouf, surnommé le Conquérant de la Canée, et il finit par l'énumération de tant de pachas zélés pour le bien public, et mis à mort pour avoir cherché à résister au torrent de la corruption.

Cédant par degrés à tous ces arguments, l'artificieuse sultane n'objecta plus que l'extrême jeunesse du prince qu'on voulait substituer à Ibrahim. Haméfi trouva sur-le-champ la solution de cette difficulté: il cita l'opinion reçue parmi les sectateurs d'Abou-Haméfi, celui des quatre imans ou docteurs aux principes duquel les Turcs donnent la préférence. Cette opinion est qu'un souverain dont l'esprit est aliéné, quoique parvenu à sa majorité, est incapable de régner, tandis qu'un prince mineur, doué d'une saine raison, peut être reconnu pour sultan.

« Ce dernier cas est souvent arrivé, reprit Haméfi, et l'on n'a jamais eu à se repentir d'avoir adopté cette méthode. Le grand vizir, au nom de son maître et pupille, régente l'empire et tout rentre dans l'ordre. Mère des vrais croyants, cessez de vous opposer au bonheur des Ottomans et hâtez-vous de nous montrer notre nouvel empereur! »

La sultane Kiossem s'éclipsa tout à coup. On éleva un trône dans la seconde cour. La Validé reparut aussitôt, tenant par la main le sultan Mahomet; ses officiers le placèrent sur le trône aux acclama-

tions de toute l'assemblée. Le mufti, le grand vizir, les caziaskers, tous les grands de la Porte et les commandants des troupes lui baisèrent le bout de la manche. On ne permit point aux autres ulémas de s'approcher, dans la crainte d'effaroucher le prince, qui n'avait encore que sept ans. Ce court cérémonial achevé, et la garde de la personne impériale plus spécialement recommandée à la sultane mère et à Zulficar-Aga, on passa aux appartements d'Ibrahim.

Le bostandgy-bachi, le sélictar ou porte-épée du Grand Seigneur et le tchiohadar-aga, autre officier de l'intérieur, annoncèrent à leur ancien maître le sujet de cette visite extraordinaire.

« Quelle audace! leur cria Ibrahim; ne suis-je donc pas votre empereur?

— Non, vous ne l'êtes plus, repartit Abdulaziz, et vous ne méritez plus de l'être! »

Tous les assistants furent offensés de cette réponse insolente, mais personne ne pensa à imposer silence à ce téméraire légiste, et il s'oublia à un tel point qu'on craindrait de souiller l'histoire en conservant ici tout ce qu'il se permit de dire à son souverain.

Les officiers de l'intérieur cherchaient à calmer Ibrahim, et ils lui représentaient respectueusement qu'il devait apprécier les bonnes intentions de son peuple et de ses ulémas, qui ne voulaient le décharger du fardeau de la royauté que pour sa tranquillité personnelle et pour le salut de l'empire.

Ces douces insinuations ne faisaient qu'allumer la colère du sultan, et il accablait d'invectives les différents interlocuteurs qui se relevaient pour l'amener à une abdication volontaire; mais Abdulaziz, le plus acharné de tous, fit une critique sanglante de toute la conduite du prince, et il en conclut que son califat était proscrit par la loi.

Ibrahim, jetant dans ce moment un regard de détresse sur l'aga des janissaires :

« Ingrat! lui dit-il, ne t'aurai-je confié le commandement de ma milice que pour que tu m'abandonnes lâchement dans cette circonstance essentielle?

— Je suis, répondit ce général, votre créature et votre esclave; mais que dois-je faire? Vos sujets sont réunis contre vous. Seul, pourrais-je m'opposer à tous? Si je me déclarais pour vous, vos soldats, loin d'imiter mon exemple, me mettraient en pièces, et quel avantage retireriez-vous de ma mort? »

L'empereur, s'adressant ensuite au mufti, Abdurrahin, lui dit :

« Tu conspires aussi contre moi; mais n'est-ce pas moi qui t'ai placé à la tête de mes ulémas?

— Non, répliqua l'effendi, ce n'est pas toi qui m'as fait mufti; je ne tiens cette place que de Dieu. »

La prétention était aussi nouvelle que la manière insultante dont elle était énoncée. Ibrahim en resta interdit un moment, et ne reprit la parole que pour charger l'assemblée d'imprécations. Le sélictar et le tchiohadar-aga, voyant que le temps s'écoulait en vains débats, se glissèrent sous les aisselles du prince et lui persuadèrent de les suivre.

Après avoir interrompu plusieurs fois sa marche pour renouveler ses justifications ou ses reproches, il parvint enfin à la porte de sa prison.

C'était un édifice en briques, très-étroit, n'ayant d'autre jour que celui qu'il recevait d'en haut, par une lucarne grillée. On avait pratiqué, d'un côté, une espèce de fenêtre d'un demi-pied carré, qui ne s'ouvrait que pour recevoir la nourriture, et se refermait aussitôt avec un volet de fer. On avait introduit dans ce cachot deux vieilles esclaves et les meubles du plus strict nécessaire.

Ibrahim leva les mains au ciel et prédit, en entrant dans ce lieu, qu'il ne faisait qu'y devancer bien d'autres sultans qui, par une suite de l'impunité de cet attentat, subiraient le même sort que lui. On ferma la porte de la prison, on y attacha un cadenas, et les deux serrures furent plombées. La révolution était consommée en cinquante heures. Chacun se retira, et les boutiques, ainsi que les portes de la ville, furent rouvertes.

Sur le bruit qu'on fit répandre le lendemain que le prisonnier s'était évadé, le grand vizir et le mufti firent une descente d'experts sur les lieux, et n'en sortirent qu'après avoir fait maçonner la porte et la lucarne.

Privé de la lumière, Ibrahim redoubla ses gémissements. Ils étaient entendus par ses pages et par tous les gens de sa maison, qui avaient des raisons de le regretter. Ce sentiment, joint à celui de la pitié, qu. la nouveauté et la surprise d'un grand événement peuvent assoupir et non pas éteindre dans le cœur de l'homme, après avoir été concentré dans le sérail, gagnait de proche en proche tous les états. Les progrès rapides de ces dispositions populaires en faveur d'Ibrahim effrayèrent d'autant plus Abdurrahim et Méhemmed-Pacha qu'ils avaient eu lieu de suspecter celles des cipaies.

Ce premier ministre et ce mufti convoquèrent les ulémas, les officiers de la Porte et ceux de la milice. Ils posèrent en fait que leur existence commune et le rétablissement du bon ordre ne pouvaient être assurés que par la mort d'Ibrahim. Ils traitèrent ensuite la question de droit, elle fut libellée de la manière suivante :

« Est-il permis de destituer et de faire mourir un empereur qui,
« ayant écarté des emplois civils et militaires les personnes capables
« de les remplir, ne les a donnés qu'à des gens ineptes, et, par

« ce système destructeur, a jeté le monde dans le désordre et la con-
« fusion?

Tous les ulémas consultés signèrent l'affirmative, et le mufti ajouta en arabe cette sentence extraite textuellement des anciens casuistes :

« *Lorsqu'il se trouve deux califes à la fois, tuez-en un.* »

L'arrêt prononcé, on ne pensa plus qu'à l'exécuter. Le chef de la loi, à la tête de sa compagnie, le grand vizir, l'aga des janissaires et tous les commandants de ce corps se rendirent au sérail. Leur apparition suffit pour mettre en fuite le troupeau fidèle de l'intérieur. Personne n'osa s'approcher de la prison. Le premier ministre et le mufti furent obligés d'employer leurs propres domestiques à en briser les portes avec des haches.

Chaque coup retentissait sur le cœur d'Ibrahim. On entendait ce prince infortuné s'agiter au fond de son cachot, crier vengeance au ciel et implorer contre ses oppresseurs le secours de ses fidèles sujets. Ceux-ci reconnaissaient encore la voix de leur maître, et ses cris portaient dans leur âme le désespoir dont ils étaient l'expression. L'émotion devenait générale, et jusqu'au bourreau Cara-Aly, que le vizir avait mené à sa suite, s'était éloigné pour dérober ses larmes.

Méhemmed sentit la nécessité de presser le dénoûment de cette scène tragique. Il courut lui-même après Cara-Aly, et ce ne fut qu'à force de coups qu'il l'entraîna dans la prison. Le mufti y entra le troisième, suivi d'un second exécuteur.

Ibrahim, tenant le Coran, dit à Abdurrahim :

« Yousouf-Pacha m'avait conseillé de te faire périr, parce qu'il te connaissait pour un séditieux et un impie. Je ne l'ai pas fait, et ma sotte clémence me coûte la vie. Voilà le livre de Dieu, produis-moi le passage sacré qui t'autorise à me la ravir. »

Il allait poursuivre, lorsque Cara-Aly et son compagnon, pressés r le vizir, serrèrent le lacet qu'ils lui avaient passé au cou et le suf-uèrent.

Son corps, porté aussitôt dans une des cours du sérail, fut lavé par précepteur et l'iman de ce prince, et, après la prière d'usage, il fut eveli dans le tombeau de sultan Mustapha, situé près la porte de nte-Sophie. »

Ainsi se termine le récit du rédacteur des *Annales de l'empire ottoman*. On voit que ce recueil est écrit avec une certaine indépendance qui a lieu d'étonner sous un gouvernement absolu.

Au commencement du règne suivant, furent cruellement châtiés presque tous les complices du meurtre d'Ibrahim. Son fils, sultan Méhemmed, les fit périr l'un après l'autre, en commençant par son aïeule, la sultane Kiossem.

Il est à remarquer que, par une étrange coïncidence, le même évé-

nement a eu lieu presque à la même époque dans deux gouvernements diamétralement opposés : tandis que, par une décision légale, les ulémas condamnaient à mort le sultan Ibrahim, le procès de Charles Ier était déjà entamé par le parlement d'Angleterre. L'intervalle qui sépare les exécutions respectives de ces deux souverains n'est que du 19 août 1648 au 30 janvier de l'année suivante.

Au récit de la mort d'Ibrahim nous avons donné plus de place que ne semble le comporter le cadre de cet ouvrage. Les raisons en ont été déduites plus haut. Il fallait faire connaître les mœurs politiques de la Turquie. Nous arrêterons ici notre résumé de l'histoire de ce pays pour esquisser rapidement celle de la Russie jusqu'à la même époque, et continuer ensuite de suivre parallèlement les événements chez les deux peuples.

---

## II.

L'empire des autocrates commence par une république. — Novgorod la Grande. — Rurik, le Pharamond des Russes. — Oleg. — Première armée russe devant Constantinople. — La princesse Olga embrasse le christianisme, qu'elle ne peut imposer à sa nation. — Les douze fils de Vladimir le Grand s'exterminent. — Henri Ier, roi de France, épouse une princesse russe. — Invasion de Gengis-Khan. — Domination des Mogols. — Ivan III en délivre son pays, profite des dissensions de ses voisins pour s'approprier leurs États et crée la politique astucieuse à laquelle les tzars sont restés fidèles. — Ivan IV, le Terrible et le Massacreur. — Guerres civiles. — Les faux Démétrius. — Michel fonde la dynastie des Romanof, encore régnante. — Accroissements successifs de l'empire russe.

Au sommet des fastes historiques de la Russie on ne trouve aucune de ces fictions lumineuses et riantes rassemblées autour du berceau des peuples d'Orient. Ici, tout est triste, morne et glacé. Dans ces froids brouillards, on n'aperçoit d'abord que les ours de la Finlande et les loups de la Sibérie. Lorsque l'homme s'y montre, c'est à l'état sauvage et carnassier. De loin on ne le distingue guère de la bête de proie.

Étrange vicissitude des choses humaines ! Dans ce pays où s'est établi le gouvernement le plus despotique du globe, florissait autre-

fois une république. Gouvernée par des magistrats librement élus, Novgorod, la plus ancienne ville de Russie, s'était enrichie par un vaste commerce, et ses relations s'étendaient, au xe siècle, jusqu'à Constantinople. En même temps elle avait conquis une telle réputation militaire que parmi les peuples l'on disait : « Qui oserait s'attaquer à Dieu et à Novgorod la Grande ? »

Personne ne l'osa. Ce furent les républicains qui tuèrent la république. L'ambition des chefs guerriers fit naître les factions; les factions amenèrent la guerre civile. Le parti vaincu appela l'étranger.

L'immortel fabuliste suppose que le cheval, poursuivi par les hyènes et les chacals, implore la protection de l'homme. L'homme lui met un frein, s'élance sur son dos, perce de sa lance les féroces ennemis. « Merci, lui dit le cheval, et séparons-nous ! — Non pas, répond l'homme; je vois combien tu peux m'être utile. Tu as un frein, garde-le ! »

Ainsi de Novgorod : Rurik, un chef de hordes, lui met sur la poitrine son talon de fer. Les républicains s'insurgent; mais à chacune de leurs rébellions la pression augmente. Perdant enfin leur énergie, ils cessent de s'agiter. La puissance despotique est fondée. La série des monarques commence. Rurik est le Pharamond des Russes.

Lorsque fut bâtie par les Slaves la ville de Novgorod, les eaux n'avaient pas encore abandonné le sol sur lequel est fondée Saint-Pétersbourg, et les barques grossières des barbares voguaient à l'endroit où s'élève actuellement le palais des tzars. Sous le féroce Ivan IV, Novgorod essaya de se soulever. La trahison la fit tomber entre les mains de l'empereur. Les habitants furent exterminés. Le massacre dura cinq semaines sans interruption. Toute la contrée fut dévastée. Aujourd'hui, Novgorod, dont le nom seul inspire encore aux Russes une sorte de religieux respect, n'est plus qu'un pauvre et morne village.

Rurik meurt, et comme successeur il ne laisse qu'un enfant de quatre ans. Mais à côté du jeune Igor est son oncle Oleg. Dévoré de la soif des conquêtes, Oleg s'efforce d'agrandir l'héritage de son pupille. Tout tombe sous son pouvoir. Les villes qui lui résistent sont brûlées. C'était bientôt fait. Des poutres équarries, grossièrement assemblées, dont on bouchait les joints avec de la mousse, telles étaient alors les maisons.

En 904, sous le règne de Léon le Philosophe, Oleg parut devant les murs de Constantinople avec 80,000 combattants. Épouvanté, Léon, après avoir en vain tenté d'empoisonner toute l'armée russe, acheta la paix au prix de sommes immenses. Oleg se retira en ravageant. Rapportés par lui, l'or, les vins exquis, les riches étoffes, les fruits délicieux de la Grèce, allumèrent en Russie ce désir de l'Orient

qui n'a fait que s'accroître, et qui, à l'heure qu'il est, excite une nouvelle conflagration.

Igor continue les exploits d'Oleg. Toujours attiré vers l'Orient, il dévaste la Paphlagonie, le Pont, la Bithynie. Les Drévaliens, auxquels il avait ravi la liberté, lui tendent une embuscade, où il périt massacré avec tous les siens.

Ce prince avait aussi laissé un enfant au berceau. Sa veuve, la belle Olga, saisit d'une main virile les rênes du gouvernement. S'étant rendue à Constantinople pour s'y faire chrétienne, elle prit au baptème le nom d'Hélène. Des historiens pensent que ce voyage et cette conversion n'avaient pour but que de multiplier et d'assurer les relations commerciales que ses sujets entretenaient avec la capitale de l'empire grec. On voit que les convoitises de la Russie datent de loin.

Belliqueux comme son père, Sviatoslaf, fils d'Igor, range sous sa domination les contrées méridionales de la Russie comprises entre le Tanaïs et le Borysthène, la Chersonèse Taurique et la Hongrie. Allié de l'empereur Nicéphore Phocas, il entreprend, à son instigation, une expédition contre les Bulgares. La victoire ayant favorisé ses armes, il garde pour lui les provinces conquises, puis il répand l'épouvante dans la Thrace et la Macédoine. Mais, cette fois, la civilisation triomphe de la barbarie. Les habiles combinaisons des généraux grecs font éprouver aux Russes un échec qui les contraint d'ajourner tous leurs projets de conquête de ce côté.

Échappé, honteux, à ce désastre avec quelques guerriers, Sviatoslaf ne peut ramener cette faible troupe. Elle est exterminée par les Petchénèques. Le prince lui-même périt, et son crâne, orné d'un cercle d'or, sert de coupe au chef vainqueur.

Les enfants de Sviatoslaf, ne tombant pas d'accord pour partager son héritage, ont recours aux armes l'un contre l'autre. Jaropolk assassine Oleg. Vladimir égorge Jaropolk, et réunit sous ses lois toutes les contrées soumises par son père. Dans l'histoire de Russie Vladimir est surnommé le Grand. Il porte également le titre de *saint*, parce qu'il est le premier souverain de cet empire qui ait solidement établi dans ses États la foi chrétienne.

Quoique le schisme de Photius eût alors éclaté, les doctrines schismatiques n'avaient pas encore entièrement prévalu dans l'Église grecque, et le patriarche par qui fut consacré le premier métropolite de Russie reconnaissait la supériorité spirituelle de Rome, en sorte que, d'abord, les Russes convertis au christianisme furent de communion avec les Latins.

Une guerre d'extermination entre les douze fils de Vladimir le Grand suivit le trépas de ce prince. Jaroslaf, l'un d'eux, qui s'était révolté contre son père, l'emporta sur ses frères, les massacra,

s'appropria leurs États. Il propagea dans son empire la religion chrétienne. Touché du sort de ses oncles Jaropolk et Oleg, morts au sein de l'idolâtrie, il ordonna que leurs ossements fussent déterrés et purifiés par le baptême.

Voulant attacher la Russie au siége de Rome, le pape mit ce pays en relation avec la France. Il en résulta un mariage entre Henri I[er], roi de France, et Anne, seconde fille de Jaroslaf. Par elle quelques gouttes de sang russe coulèrent encore dans les veines de nos derniers rois. Anne, en effet, fut mère de Philippe I[er] et quadrisaïeule de Louis IX, auteur de la maison de Bourbon par Robert son sixième fils.

Jaroslaf passe pour le premier législateur de la Russie. Malgré ses lumières supérieures à son siècle, il ne sut pas se soustraire à la funeste coutume de démembrer l'empire ; ses cinq fils s'entre-détruisirent.

Les princes qui leur succèdent sont jetés dans un moule uniforme de sauvage férocité. Tournons à la hâte ces pages tachées de sang des annales moscovites, et arrivons à la deuxième époque de l'histoire russe, celle de l'invasion des enfants de Gengiskan et de la domination des Mogols.

Temushdin, khan des Mogols, jeune mais déjà célèbre par ses exploits, avait rêvé la conquête de la terre. Il s'entendit avec un prêtre de sa nation. Au milieu de l'assemblée des sages, ce prêtre, vénérable par son âge et sa grande réputation de sainteté, se leva et dit : « Mes frères, le grand Dieu du ciel m'est apparu dans une vision. Assis sur son trône de feu, entouré des intelligences célestes, il jugeait, invisible pour elles, les nations périssables. Je l'ai entendu donner l'empire du monde à notre prince Temushdin et le proclamer roi des rois (*Dschingis-Khan*). » Aussitôt l'assemblée se lève, et les guerriers jurent de suivre partout le roi des rois.

Fier de son nouveau titre, Gengiskan sort de ses déserts et marche vers la Chine, dont il anéantit les armées. Après avoir dispersé 400,000 hommes que lui opposait Mohammed, sultan de Khowaresmie, il s'empare de la Perse et d'une grande partie de l'Indostan, puis il pénètre dans la Russie. Après sa mort, ses fils achèvent de soumettre cet empire; mais ils lui laissent ses princes, auxquels ils imposent tribut.

Établie au commencement du XIII[e] siècle, la domination mogole en Russie ne finit que vers le milieu du XV[e]. Dans cet intervalle de trois cents ans, on voit des princes sans noblesse et sans courage poursuivre avec férocité un pouvoir avili et réclamer tour à tour l'intervention du khan des Mogols, arbitre cupide et dédaigneux qui se joue de leur ambitieuse faiblesse.

Avec le règne d'Ivan III commence une ère nouvelle. Oubliée de l'Europe dans ses honteuses ténèbres, la Russie va rentrer sur la scène du monde. Profitant des velléités d'orgueil national qui commencent à se manifester, Ivan refuse le tribut au khan des Mogols, et, après huit ans d'une guerre acharnée, il rend l'indépendance à son pays. Ce monarque consomme l'asservissement de Novgorod la Grande, et ajoute à son empire des territoires considérables. A la horde mogole il oppose l'alliance des Tartares de Crimée, aux Lithuaniens celle des princes de Moldavie et de Valachie, de Mathias Corvin, le Hongrois, et de Maximilien d'Autriche. Il divisait Plescof et Novgorod, qui ne pouvaient lui résister qu'en faisant cause commune. Empruntée aux souverains de Byzance, cette politique astucieuse devint la règle politique de la Russie. Ivan avait obtenu du pape la main de Sophie Paléologue, réfugiée à Rome, et il avait placé dans ses armes le double aigle de l'empire grec.

C'est à partir de ce moment qu'il devient intéressant d'étudier les progrès de la Russie, qui, par l'absorption d'une foule de peuples païens et l'abaissement des Tartares, prélude à ses immenses destinées. État héréditaire, le grand-duché de Moscou devait prévaloir sur les États électifs de Pologne et de Livonie. C'est ce qui arriva.

Ivan IV, premier tzar, fut surnommé par les Russes *le Terrible*, et par les étrangers *le Tyran*. Agé de quatorze ans, il étendit à la fois sur ses sujets le sceptre du souverain et la griffe du tigre. En 1545, il établit la milice des strélitz, devenue depuis si fameuse. L'homme de génie alternait en lui avec la bête fauve. Ce qu'il fit périr d'individus de tout rang, de tout sexe, de tout âge, est incalculable. De ses courtisans il avait fait des bourreaux. De sa propre main il égorgeait et coupait en morceaux, sans nul motif, hommes, femmes et enfants. Dans ces horribles expéditions il se faisait aider par son fils. Après avoir crevé les yeux à une multitude de ses semblables, en avoir empalé un grand nombre, en avoir brûlé dans des cages de fer une quantité considérable, il s'occupait d'art, de sciences, d'industrie. En attirant d'Allemagne et d'Italie, par l'appât des récompenses et des honneurs, des savants, des artistes, des architectes, des ouvriers habiles, il préparait la route que suivit depuis, non pas avec plus d'habileté, mais dans des circonstances plus favorables, Pierre I^er^, surnommé le Grand. Il rédigea, conjointement avec les députés de la noblesse, un recueil de lois intitulé : *Manuel des juges*, et ouvrit au commerce de nouvelles communications. Dès cette époque le blé de Russie était l'objet de nombreuses transactions avec diverses contrées de l'Europe, et même avec la France.

Vers la fin du règne d'Ivan, un bandit souillé de crimes, Jermak Timofoow, l'un des atamans ou chefs des Cosaques du Don, pénètre

en Sibérie et subjugue avec 1,500 soldats ces contrées jusqu'alors inconnues. Il fait hommage de sa conquête au tzar, qui le comble d'honneurs et de richesses. Ces deux scélérats se donnent publiquement l'accolade.

En 1583, les Turcs ayant mis le siége devant Vienne, la Russie prend parti pour l'Autriche, et, à la paix de Carlowitz, trouve moyen de se faire céder Azoï par l'empire ottoman. Le nivellement des rangs opéré par la main de fer d'Ivan le Terrible prépare l'établissement de ce pouvoir absolu qui doit donner à l'empire moscovite une si grande influence.

De 1584 à 1613, la Russie fut en proie à des guerres civiles que fit naître la débile minorité de Fédor, fils d'Ivan. Boris Goudonof monte sur le trône au prix d'un assassinat, et s'y maintient par des cruautés. Il assujettit les paysans russes au servage de la glèbe. Sous son règne une famine horrible désole la Russie. Cent vingt-sept mille cadavres sont entassés sans sépulture dans les rues de Moscou. Une série d'imposteurs, se donnant tour à tour pour le prince Dmitri ou Démétrius, échappé, disaient-ils, aux assassins que lui avait envoyés Ivan, apparaissent, et, par les dissensions qu'ils excitent, mettent l'empire à feu et à sang. On ne sait ce qu'on doit le plus admirer, l'audace de ces aventuriers ou la stupidité du peuple que trompe tant de fois un si grossier mensonge. Les ennemis de la Russie espéraient son démembrement et se préparaient à la curée, lorsqu'un boucher, nommé Konna Minnin, ralluma dans l'âme de ses concitoyens la flamme du patriotisme. A son instigation, les Russes élèvent au commandement un brave guerrier, Pojarski, et ce chef, honnête homme, chose rare, les sauve de l'invasion. La patrie délivrée, Pojarski et les généreux citoyens qui l'ont secondé vont chercher au monastère de Kostroma un enfant, Mikaël Feodorowitch Jousief ou Michel Romanof, fils du boïarin Fedor Nikitich, que Boris Goudonof avait contraint à se faire moine. Les états assemblés à Moscou donnent la couronne à Michel, qui devient chef de la dynastie encore régnante des Romanof. Ce prince n'était pas d'origine russe; il descendait d'une famille prussienne établie en Russie depuis le XIVe siècle. Il s'occupa de remettre un peu d'ordre dans l'État, et ses successeurs continuèrent sa tâche Fédor, l'un d'eux, fit avec quelques succès la guerre aux Turcs; mais la paix conclue en 1681 lui permit d'accomplir des réformes législatives qui furent ses plus belles victoires.

Au milieu des guerres comme au sein de la paix, dans les circonstances fâcheuses comme dans les moments favorables, par les armes ou par les intrigues, les princes russes, cruels ou bienfaisants, législateurs ou guerriers, n'avaient jamais cessé de veiller à l'agrandissement de leurs États.

Semblable à l'un de ces grands fleuves d'Amérique qui roulent à travers les plaines et dont les eaux ne sont pas contenues, la Russie étend toujours ses rivages et incessamment recule ses limites. Placé au nord de l'Europe et comme à cheval sur la limite de ce continent et de l'Asie, le colosse moscovite menace à la fois les deux parties du monde. C'est un tableau curieux que celui des accroissements successifs du territoire de l'empire. Lorsque monta sur le trône en 1476 Ivan Ier, que la Russie considère comme le restaurateur de son indépendance, ses États, composés des pays qui forment aujourd'hui les gouvernements de Moscou, de Wladimir, de Nijni-Novgorod, de Kalouga, de Jaroslaw, de Voronetz, d'Olonetz, de Kostronca et de Vologda, avaient une étendue de 18,208 milles géographiques. Il y ajouta les territoires de la république de Novgorod, de la principauté de Tver, de celles de Pleskow, de Tschernigoff et Severesk, et à sa mort, en 1505, l'empire s'était accru de 24,238 milles.

Par l'adjonction de la province d'Archangel et de la principauté de Smolensk, Vassili porte cette étendue à 37,217 milles.

Sous Ivan IV, de 1535 à 1584, les conquêtes sont plus rapides; Casan devient province russe. Ce vaste État comprenait les pays formant actuellement les gouvernements de Casan, de Ponsa, de Simbirsk, de Perm et de Viœtka. Astracan, une partie du Caucase, Saratov, le reste des États des khans de Kaptschak et d'Astracan tombent au pouvoir de la Russie. L'ataman Jermak Timofoow fait hommage au tzar de la partie de la Sibérie qu'il a découverte et qui comprenait tous les pays situés entre l'Irtisch, l'Oby et l'Anabaro. Ivan mort, l'étendue de l'empire est de 144,040 milles.

De 1584 à 1598, Féodor Ier obtient par traités l'Ingrie et la Carélie, étend en Sibérie ses possessions jusqu'au lac Baïkal et au fleuve Jenyseï, soumet Orembourg et l'empire du Touran. Il laisse en mourant la Russie grande de 156,414 milles.

De 1598 à 1611, c'est l'époque des guerres civiles, des faux Démétrius, de l'antitzar Wladislas. Pendant ces troubles, le roi de Pologne s'empare de Smolensk, et le roi de Suède prend la ville et le territoire de Novgorod, ce qui réduit l'empire à 147,936 milles.

Mais Michel Ier Romanof monte sur le trône en 1617 et passe une convention avec la Suède qui lui rend Novgorod en échange de l'Ingrie, de la Carélie et de Kelœholm, qu'elle s'était laissé prendre. La guerre avec la Pologne se termine par la cession des provinces de Smolensk, de Tschernigow et de Seversk, ce qui détermine Wladislas à renoncer au trône de Russie, objet de ses ardentes convoitises. Les Joukagirs, les Bourates, les Tongouzes et d'autres peuples de Sibérie se mettent sous la protection de la Russie. A l'exception de son extrémité la plus septentrionale et de la presqu'île de Kamtschatka, l'im-

mense pays situé entre l'Anabaro, le Jenisei, l'Oby et l'Océan oriental, passe sous la domination russe.

En mourant l'an 1645, le tzar Michel laisse à son fils un empire dont l'étendue est de 237,933 milles.

Sous le tzar Alexis, de 1645 à 1676, les Cosaques soulevés rentrent sous l'obéissance. Toute la Petite-Russie, ainsi que les riches provinces de Charkov, de Tambov, d'Orel, de Rioesan, d'Ecatherinoslav ou l'Ukraine sont absorbées. Le tzar fait une paix honorable avec la Pologne, qu'il contraint à rendre à la Russie les provinces de Kief, de Smolensk, de Seversk et de Tschernigof.

A la mort d'Alexis, l'étendue de l'empire est de 267,116 milles, auxquels, de 1676 à 1682, sous Féodor II, l'incorporation de la Nouvelle-Zemble ajoute 4,255 milles.

Nous voici arrivés à Pierre Ier dit *le Grand*. Nous nous arrêterons plus longtemps au règne de ce prince, fondateur de l'agrandissement de la Russie en Orient. La Turquie va se trouver mêlée aux événements.

## III.

Deux concurrents au trône de Russie. — Révolte des strélitz. — Régence de Sophie. — Anarchie en Turquie.—Nouvelle révolte des strélitz.—Pierre Ier devient maître du pouvoir. — Ses réformes et ses innovations. — Son échec devant Azof. — Victoire et triomphe. — Voyages de Pierre Ier. — Insurrection à Moscou. — Châtiment et supplices. — L'empereur-bourreau. — Massacre des strélitz. — Abolition de la barbe et du patriarcat. — Pierre chef spirituel de l'empire.—Le pape bafoué. — Bals et assemblées.—Un mariage de nains.—Saint-Pétersbourg s'élève du sein des marais. — Le tzar épouse la Finlandaise Catherine. — Les Russes battus par les Turcs. — Pierre fait condamner à mort son fils Alexis. — Expédition malheureuse. — Provinces volées à la Perse. — L'épouse du tzar le trahit. — Mort de Pierre Ier. — Résumé des nombreux accroissements de la Russie. — Testament politique de Pierre Ier dit le Grand.

En 1682, à la mort de Fédor, les suffrages de la nation russe se trouvèrent partagés entre les deux princes ses frères. Le droit d'aînesse appelait au trône Ivan V, mais c'était une organisation man-

quée, un de ces êtres chétifs d'esprit, faibles de corps, à la merci de tout ce qui les entoure. On le jugea incapable de régner, et Pierre, né de la seconde épouse d'Alexis, fut appelé au trône. Encore dans l'extrême jeunesse, rien en lui ne décelait un de ces hommes dont le génie devance l'âge. En réalité, le gouvernement passait entre les mains de sa mère, Natalie, fille de Kirib Nariskin, ministre sous les deux règnes précédents.

A peine en possession du pouvoir, Natalie vit s'élever contre elle une rivale redoutable. D'un premier mariage, Alexis, son époux, avait eu une fille, nommée Sophie. Cette princesse ne put, sans une indignation concentrée, supporter la déchéance d'Ivan, son frère. Elle fomenta parmi les strélitz l'esprit de révolte. Répandu par elle, le bruit que les Nariskin avaient assassiné Ivan, remplit Moscou de séditieuses clameurs. Les farouches et turbulents prétoriens s'assemblent en fureur et traînent des canons contre le Kremlin. En vain se montre à leurs yeux, la main dans la main de son frère, le prince dont ils prétendent venger la mort, leur rage n'est assouvie que lorsqu'ils ont détruit tout ce qui de près ou de loin tient aux Nariskin, lorsqu'ils ont massacré assez de nobles, assez de riches boyards pour qu'un opulent butin soit le fruit de leur sanglante expédition. Comme les soldats ont commis tous ces meurtres au nom du jeune Ivan et de son frère, ils les proclament tzars tous deux sous la tutelle de Sophie, à laquelle sont remises les rênes de l'État. Son but rempli, cette princesse brise les dangereux instruments de son ambition, et, sous prétexte de conspiration, fait périr dans les supplice les principaux chefs des strélitz.

La tranquillité rétablie, l'active Sophie s'occupe, conjointement avec l'habile ministre Golitzin, de la tâche que vont désormais se transmettre tous les souverains russes, l'extension indéfinie de l'empire.

En Turquie, de violents orages s'étaient déchaînés sous la minorité de Mahomet IV, fils de ce sultan Ibrahim dont nous avons, dans un précédent chapitre, raconté la fin tragique. Le sérail divisé était devenu un foyer d'intrigues et de crimes. L'aïeule du sultan fut étranglée par sa fille. Dans les provinces, les pachas se révoltèrent. Six vizirs furent déposés et périrent. Unis pour demander l'exil ou la mort des ministres, les janissaires et les spahis s'exterminèrent pour partager leurs dépouilles. Enfin, Mahomet IV, parvenu à l'âge de 15 ans, sortit de tutelle, et choisit pour grand vizir Mahomet Kuprola.

Le nouveau ministre était un homme d'honneur et d'énergie. Inflexible envers les fauteurs de troubles, il châtia les pachas rebelles, transféra le siége de l'empire à Andrinople afin d'éloigner Maho-

met IV d'une population séditieuse, et, pour occuper les janis-saires et les spahis, déclara la guerre à l'Autriche.

Déjà chassées de Vienne par Sobieski, les armées turques vinrent de nouveau mettre le siége devant cette capitale. L'empereur Léopold demanda contre elles des secours à la Russie. Quoique la Porte fût son ennemie naturelle, le gouvernement moscovite mit un prix à la rupture du traité qui depuis vingt ans le liait avee elle. Ce prix fut de se faire assurer la possession des pays sur lesquels la Pologne conservait des prétentions. Entre l'Autriche et la Russie fut conclu, le 6 mai 1686, un traité dans lequel les tzars furent reconnus souverains à perpétuité de Kief, de Tchernigof et de Smolensk. Ainsi était acquis à l'empire moscovite tout le territoire situé depuis Tchernigof et Novgorod-Severk, jusqu'à la Petite-Russie inclusivement et contre la rive gauche du Dnieper. Une autre clause du traité fut l'alliance offensive et défensive de la Russie avec la cour de Vienne, la Pologne et la république de Venise, contre les Ottomans.

A la suite d'une expédition malheureuse en Crimée, Golitzin, reçu par sa souveraine comme un triomphateur, fut en butte aux sarcasmes du jeune Pierre et de ses amis. Sophie et Golitzin résolurent d'abattre cette tête insolente. Les principaux officiers de strélitz entrèrent dans cette conjuration. Devant l'orage Pierre se retira dans le couvent fortifié de la Trinité. Là, rassemblant les jeunes nobles dont il avait conquis l'amitié par des projets de réforme, appelant les chefs strélitz restés fidèles à sa cause, il se forme une intrépide escorte avec laquelle il se montre subitement. Le peuple, que subjugue toute hardiesse, l'acclame et se tourne contre les révoltés. Le jeune tzar marche en triomphateur au Kremlin. Sophie exilée se retire dans la partie la plus inhabitable de la Russie, et Pierre, devenu par la mort d'Ivan, en 1693, maître absolu de l'empire, commence ses étonnantes innovations.

Pour l'accomplissement de ses projets, il se fait aider par des étrangers, notamment par deux Français, Lefort et Gordon : il transforme en soldats des jeunes gens, fils des boyards ou des officiers de sa maison; il les habille et les exerce à la mode allemande, et, voulant donner l'exemple de la discipline, il commence par se faire tambour, puis caporal dans cette compagnie pour s'élever en passant successivement par tous les grades. Ainsi furent créés deux régiments formant un total de 5,000 hommes et destinés par le jeune tzar à composer sa garde.

Une frégate anglaise hors de service, et depuis longtemps abandonnée dans un port de Russie, sert au tzar de modèle pour se construire une flotte. En attirant dans ses États des ouvriers hollandais, il réussit à lancer à la mer un assez grand nombre de bâtiments et se déclare

amiral de cette première flotte avec laquelle il entreprend de poursuivre la guerre qu'il a trouvée commencée contre l'empire ottoman. Dès l'an 1695, ces vaisseaux, quoique grossiers et mal manœuvrés, flottaient dans la mer Noire. Attaqués à la fois alors dans la Morée, dans la Hongrie et du côté de la Pologne, les Turcs paraissaient au tzar des ennemis faciles à soumettre. Il réunit toutes ses forces contre Azof, ville maritime située à l'extrémité occidentale de la mer de Zabache ou mer d'Azof, désignée par les anciens sous le nom de Palus Meotides. Mais devant cette place forte, défendue par un officier aussi éclairé que brave, échouèrent les efforts du tzar, qui dut se retirer en abandonnant 30,000 cadavres. Furieux de cette défaite, il revint l'année suivante avec des forces plus considérables et mieux organisées. Après une résistance héroïque, Azof se rendit.

Pierre fut si glorieux de cette victoire, qu'il se décerna les honneurs du triomphe. Des captifs enchaînés suivaient le char du vainqueur. L'officier par qui la ville avait été défendue figurait dans le cortége près d'une potence ambulante, à laquelle il fut ensuite pendu après avoir subi le supplice de la roue, dont Pierre fit par lui l'essai. La première médaille frappée en Russie fut destinée à perpétuer la mémoire de cette expédition. Elle portait l'effigie du tzar avec ces mots en exergue : *Pierre Ier*, *empereur*, *toujours auguste*, formule empruntée aux Romains.

A cette époque, Pierre prit la singulière résolution de s'éloigner pendant quelques années de ses États, afin d'apprendre, en voyageant, la meilleure manière de les gouverner. Ayant étouffé un complot dont ses réformes brutalement accomplies étaient le motif, il organisa une régence composée des principaux boyards, et partit, léger de bagages comme un simple particulier. Outre l'instruction qu'il prétendait chercher, il voulait se renseigner aussi sur les moyens de défense des pays dont il méditait la conquête. Il essaya de pénétrer dans la citadelle de Riga et d'examiner le plan des fortifications; le gouverneur eut la sage fermeté de le faire éconduire.

A Kœnigsberg, le tzar fit la débauche avec l'Électeur, prince imprudent dont les prodigalités ruinaient son pays. Dans une orgie, Pierre se précipita sur son ami Lefort pour le percer de son épée. Revenu à la raison, il s'écria : « Misérable que je suis, je veux réformer ma nation et ne peux me réformer moi-même ! »

En Hollande, le voyageur couronné se fait inscrire au nombre des compagnons charpentiers. Afin de mieux se vulgariser, il change son nom en celui de Pètre Mikaïlof, la terminaison *of* étant en Russie affectée au peuple, tandis que la terminaison *itch* désigne la noblesse. Mêlé aux ouvriers, travaillant, mangeant et surtout s'enivrant avec eux, vêtu d'habits semblables aux leurs et qu'il raccommodait lui-

même, il apprenait la construction des navires. Malheureusement, il s'emportait parfois jusqu'à frapper de sa hache ses compagnons de labeur, et son rang lui assurait l'impunité. Étudiant tour à tour les métiers et les sciences, il s'exerça même dans l'art du dentiste, et pour lui plaire, ses courtisans furent contraints d'abandonner à son davier novice quelques-unes de leurs plus belles dents.

Tout cela ne lui suffisant pas, Pierre, qui visait à l'universalité, eut la prétention de briller comme danseur élégant. Tandis qu'il figurait à Vienne dans des bals donnés en son honneur, un orage se formait contre lui dans ses États. Les partisans des anciens usages, qu'il avait froissés par ses brusques et intempestives innovations, se réunirent aux chefs de la religion, aux anciens boyards, aux strélitz turbulents pour le déclarer déchu du trône. Les révoltés furent massacrés par les troupes des généraux étrangers Chein et Gordon, mais la défaite des partis ne fit qu'accroître leur exaspération; l'insurrection s'étendit et devint formidable.

A la nouvelle de ce qui se passe, Pierre revient comme la foudre et décrète l'extermination des insurgés. L'épée, la hache, la roue qu'il affectionne, ne peuvent suffire contre les coupables. Sans distinction d'âge, de sexe, de condition, on les jette vivants dans d'immenses fosses qui se referment sur eux. A ce supplice le tzar préside, et, du tranchant de son épée, il coupe le visage des infortunés qui s'obstinent à ne pas nommer leurs complices. Lui-même il fait l'office de bourreau. A son ordre, ses courtisans l'imitent. Le francais Lefort est le seul qui repousse énergiquement ce sanglant office.

Selon le rapport de Printz, grand maréchal de la cour de Prusse et ambassadeur en Russie, dans un banquet donné aux nobles bourreaux, le czar fit amener de prison une vingtaine de strélitz. A chaque grand verre d'eau-de-vie qu'il vidait, il abattait une tête. Il ne craignit pas de proposer à l'ambassadeur d'exercer comme lui son adresse; mais ce divertissement ne fut pas du goût du grand maréchal, qui préféra quitter cette table souillée de vin et de sang.

Autour de Moscou fut dressée une forêt de gibets. Plus de 2,000 corps s'y balancèrent sous des nuées de corbeaux. La ville était transformée en un atelier de supplices. Le sang coulait dans ses ruisseaux, et jusqu'à ses portes les ours et les loups venaient se repaître de cadavres.

Ce fut encore le français Lefort qui eut la gloire d'arrêter cette boucherie, en faisant entendre à l'empereur que tous ces hommes qui mouraient avec une héroïque constance pouvaient s'apercevoir qu'il valait mieux défendre sa vie que de se la laisser arracher. Les massacres furent suspendus, mais pendant tout l'hiver les corps roidis par le froid

s'entre-choquèrent aux gibets; le printemps suivant en débarrassa seul les yeux des malheureux Moscovites.

Les strélitz cessèrent d'exister comme milice; leur nom fut même proscrit. Pierre profita de la terreur qu'il excitait pour supprimer par un édit la barbe que les Russes portaient longue, et pour remplacer par l'habit étriqué des Allemands l'antique vêtement national. A ces usages consacrés d'une nation originaire d'Asie il ne put toucher sans susciter des résistances qu'il brisa par de nouveaux supplices.

Une des plus importantes réformes accomplies par Pierre Ier fut l'abolition du patriarcat et la réunion de la suprématie ecclésiastique à la dignité impériale. Sans cesse occupés de l'accroissement de leur pouvoir temporel, les patriarches empiétaient sur l'autorité des tzars. Il y avait, en Russie, une fête annuelle à laquelle le souverain assistait, tête nue, conduisant par la bride un cheval sur lequel était monté le patriarche. Pierre l'abolit. Aux évêques il ôta d'abord le droit du glaive, qu'ils s'étaient arrogé. Le patriarche Adrien étant mort, le czar déclara qu'il n'aurait pas de successeur.

En 1721, Pierre promulgua des règlements ecclésiastiques, et, pour les faire exécuter, établit un synode dont tous les membres devaient prononcer un serment ainsi formulé : « Je jure d'être fidèle et obéis- « sant serviteur et sujet de mon naturel et véritable souverain, ainsi « que des augustes successeurs qu'il lui plaira de se nommer en vertu « de son pouvoir incontestable. Je reconnais qu'il est le juge suprême « du collége spirituel. Par le Dieu qui voit tout, je jure que j'entends « et que j'explique ce serment dans toute la force et le sens que pré- « sentent les paroles à ceux qui le lisent ou l'écoutent. »

Un jour qu'on lisait à Pierre Ier un chapitre du *Spectateur anglais* où se trouve un parallèle entre lui et Louis XIV, il dit, après l'avoir entendu : « Je ne crois pas mériter la préférence qu'on me donne sur ce monarque, mais j'ai été assez heureux pour lui être supérieur dans un point essentiel : j'ai forcé mon clergé à l'obéissance et à la paix. Louis XIV s'est laissé subjuguer par le sien. »

L'auteur des massacres de Moscou n'avait pas d'expressions assez virulentes pour stigmatiser les dragonnades des Cévennes.

Regardant le célibat des moines comme contraire au bien de ses États, dont la population, mise en coupe réglée par ses princes, avait besoin de s'accroître, Pierre ordonna qu'on n'entrerait dans les cloîtres qu'à cinquante ans, et défendit qu'on y reçût, à quelque âge que ce fût, un homme revêtu d'une charge publique. Aujourd'hui ce règlement n'est plus observé, mais, comme alors, tout prêtre russe est dans l'obligation de se marier.

Pendant le séjour de Pierre à Paris, quelques docteurs de Sorbonne, entre autres l'abbé Boursier, lui proposèrent divers moyens de réunir

l'Église russe avec l'Église latine; cette tentative n'aboutit pas. De retour dans ses États, le tzar fit du pape le héros d'une fête burlesque. A sa cour vivait un pauvre fou nommé Zotof, qui avait été son maître d'écriture. Il le créa pape pour rire. Intronisé en grande cérémonie par des bouffons ivres, le pape Zotof fut harangué par quatre bègues. Il créa des cardinaux et marcha en procession à leur tête. Cette grotesque cérémonie, qui se perpétua pendant longtemps, était l'occasion des plus ignobles débauches. Pierre, du reste, laissa à chacun la liberté d'adorer Dieu selon sa conscience et admit indifféremment aux fonctions publiques les chrétiens de toute secte. Les jésuites seuls lui étaient odieux; il les expulsa par un édit d'avril 1718. Il est à remarquer, dit Meiners en son *Histoire de la Réformation*, que la Russie est le seul État chrétien où la religion n'ait causé que quelques désordres, et jamais de guerres civiles.

Dans le but d'adoucir les mœurs et de rasséréner la nation, à laquelle sa manière d'agir ne pouvait guère fournir d'idées riantes, Pierre donnait des fêtes et décrétait la joie comme les tribuns de 93 décrétaient l'enthousiasme. Des ukases enjoignaient au public de venir, sous peine de châtiment, prendre part aux réjouissances de la cour.

Un de ces ukases, daté de 1719, réglemente les assemblées ou réunions que Pierre avait ordonné aux riches de tenir chez eux. En voici les dispositions :

« I. Quiconque désire tenir chez lui une assemblée, devra en instruire le public par une affiche apposée à la porte de sa maison.

« II. L'assemblée ne commencera pas avant quatre ou cinq heures de l'après-midi. Elle devra être terminée à dix heures.

« III. Le maître de la maison n'est tenu ni de venir à la rencontre de ses hôtes, ni de les reconduire chez eux, ni de se donner aucune peine en les recevant; mais il doit veiller à ce que les appartements soient convenablement éclairés, garnis de siéges en nombre suffisant, et à ce que les rafraîchissements ne manquent pas.

« IV. Dans ces assemblées, chacun doit être libre de venir à l'heure qui lui convient, de s'asseoir, de se promener ou de jouer à sa volonté.

« V. Dans ces assemblées, peuvent se réunir toutes les personnes de haut rang, la noblesse, les négociants les plus éminents, les maîtres constructeurs de vaisseaux et les employés de chancelleries. Ils ont la faculté d'amener avec eux leurs femmes et leurs enfants.

« VI. Afin qu'aucune gêne n'existe entre les invités, leurs domestiques se tiendront dans une salle séparée.

« VII. Ceux qui contreviendront aux présentes dispositions seront contraints à vider la coupe de l'Aigle. »

Cette *coupe de l'Aigle* était un bol contenant près d'une peinte d'eau-de-vie qu'il fallait avaler d'un trait.

A la fin du XVII[e] siècle et au commencement du XVIII[e], les nains étaient en grande faveur dans toutes les cours de l'Europe, surtout dans celle de Russie. Pour satisfaire ce goût étrange, des parents torturaient leurs enfants de manière à les empêcher de se développer. Il prit un jour fantaisie à Pierre de divertir le duc et la duchesse de Courlande par une noce de nains. A cet effet, il convoqua tous ces avortons existant à Saint-Pétersbourg et à Moscou, par un ukase dont voici le texte :

« Tous les nains mâles et femelles habitant aujourd'hui Saint-Pétersbourg et Moscou, dans les maisons des boyards et des autres seigneurs, devront se réunir et se rendre à Saint-Pétersbourg le 25 août. A cette occasion, leurs maîtres seront tenus de leur donner le costume suivant : aux mâles, demi-cafetan et courte pointe de couleurs vives, en bon état, avec ornement de boutons et de galons d'or; épée, chapeau à trois cornes, bons bas et bons souliers.

« Les femmes et les filles doivent être vêtues de tuniques courtes et longues à l'allemande, avec des fontanges. Il faut que leur coiffure soit convenable et s'harmonie parfaitement avec leur costume. Une notice rédigée par un homme compétent accompagnera chaque nain, en faisant connaître le titre et le rang du seigneur qui l'envoie.

« A Saint-Pétersbourg, le 19 août 1710. »

Du reste, Pierre I[er] accomplit un grand nombre de réformes et d'innovations véritablement utiles et conduites avec plus de modération et de discernement. Il serait trop long de les énumérer. Revenons à la marche des événements en ce qui concerne l'Orient.

Les rapides conquêtes du tzar sur les rives de la mer Noire arrachèrent, en 1711, au sultan Achmet III, une déclaration de guerre contre la Russie. Avant de partir pour cette campagne, Pierre, moins imprudent, confie la régence à des hommes dont la fermeté et le dévouement lui sont connus. Il avait triomphé de la nature en élevant sur des marais léthifères une métropole puissante. C'était, il est vrai, au prix d'une effrayante consommation d'hommes, et la disette seule en avait emporté cent mille dont les cadavres amoncelés sans sépulture firent naître une épidémie, triste baptême de la ville nouvelle. Quoi qu'il en soit, le tzar avait fait de Pétersbourg la capitale. Il la quitta pour aller à Moscou célébrer son mariage avec Catherine, jeune Livonienne prise huit ans auparavant à Marienbourg et dont les charmes et surtout l'esprit exercèrent toujours sur lui une vive influence. Voulant justifier cette faveur éclatante, l'épousée partage les fatigues guerrières de son époux et se montre à cheval près de lui à la tête des troupes, charmées de sa grâce et de son courage.

Malgré la rapidité de sa marche, le tzar ne peut arriver assez tôt pour empêcher les Turcs de passer le Pruth à Yassi. Le vizir Baltagi Méhemet coupe subitement toute communication entre les deux corps d'armée de son ennemi, enferme cette armée dans des marais impraticables, lui coupe la retraite, et la tient sous le feu de quarante batteries qui ne cessent de la foudroyer. Pierre prend la fuite avec les débris de ses troupes.

Le résultat de cette campagne est le traité de Falksen, qui stipule la restitution de Tangarog et d'Azof, et détruit les projets du tzar. Mais la ténacité était le fond de son caractère. Ayant échoué dans sa tentative de tourner une des extrémités du Caucase, il l'entreprit du côté opposé et abandonna la mer d'Azof pour s'occuper avec plus d'activité de la mer Caspienne. En 1717, il envoya le prince Alexandre Bekovitsch en ambassade auprès du khan de Khiva. L'escorte de ce messager de paix se composait de quelques milliers d'hommes avec lesquels il avait ordre de s'emparer des mines qu'on supposait exister dans le pays du prince auprès duquel il était accrédité. Trop faibles pour opposer à cette trahison une résistance ouverte, les habitants de Khiva eurent recours à la dissimulation. Prétextant l'impossibilité de fournir des vivres à une aussi grande masse de soldats réunis sur un même point, ils obtinrent du diplomate conquérant la répartition de son armée en petits détachements cantonnés pour l'hiver dans des villages éloignés les uns des autres. A un signal donné, les paysans et les soldats tombèrent sur ces troupes disséminées et les exterminèrent jusqu'au dernier soldat.

Pierre venait de faire condamner à mort son fils Alexis, coupable de s'opposer à ses réformes. Selon l'historien Lamberty, il avait été lui-même, dans l'ombre, l'exécuteur de l'arrêt. Pour faire diversion à cette tragédie, il poursuivit la guerre contre la Suède, où il brûla 60 villages, et tourna vers la Perse des regards ardents de convoitise.

Profitant de la débilité de cet empire sous un descendant dégénéré des Sapor et des Chosroès, la Porte s'était emparée de toutes ses provinces occidentales, depuis le pied du Caucase jusqu'aux rives d Passitigris. 20,000 Lesguis ravageaient les plaines du Shirvan. Du haut de leurs rocs inaccessibles, les montagnards du Caucase descendaient comme des torrents de feu et portaient partout la désolation.

Sous prétexte de secourir le shah contre les bandits, le tzar part à la tête d'une armée de 50,000 hommes. 22,000 hommes d'infanterie et 3,000 matelots, exercés au service de débarquement, traversent la mer Caspienne sur 442 vaisseaux. On repousse les Lesguis indisciplinés. Le Caucase est franchi. Derbend envoie ses clefs. Aux environs d'Astracan, le défaut de munitions arrête le conquérant.

Cependant la Perse soutenait contre les Afghans une lutte malheu-

re use. Entre les mains de ces redoutables ennemis, le shah tomba prisonnier; son fils, le prince Tamazb, saisit le pouvoir, recommença la guerre, et sollicita l'appui de la Russie. Ismaël-Beg, ambassadeur du nouveau souverain, conclut avec Pierre un traité par lequel il s'obligeait, pour son maître, à céder à l'empire ottoman, non-seulement le Daghestan et le Ghilan, que déjà le tzar occupait, mais encore les provinces de Mazanderan et d'Astrabad, ainsi que Samakhi, possédé par les Turcs, mais dont voulait s'emparer la Russie. En retour de ces immenses cessions de territoire, Pierre s'engageait à diriger contre les ennemis du shah des forces suffisantes. Il ne remplit aucune des conditions du traité, mais il s'assura la jouissance des avantages que lui en conféraient les stipulations. Il se vit ainsi possesseur de tout le rivage de la mer Caspienne, objet de ses longs désirs, de toutes les provinces produisant la soie dont il voulait s'assurer le monopole, et des seuls pays sur lesquels le shah pouvait compter pour résister aux Afghans. Mal inspirée, la Porte réclama sa part dans le démembrement de l'empire persan, que la saine politique lui conseillait de soutenir et de relever. Deux fois la guerre fut sur le point d'éclater entre elle et la Russie. L'Autriche déclara que, si le sultan attaquait le tzar, elle se verrait obligée de défendre ce dernier. Aveuglée sur les véritables intérêts de l'Europe, la France intervint également, par son ambassadeur, en faveur de l'autocrate, qui resta maître des provinces mal acquises.

Tous ses vœux comblés, Pierre rentre triomphant dans ses États. Le déshonneur l'attendait auprès de son foyer. Cette femme, que de la fange il avait appelée à l'éclat du diadème, le trahissait pour le jeune Moens de la Croix. Pierre, à qui le doute n'est plus permis, propose à l'impératrice une promenade. Dans un traîneau rapide, il la conduit, silencieux près d'elle, au milieu d'une steppe glacée. Là, sur un pal, elle voit la tête livide de son amant. Peu de temps après, en janvier 1725, le tzar, âgé de 53 ans, expirait à la suite d'horribles souffrances causées, selon les uns, par une maladie, fruit de ses débauches, selon les autres, par un poison violent que lui aurait versé Catherine, de complicité avec Menzikoff, ce garçon pâtissier devenu ministre.

Pour ne pas perdre de vue le but de notre ouvrage, résumons les pas d'envahissement faits par la Russie sous ce barbare de génie, que nous laissons à d'autres le soin de juger.

En 1696, la Russie prend possession du Kamtschatka. Pour s'ouvrir la navigation de la mer Noire, Pierre attaque la Turquie, et lui enlève le port d'Azof avec son territoire, définitivement cédés à la Russie, en 1699, par la paix de Passarovitz. En 1710, les îles Aléoutiennes, Kouriles et autres sont rendues tributaires de l'empire. Aux

traités de Stockholm et de Nystadt, et après la mort de Charles XII, la Russie gagne sur la Suède la Livonie, l'Esthonie, l'Ingrie, la Carélie et une partie de la Finlande. La navigation de la Baltique lui est ouverte. Pierre donne une importance réelle au port d'Archangel, sur la mer Blanche, et s'empare de Derbent, sur la mer Caspienne. Ainsi la Russie s'est fait jour jusqu'aux trois mers qui la bornent. Les provinces de Daghestan, de Schervan, de Ghilan, de Mazanderan et d'Asterabad sont enlevées à la Perse. Le commerce par caravanes avec la Chine est inauguré. A la mort de Pierre, l'empire compte 280,379 milles géographiques.

Comme testament politique, Pierre laissa un plan de domination universelle, dont l'original est déposé dans les archives du palais de Peterhof, près de Saint-Pétersbourg, et qui, jusqu'à ce jour, n'a cessé de servir aux tzars de règle de conduite.

Voici cette pièce curieuse :

Après un préambule dans lequel il invoque la sainte Trinité et le grand Dieu, qui l'a, dit-il, constamment éclairé de son esprit divin, Pierre déclare que, dans les desseins de la Providence, les hommes polaires sont destinés à régénérer le monde épuisé. Il prophétise que la Russie, qu'il a trouvée rivière, qu'il a laissée fleuve, deviendra océan, et débordera sur les continents pour les fertiliser de son limon. Il recommande enfin à ses successeurs d'avoir constamment les yeux fixés sur les enseignements dont suit la teneur :

« I. Entretenir la nation russienne dans un état de guerre continuelle, pour tenir le soldat aguerri et toujours en haleine; ne le laisser reposer que pour améliorer les finances de l'État, refaire les armées, et choisir les moments opportuns pour l'attaque; faire ainsi servir la paix à la guerre et la guerre à la paix, dans l'intérêt de l'agrandissement et de la prospérité croissante de la Russie.

« II. Appeler par tous les moyens possibles, de chez les peuples les plus instruits de l'Europe, des capitaines pendant la guerre et des savants pendant la paix, pour faire profiter la Russie des avantages des autres pays, sans lui faire rien perdre des siens propres.

« III. Prendre part en toute occasion aux affaires et démêlés quelconques de l'Europe, et surtout à ceux de l'Allemagne qui, plus rapprochée, intéresse plus directement.

« IV. Diviser la Pologne en y entretenant le trouble et les jalousies continuelles; gagner les puissants à prix d'or; influencer les diètes, les corrompre afin d'avoir action sur les élections des rois; y faire nommer ses partisans, les protéger; y faire entrer les troupes russiennes et y séjourner jusqu'à l'occasion d'y demeurer tout à fait. Si les puissances voisines opposent des difficultés, les apaiser momen-

tanément en morcelant le pays jusqu'à ce qu'on puisse reprendre ce qui aura été donné.

« V. Prendre le plus qu'on pourra à la Suède et savoir se faire attaquer par elle pour avoir prétexte de la subjuguer. Pour cela, l'isoler du Danemark et le Danemark de la Suède, et entretenir avec soin leurs rivalités.

« VI. Prendre toujours les épouses des princes russes parmi les princesses d'Allemagne, pour multiplier les alliances de famille, rapprocher les intérêts et unir d'elle-même l'Allemagne à notre cause en y multipliant notre influence.

« VII. Rechercher de préférence l'alliance de l'Angleterre pour le commerce, comme étant la puissance qui a le plus besoin de nous pour sa marine et qui peut être la plus utile au développement de la nôtre ; échanger nos bois et autres productions contre son or, et établir entre ses marchands, ses matelots et les nôtres des rapports continuels qui formeront ceux de ce pays à la navigation et au commerce.

« VIII. S'étendre sans relâche vers le nord le long de la Baltique, ainsi que vers le sud le long de la mer Noire.

« IX. Approcher le plus possible de Constantinople et des Indes. Celui qui y régnera sera le vrai souverain du monde. En conséquence, susciter des guerres continuelles tantôt au Turc, tantôt à la Perse ; établir des chantiers sur la mer Noire, s'emparer peu à peu de cette mer, ainsi que de la Baltique, ce qui est un double point nécessaire à la réussite du projet; hâter la décadence de la Perse ; pénétrer jusqu'au golfe Persique; rétablir, si c'est possible, par la Syrie, l'ancien commerce du Levant, et avancer jusqu'aux Indes, qui sont l'entrepôt du monde.

« Une fois là, on pourra se passer de l'or de l'Angleterre.

« X. Rechercher et entretenir avec soin l'alliance de l'Autriche; appuyer en apparence ses idées de royauté future sur l'Allemagne, et exciter contre elle, par-dessous main, la jalousie des princes. Tâcher de faire réclamer les secours de la Russie par les uns ou par les autres et exercer sur le pays une espèce de protection qui prépare la domination future.

« XI. Intéresser la maison d'Autriche à chasser le Turc de l'Europe et neutraliser ses jalousies lors de la conquête de Constantinople, soit en lui suscitant une guerre avec les anciens États de l'Europe, soit en lui donnant une portion de la conquête qu'on lui reprendra plus tard.

« XII. S'attacher a réunir autour de soi tous les Grecs réunis ou schismatiques qui sont répandus soit dans la Hongrie, soit dans le Midi de la Pologne ; se faire leur centre, leur appui, et établir

D'AVANCE UNE PRÉDOMINANCE UNIVERSELLE PAR UNE SORTE DE ROYAUTÉ ET DE SUPRÉMATIE SACERDOTALE : ce seront autant d'amis qu'on aura chez chacun de ses ennemis.

« XIII. La Suède démembrée, la Perse vaincue, la Pologne subjuguée, la Turquie conquise, nos armées réunies, la mer Noire et la mer Baltique gardées par nos vaisseaux, il faut alors proposer, séparément et très-secrètement, d'abord à la cour de Versailles, puis à celle de Vienne, de partager avec elles l'empire de l'univers.

« Si l'une des deux accepte, ce qui est immanquable en flattant leur ambition et leur amour-propre, se servir d'elle pour écraser l'autre, puis écraser à son tour celle qui demeurera, en engageant avec elle une lutte qui ne saurait être douteuse, la Russie possédant déjà en propre tout l'Orient et une grande partie de l'Europe.

« XIV. Si, ce qui n'est pas probable, chacune d'elles refusait l'offre de la Russie, il faudrait savoir leur susciter des querelles et les faire s'épuiser l'une par l'autre. Alors, profitant d'un moment décisif, la Russie ferait fondre ses troupes, rassemblées d'avance, sur l'Allemagne, en même temps que deux flottes considérables partiraient l'une de la mer d'Azof et l'autre du port d'Archangel, chargées de hordes asiatiques, sous le convoi des flottes armées de la mer Noire et de la mer Baltique, s'avançant par la Méditerranée et par l'Océan, elles inonderaient la France d'un côté, tandis que l'Allemagne le serait de l'autre, et ces deux contrées vaincues, le reste de l'Europe passerait facilement et sans coup férir sous le joug.

« Ainsi peut et doit être subjuguée l'Europe ! »

---

## IV.

Quatre femmes continuent Pierre I^er^. Catherine I^re^. — Anne Petrowna. — Elisabeth. — Assassinat de Pierre III. — Catherine dit *le Grand*. — Nouvelles guerres contre les Turcs. — Conquête de la Crimée. — Traité de Kaïnardji. — Souwaroff. — Traité de Jassy. — Partages de la Pologne. — Paul I^er^. — Sélim III. — Les Français en Égypte. — Paul I^er^ assassiné. — Alexandre. — Révolte des janissaires. — Sélim étranglé. — Mustapha étranglé. — Traité de Bucharest. — Insurrection de la Grèce. — La Turquie novice en diplomatie. — Traité d'Andrinople. — Anéantissement de la nationalité polonaise. — Mort d'Alexandre. — Nicolas lui succède. — Nouveau Coup d'œil sur la marche envahissante de la Russie.

Après la mort naturelle ou violente de Pierre I^er^, le trône de Russie fut successivement occupé par des femmes viriles et des princes efféminés. Presque toutes les impératrices avilirent la couronne par les

plus honteux excès, et, selon leurs nouveaux caprices, donnèrent au peuple des tyrans dans la personne de leurs favoris.

Un crime abrégea, croit-on, les jours de Catherine, qui ne régna que deux ans. Voici comment l'historien Villebois résume le règne de cette princesse :

« Je dirai qu'elle gouverna *ses peuples* avec plus de douceur que son mari, tout en suivant *ses règles et maximes* de gouvernement; qu'elle montra un rare courage et une valeur peu commune dans les personnes de son sexe; qu'elle se plaisait dans le bruit des armes et dans la vie des camps, où elle avait toujours accompagné le tzar; que peu de personnes piquaient un cheval avec plus de grâce qu'elle; que, par un goût extraordinaire pour la navigation et la marine, elle se donnait, presque tous les dimanches et fêtes, le spectacle d'un combat naval; qu'elle visitait souvent les arsenaux et les ateliers de son amirauté, et qu'en 1726, si son conseil ne s'y fût opposé formellement, elle eût monté sur sa flotte pour aller en personne combattre celles d'Angleterre et de Danemark combinées, qui étaient venues arrogamment mouiller dans la rade de Revel, sous prétexte de pacifier les affaires du Nord. »

Cette princesse, qui ne savait ni lire ni écrire, n'ignorait pas l'art d'aimer. En deux ans, elle donna publiquement deux successeurs à l'infortuné Moens de la Croix, qui lui avait donné plus que sa vie, son honneur, car devant le tribunal chargé de le juger, il s'était, quoique innocent, accusé de malversations entraînant la peine capitale

Sous le règne d'Anne Petrowna, ou plutôt sous celui de Biren, paysan de Courlande, qui succéda dans le lit de cette princesse au célèbre maréchal de Saxe, la Russie, après plusieurs campagnes contre les Tartares et les Turcs, se vit réduite, en 1740, au sacrifice de toutes ses conquêtes sur la mer Noire, sur les Palus Méotides et sur le Pont Euxin. Elle fut également obligée de céder au fameux Thomas Khouli-Khan, qui ravageait l'Asie, les provinces de Perse conquises à grands renforts d'hommes et d'argent par Pierre Ier.

Cependant, en 1731, la petite et la moyenne horde des Kirghis-Kaisacks s'étaient soumises à l'empire moscovite, qui, en 1738, s'accrut de l'extrémité septentrionale de la Sibérie récemment découverte, en sorte qu'à la mort d'Anne Petrowna, l'étendue de la Russie était de 325,567 milles géographiques.

Sous la faible et voluptueuse Élisabeth, se perpétua l'ère du favoritisme et des conspirations de palais. Cette princesse, qui mettait en évidence ses amants, tenait secret son mariage avec un obscur maître de chapelle. Elle avait une crainte superstitieuse de tout ce qui rappelle l'idée de la mort, ce qui fit que, pendant son règne, il y eut moins de meurtres et d'exécutions. Elle se contentait de faire, sous

quelque prétexte, administrer le knout aux femmes qui avaient le malheur de la surpasser en beauté. C'est ainsi que la charmante et spirituelle madame Lapoukhin, exposée nue aux regards de la populace, eut le corps déchiré par le terrible instrument de torture. On coupa ensuite la langue à cette infortunée, qui fut jetée au fond de la Sibérie.

Élisabeth, que le synode des prêtres russes avait déclarée chef suprême de la religion, mourut épuisée par ses débauches. A l'empire son règne ajouta la province de Kymmenegard, cédée par la Suède à la suite d'une campagne malheureuse pour cette puissance.

Après avoir déposé, puis fait à la fois empoisonner et étrangler Pierre III, son débile époux, qui avait succédé à Élisabeth, Catherine II s'occupa de réaliser le double projet que couvait son ambition : le démembrement de la Pologne et l'agrandissement de la Russie vers l'Orient.

En 1773, fut accomplie la grande iniquité du XVIII^e siècle. Des rois se partagèrent un peuple comme on se partage un troupeau. Dans le dépècement de la Pologne, la Russie s'adjugea une partie de la Lithuanie, les provinces de Mohilew et de Witepsk, et gagna 1,800,000 sujets. Ce scandaleux traité prépara l'anéantissement politique de la nation polonaise.

Les Russes, ayant massacré par surprise dans la petite ville de Balta une garnison ottomane, le sultan Mustapha leur déclara la guerre. Après des alternatives de revers et de succès, l'armée de la tzarine battit les Turcs sur les bords du Dniester, prit Choczim, et, pénétrant en Moldavie et en Valachie, s'empara des villes de Jassy, de Gallatsch et de Bucharest.

En même temps, partaient des ports de la Baltique deux escadres russes destinées, l'une à insurger la Morée, l'autre à forcer les Dardanelles. L'impératrice annonçait hautement l'intention de faire de Constantinople le siége de son empire, devenu le plus vaste et le plus puissant de l'univers. L'insurrection fut étouffée en Grèce par le pacha de Bosnie; mais les deux escadres russes avaient pu opérer leur jonction. Dans la baie de Tcheemé, elles livrèrent à la flotte ottomane un combat acharné. Criblés de boulets, les deux vaisseaux amiraux s'engloutirent en même temps. Des brûlots s'attachèrent aux vingt-quatre bâtiments turcs, qui tous, sans exception, furent dévorés par les flammes. La nouvelle de ce grand désastre plongea le divan dans la consternation; les Russes auraient pu profiter de ce moment de stupeur pour franchir le détroit mal défendu par des forts à moitié ruinés et venir sous les murs du sérail dicter leurs conditions; mais une rivalité entre les deux commandants de leur flotte sauva l'empire ottoman. L'un de ces amiraux, l'Écossais Elphinston, brisa de dépit son vaisseau sur un écueil et retourna en Angleterre. Quoique stérile, cette

victoire navale causa la plus grande joie à Catherine, dont les lourds vaisseaux avaient excité le sourire de l'Europe. Elle doubla l'éclat de cette action navale par l'ingénieuse simplicité de la récompense. Chaque officier, chaque marin, chaque soldat, monté sur les vaisseaux russes reçut, avec le droit de la porter, une médaille sur laquelle on lisait d'un côté *Tchesmé*, et de l'autre : *J'y étais*. Malgré la révolte de la Syrie et de l'Égypte qui leur donnait de belles chances, les Russes restèrent dans l'inaction de ce côté. Une de leurs armées tenta d'envahir par la Géorgie les provinces asiatiques soumises à la domination turque, mais elle fut repoussée par le pacha de Trébisonde, et l'on dut renoncer à ce dessein gigantesque.

La conquête de la Crimée, accomplie en 1771 au milieu de la paix, par une trahison et au prix du massacre de 30,000 Tartares, fut l'un des plus remarquables événements du règne de Catherine. A cette contrée qu'elle venait de désoler, elle restitua son antique beau nom de Tauride. Elle voulut y faire un voyage, et son favori Potemkin établit des deux côtés du Dnieper, sur le passage de son orgueilleuse maîtresse, une sorte de décoration d'opéra représentant des villages habités par de joyeuses populations, et sur les derniers plans des villes aux somptueux édifices. Cette fantasmagorie évoquée dans un pays misérable coûta plusieurs millions.

Sous le sultan Abdul-Hamid, la guerre de Turquie recommença. 300,000 hommes composant l'armée ottomane furent défaits par le général Romantzoff, sur la rive gauche du Danube. Les vaincus se réfugièrent dans la ville de Bender, qui se signala par une héroïque défense. Il fallut faire le siége de chaque maison. Les spahis, portant en croupe leurs femmes et leurs enfants, sortirent de la ville, tombèrent sur le camp russe et y firent un grand carnage. L'artillerie les dispersa. Pour ne pas rester en proie à la brutalité des vainqueurs, les femmes se firent égorger par leurs maris. Au siége de Bender, la Russie perdit 20,000 soldats.

Le résultat de cette campagne fut le traité signé à Kaïnardji, dans la tente de Romantzoff, le 10 juillet 1774. La Porte reconnut l'indépendance de la Crimée, réservée en réalité à l'ambition de Catherine qui commençait l'application de ce système de faire déclarer indépendants les États qu'elle ne pouvait conquérir, afin d'y exciter ensuite des troubles et de les englober. La Russie obtint la libre navigation de la mer Noire et de l'Hellespont, la possession assurée d'Azof, de Tangarof et d'autres places importantes, avec un corollaire de trente-cinq millions d'indemnité. Elle restitua la Moldavie et la Valachie, en exigeant toutefois que les habitants fussent maintenus dans toutes leurs dignités et possessions, et que son ambassadeur fût autorisé à leur servir auprès du divan d'organe et de défenseur. Elle stipula en même

temps une amnistie pour tous les Grecs, mettant ainsi en pratique un autre système, celui du *Protectorat*, recommandé dans le testament de Pierre le Grand, système qui est l'origine de la guerre actuelle entre la Russie et la Porte.

En 1779, la paix entre les empires russe et ottoman faillit être de nouveau troublée. Les Turcs étaient irrités de ce que la Crimée leur eût été soustraite et du patronage que la Russie s'arrogeait sur la Moldavie et la Valachie. Grâce à la médiation de la France, la guerre n'eut pas lieu, et une convention, conclue à Constantinople, ratifia les principales dispositions du traité de Kaïnardji.

Cependant Catherine intriguait secrètement pour intéresser les grandes puissances d'Europe à la dislocation de l'empire ottoman. Elle offrit à la France la possession de l'Égypte pour prix de sa coopération à ce démembrement. Cette proposition ne fut pas acceptée. Tout étant préparé, Potemkin, resté ministre, donna l'ordre à l'ambassadeur russe à Constantinople de n'épargner au divan aucune des humiliations qui devaient rendre la guerre inévitable. Elle fut en effet déclarée. Au début de cette campagne, en 1787, se distingua le fameux Souwaroff qui, dans un corps chétif et souffreteux, alliait à une grande bravoure une horrible férocité. Roumiantsoff s'empara de Koczim sur le Dnieper. L'empereur d'Autriche Joseph II, qui avait souscrit aux projets de Catherine, prit Sobach d'assaut, tandis que ses généraux se rendaient maîtres de Doubitza. Sur la mer Noire, les Turcs combattirent avec l'énergie du désespoir; mais, mal commandés, ils perdirent 57 vaisseaux. Les équipages des bâtiments qui s'étaient échoués pour échapper au désastre furent massacrés par Souwaroff. En 1789, Bender tomba entre les mains des Russes. L'année suivante, ils attaquèrent Ismaïl. Ayant reçu l'ordre de prendre la ville en trois jours, Souwaroff donna deux fois de suite l'assaut. Deux fois il fut repoussé. Une troisième fois il s'élança sur ces remparts, au pied desquels étaient étendus 15,000 Russes. La place, emportée enfin, fut livrée à la rage du soldat. 35,000 Turcs y périrent, et Souwaroff put se baigner dans le sang. Le butin fut immense. On transporta en Russie les débris de la population qu'avait épargnés la lassitude du soldat.

En 1791, Repnin, qui avait remplacé Potemkin, prit Bobada, ville riche et commerçante de la Bulgarie, et, à Motzin, dispersa une armée turque de 40,000 hommes. Tant de malheurs imposaient à la Turquie la nécessité de demander la paix. Elle n'était guère moins nécessaire à la Russie, dont les finances étaient épuisées et que menaçaient l'Angleterre et la Prusse. Un traité définitif fut conclu en 1792 à Jassy. La Russie avança ses frontières jusqu'au Dniester, ouvrant ainsi la mer Noire à ses provinces polonaises. La Porte lui garantissait le royaume

de Géorgie et les pays voisins, promettait de lui obtenir dans le Caucase les mêmes avantages, confirmait les anciens droits et priviléges des principales villes de la Valachie et de la Moldavie, et déclarait valables toutes les stipulations précédentes. Ce résultat avait coûté 200,000 hommes à la Russie et 100,000 à l'Autriche, son alliée

Deux ans après, de concert avec l'Autriche et la Prusse, Catherine consomma le destruction du royaume de Pologne. On connaît la sublime résistance de ce peuple de héros. Devant ces pages brûlantes et douloureuses de l'histoire, quel cœur n'a senti s'accélérer ses battements? Des paysans armés de faux faisaient la moisson de la mort et renversaient des bataillons. Mais que peuvent contre le nombre les miracles du patriotisme? Atteint d'une balle, Thaddeus Kosciusko s'écria en tombant : *Finis Poloniæ!* Tout était fini en effet. Maître de Varsovie, Souwaroff y faisait des cadavres. 20,000 personnes furent égorgées, et, comme à Ismaïl, l'arrière garde russe piétina littéralement dans le sang. Dans le partage qui suivit, la Russie obtint tout ce qui restait à la Pologne de la Lithuanie jusqu'au Niémen, aux limites des palatinats de Brzesc et de Nowogrodek, et de là au Bug; elle acquit de même la plus grande partie de la Samogitie avec toute la Courlande et la Semigalle; elle eut en outre le pays de Chelm, dépendant de la Petite-Pologne et le restant de la Volhynie, en tout, 2,000 lieues carrées.

Par le démembrement de la Pologne, fut renversée la barrière que les traités d'Oliva et de Moscou, base du système politique du Nord, avaient élevée entre la Russie, l'Autriche et la Prusse. Antérieurement séparées par de vastes provinces, ces trois puissances se trouvèrent dès lors par leur territoire en contact immédiat.

Enorgueillie de tant de succès, l'*autocratice* méditait une expédition contre la France pour y étouffer la république, envahissait le Daghestan et préparait la conquête de la Perse. Enfin elle pensait plus que jamais à expulser d'Europe les Osmanlis. L'Autriche et l'Angleterre devaient l'aider dans ces nouveaux plans. Le 6 novembre 1796, le coup de foudre d'une apoplexie anéantit tous ces projets. Catherine dite *le Grand* avait cessé d'exister.

Ainsi finit cette princesse que des écrivains comblés de ses présents ont nommée la Sémiramis du Nord et dont le règne ne fut qu'une série de débordements honteux, alternant avec des crimes et quelques actions d'éclat. Elle voulut paraître aimer les lettres, les arts, la poésie, mais ce fut sans en connaître les nobles émotions, sans en goûter les charmes réels. Les seules peintures qui décoraient son boudoir étaient deux tableaux représentant l'un l'incendie de la flotte ottomane dans la baie de Tchesmé; l'autre, le massacre des Polonais dans le faubourg de Praga. Plus d'une fois Catherine dirigea

le char de l'État dans la boue et dans le sang ; tandis qu'elle s'occupait à satisfaire son ambition, elle laissa la famine et la peste décimer ses sujets. Le spectacle de cette cour dissolue exerça sur les mœurs nationales la plus funeste influence, et la corruption acheva la ruine morale de ce malheureux peuple, auquel ses princes s'attachaient à donner seulement un vernis superficiel de civilisation qui pût briller aux yeux de l'Europe.

Les orages à travers lesquels nous avons passé ont fait tomber de nos yeux bien des illusions. Aujourd'hui le titre de Grand, accolé à des noms souverains, n'excite que médiocrement notre enthousiasme. Catherine s'imaginait que, par des dons aux dispensateurs de la renommée, elle achèterait d'avance le témoignage de l'histoire. Elle se trompait. A des juges prévenus succèdent d'autres juges que le temps a rendus impartiaux, et souvent l'arrêt des contemporains est cassé par la postérité.

Le règne de Catherine II porta l'étendue de la Russie à 336.644 milles géographiques.

Les succès de la république française contre la coalition engagèrent, en 1796, la Porte Ottomane à faire cause commune avec son ancienne et fidèle alliée, et à repousser les prétentions de la Russie. Paul Ier, qui avait succédé à Catherine, demandait en effet le libre passage des Dardanelles pour ses vaisseaux, une nouvelle indemnité et l'expulsion des Français et des Polonais de toutes les provinces de la Turquie. L'ambassadeur du sofi de Perse sollicitait alors du divan des secours contre les Russes qui dévastaient cet empire. L'expédition d'Égypte en 1798 détruisit la cordiale entente qui existait entre la Porte et la France. S'imaginant que ce formidable armement dont le but échappait à la pénétration, pouvait être destiné à soulever la Morée, le sultan Sélim III se hâta de signer la paix avec la Russie et de s'unir à la coalition ; il ne fut pas longtemps sans se repentir amèrement d'avoir quitté cette ancienne et cordiale alliée dont l'amitié avait toujours été pour la Turquie un avantage et un honneur.

Profitant de la douceur de caractère qui portait le sultan Sélim à se maintenir en bon accord avec toutes les puissances, la Russie s'avançait, s'avançait toujours, par un mouvement lent mais continu, vers Constantinople. Sans qu'on y eût pensé le moins du monde, il se trouva qu'en 1804 elle s'était emparée du fort d'Anacria sur les rives du Phase, et qu'elle avait construit une autre forteresse sur le Pont-Euxin. Dès lors, établie entre la mer Noire et la mer Caspienne, elle menaçait à la fois la Perse et la Turquie d'Asie. A la veille de faire la guerre à la France, elle proposa au Grand Seigneur un traité d'alliance offensive et défensive, à la signature duquel elle mit la condition suivante : *Tous les sujets musulmans professant la religion grecque*

*seront désormais placés sous la protection immédiate de la Russie, de sorte que toutes les fois qu'ils seront molestés, la Porte sera tenue de faire droit aux réclamations de la cour de Saint-Pétersbourg.*

A la lecture de cette phrase, le sultan Sélim, voyant enfin dévoilés les projets de cette puissance usurpatrice, qui depuis deux siècles grandissait comme le mauvais génie de l'Orient, ne put, assure-t-on, retenir ses larmes et s'écria : « Bel empire des croyants, paradis de la terre, c'est fait de toi ! »

Les membres du divan qui n'étaient pas vendus à la Russie s'assemblèrent autour de leur souverain en déclarant que, plutôt que de signer ce honteux traité, il fallait s'ensevelir sous les ruines de Stamboul. Cependant les choses étaient arrivées en Turquie à un tel état, que la résistance n'était pas possible, et la révolte du pacha de Trébisonde augmentait les perplexités du divan. Mais à ce moment, Napoléon victorieux venait d'entrer dans la capitale de l'Autriche. Contraint de marcher au secours de son allié, Alexandre, qui avait remplacé sur le trône de Russie Paul I^er^, son père, assassiné, conclut avec la Porte une nouvelle trêve de huit années sur les bases du traité de 1798.

En 1807, la Turquie refusa de faire partie de la quatrième coalition contre la France. Une armée russe de 35,000 hommes entra en Moldavie. L'Autriche soutint ce mouvement, et une flotte anglaise, forçant les Dardanelles, brûla l'escadre turque mouillée devant Gallipoli. Avec l'aide de l'ambassadeur français, le général Sébastiani, le sultan opposa une énergique résistance, et l'amiral Duckworth fut contraint de se retirer.

Agissant vigoureusement sous l'impulsion du général français, l'armée ottomane expulsait les Russes, et déjà la Valachie était reconquise, lorsque Constantinople fut le théâtre d'insurrections successives dont le contre-coup agita tout l'empire.

Prince éclairé, Sélim III préludait aux réformes que devaient accomplir Mahmoud II, son successeur, et le sultan actuel, Abdul-Medjid. Comprenant que, pour se donner un point d'appui dans cette courageuse entreprise, il devait commencer par réorganiser la force militaire, il créa une milice nouvelle, exercée à l'européenne par des instructeurs français. Cette troupe ayant battu les Albanais soulevés, la jalousie des janissaires éclata. A cause de son amitié pour la France, Sélim était odieux aux puissances rivales. Elles excitèrent par leurs agents les passions populaires, qu'un mufti fanatique acheva de déchaîner. Sélim fut déposé, puis étranglé. Le même sort fut subi par Mustapha IV, son successeur, par l'ordre duquel avait été accompli le meurtre ; mais avec Mahmoud II monta sur le trône la vengeance qui devait plus tard, le 13 juin 1826. anéantir les janissaires.

Pendant quinze mois, ces sanglantes péripéties furent comme une fièvre de l'empire ottoman et laissèrent le champ libre aux Russes, qui reprirent la Valachie et s'établirent solidement dans les provinces danubiennes.

En 1809,la guerre se ralluma. Après avoir essuyé quelques revers, les Turcs gagnèrent une bataille dans laquelle 10,000 Russes tombèrent sous le sabre des janissaires et des Albanais. Cet échec obligea le prince Bagration, commandant l'armée moscovite, à évacuer la Bulgarie.

Les opérations recommencèrent au printemps de l'année suivante, et les Russes pénétrèrent jusqu'à Schumla, ville située à l'entrée du mont Balkan, autrefois mont Hémus et, par sa position, regardée comme les Thermopyles de la Turquie. En effet, Schumla se trouve former le point d'intersection des routes de Roustchouk, Silistrie, Ismaïl, Varna, et des autres ports de la mer Noire. A la suite de ces revers, la Porte signa, en 1812, le traité de Bucharest, confirmant en masse les conventions précédentes. Cependant elle avait alors beau jeu contre la Russie, qui retirait à la hâte les principales divisions de son armée, pour les opposer à l'invasion de Napoléon victorieux. Mais dans les négociations, le turban ne savait opposer aux manœuvres cauteleuses de son adversaire qu'une candeur à laquelle Napoléon donnait un autre nom.

Dans tous ses traités avec la Porte, la Russie s'était montrée jalouse à l'excès de maintenir le principe de son droit de protection sur les Grecs, ses coreligionnaires. Nous avons vu que dès le temps de Catherine *le Grand*, des tentatives avaient été faites pour soulever le Péloponèse et la Morée. Les ferments déposés alors au sein de la nation grecque s'y étaient lentement développés. En 1821, eut lieu l'explosion, et Alexandre Ypsilanti lança son manifeste contre la Porte. Nous n'essaierons pas de raconter cet épisode des annales européennes. Ces choses-là sont dans la mémoire de tout le monde. Après avoir tantôt épousé, tantôt déserté la cause des Grecs, le tzar Alexandre fut emporté par le typhus. Le grand-duc Nicolas, qui lui succéda, signa, le 6 juillet 1827, conjointement avec la France et l'Angleterre, le traité de Londres par lequel la Grèce fut définitivement détachée de l'empire ottoman.

Quelques mois après, en février 1828, la Russie termina par le traité de Turkmantschaï la guerre que, sous un mauvais prétexte, elle faisait à l'empire persan. En protestant, selon son habitude, contre tout désir d'agrandissement, elle prétendit que les limites des deux États devaient être fixées d'une manière stable par la ligne de l'Araxe, et, en conséquence, elle se fit céder les riches provinces d'Erivan et de Nukchivan, sans compter cinquante millions qu'elle exigea pour ses frais.

Par le traité de Turkmantschaï, la Perse s'engageait formellement à n'entretenir aucune marine sur la mer Caspienne. Déjà en 1814, le traité de Gulistan avait assuré à la Russie le privilége exclusif de posséder des vaisseaux sur cette mer.

Parvenu de ce côté à ses fins, Nicolas se tourna de nouveau vers la Porte, fit naître un *casus belli* et se mit lui-même à la tête d'une armée formidable avec laquelle il ouvrit la campagne.

Dans cette guerre, les plus funestes revers furent essuyés par la Turquie. Le divan se vit obligé de signer le traité d'Andrinople par lequel Nicolas obtint Anapa et Poti, une étendue considérable des côtes de la mer Noire, une partie du pachalick d'Akhilska, les forteresses d'Akhilska et d'Akhilkhillaki, et les îles formées par les bouches du Danube. Le tzar exigea la destruction de la forteresse turque de Georgiewa et l'abandon de la rive droite du Danube à la distance de quelques lieues de ce fleuve. Il essaya d'établir une séparation entre la Moldavie, la Valachie et la Turquie à l'aide de règlements sanitaires faits pour lier ces principautés à la Russie; il éloigna des provinces turques l'Asie des milliers de familles arméniennes qu'il fit passer sur son territoire comme il avait fait peu de temps avant en Perse. Des districts entiers restèrent sans population, et dans cette émigration forcée, les routes se trouvaient jonchées de cadavres de femmes, d'enfants, de vieillards, tués par la fatigue et la maladie.

Affranchie par le traité d'Andrinople de la guerre avec la Turquie, la Russie employa l'argent qu'elle venait de se faire donner, toujours comme indemnité, à préparer la conquête de la principauté de Khiva, sur les bords orientaux de la mer Caspienne. Elle avait réuni à cet effet à Orembourg une armée qu'elle fut obligée d'employer contre la Pologne, où venait d'éclater une terrible insurrection.

Jusqu'à ce que la Pologne eût été entièrement dévorée par l'ogre insatiable auquel l'abandonna la lâcheté de l'Europe, la Turquie n'entendit pas parler de son éternelle rivale. Mais bientôt une révolution ébranla l'empire ottoman. Le pacha d'Égypte, Méhémet Ali, s'était révolté et avait envahi la Syrie et une partie de l'Asie-Mineure. La Russie offrit son appui intéressé au divan qui, ne pouvant tirer des autres puissances européennes aucun secours, se vit forcé de l'accepter. La flotte moscovite franchit les Dardanelles et pour la première fois vogua dans le Bosphore. Mais la Russie laissa aux puissances, qui se virent obligées d'intervenir, le soin d'imposer des limites au pacha victorieux. Une fois le péril écarté, elle retira son armée et sa flotte, et par le traité d'Unkiar-Skelessi, elle extorqua le prix de son assistance illusoire. Ce traité créa une alliance offensive et défensive, par laquelle la Turquie se trouvait dans l'obligation de fournir des secours matériels à la Russie si celle-ci se trouvait attaquée, et la Russie à son tour

se chargeait de protéger à l'avenir la Turquie contre tous ses ennemis. Par un article secret ou plutôt additionnel, la Turquie, au lieu de secours militaires à fournir à la Russie, s'engageait à fermer aux vaisseaux de guerre étrangers le passage des Dardanelles. Le traité d'Unkiar-Skelessi procurait virtuellement à la Russie un *protectorat* sur l'empire ottoman.

Nous terminerons ici le résumé rétrospectit nécessaire pour l'intelligence de la crise actuelle. Les mouvements politiques qui depuis le traité d'Unkiar-Skelessi ont, sous le nom de question d'Orient, excité l'attention de l'Europe, ne conservent pas assez d'importance pour que, dans un ouvrage d'un cadre aussi restreint, il soit utile de s'y arrêter.

Avant d'entrer au cœur des événements qui se passent sous nos yeux, retournons-nous une fois encore et essayons d'embrasser d'un coup d'œil les agrandissements successifs de la Russie.

Ivan Ier, grand-duc de Moscou, peut être regardé comme le fondateur de l'empire russe, qui, à sa mort, avait une étendue de 18,208 milles géographiques.

Ses successeurs, Ivan II, Pierre Ier et Catherine II, portèrent le territoire à 329,315 milles.

Depuis cette époque la Russie n'a cessé de s'étendre. Les acquisitions qu'elle a faites sur la Suède sont plus considérables que tout ce qui reste de cet ancien royaume; celles sur la Pologne égalent en étendue tout l'empire d'Autriche; le territoire ravi à la Turquie en Europe équivaut à toutes les possessions de la Prusse, moins les provinces rhénanes; les conquêtes russes sur la Turquie en Asie égalent en dimension les petits États de l'Allemagne, les provinces rhénanes de la Prusse, la Belgique et la Hollande réunies; les pays arrachés à la Perse approchent de l'étendue de l'Angleterre; ceux acquis en Tartarie renfermeraient la Turquie d'Europe, la Grèce, l'Italie et l'Espagne; enfin, tout ce qu'elle s'est approprié dans le cours de soixante-quatre années, depuis 1772, surpasse en étendue et en importance son empire entier en Europe avant cette époque. En deux tiers de siècle elle a poussé ses frontières de trois cents lieues vers Vienne, Berlin, Dresde, Munich et Paris; elle s'est rapprochée de cent soixante-dix lieues de Constantinople; elle s'est emparée de la capitale de la Pologne et, en fortifiant l'île d'Aland, elle s'est établie à peu de distance de la capitale de la Suède dont, à l'avénement de Pierre Ier, elle se trouvait éloignée de plus de cent lieues. Elle s'est avancée enfin de près de quatre cents lieues vers les Indes ainsi que vers la capitale de la Perse et par la Tartarie elle touche immédiatement à la Chine.

Ces conquêtes, poursuivies avec la plus incroyable ténacité par les armes ou par les intrigues, ne sont-elles pas une preuve de l'authen-

ticité du testament politique de Pierre Ier? Ne font-elles pas craindre la réalisation de cette domination universelle à laquelle seule pourrait s'opposer l'union sincère et cordiale des nations civilisées?

---

# V.

La question des lieux saints. — Elle n'est qu'un prétexte aux envahissements de la Russie. — État actuel de la Palestine. — La mer Morte. — Les villes maudites. — La vallée de Josaphat. — Nazareth. — Le féroce Bibars, surnommé le *Père de la Victoire*. — La crèche de Bethléem. — Le Thabor. — Le Jourdan. — Les saules. — *Super flumina Babylonis*. — Tibériade. — Cana et l'eau changée en vin. — Jaffa. — L'arche de Noé. — Hiram et Salomon. — Jérusalem. — Le saint sépulcre. — L'évêque du feu. — La ruine de Jérusalem sous Titus. — Les prophéties. — Les signes célestes. — La ville sainte au pouvoir des infidèles. — Les croisades. — Le royaume de Jérusalem. — Les pèlerinages. — Historique des faits d'où découle le droit des Latins sur le saint sépulcre. — Curieux firman du sultan Osman, fils d'Acmat. — Mauvaise foi des Grecs. — Incendie du saint sépulcre. — Vol de l'étoile des mages. — Mgr Valerga, patriarche latin actuel de Jérusalem. — Court résumé de la question.

La question des lieux saints, le protectorat : voilà le double prétexte dont la Russie se sert pour essayer de voiler, dans la crise actuelle, ses projets d'envahissement. Nous allons exposer aussi lucidement que possible ces questions embrouillées à dessein et faire, pour ainsi dire, toucher au doigt et à l'œil l'origine du différend dont s'émeuvent les puissances européennes.

Enclavée entre la Méditerranée, l'Arabie et les pachaliks d'Acre et de Damas, la Palestine, aujourd'hui au pouvoir des Turcs, et faisant partie de la Syrie, contient tous les lieux où se sont passés les principales scènes de la vie de Jésus-Christ, où se sont accomplis les grands mystères de la religion chrétienne. Elle renferme la mer Morte, où ont été englouties les villes maudites; la vallée de Josaphat, où seront jugés tous les hommes, où se fera entendre le terrible signal, *tuba mirum spargens sonum;* la vallée de Josaphat, vaste nécropole où, de tous les points du globe, les Juifs viennent apporter les ossements de leurs frères, et mille petites localités qui portent de grands noms.

C'est d'abord Nazareth, où l'ange Gabriel vint annoncer à Marie qu'elle serait mère d'un Dieu.

Nazareth, dit dans une de ses lettres Mgr Valerga, patriarche actuel de Jérusalem, dont le zèle pour le troupeau confié à ses soins est infatigable, Nazareth, ville autrefois sans gloire et sans souvenirs, ville qui, selon l'énergique expression de Nathanaël, n'avait produit rien qui vaille, n'est devenue célèbre dans les fastes de la religion que par l'incarnation du Verbe et par le séjour du Christ et de sa mère. L'impératrice sainte Hélène y fit élever une magnifique église, plusieurs fois détruite par les musulmans, et dont celle qu'on voit aujourd'hui n'occupe qu'une partie. Au temps des croisades, Nazareth reprit une certaine importance; elle eut, à cette époque, un archevêque dépendant du patriarche de Jérusalem, et devint la métropole de plusieurs cités aujourd'hui disparues. Vers le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, un esclave syrien, Bibars, s'éleva par sa valeur, ses talents et surtout par ses crimes, à la dignité de sultan des mamelouks. La Syrie était alors disputée à la fois par les Tartares et par les chrétiens. Bibars chassa les Tartares, réduisit les chrétiens à s'enfermer dans Saint-Jean-d'Acre, renversa, en 1263, la maison qui passait pour avoir été habitée par la Vierge Marie, et se plut à profaner ces souvenirs si chers à tout ce qui porte le nom chrétien. Dès lors Nazareth ne fut plus qu'un amas de ruines, surtout depuis la translation miraculeuse de la *sainte case* en Dalmatie, le 10 mai 1291, puis de Rauniza à Recanati, et enfin, quatre ans après, à Lorette. Bibars était mort empoisonné en 1277. Ses exploits l'ont fait surnommer par les musulmans *Abou-Foutouh* ou père de la victoire.

A la prière des franciscains et du consul que la France entretenait à Saïda, autrefois Sidon, Fakkerdin permit, en 1620, à ces religieux de restaurer à Nazareth l'église et le couvent; cependant ce n'est que plus tard que ces deux édifices furent reconstruits dans l'état où on les voit actuellement. Aujourd'hui comme par le passé, les Latins ont la possession exclusive de ce sanctuaire, dont jamais cependant l'entrée n'est refusée aux pèlerins des communions dissidentes.

Nazareth s'élève en espèce de gradins sur les flancs sinueux d'une colline blanchâtre, située au sud-ouest d'un bassin qui va se perdre d'une manière un peu abrupte dans la plaine d'Esdrelon ou de Mageddo. Les maisons, bâties irrégulièrement, n'ont rien de remarquable. Les principales rues de cette bourgade serpentent, montent et descendent sur les rampes de la montagne, percée d'un assez grand nombre de grottes naturelles. Il n'y a de constructions importantes que le couvent et l'église; les autres lieux de dévotion n'ont rien qui les distingue.

L'église, un peu irrégulière, renferme le lieu où était bâtie la mai-

son de la mère de Dieu et la grotte attenante à cette habitation. La tradition constante et invariable du pays veut que ce soit dans cette même grotte que Marie conçut, comme dit saint Bernard, par son humilité, après avoir plu par sa virginité : *Virginate placuit, humilitate concepit.* Au-dessous du chœur, se trouve la chapelle souterraine, au fond de laquelle s'élève l'autel qui rappelle l'incarnation du Fils de Dieu. On lit, gravées sur le marbre du pavé, ces divines paroles : *Verbum caro hic factum est.*

Puis, c'est Bethléem, avec le touchant souvenir de son étable, puis le Thabor, qui se dresse vers le ciel comme un autel sublime, élevé de 1,800 pieds au-dessus de la Méditerranée, isolé de tous côtés, si ce n'est vers le nord, où il touche par sa racine aux riantes montagnes de la Galilée, le Thabor où le Père éternel fit retentir sur son fils transfiguré aux yeux de ses disciples éblouis cette voix solennelle : *Ipsum audite!*

Du sommet du Thabor, on contemple le lac argenté de Tibériade, le fleuve sacré du Jourdain, l'immense plaine d'Esdrelon, le grand et le petit Hermon, les montagnes de Gelboë, les chaînes bleuâtres de la Samarie, Naïm, Endor, Cana et tant d'autres lieux célèbres dans l'histoire évangélique.

Le regard embrasse la route que suivirent les tribus emmenées captives; l'on distingue quelques descendants de ces saules aux branches desquels les Israélites suspendaient leurs harpes muettes, et l'on se remémore les mélancoliques paroles du beau cantique : *Super flumina Babylonis.....*

Assis sur les bords de l'Euphrate,
Un tendre souvenir augmenta nos douleurs;
Nous pensions à Sion dans cette terre ingrate,
Et nos yeux, malgré nous, laissaient tomber des pleurs,

Nous suspendîmes nos cythares
Aux saules qui bordaient ces rivage déserts,
Et les cris importuns de nos vainqueurs barbares
A nos tribus en deuil demandaient des concerts.

« Chantez, disaient-ils, vos cantiques!
Répétez-nous ces airs si vantés autrefois,
Ces beaux airs que Sion, sous de vastes portiques,
Dans les jours de sa gloire entendit tant de fois! »

Comment, au sein de l'esclavage,
Pourrions-nous de Sion faire entendre les chants?
Au milieu d'un peuple sauvage
Redire du Seigneur les cantiques touchants?

Souviens-toi de ce jour d'alarmes,
Seigneur, où, par leur joie et leurs cris triomphants,
Les cruels fils d'Edom, insultant à nos larmes,
S'applaudissaient des maux de tes tristes enfants!

« Détruisez, détruisez leur race! »
Criaient-ils aux vainqueurs de carnage fumants;
« De leurs remparts détruits ne laissez nulle trace;
Anéantissez-en jusques aux fondements! »

Objets des vengeances célestes,
Que les mères en sang, sous leurs toits embrasés,
Expirent de douleur en contemplant les restes
De leurs tendres enfants sur la pierre écrasés!

O cité sainte, ô ma patrie,
Chère Jérusalem dont je suis exilé!
Si ton image échappe à mon âme attendrie,
Si jamais loin de toi mon cœur est consolé,

Que ma main, tout à coup séchée,
Ne puisse plus vers toi s'étendre désormais,
A mon palais brûlant que ma langue attachée
Dans mes plus doux transports ne te nomme jamais!

A Tibériade, il existe un hospice desservi par les franciscains. Un seul père demeure dans cette ville pour garder l'église consacrée à saint Pierre. C'est là, d'après la tradition invariable du pays, que le Sauveur, après sa résurrection, confia au prince des apôtres la conduite et le gouvernement de son Église. Il n'y a qu'une seule famille latine, avec quinze familles grecques catholiques, à peu près 600 musulmans et plus de 1,300 Juifs. On sait que ces derniers affectionnent le séjour de Tibériade, qu'ils regardent comme une ville sacrée. Après la ruine de Jérusalem par le fils de Vespasien, les plus grands docteurs de la nation se retirèrent à Tibériade, où plus tard ils donnèrent naissance au texte talmudique. Parmi ces Juifs on compte beaucoup d'Allemands.

Cana est actuellement un misérable village que distinguent encore les ruines assez imposantes de l'église bâtie autrefois pour honorer le premier miracle de Jésus-Christ. L'apôtre saint Simon était de Cana.

C'est à Bethléem que se trouve le principal noyau de la population catholique de la Palestine. La population de Bethléem est de 3,965 âmes, savoir : 2,000 Latins, 1,500 Grecs, 360 musulmans, et 115 Arméniens schismatiques. Pour se maintenir dans leurs droits et priviléges, les habitants vivent en bonne harmonie entre eux, et font alliance avec les Arabes et surtout avec la tribu des Béthuliens et celle d'Abou-

Goch, qui ne manquent jamais de leur porter secours au besoin.

Joppé ou Jaffa est le rendez-vous des pèlerins, de quelque côté qu'ils viennent, soit pour entrer en terre sainte, soit pour en sortir. C'est l'hiver, mais surtout aux fêtes de Pâques, que les pèlerins arrivent en foule en Palestine de toutes les contrées de l'Orient. Ces pèlerins sont principalement des Grecs de la Russie, de la Grèce, de l'Archipel et des côtes de Syrie, des Arméniens, des Syriens, des Cophtes, des Nestoriens, des Maronites et des Abyssins. Ils se mettent en route, selon leur éloignement, en janvier ou en février, et ils arrivent, les uns par la voie de terre, les autres sur de mauvais bâtiments où ils sont entassés presque comme les nègres qu'on transporte dans les colonies. Ce ne sont pas seulement des hommes, mais des familles entières qui font ces longs pèlerinages. Des femmes, des filles, des enfants, des vieillards, s'exposent aux mauvais temps, aux privations sans nombre, aux exactions d'une population dont le gouvernement turc n'a pu encore adoucir le fanatisme. Les pèlerins se réunissent par troupes nombreuses, emportent avec eux leurs provisions, leurs nattes, leurs lits, leurs ustensiles de cuisine, qu'ils chargent sur des chameaux, des ânes et des mulets, tandis qu'eux-mêmes cheminent à pied, faisant de petites journées, couchant en plein air et contents de supporter tant de fatigues pour vénérer les lieux saints.

Le nombre des chrétiens qui traversent annuellement les murs de Jaffa ne s'élève pas à moins de 12,000. Cette cité, l'une des plus anciennes du monde, puisque quelques auteurs en placent l'origine avant le déluge, a éprouvé les plus grandes vicissitudes et a été témoin des événements les plus tragiques et les plus saisissants. Selon une ancienne tradition, Noé aurait construit à Joppé l'arche qui le sauva lui et sa famille ; Hiram envoyait à Jaffa les cèdres que Salomon lui avait demandés pour la construction du premier temple élevé à la gloire de Jehova ; Jonas, rebelle à la voix du Seigneur, s'embarqua dans le port de cette antique cité, où, plusieurs siècles après, les généreux Machabées eurent à pleurer la mort de plus de deux cents de leurs frères tombés sous le glaive de la trahison.

Joppé fut l'une des premières villes de la Palestine à recevoir la lumière de la foi chrétienne, qu'y porta saint Pierre. Le prince des apôtres y ressuscita Tabith et y eut une vision qui lui fit connaître que les gentils étaient appelés à la connaissance de l'Évangile. Les serviteurs de Corneille y trouvèrent l'apôtre chez Simon le corroyeur. C'est, dit-on, sur l'emplacement de la demeure de ce même Simon que s'élève aujourd'hui une église de médiocre grandeur, desservie par des religieux espagnols de l'ordre de Saint-François. A l'époque des croisades, saint Louis fortifia Jaffa, et ce fut dans cette ville que ce roi reçut la nouvelle de la mort de la reine Blanche, sa

mère, l'une des gloires les plus pures de l'histoire de France.

Depuis que la peste a disparu des côtes de Syrie, Jaffa reprend une certaine importance sous le rapport commercial, bien que les bâtiments, même ceux d'un faible tonnage, ne puissent pénétrer dans le port, qui est petit et presque entièrement comblé. L'exportation des grains et des huiles prend chaque jour plus de développement. La population de cette ville, estimée à 10,690 âmes, s'est considérablement accrue ces dernières années et tend à augmenter encore, sur tout la portion chrétienne, et plus particulièrement les Maronites qu viennent, des montagnes du Liban, s'établir à Jaffa et aux environs, pour se livrer à la culture des jardins et des terres, qui sont d'une admirable fertilité. Il n'est peut-être pas au monde, dit monseigneur Valerga, de contrée qui se prête mieux aux colonies agricoles que les spacieuses et magnifiques plaines de Saron, d'Esdrelon, de Saint-Jean-d'Acre, de Jéricho et de toute la vallée du Jourdain. Ces solitudes, presque totalement abandonnées, seraient capables de nourrir plus de quatre millions d'hommes.

Jaffa compte une population de 10,690 habitants, savoir: 8,840 musulmans, 450 Latins et Maronites, 300 Grecs catholiques ou melchites, 100 Arméniens et Juifs, 1,000 Grecs schismatiques. Quatre sœurs de Saint-Joseph font l'école à soixante-dix filles grandes et petites, latines, maronites, grecques melchites, juives et même musulmanes.

Nous ne croyons pas devoir parler de l'épisode des fastes napoléoniens dont a été le théâtre la ville de Jaffa. Gros, le grand artiste, mort de désespoir, a fixé sur la toile d'une manière impérissable ce souvenir qui vit dans la mémoire de tous.

Jérusalem est la plus importante des villes saintes. Au temps des croisades, elle fut la capitale d'un royaume éphémère, qui porta son nom, et dont le trône fut occupé par des princes français. Aujourd'hui, les maisons de Jérusalem sont, dit Chateaubriand, de lourdes masses carrées, fort basses, sans cheminées et sans fenêtres; elles se terminent en terrasses aplaties ou en dômes, et elles ressemblent à des prisons ou à des sépulcres. Tout serait à l'œil d'un niveau égal, si les clochers des églises, les minarets des mosquées, les cimes de quelques cyprès et les buissons de nopals ne rompaient l'uniformité du plan. A la vue de ces maisons de pierres renfermées dans un paysage de pierres, on se demande si ce ne sont pas là les monuments confus d'un cimetière au milieu d'un désert? Entrez dans la ville, rien ne vous consolera de la tristesse extérieure; vous vous égarez dans de petites rues non pavées qui montent et qui descendent sur un sol inégal, et vous marchez dans des flots de poussière ou parmi des cailloux roulants. Des toiles jetées d'une maison à l'autre augmentent l'obscurité de ce labyrinthe; des bazars voûtés et infectes achèvent

d'ôter la lumière à la ville désolée; quelques chétives boutiques n'étalent aux yeux que la misère, et souvent même ces boutiques sont fermées dans la crainte du passage d'un cadi.

Jérusalem renferme 15,250 habitants, savoir : près de 7,000 Juifs, 4,900 musulmans, non compris les 1,300 âmes de Siloë en dehors des murs ; 2,000 Grecs schismatiques, 1,000 catholiques latins, 50 à 60 Cophtes, 50 Grecs melchites et 470 Arméniens schismatiques. Quant aux Juifs, il en est un grand nombre qui viennent des différents pays de l'Europe, pour terminer leurs jours dans la cité de David et reposer, après leur mort, auprès des cendres de leurs pères. Ceux-là sont placés sous la protection des divers consuls établis à Jérusalem. Les Juifs n'ont que trois synagogues, dont une pour les caraïtes ou *purs*, Juifs qui rejettent les commentaires de la tradition et du Talmud, pour s'en tenir au texte littéral de la Bible, qu'ils interprètent exclusivement d'après les règles de la grammaire.

Le saint sépulcre est une petite église en marbre, située sous l'immense coupole de la grande basilique qui porte son nom. Cet étroit sanctuaire est divisé en deux parties inégales; d'abord, la chapelle de l'Ange, en entrant : elle a dix pieds de long et autant de large; au milieu est une pierre élevée, qui marque la place où était l'ange, lorsqu'il annonça aux saintes femmes la résurrection du Sauveur : *Surrexit, non est hic*. Vient ensuite l'autre compartiment, plus petit que le premier ; il est lui-même divisé en deux parties, l'une où se tiennent les pèlerins (elle n'en peut recevoir que quatre à la fois, au plus); l'autre occupée par le marbre qui couvre l'espace où le corps du Sauveur fut déposé dans le sépulcre. Autour de ce marbre règne un petit gradin où sont allumés un grand nombre de cierges. Toute l'étendue de la voûte est remplie par une multitude de lampes, qui se touchent comme les doigts de la main et qui brûlent sans cesse. On répand de temps à autre sur le tombeau une eau de senteur très-agréable. Presque tout le jour et toute la nuit, ce lieu saint est occupé comme il suit : dès que les Turcs ouvrent l'église, la foule des pèlerins vient y satisfaire sa dévotion, et couvrir de baisers cette pierre plus précieuse que l'or aux yeux d'un chrétien qui a la foi. Quand le concours des visiteurs est considérable, on ne peut s'y arrêter qu'un instant. Là vous entendez sans cesse des prières en des langues qui vous sont inconnues. Quand l'église est fermée, sur le soir, les offices selon les différents rites continuent simultanément ou tour à tour ; catholiques, schismatiques grecs, schismatiques russes, schismatiques arméniens ou cophtes, chacun remplit son ministère dans la partie du temple ou dans les chapelles qui lui appartiennent. Ces offices sont chantés et très-longs. On peut aisément s'imaginer le bruit qui résulte de ces accents discordants et confus, quand plusieurs rites se trouvent

officier en même temps, et surtout quand le son puissant de l'orgue des religieux latins vient couvrir et étouffer toutes les voix.

Le clergé grec de Jérusalem se compose d'un patriarche, qui réside le plus souvent à Constantinople, et de six évêques portant différents titres. L'un d'eux est vulgairement connu sous le nom d'*évêque du feu*, parce que c'est lui qui accomplit, le samedi saint, la cérémonie du feu sacré. Voici en quoi consiste cette pratique :

L'évêque, presque entièrement dépouillé de ses habits, est porté avec enthousiasme sur les bras de ses sectaires. On le jette dans la petite chapelle de l'Ange : la porte se ferme aussitôt, afin que personne, bien entendu , ne puisse voir comment se fait le miracle. Des trous latéraux se trouvent placés à l'entrée de cette chapelle : c'est par l'un de ces trous que le thaumaturge, ou plutôt le comédien, glisse bientôt un flambeau qu'il vient d'allumer sans effort dans la solitude où on l'a jeté. A peine le flambeau a-t-il paru , que l'on crie de toutes parts au miracle; chacun s'empresse d'allumer son cierge au flambeau miraculeux, ou à quelqu'un de ceux qui ont été allumés. On agite ces cierges; on se les passe mutuellement sous le visage et autour du corps, pour constater la céleste origine de cette flamme qui ne cause aucun dommage. Bientôt des milliers de cierges jettent autant de fumée que de lumière; la fumée s'épaissit; l'air se décompose; on se trouve mal, on crie, on veut sortir du temple; les efforts que l'on fait pour cela rendent bientôt l'issue impraticable; on tombe, on meurt; les plus courageux montent sur les cadavres, et arrivent presque expirants sur la grande place qui précède la basilique.

Les Grecs possèdent à Jérusalem treize couvents avec autant d'églises plus ou moins grandes, indépendamment des sanctuaires communs aux différentes communions. Trois de ces monastères sont habités par une cinquantaine de religieuses grecques; elles ne sont pas cloîtrées, et ne se livrent ni à l'éducation ni aux œuvres publiques de charité. Dans huit autres couvents on reçoit les pèlerins des deux sexes. Leur nombre, au temps de Pâques, s'élève à cinq mille environ. Les Grecs ont cédé aux Russes les deux couvents de Saint-Michel et de *Saint-Tadros :* le premier sert d'habitation à l'archimandrite et aux pèlerins moscovites; le second est affecté aux femmes.

Les Arméniens ont à Jérusalem un patriarche, deux évêques, trente-cinq moines, trente clercs inférieurs, un séminaire, une dizaine de religieuses, une imprimerie et le magnifique et immense couvent de Saint-Jacques, où sont reçus les pèlerins de cette nation.

L'historien juif Josèphe a retracé le tableau de la destruction de Jérusalem et de la dispersion des Israélites, l'an 70 de l'ère chrétienne. On sait que cette catastrophe avait été annoncée par les prophètes et prédite par Jésus-Christ.

Quelques jours avant sa mort, le Fils de Dieu, sortant de Jérusalem, fut entouré de ses disciples qui lui firent remarquer la structure du temple, chef-d'œuvre d'architecture et de magnificence. Il leur dit : « Vous voyez tous ces bâtiments; je vous le dis, ils seront tellement détruits, qu'il n'y restera pas pierre sur pierre. »

Une autre fois, étant arrivé près de Jérusalem et jetant les yeux du côté de la ville, Jésus pleura sur elle en disant : « Ah ! si tu connaissais au moins, en ce jour qui t'est encore donné, ce qui peut te procurer la paix ; mais tout cela est caché à tes yeux. Aussi, viendra-t-il pour toi des jours où tes ennemis t'environneront de tranchées. Ils t'enfermeront et te serreront de toutes parts. Ils raseront tes murs et te détruiront entièrement, toi et tes enfants qui sont dans tes murs, et ils ne laisseront pas pierre sur pierre. »

Plus tard, il ajoutait : « Ce pays sera accablé de maux et la colère de Dieu pèsera sur ce peuple. Ils seront passés au fil de l'épée; on les emmènera captifs dans toutes les nations, et Jérusalem sera foulée aux pieds des gentils. »

Le Sauveur du monde avait annoncé qu'avant de visiter l'infidèle Jésusalem, il ferait paraître des signes au firmament, qu'il y aurait des tremblements de terre, des pestes, des famines, etc. La plupart de ces signes parurent vers cette époque. La plus mémorable famine de ce temps-là fut celle qui, l'an 62, avait désolé, sous le règne de Claude, les provinces les plus fertiles de l'empire romain. Sénèque parle d'un furieux tremblement de terre qui eut lieu en Campanie, l'an 62, et d'un autre qui, en 63, jeta l'épouvante dans la Macédoine et l'Achaïe. Peu de temps avant la chute de Jérusalem, la ville de Smyrne, les îles de Crête, de Samos et de Chio ressentirent de violentes secousses qui répandirent la consternation dans tout l'Orient.

Voici maintenant les signes au firmament :

« Une comète qui avait la figure d'une épée, dit l'historien Josèphe, parut sur Jérusalem durant une année entière. Avant que la guerre fût commencée, le peuple s'étant assemblé le 8 du mois d'avril, pour célébrer la fête de Pâques, on vit à la neuvième heure de la nuit (à 3 heures du matin), pendant une demi-heure, autour de l'autel et du temple, une si grande lumière que l'on aurait cru qu'il faisait jour. Les ignorants regardèrent ce prodige comme d'un heureux augure; mais ceux qui étaient instruits dans les choses saintes le considérèrent comme un présage de ce qui arriva depuis. Lors de la même fête, une vache que l'on menait pour être immolée fit un agneau au milieu du temple.

« Environ à la sixième heure de la nuit, la porte du temple qui regardait l'orient, et qui était d'airain et si pesante que vingt hommes pouvaient à peine la fermer, s'ouvrit d'elle-même, quoiqu'elle fût fer-

mée avec de grosses serrures, des barres de fer et des verrous. Les gardes du temple en donnèrent avis au magistrat, qui s'y rendit et ne trouva point de peine à la faire fermer. Un peu après la fête appelée *Xilophoria*, le 27 mai, avant le coucher du soleil, on aperçut en l'air dans toute cette contrée des chariots pleins de gens armés qui entouraient des villes fantastiques. Le jour de la fête de la Pentecôte, les sacrificateurs qui passaient la nuit dans l'intérieur du temple, pour célébrer l'office divin, entendirent du bruit, et bientôt après une voix qui répéta plusieurs fois : *Sortons d'ici !* »

Ces détails sont confirmés par Tacite :

« Il arriva alors des prodiges que ce peuple superstitieux et cependant si éloigné de toute religion n'osait conjurer ni par des sacrifices ni par des vœux. On vit au ciel des armées s'entre-choquer et des armes brillantes. Le temple fut éclairé subitement par un feu descendu des nuées. Les portes de ce temple s'ouvrirent et l'on entendit une voix qui annonçait que les dieux en sortaient, en disant : Les dieux s'en vont ! Ce n'était pas une voix humaine qui parlait ainsi, et des tremblements se firent sentir du côté d'où elle partait. »

Dans l'espace de sept ans, il périt, dans la guerre que les Juifs soutinrent contre les Romains, 1,339,690 personnes. A son retour de Syrie, Titus repassa près de Jérusalem et ne put s'empêcher de verser des larmes sur cette ville qu'il avait détruite. Quoique atterrés par la ruine de la ville sainte, les Juifs se consolèrent par l'idée de la rebâtir un jour. Ils comptèrent même de là leurs années, et appelèrent cette époque *l'ère de la désolation.*

Mais quittons la nuit du passé où nous a, malgré nous, entraîné le fantôme de Jérusalem, et reprenons notre récit.

Le droit de la France au protectorat sur le Calvaire et sur le divin tombeau remonte à l'époque où les clefs de l'église du Saint-Sépulcre furent envoyées à Charlemagne. Combien de fois depuis cette époque, dit M. Poujoulat, la Palestine chrétienne est venue nous invoquer, et que de révolutions, quels événements immenses se sont accomplis entre l'Occident et l'Orient ! Dès le IXe siècle, Hélie, patriarche de Jérusalem, sollicite notre pitié, nous parle de la pauvreté de ses frères et nous dit que l'huile manque aux lampes du saint tombeau. A la fin du Xe siècle, un pape français, Gerbert, qui occupa le siége de saint Pierre sous le nom de Sylvestre II, publiait une lettre où l'Église de Jérusalem s'adressait à l'Église universelle en termes touchants : « Pourquoi, lui disait-elle, n'aurais-je pas confiance en vous, mer-« veille du monde, si vous reconnaissez que je vous appartiens ? Quoi-« que je sois maintenant renversée, l'univers me doit beaucoup ; j'ai « possédé les oracles des prophètes et des patriarches ; les apôtres, « ces lumières du monde sont sortis de mon sein ; le Rédempteur de

« l'univers est venu de moi. » Les plaintes montent et grandissent; l'islamisme gagne de proche en proche, et l'explosion des croisades, à la tête desquelles marche glorieusement la France, fait voir à l'univers une longue suite d'événements prodigieux. Le sens profond de ces guerres héroïques est aujourd'hui connu de tous; il fallait empêcher que l'Europe ne devînt musulmane, et, grâce à l'intrépide initiative de notre nation, la civilisation triompha. Notre épée fonda un royaume français à Jérusalem, comme elle fonda un empire français à Constantinople; des princes français occupèrent pendant quatre-vingts ans le trône de David et de Salomon.

A cette époque-là, certes, les lieux saints étaient bien à nous; nous avions payé du plus pur de notre sang cette glorieuse possession. En 1187, lorsque Jérusalem tomba au pouvoir de Saladin, les conseillers les plus zélés pour l'islamisme lui proposèrent de détruire les sanctuaires vénérés, de faire passer la charrue sur le sol de l'église du Saint-Sépulcre, afin de mettre un terme, disaient-ils, aux pèlerinages chrétiens et à la pieuse ambition des Francs; mais d'autres reconnurent que cette destruction ne servirait à rien et que, quand même *la terre serait jointe au ciel*, les nations chrétiennes ne cesseraient pas d'accourir à Jérusalem. Saladin respecta les sanctuaires et permit à quatre prêtres latins de desservir l'église du Saint-Sépulcre sans payer tribut. Dans les négociations qui suivirent entre Saladin et nos princes, on stipula le libre exercice de la religion chrétienne dans les lieux saints, et le sultan vainqueur *donna l'église du Saint-Sépulcre* au roi de Jérusalem, le roi dépouillé; il lui octroyait aussi la faculté d'entretenir des prêtres francs autour du divin tombeau.

Après Saladin, d'autres sultans, tels que Akmed-Châh, en 1212, Omar, en 1213, Akmed-Acheref, en 1277, Akmed-Barcout, en 1310, avaient déclaré les Latins possesseurs légitimes des sanctuaires qu'ils occupaient; il prit cependant fantaisie à un sultan, en 1342, de contester aux Francs la propriété des lieux révérés : que fit alors Robert d'Anjou? C'était un an avant sa mort; il racheta pour de l'argent les lieux saints, dans un contrat passé avec le prince musulman. Le pape Clément VI l'en glorifia dans une bulle. Il est fait mention de ce contrat dans les brevets des chevaliers du Saint-Sépulcre.

Dans tout ce qui précède, il n'est question que des Latins. Ce ne fut qu'au XVIe siècle que les Grecs manifestèrent des prétentions sur les lieux saints. En 1517, après la conquête de Jérusalem par le sultan Sélim, les Géorgiens, en possession de la moitié du Calvaire, demandèrent au prince de les maintenir dans cette situation. Les Géorgiens étaient pauvres; ils vendirent aux Grecs, à prix d'argent, leur moitié du Golgotha. C'est de là que datent les prétendus *droits* de ces derniers. Mais les véritables droits, les droits des Latins, furent depuis, comme

avant, reconnus et confirmés, non-seulement par des firmans, mais par les traités les plus solennels, notamment par celui de 1535. Le firman rendu par Osman en faveur de Louis XIII, et qui se trouve dans la relation de l'envoyé Deshayes, est d'une telle importance que, malgré son étendue, nous croyons devoir le reproduire intégralement :

« L'empereur Osman, fils de l'empereur Acmat, toujours victorieux.

« Moy, qui suis par les infinies grâces du Tout-Puissant Créateur, et par l'abondance des miracles du chef de ses prophètes, empereur des victorieux empereurs, distributeur des couronnes aux plus grands princes de la terre, serviteur des deux très-sacrées et très-augustes villes, belles entre toutes celles du monde, Mecque et Médine, protecteur de la saincte Hiérusalem, seigneur de la plus grande partie de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, conquise avec notre victorieuse épée ; à sçavoir des pays et royaumes de la Grèce, de Thémisvar, de Bosna, de Seget, de Natolie, de Caramanie, d'Égypte et de tous les pays des Parthes, Curdes et Géorgiens, de la Porte de Fer, des pays du prince des petits Tartares, de Cypre, de Diarbéquir, d'Alep, d'Erserum, de Damas, de Babylone, de Balzara, des Arabies, d'Abech, de Thunis, de Tripoly de Barbarie et de tant d'autres pays, isles, destroits, passages, peuples, familles, générations, et de tant de milliers de millions de valeureux soldats qui reposent sous l'obéissance et justice de moy, qui suis l'empereur Osman, fils de l'empereur Acmat, de l'empereur Mahomet, de l'empereur Amurat, de l'empereur Selim et de l'empereur Soliman, par la grâce de Dieu, recours des plus grands princes du monde et refuge des plus honorables empereurs.

« Au bénin prince et approuvé seigneur, distributeur des éminentes dignités de son obéy et honoré, et à ce destiné par l'immense miséricorde divine, le bascha Férouc, qui auparavant fut bey de Naplouse, et maintenant a pour son entretènement la principauté de Hiérusalem, la félicité duquel Dieu conserve ! et au révérend seigneur, sage et juste juge, fontaine de la vraie prudence, oracle de la justice et de la vérité, héritier de la doctrine des prophètes, et, à ce destiné par l'immense miséricorde divine, le seigneur Moulacady, de Hiérusalem, la doctrine duquel augmente ! étant arrivé ce mien sacré et impérial seing, vous saurez que l'empereur de France m'a fait entendre que, de toute ancienneté, les prêtres et religieux francs qui servent les églises et lieux de dévotion qui sont tant dans la ville de Hiérusalem qu'aux environs, comme aussi les pèlerins qui vont les visiter, avoient accoustumé de n'estre point inquiétés et de vivre en pleine liberté, conformément aux impériales capitulations qui sont entre nous, et que mesme de toute ancienneté ils sont en possession de l'église de Bethléem : car, encore que par le passé ils ayent permis à la nation arménienne et aux autres nations chrestiennes d'avoir une chapelle en la-




OMER PACHA,

GÉNÉRALISSIME OTTOMAN.

dite église de Bethléem pour y faire leurs prières selon leurs usages, si est-ce qu'ils se sont toujours réservé à eux la grotte où Jésus est nay (à qui soit honneur et gloire !), laquelle est au-dessus de l'église : et, quoique par plusieurs fois les autres nations chrestiennes leur en ayent voulu débattre la possession, il a toujours esté jugé qu'il n'y avoit que les religieux francs qui eussent droit à l'église de Bethléem et qui pussent célébrer la messe ou liturgie en ladite grotte, ni moins y allumer des lampes ; et que, si les autres nations chrestiennes y avoient des chapelles, célébroient leur messe ou liturgie dans ladite grotte, ce n'estoit que par permission des religieux francs : ce qui appert par plusieurs commandements des sultans d'Egypte, qui depuis la conqueste du pays ont esté confirmez au temps que régnoit l'heureuse mémoire de mon miséricordieux ayeul sultan Soliman (qui soit en gloire !) et approuvez par plusieurs cadis.

« Mais que, nonobstant cela, la nation arménienne a, depuis quelque temps, d'authorité privée et avec violence, fait attacher deux lampes dans la grotte où Jésus est nay, et que leur évesque Grégoire et leur interprète Codaverdy prétendent y avoir droit, et ensuite de ce d'en garder les clefs entre leurs mains pour y entrer quand bon leur semblera afin d'y célébrer leur messe ou liturgie, et que mesme, par le moyen de quelques faux témoins qu'ils ont corrompus, ils y ont eu des cogets ou attestations des moulacadis de Hiérusalem, et, conformément à iceux, ont pris un impérial commandement dont ils se prévalent contre les religieux francs, et leur veulent troubler leur juridiction et particulière possession, en célébrant leur messe ou liturgie dans ladite grotte sans leur en demander la permission, et que la dite nation arménienne prétend d'estre participante au gouvernement et en la possession de l'église où est enfermé le sépulchre, qui est appelé par les chrestiens le sépulchre de Jésus.

« Et encore que de toute ancienneté les religieux francs ayent accoutumé, en faisant leur oraison et procession en ladite église, d'allumer deux cierges auprès de la pierre appelée *la Pierre de l'Onction*, ce qui a de tout temps esté défendu à toutes les autres nations chrestiennes, nonobstant la nation arménienne dit à présent avoir droit d'y en allumer, puisque le gardien qui estoit auparavant leur en a donné la permission. Davantage encore que de temps immémorial les religieux francs soyent en possession du sépulchre de la bienheureuse Vierge, et que par charité seulement ils ayent donné des oratoires ou chapelles en l'église dudit sépulchre aux nations chrestiennes pour y faire leurs oraisons selon leur usage, sans leur avoir jamais voulu permettre de célébrer leur messe ou liturgie dans ledit sépulchre ; ce nonobstant la nation arménienne depuis quelques jours, ne se contentant pas de l'oratoire ou chapelle qu'elle a en ladite église,

prétend de célébrer la messe dans ledit sépulchre, et inquiéter par ce moyen la possession des religieux francs : partant, afin que les églises et lieux que les religieux francs possèdent d'ancienneté juridiquement, conformément aux capitulations et titres qu'ils ont entre leurs mains, soyent de nouveau rendus, et qu'ils ne soyent plus troublez en leur possession par les Arméniens et autres nations chrestiennes.

« Non-seulement l'empereur de France nous en a requis par lettres, mais encore son ambassadeur nous en a prié en son nom ; de manière que, ayant égard à la supplication qui nous en a esté faite en mon sublime trosne, et que l'empereur de France a tousjours esté sincère amy de mes ayeuls et bisayeuls, et semblablement avec mon eminente Porte, la requeste a esté de mon impérial consentement. C'est pourquoi, afin que tous les lieux qui d'ancienneté estoient en la possession et au gouvernement des religieux francs leur soient derechef rendus et consignez en leurs mains, et que ceux qui voudroient brouiller et inquiéter à l'avenir les dits religieux en soient détournez et empeschez, mon impérial commandement est intervenu. Il commande qu'à l'arrivée de ce mien haut et impérial commandement, accompagné d'entre les chaoux de ma souveraine Porte, de l'honorable parmy ses semblables, Ysouph (le bonheur duquel croisse), vous faciez, selon le contenu en iceluy, que les églises et lieux de dévotion de la ville de Hiérusalem et des environs, qui de toute ancienneté souloient estre tenus et possédez par les religieux francs, leur soient restituez et rendus, et les en faciez jouir de la mesme sorte et manière qu'ils ont fait par le passé, et empeschiez qu'ils ne soient molestez, fâchez ne troublez par les Arméniens et par les autres nations chrestiennes.

« Et mesme vous procurerez que les lampes et chandelles que les Arméniens ont puis naguères, mis en Bethléem et en la pierre de l'Onction, soient ostées ; et à aucun vous ne concéderez chose quelconque contre la coustume de ces églises, qui anciennement estoient en la possession des religieux francs, et ne permettrez qu'il y ait difficulté ou contradiction, commandant après très-expressément à la nation arménienne et aux autres nations chrestiennes de ne s'entremettre plus en aucune façon imaginable aux églises et lieux de dévotion qui leur appartenoient d'ancienneté : à sçavoir, en la grotte de Bethléem où Jésus est nay, et à son sépulchre ; ensemble à l'entrée de la sépulture de la Vierge, et encore en divers lieux, auxquels les religieux francs de temps ancien souloient avoir leurs oratoires et monuments, auxquels vous ne permettrez en aucune façon que les Arméniens et autres chrestiens célèbrent leur messe ou liturgie ; et ceux qui voudront faire difficulté, vous les retiendrez et empescherez ; et encore

ceux, lesquels soit Arméniens ou d'autres nations, qui ne se contenteront, mais chercheront et voudront contredire à ce mien impérial commandement pour raison des lieux qui appartiennent aux nations franques, prétendant d'avoir en leurs mains escritures et impérial commandement, bien qu'ainsi fust, ne laisserez pourtant d'obéyr à ce mien impérial commandement, et aurez soin que, comme les lieux susdits estoient au commencement en la possession et au gouvernement des religieux francs, ils le soient encore maintenant. Après qu'à votre diligence les lampes et chandelles que les Arméniens y avoient mises, en soient ostées; semblablement encore, après que vous les aurez empeschez de célébrer la messe aux oratoires des religieux francs, vous n'écouterez plus leur débat. Ains les renvoyerez, et les écritures de deux parties, en ma souveraine Porte, afin que leurs procès soient veuz et décidez en mon très-juste et très-noble divan, en la présence de mon grand vizir et de mes casiasquiers, selon la sacrée justice.

« Et le susdit Grégoire, évesque des Arméniens, et Caudaverdy, son interprète, ayant esté cause de quelques scandales, pour avoir dit plusieurs paroles indécentes contre l'honneur des religieux francs, vous ferez que ledit Caudaverdy, interprète, ne s'ingère plus en cela, et vous commanderez audit évesque qu'en toute façon il demeure en son devoir, sans user de choses à lui indécentes; mais au cas qu'ils y retournent, et que cela vienne derechef en mon impériale cognoissance, vous en serez bien repris, l'évesque sera démis de son éveschć, et ledit Caudaverdy sera banny. Partant, vous userez de grande diligence, et prendrez bien garde qu'aucune chose ne soit faite contre ce mien souverain et impérial commandement, lequel, après avoir leu, vous consignerez ès mains des religieux francs, et ajouterez foy à ce mien sacré et impérial seing.

« Escrit à Daoust-Bascha-lez Constantinople, à la my-lune de Gui Maaziel Ahïr, l'année du prophète mille trente (qui est l'année du Christ mille six cent vingt et un, le sixième de may). »

Malgré ce firman si clair, si positif, les Grecs ne cessèrent d'intriguer pour faire triompher leurs prétentions. En 1634, sous le règne de Mourad IV, ils profitèrent d'une crise qui éclata pour s'emparer du berceau du Sauveur, ainsi que de l'église de Bethléem et de la pierre de l'Onction. Deux ans après, le sultan cassa le firman qui lui avait été surpris en leur faveur, et rétablit les choses dans l'état où elles étaient auparavant.

Dans les capitulations de 1673 et de 1740, la Porte s'obligeait formellement à conserver aux catholiques tous les sanctuaires qui, à cette époque, étaient en leur possession. L'article 33 de ces traités est ainsi conçu : « Les religieux francs qui, suivant l'ancienne coutume, sont

« établis au dedans et au dehors de la ville de Jérusalem, et dans « l'église du Saint-Sépulcre, ne seront point inquiétés pour les lieux de « visitation (sanctuaires) qu'ils habitent et qui sont entre leurs mains, « comme par ci-devant, sans qu'ils puissent être inquiétés à cet égard, « non plus que par des prétentions d'imposition. »

Ces capitulations, du reste, n'ont jamais cessé d'être en vigueur; la Porte Ottomane en a de tout temps proclamé le maintien, comme elle le déclarait encore au mois de juin 1851, dans une note officielle adressée au gouvernement français. Cette note porte en termes exprès : « Toujours fidèle à son ancien et constant usage d'exécuter avec une « sincérité et une loyauté parfaites les traités conclus avec les puis- « sances amies, le gouvernement impérial n'éprouve aucune espèce « d'hésitation à déclarer de nouveau que tous les articles du traité « de 1740, qui n'ont pas été modifiés par un traité postérieur, de- « meurent en vigueur. »

Cependant les Grecs restèrent fidèles à leur système d'obtenir par ruse et par surprise des concessions dont ils se faisaient des droits, et depuis lors ils empiétèrent toujours sur les priviléges des catholiques. « En 1808, dit M. le vicomte de Marcellus, l'incendie du saint sépulcre fut pour les schismatiques un prétexte à faire valoir des prétentions nouvelles. Ils obtinrent de la Sublime Porte le droit de rebâtir les coupoles, et ce droit, les Latins ne pouvaient le leur disputer, puisque les ressources des couvents étaient alors complétement épuisées. Les Grecs reconstruisirent ainsi le dôme du saint sépulcre que les flammes avaient consumé en entier, et s'autorisèrent de ce fait pour réclamer de nombreuses prérogatives. Leur architecte se fit alors une maligne joie de détruire les tombeaux de Godefroy, de Baudoin et des rois de Jérusalem, conservés sous une voûte latérale du temple; il en dispersa les débris ou il les fit entrer dans les constructions de la nouvelle coupole. »

Le gouvernement français, auquel le clergé avait eu recours, fit, en 1802, restituer aux Latins la grotte de Gethsémani, et, en 1812, déclara que les travaux de reconstruction ou de réparation effectués par les Grecs dans l'église du Saint-Sépulcre ne préjudiciaient en rien aux droits des Latins. En 1820 et 1821, il noua des négociations avec la Russie pour assurer désormais aux catholiques une situation normale et respectée. Néanmoins les Grecs continuèrent leurs usurpations. Ils n'épargnèrent pas aux catholiques les outrages; et, en 1846, ils s'emparèrent de l'étoile d'argent, souvenir de celle qui apparut aux Mages. Cette étoile portait une inscription latine consacrant l'antiquité des droits des Latins, et, malgré un firman rendu en 1848 pour en ordonner la restitution, les schismatiques refusèrent de la rendre.

Les catholiques arrivèrent à n'avoir plus dans l'église du Saint-Sépulcre que deux chapelles.

« En 1847, dit Mgr Valerga, lorsque je vins prendre possession du patriarcat de Jérusalem, que Rome dans sa haute sagesse avait jugé nécessaire et opportun de rétablir, je fus singulièrement frappé des usurpations et empiétements que le schisme et l'hérésie avaient consommés à Jérusalem. Nous avions été violemment expulsés de sanctuaires dont la possession exclusive nous avait été garantie par les capitulations ; dans d'autres, nous n'avions conservé qu'une participation qui allait s'amoindrissant d'année en année. Avec ce système d'empiétements continus, il était facile de prévoir l'époque où les catholiques seraient entièrement et irrévocablement dépouillés de leurs titres les mieux établis sur les plus augustes monuments de notre rédemption. Touché de cet état de choses, fort de notre droit et plein de confiance dans le Seigneur, je résolus de tenter quelques efforts pour conserver ce qui nous restait, et revendiquer la possession de ce qui nous avait été injustement enlevé. »

Appuyées par le souverain pontife, les doléances du patriarche furent entendues. Par les soins du gouvernement français, des négociations furent ouvertes à Constantinople pour faire restituer aux Latins les sanctuaires usurpés par les Grecs. Les traités de 1673 et de 1740 furent invoqués. La Porte créa une commission mixte qui, après examen des pièces, conclut en faveur des Latins. Le représentant du patriarche grec refusa de signer le rapport, et, déplaçant les bases de la discussion, parla de conclure une transaction. Les traités étaient formels; néanmoins, comme derrière le patriarche se projetait l'ombre menaçante de Nicolas, le divan rédigea un projet de transaction qu'anéantit une lettre autographe du tzar au sultan.

Depuis lors l'affaire ne cessa de se traîner à travers les négociations, les subterfuges et toutes les roueries qui constituent la science de l'école diplomatique, fidèle à l'axiome de son apôtre Talleyrand : *La langue et la plume sont faites pour déguiser la pensée.*

Pour nous résumer, voici le fait bien simple d'où ont découlé tous les incidents et toutes les complications :

« Dès la séparation des deux Églises, dit M. Xavier Eyma, les Latins se sont considérés comme possesseurs exclusifs des sanctuaires que les Grecs, devenus sujets ottomans, leur ont disputés. Les Latins en appelèrent alors à la protection étrangère, et François Ier obtint la première capitulation qui est encore aujourd'hui la base de toutes les stipulations politiques de la Turquie, et qui reconnut aux chrétiens latins la possession des sanctuaires, laquelle fut ratifiée de nouveau dans le traité de 1740. »

Voilà en quoi consiste tout le protectorat de la France à Jérusalem.

Dans le premier traité pas plus que dans le second, les sanctuaires que les Latins doivent posséder exclusivement ou en communauté avec les autres rites chrétiens n'étant désignés, des disputes continuelles s'élevaient à ce sujet, et, comme il arrive pour les procès ordinaires, ces différends se vidaient quelquefois sur les lieux mêmes par des actes du tribunal local et plus souvent à Constantinople par des firmans qu'on donnait à l'un ou l'autre rite; bien des fois cependant les Grecs sujets de la Porte avaient réussi à obtenir des avantages sur leurs rivaux.

Il est d'usage en Turquie, à chaque avénement des souverains, de renouveler tous les firmans qui concernent les possessions ou les priviléges des individus ou des communautés ; les Grecs ont ainsi reçu le dernier firman du sultan actuel, qui confirme leurs possessions à Jérusalem. Voilà en quoi consistent les immunités séculaires des Grecs dont on parle dans toutes les pièces diplomatiques de la Russie.

Sans vivre précisément en bonne intelligence, les représentants des deux rites n'avaient pas encore trouvé l'occasion de manifester trop bruyamment leurs antipathies. Une circonstance y donna lieu : ce fut la disparition de l'étoile des saints lieux.

Dans la grotte où Jésus-Christ est né, il y a deux sanctuaires aussi vénérés l'un que l'autre : l'un est le lieu où Jésus est venu au monde; l'autre est l'endroit où se trouvait la crèche qui a servi à l'Enfant-Dieu de premier berceau. Le premier est entre les mains des Grecs, le second entre celles des Latins. Une étoile en argent avec une inscription latine se trouvait suspendue, depuis un temps immémorial, au-dessus du lieu de la nativité. La présence de cette étoile dans cet endroit, que les Latins prétendaient leur appartenir dans l'origine, était une espèce de consolation pour la perte qu'ils avaient faite du sanctuaire même.

Lorsque ce symbole fut enlevé par une main inconnue, les Latins jetèrent les hauts cris. Pour eux, ce n'était pas seulement un vol, mais une preuve irrécusable de l'usurpation des moines grecs. Ils réclamèrent la protection de la France, comme dépositaire de leurs intérêts, et le procès fut ouvert, non pas sur ce fait même, mais sur la généralité de la question. Si, à cette époque, les Grecs et les Latins avaient voulu consentir à ce que l'on a fait depuis, c'est-à-dire à ce qu'une étoile pareille fût mise, par la Porte, à la place de celle qui avait été dérobée, on aurait pu, sans doute, éviter tant de peines et tant de scandale.

Les Latins, accusant les Grecs de cet enlèvement, voulaient absolument faire constater le vol pour avoir ainsi une preuve des différentes usurpations dont ils accusaient le clergé grec, et en obtenir réparation. Les Grecs de leur côté, tout en avouant l'existence primitive de

l'étoile, accusaient les Latins d'avoir commis le vol et ne consentaient point à ce qu'elle fût remise en place. Cette accusation était inadmissible; car personne ne peut voler ce qui lui appartient, et, puisque les Grecs admettaient l'existence de l'étoile avant le vol, ils ne pouvaient avoir aucune raison valable pour en empêcher la réinstallation.

A cette époque, la France réclama par son ambassadeur et demanda en même temps le droit pour les catholiques latins de réparer la coupole du saint sépulcre.

Le tombeau de Jésus étant le sanctuaire le plus vénéré de toute la chrétienté, la rivalité des deux rites s'y heurtait de front, et les Latins ne pouvaient souffrir l'entière possession de ce sanctuaire par les Grecs, qui tiennent en propriété exclusive l'endroit même où se trouvent le tombeau et la petite coupole qui le couvre.

La grande coupole, détériorée par le temps, exigeait quelques réparations; les Grecs en augmentaient, de leurs propres mains, les dégâts pour rendre la restauration indispensable, dans l'espoir d'en obtenir le privilége et de consacrer de nouveau, d'une manière solennelle, leur possession exclusive. Ils invoquaient à l'appui de leur prétention le précédent dont nous avons parlé plus haut, et un firman qu'ils possédaient depuis plusieurs années et qui les autorisait à entreprendre seuls la réparation.

Les Latins, d'un autre côté, s'y opposaient formellement, et non-seulement ils voulaient exécuter les réparations par eux-mêmes, mais ils demandaient aussi le rétablissement de toutes les inscriptions latines qui avaient existé avant l'incendie, ainsi que la démolition de tout ce qui avait été ajouté à cette époque par les Grecs.

Pour trancher la difficulté, le gouvernement ottoman proposa de faire les réparations à ses frais, mais on y vit d'abord une profanation, et l'affaire resta longtemps en suspens.

La lutte durait encore au moment de l'arrivée à Constantinople du prince Menschikoff, représentant du vieux parti russe, du parti de la barbarie qui obéit à ses instincts de horde et veut se précipiter vers les pays du soleil. Par l'organe de son envoyé, le tzar ressuscita cette prétention dont nous avons parlé dans un précédent chapitre, de protéger l'église grecque en Turquie contre la Porte elle-même. C'est ce protectorat étendu sur l'empire ottoman qui dessilla les yeux du sultan Sélim et lui fit verser des larmes à l'aspect des malheurs dont était menacé son pays. Ce protectorat, la Russie veut le renouveler. Le divan, qui sait ce que l'ogre moscovite appelle *protéger*, ne veut pas de semblables conditions. De là le *casus belli*.

# VI

La question du protectorat. — Ce que c'est que l'Église gréco-russe. — Les premiers dieux russes. — La Faim, la Peste, la Mort — Eole en Russie. — Le loup *Fenris*. — Histoires terribles. — Les dieux aimables. — Les *Roussalkis*. — La reine Mab. — La Russie convertie. — Un dieu noyé. — Comment la Russie s'est séparée de Rome. — Points de doctrine qui marquent la différence de l'Église grecque d'avec l'Église latine. — Comment l'Église russe se détache de Constantinople. — Pierre Ier confisque le patriarcat à son profit. — Saint Nicolas, patron de la Russie; ce que signifie son nom. — La religion gréco-russe, lettre sans esprit. — Les saints fustigés. — Nicolas et les processions. — Les popes ivrognes. — Une histoire de carême. — Les conversions knoutées. — La parabole du banquet. — Le *Compelle intrare*, prétexte de toutes les persécutions religieuses. — Les gens qu'on protége malgré eux. — Adresse de l'Église grecque au sultan Abdul-Medjid. — Statistique religieuse de Constantinople. — Résumé.

On a vu ce que c'était en réalité que la question des lieux saints. Il n'est pas inutile de faire connaître l'Église au nom de laquelle l'empereur Nicolas prétend exercer un protectorat dominateur sur tous les membres de la communion grecque qui se trouvent en Turquie.

En 867, le patriarche byzantin Ignace, qui vivait avec Rome en parfaite harmonie, envoya des missionnaires en Russie pour travailler à la vigne du Seigneur chez ce peuple idolâtre. Ces ouvriers religieux eurent d'abord peu de succès, quoique la princesse Olga, mue, comme nous l'avons dit, par un motif quelque peu mondain, eût montré du haut du trône la croix à ses sujets. A l'exemple des peuples d'Orient, les Slaves ou Scandinaves avaient divinisé toutes les forces, tous les phénomènes de la nature. Mais comme la nature pour eux était une mère rude et terrible, leurs fictions, loin d'être riantes comme celles du Midi, avaient un caractère farouche et mélancolique. Les Russes y tenaient cependant beaucoup, parce que l'homme s'attache plus par la douleur que par le plaisir, et que les grandes et puissantes émotions ont seules le privilége de le captiver.

Ainsi le peuple moscovite adorait la faim, la peste et la mort; il avait pour dieux les vents de tempête, *Miatjel*, *Samjots* et *Winga*, l'Éole russe : ces noms sont restés aux grands courants d'atmosphère qui règnent encore dans ce pays. Le plus commun et le plus faible, c'est le miatjel; vient ensuite le samjots, beaucoup plus dangereux; il souffle en automne et en hiver, et est ordinairement accompagné de

neige. Malheur au voyageur qui se trouve en ce moment en rase campagne! les flocons de neige tombent avec une telle violence, qu'on est obligé de fermer les yeux; les chevaux refusent d'avancer, quand même on les fouetterait jusqu'au sang. Le meilleur moyen de salut est encore de se coucher à plat ventre et de laisser tomber la neige, sans cela le vent vous saisit et vous roule comme il ferait d'une plume. Mais le samjots, quelque terrible qu'il soit, n'est rien auprès du winga, qui règne plus particulièrement dans les districts méridionaux de la Russie. On peut échapper à la fureur du samjots en se réfugiant dans une habitation voisine; une caravane, en se serrant et en formant un carré avec les charriots, peut lui résister; mais au winga rien ne résiste. Heureusement, des signes infaillibles annoncent plusieurs jours d'avance son approche; alors personne ne met le pied dehors, pas même dans les environs, et on protége sa maison en l'étayant avec d'énormes poutres en bois. On voit des hordes de chevaux sauvages fuir avec la vitesse de l'éclair, et les troupeaux de bœufs et de moutons viennent chercher un abri dans les villages. Une neige glacée est comme le prélude de la tempête qui s'approche; elle tombe drue et serrée, de sorte que la fuite est impossible. Échappe-t-on à ce précurseur de la tempête, il est difficile de faire face aux tourbillons et aux coups de vent qui arrivent en seconde ligne de bataille et qui entraînent tous les objets comme des pailles fragiles. Quand ces vents ont ainsi soufflé plusieurs jours durant, arrive l'ouragan proprement dit, le winga, qui déracine les forêts, enlève les sapins les plus élevés et les transporte à plusieurs verstes de distance, abat les granges et les étables, arrache la toiture des maisons, renverse les clochers, en sorte que le canton où le winga a séjourné ressemble à un territoire ravagé par la guerre et par l'incendie; les bestiaux gisent inanimés à côté des arbres abattus et des maisons en ruine. La tempête sévit quelquefois pendant une semaine, ne laissant après elle que la dévastation et la mort. Mais ce fléau n'apparaît que rarement, une fois dans l'espace d'une dizaine d'années.

C'était ensuite l'horrible loup *Fenris*, personnification de ces loups efflanqués, sanguinaires, qui traversent par troupes, comme des flèches de mort, les steppes désolées.

« Il y a une quinzaine de jours, dit le *Morning Advertiser*, cité par la *Patrie* du 20 août dernier, un paysan russe se trouvait de l'autre côté du Pruth avec sa femme et ses quatre enfants. Un troupeau de loups leur donna la chasse; malgré la vitesse des chevaux, il devenait impossible d'échapper à leur attaque. Pour les arrêter, le paysan leur jeta successivement ses quatre enfants l'un après l'autre. Grâce à ce barbare sacrifice, le paysan et sa femme purent gagner le village le plus voisin. La mère dénonça sur-le-champ son mari aux au-

En possession d'un nouveau culte, Vladimir exerça contre le dieu Péroun une terrible vengeance. La statue en bois de la redoutable divinité fut attachée à la queue d'un cheval indompté et traînée jusqu'au Borysthène. Pendant le trajet, douze soldats vigoureux, armés d'énormes gourdins, frappaient à coups redoublés sur le dieu dégradé, qui fut ensuite lancé dans le fleuve. Péroun se laissa tranquillement noyer à Kief; mais à Novgorod il manifesta son indignation par des prodiges dont le souvenir s'est perpétué, au moyen de certaines fêtes, presque jusqu'à nos jours.

Les papes firent tous leurs efforts pour retenir dans le giron de l'Église le peuple converti. Mais l'hérésie s'attachait à cette proie. En 1048, le patriarche Cerularius fit définitivement triompher l'Église grecque, et le schisme fut consommé. Cependant le saint-siége ne perdit pas subitement son influence. L'Église moscovite semblait avoir à cœur de puiser aux sources de saint Pierre la pureté des dogmes, les règles de la discipline canonique et les splendeurs de la foi. En 1075, le grand-duc Isaslaf, premier du nom, autrement dit Démétrius, dépouillé par ses frères de la souveraineté de Kief, envoya son fils au pape pour réclamer son intervention. Le souverain pontife était alors ce fameux Hildebrand ou Grégoire VIII, devant la tiare duquel devaient s'abaisser les couronnes de tous les monarques. A la prière qui lui était faite, Grégoire répondit par le bref suivant adressé solennellement à Isaslaf:

« Votre fils étant à Rome pour adorer les reliques des apôtres, nous a déclaré qu'il désirait recevoir de nous la souveraineté de la Russie comme un présent de l'apôtre saint Pierre, et en nous faisant le serment de fidélité. Il nous a certifié que vous étiez d'accord avec lui pour cette démarche. Nous avons cru qu'il était juste de nous rendre à sa prière et de lui donner vos États, après votre mort, de la part de saint Pierre. »

En même temps le pape écrivit au roi de Pologne Boleslas, qui avait trempé dans la spoliation d'Isaslaf, pour lui enjoindre de rendre tout ce qu'il avait pris sur la Russie, parce que cet État appartenait désormais au saint-siége.

Tombés sous le joug des Tartares, les Russes ayant perdu toute force d'âme, ne purent résister à l'influence des pontifes qui leur venaient de Constantinople. A la fin du xv[e] siècle, le lien qui les retenait au saint-siége fut définitivement rompu.

L'Église grecque, à laquelle se ralliaient les Russes, diffère de l'Église latine par les points suivants : les Grecs communient avec du pain levé au lieu de pain azyme ou sans levain; ils ne croient pas à l'infaillibilité du pape; ils n'admettent pas le purgatoire; ils ne font

proceder le Saint-Esprit que du Père, au lieu de le faire procéder du Père et du Fils.

« Séparée de Rome, dit M. Léouzon-Leduc dans son remarquable ouvrage sur la question russe, l'Église moscovite voulait aussi s'affranchir de Constantinople; en d'autres termes, elle voulut se donner un patriarche qui fût national et indépendant. Ceci réclamait le consentement et l'intervention du patriarche byzantin.

« Voici le moyen dont on se servit pour les obtenir.

« A cette époque, c'est-à-dire en 1572, le siége patriarcal de Constantinople était livré à d'imprudentes rivalités. Jérémie II, prélat d'une foi douteuse, inclinant tantôt vers le schisme de Photius, tantôt vers l'hérésie de Luther, Jérémie II l'occupa le premier. Il en fut renversé par Métrophane, lequel dut à son tour céder sa place à Pachomius, puis à Théolept, deux évêques simoniaques. Le règne de ces derniers fut court. Jérémie II les supplanta de nouveau, et, au moyen d'une pension de cinq cents ducats qu'il fit à chacun, il obtint d'eux l'engagement de cesser toute concurrence.

« Un prélat qui achète si bien les autres doit savoir au besoin se vendre lui-même. Telle est la réflexion que fit le grand-duc de Moscovie ou plutôt Boris Godounoff, son favori et son ministre. Il invita donc Jérémie à se rendre à Moscou, et lui promit tout l'or qu'il pourrait désirer, s'il voulait conférer la dignité patriarcale à Job, nouvellement élu métropolitain de la ville sainte.

« Jérémie n'eut garde de refuser; il apparut à Moscou dans toute la pompe de sa dignité sacrée, et c'est lui qui, en sacrant le patriarche national de l'Église russe, fut censé lui inspirer cet esprit de force et de sagesse qui devait constituer désormais cette Église dans son indépendance propre et l'affranchir de l'antique tutelle. Merveilleux esprit, en effet, que celui de Jérémie II, et bien propre surtout à fonder cette *orthodoxie* dont la Russie se fait aujourd'hui un titre d'influence !

« Cependant le marché du patriarche de Constantinople fut loin d'être ratifié par ses confrères d'Orient. Dans un synode qu'il convoqua à cet effet, lors de son retour à sa métropole, la plupart des évêques se déclarèrent contre lui; il ne fallut rien moins pour les mettre à la raison que l'intervention de l'ambassadeur du grand-duc de Russie lui-même et les efforts insidieux de Mélétius, patriarche d'Antioche, gagné d'avance à la cause de Boris Godounoff. Du reste, l'année suivante, Jérémie étant mort, le grand-duc attira encore à prix d'or dans les murs de Moscou Théophile, son successeur, qui confirma pour la seconde et dernière fois la récente institution.

« Telle fut l'origine du patriarcat moscovite. Au bout d'un siècle, il fut aboli par Pierre le Grand, mais quel éclat jeta-t-il durant cet inter-

valle sur l'Église orthodoxe? Comme ils en avaient fait les frais, les grands-ducs s'en attribuèrent naturellement les bénéfices : ils en disposèrent suivant leur caprice. Tous ces souverains que l'empereur Nicolas appelle aujourd'hui *ses glorieux ancêtres* ne reconnurent en effet au patriarche de Moscou d'autres *immunités* que l'honneur de servir d'instrument à leur despotisme et la faculté de se mouvoir au gré de leurs ukases. »

Pierre s'adjugea l'autorité spirituelle comme un moyen de parvenir à ses fins de domination universelle, et pour patron de la Russie il choisit saint Nicolas, dont le nom significatif (νικάω, vaincre, prévaloir, l'emporter, — λαός, peuple) veut dire *peuple victorieux et dominateur.*

Depuis cette époque, l'Église gréco-russe n'a cessé de dégénérer, et le culte populaire n'est plus qu'un assemblage de formules et de pratiques bizarres, se rapprochant beaucoup du paganisme. Comme au temps de Vladimir, on bat encore les saints dont on n'est pas content. Tel saint Nicolas, requis par un voleur de lui prêter main-forte, et n'ayant que faiblement répondu à son appel, s'est vu impitoyablement fustigé.

« Il arriva un jour, dans le gouvernement de Pskoff, si je ne me trompe, dit M. Leouzon-Leduc, que ses missions en Finlande et en Russie avaient mis à même de se renseigner *de visu*, il arriva que des moines découvrirent dans les souterrains de leur monastère un vieux cadavre desséché. On le canonisa ; des miracles s'ensuivirent, et les dons et les offrandes affluèrent aux pieux reclus. Vint une épouvantable sécheresse. Les paysans désolés accoururent en foule au monastère pour y demander de la pluie, essayant en même temps d'allécher le miracle par des arrhes que les moines du lieu durent apprécier. La pluie n'arriva pas. Furieux alors et se croyant mystifiés, les paysans escaladèrent pendant une nuit les murs du monastère, s'introduisirent dans l'église, et ayant tiré le saint de sa châsse, ils le dépouillèrent des oripeaux qui le couvraient et le rouèrent de coups. »

Des saints de ce genre ne sont pas rares en Russie. On en découvrait autrefois tous les jours : c'était une spéculation. Depuis, l'empereur Nicolas s'est montré beaucoup moins prompt à canoniser. Comme on l'implorait dernièrement en faveur d'un vieux débris humain découvert à Kasan, et qui, au dire de ceux qui plaidaient sa cause, avait au moins autant de titres que tous ses devanciers aux honneurs de l'apothéose : « Eh bien ! va encore pour celui-ci, dit l'empereur, mais que ce soit le dernier ! » Ce mot rappelle les deux vers tracés sur les portes fermées du cimetière de Saint-Médard où s'étaient passées les scènes des convulsionnaires près de la tombe du diacre Pâris :

De par le roi défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

Nicolas, du reste, affecte un certain mépris pour les cérémonies multipliées, qui ne sont que la gymnastique du culte. Quand l'autocrate entre dans une église, l'usage veut qu'il y soit reçu par le pope, lequel lui donne l'eau bénite et fait sur lui le signe de la croix avec la main droite que le tzar doit saisir et baiser. Dans une église de village où était entré l'empereur, le pope n'osait accomplir cette formalité. « Donne donc ta main ! » lui dit le monarque, et, comme le prêtre intimidé ne bougeait pas, il s'écria furieux : « Veux-tu bien donner ta main, imbécile ! » Le pope tremblant obéit.

Si, dans ses voyages fréquents, Nicolas ne prenait ses mesures pour éviter les révérences du clergé qui, à l'entrée de chaque village, se porte à sa rencontre, crucifix en tête et cierges allumés, il ne pourrait réellement pas résister à la fatigue. Aussi a-t-il trouvé un moyen commode de se débarrasser de cette sujétion : il dort. N'osant troubler son sommeil, les processions s'en retournent comme elles sont venues.

Le pope russe est orné d'une longue barbe qui descend jusque sur la poitrine ; ses cheveux flottent sur les épaules. Il est vêtu d'une toge d'une ampleur infinie et coiffé d'un haut bonnet formant diadème. Il tient à la main un bâton pastoral, houlette du berger des ames. Malheureusement ce type majestueux est dégradé par une physionomie sans expression et une ivresse presque constante, qui, du reste, dit l'auteur des *Mémoires secrets sur la cour de Russie*, est le vice commun à tout le peuple, de même qu'une honteuse gloutonnerie dont les femmes surtout sont loin d'être exemptes. Ce jugement cependant, comme tous ceux portés sur la masse d'une nation, serait injuste, s'il était présenté avec cette inflexibilité qui refuse leur part aux exceptions.

La majorité du clergé russe est d'une crasse ignorance et connaît à peine les dogmes de la religion qu'il est censé enseigner. Cette ignorance réagit sur le peuple Les paysans chôment et s'enivrent sur la foi du pope sans savoir quel saint ils fêtent. Ils sont, du reste, en proie à un fanatisme qui se manifeste par des actes atroces :

« Il y a quinze ans, raconte l'auteur que nous avons déjà cité, aux environs de Smolensk, un voyageur, s'étant arrêté à une station de poste un vendredi pour y dîner, demanda de la viande. L'hôte le regarda d'un air sombre, et, comme le voyageur insistait, il s'empressa de le servir. Mais, au moment où le malheureux portait le premier morceau à sa bouche, il lui abattit la tête d'un coup de hache. » Il paraît que les coups de hache sont des arguments très-goûtés dans ce pays.—La même chose arriva à un autre voyageur qui avait demandé

de la crême un jour de carême. Et de ces carêmes, il y en a dans l'année cinq formant un total de plus de six mois, pendant lesquels on ne peut manger ni viande, ni beurre, ni œufs, ni lait.

Les prêtres russes ne gardent pas le secret de la confession. Mariés, ils ont dans leur femme un tentateur perpétuel et dans leur empereur un maître dont l'œil perce les poitrines pour fouiller les consciences. Des malheureux qui avaient confessé un crime inconnu ont appris par leur supplice que le ministre du Dieu qui pardonne les avait livrés à une inexorable justice.

L'Église russe est dirigée par un synode composé des sommités du clergé, auprès duquel siége un représentant de l'empereur dont le simple *veto* suspend ou annule toute décision. Ce représentant est à l'heure qu'il est un général de cavalerie, le général Protasoff. Cela paraîtra moins étonnant si l'on réfléchit que c'est aussi un général qui a la surveillance de l'opéra et qui engage les danseuses. On comprend qu'avec un tel chef spirituel les sectes dissidentes soient ramenées à coups de knout vers l'orthodoxie. Quelques lanières doublées de plomb, voilà les conciles et les foudres de l'Église russe.

Il n'est pas hors de propos de décrire l'instrument ordinaire de conversion. Le knout est une courroie de cuir épaisse et dure, longue de trois pieds et demi, attachée à un bâton de deux pieds par le moyen d'un anneau qui la fait jouer comme un fléau. Cette lanière étant carrée, les angles en sont tranchants. Le patient, la chemise levée, est mis sur le dos d'un valet de l'exécuteur ; celui-ci frappe avec tant de force que le sang coule à chaque coup et qu'il se fait sur la peau une ampoule ou élévation de la grosseur du doigt. Les maîtres des hautes œuvres sont si adroits en Russie, qu'il arrive rarement qu'ils frappent deux fois de suite sur le même endroit, et qu'ils peuvent à volonté tuer le patient en trois coups, ou lui en donner un grand nombre sans le faire expirer. Tel est le supplice que subit, ainsi que nous l'avons rapporté, une jeune femme, reine par la grâce et par la beauté, madame Lapoukin, dont les succès de salon avaient offusqué la jalouse Élisabeth. Ce qui ajoute à l'atrocité de cette vengeance, c'est que madame Lapoukin était enceinte. On assure même que la tzarine voulut repaître ses yeux de cet affreux spectacle, entendre les cris de sa victime et compter les coups dont chacun emportait de sanglants lambeaux. Il est encore une autre manière d'administrer le knout; mais elle est tellement horrible qu'il répugne de la rapporter. Des veuves ou des filles majeures qui gouvernent elles-mêmes leurs biens font déshabiller devant elles leurs esclaves mâles pour leur infliger ce châtiment. Nous allons voir l'usage que font du knout les convertisseurs.

« Un jour, dit M. Leouzon-Leduc, auquel sa compétence en cette

matière nous oblige à faire de fréquents emprunts, un jeune pope d'un gouvernement du Nord perdait son temps à chercher à faire revenir au bercail des raskolniks ou sectaires dissidents. Il vit entrer chez lui l'isprawnik ou commissaire de police.

— Eh bien! votre révérence, comment va la conversion des hérétiques?

— Mal, très-mal, j'y perds mon temps et ma peine.

— Eh bien! ne vous tourmentez pas davantage, c'est moi qui les convertirai.

Le lendemain, l'isprawnick arriva au milieu de la réunion suivi de mougiks armés de fouets.

— Comment, misérables, s'écria-t-il d'une voix tonnante en s'adressant aux sectaires, vous ne voulez pas revenir à notre religion?

— Non!

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce que ni nos pères ni les pères de nos pères ne nous l'ont enseignée.

— Deux cents coups de fouet à chacun!

Les coups de fouet furent administrés; les sectaires restèrent inébranlables. L'isprawnick les fit enchaîner et transporter dans un endroit couvert de glace où ils restèrent toute la nuit. Le lendemain, la bastonnade recommença sur ces malheureux corps gelés, et quand ils furent à l'agonie, on les transporta à l'église, où ils reçurent la communion. Ils étaient convertis.

Quelques semaines après, ajoute M. Léouzon-Leduc, l'heureux pape qui avait obtenu cette rétractation reçut la décoration de l'empereur.

Pour justifier ce mode d'obtenir des conversions, les casuistes gréco-russes s'autorisent du fameux *compelle intrare* qui a servi de prétexte à toutes les persécutions religieuses. Voici la parabole où se trouvent ces paroles; elle est extraite de l'Évangile selon saint Mathieu, chapitre XIV, paragraphe 3, versets 15-24 :

« Un de ceux qui étaient à table avec Jésus lui dit : Heureux celui qui mangera du pain dans le royaume de Dieu! Alors Jésus lui dit : Un homme fit un jour un grand souper auquel il invita plusieurs personnes; et à l'heure du souper il envoya son serviteur dire aux conviés de venir, parce que tout était prêt.

« Mais tous, comme de concert, commencèrent à s'excuser. Le premier lui dit : J'ai acheté une terre et il faut nécessairement que je l'aille voir : je vous supplie de m'excuser. Le second lui dit : J'ai acheté cinq couples de bœufs et je m'en vais les éprouver; je vous supplie de m'excuser. Et le troisième lui dit : J'ai épousé une femme et ainsi je n'y puis aller.

« Le serviteur étant revenu rapporta tout ceci à son maître. Alors le père de famille se mit en colère et dit à son serviteur : Allez vous-

en vitement dans les places et dans les rues de la ville et amenez ici les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux. Le serviteur lui dit ensuite : Seigneur, ce que vous avez commandé est fait; il y a encore des places de reste.

« Le maître dit au serviteur : Allez dans les chemins et dans les haies, et forcez les gens d'entrer, afin que ma maison se remplisse (*Et ait dominus servo : Exi in vias et sepes; et* COMPELLE INTRARE, *ut impleatur domus mea)*; car je vous assure que nul de ces hommes que j'avais conviés ne goûtera de mon souper. »

Ce père de famille est, disent les commentateurs, le Seigneur lui-même; ce souper est le banquet des cieux. Par ces paroles *compelle intrare*, les serviteurs de Dieu ont l'ordre de faire entrer par la violence (*regnum cœlorum vim patitur*) dans le giron de l'Église véritable tous ceux qui refusent le bonheur éternel. De là les dragonnades, les bûchers et les conversions knoutées.

Mais qui ne voit que la contrainte dont parle le père de famille est une contrainte de pure politesse comme celle que l'on exerce vis-à-vis des personnes qu'on veut retenir à dîner!

Les religions autres que celle dont le tzar est chef spirituel sont en Russie l'objet d'une constante *surveillance*. Le catholicisme n'y est toléré que parce que le pape impeccable de Saint-Pétersbourg ne veut pas entièrement déclarer la guerre au pontife infaillible de Rome. « Le libre exercice de la religion catholique, écrivait en 1780 Catherine dite le Grand, nous ne l'avons permis qu'à condition que l'*obéissance à notre autorité souveraine demeurera sans la moindre restriction; conséquemment, toutes les nouvelles ordonnances et institutions de la part du souverain spirituel de Rome ne sont reçues par nos sujets de la religion catholique romaine qu'autant que nous les avons reconnues n'être point contraires à notre volonté.* »

Quant à la conduite de l'Église gréco-russe vis-à-vis de l'Église grecque elle-même, si l'on veut la connaître, on n'a qu'à lire la pétition suivante adressée en 1835 par les fidèles grecs-unis de la province d'Uszacz :

« Au mois d'août de l'an 1835, nous, habitants de la paroisse d'Uszacz, vassaux de M. le comte de Plater, nous envoyâmes une supplique au ministre des cultes à Saint-Pétersbourg, implorant sa grâce et sa miséricorde, parce que, privés de notre église, nous nous voyions forcés de professer une religion que nous n'avons point voulu embrasser. Mais nous ne reçûmes aucune réponse. Seulement, l'évêque Bulhac nous prévint que bientôt arriverait une commission avec le prêtre qui nous était destiné. Et en effet, la commission s'est présentée le 2 décembre, et, ayant convoqué le peuple, elle l'a invité à embrasser la religion grecque (russe). Nous nous sommes écriés d'une voix que

nous voulions mourir dans notre foi, que jamais nous n'avions voulu ni ne voulions d'autre religion. Alors la commission, laissant les paroles, en vint aux faits, *c'est-à-dire qu'on se mit à nous arracher les cheveux, à nous frapper les dents jusqu'à effusion de sang et à* TRANSPORTER *ceux qui voulurent résister dans la ville de Lepel.* Enfin, la commission, voyant que ce moyen ne lui réussissait pas non plus, défendit à tous les prêtres grecs-unis d'entendre nos confessions ou de nous administrer quelques autres secours spirituels. Mais nous avons dit : Nous demeurerons sans prêtres; nous ferons nos prières à la maison; nous mourrons sans prêtres, nous confessant les uns aux autres; *mais nous n'embrasserons pas votre foi.* Qu'on nous réserve plutôt le sort du bienheureux Josaphat. C'est ce que nous désirons ! *Mais la commission s'en est allée en se moquant de nos larmes et de nos prières. Et nous sommes demeurés comme des brebis errantes, et nous n'avons plus d'asile!* »

Telle est l'Église qui se qualifie d'orthodoxe et qui prétend à la suprématie sur toute la communion grecque. C'est comme chef spirituel de cette Église que l'empereur Nicolas semble prêcher une croisade contre les infidèles de la Turquie et appeler la nation russe à la délivrance des Grecs persécutés et opprimés dans leur religion par le sultan.

Mais pour croire à la réalité des motifs que donne le tzar de sa conduite, dit M. Amédée de Césena, pour croire à la sincérité des sentiments qu'il exprime, il faudrait au moins que des faits avérés vinssent confirmer ses paroles. Il faudrait qu'on pût croire aux dangers que court la foi qu'il appelle orthodoxe, il faudrait qu'il y eût des persécuteurs et des persécutés, il faudrait qu'il y eût des bourreaux et des victimes, et il faudrait surtout que les Grecs, martyrs de leur fidélité au culte de leurs pères, tendissent vers le tzar des mains suppliantes. Car, enfin, il ne s'est jamais vu qu'on protégeât des peuples qui ne demandent pas à être protégés, et qu'on vînt au secours de ceux qui ne réclament l'appui de personne.

De bonne foi, où sont donc ces Grecs de Turquie que le sultan persécute dans leur foi, opprime dans leur religion? Où sont donc les victimes, où sont donc les martyrs qui appellent un sauveur? Quelles protestations les Grecs ont-ils adressées au monde contre le souverain qui les gouverne? Quel appel ont-ils fait à l'épée des tzars contre la tyrannie des sultans? S'ils ne demandent rien, s'ils ne se plaignent pas, s'ils redoutent, au contraire, l'intervention du cabinet de Saint-Pétersbourg dans leurs affaires religieuses et civiles, de quel droit l'empereur Nicolas voudrait-il les protéger malgré eux? On accorde, on n'impose pas sa protection. La protection qu'on impose n'est de la protection, c'est de l'oppression.

C'est en effet le caractère qu'aurait le protectorat officiel, le protectorat de droit des Grecs, tel que la Russie le réclame, s'il était accepté par la Turquie; car ce protectorat, non-seulement les Grecs ne le sollicitent pas, ne le désirent pas, mais même ils le redoutent et le repoussent. C'est ce qui résulte des termes mêmes de l'adresse suivante, remise à la Sublime Porte au nom du patriarche, des métropolitains, des archevêques, des évêques, des notables et des chefs de la nation grecque, dès le mois de juin 1853.

« Les patriarches grecs de Constantinople et de Jérusalem, les métropolitains et les évêques de premier ordre, les notables de la nation et les chefs de corporations, sujets de la Sublime Porte, soumettent la présente adresse aux pieds du trône sublime plein de justice et du seuil impérial et miséricordieux (qu'il soit conservé jusqu'à la fin du monde !).

« Notre humble nation, qui se glorifie de sa fidèle sujétion et soumission au gouvernement impérial (d'éternelle durée) de S. M. le sultan, notre maître bienfaisant, ayant convoqué un conseil général à notre patriarcat, à l'occasion de la lecture (en présence de vos serviteurs les métropolitains, les notables de la nation et les chefs de diverses corporations qui se trouvent à Constantinople) du firman impérial, revêtu du hatti-cherif de S. M. notre très-auguste souverain, et émané dernièrement au nom de notre patriarche, votre serviteur, dans le but de confirmer les conditions particulières, priviléges spirituels et concessions, accordés par les grands sultans et empereurs (de glorieuse mémoire), et que S. M. I., notre auguste maître et bienfaiteur, s'est plu à maintenir depuis qu'elle a commencé à faire briller sa justice du sommet du trône majestueux du sultanat, d'éviter les abus qui ont eu lieu par suite de quelque négligence ou inattention, de conserver en tout temps intacts et d'exécuter entièrement et exactement les immunités et les droits particuliers des églises, monastères, et des terres, propriétés et autres endroits et sanctuaires qui en dépendent, enfin les priviléges et immunités contenus dans les bérats relatifs aux anciennes concessions et donnés au patriarche actuel, aux métropolitains et archevêques, les soussignés, sujets fidèles, furent comblés d'une joie infinie et d'une reconnaissance éternelle. Il est hors du cercle de la possibilité de faire en actes ou en paroles, les remercîments dus pour une seule des bontés, priviléges et concessions, accordés à notre humble nation d'une manière propre à attirer la jalousie des autres nations et faire la gloire de la nôtre, suivant la miséricorde ordinaire de S. M. I., le très-auguste et très-puissant sultan, miséricordieux envers tous, loué pour ses actions, bienfaiteur du monde, notre bienfaiteur particulier, ornement de la couronne des sultans, et faisant l'admiration des souverains du temps et de la terre

par ses bontés et par ses perfections. Tout le monde connaît que la sûreté et la tranquillité de tous les sujets sont parfaites, grâce à la protection pleine de justice du gouvernement impérial, auquel est confié, comme un gage divin, le bien-être et le contentement de tous les habitants des États impériaux. Ainsi, notre nation considère comme le premier de ses devoirs de religion et de loi de rester, de tout son cœur et de toute son âme, constante à jamais dans sa sujétion et sa soumission au gouvernement impérial, et de verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour l'auguste personne de S. M. I., et elle fait des prières ardentes à Dieu tout-puissant, nuit et jour, avec ses enfants et ses familles, la tête découverte et versant des larmes, pour qu'il préserve l'auguste personne de S. M. notre magnanime souverain sur le trône du sultanat, d'éternelle durée, en bonne santé et pour de longues années, et qu'il conserve les ministres du gouvernement impérial qui sont l'intermédiaire de tant de bontés impériales dans l'honneur et la gloire, sous la gracieuse bienveillance de S. M. I. Nous prions Votre Altesse de vouloir bien prendre connaissance de la présente adresse et de soumettre aux pieds du trône du très-auguste sultan, ombre divine, notre parfaite reconnaissance, notre joie et nos remercîments sincères. »

Comment concilier ce langage avec la prétendue nécessité où l'empereur Nicolas dit se trouver de marcher en avant à la défense de la foi grecque ? La foi grecque n'est évidemment que le masque d'une politique ambitieuse.

Pour prouver de quelle tolérance jouissent sous le gouvernement du sultan les diverses communions, et combien peu l'une d'elles a besoin d'être protégée, qu'on lise les détails suivants sur la statistique religieuse de Constantinople, publiés par un prêtre catholique allemand, M. A. Wasniewski :

« Parmi cette population d'un million et demi d'habitants, dont 600,000 résident à Constantinople même, et le reste est disséminé dans les faubourgs européens et asiatiques, dans les îles des Princes et le détroit du Bosphore, il faut compter 200,000 catholiques de différents rites, pour lesquels le service divin se fait dans dix-huit églises et chapelles, réparties à Péra, Galata et dans le voisinage, et auxquelles 200 chapelains catholiques sont attachés.

« Dans ce nombre, on trouve 60,000 catholiques appartenant au rite latin qui, avec 60 prêtres latins, sont placés sous la juridiction ecclésiastique d'un patriarche établi à Constantinople depuis le temps des croisades; son autorité s'étend jusque sur la Macédoine, la Thrace et la partie septentrionale de l'Asie-Mineure. Il faut comprendre 10,000 Grecs obéissant à un archevêque latin et à des prévôts latins; leur patriarche réside à Antioche, ne séjournant que temporairement

à Constantinople sans juridiction spirituelle, simplement pour soigner auprès de la Sublime Porte les intérêts matériels de ses compatriotes. Le reste se compose d'Arméniens avec leurs prêtres, à la tête desquels est placé un patriarche arméno-catholique, Hassoun, qui surveille les diocèses d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem.

« Tous les catholiques jouissent en général, dans l'empire ottoman, d'une liberté dont les Francs établis en ces lieux il y a plusieurs siècles n'auraient jamais osé concevoir seulement l'espérance. De même qu'aux États-Unis, le gouvernement ne se mêle aucunement des affaires spirituelles des catholiques qui sont sous la direction immédiate de la propagande de la foi et du siége apostolique. Tous les catholiques peuvent se livrer en paix à leurs pratiques de dévotion dans leurs églises, petites à la vérité, mais où du moins brille la croix.

« Les Francs ont même des cloches, et les Arméniens se servent de barres de fer, dont le son appelle les fidèles à la prière. Des moines franciscains chez lesquels je logeais m'ont même assuré que, depuis plusieurs années, ils font leur procession solennelle de la Fête-Dieu dans les rues de Péra, et non-seulement le gouvernement ne s'y oppose pas, mais il leur a même envoyé des *kavas* ou gendarmes pour le maintien de l'ordre. Cette tolérance est surtout remarquable pour les Arméniens, lesquels, comme chacun sait, vivaient jadis sous un joug affreux.

« Ici, comme dans tout l'Orient, le peuple catholique est très-pieux et prend ses prêtres pour guides, non-seulement dans les questions ecclésiastiques, mais aussi dans les affaires mondaines. Ces mêmes franciscains me disaient que, dans les cas où leurs faibles ressources et les aumônes des personnes charitables ne suffisaient pas à leur entretien, ils s'adressaient à de riches négociants et banquiers qui, aussitôt organisaient des quêtes dont le produit était fidèlement versé entre leurs mains. »

Si, quand il s'agit de l'Église grecque de Russie, l'autocrate a le droit de s'exprimer comme le chef d'une religion, il n'en est pas de même lorsqu'il est question de l'Église grecque de Turquie: c'est le patriarche de Constantinople, et non le tzar de Pétersbourg, qui est ici le chef du culte. L'empereur Nicolas ne pourrait prétendre à établir sa domination sur l'Église grecque de Turquie au même degré et avec le même caractère que celle qu'il exerce sur l'Église grecque de Russie, qu'en l'imposant par la force au patriarche de Constantinople. Encore un coup, est-ce de la protection ou de l'oppression? L'empereur Nicolas ne veut ni protéger ni opprimer les Grecs; il veut supprimer de fait les sultans, en attendant qu'il les supprime de droit.

En résumé, le tzar tient absolument à protéger des gens qui ne veulent pas de sa protection. Son protectorat est un masque qu'on

vient de lui arracher. Ce que prétend l'autocrate, c est élever au sein de l'empire ottoman une autorité rivale de celle du sultan, qui ne serait plus maître chez lui. La Turquie ne veut pas admettre des prétentions qui seraient sa ruine. Voilà toute l'affaire. Nous allons maintenant raconter les faits.

---

## VII

En quoi le protectorat que s'arroge la Russie dans le Levant diffère de celui de la France. — Le marquis de Bonnac. — Le comte de Saint-Priest. — Firmans rendus pour terminer l'affaire des lieux saints. — La tête de Méduse de la Russie. — Note du *Moniteur*. — Notes échangées entre Reschid Pacha et le prince Menschikoff. — Concentration des forces russes sur le Pruth. — Les provinces danubiennes deux fois déjà occupées par les Russes depuis le commencement du siècle. — Préparatifs de guerre de la Turquie. — Réponse de Reschid-Pacha à M. de Nesselrode — Manifeste de l'empereur Nicolas. — Passage du Pruth. — Panorama du Danube pour servir d'introduction à la description des principautés danubiennes.

D'après ce que nous avons dit dans le précédent chapitre, on a pu comprendre la nature du protectorat que réclame la Russie dans l'intérêt du rit grec. Il importe de ne pas confondre ce protectorat avec celui que depuis des siècles la France exerce en Orient en faveur du catholicisme.

Les *capitulations*, consacrées formellement, en 1802, par le traité de paix qui a suivi l'expédition d'Égypte, ne reconnaissaient aux rois de France qu'un droit de protection sur les sanctuaires de Jérusalem et les établissements religieux également possédés dans les diverses échelles du Levant par des prêtres *francs* du rite latin. Or, tout le monde sait que, sous cette dénomination de *francs*, on ne comprend, en Turquie, que les étrangers.

Le protectorat officiel de la France ne s'appliquait donc pas aux indigènes, et si, dans la pratique, il s'étendait quelquefois aux sujets du sultan professant la religion romaine, ce n'était là qu'un usage variable suivant les lieux et les circonstances, et nullement un droit défini, découlant des traités. Les plus anciennes instructions des ambassadeurs de France à Constantinople leur ont toujours recommandé de ne pas perdre de vue cette distinction.

On a décoré le zèle de nos rois de l'expression de *protectorat de la religion catholique dans le Levant*, dit M. le comte de Saint-Priest, ambassadeur du roi Louis XVI à Constantinople de 1768 à 1785; cette expression est illusoire et sert à égarer ceux qui n'approfondissent pas la chose. Jamais les sultans n'ont eu seulement l'idée que les monarques français se crussent autorisés à s'immiscer dans la religion des sujets de la Porte. » « Il n'y a point de prince, dit fort sagement un de mes prédécesseurs, M. le marquis de Bonnac, dans un Mémoire sur cette matière, quelque étroite union qu'il ait avec un autre souverain, qui lui permette de se mêler de la religion de ses sujets. Les Turcs sont aussi délicats que d'autres là-dessus.

« Il est aisé de comprendre que la France n'ayant jamais traité avec la Porte qu'à titre d'amitié, n'a pu lui imposer des obligations odieuses de leur nature. Aussi le premier point de mes instructions me prescrivait d'éviter tout ce qui pourrait causer de l'ombrage à la Porte en donnant trop d'extension aux capitulations en matière de religion. »

Les ambassadeurs pouvaient sans doute, dans un intérêt d'humanité, intervenir d'une façon officieuse en faveur des catholiques soumis à la Porte et originaires de l'empire ottoman, où ils ne sont qu'en bien faible minorité; mais leur protection légale ne couvrait que plusieurs centaines de prêtres séculiers et de moines, pour la plupart Italiens et Espagnols, et, chose essentielle à noter, dont le chef spirituel résidait à Rome. Telle est encore aujourd'hui la situation des choses.

Ce que la Russie demande, au contraire, c'est un droit de protection sur l'Église grecque, autrement dit la tutelle d'une communion composée de douze millions de sujets du sultan, régis par un patriarche dont le siége est à Constantinople, et qui réunit, comme son clergé, à tous les degrés de l'échelle, des attributions très-étendues à ses pouvoirs religieux. On ne saurait donc nier ce principe, ni en fait établir aucune assimilation entre deux protectorats aussi différents d'origine, de but et d'importance.

Les négociations entamés au sujet de la question des lieux saints furent closes par les deux firmans ci-dessous:

Premier firman. — « Ceci est mon ordre impérial adressé à mon vizir Hafiz-Ahmed-Pacha, gouverneur du sandjak de Jérusalem et de ses dépendances, et au cadi de cette ville.

« Un firman impérial délivré de ma part en 1257 (1841) prescrivait la réparation de quelques parties de l'église du Saint-Sépulcre qui avaient besoin d'être restaurées. Ce firman, d'après un nouveau rapport qui vient de m'être soumis, était resté jusqu'ici sans exécution. La restauration de cette coupole n'ayant donc pas eu lieu jusqu'à présent, elle menace ruine et a besoin de réparations, circonstances qui

ont été constatées par l'ingénieur envoyé *ad hoc* à Jérusalem. Nous avons donc ordonné et ordonnons ce qui suit :

« Cette coupole sera restaurée par ma Sublime Porte dans la forme actuelle telle quelle. S'il était apporté quelque altération à cette forme, le patriarche grec de Jérusalem est autorisé à faire ses observations pour que cette altération n'ait pas lieu.

« En outre, comme les maisons attenantes à l'église du Saint-Sépulcre sont des lieux de retraite et de prière musulmans qui ne sauraient être démolis, on condamnera les fenêtres qui donnent sur cette église en les murant.

« Un firman impérial, contenant les dispositions qui précèdent, a étédélivré et vous est expédié.

« Vous donc, qui êtes le gouverneur et le cadi sus mentionnés, aussitôt que vous connaîtrez ma résolution souveraine de faire réparer et restaurer cette coupole par un préposé *ad hoc* de la part de ma Sublime Porte, et en la maintenant dans la forme actuelle, vous aurez soin de publier cette résolution et d'aviser à son exécution, comme aussi de faire immédiatement clore les fenêtres dont il est question plus haut, afin d'en écarter les inconvenients.

« Sachez-le ainsi et prêtez foi à ce noble signe.

« Écrit à Constantinople, dans les derniers jours du mois de redjeb 1269. »

Second firman. — « Ceci est mon ordre impérial, adressé à mon vizir Hafiz-Hamed-Pacha, gouverneur du sandjak de Jérusalem et de ses dépendances ; au cadi, au mufti, au substitut du Nakibul Echraf, et autres membres du conseil de ladite ville.

« Dans le but d'aplanir et de régler les différends et les contestations qui s'étaient élevés entre les Grecs et les Latins au sujet de certains sanctuaires situés dans l'intérieur et hors la ville de Jérusalem, un hatti-chérif impérial, en date de la dernière décade de Gémaziul evrel 1268 (mars 1852), avait été adressé à toi, qui es le gouverneur sus mentionné, et aux autres autorités compétentes. Il vient d'être porté à notre connaissance impériale que quelques-unes des dispositions de ce hatti-chérif n'ont pas encore reçu leur exécution. Or, comme mon désir impérial est que cette exécution ait lieu, cette question a fait l'objet des délibérations de mes ministres réunis en conseil, et, afin d'éclaircir et de *confirmer* la teneur dudit hatti-chérif, et d'en compléter et d'en expliquer le sens, il a été présenté et soumis à ma sanction impériale un écrit contenant les six articles suivants :

« 1° Bien qu'une clef de la porte de l'église de Bethléem ait été donnée aux Latins, il leur a été donné seulement le droit de passer par cette église, à l'instar de ce qui se pratiquait anciennement ; mais il ne leur

a pas été donné le droit d'officier dans cette église, ni de la posséder en commun avec les Grecs. De même il n'a pas été donné aux Latins d'altérer en quoi que ce soit l'état actuel de cette église ni d'y exercer leur culte, et, en un mot, il ne leur est pas permis de changer ce qui se pratique de tout temps et actuellement en ce qui concerne le passage par l'église à la grotte, aussi bien que sous tout autre rapport, ni d'apporter à quoi que ce soit dans cette église la moindre innovation.

« 2o Attendu que le portier de l'église de Bethléem se trouve être depuis longtemps un prêtre grec, sujet de ma Sublime Porte, et que ce portier n'a pas la faculté de refuser le passage aux nations qui ont dès une époque reculée le droit d'y passer, cela continuera à avoir lieu à l'avenir comme par le passé.

« 3o Par l'étoile qui vient d'être nouvellement posée dans la grotte de l'église de Bethléem comme un souvenir solennel à la nation chrétienne de notre part impériale, et pour mettre fin à toute discussion, d'après le modèle de l'étoile qui se trouvait à cette grotte et a disparu en 1847, il n'est donné à l'une ou à l'autre des nations chrétiennes aucun droit nouveau ou particulier. *Jamais et en aucun temps* il ne sera apporté à ce point le moindre changement.

« 4o Les nations chrétiennes qui ont le droit de visiter le tombeau de la sainte Vierge et d'y célébrer leur culte y officieront tous les jours.

« Les Grecs officieront *les premiers*, en commençant au lever du soleil, avec la condition de ne pas s'opposer à ce que les autres nations y accomplissent aussi les cérémonies de leur culte. Après eux, les Arméniens, et après ces derniers, les Latins, et tous y officieront durant une heure et demie. Cet arrangement a été fait sur l'ordre et avec l'autorisation de ma Sublime Porte.

« 5o Les deux jardins situés au village de Bethléem et contigus au monastère franc seront administrés par les Grecs et les Latins comme par le passé, sans qu'ils aient les uns sur les autres aucun droit de prééminence. On fera de ces jardins absolument le même usage qui en a été fait jusqu'ici.

« 6o *A l'exception de ce qui précède, aucune concession n'ayant été faite en vertu d'ordre officiel en faveur d'aucune nation, toutes sont maintenues dans leur état actuel.*

« La possession des sanctuaires de Jérusalem qui se trouvent présentement entre les mains des Grecs, des Latins et des Arméniens, soit en commun, soit d'une manière exclusive, leur est confirmée A TOUT JAMAIS COMME PAR LE PASSÉ.

« Les dispositions ci-dessus ayant obtenu ma sanction impériale, j'en ai ordonné l'exécution; et, en vertu de mon ordre impérial, le présent firman a été délivré par mon divan impérial, revêtu de mon

autographe souverain, et vous est expédié. Vous donc, qui êtes le gouverneur, le cadi, le mufti et autres fonctionnaires sus mentionnés, aussitôt que vous aurez connaissance de la chose, vous aurez soin de faire enregistrer le présent ordre impérial dans les matricules du Mehkeme. d'agir toujours à perpétuité d'après ces ordres, sans y apporter le moindre changement. Sachez-le ainsi, et prêtez foi à ce noble signe.

« Fait à la fin de redjeb 1269. »

La rédaction de ces firmans, comparée aux formules ampoulées du firman d'Osman Ier, précédemment cité, fait voir quels progrès ont été accomplis par la Turquie dans la voie du bon sens.

Malgré leur apparente impartialité, les deux firmans étaient tout à l'avantage des Grecs, En effet, si, par suite des réclamations du gouvernement français, les Latins obtenaient une clef de l'église de Bethléem, c'était simplement pour y passer et non pour posséder exclusivement cette église, conformément aux anciens traités. Si, dans la grotte de la Nativité on replaçait une étoile, ce n'était pas pour qu'elle témoignât par son inscription des droits des Latins, c'était simplement comme souvenir d'un Turc à la nation chrétienne. On voit que le sultan considérait toutes ces choses comme des bagatelles et s'étonnait qu'on pût faire tant de bruit pour une étoile d'argent et un local de trois mètres carrés. S'il se fût agi de quelque défroque de Mahomet, assurément il eût mieux entendu l'affaire.

Relativement à la reconstruction de la grande coupole, au changement du portier de l'église de Bethléem, les réclamations de la France restaient sans effet. La Porte agissait évidemment sous la peur que lui causait le tzar et qu'exploitait habilement son envoyé extraordinaire le prince Menschikoff. La France eût de nouveau réclamé; mais l'attitude du prince Menschikoff était tellement provocante que l'on craignit de laisser tomber une étincelle sur les poudres, et M. de Lacour, l'ambassadeur français, se contenta, par l'ordre du ministre, de poser des réserves pour l'avenir.

C'est alors que la Russie, voyant qu'on lui cédait si facilement, et décidée à créer un *casus belli*, découvrit subitement cette tête de Méduse du protectorat dont l'aspect troublait jusqu'aux larmes le sultan Sélim. Une note du *Moniteur* du 18 mai 1853 expose ainsi les faits :

« *Paris, le 17 mai.* — On avait pu craindre, au moment où M. le prince Menschikoff se rendait à Constantinople en qualité d'ambassadeur extraordinaire de S. M. l'empereur de toutes les Russies, que l'un des effets de sa mission ne fût d'annuler en partie les concessions obtenues par M. de la Valette, au profit des pères latins de Terre-Sainte dans le courant de 1852. On se rappelle que, sur la demande

de la légation de France, le gouvernement de Sa Hautesse avait consenti à restituer au patriarche de Jérusalem, délégué du saint-siége, la clef de la grande porte de l'église de Bethléem, à donner l'ordre de replacer dans la grotte de la Nativité une étoile ornée d'une inscription latine et qui avait disparu en 1847, et enfin à accorder à la communion catholique le droit de célébrer son culte dans un sanctuaire vénéré, l'église dite du Tombeau de la Vierge.

« Le gouvernement de Sa Majesté Impériale ne pouvait admettre qu'aucun de ces avantages fût retiré aux Latins. Le cabinet de Saint-Pétersbourg, du reste, transmit bientôt au cabinet des Tuileries l'assurance que son intention n'était pas de contraindre la Porte à revenir sur les concessions qui nous avaient été faites.

« Les dernières nouvelles de Constantinople, apportées par l'aviso à vapeur *le Chaptal*, en date du 7 mai, nous permettent d'affirmer que le maintien du *statu quo* à Jérusalem, réclamé par M. le prince Menschikoff, n'implique, dans l'état de possession des Latins, aucune modification susceptible d'affecter l'arrangement convenu avec M. le marquis de la Valette. C'était là, pour nous, le point essentiel, celui qui ne pouvait être, de notre part, l'objet d'une transaction. Quant à nos anciens traités avec la Turquie, nul acte diplomatique, nulle résolution de la Porte ne saurait les invalider sans le consentement de la France.

« M. le prince Menschikoff demande encore au divan la conclusion d'un traité qui placerait sous la garantie de la Russie les droits et les immunités de l'Église et du clergé du rite grec. Cette question, complétement différente de celle des lieux saints, touche à des intérêts dont la Turquie doit, la première, apprécier la valeur. Si elle amenait quelques complications, elle deviendrait une question de politique européenne, dans laquelle la France se trouverait engagée au même titre que les autres puissances signataires du traité du 13 juillet 1841.»

Lorsque le *Moniteur* tenait ce langage, déjà la question avait changé de face à Constantinople, et voici les notes qui s'étaient échangées entre Reschid-Pacha, premier ministre de la Porte, et le prince Menschikoff :

*Note officielle de la Sublime Porte Ottomane au prince Menschikoff, en date du 7 schobar 1269 (15 mai 1853).*

« La Sublime Porte a pris connaissance de la dernière note de S. A. le prince Menschikoff. Ainsi que S. A. le prince Menschikoff en a été déjà informé, tant en personne que par intermédiaire, il est impossible, par suite des changements dans le ministère, de donner une réponse explicite sur une question aussi délicate que celle des priviléges religieux avant de les examiner avec soin. Mais comme le maintien de

relations amicales avec l'auguste cour de Russie est l'objet de la plus vive sollicitude de S. M. le sultan, il s'ensuit que la Sublime Porte désire sincèrement trouver un moyen de garantie de nature à satisfaire les deux parties, en informant S. A. le prince Menschikoff qu'un délai de cinq jours suffira, et que l'on s'efforcera d'arriver, s'il est possible, à une plus prompte solution de la question.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« Reschid-Pacha. »

*Réponse* (3e note) *du prince Menschikoff à Reschid-Pacha.*

Buyukdéré, 18 mai 1853.

« Le soussigné, ambassadeur extraordinaire de S. M. l'empereur de toutes les Russies, a eu l'honneur de recevoir la notification de la Sublime Porte, en date du 15 mai. Elle est loin de répondre aux espérances que lui avaient fait concevoir la gracieuse réception et le langage de S. M. le sultan.

« En réponse aux notes consécutives que le soussigné a eu l'honneur d'adresser au cabinet ottoman, et qui, appuyées par ses explications verbales données aux ministres de la Sublime Porte, n'ont pas dû laisser de doute sur les vues désintéressées de son auguste maître, il n'a reçu que des assurances évasives et illusoires. Les deux firmans destinés à clore la discussion sur les lieux saints de Jérusalem ne pouvaient pas, en présence des anciens, offrir les garanties désirées par l'empereur. La promesse isolée d'étendre à nos sujets les priviléges dont jouissent à Jérusalem les pèlerins et établissements d'autres nations ne fait que confirmer un droit incontestable qui, pour être exercé, n'avait besoin que de la sanction souveraine. La Sublime Porte, en rejetant avec suspicion les vœux de l'empereur en faveur de la foi gréco-russe orthodoxe, a manqué de considération vis-à-vis d'un auguste et ancien allié. Elle n'a fait qu'ajouter un nouveau grief à ceux dont le soussigné a l'ordre de demander la réparation, et elle justifie les sérieuses appréhensions du gouvernement russe pour la sûreté et le maintien des anciens droits de l'Église d'Orient. L'identité du culte, le lien séculier cimenté par les besoins et les intérêts réciproques des deux pays, et par leur position géographique, au lieu d'être des gages de solide amitié, deviennent ainsi, par un déplorable égarement des pensées du gouvernement ottoman, la cause permanente d'une attitude insultante pour la Russie.

« S. A. le ministre des affaires étrangères s'est encore fait l'organe, vis-à-vis le soussigné, de propositions que celui-ci peut d'autant moins accepter avec les réserves y annexées, qu'elles sont simplement la reproduction de celles précédemment rejetées, et que le projet de

séparer et de classer dans leur forme les actes qui les contiendront, impliquerait évidemment l'idée de ne rendre obligatoire que celle concernant l'établissement d'un hôpital russe à Jérusalem. S. A. Reschid-Pacha, donnant à entendre qu'une note en réponse devra être encore discutée en conseil, sur la base des mêmes propositions, et déclinant en même temps de préciser les termes, le soussigné ne voit là qu'un nouveau moyen dilatoire qui ne peut en aucune manière modifier sa détermination. L'ensemble des communications de la Sublime Porte ayant ainsi convaincu le soussigné de la futilité de ses efforts pour atteindre une solution de ses réclamations satisfaisante et conforme à la dignité de son auguste maître, il se trouve appelé à déclarer qu'il considère sa mission comme terminée; que la cour impériale de Russie ne pourrait pas, sans déroger à sa dignité et sans s'exposer à de nouvelles insultes, continuer à conserver une légation à Constantinople, et maintenir sur l'ancien pied des relations politiques avec le gouvernement turc; qu'en conséquence et en vertu des pleins pouvoirs dont le soussigné est porteur, il quittera Constantinople, emmenant avec lui tout le personnel de la légation impériale, à l'exception du directeur de la chancellerie commerciale, qui, avec ses employés, continuera d'administrer les affaires de commerce et de navigation, et de protéger les intérêts des sujets russes et leur marine marchande; qu'il regrette profondément d'être contraint de prendre cette détermination; mais qu'après avoir fidèlement exécuté les ordres de l'empereur en soumettant à la délibération de la Sublime Porte les propositions les plus conciliantes, les plus équitables et les plus conformes aux vrais intérêts de l'empire ottoman, et ayant acquis la pénible conviction que le cabinet de Sa Majesté le sultan n'est pas disposé à le reconnaître et à y répondre, il s'acquitte d'un dernier devoir en repoussant toute la responsabilité des conséquences qui pourraient résulter pour le cabinet ottoman, qui paraît avoir pour objet de créer une sérieuse mésintelligence entre les deux empires; que le refus de garantie pour le culte gréco-russe orthodoxe doit, à l'avenir, imposer au gouvernement impérial la nécessité de chercher cette garantie dans son propre pouvoir; qu'ainsi toute tentative contre le *statu quo* de l'Église d'Orient et son intégrité sera regardée par l'empereur comme équivalant à une infraction à l'esprit et à la lettre des stipulations existantes, et comme acte d'hostilité vis-à-vis de la Russie, imposant à Sa Majesté Impériale l'obligation d'avoir recours à des moyens que, dans sa constante sollicitude pour la stabilité de l'empire ottoman, et par suite de sa sincère amitié pour Sa Majesté le sultan, et de celle qu'elle portait à son auguste frère, l'empereur a toujours eu à cœur d'éviter.

« Le soussigné a l'honneur, etc.

« Menschikoff. »

Ce langage menaçant était appuyé par l'approche d'une armée de 120.000 hommes commandée par le prince Gortchakoff, qui s'avançait vers le Pruth. Un corps de 40,000 hommes, détaché sous les ordres du général Danenberg, était prêt à passer ce fleuve qui, aux termes de l'article 3 du traité d'Andrinople, forme la limite des deux empires depuis le point où il touche le territoire moldave jusqu'à son confluent avec le Danube. Les Russes se préparaient ainsi à envahir les provinces danubiennes, la Moldavie et la Valachie, qui, dans tous les démêlés ntre la Russie et la Porte, ont le triste privilége de subir tous les malheurs de l'invasion. Depuis le commencement du siècle, la Russie était entrée deux fois dans ces principautés. La première fois, elle les avait occupées comme gage du paiement d'une indemnité de guerre qu'elle s'était fait allouer par la Porte, et le paiement effectué, elle les avait restituées. La seconde fois, en 1848, la Russie avait occupé les principautés à la suite des troubles, afin de réprimer une commotion intérieure, dangereuse pour la Turquie et embarrassante pour la Russie elle-même. Toutefois, lorsque la Russie passa le Pruth à cette époque, il fut établi par un traité : 1º qu'elle occuperait les principautés du consentement du sultan; 2º qu'elle les occupait à cause de la situation exceptionnelle des principautés danubiennes, agitées par une révolution dangereuse pour la Porte et pour les nations voisines.

Cependant le prince Menschikoff avait quitté Constantinople et avait enlevé jusqu'aux archives de l'ambassade. Le tzar lui donna un témoignage d'aprobation éclatant de sa conduite en le nommant gouverneur de la Crimée.

La Turquie crut alors qu'il était temps de faire aussi quelques préparatifs de guerre, et un corps de 30,000 hommes prit position sur le Danube sous le commandement de Nasnik-Pacha, avec ordre d'entrer dans les principautés en même temps que les Russes, conformément au traité de Balta-Liman. En raison de la gravité des circonstances, le sultan donna à son ministre Reschid-Pacha l'autorisation de se présenter quand il le jugerait opportun, dans ses appartements de réception, par dérogation à la décision de Mehemed-Ali, qui exigeait pour être admis devant le sultan une autorisation spéciale.

Néanmoins, tout en se disposant à parer aux éventualités, la Porte ne cessait, dans les rapports encore existants avec la Russie, de témoigner une grande modération, et Reschid-Pacha répondait en ces termes à une note de M. de Nesselrode, ministre du tzar, portant la date du 19 mai :

« Monsieur, je me suis empressé de mettre sous les yeux de S. M. le sultan, mon auguste maître, la dépêche que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'adresser le 19 mai dernier.

« S. M. le sultan a toujours montré, en toute occasion, les plus grands égards pour S. M. l'empereur de Russie, qu'il considère comme son allié sincère et comme un voisin bien intentionné.

« La Sublime Porte, ne mettant nullement en doute les intentions généreuses de l'empereur, a ressenti un profond chagrin de l'interruption des relations, survenue malheureusement parce qu'on n'a pas bien compris peut-être la responsabilité réelle où elle se trouvait à propos de la question soulevée par M. le prince Menschikoff, de consigner dans un engagement diplomatique les priviléges religieux accordés au rite grec.

« Toutefois elle éprouve la consolation de voir que, pour sa part, elle n'a nullement contribué à amener un semblable état de choses.

« En effet, le gouvernement ottoman a montré, dès le principe, les meilleures dispositions et toutes les facilités relativement à toutes les questions que M. le prince Menschikoff était chargé de régler d'après les ordres de l'empereur, et même, dans une question aussi délicate que celle des priviléges religieux de l'Église grecque, s'inspirant encore de ses sentiments pacifiques, et ne refusant pas les assurances qui pouvaient faire disparaître et réduire à néant tous les doutes qui auraient pu s'élever à cet égard, la Porte espérait surtout de la sagesse reconnue du prince Menschikoff, que cet ambassadeur se montrerait satisfait du projet de note qui lui avait été transmis en dernier lieu, et qui contenait toutes les assurances demandées. Quoi qu'il en soit, ce fait regrettable s'est produit.

« Il est vrai que S. A. le prince Menschikoff a, la seconde fois, abrégé la minute du *sened* qu'il avait donné d'abord, et, en donnant à la fin un projet de note, il a fait quelques changements, soit dans les termes, soit dans la rédaction et le titre de la pièce; mais le sens d'un engagement s'y trouvait toujours, et comme cet engagement diplomatique ne peut s'accorder avec l'indépendance du gouvernement ottoman ni avec les droits de son autorité souveraine, on ne pouvait donner aux motifs d'impossibilité réelle présentés sur ce point par la Porte le nom de refus, et faire de cela une question d'honneur pour S. M. l'empereur de Russie. De plus, si on se plaint de cette impossibilité en l'attribuant à un sentiment de défiance, la Russie, en ne tenant aucun compte de toutes les assurances offertes de la manière la plus solennelle par la Sublime Porte, et en déclarant qu'il était indispensable de les consigner dans un acte ayant force d'engagement; ne donne-t-elle pas plutôt une preuve patente de son manque de confiance envers le gouvernement ottoman, et celui-ci n'a-t-il pas à son tour le droit de s'en plaindre?

Toutefois, il s'en remet, pour répondre sur ces deux points, à la haute justice si connue de l'empereur de Russie, ainsi qu'à la ha

raison et aux sentiments éminemment pacifiques de Votre Excellence, que chacun, d'ailleurs, a pu connaître et apprécier.

« S. M. le sultan, par un firman impérial, revêtu de son auguste *hatti-schérif*, vient de confirmer de nouveau les priviléges, droits et immunités dont les religieux et les églises du rite grec jouissent *ab antiquo*.

« La Sublime Porte n'hésitera jamais à maintenir et à donner les assurances contenues et promises dans le projet de note remis au prince Menschikoff peu avant son départ. La dépêche reçue de la part de Votre Excellence parle de faire passer les frontières aux troupes russes. Cette déclaration est incompatible avec les assurances de paix et de bon vouloir de S. M. l'empereur; elle est, en vérité, si contraire à ce que l'on est en droit d'attendre de la part d'une puissance amie, que la Porte ne saurait comment l'accepter. Les préparatifs militaires et les travaux de défense ordonnés par la Porte, ainsi qu'elle l'a déclaré officiellement aux puissances, ne sont donc nécessités que par les armements considérables de la Russie. Ils ne constituent qu'une mesure purement défensive.

« Le gouvernement du sultan, n'ayant aucune intention hostile contre la Russie, exprime le désir que les anciennes relations, que Sa Majesté regarde d'ailleurs comme si précieuses et dont les nombreux avantages sont manifestes pour les deux parties, soient rétablies dans leur état primitif.

« J'espère que la cour de Russie appréciera avec un sentiment de confiante considération les intentions sincères et loyales de la Sublime Porte, et tiendra compte de l'impossibilité réelle où elle se trouve de déférer aux désirs qui lui ont été exprimés; que cette impossibilité soit appréciée comme elle mérite de l'être, et la Sublime Porte, je puis l'assurer à Votre Excellence, n'hésitera pas à charger un ambassadeur extraordinaire de se rendre à Saint-Pétersbourg pour y renouer les négociations et chercher, de concert avec le gouvernement de S. M. l'empereur de Russie, un accommodement qui, tout en étant agréable à Sa Majesté, serait tel que la Porte pourrait l'accepter sans porter aucune atteinte soit aux bases de son indépendance, soit à l'autorité souveraine de S. M. le sultan.

« Votre Excellence peut tenir pour certain que, pour ma part, j'appelle ce résultat de tous mes vœux. J'aime à croire que, de son côté, il en est de même.

« Je prie Votre Excellence, etc.

« Reschid. »

Inutile modération! On avait affaire à des gens dont le parti était pris depuis longtemps. Dès le principe des négociations, les corps russes se massaient sur les frontières turques. L'empereur de Russie

avait passé à Odessa une revue, dans laquelle avait éclaté un enthousiasme de commande, et, par tous les moyens, on s'était efforcé de raviver le fanatisme moscovite pour une guerre sainte contre les infidèles.

Un ultimatum insultant fut envoyé à la Porte. Le divan le rejeta. Le courrier chargé de la note contenant ce rejet arriva le 24 juin à Saint-Pétersbourg. Un conseil fut immédiatement tenu au palais de Péterhoff. On envoya des dépêches au prince Gortschakoff pour lui enjoindre de passer le Pruth.

Le 26 juin, l'empereur Nicolas publia le manifeste suivant, qui fut lu au peuple dans toutes les églises :

« Par la grâce de Dieu, nous, Nicolas Ier, empereur et autocrate de toutes les Russies, etc., etc., etc.

« Savoir faisons :

« Il est à la connaissance de nos fidèles et bien-aimés sujets que, de temps immémorial, nos glorieux prédécesseurs ont fait vœu de défendre la foi orthodoxe.

« Depuis l'instant où il a plu à la divine Providence de nous transmettre le trône héréditaire, l'observation de ces devoirs sacrés qui en sont inséparables a constamment été l'objet de nos soins et de notre sollicitude. Basés sur le glorieux traité de Kaïnardji, confirmés par les transactions solennelles conclues postérieurement avec la Porte ottomane, ces soins et cette sollicitude ont toujours eu pour but de garantir les droits de l'Église orthodoxe.

« Mais, à notre profonde affliction, malgré tous nos efforts pour défendre l'intégrité des droits et priviléges de notre Église orthodoxe, dans ces derniers temps, de nombreux actes arbitraires du gouvernement ottoman ont porté atteinte à ces droits et menaçaient enfin d'anéantir complétement tout l'ordre de choses sanctionné par les siècles et si cher à la foi orthodoxe.

« Nos efforts pour détourner la Porte d'actes semblables sont restés infructueux, et même la parole solennelle que le sultan nous avait donnée en cette occasion n'a pas tardé à être violée.

« Après avoir épuisé toutes les voies de la persuasion et tous les moyens d'obtenir à l'amiable la satisfaction due à nos justes réclamations, nous avons jugé indispensable de faire entrer nos troupes dans les principautés danubiennes, afin de montrer à la Porte où peut la conduire son opiniâtreté. Toutefois, même à présent, notre intention n'est point de commencer la guerre; par l'occupation des principautés, nous voulons avoir entre les mains un gage qui nous réponde en tout état de cause du rétablissement de nos droits.

« Nous ne cherchons point de conquêtes; la Russie n'en a pas besoin. Nous demandons qu'il soit satisfait à un droit légitime si ouver-

tement enfreint. Nous sommes prêts, meme dès à présent, à arrêter le mouvement de nos troupes, si la Porte ottomane s'engage à observer religieusement l'intégrité des priviléges de l'Église orthodoxe. Mais, si l'obstination et l'aveuglement veulent absolument le contraire, alors, appelant Dieu à notre aide, nous nous en remettrons à lui du soin de décider de notre différend, et, plein d'espoir en sa main toute-puissante, nous marcherons à la défense de la foi orthodoxe.

« Donné à Péterhoff, le 14e jour (26) du mois de juin de l'an de grâce 1853, et de notre règne le 28e.

« NICOLAS. »

Le 2 juillet, s'accomplit l'envahissement des provinces danubiennes. Le corps d'armée chargé d'occuper la Valachie passa le Pruth, par Leova, sous les ordres du général Dannenberg. Le 3, le corps destiné à la Moldavie traversa le fleuve par Skouleni.

Nous allons donner quelques détails sur les principautés envahies, en commençant par faire connaître le Danube.

Le Danube (Ister) est le plus grand cours d'eau de la Turquie d'Europe. Après avoir traversé la Souabe, la Bavière, l'Autriche et la Hongrie, ce fleuve entre par le col d'Orsova sur les terres de l'empire ottoman, qu'il traverse sur une longueur de soixante myriamètres avant de se jeter, par plusieurs bouches, dans la mer Noire.

Avant d'arriver à Orsova, le Danube sert de limite septentrionale à la Servie depuis Belgrade jusqu'à la frontière occidentale de la Valachie. La Save, qui est son principal affluent en Turquie, et qui s'unit à lui au point très-important de Belgrade, sépare l'Esclavonie autrichienne de la Croatie turque et de la Bosnie.

Le cours moyen du Danube est de l'est à l'ouest dans la Turquie, puisqu'il entre par 45° de latitude à Belgrade et Orsova et qu'il en sort par la grande bouche de Solina sous une latitude égale. Mais dans ce long espace, ce fleuve suit une marche tortueuse et fait deux grands coudes, l'un du nord au sud, depuis Orsova jusqu'à Widdin, et l'autre dans un sens inverse pour se porter de Rassova à Galatz. — Resserré entre les Krapaks, le Danube coule avec une grande rapidité, six mille mètres à l'heure, depuis Orsova jusqu'au delà de Widdin.

Sa marche se ralentit à Nicopolis ; elle est alors de quatre mille mètres à l'heure jusqu'à la mer.

A l'exception de quelques chaînes de collines, situées sur le prolongement des contre-forts des grandes chaînes de montagnes, à l'exception de quelques points isolés de relèvement, connus sous le nom de Baba-Dagh et de Bach-Tépé, la partie inférieure et orientale des deux rives du Danube, dans le voisinage de son embouchure, ne présente qu'une surface immense de terre marécageuse d'environ cent lieues carrées. Ces terres s'exhaussent annuellement par les inon-

dations et par les dépositions sédimenteuses du grand fleuve. Elles fi niront par former un vaste pays d'alluvion comme le Delta d'Égypte.

La bouche de Sulina est le principal débouché du Danube. Les autres bouches, celles de Kilia et d'Edrillis ou Saint-Georges, sont d'un navigation plus difficile; elles deviennent quelquefois impraticables dans la saison des sécheresses.

Il paraît démontré qu'avant de faire le détour de Rassova jusqu'à Galatz, le Danube se portait directement vers la mer Noire, de l'ouest à l'est, et allait déboucher dans la rade de Kustendgé. — Mais les ensablements qui ont bouché l'entrée de cet ancien canal à Tchernavoda ont obligé le fleuve à prendre sa direction actuelle vers Galatz, et ont plus que triplé, dans cette partie de la Turquie, l'ancienne longueur de son cours primitif.

Contenu au nord par les monts Krapaks de la Transylvanie, au sud par les Balkans, à l'ouest par les Alpes illryques à l'est par la mer Noire, le vaste bassin du Danube renferme cinq grandes provinces de l'empire ottoman : la Valachie et la Moldavie dans sa partie septentrionale; la Bosnie, la Servie et la Bulgarie, dans sa partie méridionale.

De Golubitza a Gladova, sur une longueur de huit a neuf lieues, le Danube traverse des terrains calcaires. A Golubitza, le lit du fleuve, large de 2,000 pas, se rétrécit à 100 et quelques pas seulement : il est hérissé de rochers qui, dans les basses eaux, rendent la navigation très-difficile. On trouve sur cette ligne deux forteresses turques: New-Orsova (en turc, *Ada-Kalazi*) et Gladova (en turc, *Fethi-Islam*). Vis-à-vis de cette dernière, le Danube présente une largeur variable de 600 à 900 pas; les environs sont assez bien cultivés. Depuis ce point jusqu'à son embouchure, le fleuve parcourt une plaine d'une largeur d'environ vingt lieues. Il faut encore remarquer que, tandis que la rive valaque est plate et souvent marécageuse, à l'exception du territoire de Roustchouk, la rive bulgare, à partir de Widdin, est haute et escarpée. Dans la partie de la Valachie, appelée Dobroudscha, la rive droite du Danube est également beaucoup plus élevée que la rive gauche, qui offre de nombreuses îles et où les forêts et les champs, couverts de roseaux, sont souvent inondés. Près de Hirsova, la vallée se rétrécit, et le passage du fleuve est plus facile.

La rive gauche ne s'élève qu'auprès de Braïlow. De cette ville jusqu'à Galatz, on trouve dans la belle saison des chemins très-praticables le long de la plaine marécageuse jusqu'à Matschine, derrière laquelle deux collines, hautes d'environ mille pieds, forment une espèce de défilé fermé par cette place.

Au-dessous d'Isaktchi, le Danube rencontre son delta, qu'il traverse par trois bras: le bras de Sulina. seul navigable, a 150 à 200 pas de

largeur à son embouchure. Le bas Danube n'a nulle part moins de 900 pas, et quelquefois il offre une largeur double de ce chiffre; la profondeur, en certains endroits, est de 70 pieds. A Touldscha, un banc de sable, qui occupe tout le lit, ne laisse aux eaux qu'une profondeur de 14 pieds seulement. Il serait possible d'y établir un pont si des marais pleins de roseaux n'en rendaient la construction très-difficile sur la rive gauche. Partout ailleurs, la profondeur du fleuve ne permet de le traverser qu'au moyen de pontons. La vitesse du courant est d'une demi-lieue par heure.

Outre ces obstacles, résultant de la nature des bords du Danube et de son lit, il faut tenir compte de la barrière présentée par les forteresses élevées sur la rive droite, et qui occupent précisément les points où la conformation du terrain rend le passage moins difficile : ce sont les places de Nicopolis, Sistova, Roustchouk, Giurgewo, Turtukai, Silistri, Hirsova, Matschin, Braïlow, Isaktchi et Touldscha. Hirsova doit son origine, comme forteresse, à l'observation faite par les Turcs, pendant la guerre de 1809, que l'armée russe pouvait facilement pénétrer par là en Bulgarie.

A Turtukai, les Turcs n'ont pas réparé les fortifications depuis la campagne de 1828, quoique ce soit l'endroit où le passage est le plus commode sur toute la ligne du bas Danube. Cette place est à cinq lieues de Silistri et à dix lieues de Roustchouk; par conséquent, les garnisons de ces forteresses y offriraient le moins d'empêchement. Le Danube y a une largeur de 995 pas, et la rivière Dembowitza, qui vient de Bucharest, se jetant dans le fleuve vis-à-vis de Turtukai, permet de faire arriver par eau le matériel nécessaire à la traversée.

En 1809, l'armée moscovite franchit le Danube à Galatz, où le confluent de ce fleuve avec le Pruth et le Sereth favorise le transport du matériel. C'était à la mi-août. Au printemps, le passage dans le même endroit eût été impossible, les eaux couvrant la plaine marécageuse jusqu'au milieu de juin.

Lors de la guerre de la Russie contre la Porte en 1828-1829, les Russes passèrent le Danube en un lieu appelé Sahmovo. La difficulté d'approcher de la rive gauche couverte de roseaux les contraignit à construire une digue en branchages d'arbres; mais le passage offrait toujours plus de sécurité en partant du côté russe du fleuve que s'il eût fallu vaincre de pareilles difficultés du côté turc.

Les places turques sont de pauvres forteresses, envisagées au point de vue européen; mais ceux qui les gardent résistent jusqu'à la dernière extrémité. Les habitants, car ce sont eux plutôt que les garnisons qui les défendent, combattent pour leurs foyers, et les commandants, avertis que le sultan n'aime pas les capitulations et que celui qui les signerait payerait de sa vie cet acte de faiblesse, trouvent dans la

population un appui que les commandants des citadelles européennes ne rencontrent pas toujours dans les citadins, jaloux de conserver leur fortune et leurs maisons.

En 1828, Widdin était peut-être la place la plus forte sur la ligne du Danube; mais elle était trop éloignée du théâtre de la guerre proprement dit, et ne pouvait servir qu'à opérer des sorties du côté de la Valachie. Roustchouk était plus important, à cause de sa garnison beaucoup plus nombreuse et de la tête de pont qu'il possédait sur la rive gauche du Danube. Silistri, à raison de sa position sur le flanc de Braïlow et sur les derrières de toute armée russe qui marcherait vers les Balkans, était alors et est encore le point fortifié le plus précieux de la ligne.

Ce n'est que dans notre siècle, et depuis une trentaine d'années, que la navigation sur le Danube a pris et pouvait prendre tout son développement. Autrefois, avant l'invention des bâtiments à vapeur, il y avait des endroits du fleuve qu'il était impossible de franchir; il y avait des temps d'arrêt dans la navigation, il y avait enfin une multitude d'obstacles qui n'existent plus aujourd'hui. Le Danube, si rapide, si rude, si redoutable à certaines places, a été adouci, dompté maintenant en tous les temps, sauf, bien entendu, à cette époque de l'année où sa surface est couverte de glaçons, depuis la ville d'Ulm, dans le royaume de Wurtemberg, jusqu'à Sulina, sur la mer Noire, on le parcourt sans craindre les tourbillons et les gouffres auprès de Grein ni les fameuses *Portes-de-Fer*, jadis l'effroi de tous les mariniers danubiens.

On comprend que, pour rendre le fleuve ainsi navigable jusqu'au terme de sa course, il a fallu de vastes travaux et des sommes immenses. Ces améliorations sont dues en grande partie à la *Société impériale d'Autriche pour la navigation à vapeur sur le Danube*, association formée, il y a vingt-quatre ans, à Vienne, et grâce aux priviléges concédés par le gouvernement, devenue l'une des compagnies maritimes les plus considérables et les plus importantes de l'Europe.

Les bateaux à vapeur de cette société laissaient à désirer sous le rapport de la célérité et sous celui des aménagements. A partir du 1er mai 1853, la Société du Danube a établi entre Vienne et Galatz un nouveau service accéléré par trois paquebots construits à Pesth avec le plus grand soin, et dont les machines, de la force de 140 chevaux, sortent d'une des premieres fabriques d'Angleterre. Cette nouvelle ligne accélérée, qui accomplit sans transbordement son trajet de Vienne à Galatz en cent heures environ, y correspond avec les bateaux du Loyd autrichien. On peut ainsi faire en sept jours, et à des prix modérées (315 et 225 fr., nourriture comprise), le voyage de Vienne à

Constantinople. Là, une nouvelle correspondance avec les pyroscaphes du gouvernement russe vous conduit en un jour à Odessa.

Nous aurons occasion de reparler du Danube en donnant le détail des premières opérations militaires en Europe.

---

# VIII.

Les provinces danubiennes. — Leur configuration physique. — Leur histoire.—Leur organisation politique et administrative. — Géographie de la Moldavie et de la Valachie.— Agriculture et productions naturelles. — Commerce; exportations.— Sites pittoresques. — Les goîtreux. — Les Bohémiens.—Les Juifs.— Caractère et mœurs des Moldo-Valaques.— Détails sur le passage du Pruth et l'envahissement des principautés. — Protestation des Moldo-Valaques réfugiés à Paris depuis le mouvement de 1848. — Protestation de la Porte.

Créées par la nature pour ne former qu'une seule province, la Moldavie et la Valachie semblaient devoir être appelées aux plus brillantes destinées, et cependant, depuis Decebalus, le glorieux roi des Daces, l'histoire nous les montre constamment soumises à une domination étrangère et agitées par des convulsions intérieures.

Aujourd'hui les deux provinces danubiennes, restées sous le joug de la Turquie à qui elles paient tribut, en sont cependant détachées sous les rapports physique et militaire. Du côté de la Turquie, le Danube leur sert de frontière et de défense; mais du nord au sud, traversées par des cours d'eau venant des États russes et autrichiens, elles sont ouvertes et sans appui naturel contre l'Autriche et la Russie.

La vallée enfermée entre la Transylvanie et le Danube, et que le Sereth sépare de la Moldavie, est sillonnée du nord au sud par un grand nombre de rivières dont les eaux se jettent dans le grand fleuve.

Ces affluents du Danube sont, en commençant par l'ouest, le Skill, l'Aluta, le Dombovitza ou Argis, le Yalomnitza, le Kalmasou et le Sereth.

Le bassin de la Dombovitza ou Argis occupe une grande partie de

la principauté. On y distingue la ville de Bucharest, capitale de la Valachie, celle de Tergovis, au pied du versant méridional des monts Krapaks, et la place forte de Giurgewo, sur le Danube, vis-à-vis Routschouk

Les Daces, vaincus par Trajan, occupaient anciennement la Valachie et la Moldavie. La province de la Dacie comprenait tout le pays au-delà du Danube connue dans la géographie moderne sous les noms de Bessarabie, Moldavie, Valachie, Transylvanie et bannat de Temeswar. Passés sous la domination romaine et mêlés à des colons romains, les habitants de la Moldavie et de la Valachie prirent la langue et les mœurs de l'ancienne Rome. L'empereur Caracalla les déclara citoyens romains. Depuis ce temps, malgré toutes les révolutions, malgré tous les changements politiques, les Valaques et les Moldaves n'ont jamais cessé d'être distingués sous le nom de *Roumouni* ou Roumains. Leur langue, leur alimentation, leur manière de se vêtir, ressemblent beaucoup à la langue, à l'alimentation aux modes d'habillement des anciens Romains.

Les Goths, les Huns, les Bulgares, ont successivement traversé et conquis ces provinces, mais sans s'y arrêter. Durant la décadence de l'empire romain, les habitants de la Dacie subsistèrent, en paix ou en guerre, par leurs bestiaux ou par le pillage. Parfois ils sortaient des bois qui leur servaient de retraite, passaient le Danube dans leurs canots faits d'un tronc d'arbre et marquaient par le sang et le ravage la trace des incursions qu'ils poussaient jusqu'aux faubourgs de Constantinople.

Quand les domaines du roi des Goths furent envahis par les Huns, auxquels l'excès de leur férocité attira la dénomination de *barbares* de la part des Goths eux-mêmes, Athanaric, à la tête des Visigoths, se retira dans le pays situé entre les montagnes, le Danube et le Pruth, et se prépara à le défendre par la construction de forts retranchements; mais les Goths découragés, comptant peu sur leur propre valeur et leurs moyens de résistance, implorèrent la protection de l'empereur Valens, et obtinrent la permission de passer le Danube. Ils furent reçus comme des hôtes et des colons dans cet empire romain à la ruine duquel ils contribuèrent si puissamment par la suite

Dans le traité de paix qu'Attila dicta aux Romains, sa souveraineté sur ces pays fut confirmée; et pour la commodité de ses sujets daces, il fut stipulé qu'il serait établi sur la rive droite du Danube un marché abondant, où ils auraient la faculté d'aborder en sûreté. Après la mort d'Attila et l'extinction de son empire, la Dacie devint le siége d'une nouvelle puissance, mais qui ne fut que passagère, sous Ardaric, roi des Gépides. Elle fut détruite par la victoire des Lombards et de leurs alliés, et remplacée par l'empire des Chagans, qui subsista avec splen-

deur pendant plus de 230 ans. Batou, petit-fils de Gengiskhan, quoiqu'il ait porté ses armes dans ces provinces, paraît n'en avoir pas troublé le gouvernement général, qui était celui des petits princes sous la protection des lois de Hongrie.

Les Valaques devinrent tributaires des Turcs en 1394, et sauvèrent ainsi leur nom, leurs usages et leurs propriétés. Ayant rejeté la domination turque en 1688, et s'étant mis sous la protection de l'empereur d'Allemagne, qui avait promis de les soutenir, ils furent lâchement abandonnés, et après le traité de Carlowitz, ils se virent contraints de rentrer sous l'obéissance du Grand Seigneur. La partie occidentale de la Valachie jusqu'à l'Alouta fut cédée à l'Autriche par le traité de Passarowitz, en 1718; mais les Autrichiens la perdirent en 1739.

A l'époque du même traité de Passarowitz, les Turcs prirent l'habitude de choisir les hospodars de Valachie et de Moldavie parmi les principales familles grecques qui habitent le faubourg nommé Fanar, dans la ville de Constantinople. Alexandre Maurocordato fut le premier Grec de cette classe que la Porte choisit comme hospodar de Valachie.

Vus avec jalousie par leurs compatriotes et souvent par leurs propres parents, les hospodars fanariotes de Valachie et de Moldavie n'avaient, en général, qu'un règne précaire, agité, malheureux, et souvent terminé par un dénoûment tragique. Il était rare qu'ils occupassent leurs gouvernements plus de deux à trois ans. — La Porte avait le droit de leur appliquer le principe politique qui l'autorise à révoquer ou à renouveler chaque année les chefs des pachaliks de l'empire.

Mais le traité de Jassy, signé le 9 janvier 1792, entre la Sublime Porte et la Russie, fixa à sept années la durée légale des pouvoirs des hospodars de Valachie et de Moldavie. Si, avant ce terme, le gouvernement ottoman voulait changer les princes régnants, il ne pouvait le faire qu'après avoir obtenu l'assentiment de la cour de Saint-Pétersbourg.

Mécontent de la conduite des princes Morosi et Ypsilanti, et qui s'étaient montrés exclusivement dévoués aux intérêts de la Russie, et ayant perdu toute confiance à l'égard des familles princières du Fanar de Constantinople, par suite de l'insurrection générale des Grecs en 1821, le sultan Mahmoud résolut de rétablir l'ancien usage, et rendit aux habitants de la Valachie et de la Moldavie le privilége d'être gouvernés par des princes de leur propre nation.

Grégoire Ghika fut choisi alors par la Porte pour gouverner la Valachie; Jean Stourdza obtint l'hospodarat de la Moldavie. Cet arrangement déplut à la Russie. Mais elle n'eut rien de plausible à répondre lorsqu'il lui fut représenté que le Grand Seigneur pouvait rendre à ses sujets des droits dont ils avaient déjà joui, et qui

leur avaient été enlevés pour des motifs qui n'existaient plus.

Mais, après avoir donné son consentement aux changements qui venaient d'être opérés, la Russie demanda et obtint plus tard, dans le traité d'Akerman, qu'au lieu d'être choisis par le sultan ottoman, les hospodars de Valachie et de Moldavie seraient élus par les assemblées générales de leurs compatriotes. Cependant, conformément au traité de Jassy, ces gouverneurs pouvaient être destitués, après un exercice de sept ans, par la Sublime Porte avec l'approbation du cabinet de Saint-Pétersbourg

Par ce même traité, les hospodars étaient astreints à avoir égard, dans les principales opérations de leur administration, aux représentations de l'agent de la Porte et à celles du consul de Russie. — Ce consul devint, à l'égard de ces princes, un moyen puissant de contrôle et un grand obstacle dans leur action.

Le traité de paix signé à Andrinople en 1829 stipula que les hospodars de Valachie et de Moldavie seraient considérés comme élus à vie. Ils ne pouvaient plus être destitués que pour des cas graves et par suite d'une décision spéciale arrêtée de concert par la Sublime Porte et la Russie.

Depuis la nouvelle organisation, un sénat assiste le prince dans tout ce qui concerne les intérêts et les devoirs de l'administration publique. Il existe également un divan ou conseil suprême de justice.

La Valachie se divise en 18 districts, septentrionaux et méridionaux.

La Moldavie se divise en 13 districts. Chaque district se subdivise en arrondissements ou *okoles*. On en compte 74 en Moldavie, et en Valachie 94.

Dans chaque district il y a un ispraonik ou préfet; un samiche ou receveur; un tribunal civil composé d'un président et de deux juges; en Moldavie, il existe un directeur de la police et une municipalité dans chaque ville principale de district. Les bourgs ne sont régis que par des espèces de commissaires municipaux.

On trouve en Valachie 22 villes, 12 bourgs, 3,950 villages, 69 monastères; en Moldavie, 122 monastères, 34 villes, 1,910 villages.

Bucharest, capitale de la Valachie, érigée en port franc depuis quelques années, est une place commerciale importante.

On ne peut dire exactement quelle est aujourd'hui la surface territoriale de la Moldavie et de la Valachie; elle est évaluée approximativement à 16 ou 1,700 milles carrés, dont 1,120 appartiendraient à la Valachie et 570 à la Moldavie. Cette dernière province, avant les démembrements que lui ont fait subir tour à tour la Turquie, l'Autriche et la Russie, avait à elle seule 1,590 milles carrés. Le chiffre de la population des principautés, relevé d'après des données russes

sur les listes des habitants imposables que le gouvernement faisait dresser tous les sept ans, peut se monter en masse à 3,821,130 individus, dont un tiers pour la Valachie.

La Moldavie a perdu plus d'un tiers de son ancienne surface. Ce tiers a été enclavé depuis 1812 dans les immenses domaines de la Russie.

La partie montueuse de la Moldavie vers les monts Krapaks est couverte de forêts. On y trouve des mines abondantes de sel. Les ruisseaux des montagnes charrient avec le sable quelques paillettes d'or. On y voit aussi des sources de résine grasse ou de bitume.

Le pays plat de la Moldavie est très-fertile, mais presque entièrement inculte. Le froment y donne, comme dans les meilleures parties de la Valachie, 24 pour 1, le seigle 30, l'orge 60 et le millet 300. — On y trouve des forêts entières d'arbres fruitiers, surtout dans ses parties montueuses.

Les forêts extrêmement épaisses de la Bukovine et de Kirguitche, sur les confins de la Bessarabie, étaient le meilleur rempart de la Moldavie contre les Tartares. Ces deux grandes forêts se trouvent comprises dans la partie concédée à la Russie en 1812.

Les terres des deux principautés sont généralement favorables à la culture de tous les genres de céréales et d'arbres fruitiers. Leurs vignobles donnent en abondance des vins peu liquoreux, mais vifs et pétillants comme ceux de la Hongrie et de la Crimée. La force et la qualité de ces vins sont augmentées par un procédé commun parmi les riches propriétaires et pratiqué également en Russie. A l'approche d'un froid rigoureux, les pièces sont exposées en plein air. Dans peu de nuits, le vin se trouve enveloppé d'une croûte de glace épaisse qui est percée au moyen d'un fer rouge, et le vin, dépouillé de ses parties aqueuses, est tiré clair, fort et susceptible d'être conservé longtemps. Ces vins peuvent se boire même jusqu'à l'ivresse sans incommoder. Les prairies de la Moldo-Valachie sont fécondes et nourrissent des chevaux petits mais pleins de force et de vigueur, et qui, surtout en Moldavie, font d'excellents étalons. On s'occupe activement en Valachie d'en améliorer la race. Quand la terre est couverte de neige en hiver, les chevaux sont fréquemment attaqués par les loups. Il y a en général, dans les haras, pour dix juments un étalon qui leur sert de conducteur et de gardien. Quand un haras est attaqué par les loups, les étalons rassemblent, par des hennissements forts et répétés, les juments et les poulains. Les juments forment un cercle autour des poulains, la tête tournée vers le centre. Les étalons se placent sur différents points de la circonférence, et si les loups ont la hardiesse de les attaquer, ils les reçoivent avec des

ruades et se défendent avec tant de vigueur que l'ennemi est contraint de se retirer.

L'élève des bêtes à cornes, particulièrement celle des buffles, n'est pas moins importante. Aux environs d'Ibraïla, des Anglais ont récemment créé des usines pour la vente et l'exportation des viandes salées, dans lesquelles ils abattent annuellement environ 5,000 bœufs; en même temps d'autres de leurs compatriotes sont venus en Moldavie dans le but d'y améliorer l'espèce porcine au moyen de croisements avec des animaux importés d'Angleterre. En 1851, Ibraïla a exporté 1,950,000 kilogr. de suif, la majeure partie à destination de l'Angleterre ou de Constantinople, et 246,000 kilogr. de viandes salées.

De nombreux troupeaux de moutons, réunis quelquefois dans la seule plaine d'Ibraïla au nombre de plus de 400,000, quoique d'une race non encore améliorée, d'autres troupeaux de porcs et de chèvres fournissent des éléments considérables d'exportation. Les laines, divisées en trois classes, sont en général assez communes, et servent surtout à faire des couvertures pour les chevaux; cependant, en 1851, le port seul d'Ibraïla en a exporté 370,000 kilogr. pour Marseille. Les districts d'Ibraïla, de Jalonitza, Ilfow et Wlachka, sont ceux qui donnent les meilleures laines.

En Moldavie et en Valachie les volailles et le gibier de toute espèce sont en abondance. Les cerfs et les chevreuils sont communs dans les montagnes, et les lièvres sont en si grande quantité que, dans les hivers où il tombe beaucoup de neige, les paysans en prennent avec leurs chiens plus de 500,000. Le miel et la cire sont de la plus belle qualité et au nombre des plus riches productions du pays. Il est vrai que le climat paraît singulièrement favorable au noble insecte dont ils sont l'ouvrage. Carra, dans son *Histoire de la Moldavie*, cite une espèce de cire verte très-rare; elle est déposée par des abeilles plus petites que l'abeille commune, sur des plantes où elle se recueille en petite quantité. On en fait des flambeaux qui en brûlant répandent une odeur exquise.

Les deux provinces transdanubiennes possèdent une assez grande quantité de richesses minérales. Il existe en Valachie une mine inépuisable de sel gemme. Une mine semblable située près d'Okna, en Moldavie, donne annuellement 1,500,000 quintaux de sel. Le district de Buzeo recèle une mine d'or et une d'argent. L'Aluta et la Dombovitza charrient des paillettes d'or. On trouve dans ces deux provinces des mines de cuivre assez riches, mais elles ne sont pas exploitées.

Il est facile de comprendre qu'avec de pareils éléments d'échange, les principautés danubiennes doivent faire un commerce considérable, et qui ne doit pas se borner aux contrées voisines, c'est-à-dire l'Au-

triche et la Russie. Leurs échanges avec des pays plus éloignés, avec l'Angleterre, la France et le Levant, ont dès à présent une valeur importante et qui ne peut que s'accroître d'année en année. En 1850, les transactions commerciales s'élevaient déjà, en y comprenant la Servie, à plus de 80 millions de francs. Les importations en Valachie étaient de 9,298,815 fr., et en Moldavie de 13,275,022 fr., soit un total de 22,573,837 fr. Les exportations étaient, pour la Valachie, de 11,048,900 fr. et pour la Moldavie de 8.260,550 fr., soit en totalité de 19,309,450 fr.

Bien que la part de la France dans ces 42 millions d'échanges ne soit jusqu'ici qu'imparfaitement connue, on ne peut guère l'évaluer, en ce qui concerne ces opérations directes, à moins de un dixième, soit à un peu plus de 4 millions. Marseille notamment y expédie beaucoup de sucres, mais le raffinage n'est point assez soigné, et ils sont conséquemment inférieurs à ceux que fournissent les Anglais.

Une grande partie du commerce avec les principautés se fait par les ports de Galatz et d'Ibraïla. En 1852, le premier de ces ports a vu entrer quatorze navires français chargés et jaugeant 3,458 tonneaux; il en est sorti dix-sept, dont onze chargés d'un tonnage de 1,928 tonneaux; six, c'est-à-dire le tiers, étaient sur lest et jaugeaient 1,167 tonneaux. A Ibraïla, la même année, il en est entré vingt-sept, tous chargés, jaugeant 4,524 tonneaux. Un seul est sorti: c'était un navire de 168 tonneaux. Le port d'Ibraïla est le point central de l'importation et de l'exportation de la Valachie par la voie maritime. Giurgewo, qu'on s'apprête à relier à Bucharest par une chaussée, est le port de cette capitale. Aussi reçoit-il beaucoup d'objets de manufactures et d'arts importés pour cette destination de l'Europe occidentale.

De Tott compare la Moldavie à la Bourgogne. — « J'ai traversé les deux principautés dans toutes les directions, dit le voyageur anglais Thornton, et c'est avec un plaisir bien vif que je retrace ici les impressions que m'ont laissées leurs sites grandioses et pittoresques. Les torrents se précipitant dans des gouffres, et serpentant ensuite dans les vallées, le parfum délicieux du tilleul fleuri, les herbes aromatiques foulées par les troupeaux paissants, la cabane solitaire du berger sur le sommet du coteau, les montagnes s'élevant au-dessus des nuages, couvertes dans toute leur surface au-dessous des neiges d'un lit profond de terre végétale, et ornées de toutes parts par l'éclat d'une verdure riche et vivante, ou par la majesté des forêts antiques et sombres : cet assemblage de beautés, qui s'est présenté tant de fois à mes yeux, a gravé dans ma mémoire un tableau qui ne cessera jamais de m'intéresser. »

« J'ai vu presque toutes les contrées de l'Europe, dit à son tour Carra : en vérité, je n'en connais aucune où la distribution des

plaines, des collines et des montagnes, soit aussi admirable pour l'agriculture et la perspective qu'en Moldavie et en Valachie. »

« La plus grande partie des montagnes de ces principautés, ajoute Baür, ressemble aux plus beaux jardins ; les ruisseaux qui s'en précipitent avec un doux et agréable murmure, roulent dans la plaine une eau claire et saine, et arrosent, en les traversant, les vallon les plus agréables. On les dirait formées exprès pour offrir aux yeu la plus belle vue qu'on puisse imaginer. »

Les bois, où l'on voit des chênes de trois ou quatre pieds de diamètre, sont peuplés par des races innombrables d'oiseaux. Le chant du rossignol est plus doux et plus fréquent dans les forêts de la Valachie que dans aucune partie de l'Europe, et sa mélodie ajoute au charme qu'éprouve le voyageur en traversant ce pays dans les belles soirées d'été.

Malheureusement les habitants des montagnes sont affectés de la même excroissance glandulaire que ceux des Alpes. Son excès fait disparaître tout ce qu'il y a d'humain tant dans le corps que dans l'esprit de ceux qui en sont affectés : ils deviennent complétement idiots. « Je me rappelle, dit Thornton, la sensation pénible que j'éprouvai quand, après une journée fatigante, nous arrivâmes à la couchée dans un village au milieu des montagnes. Les habitants d'une chaumière obscure furent délogés pour nous faire place, et j'ordonnai que la chambre que nous devions occuper fût nettoyée et balayée. En approchant du feu, j'observai une personne assise sur le foyer dans les cendres; je témoignai du mécontentement et de la colère au paysan, qui sur-le-champ retira du coin de la cheminée par la nuque du cou une momie nue et vivante, du moins parut-elle ainsi à mes yeux ; un corps exténué pour fournir à l'énorme excroissance du cou, des jambes comme des fuseaux et retirées, de longs bras pendants des deux côtés, et une tête ne donnant d'autre signe de vie qu'un regard vague et effrayé. J'avoue que je fus pénétré d'horreur; je sentis des remords en privant cette misérable créature de la seule douceur dont elle paraissait jouir; mais mon humanité céda au sentiment plus fort de l'égoïsme ( de la part d'un Anglais l'aveu est bon à noter ), et je ne pus me résoudre à manger et à dormir en pareille compagnie. »

Les bohémiens ou *biganes* sont très-répandus en Valachie et en Moldavie ; ils ne jouissent pas des droits civils et vivent dans la plus grande abjection. Les Juifs y sont aussi en grand nombre. Là comme partout ils se livrent au commerce et aux transactions qui ont l'argent pour mobile. Dans les deux provinces la noblesse est très-nombreuse ainsi que le clergé grec; elle est exempte d'impôts, possède presque toutes les terres, et jouit à peu près seule de tous les droits

publics. Écrasés par les charges, les paysans vivent dans une grande misère.

Les Moldo-Valaques ont conservé quelque chose de l'esprit guerrier des Daces, leurs valeureux ancêtres. Certains usages portent encore le caractère barbare de la horde, mais adouci par la civilisation qui lui a donné une teinte chevaleresque. Telles sont les cérémonies du mariage : le nouveau marié est obligé d'enlever de vive force son épouse; les parents lui présentent successivement à la place de la belle jeune fille les femmes les plus vieilles et les plus laides qu'ils peuvent trouver. L'époux finit par se fâcher, et appelle ses amis restés en armes au dehors. De leur côté, paraissent les frères de la jeune fille et ses amis. Un simulacre de combat s'engage dans lequel quelquefois le sang coule, et l'époux vainqueur emporte au galop de son cheval, comme une proie, celle qui doit être la compagne de sa vie.

Les habitants des provinces danubiennes sont très-hospitaliers. Souvent sur les routes on trouve des jarres remplies d'eau limpide et des paniers pleins de fruit, déposés là par les habitants des villages pour les voyageurs.

La nouvelle de l'approche des Russes jeta parmi les Moldo-Valaques la consternation. Une lettre écrite de Jassy donne d'intéressants détails sur le passage du Pruth et l'envahissement des principautés :

« Le passage du Pruth par les troupes russes n'a pas discontinué depuis le 2 juillet, mais il sera probablement bientôt terminé. Les ponts sur le fleuve, qui sont une propriété particulière, ont paru si faibles qu'on n'a pas jugé prudent d'y laisser passer plus de huit mille hommes en un jour. Jusqu'ici 80,000 hommes sont entrés en Moldavie, savoir, toute la quatrième division de l'armée russe, qui se compose de trois divisions d'infanterie, fortes chacune de 16,000 hommes; d'une division de cavalerie légère de 4,000 hommes, avec 200 pièces d'artillerie; puis, sur la cinquième division de l'armée, une division d'infanterie, une division de cavalerie légère et 100 pièces d'artillerie, à quoi il faut ajouter dix régiments de Cosaques attachés au quatrième corps d'armée (chaque régiment est de 600 hommes), deux bataillons de sapeurs et de mineurs, et un bataillon de tirailleurs dont les carabines ont été achetées à Liége, à raison de 100 roubles d'argent chacune. Deux bataillons passent aujourd'hui le Pruth, près de Skulein, ainsi que l'artillerie cosaque, dont on fait le plus grand éloge. L'avant-garde est sous les ordres du général Von Aurep, qui a été expressément envoyé de Saint-Pétersbourg.

« Le quatrième corps d'armée est commandé par le général Dannenberg, dont tout le monde s'accorde à louer le discernement et l'expérience militaire. Officiers et soldats, tous parlent de lui avec le plus grand enthousiasme. Il est dans sa soixante-deuxième année. mais il

est actif et plein d'ardeur. Le commandant de la cinquième division est le général Luders, qui se trouve encore à Odessa. Dans ce port et à Sébastopol, les autres troupes appartenant à sa division sont prêtes à marcher au premier signal. Le prince Gortschakoff est général en chef. Il est dans sa soixante-dixième année et a une mauvaise santé; mais c'est un officier distingué. Le 5 du courant, il a fait son entrée solennelle à Jassy pour surveiller l'entrée des troupes en Moldavie, et le 21, il est parti pour Bucharest, où il se propose d'établir son quartier général. Son état-major est à présent sous les ordres du général Burtulisse, qui, cependant, sera bientôt remplacé par le général Kotzebue. Ce dernier, qui était général de l'état-major de l'armée du Caucase et qui se trouvait en congé à Paris, a été mandé par courrier. Le général Sixtel est à la tête de toute l'artillerie. Le général Martinon est général de l'état-major de la quatrième division. Les dixième, onzième et douzième divisions d'infanterie sont commandées par les généraux Soimonou, Parlow et Liprandi. La cavalerie appartenant à cette division est sous les ordres du général Nicod.

« Le premier jour que les troupes russes ont passé le Pruth, le comte Suchtelen, l'un des aides de camp du prince Gortschakoff, a été envoyé avec des dépêches à Hermanstadt, en Transylvanie. Le chef du bureau diplomatique du prince Gortschakoff est le conseiller Charles Von Kotzebue, autrefois consul général russe dans les principautés danubiennes.

« Une partie des troupes russes qui occupent actuellement la Moldavie sera, dit-on, envoyée sur la frontière de la Transylvanie. Il est difficile de donner une idée des communications qui s'échangent entre le quartier général de l'armée et la Russie. Un jour, il n'y a pas eu moins de cent seize chevaux tenus prêts, à chaque relais, pour les courriers. Par les ordres du prince Gortschakoff, une partie de la milice moldave a été envoyée jusqu'à Tokutch pour faire le service aux magasins de blés et aux hôpitaux russes. Les postes de la frontière, le long du Danube, se sont renforcés de troupes moldaves. Les officiers russes parlent ouvertement, et sans réserve, d'une extension inévitable du territoire russe. Le conseiller Kotzebue lui-même partage cette opinion.

« Le gouvernement des principautés existe encore de nom; mais on peut se figurer jusqu'à quel point il subsiste en réalité, en sachant que les deux hospodars ont reçu l'ordre d'aller rendre hommage au prince Gortschakoff. Celui-ci présidait au *Te Deum* qui a été chanté, le 7, en l'honneur de l'anniversaire de la naissance de l'impératrice de Russie, et auquel le consul anglais a seul refusé d'assister.

« Le prince Gortschakoff a, le premier, baisé la Bible, et, le premier

aussi, il a quitté l'église. Le demi-souverain, prince de Gika, n'avait à jouer qu'un rôle fort secondaire. J'ajouterai, comme fait curieux, qu'il court parmi les soldats russes un bruit auquel ils croient d'ailleurs, que la Porte a vendu la clef du saint sépulcre aux Juifs, et que le monde périra si la Russie n'accourt pas à la défense des lieux saints. Le 13, le général Dannenberg est parti aussi pour Tokutsch. Il a été laissé à Jassy une garnison de 750 hommes seulement sous les ordres d'un lieutenant-colonel. »

A la nouvelle de l'occupation des provinces, les Moldo-Valaques qui se trouvaient à Paris rédigèrent une protestation qu'ils envoyèrent à tous les journaux. Seuls, le *Siècle* et la *Presse* consentirent à publier ce document que nous reproduisons :

« La Russie vient d'envahir les provinces danubiennes, la Moldavie et la Valachie. Ces provinces sont notre patrie : nous avons encouru l'exil pour leur liberté ; nous souffrons pour elles, nous vivons pour elles. Aujourd'hui le pied des armées russes les étreint : victimes, elles n'ont même plus la possibilité de pousser un cri de douleur. Qui élèvera la voix pour elle, si ce n'est nous ? Qu'on nous permette donc de nous adresser en leur nom à la conscience du monde civilisé. C'est à la fois notre droit et notre devoir : leur oppression, c'est la nôtre !

« Les provinces danubiennes ont en Europe une position qui a besoin d'être définie.

« Elles sont habitées par une race particulière et homogène qui n'est ni slave, ni turque, ni russe. Cette race est latine ; elle appartient aux familles de l'Europe occidentale ; elle descend des colonies romaines établies dans la vallée du Danube. On s'est appliqué à jeter des ombres sur nos origines ; il est nécessaire de les écarter. La force, la ruse, le temps ont pu nous diviser, nous donner des noms distincts, nous faire des destinées différentes ; mais, libres encore ou opprimés, nous n'avons pas cessé d'être solidaires ; nous sommes Roumains ; c'est le titre commun qui nous rallie, et un jour nous nous retrouverons dans le sentiment de notre unité.

« Les provinces danubiennes ont lutté sans cesse pour échapper à la servitude. Personne n'a plus fait d'efforts qu'elles dans les temps de barbarie, et personne n'a plus gagné qu'elles le droit d'être respecté dans un siècle de civilisation.

« Nous nous sommes rattachés à la Turquie, mais librement, par une convention, dans la mesure de cette convention et non au-delà.

« Au XV^e siècle, entourés d'ennemis, nous avons eu besoin d'un appui : nous avons invoqué celui de la Turquie, nous nous sommes placés sous son protectorat, sans aliénation de notre indépendance ; nous avons stipulé nos conditions, nous avons fait nos réserves ; nous ne nous sommes engagés qu'à une chose, à payer un tribut. En retour-

la Turquie s'est engagée à nous protéger contre nos ennemis extérieurs. Nous ne sommes point une province conquise, ni assimilée, ni même annexée. Nous sommes restés maîtres de nous-mêmes sous une souveraineté définie et limitée.

« Voilà ce qui est nécessaire à dire pour que notre situation actuelle puisse être bien appréciée.

« La Russie nous envahit. A quel titre? Elle a eu la prétention de nous envahir chaque fois qu'il lui a plu de faire la guerre à la Turquie; mais, nous le déclarons, elle n'en a jamais eu le droit. Nos conventions sont précises. Nous devons tribut à la Turquie; elle nous doit protection, mais nous ne nous confondons pas avec elle.

« La Russie est deux fois injuste et violente : elle l'est vis-à-vis de la Turquie par ses exigences; elle l'est envers nous par l'invasion de pays étrangers au débat qu'elle élève.

« Depuis longtemps et à dessein, les principes en ce qui nous concerne ont été altérés. La Russie a cherché à nous créer une situation qui n'est pas la nôtre; elle a contesté ou amoindri notre indépendance autant qu'elle l'a pu. La Turquie et l'Europe s'y sont prêtées avec imprévoyance, en ne comprenant pas que l'individualité des provinces danubiennes, leur neutralité, leur inviolabilité étaient le premier rempart de Constantinople.

« Nous sommes envahis; on nous doit protection. Comment peut-on hésiter à nous l'accorder? comment ne l'avons-nous pas obtenue déjà? La Turquie nous la doit; c'est le cas prévu par nos traités avec elle. Non-seulement on nous attaque et elle est en demeure de nous défendre; mais ici c'est pour elle et dans sa cause même qu'on nous attaque. Elle pourrait à la rigueur tolérer l'occupation d'une de ses provinces, car, après tout, elle n'est pas liée vis-à-vis d'elle-même; mais vis-à-vis de nous elle est liée, et elle manque à des obligations positives en ne nous protégeant pas.

« La Turquie ne peut pas nous abandonner à l'occupation russe; elle ne doit pas délibérer; elle ne doit pas négocier sous l'empire d'un pareil fait. C'est la guerre déclarée du moment où l'on nous envahit, et elle n'est plus libre de séparer notre cause de la sienne.

« Nous la rappelons aux traités et aux engagements qu'elle a pris. Qu'elle y réfléchisse; la crise est suprême! Toutes ses concessions antérieures n'ont abouti qu'à la compromettre : une nouvelle faiblesse ne la sauverait pas. En nous abandonnant, nous le lui prédisons, elle se perdrait. Comment invoquera-t-elle la protection de l'Europe si elle commence par manquer elle-même à ceux qu'elle doit protéger?

« Voilà les principes et les faits; voilà le droit et les violations. Nous les soumettons à la conscience du monde civilisé.

« Nous protestons contre l'invasion des provinces danubiennes par la Russie.

« Nous adressons à la Turquie une solennelle mise en demeure de se défendre en nous protégeant.

« Notre patrie est opprimée. Le droit des gens violé crie en nous, et malheur à qui ne l'écouterait pas ! Nous demandons assistance; mais nous sommes prêts à nous aider nous-mêmes, et l'histoire a prouvé que nous n'y sommes pas impuissants. Les provinces danubiennes sont ici, comme à leur origine, le poste avancé du monde occidental. La barbarie les menace aujourd'hui comme autrefois. Si l'invasion passe sur elles, elle passera sur la Turquie et après la Turquie sur l'Europe.

« Au nom de nos compatriotes.

« Paris, 12 juillet 1853.

« *Signé :* BOLLAC, maire de la ville de Bucharest; — STEPHAN GOLESCO, membre du gouvernement provisoire en 1848; — C.-A. ROSETTI, *idem;* — JOSAPHAT, archimandrite; — J.-E. VOÏNESCO, ministre secrétaire d'État. »

Cependant la Porte continuait ses préparatifs de guerre; mais, persistant dans l'attitude conciliatrice qu'elle avait prise dès le principe de cette affaire, elle publiait, à la date du 14 juillet, une protestation peu énergique servant en même temps de réponse à une circulaire de M. de Nesselrode.

Voici ce document :

« La Sublime Porte vient d'apprendre officiellement que l'armée russe a passé le Pruth et qu'elle est entrée dans la Moldavie avec l'intention d'occuper aussi la Valachie.

« Ce mouvement, opéré sans son concours sur une partie intégrante de son empire, a dû lui causer autant de peine que de surprise.

« Il lui est pénible de voir les habitants de ces provinces loyales et tranquilles exposés à toutes les chances d'une occupation militaire; il lui est difficile de concilier une telle agression avec les déclarations pacifiques et les assurances amicales que le cabinet de Saint-Pétersbourg a tant de fois réitérées; il lui est encore plus difficile de ne pas s'étonner d'une opération qui porte atteinte aux principes établis dans le traité de 1841.

« La Sublime Porte, en exprimant les sentiments que lui fait éprouver cet événement, ne peut se dispenser de mettre dans leur vrai jour quelques circonstances auxquelles les ministres de S. M. Impériale se sont efforcés en vain de donner une conclusion telle que la leur faisait désirer leur amour de la justice et de la tranquillité.

« Les négociations qui furent entamées de concert avec le prince Menschikoff se bornaient d'abord aux points qui souffraient des diffi-

cultés relativement à la question des lieux saints, et les difficultés qui en étaient les objets principaux ne tardèrent pas à recevoir une solution propre à satisfaire toutes les parties intéressées.

« Nous avons consenti en outre à la construction d'une église et d'un hôpital à Jérusalem pour le service spécial des Russes, en sorte que les concessions demandées en faveur des prêtres et pèlerins de la même nation n'ont pas été refusées non plus.

« Après l'heureuse conclusion de la partie des négociations qui avait trait au seul objet ostensible de la mission extraordinaire du prince Menschikoff, cet ambassadeur s'est empressé, avec les plus vives instances, de faire accepter une autre demande dont les conséquences, si elle avait été admise par le gouvernement de S. M. le sultan, n'auraient pas manqué de porter une grave atteinte aux intérêts de l'empire et de compromettre les droits souverains qui en sont les ornements et les soutiens.

« On a vu par les communications officielles que la Sublime Porte a faites en temps et lieu aux hautes puissances, qu'elle n'hésite point à donner des assurances suffisantes, capables de dissiper les doutes qui ont amené les discussions relatives aux droits, aux priviléges spirituels, et à d'autres immunités qui s'y rattachent, et dont les églises grecques et les prêtres grecs sont en possession de la part de S. M. le sultan. Loin de songer à retirer une partie quelconque de ces priviléges ou même à en restreindre la jouissance consacrée par leur utilité, Sa Majesté Impériale se fait une gloire de les confirmer publiquement, et, fidèle aux maximes de la justice et de la clémence, de les mettre à l'abri de tout préjudice au moyen d'un acte solennel revêtu de son hatti-schérif et qui a été porté à la connaissance de tous les gouvernements amis.

« Tel étant le cas, ce serait une chose oiseuse que d'encombrer cette question de détails inutiles. Il suffit ici de constater que, d'un côté, la demande de l'ambassadeur russe, nonobstant certaines modifications soit dans les termes, soit dans la forme, demeurait à la fin inadmissible à cause de ce qui vient d'être expliqué; tandis que, de l'autre côté, elle devenait sans objet réel par suite des garanties solennelles données spontanément par le souverain lui-même à la face du monde entier. Ces faits incontestables suffisent pour dégager la Sublime Porte de toute obligation de s'excuser davantage au sujet des priviléges religieux. Il est d'une évidence incontestable que l'indépendance d'un Etat souverain est nulle, si parmi ses attributions il n'existe pas celle de refuser sans offense une demande que les traités n'autorisent point, et dont l'acceptation serait en même temps superflue, quant à son objet ostensible, et non moins humiliante que nuisible à la haute partie qui s'en excuse. Néanmoins la Sublime Porte

ne se désiste en rien de son désir amical et profondément sincère non-seulement de remplir tous ses engagements envers la Russie avec la plus scrupuleuse exactitude , mais en outre de lui donner une nouvelle preuve de ses dispositions cordiales qui soit compatible avec les droits sacrés de la souveraineté et avec l'honneur et les intérêts fondamentaux de son empire.

« Elle est toujours prête à réitérer les assurances promises dans la lettre en date du 4/16 juin, écrite en réponse à celle de S. Exc. le comte de Nesselrode, portant la date du 19 mai (v. s.), et elle est encore disposée, pour peu que l'on veuille s'arrêter à un arrangement propre à satisfaire la cour de Russie sans préjudice pour les droits sacrés du sultan, à envoyer un ambassadeur extraordinaire à Saint-Pétersbourg, pour chercher, de concert avec le cabinet russe, les moyens de parvenir à ce but. Quant au passage de la lettre de S. Exc. le comte de Nesselrode relatif à l'invasion éventuelle du territoire ottoman, la Sublime Porte a déjà déclaré qu'elle ne saurait l'accepter; et puisque cette lettre, ainsi que la réponse du ministère ottoman, ont été sur-le-champ communiquées aux puissances signataires du traité de 1841, il devient évidemment inutile de se répandre en détails sur une question aussi pénible.

« A la suite de ces circonstances et en vertu de ces considérations, le gouvernement de Sa Majesté avait lieu d'espérer que les motifs fondés qu'il n'a cessé d'alléguer pour justifier le refus de son consentement, l'impossibilité dans laquelle il se trouve de l'accorder et le désir sincère qu'il a exprimé à plusieurs reprises de voir renouer les relations cordiales des deux hautes parties, seraient enfin appréciés, et que la cour de Russie reviendrait à des sentiments plus équitables à son égard. La Sublime Porte éprouve d'autant plus de douleur en se voyant déçue dans cet espoir, que les qualités éminentes de l'empereur de Russie, sa modération et sa justice connues ne lui permettent pas de supposer que Sa Majesté serait capable de vouloir fonder ses demandes sur d'autres bases que celles de la raison et du bon droit, et qu'elle a tout récemment donné, soit au sultan lui-même, soit aux puissances européennes, des assurances positives de son désir et de respecter la dignité et de maintenir l'indépendance de l'empire ottoman.

« Voilà dans quel état de choses la Sublime Porte vient de recevoir l'avis officiel que les troupes russes ont franchi la frontière.

« Si la cour de Russie persiste à fonder la demande de consacrer par un document obligatoire envers elle les priviléges religieux dont il est question dans le traité de Kaïnardji, il est à remarquer que la promesse contenue dans la première partie de l'art. 7 de ce traité, relativement à la protection de la religion chrétienne et de ses églises, est

une généralité, et l'on ne peut guère y voir le degré de force que la Russie lui attribue, et encore moins une spécialité en faveur de la religion grecque.

« Quoi qu'il en soit, si la Sublime Porte manquait de protéger la religion et les églises chrétiennes, c'est alors seulement qu'il faudrait lui rappeler sa promesse en citant le susdit traité, et il n'est pas moins clair que cette nouvelle proposition ne saurait être fondée sur ce traité, attendu que les priviléges et les immunités de la religion grecque ont été octroyés par la Sublime Porte sans la demande ni l'intervention de qui que ce fût. C'est, en effet, un point d'honneur pour elle de les maintenir à présent et à l'avenir, et un devoir que lui impose son système plein de sollicitude pour ses sujets. Les firmans qui viennent d'être promulgués, et qui confirment les priviléges et les immunités de toutes les religions, témoignent publiquement des fermes intentions de la Sublime Porte à cet égard; de manière que, sans le moindre doute, une intervention étrangère n'est point du tout nécessaire à cet effet. Seulement, puisque la cour de Russie a conçu, quel qu'en puisse être le motif, des soupçons par rapport à ces priviléges religieux, et que la religion grecque est celle de l'auguste empereur et d'une grande partie de ses sujets, la Sublime Porte, mue par ces considérations, comme aussi par déférence pour les relations amicales qui existent encore entre les deux puissances, ne recule pas devant la résolution de donner, à ce sujet, des assurances suffisantes. Mais si un gouvernement contractait, sur les droits et priviléges qu'il a de son propre mouvement accordés aux églises et aux prêtres d'une nation de tant de millions d'âmes soumises à son autorité, des obligations exclusives avec un autre gouvernement, ce serait partager son autorité avec ce gouvernement, ce ne serait qu'anéantir sa propre indépendance.

« Les traités conclus entre la Sublime Porte et la cour de Russie concernant les deux principautés n'autorisent en aucune manière l'envoi, de la part de la Russie, de troupes dans ces deux pays, et l'article y relatif, qui se trouve dans le sened de Balta-Liman, est subordonné au cas où éclateraient des troubles internes; ce qui n'est nullement le cas dans la circonstance actuelle.

« Le fait est que ce procédé agressif de la part de la Russie ne saurait être, en principe, considéré autrement que comme une déclaration de guerre, donnant à la Sublime Porte le droit incontestable d'employer en revanche la force militaire. Mais la Sublime Porte est loin de vouloir pousser ses droits à l'extrême. Forte de la justice qui règle sa politique envers les puissances, elle préfère les réserver, dans l'attente du retour spontané de la Russie à une manière d'agir plus conforme à ses déclarations. C'est dans le but d'écarter tout obstacle

à ce retour qu'elle se borne, pour le moment, à protester contre l'agression dont elle a bien le droit de se plaindre. Elle croit offrir, par ce moyen, au monde entier une nouvelle preuve de la modération du système qu'elle a adopté dès le commencement de cette affaire. Elle s'abstient de tout acte hostile; mais elle déclare qu'elle ne consent en aucune manière à ce que l'on fasse entrer de temps en temps des troupes dans les provinces de Moldavie et de Valachie, qui sont partie intégrante de l'empire ottoman, en les regardant comme une maison sans maître.

« Elle proteste donc formellement et ouvertement contre cet acte, et dans la conviction que les puissances signataires du traité de 1841 ne donneraient pas leur assentiment à une pareille agression, elle leur a fait un exposé des circonstances et garde en attendant une attitude armée pour sa défense.

« Pour en venir à la conclusion, elle répète que S. M. le sultan est toujours désireux d'aller au-devant de toute réclamation fondée de la cour de Russie, ce dont il a déjà donné maintes preuves, et est prêt à redresser tout grief concernant les affaires religieuses dont pourraient avoir à se plaindre ses sujets grecs; que réparation a été faite par rapport aux lieux saints, que cette question a été résolue à la satisfaction de la Russie, et que la Sublime Porte n'hésite pas à offrir des assurances plus explicites, afin de confirmer l'arrangement qui a été fait au gré de toutes les parties.

« Constantinople, le 2 (14) juillet 1853 (8 chevval 1269). »

# IX.

Circulaire du comte de Nesselrode réfutée par le gouvernement français. — Tentatives de conciliation par les puissances européennes. — Conduite vexatoire des Russes dans les provinces envahies. — Préparatifs de guerre de la Russie. — Effets qu'ils produisent à Constantinople. — Les troupes du Caucase forment un cordon sur la frontière. — Description géographique du Caucase — Aperçu sur les peuplades qui l'habitent et sur Schamyl. — Nouvelles tentatives de la diplomatie. — Conférences de Vienne. — Note proposée. — La Russie y adhère. — La Porte exige des modifications que repousse le cabinet de Saint-Pétersbourg. — Exaltation guerrière des Russes et des Turcs. — Séances du divan. — Manifeste de la Porte. — Les escadres de France et d'Angleterre franchissent les Dardanelles. — Note du *Moniteur*. — Le commandement des troupes turques du Danube est remis à Omer-Pacha. — Biographie de ce général. — Dispositions militaires. — Les Turcs traversent le premier bras du Danube.

Tout en envahissant les provinces danubiennes, la Russie ne cessait de protester de son amour de la paix et de repousser toute pensée d'agrandissement territorial. La circulaire adressée par son ministre, le comte de Nesselrode, aux agents diplomatiques, à la date du 20 juin, se terminait ainsi :

« Nos troupes entrent dans les principautés, non pour faire à la Porte une guerre offensive que nous éviterons au contraire de tout notre pouvoir aussi longtemps qu'elle ne nous y forcera point; mais parce que la Porte, en persistant à nous refuser la garantie morale que nous avions droit d'attendre, nous oblige à y substituer provisoirement une garantie matérielle; parce que la position qu'ont prise les deux puissances dans les ports et eaux de son empire, en vue même de sa capitale, ne pouvant être envisagée par nous dans les circonstances actuelles que comme une occupation maritime, nous donne en outre une raison de rétablir l'équilibre des situations réciproques moyennant une prise de position militaire. Nous n'avons, du reste, aucune intention de garder cette position plus longtemps que ne l'exigeront notre honneur ou notre sécurité. Elle sera toute temporaire; elle nous servira uniquement de gage, jusqu'à ce que de meilleurs conseils aient prévalu dans l'esprit des ministres du sultan. En occupant les principautés pour un temps, nous désavouons d'avance toute idée de conquête. Nous ne prétendons obtenir aucun agrandissement de territoire. Sciemment et volontairement, nous ne chercherons à exciter aucun soulèvement parmi les populations chrétiennes de la Turquie. »

Et plus loin :

« Nous l'avons dit, et nous le répétons : l'empereur ne veut pas plus aujourd'hui qu'il ne l'a voulu dans le passé renverser l'empire ottoman, ou s'agrandir à ses dépens. Après l'usage si modéré qu'il a fait en 1829 de la victoire d'Andrinople, quand cette victoire et ses conséquences mettaient la Porte à sa merci ; après avoir, seul en Europe, sauvé la Turquie, en 1833, d'un démembrement inévitable; après avoir, en 1839, pris auprès des autres puissances l'initiative des propositions qui, exécutées en commun, ont de nouveau empêché le sultan de voir son trône faire place à un nouvel empire arabe, il devient presque fastidieux de donner les preuves de cette vérité. Au contraire, le principe fondamental de la politique de notre auguste maître a toujours été de maintenir aussi longtemps que possible le *statu quo* actuel de l'Orient. Il l'a voulu et le veut encore, parce que tel est, en définitive, l'intérêt bien entendu de la Russie, déjà trop vaste pour avoir besoin d'une extension de territoire ; parce que, prospère, paisible, inoffensif, placé comme utile intermédiaire entre des États puissants, l'empire ottoman arrête le choc des rivalités qui, s'il tombait, se heurteraient incontinent pour s'en disputer les ruines ; parce que la prévoyance humaine s'épuise vainement à chercher les combinaisons les plus propres à combler le vide que laisserait dans l'équilibre politique la disparition de ce grand corps. »

Les allégations contenues dans cette circulaire furent victorieusement réfutées par le gouvernement français dans une dépêche-circulaire du ministre des affaires étrangères, M. Drouin de Lhuys. Dès le commencement des menaçants préparatifs de guerre que la Russie faisait en Bessarabie et dans la province de Sebastopol, la France et l'Angleterre, agissant d'un commun accord, avaient chacune préparé une escadre. Lorsque le prince Menschikoff eut quitté Constantinople, en rompant toute relation diplomatique avec la Porte, ces escadres combinées reçurent l'ordre d'aller mouiller dans la baie de Besika, où elles arrivèrent vers le milieu de juin.

Le cabinet russe parlait de la position prise par les deux puissances dans les ports et les eaux de l'empire ottoman, en vue de la capitale, comme d'une occupation maritime donnant à la Russie le droit de rétablir l'équilibre entre les positions respectives en occupant une position militaire. Ainsi était justifiée l'occupation de la Moldavie et de la Valachie.

C'était dénaturer les faits de la manière la plus flagrante. Les flottes n'avaient pris leur position que lorsqu'il ne pouvait rester aucun doute sur les intentions de la Russie. On ne saurait confondre l'occupation militaire des deux provinces, contre le gré de leur souverain légitime, avec la présence d'une flotte hors des côtes de l'empire, présence qui

a lieu sur le désir et la demande exprimés par le souverain, et dans le but de le protéger, sans qu'il y ait cependant occupation quelconque de son territoire et sans qu'on se soit écarté de la stricte règle qui, en temps de paix, ferme les Dardanelles aux pavillons de guerre étrangers. L'emploi d'arguments de cette espèce est la meilleure preuve de la faiblesse de la cause qu'ils sont destinés à défendre.

La présence d'une flotte alliée dans les ports d'une puissance amie ne peut nullement être assimilée à l'occupation d'un territoire. Le cas était même diamétralement opposé, car la Porte, dans l'exercice de son droit incontestable, avait sollicité la France et l'Angleterre de s'approcher des Dardanelles, quoique ce ne fût pas en vue de la capitale, dans le but positif de repousser une attaque contre son indépendance. Dans cette circonstance, les restrictions imposées par les traités étaient respectées par la France et l'Angleterre, bien qu'elles eussent été violées par la Russie.

Où trouve-t-on dans le droit public que, pour un grief diplomatique, on puisse occuper un pays sans une déclaration préalable de guerre et comme une simple garantie? L'état de guerre ou de paix est marqué de caractères distincts qui ne peuvent jamais se confondre. Quand on est en guerre, on peut s'emparer d'un pays par la conquête, le détenir ensuite comme garantie d'un subside ou d'une indemnité stipulée. Quand on est en paix et qu'on a néanmoins des griefs, on les expose, on les fait valoir; au besoin, on obtient un médiateur ou bien on traite par soi-même; mais on n'a pas le droit de prendre possession d'un territoire, même neutre, en pleine paix.

Cependant des tentatives de conciliation étaient faites par la France et l'Angleterre d'un côté; de l'autre, par l'Autriche, qui avait envoyé aux frontières de la Servie un corps d'observation de 50,000 hommes. La Russie feignait de se prêter à ces négociations pour gagner du temps et continuer ses préparatifs de manière à en imposer tellement, qu'elle pût obtenir ce qu'elle désirait par un bon traité, sans qu'il lui en coûtât un homme ni un écu, quitte à saisir un peu plus tard un prétexte pour exiger davantage, selon les recommandations de Pierre le Grand.

Au moment même où la diplomatie réunissait ses efforts pour de nouveaux projets d'arrangement, l'hospodar de Moldavie, le prince Ghika, par suite de la pression des autorités russes, faisait savoir à la Porte qu'il ne pouvait plus continuer ses relations avec le gouvernement du sultan. En réponse à cette déclaration, le divan envoya immédiatement aux deux hospodars de Moldavie et de Valachie l'ordre de quitter, avec toutes les autorités, les provinces envahies. Les consuls de France et d'Angleterre furent également invités par leurs gouvernements respectifs à amener leur pavillon. La Moldavie et la Valachie

furent soumises par les Russes à une contribution en nature. Plusieurs jeunes boyards, fils des premières familles, ayant manifesté leur mécontentement contre les exactions des troupes, furent immédiatement incorporés à l'armée moscovite pour y servir, pendant trois ans, comme simples soldats. En même temps, le tribut destiné à la Turquie était saisi. Une flottille russe, composée de cent cinquante chaloupes canonnières et de cinquante autres bâtiments bien armés, ayant son centre d'opération à Ismaïl, dominait toute la partie intérieure du Danube et commandait entièrement le fleuve.

Le 7 juillet, lorsque fut officiellement connue l'entrée des Russes dans les principautés du Danube, un mouvement des plus vifs se manifesta à Constantinople dans toutes les régions politiques. Le sultan fit appeler sur-le-champ Riza-Pacha, homme d'énergie, longtemps opposé à la réforme, à laquelle il s'est depuis sincèrement rallié, et lui demanda son avis sur la situation. Riza-Pacha répondit que la Russie faisant la guerre à la Turquie, il fallait immédiatement repousser la force par la force. Le sultan, bien que ses sentiments personnels ne fussent pas absolument favorables à Riza, se montra visiblement disposé à adopter l'avis qui lui était offert, et à donner à l'ancien favori de son père une place dans le cabinet, en conservant toutefois les ministres actuels.

Grande fut l'émotion dans la diplomatie. Elle mit tout en œuvre pour convaincre le sultan qu'il importait de ne rien précipiter; que les puissances ne s'opposaient pas à ce que la Turquie repoussât la force par la force, si la Russie ne se désistait pas de ses prétentions et ne s'engageait point à repasser le Pruth dans un délai donné. La dignité de la Porte, dirent les agents diplomatiques à Abdul-Medjid, peut lui conseiller la guerre, mais elle ne saurait lui commander la guerre sans discernement.

Le sultan céda, mais non pas définitivement. La diplomatie ne put obtenir de lui qu'un délai passé lequel Sa Hautesse déclara qu'elle se vengerait des affronts dont elle était abreuvée par la Russie, laissant à ses alliés à décider dans leur propre intérêt s'ils devaient ou non soutenir la Turquie dans cette lutte inégale. Les ambassadeurs en référèrent en toute hâte à leurs gouvernements.

La Russie ne restait pas inactive. En sa qualité d'aide de camp général du tzar Nicolas, le prince Mensckikoff ordonna aux troupes russes du Caucase de se retirer de ce pays et de former sur les frontières un cordon spécial de surveillance. Profitant de ce mouvement de retraite et de la situation de la Russie vis-à-vis de la Porte, l'intrépide chef des montagnards, l'émir Schamyl donna l'ordre à l'un de ses lieutenants, le naïd Mohammed-Bey, d'envahir la Gourie russe. L'attaque fut effectuée par les Circassiens dans la nuit du

27 au 28 juillet, avec des forces extraordinaires dirigées contre l'importante forteresse russe de Toprak-Kalé dont, après un combat acharné, les Circassiens s'emparèrent. Cette forteresse fut immédiatement démantelée par les troupes de Schamyl, qui se rendirent maîtresses de toutes les munitions qu'elle renfermait ainsi que de deux cents pièces de canon.

Ce fait important donna à la Porte l'assurance que, dans la guerre qui se préparait, elle pourrait compter sur l'appui des montagnards du Caucase. Il n'est pas hors de propos de donner ici quelques détails sur ces peuplades guerrières qui, depuis cinquante ans, résistent à la Russie, à ses généraux les plus habiles, à ses armées les plus puissantes, et qui, dans la crise actuelle, vont être appelées à remplir un rôle nouveau. Nous emprunterons quelques-uns de ces détails à M. Armand Vernhette, l'un des rédacteurs du journal *le Pays.*

Le mont Caucase est une chaîne continue de montagnes de la plus grande élévation, laquelle occupe entièrement l'espace de terre ou isthme compris entre la mer Noire et la mer Caspienne, par les 40 et 42 degrés de latitude nord. Son inclinaison est de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est. Sa longueur est de deux cents lieues en ligne droite. Il offre un massif aussi étendu et encore plus élevé que les Alpes d'Europe, puisque son pic dominant (le mont Elbourous) a une élévation de 5,425 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les plus hautes sommités de cette chaîne sont granitiques; mais ses flancs sont couverts de schiste et de grès. On trouve rarement du calcaire dans les hautes vallées; mais on en voit à nu et en très-grandes masses sur le littoral maritime. Les pentes du Caucase sont extrêmement escarpées vers le nord, et descendent d'une manière presque abrupte sur le grand plateau qui termine de ce côté les vastes steppes de la Russie. Aux yeux des voyageurs qui viennent du nord, le Caucase présente de loin l'aspect d'une immense muraille aussi imposante par sa longueur que par sa grande élévation. Ses pentes méridionales sont assez douces et se lient avec les chaînes montueuses dont nous avons parlé plus haut. Les sommités sont couronnées de neiges éternelles; mais ses flancs sont couverts d'arbres et de pâturages. Le luxe de la plus brillante végétation se montre principalement sur son versant méridional. En avant du flanc septentrional on voit couler le Kouban vers la mer Noire, et le Térek vers la mer Caspienne. Ces deux cours d'eau descendent des plus hautes sommités placées au centre de la chaîne caucasienne. Le Kour, qui prend sa source près des mêmes crêtes du côté du midi, longe de l'est à l'ouest le pied méridional du Caucase, et verse ses eaux dans la mer Caspienne, après avoir reçu l'Araxe, qui prend naissance dans les montagnes dont le mont Ararat est un des points culminants.

Les montagnes du Caucase sont situées dans toute leur longueur en face des plaines russes : elles les dominent, et sans cesse leurs peuplades guerrières les menacent de l'invasion ou du pillage. Dans ses grandes conquêtes, dans sa course vers l'orient, la Russie a rencontré là une barrière infranchissable, des ennemis qu'elle n'a jamais pu vaincre et dompter entièrement. Il est facile de comprendre quels intérêts immenses sont groupés pour l'Europe, pour le monde et surtout pour l'empire moscovite, autour de ces forteresses qui séparent encore les steppes de l'occident des plaines plus fortunées de l'Asie.

Débris des hordes victorieuses d'Attila, les peuplades caucasiennes en ont gardé le type énergique et sauvage. Ce sont les derniers vestiges du vieux monde encore debout au milieu du monde moderne. Pour retrouver la trace des luttes incessantes de ces tribus contre les conquérants moscovites, il faut arriver au moyen âge. Elles avaient résisté aux Tartares, aux Turcs, aux Persans. Dès l'origine, la Russie osait à peine les attaquer, car derrière elles pouvait se lever l'Asie tout entière. Mais la Russie étendit son empire dans la Crimée et la Mongolie; un ukase du tzar Paul incorpora, au commencement de ce siècle, la Géorgie à l'empire. Dès lors sans trêve ni merci s'engagea la lutte. Depuis cinquante ans elle dure, et c'est à peine si, par quelques progrès sérieux, la Russie a pu compenser d'immenses sacrifices d'argent et de soldats. Par sa patiente énergie, sa diplomatie habile à diviser, ses efforts de colonisation, par l'influence pénétrante des mœurs civilisées, elle a pu affaiblir ses ennemis du Caucase; elle ne les a pas domptés.

La longue ligne des montagnes caucasiennes s'étend entre les deux mers qui séparent l'Europe de l'Asie; le centre est à Kasbeck. C'est là qu'existe la grande communication de la Russie avec la Géorgie et que passe la seule route militaire traversant le Caucase du nord au sud. Il existe deux régions bien distinctes, séparées par le défilé du Dariel et habitées par des tribus diverses, indépendantes les unes des autres. Dans l'une sont des peuplades victorieusement retranchées et que l'on a pu à peine explorer et connaître : ce sont, par exemple, les Ubiches, les Ossètes, moins belliqueux, adoucis par le christianisme, mais non soumis et vaincus. Plus près de la ligne russe se trouvent les Tcherkesses, peuplade guerrière, enthousiaste, qui, pendant trente ans, a tour à tour ravagé les provinces de la Russie et défié ses armées. Chez eux la lutte est assoupie. Les gouverneurs du Caucase ont tout fait pour les attirer par la douceur, par l'intrigue, par l'intérêt. On a fait pénétrer au milieu d'eux la civilisation et l'aisance. On en a envoyé à Saint-Pétersbourg pour former des escadrons de la garde, pour y être comblés de faveurs. Il ne faut pas croire cependant que les

peuplades tcherkesses soient à jamais acquises à la Russie; d'un instant à l'autre l'écho des batailles peut réveiller ces lions des montagnes.

L'autre partie des monts caucasiens est baignée par la mer Caspienne. Là vivent les peuplades les plus guerrières et les plus féroces: les Tchetchens et les Lesghis. Là, depuis vingt ans, les deux illustres chefs Kasi-Molla et Schamyl épuisent ou déciment les armées russes, qui paient chèrement leurs faibles conquêtes. Quelque mystérieuse que soit pour l'Europe l'histoire de ces luttes étranges, on peut en suivre cependant les phases sanglantes. Le plus habile des généraux russes chargés de la guerre du Caucase, c'est Yermoloff, qui sut dompter ou attirer les Tcherkesses, maîtrisa les Tchetchens et put établir sur les deux lignes des forteresses avancées. Il fut rappelé en 1826. Après lui, les généraux de Rosen, Paskiewitz et Neldkart ont eu tour à tour des succes ou des revers toujours sanglants. Depuis neuf ans, l'empereur Nicolas a confié cette tâche immense de la pacification du Caucase au prince Woronzoff, qu'il a investi d'une autorité souveraine sur les vastes provinces conquises depuis deux siècles entre le Pruth et l'Aras. Administrateur habile et tenace, général prudent et énergique, le prince Woronzoff a beaucoup fait pour le triomphe de la Russie : il a été seul capable de résister, victorieusement parfois, au grand chef Schamyl, dont nous allons esquisser la vie aventureuse. Depuis 1834, Schamyl règne sur une partie des peuplades du Caucase. Il en est le chef suprême, le roi-prophète. Grand général, chef audacieux, législateur habile, il a su réunir en un faisceau ces populations dispersées. Il a institué une nouvelle religion de l'État, celle des Ulémas du Daghestan. Né en 1797, initié de bonne heure au fanatisme religieux et aux luttes de la guerre, il s'est révélé un jour soudainement à ces peuples étonnés. Aujourd'hui encore, le cri de guerre des montagnes du Caucase : *Mahomet est le premier prophète d'Allah; Schamyl est le second!* sert de ralliement aux ennemis des Russes. Chassé de sa forte retraite d'Akulcho par le général Grabbe, il écrasait, en 1843, l'armée russe à Dargo. Tour à tour vaincu et vainqueur, il reparaît au milieu des ruines et surprend ses ennemis par un nouveau coup de main. Enserré dans une ligne de fer par le prince Woronzoff, il a toujours su y échapper. Il a formé ses troupes, administré ses provinces. En 1850, il faisait une nouvelle descente et regagnait du terrain. Cette année, encouragé par les bruits de guerre et l'approche des Turcs, il a fait une admirable campagne qui a neutralisé les progrès, arrêté les conquêtes de la Russie.

Les quatre puissances, la France, l'Angleterre, l'Autriche et la Prusse, s'étaient réunies pour conjurer la tempête qui menaçait l'Europe. Une note, rédigée à Vienne dans une conférence diplomatique

par les représentants de ces puissances, et approuvée par leurs gouvernements, fut envoyée à l'empereur Nicolas, qui y donna son adhésion. Avant d'agir de même, la Porte fit à la note quelques modifications, dont la principale était l'engagement pris par la Russie d'évacuer les principautés danubiennes. Ces modifications ne furent pas admises par le cabinet de Saint-Pétersbourg. Le divan, de son côté, refusa, malgré les sollicitations du corps diplomatique, de revenir sur sa décision. Les deux puissances rivales étaient débordées par l'opinion de leurs sujets, qui éclatait en démonstrations.

A son arrivée à Moscou, l'empereur Nicolas, qui se rendait à Varsovie et à Olmütz, pour de là gagner Odessa, fut complimenté par le métropolitain Philarète, qui lui adressa les paroles suivantes :

« Très-pieux seigneur, l'Église orthodoxe a toujours vu en vous son défenseur; mais aujourd'hui votre puissance lui est révélée d'une manière bien plus visible. Vous vous êtes levé avec les armes qui ont secondé la toute-puissance de la parole impériale, et la terreur que ces armes ont répandue *parmi les puissances étrangères* nous inspire la conviction que votre auguste parole triomphera des forces ennemies comme en triompheront vos armes. Pénétrées de la sublimité de vos pensées, nos âmes s'élèvent vers le Créateur qui protége les têtes couronnées avec les prières. Seigneur, c'est dans votre force que les rois puisent la leur ! »

En Turquie surtout l'exaltation populaire était à son comble. Elle se faisait jour par des placards que jusque sur les murs du sérail affichaient des mains inconnues. Puis vinrent les adresses présentées directement au sultan par les ulémas et les loftas ou étudiants. Dans l'après-midi du 8 septembre, une centaine d'ulémas se rendirent processionnellement à la Porte, et remirent au grand vizir une adresse dans laquelle ils demandaient que le gouvernement fît enfin cesser l'état d'incertitude où depuis plusieurs mois se trouvait la nation, en déclarant immédiatement la guerre à la Russie. Cette démonstration causa parmi la population turque une véritable agitation et parut aux ministres assez grave pour les engager à se réunir le même soir en conseil extraordinaire afin d'en délibérer. Le lendemain, 9 septembre, était le premier jour du *courbam-baïram*, ou grand carême des musulmans. Pour ouvrir cette sainte quarantaine, le sultan devait se rendre en grande pompe à la mosquée de Sainte-Sophie. On craignait une manifestation plus sérieuse que la démarche des ulémas. Les troupes composant la garnison de Constantinople furent renforcées ; les gardes de police doublées; les équipages de la flotte turque consignés à bord; les ambassadeurs de France et d'Angleterre firent demander à Besika plusieurs bâtiments. D'accord avec le gouvernement ottoman, deux frégates françaises et deux frégates an-

glaises franchirent les Dardanelles et vinrent mouiller devant Constantinople.

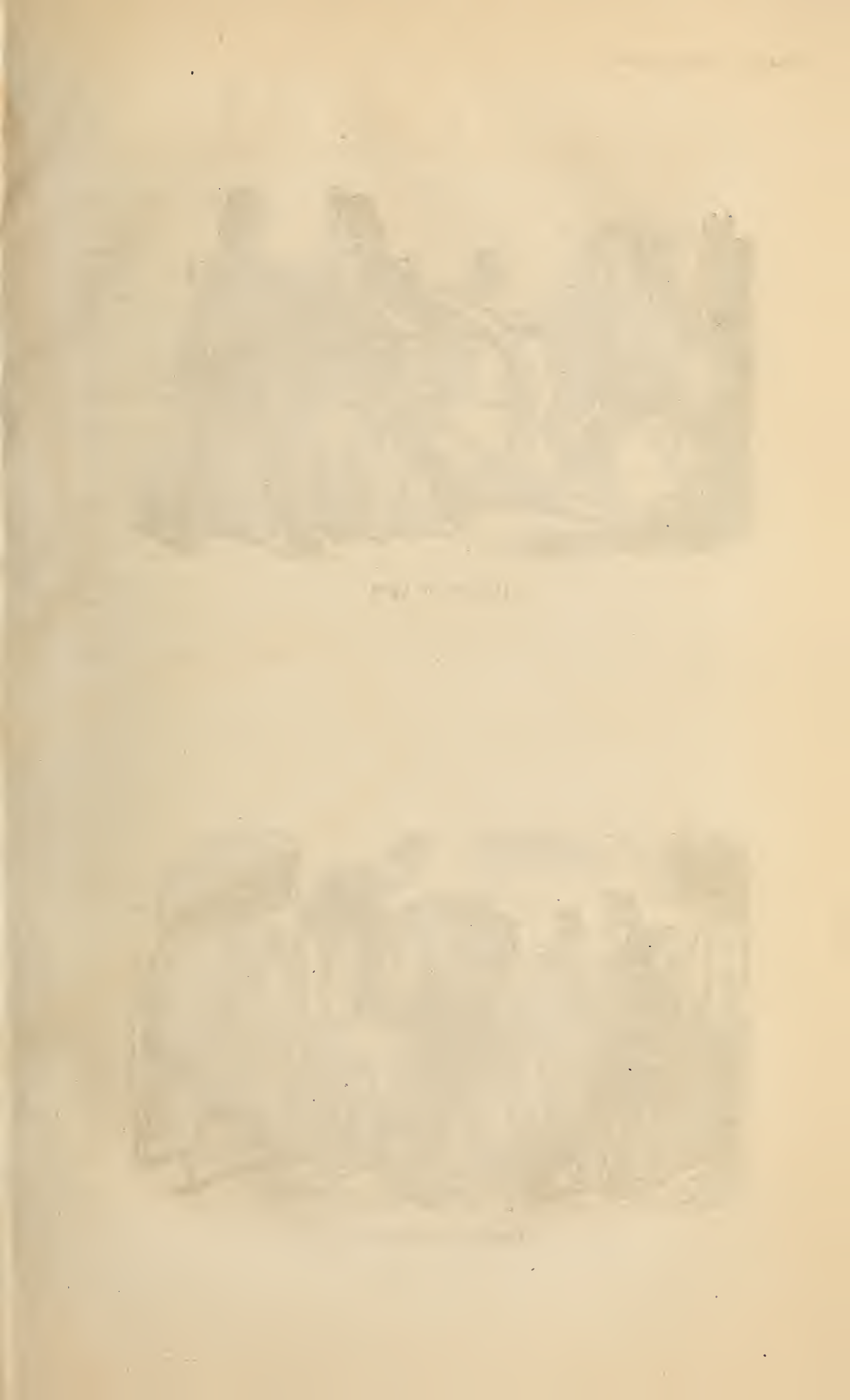
Grâce à ces précautions, le mouvement appréhendé se borna à des cris de guerre poussés sur le passage du cortége impérial. Cependant il n'était pas possible de se méprendre sur l'attitude de ces populations. Les choses en étaient venues au point où il n'y avait d'autre issue que les armes. Cantonnés dans deux provinces fertiles où les vivres abondaient, où le général Gortschakoff prélevait tribut, les Russes pouvaient attendre. Il n'en était pas de même des Osmanlis. Ils avaient fait des efforts surnaturels en argent et en hommes. Cent vingt mille hommes rassemblés dans les Balkans et sur les bords du Danube ne pouvaient y passer l'hiver. Ces *rédifs*, ou soldats irréguliers, turbulents, mal vêtus, venus de la Turquie d'Asie, de la Syrie, de Tunis, de Tripoli, de l'Égypte, se fussent débandés ou révoltés. Déjà considérés, à cause de leurs réformes, comme à moitié chrétiens, le sultan et Reschid-Pacha, son ministre, eussent couru des risques réels s'ils avaient accepté les conditions proposées par la diplomatie de Péra. Une conspiration contre la vie du sultan avait été découverte au commencement de juillet. Le 4 de ce mois on vit passer dans le faubourg de Galata quinze imans et loftas, convaincus d'avoir trempé dans ce complot. Leur but était de remplacer Abdul-Medjid par son frère Abdul-Aziz, prince d'un caractère plus belliqueux.

Le 25 septembre, le gouvernement impérial convoqua un grand conseil national pour délibérer sur la situation. Ce conseil, qui comptait environ deux cents membres, se réunit à la Porte sous la présidence du grand vizir Mustapha-Pacha. Il se composait des ministres en exercice, des anciens ministres, des grands dignitaires, des muchirs, des généraux de division et de brigade, des ulémas les plus considérables, des professeurs des grandes mosquées, des fonctionnaires en activité et en non activité de la première classe et du premier rang de la seconde, de tous les membres du bureau et du grand référendaire du divan.

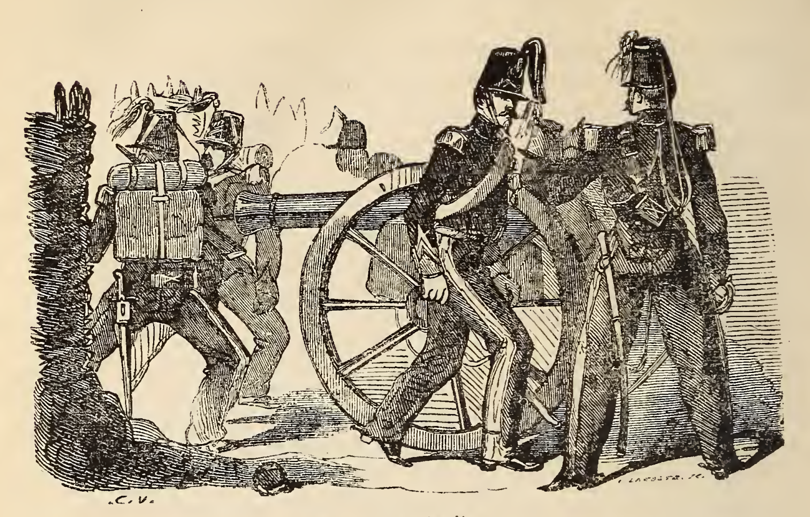
A l'ouverture de la première séance, qui dura six heures, Reschid-Pacha, ministre des affaires étrangères, exposa de la façon la plus lucide toutes les phases de la question. Chaque membre fut ensuite invité à donner son opinion motivée sur l'acceptation de la note de Vienne non modifiée ou sur le maintien des modifications faites par la Porte.

Le lendemain, une seconde séance, également de six heures, fut consacrée à recueillir les avis et les votes. A l'unanimité, le grand conseil se prononça pour les modifications de la Porte et pour toutes les mesures jugées nécessaires à la défense des intérêts nationaux.

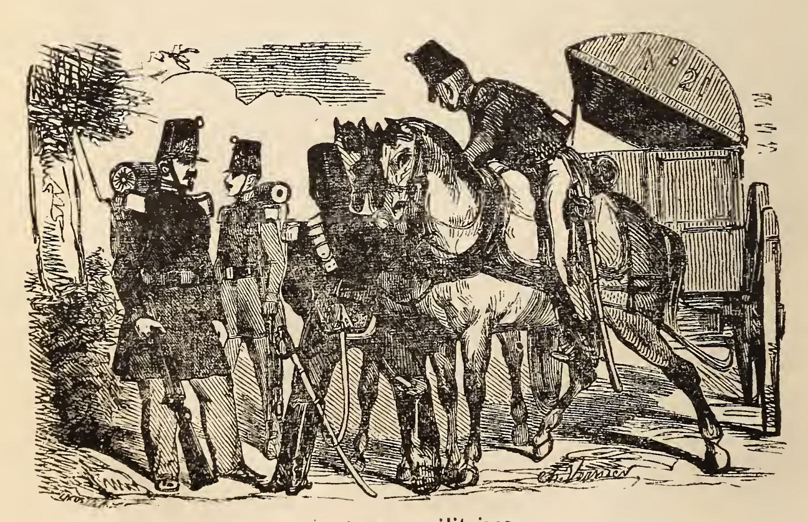
« Par sa composition, disait alors le *Journal de Constantinople*, cette



POISSY. — TYPOGRAPHIE ARBIEU.



Artillerie de ligne.



Équipages militaires.

assemblée est la première de ce genre qui ait été tenue en Turquie ; il n'en fut jamais de plus grave ni d'aussi nombreuse, et l'on peut dire que, par la libre expression de sa pensée, chacun de ses membre a prouvé qu'il avait complétement conscience du grand devoir qu'il remplissait. Oubliant les périls de la situation, tous n'ont eu en vue que la dignité du trône, les droits et l'indépendance de l'empire, et, pour les conserver intacts, ils ont déclaré qu'ils étaient prêts à faire le sacrifice de leur vie et de leur fortune. »

La décision du grand conseil ayant été immédiatement transmise au sultan, il la sanctionna par un hatti-schériff expédié à tous les gouverneurs de province. La Porte adressa en outre à tous les gouvernements le manifeste suivant pour leur faire connaître les motifs qui la décidaient à déclarer la guerre à la Russie :

*Manifeste de la Sublime Porte, en date du* 1er *moucharem* 1270.

« Dans les circonstances actuelles, il serait superflu de reprendre dès l'origine l'exposé du différend survenu entre la Sublime Porte et la Russie, d'entrer de nouveau dans le détail des diverses phases que ce différend a parcourues, ainsi que de reproduire les opinions et les appréciations du gouvernement de Sa Majesté Impériale le Sultan, qui ont été rendues notoires par les pièces officielles publiées en temps et lieu.

« Malgré le désir de ne pas revenir sur les motifs pressants qui ont déterminé les modifications apportées par la Sublime Porte au projet de note élaboré à Vienne, motifs exposés précédemment dans une note explicative , de nouvelles sollicitations ayant été faites pour l'adoption pure et simple dudit projet, à la suite de la non-adhésion de la Russie à ces mêmes modifications; le gouvernement ottoman se trouvant aujourd'hui, quant à l'adoption du projet de note en question, sous l'empire de la plus grande impossibilité et forcé d'entreprendre la guerre, croit de son devoir de faire l'exposé des raisons impérieuses de cette importante détermination, ainsi que de celles qui l'ont obligé à ne pas conformer pour cette fois sa conduite aux conseils des grandes puissances ses alliées, bien qu'il n'ait jamais cessé d'apprécier la nature bienveillante de leurs observations.

« Les points principaux que relèvera d'abord le gouvernement de Sa Majesté le Sultan sont ceux-ci : c'est que dès le principe, il n'a existé dans sa conduite aucun motif de querelle, et qu'animé du désir de conserver la paix, c'est avec un remarquable esprit de modération et de conciliation qu'il a agi depuis le commencement du différend jusqu'à présent; il est facile de prouver ces faits à tous les esprits qui ne s'écartent pas de la voie de la justice et de l'équité.

« Quand même la Russie aurait eu un sujet de plainte à élever re-

lativement à la question des lieux saints, elle aurait dû circonscrire ses démarches et ses sollicitations dans les limites de cette seule question, et ne pas élever des prétentions que ne pouvait comporter l'objet même de ses réclamations. Elle aurait dû ne pas prendre des mesures d'intimidation, comme celles d'envoyer ses troupes aux frontières et de faire des préparatifs de forces maritimes à Sébastopol, au sujet d'une question qui aurait dû être résolue amicalement entre les deux puissances. Or, il est évident que c'est tout à fait le contraire qui a eu lieu.

« La question des lieux saints avait été résolue à la satisfaction de toutes les parties; le gouvernement de Sa Majesté le Sultan avait témoigné de favorables dispositions au sujet des assurances demandées pour cette question, et pour certaines autres demandes relatives à Jérusalem; enfin, il n'y avait lieu de la part de la Russie d'élever aucune réclamation. N'est-ce pas chercher un prétexte de guerre que d'insister, comme elle l'a fait, sur la question des priviléges de l'Église grecque octroyés par le gouvernement ottoman, priviléges qu'il croit de son honneur et de sa dignité et de son autorité souveraine de maintenir, et au sujet desquels il ne peut admettre ni l'immixtion ni la surveillance d'aucun gouvernement? N'est-ce pas la Russie qui a occupé avec des forces considérables les principautés de la Moldavie et de la Valachie, en déclarant que ces provinces lui serviraient de garanties jusqu'à ce qu'elle eût obtenu ce qu'elle exigeait? Cet acte n'a-t-il pas été justement considéré comme une violation des traités, et par conséquent comme un *casus belli?* Les autres puissances elles-mêmes ont-elles pu en juger autrement? Qui donc pourra douter que la Russie ne soit l'agresseur?

« La Sublime Porte, qui a toujours observé avec une fidélité notoire tous les traités, a-t-elle pu les enfreindre au point de déterminer la Russie à une démarche aussi violente que celle d'enfreindre elle-même ces mêmes traités? Ou bien, contrairement à la promesse consignée explicitement dans le traité de Kaïnardji, s'est-il produit dans l'empire ottoman des faits pareils à ceux de démolition d'églises chrétiennes ou d'obstacles apportés à l'exercice du culte chrétien? Sans vouloir entrer dans de plus longs détails sur ces points, le cabinet ottoman ne doute pas que les hautes puissances ses alliées ne trouvent et ne jugent tout à fait juste et véridique ce qui vient d'être mentionné.

« Quant à la non-adoption dans sa forme pure et simple du projet de note de Vienne par la Sublime Porte, il est à remarquer que ce projet, sans être tout à fait conforme à la note du prince Menschikoff et tout en contenant, il est vrai, dans sa composition quelques-uns des paragraphes du projet de note de la Sublime Porte elle-même

n'est point dans son ensemble, soit dans sa lettre, soit dans son esprit, essentiellement différent de celui du prince Menschikoff.

« Les assurances en ce moment données par les représentants des grandes puissances au sujet des paragraphes du projet de note en question, que la Sublime Porte trouve dangereux ou nuisibles, sont une nouvelle preuve des bonnes intentions de leurs gouvernements respectifs pour la Sublime Porte; elles ont par conséquent causé une vive satisfaction au gouvernement de S. M. le Sultan. Il fait remarquer cependant, au moment où nous avons encore sous les yeux le débat des priviléges religieux soulevé par la Russie qui cherche à s'appuyer sur un paragraphe si clair et si précis du traité de Kaïnardji, que vouloir consigner dans une pièce diplomatique le paragraphe concernant la sollicitude active de l'empereur de Russie pour le maintien, dans les États de la Sublime Porte, des immunités et priviléges religieux octroyés au culte grec par le gouvernement ottoman avant l'existence même de la Russie comme empire; laisser dans un état douteux et obscur l'absence de tout rapport entre ces priviléges et le traité de Kaïnardji; employer en faveur d'une grande communauté des sujets de la Sublime Porte professant le rite grec des expressions qui pourraient faire allusion à des traités conclus avec la France et l'Autriche relativement aux religieux francs et latins, ce serait courir la chance de mettre à la disposition de la Russie certains paragraphes vagues et obscurs, dont quelques-uns sont contraires à la réalité des faits; ce serait également, sans nul doute, offrir à la Russie un prétexte solide pour ses prétentions de surveillance et de protectorat religieux, prétentions qu'elle essayerait de produire en affirmant qu'elles n'ont rien d'attentatoire au droit souverain et à l'indépendance de la Sublime Porte.

« Le langage même des employés et des agents de la Russie qui ont déclaré que l'intention de leur gouvernement n'était autre que de remplir l'office d'avocat auprès de la Sublime Porte toutes les fois que des actes contraires aux priviléges existants auraient lieu, est une preuve patente de la justesse de l'opinion du gouvernement ottoman.

« Si le gouvernement de S. M. le Sultan a jugé nécessaire de demander des assurances, lors même que les modifications proposées par lui à la note de Vienne auraient été accueillies, comment, en conscience, pourrait-il être tranquille si la note de Vienne était maintenue dans son intégrité et sans modifications? La Sublime Porte, en acceptant ce qu'elle a déclaré à tout le monde ne pouvoir admettre sans y être forcée, compromettrait sa dignité vis-à-vis des autres puissances; elle la sacrifierait aux yeux mêmes de ses propres sujets,

et, tout en attentant à son honneur, elle commettrait un suicide moral et matériel sur elle-même.

« Quoique le refus de la Russie d'accéder aux modifications réclamées par la Sublime Porte ait été basé sur un point d'honneur, on ne saurait nier que la cause réelle du refus de la Russie provient uniquement de son désir de ne pas laisser remplacer par des termes explicites des expressions vagues qui pourraient ultérieurement lui fournir un prétexte d'immixtion. Une semblable conduite oblige conséquemment la Sublime Porte à persister de son côté dans sa non-adhésion.

« Les raisons qui ont déterminé le gouvernement ottoman à faire ces modifications ayant été appréciées par les représentants des quatre puissances, il est prouvé que la Sublime Porte a eu complétement raison de ne pas adhérer à l'adoption pure et simple de la note de Vienne.

« En entrant en discussion sur les inconvénients que présente cette note, le but n'est pas de critiquer un projet qui a obtenu l'assentiment des grandes puissances. Leurs efforts ont toujours tendu, tout en désirant de préserver les droits et l'indépendance du gouvernement impérial, à conserver la paix; les démarches faites dans cette intention étant on ne peut plus louables, la Sublime Porte ne saurait assez les apprécier.

« Mais comme chaque gouvernement possède évidemment, par suite de ses propres connaissances et de son expérience locale, plus de facilités que tout autre pour juger les points qui touchent à ses propres droits, l'exposé que fait le gouvernement ottoman provient de l'unique désir de justifier la situation obligatoire où il se trouve placé à son plus grand regret, tandis qu'il aurait désiré continuer à ne point s'écarter des conseils bienveillants qui lui ont été offerts par ses alliés depuis l'origine du différend et qu'il a suivis jusqu'à présent. Si on allègue que l'empressement avec lequel on a arrêté en Europe un projet résulte de la lenteur de la Sublime Porte à proposer un arrangement, le gouvernement de S. M. le Sultan se trouve dans l'obligation de se justifier en exposant les faits suivants :

« Avant l'entrée des troupes russes dans les deux principautés, quelques-uns des représentants des puissances, guidés par l'intention sincère de prévenir l'occupation de ces provinces, ont exposé à la Sublime Porte la nécessité de rédiger un projet de fusion des projets de note de la Sublime Porte et du prince Menschikoff. Plus tard, les représentants des puissances ont remis confidentiellement à la Sublime Porte différents projets d'arrangement. Aucun de ces derniers ne répondant aux vues du gouvernement impérial, le cabinet ottoman était sur le point d'entrer en négociation avec les représentants des

puissances sur un projet rédigé par lui-même, conformément à leurs suggestions. Dans ce moment, la nouvelle du passage du Pruth par les Russes étant arrivée, ce fait a changé la question de face. Le projet de note proposé par la Sublime Porte a dû être mis de côté, et les cabinets ont été priés d'exprimer leur manière de voir sur cette violation des traités après la protestation de la Sublime Porte. D'un côté, le cabinet ottoman a dû attendre les réponses, et de l'autre, il a arrêté, sur la suggestion des représentants des puissances, un projet d'arrangement qui a été envoyé à Vienne. Pour toute réponse à toutes ces démarches actives, le projet de note élaboré à Vienne a paru.

« Quoi qu'il en soit, le gouvernement ottoman, craignant à juste titre tout ce qui impliquerait un droit d'immixtion en faveur de la Russie dans les affaires religieuses, ne pouvait faire plus que de donner des assurances propres à dissiper les doutes qui étaient devenus le sujet de la discussion, et ce ne sera pas surtout après tant de préparatifs et de sacrifices qu'il acceptera des propositions qui n'ont pu être accueillies lors du séjour du prince Menschikoff à Constantinople. Puisque le cabinet de Saint-Pétersbourg ne s'est pas contenté des assurances qui lui ont été offertes; puisque les efforts bienveillants des hautes puissances sont demeurés infructueux; puisque enfin la Sublime Porte ne peut tolérer ni souffrir plus longtemps l'état de choses actuel, ainsi que la prolongation de l'occupation des principautés moldo-valaques, parties intégrantes de son empire, le cabinet ottoman, dans l'intention ferme et louable de défendre les droits sacrés de souveraineté et l'indépendance de son gouvernement, usera de justes représailles contre une violation des traités qu'il considère comme un *casus belli*. Il notifie donc officiellement que le gouvernement de S. M. le Sultan se trouve obligé de déclarer la guerre, et qu'il a donné les instructions les plus catégoriques à S. Exc. Omer-Pacha pour inviter le prince Gortschakoff à évacuer les principautés et pour commencer les hostilités, si, dans un délai de quinze jours à partir de l'arrivée de sa dépêche au quartier général russe, une réponse négative lui parvenait.

« Il est bien entendu que, si la réponse du prince Gortschakoff est négative, les agents russes devront quitter les États ottomans, et que les relations commerciales des sujets respectifs des deux gouvernements devront être interrompues. Toutefois la Sublime Porte ne trouve pas juste que l'embargo soit mis sur les navires marchands russes, conformément aux anciens usages. En conséquence, il leur sera donné avis de se rendre dans la mer Noire ou dans la Méditerranée, à leur choix, dans un délai qui sera fixé ultérieurement. En outre, le gouvernement ottoman, ne voulant pas apporter d'entraves aux relations commerciales des sujets des puissances amies, laissera,

pendant la guerre, les détroits ouverts à leurs navires marchands.

On sait que les Turcs datent leurs années de l'hégire ou fuite de Mahomet de la Mecque à Médine. L'an 1270 de cette ère devait commencer le 4 octobre. Suivant l'interprétation que le clergé musulman donne à un passage du Coran, l'année 1270 doit être l'ère d'une grande guerre, où les Turcs seront triomphants. Cette croyance fut habilement exploitée pour influencer les masses. Quoique, depuis plusieurs jours, le hatti-schériff, c'est-à-dire la signature impériale, eût été apposé sur l'*Irade* ou proclamation annonçant qu'on allait déployer l'étendard du Prophète, cette déclaration ne fut lue dans les mosquées, ce qui équivaut à la promulgation, que le premier jour de la nouvelle année.

L'enthousiasme longtemps comprimé éclata. De toutes parts des offres d'argent et d'hommes furent faites au sultan. Méhemet-Ali-Pacha, ministre de la guerre, fit don au gouvernement impérial de plusieurs chevaux de ses écuries. Son exemple fut suivi par ses collègues, par les généraux et officiers supérieurs de l'armée impériale et du corps d'armée de Constantinople, par la plupart des fonctionnaires de la Porte, par un grand nombre de Turcs riches ou aisés. Des marchands fermèrent leurs boutiques, vendirent leurs biens, quittèrent leurs famille et coururent au séraskierat pour se faire inscrire comme volontaires. Les mollahs parcouraient les rues avec des étendards et de vieilles hallebardes. Des bureaux furent ouverts pour les enrôlements; ils étaient assiégés. La chaleur revenait au cœur des Osmanlis. Devant le fanatisme moscovite se levait le fanatisme musulman.

Chefs tous deux de la religion de leurs sujets, les deux autocrates étaient, chacun dans sa capitale, l'objet de démonstrations dévotieuses. Chaque nation invoquait en faveur de son bon droit le ciel, qu'on ne manque jamais de rendre complice des folies et des crimes de la terre. Enfin, tout se préparait pour une de ces guerres de nationalité que ne termine pas un combat insignifiant, et qui ne cessent qu'après avoir amené un important résultat.

Dans les principautés danubiennes, le bruit courait que les généraux de l'émigration roumaine Maghéro et Till allaient arriver, afin de combattre à la tête des Moldo-Valaques pour l'indépendance de leur pays. L'inquiétude et l'agitation des vieux boyards étaient extrêmes, tandis que les jeunes boyards et le peuple manifestaient hautement leur indignation contre les Russes, et demandaient des armes, en disant qu'ils voulaient empêcher le retour des mauvais jours de 1848. En effet, durant la dernière occupation de 1848, la Russie ne s'est pas contentée d'affamer les habitants des principautés en mettant à leur charge une armée d'invasion de 100,000 hommes, elle a pris aussi

soin de les priver de toutes leurs forces intellectuelles et matérielles; d'une part, elle a supprimé complétement les écoles primaires qui existaient précédemment dans presque tous les villages de la Moldo-Valachie; d'une autre part, elle a ramassé toutes les armes que possédait ce pays, même les ustensiles tranchants de ménage, et les a fait brûler et détruire en plein jour sur les places publiques; pour chaque groupe de quatre maisons, elle n'a laissé qu'une seule hache à fendre le bois.

Les escadres combinées de France et d'Angleterre franchirent les Dardanelles à la demande du sultan. Le *Moniteur* du 27 octobre annonça l'événement en ces termes :

« Ainsi que l'ont fait connaître les documents officiels récemment publiés, la question ouverte depuis plusieurs mois à Constantinople vient d'entrer dans une phase nouvelle. La Porte a pensé qu'au point où en étaient les choses, elle devait renoncer à la voie des négociations, et il ne paraît plus permis d'espérer qu'un conflit puisse être prévenu. Une déclaration de guerre n'est point un fait rare dans la vie des peuples, et ce n'est point la première fois que l'on voit les mêmes rivalités aux prises sur le même terrain. L'importance et la nature des intérêts impliqués dans le différend, en atteignant plus directement peut-être que la France les autres cabinets de l'Europe, ne sont que des raisons de plus d'envisager avec calme cette évolution nouvelle des affaires d'Orient.

« Dès le début de cette crise, le gouvernement de Sa Majesté Impériale en avait apprécié la portée : il avait compris que l'intégrité et l'indépendance de l'empire ottoman étaient en cause, et qu'elles ne pourraient être compromises sans que la pondération des forces sur laquelle repose la sécurité de l'Europe en fût gravement altérée. L'occupation des principautés du Danube, contraire aux stipulations des traités, ne tarda pas à faire ressortir à tous les yeux le caractère d'universalité qu'avait ainsi la question dès ses origines mêmes.

« Les cabinets en furent profondément émus. Déjà la Grande-Bretagne coopérait avec nous à des démonstrations maritimes destinées à marquer la sollicitude qu'elle portait comme nous à l'indépendance de la Turquie. Les deux gouvernements trouvèrent dans ceux d'Autriche et de Prusse un concours qui permettait de donner aux négociations ouvertes pour la recherche d'une solution amiable le caractère européen qu'elles comportaient. Grâce à ce concert, créé par la communauté incontestable des intérêts, on put nourrir quelque temps l'espoir d'un dénoûment pacifique. On se rappelle que cette unité d'efforts s'est formulée par une note où les cabinets essayaient, non sans avoir de grandes difficultés à vaincre, de faire aux parties belligérantes ou en cause la juste part qui devait revenir à chacune dans

les droits en litige. L'interprétation donnée par une des parties à cette note a fait craindre que l'œuvre commune de la conférence de Vienne ne répondît pas assez exactement à l'intention qui l'avait inspirée, et qu'elle n'atteignît point le but que l'on s'était proposé, à savoir, le maintien des droits souverains du sultan, seule base certaine de l'indépendance de la Porte Ottomane, et, par conséquent, de l'équilibre européen.

« La Porte ayant pensé dès lors que la guerre convenait seule à sa dignité, le gouvernement de Sa Majesté l'Empereur n'avait point à se départir de la ligne politique que dès le commencement il s'était tracée. Alors, comme en présence de l'occupation des principautés du Danube, il s'est rencontré dans les mêmes vues avec le gouvernement de Sa Majesté Britannique. Les deux cabinets ont prescrit à leurs escadres de franchir les Dardanelles, et, en ce moment, elles doivent avoir mouillé dans la mer de Marmara.

« La paix est l'intérêt permanent des peuples. Pénétré de cette pensée, à la veille d'occuper le trône où l'appelait le vœu du pays, l'Empereur a donné la solennelle assurance de concourir de tous ses efforts à la conservation de la paix dont l'Europe goûtait avec bonheur le bienfait. Mais cette paix manquerait évidemment de sa condition essentielle, si elle cessait d'avoir pour base l'équilibre nécessaire au maintien des droits et à la sécurité des intérêts de tous.

« Telles sont les considérations qui avaient décidé l'envoi de la flotte de Toulon à Salamine et de Salamine à Besika. Telle est encore la pensée qui la guidera dans la nouvelle destination qu'elle a reçue; tel est le but que le gouvernement de l'Empereur ne perdra point de vue jusqu'à ce que la paix puisse se rasseoir sur les seuls fondements qui la rendent profitable et sûre. Une semblable entreprise était digne de réunir les pavillons des deux grands États de l'Occident, et de faire naître ainsi le beau spectacle d'une entente parfaite dans l'action comme dans les négociations. Si, d'autre part, les gouvernements qui ont prêté leur concours aux deux cabinets dans la conférence de Vienne ne jugent point nécessaire de s'associer aux démonstrations maritimes faites dans un intérêt qui leur est commun avec la France et l'Angleterre, l'évidence même de cet intérêt autorise pourtant à penser que leur neutralité ne saurait être de l'indifférence. Si les gouvernements qui disposent des moyens matériels les plus propres à influer sur la marche des événements ont cru devoir se rapprocher du théâtre de l'action, la coopération des deux autres cabinets ne saurait donc être perdue pour les négociations qui devront servir à faciliter la solution du différend.

« Tant de circonstances réunies en faveur d'une cause qui est celle

de toute l'Europe permettent d'envisager les éventualités avec sécurité et d'attendre le résultat avec confiance. »

Le sultan confia le commandement en chef de l'armée turque en Bulgarie à Omer-Pacha, le meilleur de ses généraux. Voici un court aperçu sur la biographie de ce personnage :

« Omer-Pacha, dit M. Armand Bertin, est un sujet autrichien originaire de Croatie. Il est né en 1801 à Vlaski, bourg situé dans le cercle d'Ogulini, à treize lieues de Fiume. Son nom de famille est Lattas. Son père était lieutenant administrateur du cercle; son oncle était prêtre de la religion grecque unie. Admis très-jeune dans l'école de mathématiques de Thurns, près de Carlstadt, en Transylvanie, et après avoir fait ses études avec distinction, le jeune Lattas entra dans le corps des ponts et chaussées, qui, en Autriche, est organisé militairement.

« Vers 1830, à la suite d'une discussion avec ses chefs, il passa en Turquie et embrassa l'islamisme. Chosrew-Pacha, qui était alors séraskier, ou général en chef de l'armée, le prit sous sa protection, le fit entrer dans l'armée régulière et l'attacha à sa personne. Il lui fit même épouser sa pupille, une des plus riches héritières de Constantinople, fille d'un chef de janissaires auquel il avait fait couper la tête en 1827, lors de la révolte de ce corps contre le sultan Mahmoud. »

En 1834, Lattas, qui avait pris le nom d'Omer, était déjà chef de bataillon et fut désigné par Chosrew-Pacha comme aide de camp et interprète du général Chrzanowski, chargé de l'instruction des troupes ottomanes réunies dans un camp près de Constantinople. Omer, dès lors, fut employé activement à la réorganisation de l'armée turque, et toujours poussé par Chosrew-Pacha, il obtint successivement des missions difficiles et des commandements importants. Les troubles de Syrie et l'insurrection albanaise de 1846 lui donnèrent l'occasion de se distinguer et d'attirer sur lui l'attention du sultan. Envoyé dans le Kurdistan, il parvint à soumettre cette province, qui était presque indépendante de la Porte Ottomane.

En 1848, appelé au commandement du corps d'armée envoyé dans les provinces de Moldavie et de Valachie, il sut y faire respecter l'autorité du sultan, tout en ménageant les susceptibilités et les priviléges de ces provinces placées sous la double protection de la Russie et de la Turquie.

L'année 1851 est la plus brillante époque de la carrière militaire d'Omer-Pacha. Nommé commandant en chef en Bosnie, dont les principaux chefs avaient refusé de reconnaître le *Tanzimat*, c'est-à-dire la nouvelle organisation de l'empire, il combattit avec succès les beys de ce pays avec des forces inférieures.

En dernier lieu il fut envoyé dans le Montenegro, où pour la pre-

mière fois il commanda une armée de 30,000 hommes. L'intervention de l'Autriche vint mettre un terme à cette expédition avant qu'il pût commencer des opérations décisives, en sorte qu'Omer-Pacha est encore à juger comme chef d'une grande expédition.

Omer-Pacha est âgé de cinquante-deux ans. Il est d'une taille au-dessous de la moyenne, mais d'une physionomie martiale et pleine d'expression. Il parle avec la même facilité le serbe, l'italien et l'allemand. Après l'insurrection de la Hongrie, il prit en main la défense des réfugiés dont l'extradition était demandée par l'Autriche et la Russie. Il se rendit en personne à Schumla, fit connaissance avec les principaux membres de l'émigration, et à son arrivée à Constantinople, il intervint chaudement en leur faveur auprès du sultan.

Il en avait emmené plusieurs avec lui en Bosnie et dans le Montenegro et leur avait confié des postes importants. Quelques-uns de ces réfugiés s'y sont distingués et sont restés au service de la Turquie.

Les quinze jours fixés comme délai au général Gortschakoff pour qu'il eût à évacuer les principautés s'étant écoulés sans amener ce résultat, Omer-Pacha reçut l'ordre d'entrer dans la petite Valachie. Il adressa une proclamation aux habitants pour leur assurer que les troupes turques ne venaient pas troubler leur tranquillité ni attenter à la propriété, aux priviléges, aux libertés d'aucune des classes de la population, mais seulement pour les protéger au nom du sultan. A la tête de près de 100,000 hommes, le séraskier avait établi son quartier général à Schumla et s'était occupé de fortifier le pays qui allait devenir le théâtre de la guerre; il rédigea son plan de campagne d'après les conseils d'officiers anglais expérimentés. Le but du général Gortschakoff étant évidemment d'attirer les Turcs en rase campagne où ils eussent infailliblement été battus, Omer devait éviter de quitter les positions retranchées où, grâce à la bonté réelle de leur artillerie, les Ottomans se battent avec avantage. Cependant, comme il fallait qu'il occupât ses troupes dont l'impatience ne s'accommodait pas d'une attente passive, et que d'ailleurs il avait ordre de franchir le Danube pour passer sur la rive gauche, il prit ses dispositions en conséquence. Après avoir déclaré à l'ennemi que les batteries turques bombarderaient tout bâtiment de guerre russe qui se montrerait au dessus du Pruth, il fit occuper près de Baïla une île vis-à-vis de la ville; la même occupation fut exécutée sur une autre île près de Widdin. Dans la nuit du 16 au 17 octobre, les Turcs traversèrent le Danube en bateaux, près desquels nageaient les chevaux, occupèrent l'île et y élevèrent des batteries. L'occupation de cette île était d'une xtrême importance pour la forteresse de Widdin : cette ville, de 25,000 abitants, avait une garnison de 8,000 hommes. C'est l'une des trois grandes places de la ligne droite du Danube; elle couvre les ap-

proches de la Servie, observe la petite Valachie et les défilés de la Transylvanie, et tient le débouché extrême de la route qui va par Nissa et Sophia sur Andrinople. Elle a la forme d'un pentagone irrégulier, est régulièrement bastionnée, a un château fort et deux ouvrages détachés dans les îles du fleuve; enfin, elle est environnée de marais. Sous ses murs s'est livrée, en 1689, une bataille où les Turcs furent défaits par les Impériaux. L'occupation de l'île faisant partie de la Valachie fut regardée comme le commencement des hostilités. Les Turcs occupèrent ensuite une grande île près de la forteresse et se préparèrent à jeter un pont sur le second bras du Danube. Les Russes se retirèrent de la petite Valachie en emportant l'argent des caisses publiques et les fonds militaires de réserve; leurs forces principales se concentrèrent entre Bucharest, Giurgewo et Oltenitza. Le quartier général de leur aile droite était à Krajowa, capitale de la petite Valachie.

Après l'occupation de l'île près de Widdin par les Turcs, la majorité des habitants de Kalafat quitta la ville qui, le 22, était déserte; on n'y voyait plus une voiture. Une patrouille de Cosaques étant arrivée, apprit que les Turcs s'étaient emparés de l'île et retourna immédiatement au quartier général. Sur la ligne du Caucase les ennemis étaient également en présence, et les hostilités allaient s'engager à la fois en Europe et en Asie.

---

## X.

Allocution d'Omer-Pacha à ses troupes. — Hostilités en Europe. — Les Russes forcent le passage du Danube. — Affaire d'Isatcha. — Manifeste de l'empereur Nicolas. — Affaire d'Oltenitza. — Documents et détails complets. — Les places fortes du Danube — Les têtes de pont. — Stratégie. — Hostilités en Asie. — Affaire de Nicolaïeff. — Schamyl et Woronzoff. — Erzeroum. — *Hat impérial.* — Andrinople. — Victorieux avant la guerre. — Le général Baraguey-d'Hilliers, ambassadeur à Constantinople. — Paroles remarquables de Louis Napoléon. — Échec des Turcs en Servie — M. de Bruck. — Forces militaires de la Russie. — Forces terrestres et maritimes de la Turquie. — Flottes française et anglaise en Orient.

Après avoir fait devant le front de ses troupes la lecture du hatti-schériff portant déclaration de guerre, Omer-Pacha prononça les paroles suivantes :

« Soldats,

« Le sang de vos ancêtres a plus d'une fois rougi le sol que voudrait vous arracher un ennemi puissant; confié par vos ancêtres à votre courage patriotique, il est sans tache.

« Sachez donc que vous ne ferez point un pas sans qu'une voix s'élève de la terre pour vous dire : Cette poussière que foulent vos pieds est notre cendre, la cendre de vos ancêtres; soldats, défendez-la! Jurez de combattre jusqu'à la dernière goutte de votre sang pour maintenir intact le trône d'Abdul-Medjid, notre empereur bien-aimé ! »

Le dimanche, 23 octobre, les deux bateaux à vapeur russes *Pruth* et *Ordonnance*, suivis de huit chaloupes canonnières, forcèrent le passage du Danube et essuyèrent un feu très-vif de la forteresse turque d'Isatcha, située sur la rive droite du fleuve entre Reni et Ismaïl. Dans cette affaire, furent tués du côté des Russes le lieutenant-colonel commandant de la flottille, trois officiers et douze matelots. Il y eut une cinquantaine de blessés.

Cet engagement était le résultat d'un mouvement de la flottille russe d'Ismaïl, pour se mettre en communication avec Ibraïla, port de la Valachie, situé sur la rive gauche du fleuve. La forteresse d'Isatcha est placée sur la rive opposée, au point milieu de la distance qui sépare Ismaïl de Reni, ville forte bâtie à l'endroit où le Pruth se jette dans le Danube.

En 1790, le général Souvaroff prit d'assaut Ismaïl, qui était florissante et qui renfermait une population de 35,000 âmes. Les habitants furent massacrés, et la ville, qui possédait dix-sept mosquées magnifiques, fut réduite en cendres. Ceux des habitants qui parvinrent à s'échapper purent se réfugier à Isatcha, gros bourg près duquel les Turcs construisirent plus tard une forteresse qui domine le fleuve. Quant à Ismaïl, ville forte située dans la Bessarabie, au confluent de la Repida et du Danube, elle a un port de quarantaine excellent. C'est là que stationnait la flottille russe destinée à mettre l'armée d'invasion des provinces danubiennes, par Galatz en Moldavie et par Ibraïla en Valachie, en communication avec la mer Noire. Jusqu'à cette époque, la navigation était restée libre; mais, par suite de la déclaration de guerre, les Turcs firent leurs efforts pour l'empêcher.

Toutes les petites villes et les gros bourgs avoisinant le Danube sont *palanqués*, c'est-à-dire, entourés d'un simple rempart de terre avec un fossé et des palissades de troncs de chêne d'un fort diamètre que le canon peut seul ouvrir. C'est la fortification ordinaire de la plupart des villes de la Servie et de la Bulgarie, et avec le courage déployé par les Turcs derrière une muraille, elles ont fait presque toutes d'héroïques résistances.

Jusqu'au commencement de novembre, les Turcs se fortifièrent dans

leurs positions et firent leurs préparatifs pour effectuer le passage du second bras du Danube.

Le 1er novembre, fut publié à Saint-Pétersbourg le manifeste dont suit la teneur :

« Par la grâce de Dieu, nous Nicolas Ier, empereur et autocrate de toutes les Russies, etc., etc., etc.

« Savoir faisons :

« Par notre manifeste du 14 juin de la présente année, nous avons fait connaître à nos fidèles et bien-aimés sujets les motifs qui nous ont mis dans l'obligation de réclamer de la Porte Ottomane des garanties inviolables en faveur des droits sacrés de l'Église orthodoxe.

« Nous leur avions annoncé également que tous nos efforts pour ramener la Porte par des moyens de persuasion amicale à des sentiments d'équité et à l'observation fidèle des traités étaient restés infructueux, et que nous avions par conséquent jugé indispensable de faire avancer nos troupes dans les principautés du Danube. Mais, en adoptant cette mesure, nous conservions encore l'espoir que la Porte reconnaîtrai ses torts, et se déciderait à faire droit à nos justes réclamations.

« Notre attente a été déçue.

« En vain même les principales puissances de l'Europe ont cherché par leurs exhortations à ébranler l'aveugle obstination du gouvernement ottoman. C'est par une déclaration de guerre, par une proclamation remplie d'accusations mensongères contre la Russie, qu'il a répondu aux efforts pacifiques de l'Europe ainsi qu'à notre longanimité. Enfin, enrôlant dans les rangs de son armée les révolutionnaires de tous les pays, la Porte vient de commencer les hostilités sur le Danube. La Russie est provoquée au combat ; il ne lui reste donc plus, se reposant en Dieu avec confiance, qu'à recourir à la force des armes pour contraindre le gouvernement ottoman à respecter les traités, et pour en obtenir la réparation des offenses par lesquelles il a répondu à nos demandes les plus modérées, et à notre sollicitude légitime pour la défense de la foi orthodoxe en Orient, que professe également le peuple russe.

« Nous sommes fermement convaincu que nos fidèles sujets se joindront aux ferventes prières que nous adressons au Très-Haut, afin que sa main daigne bénir nos armes dans la sainte et juste cause qui de tout temps a trouvé d'ardents défenseurs dans nos pieux ancêtres.

« *In te, Domine, speravi : non confundar in æternum.*

« Donné à Tsarskoë-Sélo, le vingtième jour du mois d'octobre (1er novembre) de l'an de grâce mil huit cent cinquante-trois, et de notre règne le vingt-huitième.

« NICOLAS. »

Ce manifeste fut lu pendant le service divin dans toutes les églises

de l'empire ainsi que dans celles de la Moldavie et de la Valachie, et au lieu de la prière ordinaire pour le souverain du pays, il y eut ordre de faire une prière pour l'extirpation des *païens*.

Le 2 novembre, les Turcs occupèrent, au nombre de 5,000 hommes, une île située entre Turtukaï et Oltenitza. Le lendemain, 3, ils franchirent le petit bras et occupèrent la rive gauche. Le passage continuant, ils se trouvèrent au nombre de 12,000 hommes en présence de 9,000 Russes qui occupaient Oltenitza. Ce village est défendu par un édifice retranché dont les fortifications furent construites anciennement avec les matériaux provenant de Turtukaï, lorsque les Russes détruisirent cette ville dans la guerre de 1810. Le 4, un combat s'engagea avec un grand acharnement de part et d'autre, les Turcs s'efforçant de s'emparer d'Oltenitza et les Russes de les rejeter dans le Danube. L'action commença avec l'aurore; on se battit bravement des deux côtés. Le général russe, baron de Plosen, fut tué dès le début de l'action. Pour que le lecteur puisse se faire une idée exacte de cette affaire, la plus importante de la campagne de 1853, nous allons reproduire les principales pièces qui s'y rattachent. Voici d'abord la note du *Moniteur :*

« Le gouvernement a reçu les informations suivantes sur la rencontre du 4, entre les Turcs et les Russes, à Oltenitza:

« C'est dans le triangle formé par l'Argis, le Danube et le village d'Oltenitza qu'a eu lieu le combat meurtrier du 4 novembre. Les Turcs ne comptaient pas plus de 9,000 hommes. Ils occupaient le bâtiment de la Quarantaine, situé dans la plaine, près du Danube et du village. Ce bâtiment et une vieille redoute furent fortifiés avec des matériaux transportés de Turtukaï.

« Les Turcs se sont servis avec un grand succès des batteries de cette forteresse. Ils lançaient à travers le Danube, large en cet endroit de 260 toises environ, des boulets et des bombes qui atteignaient les Russes jusqu'au pied du village situé sur une élévation. Le général Dannenberg, qui dirigeait les opérations, était à une petite distance du village avec son état-major.

« La perte des Russes est évaluée à 1,200 hommes tués ou blessés. Presque tous les chefs de bataillon ont été blessés, ainsi que plusieurs colonels; la plupart des blessures étaient faites avec des balles coniques.

« Le prince Gortschakoff est parti pour Oltenitza. Il est question d'attaquer les Turcs avec 24,000 hommes, aujourd'hui ou demain. »

L'ordre du jour du prince Gortschakoff, daté de Bucharest, le 25 octobre (6 novembre), est conçu dans les termes suivants :

« Le 20 octobre (1er novembre), des troupes turques quittèrent en assez grand nombre le camp de Turtukaï, et occupèrent une île du Danube située à l'embouchure de l'Argis.

« Le 21 octobre (2 novembre), elles passèrent sur la rive gauche du fleuve, et y occupèrent le bâtiment de pierre de la Quarantaine. Sur le rapport fait par nos avant-postes de Cosaques, j'ordonnai au général d'infanterie Dannenberg, chef du quatrième corps, de concentrer dans les environs de Dobreni-Nogsvoschti la 1re brigade de la onzième division d'infanterie et la batterie n° 3, ainsi que la batterie légère n° 5 de la 11e brigade d'artillerie, les escadrons du régiment des uhlans Olviopol, avec deux pièces de la 9e batterie des Cosaques du Don, 300 Cosaques du Don n° 34, et de prendre position près du village de Mitreni-Fundeni, ainsi que d'attaquer l'ennemi à partir de ce point.

« Le 23 octobre (4 novembre), à une heure de l'après-midi, le général Dannenberg marcha droit à l'ennemi qui avait eu le temps de se fortifier. Le bâtiment de la Quarantaine, armé de six canons, formait le centre de sa position, qui s'appuyait à gauche sur la rivière de l'Argis, et à droite sur le Danube. Les Turcs étaient protégés, en outre, par des ouvrages et des palissades. Le flanc droit des Turcs était aussi défendu par trois batteries établies sur la rive droite du Danube, qui en cet endroit n'a qu'une largeur de 212 toises. Le flanc gauche était appuyé par des batteries élevées dans l'île du Danube. Nos troupes étant parvenues à la portée du canon, l'ennemi ouvrit le feu de tous ses canons et même de quelques mortiers sur la rive droite. Deux de nos batteries s'avancèrent à quatre cent cinquante toises de distance des retranchements turcs et ripostèrent vivement. Après une heure d'un feu bien soutenu, elles purent s'approcher à portée de la mitraille. Protégée par l'artillerie, l'infanterie s'avança rapidement vers les retranchements ennemis et, malgré un feu meurtrier, pénétra jusque dans les fossés. Cette attaque hardie et subite jeta le désordre dans les rangs ennemis. La cavalerie turque prit la fuite et se précipita dans le Danube. Comme nos projectiles avaient déterminé deux explosions dans le bâtiment de la Quarantaine, les Turcs retirèrent en toute hâte leur artillerie et se replièrent en désordre sur les rives escarpées du fleuve. Les troupes se retirèrent aussi des retranchements; une partie gagna les bateaux.

« Le général Dannenberg, ayant atteint le but qu'il s'était proposé, d'empêcher les Turcs de prendre une position avantageuse sur la rive gauche du Danube, jugea à propos de ne pas poursuivre ses avantages, craignant qu'ils ne fussent pas compensés par les pertes qu'occasionneraient quarante canons établis sur la rive droite du Danube. D'ailleurs, la perte était déjà considérable. En conséquence, il résolut de reprendre son ancienne position. Les Turcs n'essayèrent point de gêner ses mouvements. La frayeur que leur avait causée l'attaque hardie de notre brigade fut si grande, que l'ambulance des blessés put être rétablie tout près du bâtiment de la Quarantaine, sous la pro-

tection d'un seul piquet de cavalerie, car les Turcs, qui n'étaient occupés que d'eux-mêmes, ne songèrent pas à l'inquiéter. »

Voici maintenant le bulletin crié, le 9 novembre, dans les rues de Constantinople :

« GRANDE VICTOIRE!

« Ce matin, le ministre de la guerre a reçu la nouvelle d'une grande victoire remportée par les troupes impériales sur l'armée russe.

« Le 4 novembre, un corps d'armée russe, composé de vingt-quatre bataillons d'infanterie, de trois régiments de cavalerie, d'un régiment de Cosaques et de trente-deux pièces d'artillerie, en tout plus de 30,000 hommes, s'avança sur Oltenitza pour livrer bataille.

« Les troupes impériales firent aussitôt leurs dispositions pour les bien recevoir. Le centre était commandé par Ahmed-Pacha, l'aile droite par Mustapha-Pacha et l'aile gauche par Ismaïl-Pacha. Neja-Pacha commandait l'artillerie à Oltenitza, et Khalid-Pacha sur l'île.

« L'action commença à midi et demi, et à sept heures, toute l'armée russe était dans une complète déroute. Elle a laissé sur le champ de bataille une masse de fusils, de fourniments et de munitions, qui ont été portés à Omer-Pacha, de l'autre côté du fleuve; elle y a laissé aussi 800 morts. Mais pendant le combat, vingt chariots avaient été constamment occupés à emporter les cadavres de ceux qui venaient de succomber sous la valeur des troupes impériales, qui cessèrent de faire tonner le canon lorsque les Russes enlevèrent leurs morts. Ce noble sentiment n'a pas besoin de commentaires.

« Chefs et soldats de l'armée impériale ont déployé un courage et une intrépidité dignes de leurs ancêtres et de la grande cause qu'ils défendent. Mais nous devons signaler plus particulièrement parmi tous ces hommes valeureux les généraux que nous venons de nommer et Hussein-Bey, lieutenant-colonel de la garde impériale; Hussein-Agha, major du régiment des tirailleurs; Mustapha-Agha, aide de camp d'Omer-Pacha, et Arab-Agha, capitaine d'artillerie.

« L'armée impériale a eu 13 morts, 72 blessés et un homme qui n'a pas répondu à l'appel fait après la bataille; on ne sait ce qu'il est devenu.

« Si l'armée turque n'a pas fait de prisonniers, c'est probablement parce qu'elle n'avait pas de cavalerie pour poursuivre les fuyards qui étaient protégés par la cavalerie russe. »

On remarquera la différence qui existe entre ces deux dernières pièces. L'ordre du jour du prince Gortschakoff est sobre, exempt de phrases ronflantes et de rodomontades. Le général cite les numéros des brigades, des batteries, les noms des régiments. Il avoue avoir éprouvé une perte considérable. Le bulletin turc, au contraire, porte l'empreinte de l'exagération, et l'on ne saurait prendre au sérieux



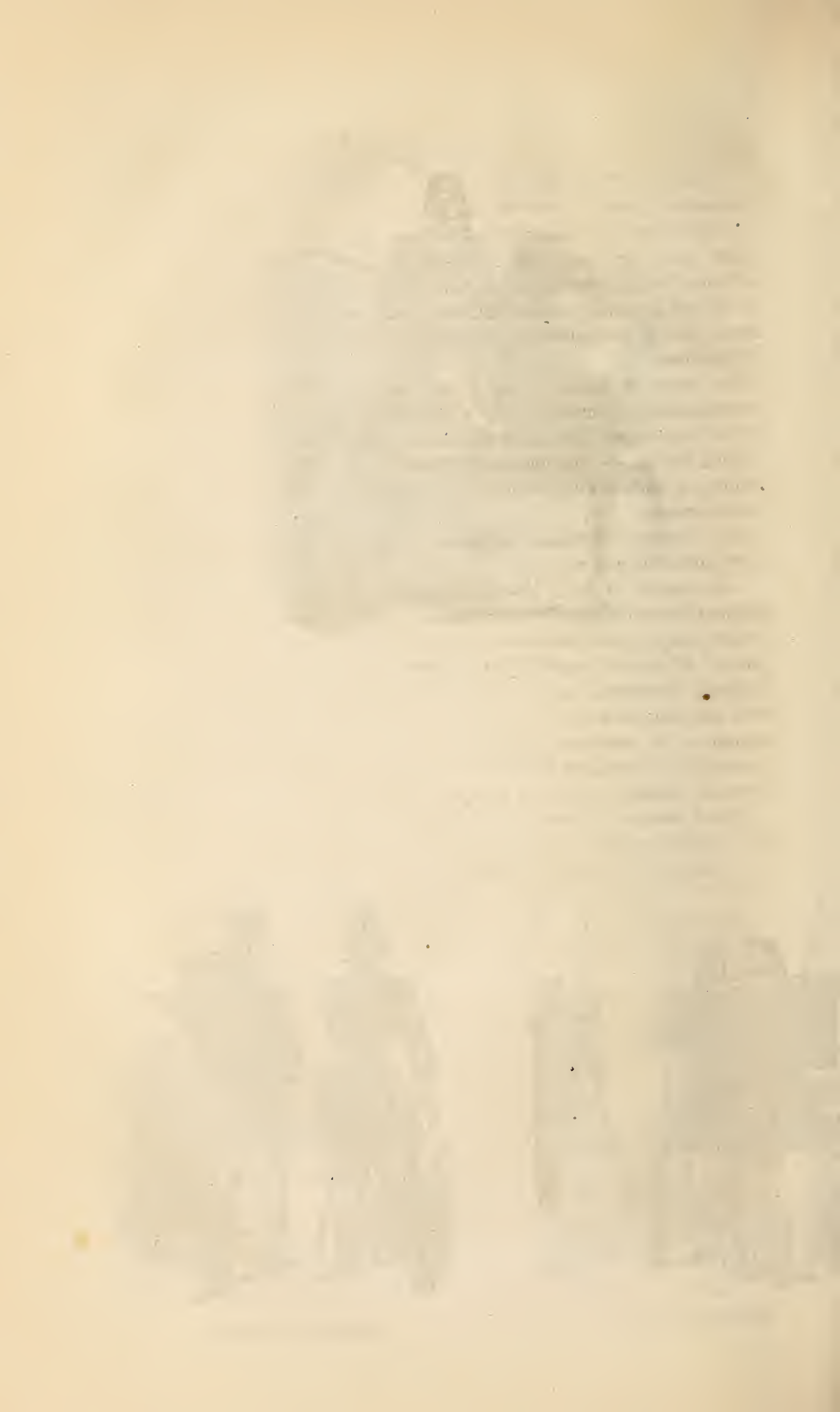
Chasseurs d'Afrique.



Infanterie de ligne.



Infanterie de marine.



cette perte de 13 hommes, de 72 blessés et d'un homme égaré.

Voici enfin un bulletin écrit heure par heure par un des officiers généraux étrangers qui se trouvaient dans le camp d'Omer-Pacha :

« Une heure.—Les Russes font avancer vingt pièces d'artillerie protégées par trois régiments de cavalerie, afin d'attaquer la redoute qu'Omer-Pacha a établie sur la rive gauche du Danube, pour lui servir de tête de pont, et que défendent trois bataillons et six pièces de canon. Sur la rive gauche se trouvent quatre batteries qui concourent à la défense.

Une heure et demie. — Les Russes forment un demi-cercle avec leurs batteries et ouvrent le feu. Omer-Pacha parcourt les batteries et dirige le pointage. Les Turcs sont pleins d'enthousiasme.

Deux heures. — Les masses d'infanterie, au nombre de vingt bataillons, se placent à la hauteur des batteries, qui avancent à peu près de cent mètres.

Deux heures et demie. — Répétition de la même manœuvre jusqu'à demi-portée de canon.

Trois heures et demie. — L'infanterie russe s'avance en masse, tambour battant et bannières déployées pour attaquer la redoute. L'infanterie turque reste immobile et attend que l'ennemi soit à portée de pistolet. Elle ouvre alors un feu si bien nourri, que les Russes s'ébranlent, s'arrêtent. Cependant ils ne perdent pas de terrain, reforment les rangs et avancent de nouveau sur trois colonnes jusqu'à la redoute. A ce moment critique, les Turcs s'élancent sur les retranchements, et la vivacité de leur feu est telle, que l'ennemi se retire en désordre, laissant le pied du parapet couvert de morts.

Quatre heures et demie. — L'artillerie et l'infanterie reprennent leur première position. Les compagnies de chasseurs turcs et la cavalerie irrégulière sortent des retranchements et chargent l'ennemi, qui se retire, la plus grande partie en désordre.

Cinq heures un quart. — Omer-Pacha fait sonner la retraite ; le feu cesse des deux côtés, et les deux armées s'occupent d'enlever leurs blessés.

Six heures — Omer-Pacha a déployé une telle activité et si bien pris ses mesures, que toutes les batteries ont changé les pièces démontées, renouvelé leurs munitions, et sont parfaitement en état de résister à une nouvelle attaque. La perte de l'ennemi, autant que l'on peut en juger en ce moment, est au moins de 400 morts et 2,000 blessés. Les Turcs ont eu 50 morts et 207 blessés. Il est probable que demain nous serons attaqués de nouveau par des troupes fraîches. Les Russes ont vaillamment attaqué, mais l'aplomb et l'intrépidité calme des soldats turcs sont inexprimables. »

De tout cela, il résulte que les Russes ont réellement éprouvé un

échec, mais qu'ils se sont retirés en bon ordre, et que la perte des Turcs a été considérable, quoique inférieure à celle de leurs ennemis.

Le plan du général Gortschakoff était, comme nous l'avons dit, d'attirer l'ennemi en rase campagne; celui d'Omer, au contraire, de combattre à l'abri des retranchements et d'éviter les batailles rangées Une particularité assez curieuse, et que nous avons omise dans la biographie du général turc, explique son habileté dans ce genre de guerre. Lorsqu'il n'était encore que colonel, Omer-Pacha fut employé pendant plusieurs années à des travaux topographiques en Bulgarie, en Valachie et en Moldavie. Il s'acquitta de la mission qui lui avait été confiée à la satisfaction de son gouvernement, et il acquit une connaissance approfondie de ces contrées. Il n'est pas un village, un cours d'eau, un défilé qu'il ne connaisse à fond, et, comme il a une armée qui lui accorde toute sa confiance, il peut la faire manœuvrer de manière à inquiéter sans cesse les Russes et à les tenir en haleine, sans jamais engager une action générale. Après l'affaire d'Oltenitza, les Russes firent diverses démonstrations à Kalarasch et à Giurgewo. Le prince Gortschakoff resta quelques jours dans l'incertitude de leurs projets ultérieurs; mais la concentration plus grande de leurs forces à la Quarantaine d'Oltenitza le décida à frapper un coup sur ce point. Les Turcs n'en étaient pas sortis de toute une semaine, et ils y étaient bien protégés par leur batterie de l'île et de l'autre rive. Les troupes russes, réunies en force à Budeschti et munies cette fois d'une artillerie capable de faire taire les batteries ennemies, se mirent en mouvement le 12 novembre; mais, à la nouvelle de leur approche, les Turcs repassèrent le Danube sans coup férir et se concentrèrent à Rustchuck.

Rustchuk, en Bulgarie, est une ville considérable de 30,000 habitants environ, située sur un promontoire qui s'avance dans les eaux du Danube. Des toits de ses maisons on a une vue magnifique des détours de ce beau fleuve, assez profond pour porter des vaisseaux marchands de grande dimension. Un nombre immense de navires est constamment à l'ancre le long des quais. Vue à distance, la ville présente une superbe apparence; mais les rues sont étroites, sales et affreuses. La partie inférieure des maisons, comme cela a lieu partout en Turquie, est sans fenêtres. Les boutiques sont, en général, assez bien fournies de marchandises. Les voyageurs qui se rendent à Constantinople louent ici des chevaux et se mettent sous la conduite d'un Tartare. De Rustchuk à Shumla on compte vingt-deux heures de route. La route est pittoresque, et pendant quelque temps, après avoir quitté la ville, on continue à avoir le Danube en vue. Entre Simouscho et Tomlak, on l'aperçoit pour la dernière fois d'un plateau très-

élevé. La route pénètre alors dans la vallée du Lom, bordée des deux côtés par des précipices et tapissée de verdure. A mesure qu'on avance, le terrain s'élève et le chemin traverse des collines et des vallées couvertes çà et là de broussailles. Tout ce pays est peu peuplé. De temps en temps on aperçoit au loin des villages bulgares, mais sur la route il n'y a qu'un ou deux khans solitaires. Le voisinage des lieux habités cachés à la vue, est indiqué par des puits placés au bord de la route, et d'où des sentiers s'élancent jusqu'au haut des montagnes. Parfois on en voit descendre, portant des cruches sur leurs têtes, des femmes qui vont chercher de l'eau. La première halte se fait d'ordinaire à Razgrad, ville habitée par environ 15,000 musulmans et un petit nombre de familles bulgares.

En général, les chrétiens, qui se livrent presque exclusivement aux travaux de l'agriculture, sont disséminés dans de petits villages dans tout le pays. On évalue leur nombre entre quatre et cinq millions. Infiniment moins nombreux, les Turcs sont réunis dans les grandes villes, mais il y a çà et là quelques villages entièrement turcs. Comme ils sont généralement situés dans des positions qui dominent le pays, il est probable qu'ils sont habités par les descendants des anciennes colonies militaires établies autrefois pour tenir le pays en sujétion. Au-delà de Razgrad les vallées et les collines continuent à se succéder. Ces dernières s'élèvent graduellement jusqu'à ce que du plateau de Burattara, les hauteurs de Shumla et la longue chaîne de Balkans qui s'étendent derrière comme un mur apparaissent à la vue. Un peu plus loin, une échappée s'ouvre tout à coup à gauche, et l'œil, en suivant la magnifique vallée de Paravedis, distingue par un beau temps la baie profonde de Varna sur la mer Noire. Après avoir traversé une suite de collines escarpées par un défilé commandé autrefois par une redoute et actuellement occupé par un grand nombre de fortifications semblables, on arrive en vue de grands ouvrages de défense de Shumla, où la route ne parvient qu'en décrivant une courbe considérable.

Le sol de la Bulgarie est riche; les villages, quoique clair-semés, sont grands et renferment des ressources considérables. Par suite de la nature argileuse du terrain, les chemins sont impraticables dans la saison pluvieuse. En hiver, la neige tombe en telle abondance qu'il est souvent impossible aux voyageurs de retrouver leur route; ils éprouvent aussi une grande difficulté à passer des hauteurs dans les vallées. A la fin de l'été, il règne une grande sécheresse, bien que, selon leur pieux usage, les musulmans aient construit, partout où cela était possible, des citernes ou des fontaines. Les Bulgares sont un peuple laborieux; ils sont de race slave et pratiquent le rite grec. Mais, quoique aigris contre les Turcs qui les ont maltraités, ils ne sont pas

disposés à se soulever, à moins de pouvoir compter sur un appui énergique au dehors. En Bulgarie, les Ottomans ne doivent compter que sur les places fortes du Danube et sur le rempart naturel que leur assure la chaîne des Balkans.

Le passage du Danube, dans son quatrième bassin, est une opération difficile, en raison de la multitude des îles, de la nature marécageuse du sol, des crues subites et fréquentes qui inondent les deux rives; mais elle réussit presque toujours, à cause de la longue étendue de rives que doit garder l'adversaire. Le passage est surtout difficile de la rive gauche à la rive droite, celle-là étant dominée presque partout par celle-ci, et, n'ayant pour couvrir les opérations, ni places fortes, ni têtes de pont. Les Russes ont néanmoins indiqué comme lieux de passage avantageux : *Braova,* près du confluent du Timok; les environs de Viddin; le confluent du Schyl; *Islas,* près du confluent de l'Alouta; *Flamounda,* près de Nicopoli; les environs de Giurgewo et de Hirschova; enfin Braïla, Galacz et Isatcha. Leurs passages ont presque toujours réussi; mais ils n'ont jamais osé s'aventurer dans la Bulgarie et les Balkans sans être maîtres des places du Danube, et celles-ci ont toujours fait de longues et terribles résistances.

Quant aux Turcs, quand ils avaient les têtes de pont de Tourna, de Giurgewo, de Brahilow, d'Ismaïl, ils dominaient sans peine toute la rive gauche du Danube, sans cesse ouverte à leurs armes, et le fleuve, garni de dix-huit places fortes, protégé en avant par le Dniester et le Pruth, appuyé en arrière par les Balkans et les forteresses qui en gardent les défilés, formait l'une des lignes militaires les plus redoutables de l'Europe; c'était surtout une ligne offensive. Aujourd'hui, cette ligne est tellement ébréchée par le démantèlement des têtes de pont que nous venons de nommer, par la cession des bouches du fleuve à la Russie, par la position semi-indépendante de la Valachie et de la Moldavie, qu'elle n'est plus qu'une ligne défensive. Aussi les Turcs se sont-ils efforcés, dès le début de la guerre actuelle, et grâce aux places nombreuses qui assurent leur retraite, de rendre au fleuve son ancienne importance, en reprenant possession des deux rives par les passages qu'ils ont surpris, à *Kalafat*, près de Viddin, à *Giurgewo* et à *Oltenitza.* Leur plan actuel d'invasion de la rive gauche semble indiqué par la nature des lieux, le cours même du Danube et ses diverses inflexions, c'est celui qu'ils essayèrent dans la guerre de 1810.

Dans les combats partiels qui eurent lieu depuis l'affaire d'Oltenitza, le général de division Pauloff et le général d'artillerie Gimlkowki furent grièvement blessés.

Cependant la guerre s'engageait en même temps en Asie, où les

Turcs obtenaient aussi l'avantage. Les Russes ne pouvaient dissimuler entièrement leur échec de ce côté, et le prince Woronzoff, commandant en chef du corps du Caucase, adressa à l'empereur Nicolas le rapport suivant, en date du 19-31 octobre, selon la manière moscovite d'énoncer les dates :

« J'ai reçu d'Ozourghet un rapport du gouvernement militaire de Koutaïs, en date du 16 octobre, qui annonce que les Turcs ont ouvert les hostilités contre nous, dans la nuit du 15 au 16, à minuit, par l'attaque et la prise du poste de Saint-Nicolas ou Nicolaïeff. L'attaque a été exécutée par des bandes nombreuses venues en partie le long de la côte maritime par des chaloupes. Le poste de Saint-Nicolas n'était point considéré comme une fortification, encore moins comme capable de soutenir une attaque sérieuse, et n'a jamais été armé d'artillerie; mais comme, vu sa position locale, il renfermait un grand dépôt de vivres apportés à diverses époques, il avait été jugé nécessaire de s'y maintenir autant que possible, jusqu'à ce qu'on eût eu le temps d'en retirer les approvisionnements.

« Le temps a manqué à cette combinaison; le détachement laissé dans le fort, ne consistant qu'en deux faibles compagnies et en un parti de miliciens et de Cosaques, avec deux pièces de campagne, ayant été attaqué à l'improviste, par une nuit sombre, et entouré de tous côtés par une force considérable, n'a pu résister sur place, ni se retirer dans la campagne. Le commandant de ce détachement n'a pas voulu faciliter sa retraite par le sacrifice des deux bouches à feu qui lui étaient confiées. Les hommes du poste ont succombé avec honneur.

« Des troupes qui occupaient ce poste, il n'est parvenu à se sauver que quelques miliciens et près de trente soldats avec trois officiers, pour la plupart blessés, qui se sont frayé un passage à la baïonnette à travers les bandes ennemies, et sont venus à Ozourghet. Les deux canons sont tombés entre les mains des Turcs, et tous les dépôts ont été immédiatement incendiés par ceux-ci. Le général major prince Gagarin, qui se trouve à Ozourghet, s'attend également à des agressions sur d'autres points de la frontière, et, en renforçant les mesures pour la défense de la contrée, espère arrêter les succès ultérieurs des Turcs de ce côté.

« Il m'est douloureux de commencer mon rapport sur nos hostilités avec les Turcs par cet événement si malheureux pour nous, mais il nous reste à espérer dans l'avenir, et à dire : «Dieu punira l'agresseur. »

« Immédiatement après l'expédition de ce rapport, l'aide de camp général prince Woronzoff reçut, par l'entremise du gouverneur militaire de Koutaïs, un rapport du colonel Kerganoff, commandant des troupes dans le Gouriel, qui mande que, conformément aux ordres

reçus, s'étant porté, le 16, d'Ozourghet avec trois compagnies du régiment de chasseurs de Lithuanie, un peloton du bataillon de ligne nº 12 des troupes de la mer Noire, deux canons de campagne et une sotnia de miliciens de Gouriel, sur le poste attaqué de Saint-Nicolas, il avait appris avec certitude, à mi-chemin, qu'à la suite d'une défense courageuse de sept heures, ce poste était déjà tombé entre les mains de l'ennemi.

« Cette nouvelle inattendue engagea le colonel Kerganoff à accélérer sa marche. Ayant surmonté tous les obstacles, surtout au passage de deux rivières, il découvrit, à deux verstes (un peu moins d'une demi-lieue) en avant du poste, l'ennemi qui s'était embusqué dans une épaisse forêt, derrière de forts abatis d'arbres, et, malgré sa force numérique qui s'élevait à 5,000 hommes, il se décida à l'attaquer.

« La 4e compagnie des chasseurs et la setnia de miliciens du Gouriel, éparpillées en tirailleurs, se portèrent rapidement sur les abatis, malgré une vive fusillade et sans tirer un coup de feu; arrivées à portée, elles exécutèrent une seule décharge, après laquelle elles se précipitèrent à la baïonnette et le sabre au poing sur l'ennemi, qu'elles délogèrent de sa position à la suite d'une mêlée opiniâtre; ensuite, soutenues par les autres compagnies de chasseurs, elles repoussèrent les Turcs jusqu'au poste de Saint-Nicolas même, et y seraient immédiatement et immanquablement entrées sur leurs épaules, si le pont, sur la rivière marécageuse Skourdeb, n'avait pas été enlevé, ce qui empêcha le passage de l'artillerie; après cela, la fusillade et la canonnade continuèrent des deux côtés avec vivacité pendant six heures consécutives. A la tombée de la nuit, les Turcs, dont les forces s'accumulaient de plus en plus, avaient à trois reprises tenté d'attaquer notre position, mais chaque fois ils avaient été repoussés avec une perte considérable et avaient laissé plus de 300 morts sur le carreau.

« Nos pertes, dans toute cette affaire, consistent en 1 officier subalterne, 48 soldats et 14 miliciens tués, 2 officiers subalternes et 79 soldats, plus 2 autres officiers de la milice et 48 miliciens blessés; en tout, 194 hommes mis hors de combat.

« Le gouverneur militaire de Koutaïs ajoute au rapport du colonel Kerganoff, que, outre les pertes occasionnées à l'ennemi, les Turcs ont perdu plus de 1,000 hommes en tués et blessés à l'attaque du poste Saint-Nicolas; que la défense courageuse de la garnison mérite tout éloge, et que, dans cet exploit, le lieutenant prince Georges Gouricli, de la milice de Gouriel, dangereusement blessé, s'est particulièrement distingué. »

En terminant, l'aide de camp général prince Woronzoff mande qu'à la date du 20 octobre on n'avait encore, à Tiflis, aucune nouvelle d'hostilités sur d'autres points de la frontière.

Les Russes firent pour reprendre Nicolaïeff cinq tentatives inutiles. Ce premier incident de la guerre d'Asie, cette capture d'un fort portant le nom du patron de leur empereur et de leur pays jeta parmi les soldats moscovites une terreur superstitieuse.

D'après un autre rapport, Schamyl s'approcha de Tiflis à une distance de neuf milles. Les Circassiens étaient au nombre de 20,000 hommes avec 60 pièces de canon. Le prince Woronzoff n'avait à leur opposer que 15,000 hommes. Les Russes furent d'abord battus sur tous les points; mais le prince ayant reçu un renfort de 15,000 hommes de troupes envoyé par les généraux Nesteroff et Barcotenski, le combat recommença, et Schamyl fut contraint de se retirer dans ses montagnes. Les Circassiens perdirent 2,000 hommes, et les Russes avouèrent une perte de 5,000 hommes. Pendant cette bataille, le prince Woronzoff envoya le comte Nicolas à Saint-Pétersbourg pour demander des renforts dont il avait besoin pour se maintenir à Tiflis et dans la Géorgie.

Quelques jours après, 3,000 Circassiens des différentes tribus attaquèrent les Russes dans les défilés de Zakartola, et les mirent en déroute.

Le 9 octobre, il y avait déjà aux environs d'Erzeroum les troupes suivantes : 3,000 hommes à Bajazid, 10,000 hommes à Kars, 6,000 hommes à Ardekschan; à Battoum et à Tschuruk-Su 4,000 hommes de troupes irrégulières, en tout 43,000 hommes; de plus, 2,000 hommes à Erzeroum même. En ajoutant les troupes arrivées de la Syrie on aura un effectif de 65,000 hommes

Le plateau d'Erzeroum est le point dominant de toute la Turquie d'Asie. C'est de ce point que partent les différentes routes qui conduisent à l'Asie-Mineure, à la Perse et dans le bassin de l'Euphrate.

La ville d'Arzeroum ou Erzeroum, dont le nom en arménien signifie citadelle romaine, a été effectivement bâtie par les Romains. Elle possède une population de 80,000 habitants, deux tiers turcs et un tiers chrétiens. Elle est située au pied même du mont Abos, dans une vaste plaine, tout près de la principale source de l'Euphrate. Cette ville peut être considérée comme la clef du grand bassin qui s'étend depuis le Caucase jusqu'au golfe Persique et à la mer de l'Inde.

Jusqu'alors l'avantage avait été partout pour la Turquie. Après avoir envoyé en signe de satisfaction son cheval de prédilection à Omer-Pacha, le sultan déclara par le *hat* impérial suivant, adressé au grand vizir, son intention de se rendre au printemps à Andrinople, où, comme cela se fait en semblable circonstance, serait transféré momentanément le siége de l'empire, et de se mettre à la tête de ses troupes :

« Mon fidèle vizir, je ne puis assez me louer du zèle et de l'enthousiasme de mes troupes, ainsi que du dévouement et de la fidélité que mes fonctionnaires et mes sujets en général n'ont cessé de me témoigner à l'occasion des préparatifs qui ont eu lieu depuis le jour où la probabilité de voir aboutir à la guerre le différend survenu entre mon gouvernement impérial et la Russie a acquis de la gravité.

« L'état de guerre étant aujourd'hui un fait certain, je ne doute nullement que chacun ne prête à l'avenir son concours avec plus d'empressement et ne remplisse son devoir.

« La véritable cause de cette guerre ne consistant que dans la louable résolution de préserver les droits sacrés et l'indépendance de mon empire, appuyé sur la toute-puissance du Très-Haut, et invoquant l'esprit saint de notre prophète, j'ai décidé de me trouver, avec l'aide de Dieu, présent à l'exécution d'un pareil devoir, dans les premiers jours du printemps. Par conséquent, il est opportun de pourvoir dès à présent aux préparatifs que mon cortége impérial exige; et comme mon quartier général sera d'abord fixé à Andrinople, il est important que tout ce qui est nécessaire aux hommes qui seront sous mon commandement y soit préparé d'avance.

« Tu dois donc, de concert avec tous mes ministres, t'empresser de mettre à exécution toutes les mesures convenables.

« Que le Très-Haut, par amour pour son saint prophète, rende en toute circonstance notre empire victorieux, et que tous ceux qui contribuent au succès de cette tâche puissent obtenir le bonheur dans ce monde ainsi que dans l'autre !

« 28 moharrem 1270 (31 octobre 1853). »

Andrinople, par corruption d'*Adrianopolis* (en turc *Edrené*), seconde capitale de l'empire des Osmanlis, est située dans l'ancienne Thrace, aujourd'hui la Roumélie, sur les rives de l'Hebrus, aujourd'hui le Maritza, fleuve navigable. Sur l'emplacement qu'elle occupe se trouvait autrefois Uscudama, petite bourgade sans importance, habitée par les Besses, peuplade thrace. L'empereur Adrien fonda sur la rive droite de l'Hebrus la ville qui porte encore aujourd'hui son nom, et en fit la capitale de la province d'Hæmimontana. Construite en amphithéâtre, on y jouit d'un coup d'œil magnifique sur

l'immense plaine que traverse le fleuve, et qui est resserrée entre deux chaînes de montagnes. Au IVe siècle, elle était fortifiée avec art, et résista avec succès aux assauts des Goths victorieux, mais qui ignoraient l'art d'assiéger les places. Les écrivains byzantins, pour lui donner une antique origine grecque, l'appelaient *Orestea* ou *Orestias;* ils disent qu'elle est éloignée de Constantinople de cinq jours de marche. Le sultan turc Amurat s'en empara en 1360; depuis, elle fut pendant près d'un siècle, c'est-à-dire jusqu'à la prise de Constantinople (1453), le siége du monarque turc. Elle a 16,000 maisons et 100,000 habitants, dont 30,000 Grecs, avec un archevêque; elle renferme un palais impérial, 40 mosquées, dont les plus magnifiques sont celles de Sélim II et d'Amurat II, et 22 bains, avec de beaux aqueducs et d'importantes fabriques de soieries.

Le sultan reçut à cette occasion solennellement et par anticipation le titre de *Ghazi,* qui veut dire victorieux. Les Turcs sont persuadés que la victoire, ainsi influencée, n'osera pas leur donner un démenti.

En même temps l'ambassadeur français à Constantinople, M. de Lacour, fut remplacé par le général comte Baraguey-d'Hilliers. Voici les paroles prononcées par cet ambassadeur soldat, en remettant, le 19 décembre, ses lettres de créance au sultan :

« Sire,

« J'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté les lettres de créance de Sa Majesté Impériale, mon auguste souverain, qui m'accréditent auprès de la Sublime Porte en qualité d'ambassadeur.

« Dans les circonstances difficiles où se trouve le gouvernement ottoman, je suis heureux d'avoir été choisi par S. M. l'empereur Napoléon pour renouveler à S. M. I. le Sultan l'assurance de son amitié.

« La France est la plus ancienne, la plus désintéressée des alliés de la Sublime Porte. Sa sincérité ne saurait être mise en doute.

« *La France ne craint pas la guerre.* Fidèle à l'esprit de sa mission, révélée par l'empereur Napoléon lui-même, la France veut la paix, mais elle la veut durable, loyale, honorable pour elle et ses alliée.

« Dans ce but, S. M. l'empereur Napoléon, de concert avec sa puissante alliée, la souveraine de la Grande-Bretagne, a envoyé sa flotte en Orient. Confiant dans les assurances réitérées du cabinet de Saint-Pétersbourg, il espère encore que le différend qui s'est élevé entre la Sublime Porte et la cour de Russie pourra s'aplanir; que ce trouble passager, en posant nettement la question de l'intégrité de l'empire ottoman, ne fera qu'affermir une indépendance si précieuse à l'Europe entière et si nécessaire au maintien de la paix du monde.

« S. M. I. le Sultan peut compter que S. M. l'empereur Napoléon, qui comprend si bien les besoins, les sentiments et la dignité de la France, *prêtera, dans ce but, son appui* à S. M. I. le Sultan, et je crois être ici le fidèle interprète de sa volonté en lui en donnant l'assurance.

« Je saisis cette occasion d'exprimer à Votre Majesté Impériale l'ardent désir de contribuer, de tous mes efforts, au maintien des vieilles et bonnes relations que la France a toujours entretenues avec la Sublime Porte, et je mets aux pieds de Votre Majesté Impériale l'hommage de mon profond respect. »

L'envoi du général Baraguey-d'Hilliers et son discours furent regardés comme une preuve de l'intention du gouvernement français de maintenir énergiquement la politique que dès 1839 le chef actuel de l'État exprimait en ces termes :

« Il y a trois manières de formuler les rapports de la France avec les gouvernements étrangers. On peut les établir de la manière suivante en trois systèmes :

« Il y a une politique aveugle et passionnée, qui voudrait jeter le gant à l'Europe et détrôner tous les rois.

« Il y en a une autre directement opposée, qui veut le maintien de la paix, mais achète l'amitié des souverains au prix de l'honneur national et des intérêts du pays.

« Enfin il y a une troisième politique, offrant une alliance honorable à tous les gouvernements qui veulent marcher, d'accord avec elle, à la réalisation des intérêts communs.

« Avec le premier système, il n'y a ni paix ni trêve; avec le second, il n'y a pas de guerre, mais aussi pas d'indépendance; avec le troisième, une paix honorable, pas de guerre générale.

« Le troisième système est la politique napoléonienne. »

Voilà ce qu'écrivait en 1839, à Londres, le prince Louis-Napoléon Bonaparte, alors qu'il analysait les idées napoléoniennes. Il se résumait ainsi : « L'idée napoléonienne n'est point une politique de guerre, mais une politique sociale, industrielle, commerciale, humanitaire. Si elle paraît encore à quelques-uns rêver de batailles, cela vient de ce que longtemps cette politique s'est fait jour au milieu de la fumée de canon et de la poussière des bataillons. Mais actuellement ces nuages se sont dissipés, et à travers la gloire militaire on attend une gloire bien plus grande et bien plus durable des rapports pacifiques des citoyens. »

« Les idées napoléoniennes, disait le Prince dans la préface de son écrit, placées sous l'égide du plus grand génie des temps modernes, peuvent se faire connaître sans détour ; elles ne peuvent changer au gré de la versatilité de la politique.

« Ennemi de toute théorie absolue, de toute dépendance morale, je ne suis lié à aucun parti, à aucune secte, à aucun gouvernement; mon expression est aussi libre que ma pensée..., et j'aime la liberté. »

Les Turcs, voulant faire passer des troupes par la Servie, éprouvèrent une résistance inattendue.

Les Serviens sont un peuple slave auquel l'empereur Héraclius céda cette province, alors ravagée par les Avares. Ils ne tardèrent pas à se faire chrétiens. La partie orientale de la Servie, jadis nommée Dardanie, a pris le nom de *Bascie*, à cause de la rivière Bascia, qui la traverse. Les Bulgares s'emparèrent de la Servie en 920; mais elle rentra en 1036 sous la domination des empereurs grecs. Vers la fin du XIe siècle, Étienne fut couronné roi de toute la Servie. Les Turcs la conquirent en 1365. La plus grande partie de cette province fut cédée aux Autrichiens en 1718, à la paix de Passarowitz, par suite des grandes victoires remportées par le prince Eugène de Savoie. Mais elle fut rendue à la Porte par le traité de Belgrade en 1739, à la suite des succès des Turcs durant cette guerre.

Les habitants de la Servie sont divisés en Serviens et en Rasciens. Ils parlent tous le *slave* et sont du rite grec. On y voyait un assez grand nombre de mahométans. A la suite d'une longue lutte soutenue avec gloire et avec succès contre la Porte, sous le commandement de Czerni-Georges et ensuite de Milosch, les Serviens ont obtenu du gouvernement turc, par la médiation de la Russie, une espèce d'indépendance politique. Ils ne furent plus soumis à l'autorité du pacha, et eurent un prince choisi par eux et un sénat servien pour les gouverner.

Mis en demeure de se prononcer dans la crise actuelle, le prince serbe répondit par la lettre suivante adressée au sultan :

« Majesté impériale,

« Je crois devoir faire la réponse suivante à la lettre que m'a adressée le ministre des affaires étrangères de V. M., le 28 octobre dernier. Le gouvernement serbe sera toujours disposé à seconder la Sublime Porte, autant du moins que pourront le permettre les traités existants; mais jamais il ne pourrra se soumettre à une chose qui lui paraîtrait incompatible avec son devoir.

« Cette circonstance se présente en ce moment où un différend bien regrettable a éclaté entre V. M. et le puissant tzar. Puisse le ciel faire tourner cette lutte à l'avantage de V. M.! Mais le gouvernement serbe ne saurait s'associer à une lutte qui a éclaté entre les deux puissances protectrices de la Servie. Il ne peut adopter qu'une politique de neutralité et d'impartialité. Il résulte de là que le gouvernement serbe ne peut permettre qu'un corps de troupes franchisse les frontières. Ce serait blesser la politique que lui commandent les circonstances.

« Le gouvernement de V. M. sera obligé de reconnaître qu'en cela

le gouvernement serbe n'écoute que les conseils de la modération et qu'ils lui serviront toujours de guide.

« Pour donner plus d'énergie à sa politique de neutralité, il a donné l'ordre à tous les habitants de la principauté de se tenir prêts à exécuter ses ordres lorsque le gouvernement les leur transmettra.

« Que V. M. reçoive, comme toujours, l'assurance de mon profond dévouement.

« ALEXANDRE GEORGEWITSCH.

« Kragukewatz, 6 novembre. »

La Porte répondit qu'elle n'admettait pas cette neutralité et qu'elle passerait outre en usant de son droit de souveraineté. M. de Bruck, internonce de l'Autriche à Constantinople, informa dans une conférence Reschid-Pacha que son gouvernement approuvait la conduite du prince Alexandre, et s'efforça de détourner la Porte de toute mesure coercitive. Le ministre lui dit que c'était la ferme volonté du sultan de forcer le prince serbe à se déclarer pour l'un ou l'autre parti, et que des mesures avaient été prises à cet effet. Effectivement, la défense d'exporter des armes pour la Servie fut faite à toutes les provinces de l'empire et l'on se disposa à envahir le territoire prohibé.

Avant de continuer le récit des événements dont va s'accroître l'importance, nous croyons utile de donner un aperçu des forces russes et des forces turques, ainsi que des détails sur les deux peuples et sur leurs souverains. Examinons d'abord les forces russes :

Au temps de Pierre le Grand, l'armée russe ne dépassait pas 100,000 hommes ; mais celle de l'empereur régnant se compose de 699,000 hommes de troupes régulières et de 1,000 pièces d'artillerie. Ajoutez-y les troupes irrégulières, et vous avez un total de 1,200,000 hommes et 1,400 canons. Il ne faut pas oublier que, depuis 1848, l'empereur Nicolas n'a pas cessé de maintenir ce pied de guerre. Une grande partie de cette armée a été cantonnée dans les provinces occidentales, prête à se ruer sur le continent européen, à la moindre tentative d'introduire dans aucun des États des institutions plus libérales.

C'est toutefois une question de savoir si cette immense armée russe est organisée de manière à être, en réalité, aussi formidable que pourrait le faire supposer le nombre prodigieux de ses hommes. Elle se divise en deux parties, dont l'une est complétement distincte de l'autre : l'une est destinée au service actif du dehors, l'autre pour l'intérieur et le service des garnisons. Mais l'armée active se divise aussi en deux parties : l'une est l'élite, l'autre, la réserve en activité. Celle-ci se compose d'hommes expérimentés ; mais elle fait en quelque sorte le service des dépôts, et exerce les recrues les plus alertes pour les faire passer ensuite dans les troupes d'élite. Ce même sys-

tème d'armée d'élite et de réserve active est pratiqué dans la cavalerie, l'artillerie et le génie, tous consistant en 368 bataillons, 468 escadrons de troupes irrégulières et 996 canons, ce qui fait un total de près de 500,000 combattants; dans cette armée d'opération ne se trouve pas comprise celle du Caucase. Un corps choisi de troupes irrégulières est attaché à l'armée d'opération, mais il ne fait point partie des 500,000 hommes. Ce corps, employé dans le Caucase, est regardé comme l'élite de l'armée russe, parce qu'il se compose de soldats qui, pour la plupart, ont fait la guerre du continent pendant les vingt dernières années. Le plan favori de l'empereur actuel était de faire de l'armée du Caucase son avant-garde dans sa marche sur l'Europe continentale; il est probable que les belliqueuses tribus du Caucase donneront non-seulement assez de besogne à ce corps de troupes russes, mais sauront encore le forcer à retourner dans ses foyers. L'armée du Caucase compte en troupes actives 138 bataillons d'infanterie, dix escadrons de cavalerie et 180 canons, soit 198,600 hommes.

Pendant plusieurs années, l'empereur s'est occupé de choisir les meilleurs soldats de l'armée du Caucase pour les incorporer à l'armée d'opération dans les provinces occidentales, à laquelle sont attachés un état-major complet, un corps de génie à pied et à cheval, des caissons et des fourgons. A l'exemple de l'armée autrichienne en Italie, elle est prête à entrer en campagne au premier signal. La cavalerie de cette armée, dans son équipement, diffère des autres armées; les hommes, au lieu d'avoir leurs pistolets et leurs carabines attachés aux selles, les portent sur eux. L'empereur a remis en usage le système, depuis longtemps abandonné en Europe, d'avoir des dragons armés et dressés au service de l'infanterie. Il y a huit bataillons de 600 hommes, auxquels il a été attaché quarante-huit canons. L'empereur s'imagine qu'une force semblable, si elle était rapidement mise en mouvement à une grande distance, pourrait produire un grand effet. Cette armée d'opération se compose de six corps, sans compter les gardes et les grenadiers. L'infanterie forme la plus grande partie d'un corps qui, du reste, a sa cavalerie (cavalerie légère et grosse artillerie), son artillerie, son corps de génie et sa réserve spéciale. Un corps est ce que, du temps de Napoléon, l'on appelait un corps d'armée. Les troupes qui étaient au camp de Chobham, ou à celui d'Helfaut, seraient appelées un corps en Russie. Quelle est la composition de cette immense armée russe? comment est-elle commandée? comment se recrute-t-elle, et quelle est son économie intérieure? Les officers et les fonctionnaires supérieurs de l'armée sont des nobles qui, dès leur jeunesse, s'enrôlent comme volontaires, après avoir étudié aux écoles militaire , et ce n'est

qu'après avoir subi des examens qu'ils sont nommés enseignes.

L'accoutrement d'un soldat russe se compose d'une capote, d'un habit grand uniforme, de deux pantalons : l'un pour l'été, l'autre pour l'hiver, de trois paires de bottes, d'un col et d'un shako ou d'un casque. Tous ces objets sont confectionnés dans le régiment, d'après une fausse idée d'économie; car les ouvriers employés dans un régiment tendent toujours à affaiblir la force effective en campagne. Mais en Russie, cela est excusable, parce que les troupes sont cantonnées à d'immenses distances les unes des autres, que les moyens de communication sont difficiles, et que le but de l'empereur est de rendre chaque régiment indépendant dans son cantonnement. Le fameux Souwaroff connaissait bien les soldats russes; il leur permettait de lui parler familièrement, et même, jusqu'à un certain point, de plaisanter avec lui. En marchant au combat, il avait grand soin d'associer aux récompenses du ciel celles qui devaient être obtenues ici-bas. Il disait : « Priez Dieu. C'est lui qui donne la victoire et fait des miracles. Dieu nous dirige et nous conduise ! Dieu est notre chef ! Soyez prêts à mourir en l'honneur de la sainte Vierge Marie, de votre mère (l'impératrice), et de toute la famille impériale. La sainte Église prie pour ceux qui meurent. Des honneurs et des récompenses sont réservés à ceux qui survivent. » Ces récompenses étaient des décorations, qui sont libéralement accordées dans l'armée russe, mais d'ordinaire selon le grade. Dans l'armée autrichienne, ces décorations ne sont pas épargnées. Cependant l'empereur François fut étonné du magnifique aspect des généraux russes. A Paris, en 1815, les officiers de l'armée russe sollicitèrent l'honneur de voir l'empereur d'Autriche. En le leur accordant, ce monarque dit au chef de son état-major : « Maintenant, que le soleil, la lune et les étoiles osent entrer ! » Quant aux pauvres soldats, ils sont déplorablement négligés. D'après d'excellents renseignements puisés, à ce qu'on assure, dans des documents officiels, des armées nombreuses cantonnées sur les bords de la Theiss et du Danube ont complétement disparu.

Chaque année, pendant quatorze ans, sur une armée de 200,000 hommes, il en est entré dans les hôpitaux 10,000, dont, annuellement, plus de 6,000 sont morts, sans compter ceux qui, depuis, se sont trouvés hors d'état de servir activement. On a longtemps agité la question de savoir si les hommes petits ou de haute taille sont les plus courageux. On prétend que le courage de ceux-ci est tellement éparpillé dans tout leur grand corps, que parfois il est difficile de le mettre en action. En France, on décide la question suivant le principe d'après lequel Napoléon formait sa garde impériale : « C'est le cœur, disait-il, qui fait le grenadier ! » L'empereur Nicolas cherche à se po-

pulariser parmi ses soldats, et, comme trait caractéristique de mœurs parmi les troupes, on peut citer un officier qui, rencontrant un soldat le matin de Pâques, lui dit : « Christ est ressuscité. — Oui, répond le soldat, Christ est véritablement ressuscité. » Le matin de Pâques, l'empereur, embrassant la sentinelle qui était à sa porte, lui adressa les mêmes paroles. Il y a quelques années que, parlant à une sentinelle qu'il embrassait, il fut étonné, au lieu de la réponse ordinaire, d'entendre dire au soldat : « Oui, on le dit. » C'était un soldat tartare, et depuis cette époque nul soldat, si ce n'est ceux qui sont de la religion de l'empereur, ne peut faire le service dans l'intérieur du palais.

Le corps de la garde impériale russe se composé de 38 bataillons de 1,050 hommes, y compris un bataillon du génie; de 77 escadrons de cavalerie régulière ou irrégulière, à 190 hommes par escadron; de 116 pièces de canon, avec 2,900 artilleurs. Le corps des grenadiers de la garde se compose du même nombre de bataillons d'infanterie et de génie, de 32 escadrons de cavalerie, et de 88 pièces de canon, servies par 2,200 artilleurs. Cette garde porte le nom de grande réserve de l'armée d'opération, et représente sur le papier 102,000 hommes.

La grande armée d'opération se compose de six corps, dont chacun compte 50 bataillons d'infanterie de toute sorte, génie compris, 32 escadrons de cavalerie et 112 canons, le tout représentant sur le papier une force de 376,880 hommes. A cela il faut joindre les deux corps de cavalerie de réserve cantonnés à Kherson et à Kharkoff, de 180 escadrons, et disposant de 120 canons, gros ou légers; soit, sur le papier, 37,960 hommes. L'armée régulière se compose ainsi, en résumé, de 376,000 fantassins, 116,660 cavaliers, 24,900 artilleurs. A cela il faut ajouter 30,000 hommes de troupes irrégulières d'infanterie et 120,000 hommes de cavalerie irrégulière; en tout, 666,660 hommes.

Ce cadre formidable n'existe que sur le papier, et ces états ont été dressés pour produire un effet sur l'opinion; ils sont de la même exactitude que les assertions de M. de Nesselrode, au sujet de l'entrée des flottes dans la baie de Besika. En admettant même que ces états fussent sincères, il existe un très-grand nombre de personnes intéressées à exagérer le nombre de soldats sous les armes dans les comptes de rations, et chacun sait que les officiers russes affichent un luxe hors de proportion avec leur solde.

La solde des troupes russes est la même qu'en 1830. Le soldat russe reçoit le quart de la solde d'un soldat prussien, tandis que ce dernier reçoit moitié de la solde d'un militaire français. Un lieutenant-général russe touche 450 francs par an, la solde d'un capitaine en premier

prussien. Le capitaine russe a 450 francs par an, à peu près la moitié de la solde d'un lieutenant anglais.

Les bataillons russes sont de 1,050 hommes sur le papier : en campagne, et, en réalité, ils n'en comptent jamais guère que 650 ou 700, et les escadrons de cavalerie environ 100.

On peut donc, sans aucune exagération, évaluer l'armée russe à 401,500 hommes tout au plus, ayant 278,000 baïonnettes, 98,600 sabres et 996 canons. Mais il faut remarquer que c'est, de toutes les armées européennes, celle chez laquelle les maladies, la fatigue et la désertion ont toujours fait le plus de non-valeurs. Tout considéré, il n'est guère possible que l'empereur de Russie puisse mettre en campagne hors de ses frontières, même dans un pays limitrophe comme la Turquie, plus de 200,000 hommes. L'élite de l'armée russe est le corps détaché du Caucase, composé de 115,000 hommes de toutes armes en bon état. Mais il règne aussi dans cette armée une grande mortalité, et l'ennemi contre lequel se sont jusqu'à présent mesurées les troupes manquait de munitions à ce point qu'il donnait ordre de ne tirer que sur les officiers.

Le recrutement porte une année sur les trente et un gouvernements qui forment la zone orientale de l'empire, et l'année suivante sur les vingt et un gouvernements qui composent la zone occidentale. Il prélève par an le cinq millième de la moitié de la population européenne, qui est à cet effet disposée sur les cahiers de recensement en séries de mille. Les nobles, le clergé, les marchands des guildes supérieures et plusieurs autres catégories moins importantes, sont exemptés. Certaines populations ne fournissent pas d'hommes, mais sont obligées de se racheter par un impôt considérable. Telles sont les populations des frontières autrichiennes, une partie de celles du Caucase et du gouvernement d'Archangel. Nulle part, l'impôt du sang n'est perçu avec plus de rigueur. Afin que le tzar ne perde pas ses droits en perdant ses recrues, chaque série de recrutés a ses remplaçants ou podstawnoi. Le tout, conscrits et substituts, est confié à des commissaires responsables et envoyé dans les dépôts, lié et garrotté le plus souvent, tant l'amour de la gloire et de la guerre est inné chez les populations russes.

« A voir, dit M. Léouzon-Leduc, tous ces hommes assis ou couchés sur de misérables charrettes, la figure livide, l'œil effrayé, la tristesse et la souffrance empreintes dans tous les traits, on dirait plutôt d'un convoi de forçats que l'on mène au bagne que d'une troupe de citoyens qui vont prendre place parmi les défenseurs de la patrie. Il n'est sorte de barbarie que les mandataires responsables n'exercèrent contre eux pour les empêcher de déserter. Les cachots, les chaînes, les entraves, rien ne leur répugne quand il sagit de mettre

à couvert leur propre responsabilité. On en trouve qui vont jusqu'à river les recrues avec leurs suppléants, et ceux-ci avec les conducteurs des voitures. »

Le même auteur ajoute que toutes ces horribles précautions sont encore insuffisantes. Le serf veut bien supporter la glèbe seigneuriale ou le despotisme de la couronne. La pensée de la discipline militai le saisit d'épouvante. Les mères, les sœurs, les fiancées ou les épouses des recrues, encore plus effrayées, meurent souvent de désespoir e entendant prononcer l'arrêt de service. D'autres fois, ce sont des enfants qui accompagnent leurs pères en poussant des gémissements freux.

Les chiffres de la marine russe et son organisation sont moins co nus que ceux de son armée. L'excellent statisticien Duruy ne lui ass gnait en 1840 que 30 vaisseaux et 30 frégates. Si la Russie, ajoutait-il alors, possède en abondance tous les matériaux de construction et d'agrès, les matelots et les officiers lui manquent, et pour champ de manœuvre elle n'a, au lieu de l'Océan, que de petites mers ou plutôt de grands lacs. En outre, les eaux limoneuses de la mer Noire usent rapidement ses navires, qui ne peuvent durer plus de dix ans, tandis que, dans la Baltique, les bas-fonds et les bancs de sable des trois golfes russes de Bothnie, de Livonie et de Finlande ne permettent pas l'emploi des gros bâtiments de guerre. Tout le monde sait d'ailleurs que les ports militaires de la Russie sont Cronstadt, Rochsenhalm, Revel, Baltisch-Port, sur la Baltique; Archangel, sur la mer Blanche; Sébastopol, Caffa, sur la côte de Crimée; Nicolaïef, sur le Boug; Kerson, à l'embouchure du Dnieper; Astrakan, aux bouches du Volga, et Bakou, sur la mer Caspienne.

D'autres statisticiens portent les chiffres de la marine russe beaucoup plus haut que les précédents auteurs. Ainsi, M. Kubalski l'estime à 45 vaisseaux de ligne, dont 8 à vapeur, 30 frégates, 128 bricks et corvettes. Le nombre des marins et des soldats d'équipage serait de 45,000. Les journaux allemands sont encore plus généreux que M. Kubalski. D'après eux, la force maritime actuelle de la Russie est de 54 vaisseaux de ligne, 28 frégates, 40 bricks ou corvettes, 34 bâtiments à vapeur. Le chiffre des marins dans cette hypothèse est à peu près le même que celui de M. Kubalski. La principale partie de cette force est dans la mer Noire, où, suivant tous les rapports, on compte 15 vaisseaux, 10 frégates, 23 bricks, corvettes et cutters, 14 vapeurs de guerre et 18 grandes corvettes de charge.

Une statistique quasi officielle compte 7 vaisseaux de ligne de 100 canons et au-dessus, 10 de 84 canons, 30 de 74 canons, 30 frégates, corvettes, 20 bricks. Ces bâtiments sont montés par environ 50,000 mes. Voilà pour l'ensemble de la flotte. Elle forme deux divi-

11

sions : celle de la Baltique et celle de la mer Noire. La première comprend 4 vaisseaux de ligne de 100 canons et au-dessus ; 6 de 84 canons, 18 de 74 canons, 18 frégates, 3 corvettes, 12 bricks, montés par environ 30,000 hommes ; la seconde, 3 vaisseaux de ligne de 100 canons et au-dessus, 4 de 84 canons, 12 de 74 canons, 12 frégates, 2 corvettes, 8 bricks, montés par environ 20,000 hommes. A ce grand effectif il faut ajouter encore de nombreux bateaux à vapeur et des flottilles à rames ou galères dont il est impossible de fixer le chiffre, mais que l'on peut évaluer pour les deux mers à plus de 500. Suivant la statistique qui vient d'être citée, le personnel complet de la marine russe, tous les bâtiments compris, s'élèverait à 79,269 hommes.

On sait que le soldat russe est une machine, un automate. Lui dit-on : Halte ! il s'arrête ; lui dit-on : Marche ! il marche, fût-ce à travers des glaces ou des flammes. Dans la grande inondation qui désola Saint-Pétersbourg le 7 novembre 1824, un soldat du régiment *Préobrajenski* était en faction à la porte du jardin d'été situé sur le grand quai de la Néva. L'eau venait déjà jusqu'à sa ceinture sans qu'il songeât à quitter son poste. Un de ses camarades se souvient de lui et cherche à parvenir assez près de l'endroit où il se trouve, pour pouvoir s'en faire entendre. Il lui crie de se sauver ; le factionnaire répond qu'il faut qu'un supérieur lève sa consigne, Heureusement la proximité des casernes permet au soldat d'obtenir l'ordre de l'officier, et de l'apporter assez à temps pour empêcher la sentinelle de devenir victime de sa subordination.

Les malheureux soldats russes sont volés par leurs officiers qui vendent les vivres, les effets, les équipements, à moins qu'ils n'aient prévenu les livraisons des fournisseurs en s'appropriant l'argent destiné à les payer. A tous les degrés de l'échelle administrative en Russie, dit M. Léouzon-Leduc, les fonctionnaires et les employés volent. Contre ce vice invétéré l'empereur ne peut rien. On a vu pour ce fait des colonels, des généraux, des contre-amiraux, dégradés ou faits simples soldats. Cet exemple ne produisait aucun effet. Il est avéré que sur les 100,000 hommes, perdus par la Russie en 1828 dans la campagne des Balkans, la plus grande partie périt victime des privations de toute nature qu'imposait à l'armée la cupidité des généraux et des intendants.

Passons maintenant aux forces turques :

L'armée ottomane se divise en deux services distincts : le service actif, *nizam*, et la réserve, *redif*.

L'armée active est composée de six corps d'armée ou camps appelés *ordous* et placés sous le commandement d'un muchir (feld-maréchal). Chaque *ordou* forme deux corps ou divisions sous les ordres

d'un *ferik* (général de division). Chaque division est composée de trois brigades commandées par des *hivas* (généraux de brigade). L'*ordou* entier est composé de onze régiments, dont six d'infanterie, quatre de cavalerie et un d'artillerie. Chaque régiment d'infanterie est composé de quatre bataillons à huit compagnies. Le chiffre réglementaire de chaque bataillon est de 816 hommes (officiers, sous-officiers et soldats), ayant un chef de bataillon et un corps d'officiers et de service organisé à peu près sur le modèle de l'infanterie française. En ajoutant le colonel (*miz-alaï*), le lieutenant-colonel (*caimacam*) et le major (*alaï-emins*), l'effectif de chaque régiment à quatre bataillons est de 3,265 hommes. Toutefois il paraît que le chiffre réel ne doit pas être compté au-delà de 2,800. Les régiments de cavalerie sont formés de six escadrons : le premier et le sixième sont des chasseurs ou hussards, les quatre autres sont des lanciers. En se formant en bataille, les lanciers sont en première ligne, les chasseurs viennent ensuite Chaque régiment, y compris son état-major et la compagnie hors rangs, compte 934 hommes, qui doivent être réduits à 736, soit 120 hommes par escadron. Les régiments d'artillerie sont composés de 1,765 hommes et de onze batteries, dont trois à cheval et huit à pied, pourvues de 64 pièces de campagne, plus quatre obusiers de montagne. L'effectif de l'*ordou* est donc de six régiments d'infanterie à 2,800 hommes, soit 16,800 hommes; quatre régiments de cavalerie à 720 hommes, soit 2,880 hommes; un régiment d'artillerie à 1,765 hommes, en tout 21,445, avec 68 bouches à feu.

En dehors, et indépendamment des six *ordous*, il existe dans certaines localités des réserves distinctes et des garnisons considérables, par exemple, à Constantinople même, à Candie, à Belgrade, à la Mecque, à Salonique, etc., et le chiffre de ces corps, y compris le génie et les pontonniers, peut être évalué à 40,000 hommes, répartis principalement dans plus de cent forteresses de l'Asie, de l'Europe, de l'Afrique et de l'Archipel. En récapitulant on trouve donc : 36 régiments d'infanterie, effectif 100,800 hommes; 24 régiments de cavalerie, effectif 17,280 hommes ; six régiments d'artillerie, effectif 7,800 hommes; plus 40,000 environ de garnisaires et de corps spéciaux. Total pour l'armée active, 165,880 hommes.

L'ordonnance de 1843 fixe la durée du service dans l'armée active à cinq années, à l'expiration desquelles les soldats sont renvoyés dans leurs foyers pour y être incorporés dans le redif, où ils sont maintenus pendant sept autres années. Le redif est véritablement une seconde armée présentant dans les différentes armes un nombre de régiments égal à celui de l'armée active. Chaque ordou a son redif, placé en temps de paix sous les ordres d'un *liva*, qui tient sa résidence au quartier général de l'ordou. Les régiments des redifs sont divisés, en

égard aux localités, en bataillons ou escadrons et compagnies, ayant des cadres complets en officiers et sous-officiers. Ces derniers reçoivent de l'État une solde permanente. Ils sont tenus de rester dans les villes et villages de leurs subdivisions et de faire faire une fois par semaine l'exercice à leurs soldats. Chaque année, pendant un mois, les *redifs* se rassemblent au quartier général de l'ordou dont ils font partie, pour être exercés aux grandes manœuvres. Pendant toute la durée de ces rassemblements, ainsi que pour l'aller et le retour, les soldats reçoivent la solde de garnison avec la ration de vivres. Dans chaque lieu de cantonnement, il existe des dépôts d'armes pour servir aux manœuvres et au besoin à un armement immédiat. Ainsi le redif répond à peu près exactement à l'organisation de la landwehr prussienne.

Au moyen de cette organisation, le gouvernement turc s'est assuré sur toute l'étendue du territoire une force militaire disponible égale à celle de l'armée active, et susceptible d'être portée, dans un délai de quelques semaines, soit sur la ligne des Balkans, soit sur tel autre point du territoire. L'intendance de l'armée ottomane et l'approvisionnement de son matériel sont organisés dans des proportions analogues à sa force numérique. Elle possède des poudrières fabricant de la poudre de guerre comparable pour la qualité aux meilleures de l'Europe, des fonderies de canons et de boulets, des manufactures d'armes, des haras. La magnifique fonderie de canons de Top-Hané fabrique par an 300 pièces de tout calibre. Le nombre des pièces en réserve, en 1848, était de 1,200. La Turquie possède aussi une école polytechnique, une école d'artillerie et du génie, des écoles militaires, des hôpitaux militaires nombreux et parfaitement tenus, des établissements impériaux destinés à fournir à l'équipement des troupes, tels que la fabrique impériale de draps à Izmid.

Au double effectif de l'armée active et de l'armée de réserve il faut encore ajouter les contingents auxiliaires que doivent fournir les provinces tributaires et les corps irréguliers. Les provinces appelées à fournir des contingents réguliers sont : l'Égypte et Tunis; celles qui fournissent des contingents irréguliers sont : la Syrie, le Kurdistan, l'Azistan, l'Albanie. Le contingent régulier de l'Égypte, indépendamment de sa flotte, produit 30,000 hommes, et celui de Tunis 12,000. Les contingents irréguliers peuvent être très-considérables. Ainsi la Syrie serait en mesure de donner facilement plus de 50,000 cavaliers, si les ressources du trésor ottoman permettaient de faire la dépense de leur entretien; le Kurdistan 30,000 hommes; l'Azistan 20,000 hommes; l'Albanie 15,000.

A ces chiffres, il convient d'ajouter la gendarmerie (*zapti*) musulmane, qui peut détacher aisément 12,000 hommes; les Tartares de

Dobrodja et de l'Asie-Mineure ; enfin, la réserve très-considérable des Bachy-Bozouk, composée des vieux soldats de toute l'ancienne armée, auxquels on a donné le nom de Bachy-Bozouk, qui signifie littéralement *têtes gâtées*, parce qu'ils n'ont pas été soumis à l'ordonnanc nouvelle de l'armée et qu'ils portent l'ancienne coiffure.

On évalue le chiffre total des premières catégories à plus de 70,000 hommes ; celle des Bachy-Bozouk s'élèverait à près de 200 mille hommes.

En résumé, il résulte de l'ensemble des calculs qui précèdent qu les forces ottomanes présentent l'effectif suivant :

| | |
|---|---|
| Nizam et redif, | 300,000 h. |
| Réserve, garnisaires, corps spéciaux, | 40,000 |
| Contingents réguliers, | 42,000 |
| Contingents irréguliers, | 127,000 |
| Gendarmerie, volontaires, Tartares, | 70,000 |
| Total : | 579,000 |

Plus, Bachy-Bozouk, au moins 195,000 hommes, tous musulmans. Nous ne parlons pas en effet des populations chrétiennes. Pourtant, il ne faut pas oublier qu'Omer-Pacha, lors de la dernière campagne de Bosnie, avait dans son armée 12,000 Bosniaques chrétiens, et que dans ce moment il se trouve sur le Danube 2,000 Albanais catholiques.

La plupart des renseignements qui précèdent et les chiffres qui les complètent ont été empruntés, partie à l'ouvrage remarquable publié récemment sous le titre de *Lettres sur la Turquie*, par M. Ubicini, partie à un travail de M. Duplan et à des documents authentiques.

Il reste à faire connaître, d'après la situation parvenue à Paris dans ces derniers temps, la distribution des forces qui peuvent être appeées à concourir plus ou moins prochainement aux opérations de la guerre engagée actuellement avec la Russie.

Les garnisons réunies dans les places du Danube, en Roumélie (Europe), se composent des forces suivantes : A Widdin, 8,000 hommes ; à Nicopoli, 2,000 ; à Rousthsjouk, 5,500 ; à Silistrie, 6,000 ; à essova, 2,000 ; à Hirchova, 1,500 ; à Matchin, 3,400 ; à Isachtza, 800 ; à Tultza, 1,200 ; total, 31,400 faisant le service de 2,600 boues à feu. Le corps d'armée active d'Omer-Pacha compte : Nizam gùliers, 95,000 hommes ; redif, 22,000 hommes ; contingents d'Égypte, 18,000 hommes ; Bachy-Bozouk, 36,500 hommes ; total, 171,500 hommes ayant 246 bouches à feu.

Le corps de réserve a pour centre Andrinople. Il se compose de 22,000 nizam réguliers ; 15,000 redif réguliers ; 12,000 Bachy-Bozouk ; total, 49,000 hommes avec 80 bouches à feu.

Il y a enfin en Anatolie (Asie), près d'Alhalzig, le corps de Selim-Pacha comprenant : Nizam, 24,000 hommes; redif, 8,000 hommes; Bachy-Bozouk, 4,000 hommes ; total, 36,000 hommes avec 90 bouches à feu.

L'armée d'Asie est complétée par le corps d'Abdi-Pacha, stationné près d'Érivan, et consistant en 28,000 hommes du nizam ; 12,000 redifs ; 15,000 Bachy-Bozouk; total, 55,000 hommes avec 125 bouches à feu. En somme, les forces actives de la Turquie, tant en Asie que sur le Danube, s'élèvent au chiffre de 342,900 hommes, munis de 2,600 pièces de rempart et de 531 pièces de campagne, et il y a derrière elles une réserve de plus de 500,000 hommes qu'il est toujours possible d'appeler sous les drapeaux et de diriger contre l'ennemi.

Omer-Pacha a fait venir de nouveau, auprès de lui, le docteur Thirk, qui était son premier chirurgien dans la campagne de 1849. Le docteur Gaal reste à Serajewo comme chirurgien en chef. Les troupes turques venant de l'Asie ont beaucoup à souffrir de pleurésies, pneumonies, fièvres, etc., notamment les hommes de couleur. Mais les régiments de la Roumélie, de l'Albanie et de la Macédoine se portent mieux. Les redifs et les volontaires, moins bien vêtus et nourris, tombent aisément malades. A l'exception de Varna, Schoumla et Rutschuk, les hôpitaux manquent partout. Dans ceux qui existent, il n'y a ni médecins ni hommes capables.

Il ne faut pas se dissimuler que sous beaucoup de rapports le soldat turc ressemble au soldat russe. Là le knout ; ici la bastonnade. L'un et l'autre sont volés par leurs supérieurs. On sait comment se pratique presque partout le recrutement en Turquie. On cerne un village; on en chasse dans un enclos la population. Tout ce qui est faible ou défectueux est renvoyé. Les hommes valides sont enchaînés par couples et marchent sous le fouet jusqu'à leur destination.

La flotte turque se compose de trois divisions, dont l'une est à Batoun, la seconde à Sifopolis et la troisième dans le Bosphore. La division du Bosphore comprend les navires suivants :

| | | |
|---|---|---|
| Navih-i-Babri. . . . . . . . . | de 54 canons et | 500 hommes. |
| Marate-Safer. . . . . . . . . | 42 | 400 |
| Farsli-Ilat. . . . . . . . . . . | 40 | 400 |
| Missari-Ferak. . . . . . . . . | 24 | 200 |
| Faisi-Arbout. . . . . . . . . | 20 | 200 |
| Mahnewedick. . . . . . . . . | 124 | 1,220 |
| Mizhoredils. . . . . . . . . . | 118 | 1,140 |
| Nesimi-Safer. . . . . . . , . . | 50 | 460 |
| Peikee Messerit. . . . . . . . | 80 | 710 |
| Shali-Vakri. . . . . . . . . . . | 54 | 500 |
| Mizzetich. . . . . . . . . . . | 74 | 710 |

| | | |
|---|---|---|
| Kaïdi-Safer. . . . . . . . . . . | 46 | 450 |
| Avini-Ilah . . . . . . . . . . . | 36 | 350 |
| Sherif-Numar . . . . . . . . . | 20 | 180 |
| Tedjri-Sefit. . . . . . . . . . . | 22 | 150 |
| Gul-Refis. . . . . . . . . . . . | 22 | 180 |
| Djai-Ferah. . . . . . . . . . . | 18 | 150 |
| Nazamich. . . . . . . . . . . . | 60 | 620 |
| Nedjat-i-Fer . . . . . . . . . . | 22 | 180 |
| Nodjini-Feshan. . . . . . . . . | 24 | 180 |
| Swragh-i-Bahri . . . . . . . . | 22 | 150 |
| Fethi-Valem . . . . . . . . . . | 20 | 150 |

STEAMERS A AUBES.

| | Canons. | Hommes. | Chevaux. |
|---|---|---|---|
| Medjidik. . . . . . . . . . . . | 22 | 300 | 450 |
| Taïf . . . . . . . . . . . . . . | 22 | 300 | 550 |
| Faizi-Vabri . . . . . . . . . | 22 | 300 | 450 |
| Taki-Sodi . . . . . . . . . . | 22 | 300 | 450 |
| Esseri-Djedid . . . . . . . . | 4 | 150 | 300 |
| Eregli . . . . . . . . . . . . . | 2 | 130 | 180 |
| Messeri-Vakri. . . . . . . . | 2 | 90 | 120 |
| Tari-Vakri. . . . . . . . . . . | 2 | 130 | 180 |
| Moohberi-Souvour. . . . . | 26 | 320 | 550 |
| Mincdouich . . . . . . . . . | 90 | en construction. | |
| Fourich . . . . . . . . . . . . | 52 | en construction. | |

On prépare en outre plusieurs petits steamers dans l'arsenal.

A l'exception de quelques canons placés sur le haut pont, les autres canons sont de 32.

La flotte égyptienne dans le Bosphore se compose des navires suivants :

Vaisseaux : *Sihudubad*, 94 canons, 900 hommes d'équipage; *Alepoo*, 100 canons, 1,000 hommes; *Miftajehah*, 100 canons, 1,000 hommes. — Frégates : *Bahurali*, 64 canons, 500 hommes; *Rosetta*, 66 canons, 500 hommes; *Damietta*, 54 canons, 450 hommes; *Thesfihud*, 54 canons, 450 hommes. — Corvettes : *Samah-Baho*, 26 canons, 150 hommes; *Tahud-Haikur*, 26 canons, 150 hommes — Brick : *Surhar*, 18 canons, 120 hommes. — Steamers : *Nil*, 8 canons, 170 hommes, 360 chevaux; *Peowazhuhor*, 4 canons, 80 hommes, 225 chevaux.

Les forts du Bosphore sont en bon état et bien plus forts qu'à l'arrivée du prince Menschikoff. Les meilleurs ports de la Turquie, sur la côte de la mer Noire, sont ceux de Batoun, de Davarna, près Varna. Ce sont des ports naturels qui ne doivent absolument rien à

l'art. Il est probable qu'il y a bien d'autres mouillages, mais on ne les connaît pas, parce qu'on n'a poussé que des reconnaissances imparfaites et que les Turcs ne voient qu'avec répugnance sonder leurs baies et mouillages.

Le commencement des hostilités sur la mer Noire entre les flottes russe et turque est un événement nouveau et d'un haut intérêt. En effet, on ne connaît par expérience la puissance navale d'aucun des deux peuples, et il n'y a guère de mer sur laquelle il se soit livré moins de batailles que la mer Noire. A peine trente ans se sont-ils écoulés depuis que la Porte a consenti à ouvrir cette mer aux navires de commerce chrétiens, qui n'y pénétraient plus depuis l'expulsion des Génois au xve siècle. La création de la flotte russe de la mer Noire date en quelque sorte du siècle actuel, et à la dernière guerre navale, le désastre de Navarin priva les Turcs de toute espèce de ressources pour faire la guerre navale. Le passage du Bosphore a été fermé avec une extrême jalousie par la politique de la Porte et par les traités aux pavillons européens.

La mer Noire mérite le nom funèbre que lui ont donné les modernes. Sur 365 jours de l'année, il y a 364 tempêtes; aussi ses côtes sont-elles souvent parsemées çà et là de navires crevés, échoués; on en rencontre en plein air avec la quille en l'air et les mâts en bas. La nature n'y semble pas dans un état normal : ces ouragans fréquents, cette bise incessante qui, pendant l'hiver, souffle sur Constantinople, rendent la ville impropre aux constructions maçonnées à cause de l'humidité, et forcent à élever des constructions en bois, cause de tant d'incendies. Les nuages monstrueux qui pendant l'été planent sur cette mer, des volcans embrasés, des gouffres brûlants vomissant la flamme, tout offre un caractère étrange et sauvage. La mer Noire est un vaste gouffre d'une grande profondeur, car elle n'a point d'îles. Récipient de toutes les pluies qui tombent en Autriche, dans la Russie méridionale, dans les Turquies d'Europe et d'Asie, elle reçoit par de grands fleuves comme le Danube, le Pruth, le Dniester, le Dnieper, le Bug, le Don, des quantités d'eau sans proportion avec la superficie qu'elle présente à l'absorption de l'atmosphère. Le trop plein s'échappe impétueusement par le Bosphore, ce qui forme son courant et celui des Dardanelles, que les bâtiments ont peine à surmonter. Ce courant est si rapide sur certains points du Bosphore, comme à Bebeck, par exemple, qu'il faut faire tirer les caïks à la corde. Aux dangers que présente cette mer se joint la difficulté pour les navigateurs de trouver l'embouchure du Bosphore. On l'a signalée par deux phares, d'où lui vient le nom turc de *Fanar-Ki;* mais souvent, dans la nuit, des feux de charbonniers trompent les pilotes et causent des sinistres.

Voici maintenant l'état de la flotte anglo-française en Orient :

La flotte française se compose du *Henri IV*, du *Jupiter*, du *Napoléon*, du *Friedland*, du *Charlemagne*, du *Mogador*, du *Valmy*, du *Bayard*, de l'*Iéna*, de la *Ville-de-Paris* et des steamers *Gomer*, *Sané*, *Magellan*, *Caton*, *Héron* et *Prométhée*.

La flotte anglaise est composée des navires : le *Britannia*, de 120, portant le pavillon amiral; le *Trafalgar*, de 110; l'*Albion*, de 90; la *Vengeance*, de 84; le *Bellérophon*, de 78; le *Sans-Pareil*, à hélice, de 70; l'*Aréthuse*, de 50; le *Léandre*, de 50; la *Rétribution*, frégate à vapeur, de 22; le *Furious*, dito, de 16; le *Tiger*, dito, de 16; le *Samson*, dito, de 6; le *Kiger*, de 14, à hélice; le *Wasp*, de 4, à hélice; le sloop à vapeur le *Fury*, de 6; l'*Inflexible*, de 6, et le *Spitfire*, de 3. Ces bâtiments ont été renforcés par le *Terrible*, de 21 canons, 800 chevaux, 330 hommes; le *Queen*, de 116 canons, 950 hommes; le *London*, de 90 canons, 820 hommes; l'*Agamemnon*, de 91 canons, 550 chevaux, 860 hommes; le *Léopard*, de 16 canons, 560 chevaux, 300 hommes; le *Higflyer*, de 21 canons, 250 chevaux, 230 hommes : total, 355 canons, 2,160 chevaux, 3,480 hommes; ce qui, ajouté à la flotte anglaise déjà réunie, fait un total de 29 vaisseaux, 1,240 canons, 7,492 chevaux, 12,332 hommes.

L'aspect de tous ces bâtiments offre le coup d'œil le plus imposant,

La Russie et les Russes.—Les climats en Russie.—Moscou, véritable capitale de l'empire. — Saint-Pétersbourg. — Mœurs russes.— Corruption.—Esclavage.— Les seigneurs à la broche. — Les femmes colonelles.—Les femmes poëtes.—Petits poëmes imités du slave.— L'*Hiver*, sonnet.—*Le soir*.—La *Ronde des mineurs de Trogolff*.—Origine du mot tzar. — Portrait de Nicolas.—Portrait de l'impératrice Alexandra.—Détails sur la vie intime et publique de l'empereur de Russie.— Ses idées sur les femmes. — Nicolas et Horace Vernet. — Les Moujicks émancipés. — Le choléra à Saint-Pétersbourg. — Les colonies militaires. — Le recueil des lois russes. — Une lettre de Louis-Philippe. — Les conseillers de Nicolas. — Le prince Menschikoff. — Le comte Orloff. — Les deux partis politiques.

Dans l'étendue de ses vastes limites, l'empire russe, qui embrasse seize cents lieues, renferme tous les climats et l'on pourrait presque dire toutes les zones. Le printemps déploie quelquefois tous ses charmes en Tauride, à l'époque où les environs de Saint-Pétersbourg sont encore couverts de neige ; déjà sont en fleurs les vergers du Caucase, que le renne cherche encore sous une enveloppe glacée la mousse qui fait sa nourriture. Le Kirghis vit sous un ciel constamment riant le Tschouktschi végète au milieu d'un hiver de neuf mois.

Deux villes principales attirent en Russie l'attention de l'observateur : Moscou et Saint-Pétersbourg.

Moscou n'est plus la vieille capitale des tzars, celle que se dispu-

tèrent les Mongols et les Polonais et qui, victorieuse des uns et des autres, hérita des dépouilles de Kiev et de Novgorod. L'Europe occidentale a pénétré jusque-là, et chaque jour elle emporte quelques débris du passé. Néanmoins, préservée par la distance, par les derniers efforts d'une civilisation qui s'épuise, Moscou tient encore assez à l'Orient, à l'Asie par sa position géographique, au moyen âge par son aspect, ses institutions et ses mœurs, pour offrir aux gens de nos contrées et de notre époque le plus curieux de tous les spectacles, celui d'une ville *princeps*.

Du haut de la tour d'Ivan-Véliki, l'aspect de Moscou, étend comme Rome, comme Constantinople, sur les croupes de plusieu collines, est étrange et fantastique. Dans le reste de l'Europe, et pr bablement dans le reste du monde, rien n'a pu préparer à ce spectacle. C'est à deux circonstances principales que Moscou doit cette complète originalité. D'abord, les toits des maisons ne sont ni de tuiles, ni d'ardoises, ni de chaume, ni de planches, ni d'aucune matière employée en d'autres pays. Ils sont tous en feuilles de tôle, tous uniformément peints en rouge foncé ou en vert pâle. Cette immense marqueterie de deux couleurs éclatantes, toujours mêlées et toujours en opposition, est parsemée en tous sens et comme émaillée par les dômes, les minarets, les clochers, les clochetons d'une innombrable multitude d'églises. Jamais, même après la grande Cordoue des Arabes, qui renfermait, au dire de leurs géographes, deux cent mille maisons, six cents mosquées, cinquante hôpitaux, huit cents écoles publiques et neuf cents bains, jamais aucune ville n'eut autant d'édifices consacrés au culte. Jadis on disait proverbialement de Moscou qu'il possédait quarante fois quarante églises. Les incendies et les prises d'assaut, joints à l'effet du temps, en ont fait disparaître bon nombre. Mais on en compte encore au moins neuf cents aujourd'hui. Toutefois, que ce mot d'église ne cause pas d'illusions ce sont généralement de simples chapelles, de toutes formes, de toutes couleurs, rappelant Byzance et l'Asie beaucoup plus que Rome et l'Europe, et qui, vues de haut et de loin, semblent autant de petites pagodes en porcelaine de Saxe.

On ne saurait croire combien de fois Moscou fut détruit par des incendies. Dans son *Tableau statistique*, Schnitzler en cite un au treizième siècle, un autre sous Dmitri Donskoï, vers 1370, puis en 1382, puis encore avant la fin du même siècle, puis en 1547, sous Ivan le Terrible, puis en 1571, et vers 1590, sous Fédor Ivanovitch, puis en 1611, sous l'un des faux Démétrius. Et l'on ne parle ici que des incendies complets, généraux, où disparaissait la ville entière, car des incendies de maisons, de rues, de quartiers, il serait impossible d'en faire le dénombrement. « La négligence des Moscovites est

si grande, dit Olearius (Œlschlœger), qu'il ne se passe point de mois, ni même de semaine, que le feu ne prenne à leur ville, et que cet élément, rencontrant une matière fort combustible, et renforcé par le vent, ne réduise en cendres, dans un moment, plusieurs maisons, même des rues entières. Peu de jours avant notre arrivée, le feu avait consumé la troisième partie de la ville, et il y a cinq à six ans qu'un accident semblable faillit la détruire entièrement..... Ceux qui font ces pertes s'en consolent en quelque façon par la facilité qu'ils ont de trouver des maisons neuves, toutes bâties, au marché destiné our cela hors de la muraille blanche, où l'on achète pour fort peu de ose une maison entière, que l'on fait démonter, transporter et reır en fort peu de temps au lieu où était la première. »

Saint-Pétersbourg est une ville trop moderne, trop régulière, trop niforme pour que sa description puisse intéresser.

Dans le cours de cet ouvrage on a pu se faire quelque idée des mœurs moscovites. Au fond, ces mœurs sont restées les mêmes. Nous avons parlé de la corruption qui mine et dévore les administrations de l'empire. Alexandre disait des fonctionnaires : « S'ils savaient où les mettre, ils me voleraient mes vaisseaux de guerre ; s'ils pouvaient m'arracher les dents sans m'éveiller, ils me les voleraient dans mon sommeil. »

Après la corruption, l'esclavage est la plaie la plus profonde de la Russie. Écrasés, pressurés, les serfs se lèvent de temps à autre, agités par le désespoir et mettent à la broche un de leurs seigneurs. Le coup fait, ils attendent, les bras croisés, l'expiation et se laissent massacrer par quelques soldats. L'empereur Nicolas n'a pas osé aborder le grand acte d'émancipation qui eût fait la gloire de son règne ; il l'a préparé cependant, et quelque jour le bétail humain parqué dans les villages de la Russie reconquerra la dignité humaine.

Autrefois les femmes étaient enfermées en Russie comme en Turquie. Le gynécée était placé dans des pavillons appelés *Teremia*. Les jeunes filles ne se montraient en public que dans de solennelles occasions. Ces jours-là elles se rendaient à l'église, soigneusement couvertes d'un voile et accompagnées de leurs mères, voilées comme elles. Le voile, appelé *tata*, était en soie et ne laissait voir que les yeux. Il était rare qu'une jeune fille eût parlé à son prétendu et l'eût seulement vu avant le jour de ses noces. Ce jour-là, ses compagnes lui dénouaient ses cheveux que jusqu'alors elle avait portés en tresses, et elle ne pouvait plus les natter.

Pierre Ier brisa les portes du gynécée et jeta violemment dans la société ces femmes dont la condition antérieure différait si peu de celle des esclaves. Subitement en contact avec des hommes grossiers, elles contractèrent une partie de leurs vices. Les hasards d'une suc-

cession sans ordre réglé ayant appelé au trône cinq ou six femmes de suite, et la Catherine ayant illustré son époque, la nation russe s'accoutuma à cette *gynécocratie.* Fières de voir tant de puissance dans les mains d'une personne de leur sexe, les femmes rapportaient dans leurs maisons et dans les sociétés la prééminence dont elles jouissaient à la cour. La princesse Daschkoff était alors *directeur* de l'Académie des sciences et *président* de l'Académie russe. Longtemps elle sollicita Catherine de la nommer *colonel* des gardes. Plusieurs femmes de colonels avaient les détails des régiments, donnaient les ordres aux officiers, les employaient à des services particuliers, les congédiaient et les créaient quelquefois.

« Mme Mellin, colonelle du régiment de Tobolsk, dit l'auteur des *Mémoires secrets sur la cour de Russie,* commandait avec une hauteur vraiment martiale, recevait les rapports à sa toilette, et faisait monter la garde, tandis que son mari bénévole s'occupait ailleurs. Les Suédois ayant tenté une surprise, on la vit sortir de sa tente en uniforme, se mettre à la tête d'un bataillon et marcher à l'ennemi. Plusieurs autres femmes suivaient l'armée contre les Turcs.

Les femmes en Russie s'instruisent peu et ne travaillent pas. Toujours entourées d'une nombreuse domesticité qui satisfait ou prévient leurs caprices, elles passent leur temps couchées sur un canapé ou devant une table de jeu. On les voit rarement lire, plus rarement encore s'occuper de petits ouvrages de mains ou des soins de leur ménage, et celles que n'a point humanisées une éducation étrangère sont réellement encore barbares.

Hâtons-nous de dire qu'il est des exceptions, et qu'on trouve en ssie des femmes aussi aimables qu'instruites. Quelques unes sont tées à la poésie par les mélancoliques beautés du pays qu'elles itent; elles composent de petits poëmes dont plusieurs ont été ureusement imités par notre ami Hippolyte Luchaire, enlevé rémment aux lettres par une mort prématurée.

C'est d'abord un sonnet sur l'hiver :

**L'Hiver.**

Voici le triste hiver : aux champs, dans la vallée,
Sous un linceul glacé la nature s'endort;
L'arbre ne chante plus ; sa ramure pelée,
Comme un fagot défait, flotte aux brises du nord.

Plus de chants, de parfums sous le ciel lamé d'or;
L'oiseau caché se tait : l'herbe courte et gelée

Ne tend plus de ses fleurs la résille étoilée :
De la campagne en deuil tout a fui,—tout est mort.

De la cime des toits la fumée en spirale
Dans un air tourmenté monte, agonise et râle ;
Le pré jette, éploré, ses guenilles au vent ;

Et le chaume isolé, penchant sa face blême
Sur le bord du chemin que le givre parsème,
Semble un pauvre accroupi dans ce désert mouvant.

Puis c est le soir, avec sa douce tristesse, le soir qui précède la nuit, comme le sommeil précède la mort :

### Le Soir.

Voici l'heure, ô mon Dieu ! pâle et douc
Où, sans bruit,
Le jour glisse, effacé, sur la mousse
Et s'enfuit.

Du soleil amoureux dont la flamme
Avait lui,
La clarté tombe et meurt dans mon âme
Comme lui.

L'ombre marche à grands pas et s'allonge
Sur les prés;
Tout s'en va tristement comme un songe
Par degrés !

Plus de chants, de parfum sous les saules
En passant,
De baisers dérobés aux épaules
En riant ;

Plus d'échos dans les airs, de murmures
Aux hameaux:
Le vent seul trouble encor les ramures
Des ormeaux.

L'horizon a perdu sa ceinture
Devant moi ;
Tout mon cœur de ton deuil, ô Nature,
Prend l'émoi;

Un fantôme effaré sur la terre
Vient s'asseoir,
Et hôte inconnu. ce mystère,
C r,

Enfin, ce sont des chants pour le peuple, pour les ouvriers, tels qu'en a recueillis un autre de nos amis mort tragiquement, Charles Dupressoir (pour peu qu'on avance dans la vie on ne se heurte plus qu'à des tombes), tels que la *Ronde des Mineurs* que nous-même avons placée dans un drame intitulé *les Mineurs de Trogolff*, composé en collaboration avec M. Henri Marcaille, et représenté, en 1846, sur l'un des théâtres de Paris.

**Ronde des Mineurs.**

Riches penchez-vous vers la terre;
Entendez-vous ce faible bruit?
C'est un homme, c'est votre frère
Qui travaille là dans la nuit.

Pan! pan! pan! du courage!
Bon mineur, à l'ouvrage!
Ah! ah! ah! ton sort changera!
Ah! ah! ah! le bonheur viendra!
Toute la vie
Espère et prie,
Car il n'est pas de sombre lieu
Où n'entre le regard de Dieu.

Sous une voûte d'où l'eau tombe
Avec la mort à son côté,
Le mineur arrache à la tombe,
L'or qui brille pour la beauté

Pan! pan! etc.

Mais dans sa misère profonde
Il croit à la Divinité
Qui lui promet dans l'autre monde
La justice et la liberté.

Pan! pan! etc.

Comme on le voit, cette poésie a son cachet spécial qui la rapproche de ces *lieds* allemands que chantent les bateliers du Rhin, de même que les gondoliers de Venise chantent les strophes du Tasse.

Il nous reste maintenant à faire connaître quelques-uns des personnages moscovites qui jouent ou joueront un rôle dans les événements actuels. Parlons d'abord de l'empereur de toutes les Russies. A tout seigneur tout honneur.

Le titre de tzar, tsar ou czar (prononcez tchar) que portent les souverains moscovites vient, d'après les uns, de César; d'après les autres, c'est le même mot qui termine chacun des noms des empereurs

assyriens *Nabopolas-sar*, *Phalas-sar*, etc. Quoi qu'il en soit, ce mot désignait autrefois l'empereur de Constantinople, le grand khan de la horde d'Or, les souverains tartares de Keptcheck, de Kusan, etc. Pierre le Grand, qui cherchait à se rapprocher en tout des formes occidentales, inaugura l'orthographe *César* en même temps qu'il prit le titre d'empereur, *imperator*. Auparavant les tzars s'appelaient *poveletel*, maître, autocrate.

Nicolas Ier Paulowitch, troisième fils de Paul Ier et de Marie Feodorowna, est, si l'on en croit les historiographes impériaux, le quinzième souverain de la dynastie des Romanoff. En réalité, il est le huitième souverain de la dynastie des Holstein Gotorps, les Romanoff s'étant éteints, comme on l'a vu dans un précédent chapitre, avec Pierre III. Les Holstein sont de race allemande; leur nom écorche les lèvres russes. Nicolas n'ignore pas que l'orgueil moscovite serait peu flatté de devoir à la race détestée des *Nemetz* (Allemands) la personne sacrée de ses souverains, aussi c'est avec soin qu'il évite de prendre son vrai nom de famille

L'empereur Nicolas est né à Saint-Pétersbourg, le 5 juillet 1796; il est, par conséquent, dans sa cinquante-septième année. — Il succéda à Alexandre le 1er décembre 1825, fut couronné à Moscou le 3 septembre 1826, et à Varsovie, comme roi de Pologne, le 24 mai 1829. — Il épousa, le 18 juillet 1817, la fille aînée du roi de Prusse, la princesse Marie, aujourd'hui l'impératrice Alexandra (Feodorowna), dont il a sept enfants. L'aîné, le grand-duc Alexandre, est âgé de 38 ans.

Faible et délicat dans sa jeunesse, comme l'est aujourd'hui son fils aîné, le tzar a maintenant un tempérament des plus robustes, et jouit d'une santé excellente. Sa taille est fort élevée; ses épaules sont larges, ses traits de la régularité la plus parfaite : un nez grec, des yeux bleus, une bouche qui sourit souvent, ont fait de lui l'un des hommes les plus beaux de la cour et de Pétersbourg. Son front est haut et bruni jusqu'à la partie que recouvre une espèce de colback (sa coiffure favorite depuis qu'il a renoncé à son immense chapeau à cornes). Toujours il est en costume de général, habit bleu doublé avec une fourrure extrêmement fine, habilement dissimulée, les jours de revue d'hiver; culottes de peau, bottes montant au-dessus du genou. Il porte rarement des pantalons. S'occupant de préférence de son armée, à laquelle il a fait *subir* des améliorations notables, surtout à l'artillerie, l'empereur, qui, dans sa jeunesse, paraissait n'avoir de goût que pour l'étude de l'histoire, de la philosophie et des sciences, qui, colonel de nom, ne s'inquiétait jamais du régiment dont il revêtait l'uniforme, est en quelque sorte maintenant militaire par nature, et toutes ses actions portent le cachet de son amour de la disci-

# GARDE IMPÉRIALE.




Grenadiers.




Gendarmerie.




Carabiniers.




Cuirassiers.

pline; la cour, sa famille, tout est soumis à des règles fixes, à une sorte d'ordre du jour de caserne; d'ailleurs le tzar donne l'exemple de l'obéissance aux lois qu'il a tracées.

« Nicolas, dit le prince Pierre Kolofski, un des courtisans de la cour de Russie, Nicolas a la plus noble figure que j'aie vue de ma vie. L'expression habituelle de sa physionomie a quelque chose de sévère qui ne met point à l'aise; son sourire est un sourire de complaisance qui n'est point le résultat de la gaieté ou de l'abandon... C'est une chose qui tient du prodige que la manière d'être de ce prince. Il parle avec vivacité, avec une simplicité et une convenance parfaite; tout ce qu'il dit est spirituel; aucune plaisanterie banale, aucun mot déplacé; il n'y a rien dans le ton de sa voix ou dans l'arrangement de sa phrase qui indique la fierté ou la dissimulation, et pourtant vous sentez que son cœur est fermé... »

Voici un autre portrait tracé par un artiste qui a longtemps séjourné en Russie : « L'empereur a la taille élevée et il en est très-fier, trop fier peut-être; car il a contracté des allures qui lui donnent souvent de grandes ressemblances avec un paon en train de faire la roue. C'est une chose connue à Saint-Pétersbourg, que chaque bel homme nouvellement recruté pour la garde est appelé chez l'empereur, qui se mesure avec lui. Son air est sérieux, son regard fauve, un peu sauvage; toute sa physionomie a quelque chose de dur; son geste est brusque et il saccade ses paroles en les prononçant. L'empereur ne se montre jamais que sous le costume militaire, dont la roideur cadre avec ses goûts et qui contribue à faire ressortir la hauteur de sa taille. Cependant il manque d'aisance dans ses mouvements; depuis une chute de cheval, il traîne la jambe d'une façon assez disgracieuse. »

Blonde et douce fille de la Germanie, l'impératrice Alexandra Feodorowna offre avec son auguste époux le contraste le plus frappant. Dans sa jeunesse, sa pâle et gracieuse figure lui donnait auprès du fils de Paul I^er^ l'air d'une victime auprès d'un bourreau. Il n'en était rien cependant. Pendant longtemps le mariage de Nicolas a présenté le rare exemple d'une union princière où la fidélité de l'époux était égale à celle de l'épouse. Cela était au tzar d'autant plus louable que les occasions lui étaient plus faciles, et que, soit au théâtre, soit à la ville, soit à la cour, tous les mouchoirs qu'eût voulu laisser tomber le sultan moscovite auraient trouvé à l'instant même de jolies mains pour les ramasser. Un jour, une princesse, chez laquelle il était au bal, lui ayant dit qu'auprès de lui nul n'était bel homme, Sa Majesté répondit : « Je ne suis bel homme que pour ma femme. » La réponse est édifiante et convient assez à un monarque fétiche qui prétend être le chef religieux de ses sujets et même leur Dieu. En effet le ca-

téchisme moscovite enseigne expressément que tout Russe doit au tzar, ombre du Trés-Haut sur la terre, la fidélité, le respect, l'amour et l'*Adoration*.

L'empereur Nicolas mène une vie d'une activité fiévreuse. Il sort à cheval, — à pied; — il passe une revue, — fait une petite guerre, — voyage sur eau, — donne une fête, — exerce sa marine, tout cela dans la même journée. Il voyage sans cesse, il parcourt au moins quinze cents lieues dans une saison; et chacun de ceux qui l'entourent doit partager ces fatigues. L'impératrice, qui veut le suivre partout, y perd la santé, et l'on assure que le grand-duc Constantin deviendra la victime du mode de voyage suivi par son père. Nicolas fait toujours sept lieues par heure en calèche découverte.

Généralement, l'empereur dîne avec sa famille vers trois heures de l'après-midi, à moins qu'il n'y ait un dîner d'étiquette qui, dans ce cas, a lieu à six heures. D'une sobriété extrême, il ne mange que de trois plats, presque toujours précédés d'un potage russe qui ressemble un peu à la julienne, et qui a un goût légèrement acide. Il aime aussi beaucoup un mets nommé *i pirogi*. Levé dès quatre heures du matin, il se couche pendant la journée à deux heures et repose jusqu'au dîner. Son aide de camp est alors spécialement chargé d'allumer une énorme pipe que fume Sa Majesté. Nicolas se retire à minuit. Lorsqu'il voyage, dédaignant les lits d'auberge trop compliqués pour lui, il attend que son valet de chambre ait déroulé deux sacs que l'on remplit de foin; l'un est son matelas, l'autre son coussin. Dans ses palais, il n'a jamais d'autre lit.

Le tzar sort souvent seul et parcourt les rues ou les promenades de Saint-Pétersbourg. Il est alors défendu de lui parler et même de le saluer. Il y a quelques années, Horace Vernet, l'artiste cosmopolite, se trouvait dans la capitale de Russie. L'empereur le rencontre et l'appelle. Après une conversation de quelques instants pendant laquelle Sa Majesté lui adressa force compliments, il s'en retournait paisiblement lorsqu'il se sent saisir au collet. Une voix lui crie: Je vous arrête! C'était l'isprawnik ou commissaire de police. Sans plus d'explications on lui fait passer la nuit au corps de garde. Le lendemain, Vernet attendit le tzar au théâtre Michel, son théâtre de prédilection, parce qu'on y joue des vaudevilles français, et le pria de ne plus lui adresser la parole en public, attendu que cela déplaisait à M. le commissaire.

Comme son frère Constantin, Nicolas a une véritable passion pour les manœuvres militaires, et, quoiqu'il ne l'ait jamais avoué, il pense au fond du cœur ce que Constantin disait tout haut. Ce prince détestait la guerre, parce qu'elle *gâte les soldats et salit les uniformes*. Le tzar est sans rival pour passer en revue de nombreux régiments sur la

place d'armes de Pétersbourg; malheur au soldat qui aurait un bouton mal attaché ou une agrafe dérangée ! L'œil d'aigle de l'empereur va chercher jusque dans l'épaisseur des rangs les infractions de ce genre, et son inflexibilité est connue. Mais il n'a d'autre ressemblance avec le grand Frédéric que son amour pour les beaux hommes.

Deux faits achèveront de faire connaître Nicolas et le peuple russe. Nous les empruntons à M. Adrien Gilson, qui a publié sur ce sujet un remarquable ouvrage et que sa position mettait à même d'être bien informé.

Le tzar avait voulu prêcher d'exemple en affranchissant les serfs de ses domaines en 1847 ; de vastes propriétés furent acquises au compte du trésor royal dans les districts de Vologda. Exaltés par la vue des priviléges qui devenaient le partage des nouveaux serfs impériaux, les moujicks des terres environnantes envoyèrent une députation à Pétersbourg pour prier le tzar de les acheter aussi. Le tzar les accueillit très-bien, trop bien comme on va voir : « Je voudrais pouvoir vous satisfaire, leur dit-il, mais il me faudrait acheter toute la Russie. Mon plus vif désir est de vous voir libres, mes enfants ; et je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous obtenir la liberté. » Ces paroles et d'autres de ce genre portèrent des fruits sanglants : la députation, à son retour dans les villages, répondit partout que le *batouska* voulait la liberté des moujicks, mais il n'était pas le maître; il était empêché dans ses bonnes intentions par la méchanceté des boyards, etc. L'exaltation alla toujours croissant. et bientôt les paysans coururent au massacre des seigneurs, convaincus qu'en agissant ainsi, ils seraient agréables à *leur bon père*. Le désastre fut immense, les cruautés inouïes, et la répression qui suivit ce massacre causa la ruine de tous les boyards dont les paysans s'étaient soulevés. Les paysans font la richesse des terres, et tous les coupables furent transportés en masse en Sibérie avec leurs femmes et leurs enfants.

En 1832, lorsque le choléra passa sur le monde comme un souffle de mort, on se rappelle qu'à Paris même, au sein de la ville des lumières, le peuple crut qu'il était victime d'empoisonneurs, et se rendit coupable de regrettables cruautés. On s'imagine que ce dut être bien pis à Saint-Pétersbourg. Ce fut pour la populace une belle occasion de satisfaire la haine stupide qui l'anime contre les étrangers établis dans la capitale de la Russie. Nicolas s'était tout d'abord prudemment retiré devant le fléau, mais lorsqu'il apprit les prouesses de *ses chers enfants* à longue barbe, il revint en toute hâte ; il n'était besoin ni de troupes ni de canons contre cette émeute de paysans égarés. L'empereur marcha contre elle; comptant sur sa haute taille et sa voix retentissante, il adresse aux moujicks un long sermon dans lequel il leur dit que le choléra a été envoyé par Dieu pour

les punir de leurs fautes. Comment douter de la vérité des paroles du représentant de Dieu sur la terre? Il ajoute : « Et au lieu de faire pénitence et de prier pour obtenir votre pardon, vous redoublez vos fautes; vous chargez votre conscience de nouveaux crimes : à genoux, malheureux, et demandez grâce à moi et au Christ! » En entendant ces paroles de leur *batouska*, les moujicks se prosternèrent le front dans la poudre. On fit de sévères exemples parmi eux et tout rentra dans l'ordre.

Lors de l'établissement des colonies militaires, les soldats, maltraités, se révoltèrent et massacrèrent leurs officiers bons et mauvais A ce sujet voici ce que raconte M. de Custine. Les insurgés avaient cerné la maison d'un capitaine; ils tuent d'abord, tout doucement, sous les yeux du père de famille, la femme et les enfants de ce malheureux. Celui-ci leur dit alors; « Laissez-moi la vie; vous m'avez privé de tout ce que j'aimais, je ne vous fis jamais de mal, je ne vous punis jamais ni injustement ni trop sévèrement. — C'est vrai, répondent les soldats avec douceur, nous t'aimons bien, mais nous avons juré de tuer tous les officiers, et nous ne pouvons faire une injustice en ta faveur. Adieu donc, notre bon père!..... »

Nicolas a présidé à la publication d'un recueil officiel des lois russes. On compulsa, dit M. Adrien Gilson, les archives civiles, militaires, synodales, les ukases du cabinet impérial et les arrêtés des diverses administrations. Tous ces matériaux formèrent une collection générale (*Sobranié-Zakonn*) composée de trente-cinq mille neuf cents actes. Il n'est pas sans intérêt de faire remarquer en passant que dans ce chiffre énorme, trente mille neuf cent vingt de ces actes sont antérieurs à l'avénement de Nicolas : — cinq mille soixante-treize ont été promulgués de 1825 à 1832. Le tzar, on le voit, produit à lui seul plus de lois que plusieurs assemblées délibérantes. Déjà quarante-cinq volumes in-4° du *Svod* ou Digeste russe ont été publiés et règlent les jugements des tribunaux. Pendant longtemps Nicolas a passé les nuits et les jours pour surveiller ce pénible labeur et le conduire à bon port au milieu des sourdes résistances des bureaucrates. Il arrivait souvent que la douce impératrice, voyant son mari le teint plombé et les yeux rouges, allait le chercher au milieu de ses collaborateurs et leur disait : « Allons, messieurs, laissez quelque repos *à mon mari* et venez prendre une tasse de thé avec nous. »

Nicolas est le souverain le plus antilibéral de l'Europe. La nouvelle de la révolution de juillet le mit en fureur. Louis-Philippe lui demanda pardon d'avoir accepté la couronne; sa lettre se terminait ainsi : « Que Votre Majesté veuille bien ne pas perdre de vue que tant que Charles X a régné sur la France, j'ai été le plus soumis et le plus fidèle de ses sujets, et que ce n'est qu'au moment où j'ai vu

l'action des lois paralysée et l'exercice de l'autorité royale totalement anéanti, que j'ai cru de mon devoir de déférer au vœu national en acceptant la couronne à laquelle j'ai été appelé. C'est sur vous, sire, que la France a surtout les yeux fixés; elle aime à voir dans la Russie son allié le plus naturel et le plus puissant, et sa confiance ne sera point trompée : j'en ai pour garantie le noble caractère et toutes les qualités qui distinguent Votre Majesté Impériale. Je la prie d'agréer l'assurance de la haute estime et de l'inaltérable amitié avec laquelle je suis, monsieur mon frère, de Votre Majesté Impériale, le bon frère. — Louis-Philippe. »

Nicolas accepta le fait accompli; mais il continua à traiter avec mépris le nouveau souverain et à qualifier de *déplorables* les *glorieuses* journées. Le coup de foudre de février réveilla son exaspération : « Messieurs, s'écria-t-il en s'adressant à ses courtisans, nous allons monter à cheval! » Cependant il finit par rester tranquille et son irritation n'eut pas de suites.

Les deux principaux conseillers de Nicolas sont le prince Menschikoff et le comte Orloff. Nous avons déjà parlé du premier. C'est l'arrière-petit-fils du fameux garçon pâtissier devenu favori et ministre de Pierre le Grand. Il est âgé de soixante-dix ans, mais encore plein d'énergie et de belle humeur. A la cour de Russie il a le monopole des bons mots. C'est, nous l'avons dit, le représentant du vieux parti russe.

Le comte Orloff est le petit-fils du favori de sinistre mémoire de Catherine, la Messaline du Nord. Il fut l'un des principaux acteurs de la sombre tragédie que termina la mort de Paul Ier. Lorsque mourut Élisabeth, femme d'Alexandre, près d'elle était le comte Orloff. Peu de temps après avoir été visité par lui, le général Diebitch cessait de vivre. Après un séjour d'Orloff sous son toit, Constantin était emporté par un mal inconnu. Ces coïncidences ont fait prononcer sur Orloff un mot qu'il ne nous appartient pas de répéter.

Il existe à la cour de Saint-Pétersbourg et dans l'empire russe deux partis qui se distinguent essentiellement, par leur origine respective, des provinces allemandes ou de la Baltique de l'empire, ou de la vieille souche moscovite. Une grande partie des hommes d'État qui ont fait honneur à la politique de l'empire appartiennent à la première classe. Dans ce nombre sont le prince Lieven, le comte de Nesselrode, M. de Benkendorff, M. de Meyendorff, le baron Brunow, le baron Krudener et beaucoup d'autres. La maison régnante de Russie est elle-même séparée par deux générations seulement de son origine allemande, et l'empereur Alexandre n'a jamais fait mystère de sa prédilection pour les hommes qui le rattachaient plus fortement aux mœurs et aux idées de l'Europe occidentale. L'empereur Nicolas a suivi une marche tout

opposée . sa politique a été de s'identifier aux passions, aux singularités, aux aspirations politiques et au fanatisme religieux des Moscovites, et il a, beaucoup plus que ses ministres, adopté l'esprit dont il a voulu être le représentant. Son second fils, qu'il affectionne particulièrement, le grand-duc Constantin, a épousé aussi ce grand parti national avec plus d'ardeur et de fanatisme même que l'empereur. Ainsi, la cause de l'Église et de l'empire trouve en l'un et l'autre un champion, peut-être un instrument.

Il est certain que l'excessive ambition de ce parti, qu'enflamment l'enthousiasme religieux et l'orgueil d'une race dominante, a, depuis bien des années, regardé la présente année comme le quatrième anniversaire séculaire de la chute de l'empire grec, et Constantinople, appelée en russe *Tzaropol*, comme le prix de la guerre. Quoique ces rapprochements mystiques et ces prophéties ne soient par eux-mêmes d'aucune valeur, on ne niera pas qu'ils ne contribuent à cette opinion qui en peut amener l'accomplissement. Aux yeux de ces hommes passionnés, la note circulaire du comte de Nesselrode, dont tout le reste de l'Europe a réprouvé l'illogique audace, est signalée comme une faible et indigne déclaration de la suprématie russe. La guerre, telle qu'elle leur apparaît, n'est pas une invasion, c'est une croisade, et la question des lieux saints, conjointement avec la prétention de protéger l'Église grecque, voilà précisément ce qui est le plus propre à enflammer leur ardeur.

# XII

Affaire de Sinope. — Destruction de la flotte turque. — Echec des Russes à Cita près de Kalafat. — Lettre de Napoléon III à l'empereur Nicolas. — Réponse du tzar. — Circulaire de M. Drouyn de Lhuys. — Déclarations de guerre à la Russie, par la France et par l'Angleterre. — Insurrection de quelques populations grecques de l'Empire ottoman. — Dispositions en France et en Angleterre pour l'envoi d'un corps d'armée en Turquie.

Le 30 novembre, l'amiral russe Nachimoff, à la tête de six vaisseaux de ligne, força l'entrée de la rade de Sinope et détruisit en une heure de combat sept frégates, deux corvettes, un bateau à vapeur et trois transports. La frégate la moins endommagée, que les Russes ramenaient à Sébastopol, dut être abandonnée à la mer, et Osman-Pacha, avec sa suite, transporté sur le vaisseau amiral. C'est un aide de camp du prince Menschikoff qui apporta, le 5 décembre, la nouvelle de ce désastre.

Sinope, autrefois le principal établissement naval de la Turquie, a perdu aujourd'hui son importance, les chantiers et les ateliers de construction de la flotte ottomane ayant été presque entièrement transportés à Constantinople et renfermés dans l'arsenal. La rade de Sinope n'est défendue que par des ouvrages peu importants et qui se composent d'une batterie de terre placée à la presqu'île de Boze-Tépé et d'un petit fort situé plus à l'intérieur. Les bâtiments turcs étaient à l'ancre dans la rade, où ils avaient cherché un refuge.

On conçoit dès lors que six vaisseaux de ligne, réunissant un total d'environ 650 bouches à feu, ont dû facilement pénétrer dans cette rade, qui est ouverte, et, en se plaçant à portée des bâtiments turcs, qui ne présentaient pas un total de plus de 100 canons, les écraser de leur artillerie, malgré le courage des marins turcs.

En marine, la force des vaisseaux et la puissance de l'artillerie sont

décisives, surtout vis-à-vis de bâtiments de guerre aussi faibles que les navires turcs, et qui, se trouvant acculés dans une rade, ne pouvaient profiter des chances qu'offrent la mer et le vent.

Voici sur cette importante affaire des détails que, selon notre habitude de laisser au lecteur l'appréciation des faits en lui mettant les pièces sous les yeux, nous empruntons aux documents officiels publiés par l'une et l'autre nation belligérante.

L'*Invalide russe* du 12 décembre renfermait la note suivante

« Le vice-amiral Nachimoff, en croisant le long des côtes de l'Anatolie, aperçut du large, dans la rade de Sinope, une division de navires de guerre turcs. Le lendemain, une violente tempête de l'ouest l'empêcha de se rapprocher de Sinope. Le bateau à vapeur de guerre *la Bessarabie* fut immédiatement expédié à Sébastopol pour annoncer qu'il se trouvait des bâtiments ennemis dans la rade de Sinope.

« A la réception de cette nouvelle, trois vaisseaux de 120 canons, *la Ville-de-Paris*, *le Grand-Duc-Constantin* et le *Tri-Sviatitelia*, reçurent ordre de se diriger, sous le pavillon du contre-amiral Novossilsky, dans le méridien de Sinope et de rallier le vice-amiral Nachimoff. Sur ces entrefaites, le vice-amiral Nachimoff, avec trois vaisseaux et un brick, profitant d'un vent favorable, alla reconnaître la rade de Sinope, et s'assura de la disposition de la division navale ennemie, composée de 7 frégates, 1 sloop de guerre, 2 corvettes, 2 bâtiments de transport et 2 bateaux à vapeur.

« Ces bâtiments étaient mouillés en arc le long de la côte, avec leurs embossures frappées, afin de pouvoir se former en ligne, de quelque point que vînt le vent. Sur la côte, en face des intervalles des navires, on avait établi cinq batteries. Dans la nuit du 27 au 28 novembre, le contre-amiral Novossilsky rallia l'escadre avec sa division navale. Le vice-amiral Nachimoff annonça le même jour à l'escadre, par un ordre du jour, son intention, au premier vent favorable, d'attaquer l'ennemi en deux colonnes : celle de droite serait commandée par le vice-amiral Nachimoff, ayant son pavillon sur le vaisseau *l'Impératrice-Marie*, et suivi des vaisseaux *le Grand-Duc-Constantin* et le *Tchesmé;* la colonne de gauche, sous le commandement du contre-amiral Novossilsky, se composerait des vaisseaux *la Ville-de-Paris*, le *Tri-Sviatitelia* et le *Rostislaff*.

« Le 30, entre neuf et dix heures du matin, par une brise favorable d'est-nord-est, l'amiral signala ordre à l'escadre de faire son branle-bas de combat et de gouverner sur la rade de Sinope. Les vaisseaux des deux colonnes, toutes leurs bonnettes dehors, se rapprochèrent de l'ennemi, qui ne put être aperçu qu'à un demi-mille de distance en raison du brouillard et de la pluie. Le vice-amiral Nachimoff, s'étant rapproché jusqu'à une distance de près de 250 sagènes

ou toises de deux frégates ennemies, sur l'une desquelles on voyait flotter un pavillon de vice-amiral et derrière la poupe de laquelle était établie sur la côte une batterie de 12 canons, jeta l'ancre et s'embossa.

« Le vaisseau *la Ville-de-Paris* jeta l'ancre en même temps; les autres vaisseaux, à mesure qu'ils arrivaient, allaient occuper les postes de combat qui leur avaient été assignés. A peine le vaisseau amiral eut-il laissé tomber son ancre, que l'ennemi ouvrit sur nos vaisseaux un feu terrible de toutes ses bordées et de ses batteries de terre : ses boulets occasionnèrent de grands dégâts dans nos espares; mais nos vaisseaux, s'étant immédiatement embossés, se mirent en mesure de riposter et eurent bientôt repris l'avantage. Foudroyés par eux, les navires turcs, criblés de boulets, faisant eau de toutes parts, ralentirent leur feu, et, après une énergique résistance, furent mis hors de combat. Une frégate à vapeur cherchait à se sauver par la fuite de la défaite générale. L'aide de camp général Korniloff arbora son pavillon sur *l'Odessa* et fit diriger sa course de manière à croiser celle de la frégate turque; mais celle-ci, ayant aperçu cette manœuvre, vira de bord et longea la côte. *L'Odessa* s'en étant rapproché à portée de canon, ouvrit le feu; toutefois, après avoir escarmouché pendant une heure, on se convainquit à regret que l'ennemi était meilleur marcheur, et que, malgré sa supériorité en force presque triple sur *l'Odessa*, il n'accepterait pas le combat, et ne songeait qu'à fuir.

« Lorsqu'il fut hors de portée de canon, l'aide de camp général Korniloff abandonna la chasse, et mit le cap sur Sinope pour rallier l'escadre du vice-amiral Nachimoff, se faisant suivre par *la Crimée* et *la Chersonèse*. Ces deux bateaux à vapeur reçurent l'ordre de remorquer immédiatement les vaisseaux qui se trouveraient sous le feu des batteries de terre, dans le cas où l'ennemi renouvellerait la canonnade dans la nuit. *L'Odessa* fut chargé d'aller amariner la frégate *la Damiette*, de 50 canons, qui avait le moins souffert de nos bordées, et de l'éloigner de la côte; à bord de cette frégate, on trouva environ 100 hommes d'équipage et plus de 50 blessés. Son commandant et ses officiers l'avaient abandonnée dès le commencement de l'action en s'emparant de toutes ses chaloupes, et avaient cherché leur salut dans une fuite honteuse à la côte.

« Dans la soirée, les canons chargés des navires qui brûlaient, à mesure qu'ils étaient atteints par le feu, lançaient leurs boulets dans la rade, sans toutefois causer presque aucun dommage à nos navires. Enfin, lorsque le feu atteignit leurs saintes-barbes, ces bâtiments sautèrent, et leurs débris enflammés allèrent tomber sur la partie turque de la ville, qu'ils incendièrent; vers minuit, tout le quartier entouré d'un mur d'enceinte en pierre était la proie des flammes; le quartier de la ville habité par les Grecs avait été respecté par l'incendie.

« A la pointe du jour, sur douze navires qui composaient l'escadre turque, il ne restait dans la rade que la frégate *la Damiette* à la remorque de *l'Odessa*, le sloop de guerre et la corvette complétement désemparés sur un bas-fond, à la côte méridionale de la baie.

« Les embarcations de la frégate *le Kagoul* reçurent l'ordre d'incendier le sloop de guerre et la corvette. Les officiers envoyés pour exécuter cet ordre trouvèrent à bord du sloop Osman-Pacha, chef de l'escadre turque, blessé à la jambe droite, le commandant d'une frégate, celui de la corvette et 80 hommes d'équipage. Les chefs turcs et l'équipage furent faits prisonniers et conduits, les premiers à bord de *l'Odessa*, et les derniers à bord du *Tchesmé*. Le soir, la rade de Sinope ne contenait plus un seul navire turc. »

Voici maintenant le récit du *Journal de Constantinople.*

« Les premiers détails ont été apportés à Constantinople par le bateau à vapeur *le Taïf;* nous y ajouterons ceux qui ont été recueillis par les deux frégates à vapeur de la flotte anglo-française la *Retribution* et *le Mogador*, envoyés à Sinope. Le combat dura encore plus d'une heure après le coucher du soleil; dans cette lutte désespérée, accablés par le nombre, les Ottomans combattirent jusqu'à la dernière goutte de leur sang et firent preuve d'une valeur, d'un dévouement au sultan, d'un patriotisme, d'une fidélité dont on trouve peu d'exemples dans l'histoire, et qui doivent rendre bien fier le sultan qui a su inspirer à tout son peuple de pareils sentiments, et à qui revient l'éternelle gloire de cette lutte admirable. Si l'escadre ottomane a péri, ça n'a pas été sans causer de grandes pertes à la flotte russe, qui dut passer la nuit et le lendemain dans le port pour réparer à la hâte les avaries considérables qu'elle avait reçues pendant le combat. Plusieurs de ses vaisseaux, complétement démâtés, ne purent sortir du port que remorqués par les bateaux à vapeur.

« Des bombes, jetées dans la ville par la flotte russe, avaient aussi incendié, pendant cette lutte, divers quartiers de Sinope.

« La *Retribution* et *le Mogador*, qui étaient partis pour Sinope avec plusieurs chirurgiens anglais et français, ont donné les premiers soins aux blessés; ils en ont transporté à Constantinople 110, dont 10 sont morts pendant la traversée.

« Quant à l'escadre russe, on ne peut connaître ses pertes; mais ses avaries apparentes ont été assez majeures pour que les vaisseaux se soient vus contraints d'appareiller en partie sous les basses voiles ou à la remorque des vapeurs, peu soucieux qu'ils étaient sans doute de séjourner plus longtemps à Sinope, de crainte de représailles : aussi le surlendemain matin, l'escadre russe quittait-elle ce point.

A la nouvelle de cet événement, dans lequel la flotte russe, contre toutes les lois de la guerre, avait continué d'écraser du feu de ses bat-

teries des navires hors de combat, les gourvenements anglais et français ordonnèrent aux escadres combinées d'entrer dans la mer Noire. Cet ordre fut notifié à l'empereur de Russie et exécuté. Le czar était mis en même temps en demeure de se prononcer relativement à une note diplomatique. Cette note, rédigée par les quatre grandes puissances, la France, l'Angleterre, l'Autriche et la Prusse, en conférence à Vienne, avait été soumise à la Turquie qui, après quelques hésitations, y avait donné son adhésion. Elle contenait les bases d'un arrangement sauvegardant les intérêts et la dignité des deux puissances belligérantes. Le cabinet de Saint-Pétersbourg répondit à cette double notification d'une manière évasive, et donna l'ordre au commandant de sa flotte d'éviter avec soin d'engager une collision avec les escadres combinées et même de les rencontrer. Cependant il continuait d'immenses préparatifs de guerre, et agissait souterrainement par ses intrigues en Europe, en Asie, et jusqu'aux Indes, où il menaçait d'un échec la domination anglaise.

Les hostilités n'étaient pas interrompues, et les Turcs reprenaient l'avantage dans une bataille livrée à Citade, près de Kalafat. Voici la note publiée sur cet engagement par le *Journal de Constantinople* :

« Ismaïl-Pacha ayant appris la concentration des troupes russes dans la petite Valachie, et informé de l'approche d'un corps de 15,000 hommes venu de Crajova jusqu'au village de Tchétané (Citade), à trois heures et demie de marche de Kalafat, et où il avait commencé à se retrancher, voulut, par un coup hardi, empêcher l'ennemi de s'y fortifier. Les dispositions stratégiques prises par Ismaïl-Pacha ont été couronnées d'un plein succès, et ont en même temps empêché la concentration de l'armée russe dans une position aussi voisine de Kalafat.

« Afin de ne pas donner aux Russes le temps de réunir à Tchétané toutes les forces qui devaient agir contre Kalafat, ainsi qu'ils en avaient l'intention, Ismaïl-Pacha, laissant une petite garnison dans son quartier général, sortit avec Mustapha-Pacha, général de division, et Osman-Pacha, général de brigade, à la tête de 13 bataillons d'infanterie, de 3 régiments de cavalerie, et de 28 pièces de canon, pendant une des dernières nuits de la semaine passée, et tomba, à six heures du matin, à l'improviste sur les troupes russes.

« Les retranchements furent enlevés en un clin d'œil et les premiers bataillons russes culbutés. En même temps, Mustapha-Pacha, commandant l'aile gauche, qui avait occupé à l'avance un mamelon dominant les retranchements russes, prit l'ennemi en flanc et le rejeta dans les bois situés à la droite de Tchétané, où avaient pris également position, pendant la nuit, les tirailleurs et carabiniers ottomans.

« Les Russes firent de grands efforts pour résister à l'impétuosité de ces attaques simultanées; mais, décimés par les tirailleurs embusqués dans le bois, ils furent mis en complète déroute à onze heures du matin, et poursuivis pendant six heures l'épée dans les reins. La réserve russe, forte de 8,000 hommes, et qui n'était pas arrivée à temps sur le théâtre du combat, fut également culbutée par l'armée impériale, dont la réserve, commandée par le général de division Ahmed-Pacha, en donnant à l'instant voulu, assura la déroute de ce renfort important.

« C'est au moment même où la déroute des Russes était complète que Sami-Pacha a expédié un Tartare avec les nouvelles que nous relatons. La perte des Russes a été immense, mais on n'en connaît pas encore le chiffre exact; les troupes impériales ont beaucoup moins souffert. »

Pressé de donner une réponse catégorique à la note qui lui avait été remise, l'empereur Nicolas chargea ses ambassadeurs, M. Kisseleff à Paris et M. de Brunow à Londres, de demander aux gouvernements français et anglais si leur flotte combinée avait mission de protéger par les armes la Turquie contre toute agression maritime de la Russie. La réponse ayant été affirmative, les deux ambassadeurs, agissant d'après les ordres qu'ils avaient reçus, firent immédiatement leurs préparatifs de départ, et reprirent le chemin de Saint-Pétersbourg.

Dans cette circonstance, l'empereur des Français crut devoir faire une dernière tentative pour le maintien de la paix, et il écrivit à l'empereur de Russie une lettre autographe ainsi conçue :

Palais des Tuileries, le 29 janvier 1854.

« Sire,

« Le différend qui s'est élevé entre Votre Majesté et la Porte Ottomane en est venu à un tel point de gravité, que je crois devoir expliquer moi-même directement à Votre Majesté la part que la France a prise dans cette question, et les moyens que j'entrevois d'écarter les dangers qui menacent le repos de l'Europe.

« La note que Votre Majesté vient de faire remettre à mon gouvernement et à celui de la reine Victoria tend à établir que le système de pression adopté dès le début par les deux puissances maritimes a seul envenimé la question. Elle aurait, au contraire, ce me semble, continué à demeurer une question de cabinet, si l'occupation des Principautés ne l'avait transportée tout à coup du domaine de la discussion dans celui des faits.

« Cependant, les troupes de Votre Majesté une fois entrées en Valachie, nous n'en avons pas moins engagé la Porte à ne pas considérer cette occupation comme un cas de guerre, témoignant ainsi notre

extrême désir de conciliation. Après m'être concerté avec l'Angleterre, l'Autriche et la Prusse, j'ai proposé à Votre Majesté une note destinée à donner une satisfaction commune, Votre Majesté l'a acceptée.

« Mais à peine étions-nous avertis de cette bonne nouvelle, que son ministre, par des commentaires explicatifs, en détruisait tout l'effet conciliant et nous empêchait par là d'insister à Constantinople sur son adoption pure et simple. De son côté, la Porte avait proposé au projet de note des modifications que les quatre puissances représentées à Vienne ne trouvèrent pas inacceptables ; elles n'ont pas eu l'agrément de Votre Majesté.

« Alors la Porte, blessée dans sa dignité, menacée dans son indépendance, obérée par les efforts déjà faits pour opposer une armée à celle de Votre Majesté, a mieux aimé déclarer la guerre que de rester dans cet état d'incertitude et d'abaissement. Elle avait réclamé notre appui ; sa cause nous paraissait juste ; les escadres anglaise et française reçurent l'ordre de mouiller dans le Bosphore.

« Notre attitude vis-à-vis de la Turquie était protectrice, mais passive. Nous ne l'encouragions pas à la guerre. Nous faisions sans cesse parvenir aux oreilles du sultan des conseils de paix et de modération, persuadés que c'était le moyen d'arriver à un accord, et les quatre puissances s'entendirent de nouveau pour soumettre à Votre Majesté d'autres propositions.

« Votre Majesté, de son côté, montrant le calme qui naît de la conscience de sa force, s'était bornée à repousser, sur la rive gauche du Danube comme en Asie, les attaques des Turcs, et avec la modération digne du chef d'un grand empire, elle avait déclaré qu'elle se tiendrait sur la défensive. Jusque-là nous étions donc, je dois le dire, spectateurs intéressés, mais simples spectateurs de la lutte, lorsque l'affaire de Sinope vint nous forcer à prendre une position plus tranchée. La France et l'Angleterre n'avaient pas cru utile d'envoyer des troupes de débarquement au secours de la Turquie.

« Leur drapeau n'était donc pas engagé dans les conflits qui avaient lieu sur terre. Mais sur mer, c'était bien différent. Il y avait à l'entrée du Bosphore trois mille bouches à feu, dont la présence disait assez haut à la Turquie que les deux premières puissances maritimes ne permettraient pas de l'attaquer sur mer. L'événement de Sinope fut pour nous aussi blessant qu'inattendu ; car peu importe que les Turcs aient voulu ou non faire passer des munitions de guerre sur le territoire russe.

« En fait, des vaisseaux russes sont venus attaquer des bâtiments turcs dans les eaux de la Turquie et mouillés tranquillement dans un port turc ; ils les ont détruits, malgré l'assurance de ne pas faire une

guerre agréssive, malgré le voisinage de nos escadres. Ce n'était plus notre politique qui recevait là un échec, c'était notre honneur militaire. Les coups de canon de Sinope ont retenti douloureusement dans le cœur de tous ceux qui, en Angleterre et en France, ont un vif sentiment de la dignité nationale. On s'est écrié d'un commun accord : Partout où nos canons peuvent atteindre, nos alliés doivent être respectés.

« De là l'ordre donné à nos escadres d'entrer dans la mer Noire, et d'empêcher par la force, s'il le fallait, le retour d'un semblable événement. De là la notification collective envoyée au cabinet de Saint-Pétersbourg pour lui annoncer que, si nous empêchions les Turcs de porter une guerre agressive sur les côtes appartenant à la Russie, nous protégerions le ravitaillement de leurs troupes sur leur propre territoire.

« Quant à la flotte russe, en lui interdisant la navigation de la mer Noire, nous la placions dans des conditions différentes, parce qu'il importait, pendant la durée de la guerre, de conserver un gage qui pût être l'équivalent des parties occupées du territoire turc, et faciliter la conclusion de la paix en devenant le titre d'un échange désirable.

« Voilà, Sire, la suite réelle et l'enchaînement des faits. Il est clair qu'arrivés à ce point, ils doivent amener promptement ou une entente définitive, ou une rupture décidée.

« Votre Majesté a donné tant de preuves de sa sollicitude pour le repos de l'Europe, elle y a contribué si puissamment par son influence bienfaisante contre l'esprit de désordre, que je ne saurais douter de sa résolution dans l'alternative qui se présente à son choix.

« Si Votre Majesté désire autant que moi une conclusion pacifique, quoi de plus simple que de déclarer qu'un armistice sera signé aujourd'hui, que les choses reprendront leur cours diplomatique, que toute hostilité cessera, et que toutes les forces belligérantes se retireront des lieux où des motifs de guerre les ont appelées?

« Ainsi les troupes russes abandonneraient les principautés et nos escadres la mer Noire. Votre Majesté préférant traiter directement avec la Turquie, elle nommerait un ambassadeur qui négocierait avec un plénipotentiaire du sultan une convention qui serait soumise à la conférence des quatre puissances.

« Que Votre Majesté adopte ce plan, sur lequel la reine d'Angleterre et moi sommes parfaitement d'accord, la tranquilité est rétablie et le monde satisfait. Rien, en effet, dans ce plan qui ne soit digne de Votre Majesté, rien qui puisse blesser son honneur. Mais si, par un motif difficile à comprendre, Votre Majesté opposait un refus, alors la France, comme l'Angleterre, serait obligée de laisser au sort des

armes et aux hasards de la guerre ce qui pourrait être décidé aujourd'hui par la raison et par la justice.

« Que Votre Majesté ne pense pas que la moindre animosité puisse entrer dans mon cœur; il n'éprouve d'autres sentiments que ceux exprimés par Votre Majesté elle-même dans sa lettre du 17 janvier 1853, lorsqu'elle m'écrivait : « Nos relations doivent être sincère-« ment amicales, reposer sur les mêmes intentions : maintien de « l'ordre, amour de la paix, respect aux traités et bienveillance réci-« proque. » Ce programme est digne du souverain qui le traçait, et, je n'hésite pas à l'affirmer, j'y suis resté fidèle.

« Je prie Votre Majesté de croire à la sincérité de mes sentiments, et c'est dans ces sentiments que je suis,

« Sire,

« De Votre Majesté,

« Le bon ami,

« NAPOLÉON. »

A ce langage si digne et si conciliant à la fois, le tzar répondit par un refus positif d'accéder aux propositions d'arrangement. Désormais il fallait renoncer à toute espérance de paix et se préparer sérieusement à la guerre. Voulant mettre le pays tout entier en état de juger de quel côté était le bon droit, le gouvernement français fit publier tous les documents relatifs à cette grande affaire. Le *Moniteur* terminait ces communications par la note suivante en date du 22 février :

« En publiant les documents relatifs à la question d'Orient, le gouvernement a donné une nouvelle preuve de la loyauté de ses intentions. Le pouvoir qui a pour base la volonté nationale et pour seuls mobiles l'honneur et l'intérêt de la France, ne peut pas suivre cette politique tortueuse dont l'unique force consiste dans les intrigues et dans le mystère. Ses armes, à lui, sont la sincérité et la franchise. La lumière ne saurait jamais lui nuire ; aussi ne doit-il jamais laisser échapper l'occasion de prévenir les équivoques, d'avertir chacun de ce que réellement il doit espérer ou craindre.

« Dans la lutte qui a éclaté en Orient, la France, étroitement unie à l'Angleterre, s'est déclarée pour le bon droit et en faveur d'une cause qui est celle de toute l'Europe. L'indépendance des États serait en effet menacée si l'Europe permettait à la domination ou à l'influence russe de s'étendre indéfiniment. Cette vérité frappe tous les yeux : l'Autriche, malgré les liens d'amitié intime qui l'attachaient à la cour de Russie, se prononce chaque jour davantage pour la politique que nous défendons, et la Prusse, nous n'en doutons pas, conformera la sienne au vœu et à l'intérêt de toute l'Allemagne

« Aussi ce conflit, dans lequel on peut dire que toutes les puissances du continent sont ouvertement ou tacitement engagées contre la Russie, n'offrirait-il aucun danger, s'il n'y avait à redouter des complications venant de l'esprit révolutionnaire, qui essayera peut-être en cette occasion de se montrer sur quelques points. C'est donc le devoir impérieux du gouvernement de déclarer loyalement à ceux qui voudraient profiter des circonstances présentes pour exciter des troubles soit en Grèce, soit en Italie, qu'ils se mettraient en opposition directe avec l'intérêt de la France. Car, comme nous le disions plus haut, jamais le gouvernement n'aura une politique à double face, et de même que, défendant l'intégrité de l'empire ottoman à Constantinople, il ne pourrait pas souffrir que cette intégrité fût violée par des agressions parties de la Grèce, de même il ne pourrait pas permettre, si les drapeaux de la France et de l'Autriche s'unissaient en Orient, qu'on cherchât à les diviser sur les Alpes. »

Le jour même où le *Moniteur* publiait cette note, le journal officiel de Saint-Pétersbourg contenait le document suivant :

*Bénédiction du métropolitain de Moscou au départ de la 16e division pour l'armée.*

« Enfants de notre souverain et père, enfants de notre mère la Russie, guerriers mes frères, le tzar, la patrie, la chrétienté, vous appellent au combat. Les prières de l'Église et de la patrie vous y accompagnent.

« Cet ennemi vaincu sous Catherine, sous Alexandre, sous Nicolas, provoque de nouveau la Russie, et vos compagnons d'armes ont déjà repris contre lui leur ancienne habitude de le vaincre et sur terre et sur mer.

« Et si, d'après les décrets de la Providence, vous aussi vous devez vous présenter devant lui, vous n'oublierez pas que vous combattez pour notre pieux souverain, pour notre chère patrie, contre les infidèles, contre les oppresseurs des peuples nos coreligionnaires, presque nos compatriotes, contre les profanateurs des saints lieux, objets de notre adoration, de la Nativité, de la Passion, de la Résurrection de notre Sauveur.

« Et maintenant plus que jamais gloire et bénédiction aux vainqueurs ! bonheur et bénédiction à ceux qui offrent en sacrifice leur vie avec foi dans le Seigneur, avec amour pour leur souverain et leur patrie !

« L'Écriture a dit des anciens défenseurs de la patrie : « Par la foi tu vaincras les empires. » (Héb. XI, 33.) Voilà pourquoi nous vous accompagnons de nos prières et des bénédictions de l'Église. Le grand et antique intercesseur de la Russie, le bienheureux Serge, bénit jadis les cohortes victorieuses qui marchaient contre les oppresseurs de la



Officiers et soldats de ligne en campagne.



Officier de marine et matelot.

## GÉNIE.



Sapeurs. — Mineurs.



patrie; sa sainte image précédait nos légions et sous le tzar Alexis, et sous Pierre le Grand, et enfin sous Alexandre, à cette époque mémorable de notre lutte contre vingt peuples divers. Que cette image du bienheureux Serge vous accompagne également, comme le signe de son intercession pour vous et de ses prières pour ceux qui sont forts devant le Seigneur !

« Gardez donc et portez avec vous ces paroles guerrières et triomphantes du prophète David : « En Dieu est le salut et la gloire. » (Ps. LXI, 8.)

En même temps lord Palmerston prononçait à Londres dans la Chambre des communes ces remarquables paroles; « Mon opinion est qu'une grande puissance comme l'Angleterre ou la France pourrait suffire à défendre la Turquie contre l'agression russe; je suis convaincu que si l'Angleterre ou la France prenait seule la défense de la Turquie, la Russie ne pourrait jamais arriver à ses fins. Lorsque ces deux nations sont unies, la cause de la Russie est désespérée.

« Nous avons des motifs de croire que, si la guerre continue, l'Autriche et la Prusse ne resteront pas spectatrices oisives de la lutte. Il faudrait que l'Autriche eût oublié toute sa politique traditionnelle, qu'elle fût aveugle sur ses intérêts, pour permettre l'agression de la Russie contre l'empire turc. Je dis donc que la Russie, isolée en Europe, n'aura pas un seul allié pour la soutenir dans son injustice, et je n'ai aucun doute sur l'issue de la lutte qui se prépare.

« C'est un noble spectacle de voir l'Angleterre et la France, deux pays qui depuis des siècles ont été en rivalité, agir aujourd'hui de concert, unis par des engagements réciproques, et n'ayant pour but de leurs efforts aucun avantage égoïste. C'est un noble spectacle de les voir debout, non pour la défense de leurs intérêts, mais pour celle de la liberté de l'Europe. C'est un magnifique spectacle que celui de ces flottes et de ces armées qui, jusqu'à ce jour, ne s'étaient rencontrées que pour se battre à outrance et qui aujourd'hui se rangent côte à côte, non pour faire des conquêtes ou pour opprimer le monde, mais pour défendre le droit contre la force, la justice, contre l'iniquité. » (Bruyants applaudissements.)

Quelques jours plus tard, la lettre du tzar Nicolas à l'empereur des Français fut rendue publique par le *Journal de Saint-Pétersbourg* du 24 février.

Nous reproduisons ce document ainsi que le manifeste inséré dans l'*Abeille du Nord* du 23 :

**Réponse de S. M. l'Empereur.**

St-Pétersbourg, le 28 janvier (9 février 1854.

Sire,

Je ne saurais mieux répondre à Votre Majesté qu'en répétant, puisqu'elles m'appartiennent, les paroles par lesquelles Sa lettre se termine. « Nos relations doivent être sincèrement amicales et reposer sur les mêmes intentions : maintien de l'ordre, amour de la paix, respect aux traités et bienveillance réciproque. » En acceptant, dit-Elle, ce programme tel que je l'avais moi-même tracé, Elle affirme y être resté fidèle. J'ose croire, et ma conscience me le dit, que je ne m'en suis point écarté.

Car, dans l'affaire qui nous divise et dont l'origine ne vient pas de moi, j'ai toujours cherché à maintenir des relations bienveillantes avec la France ; j'ai évité avec le plus grand soin de me rencontrer sur ce terrain avec les intérêts de la religion que Votre Majesté professe ; j'ai fait au maintien de la paix toutes les concessions de forme et de fond que mon honneur me rendait possibles, et, en réclamant pour mes coreligionnaires en Turquie la confirmation des droits et priviléges qui leur ont été acquis, depuis longtemps, au prix du sang russe, je n'ai demandé autre chose que ce qui découlait des traités.

Si la Porte avait été laissée à elle-même, le différend qui tient en suspens l'Europe eût été depuis longtemps aplani. Une influence fatale est seule venue se jeter à la traverse. En provoquant des soupçons gratuits, en exaltant le fanatisme des Turcs, en égarant leur gouvernement sur mes intentions et la vraie portée de mes demandes, elle a fait prendre à la question des proportions si exagérées, que la guerre en a dû sortir.

Votre Majesté me permettra de ne point m'étendre trop en détail sur les circonstances exposées à son point de vue particulier, dont sa lettre présente l'enchaînement. Plusieurs actes de ma part, peu exactement appréciés, suivant moi, et plus d'un fait interverti, nécessiteraient pour être rétablis, tels au moins que je les conçois, de longs développements qui ne sont guère propres à entrer dans une correspondance de Souverain à Souverain.

C'est ainsi que Votre Majesté attribue à l'occupation des Principautés le tort d'avoir subitement transporté la question du domaine de la discussion dans celui des faits. Mais Elle perd de vue que cette occupation, purement éventuelle encore, a été devancée, et en grande partie amenée, par un fait antérieur fort grave, celui de l'apparition des flottes combinées dans le voisinage des Dardanelles, outre que déjà bien auparavant, quand l'Angleterre hésitait encore à prendre contre la Russie une attitude comminatoire, V. M. avait la première envoyé Sa flotte jusqu'à Salamine.

Cette démonstration blessante annonçait certes peu de confiance en moi. Elle devait encourager les Turcs, et paralyser d'avance le succès des négociations, en leur montrant la France et l'Angleterre prêtes à soutenir leur cause à tout événement. C'est encore ainsi que Votre Majesté attribue aux commentaires explicatifs de mon cabinet sur la Note de Vienne l'impossibilité où la France et l'Angleterre se sont trouvées d'en recommander l'adoption à la Porte.

Mais Votre Majesté peut se rappeler que nos commentaires ont suivi, et non précédé la non-acceptation pure et simple de la Note, et je crois que les Puissances, pour peu qu'elles voulussent sérieusement la paix, étaient tenues à réclamer d'emblée cette adoption pure et simple, au lieu de permettre à la Porte de modifier ce que nous avions adopté sans changement.

D'ailleurs, si quelque point de nos commentaires avaient pu donner matière à difficultés, j'en ai offert à Olmutz une solution satisfaisante, qui a paru telle à l'Autriche et à la Prusse. Malheureusement, dans l'intervalle, une partie de la flotte anglo-française était déjà entrée dans les Dardanelles, sous prétexte d'y protéger la vie et les propriétés des nationaux anglais et français, et, pour l'y faire entrer tout entière, sans violer le traité de 1841, il a fallu que la guerre nous fût déclarée par le gouvernement ottoman.

Mon opinion est que si la France et l'Angleterre avaient voulu la paix comme moi, elles auraient dû empêcher à tout prix cette déclaration de guerre, ou, la guerre une fois déclarée, faire au moins en sorte qu'elle restât dans les limites étroites que je désirais lui tracer sur le Danube, afin que je ne fusse pas arraché de force au système purement défensif que je voulais suivre. Mais du moment qu'on a permis aux Turcs d'attaquer notre territoire asiatique, d'enlever un de nos postes-frontières (même avant le terme fixé pour l'ouverture des hostilités), de bloquer Akhattsyk, et de ravager la province d'Arménie; du moment qu'on a laissé la flotte turque libre de porter des troupes, des armes et des munitions de guerre sur nos côtes, pouvait-on raisonnablement espérer que Nous attendrions patiemment le résultat d'une pareille tentative? Ne devait-on pas supposer que Nous ferions tout pour la prévenir? L'affaire de Sinope s'en est suivie : elle a été la conséquence forcée de l'attitude adoptée par les deux Puissances, et l'événement ne pouvait certes leur paraître *inattendu*. J'avais déclaré vouloir rester sur la défensive, mais avant l'explosion de la guerre, tant que mon honneur et mes intérêts me le permettraient, tant qu'elle resterait dans de certaines bornes.

A-t-on fait ce qu'il fallait faire pour que ces bornes ne fussent pas dépassées? Si le rôle de spectateur, ou celui de médiateur même, ne suffisait pas à Votre Majesté, et qu'Elle voulût se faire l'auxiliaire armé de mes ennemis, alors, Sire, il eût été plus loyal et plus digne d'Elle de me le dire franchement d'avance en me déclarant la guerre. Chacun alors eût connu son rôle. Mais nous faire un crime après coup de ce qu'on n'a rien fait pour empêcher, est-ce un procédé équitable? Si les coups de canon de Sinope ont retenti douloureusement dans le cœur de tous ceux qui, en France et en Angleterre, ont le vif sentiment de la dignité nationale, Votre Majesté pense-t-elle que la présence menaçante à l'entrée du Bosphore des 3,000 bouches à feu dont elle parle, et le bruit de leur entrée dans la mer Noire, soient des faits restés sans écho dans le cœur de la nation dont j'ai à défendre l'honneur? J'apprends d'Elle pour la première fois (car les déclarations verbales qu'on m'a faites ici ne m'en avaient encore rien dit) que, tout en protégeant le ravitaillement des troupes turques sur leur propre territoire, les deux Puissances ont résolu de *nous interdire la navigation de la mer Noire*, c'est-à-dire apparemment le droit de ravitailler nos propres côtes. Je laisse à penser à Votre Majesté si c'est là, comme Elle le dit, faciliter la conclusion de la paix, et si, dans l'al-

ternative qu'on me pose, il m'est permis de discuter, d'examiner même un moment, ses propositions d'armistice, d'évacuation immédiate des principautés, et de négociation avec la Porte d'une convention qui serait soumise à une conférence des quatre cours. Vous-même, Sire, si Vous étiez à ma place accepteriez-Vous une pareille position? Votre sentiment national pourrait-il Vous le permettre? Je répondrai hardiment que non. Accordez-moi donc à mon tour le droit de penser comme Vous-même. Quoi que Votre Majesté décide, ce n'est pas devant la menace que l'on me verra reculer. Ma confiance est en Dieu et dans mon droit, et la Russie, j'en suis garant, saura se montrer en 1854 ce qu'elle fut en 1812.

Si toutefois Votre Majesté, moins indifférente à mon honneur, en revient franchement à notre programme, si Elle me tend une main cordiale comme je le Lui offre en ce dernier moment, j'oublierai volontiers ce que le passé peut avoir eu de blessant pour moi. Alors, Sire, *mais alors seulement*, nous pourrons discuter, et peut-être nous entendre. Que Sa flotte se borne à empêcher les Turcs de porter de nouvelles forces sur le théâtre de la guerre; je promets volontiers qu'ils n'auront rien à craindre de mes tentatives. Qu'ils m'envoient un négociateur; je l'accueillerai comme il convient. Mes conditions sont connues à Vienne. C'est la seule base sur laquelle il me soit permis de discuter.

Je prie Votre Majesté de croire à la sincérité des sentiments avec lesquels je suis,

Sire,

de Votre Majesté, le bon ami,

NICOLAS.

---

Par la grâce de Dieu,

Nous, Nicolas Ier,

Empereur et autocrate de toutes les Russies, roi de Pologne, etc., etc., etc.

Faisons connaître à tous :

Nous avons déjà fait connaître à nos chers et fidèles sujets la cause de notre mésintelligence avec la Porte-Ottomane.

Depuis lors, malgré l'ouverture des hostilités, nous n'avons pas cessé de former, comme nous le faisons encore aujourd'hui, le désir sincère d'arrêter l'effusion du sang.

Nous avions même nourri l'espérance que la réflexion et le temps convaincraient le gouvernement turc de son erreur suggérée par de perfides insinuations dans lesquelles nos prétentions justes et fondées sur les traités ont été représentées comme un empiètement sur son indépendance, cachant des arrière-pensées de domination. Mais vaine a été jusqu'à présent notre attente. Les gouvernements anglais et français ont pris parti pour la Turquie, et la présence de leurs flottes, réunies à Constantinople, a principalement servi à l'encourager dans son obstination.

Enfin, les deux puissances occidentales, sans déclaration de guerre préalable, ont fait entrer leurs flottes dans la mer Noire, en proclamant la résolution de défendre les Turcs et d'entraver la libre navigation de nos vaisseaux de guerre dans la défense de notre littoral.

Après un mode d'agir aussi inouï dans les rapports des puissances civilisées, nous avons rappelé nos légations d'Angleterre et de France et interrompu toutes relations politiques avec ces puissances.

Et ainsi contre la Russie, combattant pour l'orthodoxie, se placent à côté les ennemis de la chrétienté l'Angleterre et la France !

Mais la Russie ne manquera pas à sa sainte vocation, et si sa frontière est envahie par l'ennemi, nous sommes prêts à lui faire tête avec l'énergie dont nos ancêtres nous ont légué l'exemple. Ne sommes-nous pas aujourd'hui encore ce même peuple russe dont la vaillance est attestée par les fastes mémorables de l'année 1812? Que le Très-Haut nous aide à le prouver à l'œuvre. Dans cet espoir, combattant pour nos frères opprimés qui confessent la foi du Christ, la Russie n'aura qu'un cœur et une voix pour s'écrier :

« Dieu ! notre Sauveur ! qui avons-nous à craindre? Que le Christ ressus-
« cite et que ses ennemis se dispersent ! »

Donné à Saint-Pétersbourg, le 9-21 jour de février de l'an de la naissance du Christ 1854, de notre règne le 29°.

L'original est signé de la main de Sa Majesté Impériale (L. S.)

*Signé :* NICOLAS

Imprimé à St-Pétersbourg, au Sénat, le 9/21 février 1854.

On ne pouvait donner de la publicité à de tels documents sans mettre les esprits en garde contre leur argumentation captieuse et les assertions mensongères qu'ils contenaient. Cette indispensable réfutation fut l'objet d'une dernière circulaire de M. Drouyn de Lhuys qui, en prononçant sur des preuves irréfragables la condamnation du factum de la Russie, vint clore d'une manière éclatante ce long débat dans lequel n'avaient cessé de briller la loyauté, le désintéressement, les nobles inspirations du gouvernement de S. M. Napoléon III. Après un tel langage la France pouvait jeter la plume et saisir l'épée :

## Circulaire

*Du ministre des affaires étrangères aux agents diplomatiques de l'Empereur.*

Paris, 5 mars 1852.

« Monsieur, vous connaissez aujourd'hui la réponse de l'empereur Nicolas à la lettre de Sa Majesté Impériale, et vous avez lu également le manifeste que ce souverain vient d'adresser à son peuple.

« La publication de ces deux documents a détruit les dernières espérances que l'on pouvait mettre dans la sagesse du cabinet de Saint-Pétersbourg, et cette même main, qui s'était honorée par la fermeté avec laquelle elle avait offert un appui à l'Europe ébranlée sur ses bases, ouvre elle-même la carrière aux passions et aux hasards. Le gouvernement de l'Empereur est profondément affligé de l'inutilité de ses efforts et de l'insuccès de sa modération ; mais à la veille de la grande lutte qu'il n'avait pas appelée, et que le patriotisme de la nation française l'aidera à soutenir, c'est un besoin pour lui

de décliner une fois encore la responsabilité des événements et de la laisser peser de tout son poids sur la puissance qui en aura à rendre compte devant l'histoire et devant Dieu. De hautes convenances, je le sais, rendent ma tâche difficile, mais je la remplirai avec la certitude de ne pas dire une parole qui ne me soit dictée par ma conscience elle-même.

« En s'adressant à l'empereur de Russie dans des termes où le plus grand esprit de conciliation s'alliait à la plus noble franchise, Sa Majesté Impériale avait voulu dégager de toutes ses obscurités la question qui tenait le monde en suspens entre la paix et la guerre, et tâcher de la régler sans qu'il en coûtât rien à la dignité de personne. Au lieu de rester dans les mêmes régions et d'accepter la main amie qui lui était tendue, S. M. l'empereur Nicolas a préféré revenir sur des faits que l'opinion publique a définitivement jugés, et se représenter comme ayant été en butte, dès l'origine d'une crise provoquée par son gouvernement, à une hostilité systématique et préconçue, qui devait fatalement amener les choses au point où elles en sont arrivées. Ce n'est pas ma voix, monsieur, c'est celle de l'Europe qui répond que jamais politique plus imprudente n'a rencontré à aucune époque d'adversaires plus calmes, plus patients dans leur résistance à des desseins que leur jugement condamnait, et que des intérêts de premier ordre leur imposaient le devoir de combattre.

« Je ne veux pas remonter à un passé complétement éclairci, les faits parlent assez haut; mais je dois répéter encore une fois qu'il n'est plus permis de chercher dans la revendication, aussi juste que limitée dans ses effets, des priviléges des Latins en Terre-Sainte, la cause de ce que nous voyons aujourd'hui. Cette question était réglée dès les premiers moments du séjour de M. le prince Menschikoff à Constantinople, et c'est celle que cet ambassadeur a soulevée lorsqu'il avait obtenu satisfaction sur l'autre, qui a mis le monde en éveil et réuni successivement tous les cabinets sous l'empire d'un même sentiment de prévoyance et d'un même désir de conciliation.

« Est-il besoin d'énumérer toutes les tentatives qu'une obstination invincible a seule fait échouer? Il n'est personne qui les ignore ; il n'est personne non plus qui ne sache que si des démonstrations matérielles se sont accomplies pendant la durée des négociations, il n'en est pas une seule qui n'ait été précédée d'un acte agressif de la part de la Russie.

« Je me bornerai à rappeler que, si l'escadre française, à la fin de mars, a mouillé dans la baie de Salamine, c'est que, depuis le mois de janvier, d'immenses rassemblements de troupes se formaient en Bessarabie; que si les forces navales de la France et de l'Angleterre se sont rapprochées des Dardanelles où elles ne sont arrivées qu'à la fin de juin, c'est qu'une armée russe campait sur les bords du Pruth et que la résolution de lui faire franchir cette rivière était prise et officiellement annoncée dès le 31 mai; que si nos flottes ont été plus tard à Constantinople, c'est que le canon grondait sur le Danube; et qu'enfin, si elles sont entrées dans la mer Noire, c'est parce que, contrairement à la promesse de rester sur la défensive, des vaisseaux russes avaient quitté Sébastopol pour foudroyer des navires turcs à l'ancre dans le port de Sinope. Tous les pas que nous faisions d'accord avec l'Angleterre en Orient avaient la paix pour but, et nous ne voulions que nous interposer

entre les parties belligérantes. Chaque jour, au contraire, la Russie s'avançait ouvertement vers la guerre.

« Assurément, s'il était deux puissances que leur passé et leurs relations les plus récentes dussent, dans un conflit qui menaçait de mettre la France et la Grande-Bretagne aux prises avec l'immense empire qui les avoisine, rendre à la fois indulgentes pour la Russie et attentives à nos mouvements, c'étaient la Prusse et l'Autriche. Vous savez, monsieur, que leurs principes se sont tout d'abord rencontrés avec les nôtres, et que l'Europe constituée en jury a prononcé solennellement son verdict sur des prétentions et sur des actes dont aucune apologie, de si haut qu'elle parte, ne peut plus maintenant transformer le caractère. Ainsi le débat n'est pas entre la France et l'Angleterre, accourues au secours de la porte, et la Russie; il est entre la Russie et tous les Etats qui ont le sentiment du droit, et dont l'opinion et les intérêts les rangeront du côté de la bonne cause.

« J'oppose donc avec confiance l'unanimité des grands cabinets à cette évocation des souvenirs de 1812 directement faite à un souverain qui venait d'essayer loyalement un suprême effort de conciliation. Toute la conduite de l'empereur Napoléon atteste assez que, s'il est fier de l'héritage de gloire que lui a laissé le chef de sa race, il n'a rien négligé pour que son avénement au trône fût un gage de paix et de repos pour le monde.

« Je ne dirai qu'un mot, monsieur, du manifeste par lequel S. M. l'empereur Nicolas annonce à ses peuples les résolutions qu'il a prises. Notre époque si tourmentée avait été du moins exempte d'un des maux qui ont le plus troublé le monde autrefois; je veux parler des guerres de religion. On fait entendre aux oreilles de la nation russe comme un écho de ces temps désastreux; on affecte d'opposer la croix au croissant, et l'on demande au fanatisme l'appui que l'on sait ne pouvoir pas réclamer de la raison.

La France et l'Angleterre n'ont pas à se défendre de l'imputation qu'on leur adresse; elles ne soutiennent pas l'islamisme contre l'orthodoxie grecque; elles vont protéger le territoire ottoman contre les convoitises de la Russie; elles y vont avec la conviction que la présence de leurs armées en Turquie fera tomber les préjugés déjà bien affaiblis qui séparent encore les différentes classes de sujets de la Sublime Porte, et qui ne pourraient renaître que si l'appel parti de St-Pétersbourg, en provoquant des haines de race et une explosion révolutionnaire, paralysait les généreuses intentions du sultan Abdul-Medjid.

« Pour nous, monsieur, nous croyons sincèrement, en prêtant notre appui à la Turquie, être plus utiles à la foi chrétienne que le gouvernement qui en fait l'instrument de son ambition temporelle. La Russie oublie trop, dans les reproches qu'elle fait aux autres, qu'elle est loin d'exercer dans son empire, à l'égard des sectes qui ne professent point le culte dominant, une tolérance égale à celle dont la Sublime Porte peut à bon droit s'honorer, et qu'avec moins de zèle apparent pour la religion grecque au delà de ses frontières, et plus de charité pour la religion catholique chez elle, elle obéirait mieux à la loi du Christ qu'elle invoque avec tant d'éclat.

« Recevez, etc,

« *Signé* : Drouyn de Lhuys. »

Toutes ces communications furent closes par la déclaration de guerre à la Russie. Le Message de l'Empereur annonçant cette résolution fut lu, par le ministre d'État, au Corps Législatif et au Sénat, qui l'accueillirent avec enthousiasme. Une déclaration semblable, faite en Angleterre au nom de la Reine, devant le Parlement, y recevait un accueil analogue.

Cependant, comme l'avait prévu l'empereur Napoléon III, la Russie essayait de compliquer la situation en faisant naître des insurrections. Ses tentatives réussirent à soulever quelques-unes des populations grecques encore soumises à la domination ottomane; mais ces troubles, presque aussitôt réprimés, n'eurent pour résultat que de faire des victimes. Les hommes justes et sensés comprenaient que le moment était inopportun pour de semblables manifestations auxquelles, d'ailleurs, la Porte avait ôté tout prétexte en donnant à la religion, que comme toujours on mettait en jeu, toutes les garanties de protection désirables.

Là encore les espérances de la Russie furent déçues et, n'ayant pu réussir à gagner à sa cause l'Autriche et la Prusse, elle ne voyait pas sans terreur les immenses préparatifs qui se faisaient en France. En effet, les registres ouverts dans toutes les communes, pour les enrôlements volontaires, étaient assiégés par une jeunesse enthousiaste, et déjà de nombreuses offres patriotiques avaient été faites, lorsque le gouvernement fit insérer au *Moniteur* une note annonçant que ces dons ne seraient pas acceptés, l'État étant en mesure de faire face par lui-même à toutes les exigences de la situation.

Dans une lettre empreinte des plus nobles sentiments, le prince Napoléon demanda à l'Empereur, son cousin, du service dans l'armée, et exprima le désir d'être placé dans le poste le plus rapproché de l'ennemi. On s'empressa de satisfaire à ce vœu en donnant au prince un commandement.

L'armée d'Orient, fortement organisée et munie d'un matériel plus que suffisant pour parer à toutes les éventualités, fut placée sous les ordres du maréchal Leroy de Saint-Arnaud, ministre de la guerre.

Pour faire face à toutes les dépenses sans créer de nouvelles charges, sans augmenter les impôts, sans faire peser sur personne le poids des événements, le gouvernement eut recours à un emprunt de 250 millions. Là encore fut accomplie une heureuse innovation. Aux époques antérieures, l'État empruntait à des banquiers qui, en lui prêtant à un taux onéreux, réalisaient en peu de temps d'énormes bénéfices. Le gouvernement eut la pensée de faire profiter le public de ces bénéfices et de donner en même temps à cette mesure financière un caractère national, en appelant tout le monde à souscrire au nouvel emprunt, et en donnant même une préférence aux petits capitaux.

pensée fut comprise. Chacun se hâta de porter au trésor son argne. La somme fixée fut de beaucoup dépassée, et. selon qu'il avait été annoncé, on dut faire subir aux plus importantes demandes une notable réduction.

Cependant nos soldats étaient reçus comme des libérateurs à Constantinople. D'heure en heure s'évanouissent les préventions qui nous écartaient du sanctuaire du prophète. L'entrée des flottes dans les Dardanelles avait porté le dernier coup à l'exclusivisme musulman. Notre prise de possession de la mer Noire a fait le reste. Depuis que les pavillons de l'Occident protégent leur faiblesse, les Osmanlis ne voient plus en nous que des frères. Les témoignages de respect et de reconnaissance qu'ils nous prodiguent dépassent toute croyance. Au fond des campagnes comme à Stamboul, le vieux préjugé a fléchi. Tout Européen qui passe est un ami ; les plus puissants comme les plus humbles lui tendent la main. Et comme l'exagération orientale ne perd jamais ses droits, la civilisation chrétienne, représentée par la France et l'Angleterre, a gagné d'un seul bond autant de terrain dans les esprits qu'elle en avait perdu peu à peu pendant les cent cinquante ans de la décadence. Il y a peu de jours encore le gouvernement recevait copie d'un firman par lequel il est décidé que les chrétiens pourront déposer en justice au civil et au criminel, concurremment avec les musulmans, devant tous les tribunaux de l'empire. C'est un privilége très-important accordé aux chrétiens, et avec cette circonstance digne de remarque qu'ils sont admis à déposer sans serment. L'usage du serment n'existe pas en Turquie, de sorte que le témoignage des chrétiens sera assimilé à celui des mahométans.

Tandis que le gouvernement turc faisait ainsi acte de tolérance, le tzar agissait tout autrement. Un arrêté du général en chef de l'armée du Danube ordonnait la fermeture de tous les temples et de toutes les églises qui se trouvent dans les provinces danubiennes. Les seules chapelles du rit grec orthodoxe restaient autorisées.

# XIII

**Commencement** de la campagne de 1854. — Passage du second bras du Danube par les Russes et leur invasion dans la Dobrutscha. — Avantage remporté par les Turcs près de Turtukaï. — Prise et incendie de la ville de Kustendji par les Russes. — Traité de la France et de l'Angleterre avec la Turquie. — Départ d'un convoi de troupes françaises du port de Toulon. — Premières hostilités entre les puissances occidentales et la Russie. — Importance des événements qui se préparent. — Chant de guerre des Cosaques.

Le 23 mars, les Russes opérèrent le passage du Danube sur trois points différents : près de Braïla, en Valachie; près de Toultscha et vis-à-vis d'Ismaïl, en Bessarabie; et près de Galatz, en Moldavie. Leur force était de 40,000 hommes. Dès le 22, les batteries établies au-dessous de Braïla, dans les îles du Danube, ouvrirent un feu violent contre les retranchements turcs, au-dessus et au-dessous de la petite forteresse de Matschin. La canonnade dura toute la journée. Le 23, à sept heures du matin, les Russes recommencèrent le feu. A quatre heures de l'après-midi, six de leurs bataillons avec quatre pièces d'artillerie passèrent le fleuve sur quatorze grands bateaux, sous la protection de la flottille du Danube, pour atteindre la pointe de Gidzeh, au-dessous de Matschin, où ils prirent position, tandis que le corps du génie était occupé à jeter un pont sur le Danube. Ce pont fut achevé dans la soirée. Pendant la nuit, les Turcs, qui avaient tout fait pour défendre le passage, évacuèrent leurs retranchements. Les Russes avaient éprouvé de grandes pertes, et le général du génie Dubroski avait eu la jambe droite emportée.

Dans le même temps où les généraux Schilder et Kotzebue passaient ainsi le Danube près de Braïla, le même passage était effectué par le général Luders, près de Galatz, et par le général Uschakoff, près d'Ismaïl. Un pont construit près de Galatz étant achevé, vingt-

six bataillons le traversèrent avec de la cavalerie et de l'artillerie. Le général Luders ne rencontra aucun obstacle; mais le général Uschakoff eut à vaincre une résistance opiniâtre. Dans cette affaire, les urcs perdirent un colonel et 50 officiers; les Russes comptèrent 300 orts et un grand nombre de blessés.

N'ayant pas voulu étendre d'une manière qui pouvait être dangereuse en l'affaiblissant, leur ligne de défense, les Turcs avaient pour ainsi dire abandonné les positions le long du fleuve, depuis Rassova jusqu'aux embouchures, se bornant à avoir trois postes avancés et fortifiés sur leur front. Omer-Pacha, considérant avec raison que la véritable défense de la presqu'île dite *Tartarie de Dobrutscha* n'était pas sur les bords du Danube même, dans un pays marécageux, malsain et difficile, mais plus au sud, fit replier ses troupes pour prendre une forte position défensive en arrière de la ligne appelée le *Fossé de Trajan.* Située dans la partie la plus étroite de la Dobrutscha, cette ligne n'a pas plus de dix à douze lieues d'étendue. Elle s'appuie, à gauche, au Danube, à Tscherna-Woda, un peu au-dessus de Rassova; à droite, à la mer et au pont de Kustendji. Le front est couvert par le fossé, par plusieurs lacs allongés et par des parties marécageuses présentant de grandes difficultés pour l'attaque. Le Fossé de Trajan rappelle les fameuses lignes de *Torres-Vedras*, en Portugal, en avant de Lisbonne, fortifiées en 1811 par les Anglais, et devant lesquelles vinrent échouer la bravoure de l'armée française et les talents du prince d'Essling. L'étendue de la ligne turque est la même : elle s'appuie, d'un côté, à un grand fleuve, de l'autre à la mer. Elle a de plus sur celle des Anglais l'avantage d'avoir sur son front un terrain marécageux, le plus grand obstacle naturel qui puisse être opposé à une armée ennemie.

Dans la Dobrutscha comme dans les provinces danubiennes, la présence des Russes fut le signal des violences et des exactions de toute nature.

Le 25 mars, une colonne russe, composée de six bataillons d'infanterie, d'un détachement de cavalerie et de huit canons, fit une reconnaissance sur l'île située vis-à-vis de Turtukaï et occupée par un corps de 1,000 hommes d'infanterie irrégulière avec un canon. Cette île est naturellement défendue par un bois et les Turcs y avaient aussi élevé d'excellentes fortifications. Les Russes croyaient que le nombre de ses défenseurs ne serait pas suffisant pour résister à leur feu; mais la garnison avait pris toutes ses mesures pour les bien recevoir. Le commandant de Turtukaï avait reçu, dans la nuit du 23 au 24, un renfort composé d'un bataillon et demi d'infanterie, d'une compagnie de tirailleurs et de trois canons, et était prêt au combat. Le 26, une colonne russe, forte de seize bataillons d'infanterie, d'un

régiment de cavalerie et de vingt-quatre canons de tous calibres, se mit en mouvement pour s'emparer de l'île. Toute l'artillerie s'avança avec quatre bataillons sur le bord du bras du Danube qui sépare l'île de la rive gauche et dont la largeur est à peine de cent vingt pas. Le reste du corps russe était resté en arrière. Les Russes ouvrirent un feu général d'artillerie et d'infanterie avec le projet de faire taire l'artillerie ottomane et de jeter ensuite un pont pour atteindre l'île. Ce projet fut déjoué par les troupes ottomanes, qui causèrent des pertes cruelles aux assaillants. Les Russes néanmoins voulurent commencer la construction du pont sous le feu meurtrier de l'île, mais ils ne tardèrent pas à se convaincre que la position n'était pas tenable. Ils durent donc abandonner l'attaque et se retirer en grand désordre, après avoir perdu près de 2,500 hommes en tués, noyés ou blessés. Trois de leurs pièces furent démontées. Les troupes ottomanes, protégées par leur position, éprouvèrent beaucoup moins de pertes. Parmi les morts se trouva le commandant des troupes irrégulières, Abdullah-Bey, et parmi les blessés le lieutenant-colonel Ahmet-Bey.

Continuant vigoureusement leur mouvement en avant, les Russes avaient pris Matschin. Ils s'emparèrent aussi, le 14 avril, de Kustendji, et réduisirent en cendres cette malheureuse ville, l'un des ports marchands de la Turquie. Kustendji était situé en Bulgarie, sur la côte de la mer Noire, entre Kavarna et les bouches du Danube, c'est-à-dire à l'endroit où se termine la partie de la Bulgarie appelée la Dobrutscha. C'est à Kustendji qu'aboutissait, du côté de la mer, ce qu'on appelle le rempart, le mur ou le fossé de Trajan, bien qu'il n'y ait plus là ni rempart ni mur, mais un fossé en partie comblé, qui s'étend, comme nous l'avons dit, depuis le bord de la mer, près de Kustendji, jusqu'à Rassova.

Le peu de résistance que rencontraient les Russes de ce côté provenait de ce que le général turc Omer-Pacha avait reçu ordre de n'entreprendre aucune opération avant l'arrivée des troupes de France et d'Angleterre. En effet, un traité définitif avait été conclu entre ces deux puissances et la Turquie. En voici le texte :

« S. M. la reine du royaume-uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, et S. M. l'empereur des Français, ayant été invités par S. H. le sultan à repousser l'agression que S. M. l'empereur de toutes les Russies a dirigée contre le territoire de la Porte Ottomane, agression qui met en péril l'intégrité de l'empire ottoman et l'indépendance du trône du sultan, et LL. MM. étant intimement convaincues que l'existence de l'empire ottoman, dans ses limites actuelles, est essentielle à l'équilibre politique européen, et, en conséquence, LL. MM. ayant consenti à donner à S. H. le sultan le se-

cours qu'elle leur avait demandé dans ce but, LL. MM. et S. H. le sultan ont jugé convenable de conclure un traité afin de fixer leurs vues d'après ce qui précède et de déterminer le mode et la manière dont elles fourniront au sultan le secours dont il s'agit. Dans ce but, LL. MM. ont nommé leurs plénipotentiaires (les ambassadeurs de France et d'Angleterre) et le sultan son ministre des affaires étrangères, qui, après s'être communiqué leurs pouvoirs respectifs trouvés parfaitement en règle, sont convenus de ce qui suit :

« Art. 1er. S. M. la reine de la Grande-Bretagne et S. M. l'empereur des Français ayant déjà donné l'ordre, sur le désir du sultan, à de fortes divisions de leurs flottes de se rendre à Constantinople, pour assurer au territoire et au pavillon ottomans la protection que pourraient exiger les circonstances, LL. MM. prennent, par le présent traité, l'engagement ultérieur de coopérer dans une plus grande extension avec S. H. le sultan à la protection du territoire ottoman, en Europe et en Asie, contre l'agression de la Russie, en fournissant dans ce but, à S. H. le sultan, un nombre de troupes suffisant.

« Les troupes de débarquement seront envoyées par LL. MM. sur tels points du territoire ottoman qui paraîtraient convenables. S. H. le sultan s'engage à ce que les troupes françaises et anglaises de débarquement qui seraient envoyées par LL. MM. reçoivent le même accueil et soient traitées avec le même respect que les forces navales françaises et anglaises qui, depuis quelque temps, sont déjà employées dans les eaux de la Turquie.

« Art. 2. Les hautes parties contractantes s'engagent réciproquement à se communiquer, sans perte de temps, toute proposition que l'une d'elles recevrait directement ou indirectement de la part de l'empereur de Russie relativement à la cessation des hostilités, à un armistice ou à la paix. Et, en outre, S. H. le sultan s'engage à ne conclure aucun armistice et à n'entamer aucune négociation pour la paix, ou à ne conclure aucun préliminaire de paix avec la Russie, sans la connaissance et l'assentiment des autres hautes parties contractantes.

« Art. 3. Aussitôt que le but du traité actuel sera atteint par la conclusion du traité de paix, LL. MM. la reine d'Angleterre et l'empereur des Français prendront des mesures immédiates pour retirer leurs forces de terre et de mer qui ont été employées pour atteindre l'objet du traité actuel, et toutes les forteresses et positions sur le territoire ottoman qui seront occupées temporairement par les forces de l'Angleterre et de la France seront rendues aux autorités de la Sublime-Porte ottomane, dans l'espace de ..... jours, calculé d'après la date de l'échange des ratifications du traité qui aura mis fin à la guerre actuelle.

« Art. 4. Le présent traité sera ratifié et les ratifications échangées aussitôt que cela pourra avoir lieu, dans l'espace de ..... semaines, à compter du jour de la signature

« Suivent les signatures.

« Le traité ci-dessus reste ouvert à la signature des autres puissances européennes. »

Précédemment, une convention d'alliance entre la France et l'Angleterre, relativement à la guerre d'Orient, avait été conclue à Londres, le 10 avril. L'Autriche et la Prusse s'étaient également liées par un traité, pour sauvegarder mutuellement celles de leurs provinces qui pouvaient se trouver exposées aux hostilités des Russes. Tous les autres États avaient pris des mesures et levé des troupes pour assurer leur neutralité, et il est à remarquer, comme un notable progrès des sentiments d'humanité, qu'aucune puissance ne consentit à délivrer des lettres de marque, en sorte que corsaires ni pirates ne purent profiter de l'état de guerre pour infester les mers et nuire aux affaires commerciales.

Aussitôt après la conclusion de ce traité avec la Turquie, la France avait fait partir pour l'Orient un convoi composé des vaisseaux suivants : le *Montebello*, l'*Alger*, la *Ville-de-Marseille*, le *Jean-Bart* : 5,400 hommes; — l'*Asmodée*, l'*Ulloa*, le *Labrador*, le *Coligny*, le *Météore*, la *Gorgone* : 3,450 hommes, 250 chevaux; — la *Mouette*, l'*Eclaireur*, le *Laplace*, l'*Infernal* : 1,495 hommes, 40 chevaux; — le *Caffarelli*, le *Véloce*, le *Brandon* : 1,130 hommes, 20 chevaux; — le *Napoléon*, le *Suffren* : 3,040 hommes ; — le *Montezuma*, le *Panama*, l'*Albatros*, le *Canada*, le *Titan* : 4,633 hommes, 80 chevaux. En totalité, ce convoi, auquel se joignait le contingent du *Christophe-Colomb*, s'élevait à 20,078 hommes et 365 chevaux. 200 bâtiments du commerce avaient été nolisés à Marseille et chaque jour une partie d'entre eux mettait à la voile, emportant la cavalerie, l'artillerie, les munitions, vivres, objets de campement, etc.

Déjà les flottes alliées, mouillées à Beïcos, étaient entrées dans la mer Noire et en avaient reconnu toutes les côtes. Un vapeur anglais, la *Retribution*, avait même poussé l'audace jusqu'à s'introduire, à la faveur du brouillard, dans la rade de Sébastopol, où se trouvait la flotte moscovite. Les Russes brûlaient tous leurs forts sur le littoral, forts qui avaient pourtant coûté à construire des centaines de millions, et se retiraient dans l'intérieur. Ils s'étaient aussi efforcés d'augmenter les dangers de la navigation en supprimant toutes les bouées indicatives des endroits périlleux, et en éteignant les phares, qu'ils remplaçaient par des feux trompeurs. Ils avaient tendu dans les ports, les rades et les baies des chaînes de fer cachées sous l'eau. Les hostilités étaient déjà commencées sur mer entre la Russie et les

puissances occidentales. Les Russes avaient coulé bas plusieurs vaisseaux marchands anglais, et les croiseurs de la Grande-Bretagne s'étaient emparés d'un certain nombre de navires russes.

Bombardement d'Odessa. — Notice sur cette ville. — Perte de la frégate anglaise le *Tiger*. — Combats d'Usurguet et d'Ardaghan en Asie. — Proclamation du maréchal Paskewitch. — Siége de Silistrie. — Défense héroïque des Turcs. — Bombardement. — Retraite des Russes. — Bataille de Giurgewo. — Combat d'Oltenitza. — Attaque de Soulina. — Mort du capitaine Parker. — Mort du duc d'Elchingen. — Reconnaissance de Cronstadt. — L'amiral Plumridge dans le golfe de Bothnie. — Bombardement de Bomarsund. — Allocution de l'empereur Napoléon III à l'armée expéditionnaire sous les ordres du général Baraguey-d'Hilliers. — Départ de ce corps de troupes. — Proclamation de l'amiral Parseval-Deschênes. — Composition de l'armée française en Orient. — Préparatifs pour une expédition contre la Crimée. — Importance des événements qui se prépa rent.

Dans la notice consacrée au vice-amiral Hamelin, nous avons dit comment les Russes avaient violé de la manière la plus flagrante le droit des gens en tirant sur un bâtiment, anglais, le *Furious*, portant le pavillon de parlementaire : cet acte de barbarie réclamait un prompt châtiment; il ne se fit pas attendre, et bientôt il retentit dans le monde entier. Les escadres anglaise et française, sous les ordres des amiraux Napier et Hamelin, s'embossèrent devant Odessa et ouvrirent contre les forts et la partie militaire de cette ville un feu terrible, accompagné d'une pluie continuelle de bombes et d'obus. Devant ces épouvantables décharges, les batteries ennemies, successivement démantelées, furent réduites au silence. Dans le port, les vaisseaux russes, en proie à la plus grande confusion, s'entre-choquaient comme des êtres animés que la terreur agite. Leurs mâts tombaient l'un après l'autre avec leurs agrès en lambeaux; quelques-uns, dont la carène était percée à jour, s'enfonçaient daus la mer, où ils disparaissaient; d'autres prenaient feu, faisaient explosion et jonchaient de leurs débris les bâtiments voisins. Enfin, les boulets ayant atteint l'arsenal et crevé les casemates, une bombe parvint jusqu'à la poudrière, qui sauta avec un bruit formidable et un immense jet de flamme semblable à l'éruption d'un volcan, emportant jusqu'au ciel les débris des bâtiments, du matériel, des canons, mêlés à des cadavres. A ce spectacle les équipages des deux flottes

poussèrent des hurras. Les Anglais crièrent : *vive la Reine!* et les Français : *Vive l'Empereur!*

Le feu avait été dirigé avec une telle perfection, et toutes les mesures étaient si bien prises que les équipages n'éprouvèrent qu'une perte tout à fait insignifiante et que, selon les intentions généreuses de l'empereur des Français et de la reine Victoria, la partie commerciale de la ville n'eut aucunement à souffrir. Plusieurs navires de toutes les nations, chargés de blés et détenus dans le port marchand, profitèrent de l'action pour s'en échapper; il importait de ne pas détruire Odessa, cette cité florissante, bien souvent la nourrice de l'Europe, à laquelle elle transmettait les blés de la mer Noire.

Malheureusement une frégate anglaise, le *Tiger*, commandée par le lieutenant Reyer, échoua à la côte, par suite d'une fausse manœuvre, et son équipage, composé de 200 hommes, fut fait prisonnier. Les Russes profitèrent de cet événement dans lequel ils n'avaient eu aucune part pour s'attribuer des succès fabuleux. L'équipage de la malheureuse frégate fut promené dans les rues de Saint-Pétersbourg. Le lieutenant Reyer fut parfaitement accueilli par l'empereur Nicolas, qui lui rendit la liberté. A son retour en Angleterre, il dut passer par un conseil de guerre. Les prisonniers anglais furent plus tard échangés à Odessa contre des prisonniers russes faits en diverses rencontres par l'amiral Dundas.

Tandis que s'accomplissait le bombardement d'Odessa un combat se livrait en Asie près d'Usurguet, entre les Turcs et les Russes.

Ce combat fit le plus grand honneur aux Bachi-Bozouchs de Tchuruk-sou et de Batoum, car ils combattirent pendant dix heures contre les troupes régulières russes protégées par des redoutes et des positions militaires très-fortifiées.

En Europe s'accomplissaient sur terre des faits plus importants. Après avoir passé le Danube, les Russes commirent la grande faute d'éparpiller leurs forces dans une contrée marécageuse et sans ressources. De vifs dissentiments s'élevèrent à ce sujet entre le général Luders et le maréchal Paskewitch, qui blâma énergiquement ces opérations. Ce dernier essaya en vain d'appeler les habitants de la Bulgarie et des provinces circonvoisines à la guerre sainte, en leur adressant une proclamation propre à éveiller leurs sentiments de confraternité religieuse et politique.

La possession de Silistrie pouvait seule racheter les fautes des généraux. De la prise de cette place dépendait le sort de toute la campagne ; aussi le prince Paskewitch n'hésita pas à abandonner la ligne de l'Olta et à évacuer toute la petite Valachie, afin de concentrer ses troupes et de réunir sous les murs de Silistrie des forces imposantes.

L'Autriche ayant fait connaître sa détermination d'intervenir en fa-

veur de la Turquie et ayant conclu avec cette puissance un traité que nous avons précédemment fait connaître, les Russes ne pouvaient plus songer sérieusement à prendre l'offensive : ils devaient borner leur espoir à se maintenir sur la défensive ; encore fallait-il qu'ils eussent Silistrie en leur pouvoir. La possession de cette place les rendait maîtres de tout le bas Danube, et leur permettait de garder leurs positions dans la Dobrudscha : menaçant les routes qui mènent à Varna et à Schumla, et libres de pénétrer à tout instant dans la Bulgarie, ils auraient tenu en échec l'armée d'Omer-Pacha en l'empêchant de s'éloigner des Balkans. La droite ainsi appuyée à Silistrie et au Danube, l'armée russe avait pour se couvrir le cours du Sereth et des autres rivières de Moldavie ; elle continuait d'occuper une moitié de la Valachie et toute la Moldavie et pouvait attendre dans ses lignes l'armée autrichienne, sans craindre de se trouver prise entre deux feux.

L'héroïque résistance de Silistrie fit avorter tous ces plans; les sorties continuelles que faisaient les Turcs causaient aux Russes de grandes pertes. Dans l'un des nombreux assauts qui furent donnés, le maréchal Paskewitch fut blessé à la jambe; dans un autre assaut, le général Luders reçut une blessure très-grave. Le général Gortschakoff fut également blessé. L'arrivée d'Omer-Pacha, et la présence des troupes alliées sur le territoire de cette contrée, contraignirent les Russes à lever le siége. Mais avant de se retirer, ils se vengèrent de cet échec en faisant subir à Silistrie un bombardement dont l'histoire n'offre pas d'exemple. Ce bombardement, qui dura trois jours et trois nuits, détruisit un grand nombre de mosquées, de minarets, de maisons. Il fit périr des femmes, des enfants, des vieillards, et au point de vue militaire, il était complétement inutile. La garnison entière de la ville et particulièrement les défenseurs du fort Arab-Tabia montrèrent un courage, une résignation, un dévouement admirables. Après ces sanglants adieux, les Russes s'éloignèrent, laissant devant Silistrie 15,000 cadavres. Beaucoup de leurs officiers généraux ou officiers supérieurs avaient été tués ou blessés. De son côté, la garnison turque comptait 3000 morts et un nombre à peu près égal de blessés. Le général anglais Bulder, de l'armée des Indes, qui se trouvait parmi les assiégés, avait été tué en conduisant une sortie.

Quand Omer-Pacha arriva, il trouva la ville délivrée; après quelques jours de repos bien nécessaire pour tout le monde, tant à Schoumla que dans un camp près de Rasgradt, le général turc dirigea toutes les forces qu'il avait concentrées près de lui sur Roustchouck pour enlever aux Russes établis à Giurgewo et dans les deux îles qui se trouvent entre Routschouck et cette place la possession du Danube en ce point, comme il l'avait fait à Silistrie. 100,000 hommes marchèrent sur Routschouck. La bataille s'engagea le 12 à la pointe du jour, et dura jusqu'au 13 à

la nuit. Dans tout cet intervalle, il n'y eut quelques instants de répit que dans la nuit du 12 au 13, et encore tira-t-on constamment des bombes et des boulets rouges de Routschouck sur les îles, et réciproquement. On se battit avec un acharnement sans pareil de part et d'autre pendant ces deux jours; plus de trente mille coups de canon et bombes furent tirés : c'était un chaos, un tapage infernal. Les Russes furent battus et mis en fuite avec une perte de 6,000 hommes dans cette seule bataille. Ils abandonnèrent d'abord les îles, faisant sauter derrière eux les ponts qui les ralliaient entre elles et à Giurgewo abandonnant leurs canons, qu'ils avaient encloués, et se repliant sur la place. Des vapeurs turcs étaient à l'ancre dans Routschouck, qui recevaient aussitôt l'infanterie et l'artillerie nécessaires à l'occupation des îles; ces vapeurs effectuèrent hardiment et heureusement leur mission, sous une grêle de boulets tirés par des gens déjà en déroute, et qui leur firent peu de mal : le feu continua toute la journée entre Giurgewo et les îles, et à la nuit, comme à Silistrie, les Russes battirent en pleine retraite, sur la route de Bucharest, abandonnant leur camp et un grand matériel. Le combat était engagé en même temps à Giurgewo et à Oltenitza, où les Russes furent également battus, après avoir toutefois fait une résistance acharnée. A Routschouck, les Ottomans perdirent 2,000 hommes et eurent autant de blessés. Un général de division, Oman-Pacha, fut blessé très-grièvement d'un biscaïen; un autre général reçut une blessure analogue. Un colonel d'artillerie fut tué; trois autres colonels furent blessés. Cinquante autres officiers furent tués ou blessés. Un général anglais, conduisant une brigade turque, fut atteint d'une balle à l'épaule. Il n'en persista pas moins à rester à son poste, jusqu'à ce qu'une autre balle vint le frapper à la tête et le renverser sans vie.

Les Russes continuèrent leur mouvement de retraite, harcelés par les Turcs, et finirent par se concentrer sur le Sereth, de manière à faire face à la fois aux troupes d'Omer-Pacha, qui venait de faire sa jonction avec l'armée franco-anglaise, et aux forces allemandes qui eussent pu se réunir contre eux. En se retirant, les Russes brûlèrent la ville de Matchin, incendièrent un grand nombre de villages, coupèrent les récoltes et emmenèrent 3,000 familles bulgares.

Le capitaine de vaisseau anglais Parker, fils de l'amiral de ce nom, avait été chargé de s'emparer des batteries russes établies à l'embouchure du Danube, près de Sulina. Il se rendit dans la baie avec huit canots montés par des soldats. Le débarquement de ces troupes s'opéra sous le feu des batteries ennemies; au moment où le capitaine montait à l'escalade des murailles, il fut frappé mortellement d'une balle de carabine Minié. Sa mort accrut encore le courage de ses soldats, qui s'emparèrent du fort et brûlèrent le village de Sulina. Le

corps du capitaine Parker fut rapporté à Constantinople sur le *Fire-Brand*, son vaisseau, et inhumé au cimetière du Grand Camp à Péra. La dépouille mortelle était accompagnée des officiers et matelots des vaisseaux français *le Napoléon* et *le Charlemagne* en station dans le Bosphore.

Vers le même temps, les Français faisaient une perte non moins regrettable, celle du duc d'Elchingen, petit-fils du maréchal Ney, succombant, à Constantinople, à une courte maladie.

A la suite du bombardement d'Odessa, les flottes alliées avaient fait une reconnaissance devant Cronstadt, ville très-fortifiée, regardée par les Russes comme imprenable, et couvrant Saint-Pétersbourg, avec laquelle elle fait corps pour ainsi dire, quoiqu'elle en soit séparée par une assez grande distance. Cependant la plus grande défense de Cronstadt consiste dans la circonstance qu'il y a en cet endroit très-peu d'eau; le pays qui avoisine Cronstadt est très-bas, mais il y a une grande quantité de sapins. Saint-Pétersbourg paraît dans un bas-fond et la Newa a l'air de l'envelopper. La force totale des amiraux alliés était de 63 bâtiments; à Cronstadt les Russes avaient 18 vaisseaux de ligne, 5 frégates, 6 corvettes, 6 bateaux à vapeur. 3 vaisseaux à trois ponts et 1 à deux ponts étaient embossés à l'entrée principale, entre les forts Menschikoff et Cronslot. Ces bâtiments n'osèrent se montrer, et les amiraux reconnurent l'impossibilité d'attaquer Cronstadt sans bateaux plats et sans troupes de débarquement.

Du 15 mai au 10 juin, l'amiral Plumridge, qui opérait dans le golfe de Bothnie, détruisit 46 navires russes à flot et en chantier, jaugeant ensemble 11,000 tonneaux. Cette expédition, qui ne coûta pas un seul homme aux Anglais, ne put s'accomplir sans de grandes difficultés; l'on eut à lutter contre les écueils sans nombre et contre les glaces flottantes qui persistèrent jusqu'au 30 mai. Tous les forts russes à la côte furent détruits.

Une frégate russe, le *Wladimir*, ayant, à l'aide d'une ruse et sous pavillon autrichien, parcouru les côtes de Turquie et coulé plusieurs bâtiments de transport, en emmenant les équipages prisonniers, on répondit à cette bravade par le bombardement de Bomarsund dans les îles d'Alan. Bomarsund avait une grande batterie casematée et trois tours sur des positions élevées; l'un de ses forts était défendu par 80 canons. Le bombardement fut exécuté le 21 juin par les vaisseaux anglais l'*Hecla*, l'*Odin* et le *Valouroux;* il dura 7 heures, et l'on lança une grande quantité de bombes d'ont l'effet fut terrible; on voyait des soldats russes sauter en l'air avec des débris de canon. L'attaque avait commencé à 5 heures du soir : à 7 heures, la batterie masquée était démontée et abandonnée; à 10 heures les magasins russes étaient en flammes. L'un des tambours de roue de l'*Hecla* fut

traversé par un boulet; une bombe tombée sur le pont du même navire fut jetée à la mer par le midshipman Lucas avant d'avoir produit son effet. Quoique les Russes se fussent courageusement défendus, les Anglais perdirent peu de monde.

L'empereur Napoléon III, s'étant rendu au camp formé par ses ordres à Boulogne, passa, le 12 juillet, la revue de l'armée expéditionnaire sous les ordres du général Baraguey-d'Hilliers. Après la revue, l'Empereur adressa aux troupes la proclamation suivante :

« Soldats !

« La Russie nous ayant contraints à la guerre, la France a armé cinq cent mille de ses enfants. L'Angleterre a mis sur pied des forces considérables. Aujourd'hui nos flottes et nos armées, unies pour la même cause, vont dominer dans la Baltique comme dans la mer Noire. Je vous ai choisis pour porter les premiers nos aigles dans ces régions du Nord. Des vaisseaux anglais vont vous y transporter, fait unique dans l'histoire, qui prouve l'alliance intime des deux gouverments, et la ferme résolution de ne reculer devant aucun sacrifice pour défendre le droit du plus faible, la liberté de l'Europe et l'honneur national !

« Allez, mes enfants ! l'Europe attentive fait ouvertement ou en secret des vœux pour votre triomphe. La patrie, fière d'une lutte où elle ne menace que l'agresseur, vous accompagne de ses vœux ardents : et moi, que des devoirs impérieux retiennent encore loin des événements, j'aurai les yeux sur vous, et bientôt, en vous revoyant, je pourrai dire : Ils étaient les dignes fils des vainqueurs d'Austerlitz, d'Eylau, de Friedland, de la Moscowa. Allez ! Dieu vous protége. »

Le défilé terminé, les troupes se mirent en route pour Calais, où l'embarquement eut lieu le 14.

Cette division se composait de deux brigades commandées par les généraux d'Hugues et Grésy. La première comprend le 12e bataillon de chasseurs à pied, le 2e régiment d'infanterie légère et le 3e régiment d'infanterie de ligne; la seconde, les 48e et 51e régiments d'infanterie de ligne. Le général de division du génie Niel faisait partie de l'expédition. L'artillerie était sous les ordres du lieutenant-colonel de Rochebouet, du 14e régiment d'artillerie à cheval.

L'escadre anglaise, destinée à emporter les troupes, était placée sous les ordres du commodore Grey, et composé du *Royal-William*, de 120 canons; de *l'Hannibal*, de 91, à hélice; du *Saint-Vincent*, de 101; de *l'Algiers*, de 91, à hélice; de trois frégates, et de corvettes, transports et avisos.

L'escadre française, destinée au transport de l'artillerie, du génie et du matériel, se composait de quatre vaisseaux, de 100 et 90 canons,

de deux frégates, et de corvettes et avisos, dont les noms suivent : *le Tilsitt*, de 90 canons; *le St-Louis*, de 90; *la Cléopâtre*, frégate de 50; *la Syrène*, de 50; *l'Asmodée*, frégate à vapeur de 450 chevaux; *le Laplace*, corvette à vapeur de 400 chevaux; *la Reine-Hortense*, de 320 chevaux; *le Laborieux*, de 220 chev.; *le Cassini*, de 220 chev.; *le Goëland*, de 200 chev.; *le Cocyte*, de 160 chev.; *le Fulton*, de 160 chev., *l'Ariel*, de 120 chev., *le Daim*, de 120 chev., *le Corse*, de 120 chev., *le Favori*, *le Lévrier* et *le Myrmidon*, bâtiments à voiles, plus six chalands.

Les soldats qui composent cette armée d'expédition étaient satisfaits de partir pour aller, comme ils le disaient, châtier l'ogre russe. Le départ de tous les corps se fit aux cris mille fois répétés de : *Vive l'Empereur! Vive la France! Vive l'Angleterre!* Les chants de guerre n'étaient pas épargnés, et on voyait avec plaisir les officiers unir leur voix à celle des soldats. Le général Baraguey-d'Hilliers s'embarqua à bord de *la Reine-Hortense*, qui transportait dans la Baltique l'état-major général de l'expédition. La musique municipale ne voulut pas laisser partir le général Baraguey-d'Hilliers, sans lui faire ses adieux; elle se réunit sur le vaste quai de marée, pour donner une sérénade à l'illustre général au moment de son départ du port de Calais. Grâce à l'efficacité des dispositions prises, la sécurité fut tellement grande, que pas un seul accident n'arriva pendant l'embarquement de ces 10,000 hommes, et que chaque convoi de troupes fut transporté avec une rapidité extraordinaire. Les ressources qu'offre le port de Calais permirent de prendre des dispositions qui ont facilité cet embarquement, tout en assurant la plus prompte et la plus sûre exécution.

Le départ d'une seconde division eut lieu du même port vers la fin du mois d'août.

L'amiral Parseval-Deschênes signala l'arrivée de ce corps de troupes par un ordre du jour qui se terminait ainsi :

« Le brave général Baraguey-d'Hilliers arrive à la tête de 10,000 hommes de nos vaillantes troupes.

« L'Empereur envoie ses aigles rejoindre nos vaisseaux pour montrer aux régions du Nord ce que peut la puissante volonté de la France armée pour une noble cause, le droit du plus faible et la liberté de l'Europe.

« La marine et l'armée sont depuis longtemps accoutumées à s'appuyer l'une sur l'autre, n'ayant d'autre rivalité que celle de bien faire.

« Qu'ils soient donc les bienvenus, nos frères d'armes de l'armée : notre concours loyal et entier les attend, et bientôt, devant l'ennemi, comme toujours, nous serons unis dans une même pensée, la gloire de la France, dans un même cri : *Vive l'Empereur!*

L'armée française en Orient, sous les ordres du maréchal Saint-Ar-

naud, se compose actuellement de 5 divisions d'infanterie, d'une brigade de la légion étrangère et d'une division à trois brigades de cavalerie. La 1re division d'infanterie est sous les ordres du général Canrobert, la 2e sous ceux du général Bosquet; la 3e sous le prince Napoléon; la 4e sous le général Forey; la 5e sous le général Levaillant. Les généraux de Lourmel, d'Aurel et Carbuccia commandent les autres corps de troupes. Le général en chef a concentré à Varna 60,000 hommes d'excellentes troupes d'infanterie française, 3,000 chevaux et 12 batteries de campagne. Ces troupes sont continuellement exercées; et le maréchal Saint-Arnaud a introduit des modifications importantes dans les manœuvres et l'ordre de bataille. De leur côté, les Anglais ont augmenté leurs forces terrestres et maritimes, et tout se prépare pour une grande expédition dont le but ne peut tarder à être dévoilé.

La création de l'escadre de l'Océan, que commande M. le vice-amiral Bruat, a été décidée dans les premiers jours de juillet 1853. Après avoir laborieusement concouru au transport des troupes et du matériel de l'armée d'Orient, emportant en dernier lieu, d'un seul coup, 10,000 hommes qu'elle conduit à Varna, elle vient d'entrer dans la mer Noire et elle accroît de 6 vaisseaux (dont 3 à vapeur ou mixtes) et 3 frégates ou corvettes à vapeur les forces navales qui opèrent dans ces parages.

Dans la prévision de l'orage qui menace de fondre sur lui, l'empereur Nicolas épuise ses États d'hommes et d'argent. Il a concentré aux environs de Saint-Pétersbourg un corps d'armée composé de :

| | bataillons. | escadrons. | pièces. |
|---|---|---|---|
| Garde | 24 | 77 1/2 | 70 |
| Grenadiers | 24 | 32 | 68 |
| Corps de Finlande | 16 | 6 | 24 |
| | 64 | 115 1/2 | 162 |

soit 60,000 baïonnettes, 20,000 sabres, et 162 pièces desservies par 5,193 artilleurs.

Avant même qu'il eût été possible à nos armées et à nos flottes de livrer une bataille qu'elles ont vainement offerte à la Russie sur les rivages du Danube et dans les ports de la mer Noire et de la Baltique, d'importants résultats ont été obtenus au profit de la cause du droit européen. Il faut bien s'imaginer que ce n'est pas en quelques jours que l'on peut réduire et dominer une puissance comme la Russie, qui se défend plus encore par son inertie et sa position topographique que par la force et le courage de ses armées. La Russie s'est résignée à l'humiliation de voir nos flottes défier ses pavillons et bloquer étroitement tous ses ports militaires et commerciaux; elle s'est résignée à la honte de fuir devant nos drapeaux aussitôt qu'ils se sont montrés sur

les bords du Danube. C'est d'ailleurs l'usage et la stratégie habituelle de ce colosse, plus fantastique que réel, qui recule devant ceux qui marchent sur lui, n'accepte presque jamais une bataille rangée et compte toujours sur le temps et l'espace pour lasser la patience de ses ennemis, ou sur le feu et la neige pour lui servir d'auxiliaires. Tels on a vu les Russes dans la fatale campagne de 1812, tels on les retrouve aujourd'hui, subissant en silense ces défis que leur jettent chaque jour nos escadres et nos armées, et devant lesquels il serait impossible de retenir l'élan et le courage de nos soldats. Néanmoins, par suite des mesures énergiques qui viennent d'être prises pour frapper un grand coup, et qui menacent en premier lieu Sébastopol et cette superbe flotte qui craint tant les regards, il va falloir que le fantôme se montre, ou qu'il demande merci et qu'il incline aux pieds des alliés son drapeau et son pavillon avilis.

Aussi, quoi qu'il arrive, on peut dire que, dès aujourd'hui, le but principal est atteint : la Russie se voit condamnée à l'impuissance et son prestige est détruit. Les succès partiels qu'elle pourrait accidentellement obtenir ne changeraient rien à la situation. Nous sommes tout-puissants contre elle, elle est sans force contre nous. L'Angleterre et la France peuvent aujourd'hui se croiser les bras et attendre; le temps est pour elles contre leur ennemi, qui, chaque jour, fait un pas de plus vers sa ruine. Qu'est devenue la principale source de sa richesse, son commerce d'échange? Il est anéanti. Elle a besoin de nous vendre ses produits et d'acheter les nôtres; nous pouvons nous passer des siens, et le marché du reste du monde reste ouvert à notre industrie. Tandis que notre pavillon flotte triomphant d'un bout du monde à l'autre, celui de la Russie se blottit honteusement dans ses ports, et si quelqu'un de ses navires ose se montrer par surprise, c'est en se parant de nos couleurs. Toutes les mers lui sont fermées, non-seulement celles où elle prétendait régner en souveraine, la Baltique et la mer Noire, mais encore tous ces golfes, tous ces détroits qui semblaient lui appartenir en propre : les puissances alliées en ont les clefs, et les établissements que la Russie y a fondés à si grands frais, les navires que depuis si longtemps elle y construit, tout cela est sur le point d'être anéanti ou de passer en d'autres mains.

Que sont devenues les nombreuses forteresses dont la Russie avait emprisonné toute la côte du Caucase? Nos flottes n'ont eu qu'à se montrer pour forcer les Russes à les abandonner et à les détruire. Si Odessa n'est pas réduite en cendres, c'est parce que nos marins ne l'ont pas voulu; il a suffi d'un trait d'audace d'un navire anglais pour rendre libre l'embouchure du Danube, et bientôt, sans doute, l'Europe apprendra que, pour avoir été retenus par la prudence, les coups des puissances alliées n'en sont pas moins redoutables.

Le temps n'est pas bien éloigné où l'opinion commune croyait qu'il suffisait au Czar de marcher sur Constantinople pour y entrer en triomphe. Il a mis en ligne 300 mille soldats, depuis longtemps préparés pour réaliser ses rêves ambitieux; la Turquie n'avait à lui opposer ni généraux, ni armée, ni matériel de guerre. Elle a tout improvisé, et cet ennemi que la Russie croyait mort lui a résolûment tenu tête et l'a repoussée. Abandonnée à elle-même, la Turquie n'eût peut-être point tenté ce sublime effort; aussi reporte-t-elle une partie de sa gloire à ceux qui lui ont dit: « Résiste; nous sommes là pour te soutenir ou pour te venger. »

La seule barrière de la Turquie d'Asie et de la Perse contre la Russie, le Caucase, malgré le courage de ses intrépides montagnards et de leur chef héroïque, allait enfin tomber sous le coup du czar. La Perse devenait sa vassale; l'Asie entière s'ouvrait à ses hordes d'envahisseurs, et bientôt l'Europe à son tour voyait réaliser la menace prophétique de Sainte-Hélène. Il ne fallait pour cela qu'un instant de faiblesse de la part de l'Occident. Cette faiblesse, l'Occident ne s'en est pas rendu coupable. Appuyée sur la France et l'Angleterre, la civilisation s'est montrée dans tout l'éclat de sa puissance, et le fantôme de la barbarie s'est évanoui.

Quelle merveilleuse transformation! Cette proie que, depuis tant d'années, la Russie s'apprête à dévorer, lui échappe pour jamais; le Caucase et la Perse reprennent leur indépendance; la Turquie s'est réveillée de son long sommeil, un nouveau sang s'est infusé dans ses veines sous l'influence de la civilisation moderne, et bientôt cette nation de 34 millions d'hommes, qui occupe les plus magnifiques contrées du globe, offrira une nouvelle source de richesses aux nations qui l'ont ranimée en la défendant.

Quels précieux débouchés la guerre actuelle va ouvrir à notre commerce, à nos arts, à notre industrie! Quelle action bienfaisante nos marins et nos soldats, ces admirables missionnaires du génie de la France, vont exercer sur cet Orient qui ne nous avait pas vus depuis les croisades! Tout abonde dans ces contrées bénies du ciel; il n'y manque que l'activité de l'Occident pour tirer de la terre les minéraux les métaux précieux qu'elle recèle et les fruits qu'elle ne demande qu'à produire. Ces cités opulentes, ces nombreuses populations que la civisation grecque et romaine y avait multipliées vont en quelque sorte sortir de leurs tombeaux. La civilisation moderne, avec les chemins de fer, la vapeur et l'électricité, qui bientôt mettra Constantinople en communication instantanée avec Paris et Londres, produira bien d'autres merveilles.

# XV

**Prise de Bomarsund. — Débarquement en Crimée. — Bataille d'Alma. — Mort du maréchal de Saint-Arnaud. — Investissement de Sébastopol.**

Ainsi que nous l'avons dit, la forteresse de Bomarsund, dans les îles d'Aland, avait été bombardée le 21 juin par les vaisseaux anglais l'*Hecla*, l'*Odin* et le *Valourous*; mais ce bombardement n'était que le prélude d'un fait plus important. Il fut décidé que le fort serait attaqué et que l'on s'emparerait des îles d'Aland enlevées à la Suède par les trahisons de la Russie. Les troupes du corps expéditionnaire embarqué à Calais le 16 juillet et jours suivants devaient se réunir au nord de l'île de Gothland. Par le seul fait de la présence de toutes les forces navales dans la baie de Ledsund, située à l'extrémité sud de l'île d'Aland, il devenait difficile de cacher à l'ennemi le but que l'on se proposait; mais ces dispositions avaient l'avantage d'intercepter toute communication entre Aland et Abo, et privaient la place des secours que sans cela elle eût pu recevoir de la Finlande.

De concert avec les amiraux Napier et Parseval, le général en chef Baraguey-d'Hilliers avait reconnu à l'avance les points les plus favorables du débarquement. L'île d'Aland est découpée dans la direction nord et sud par des bras de mer qui s'enfoncent dans les terres et dans lesquels se jettent une multitude de lacs qui, joints entre eux par des ruisseaux de déversement, permettent d'isoler presque entièrement quelques points de l'île. Ainsi, en partant de Bomarsund, cette forteresse, située sur le bord de la mer, avait derrière elle un bras de mer et deux lacs ou marais qui en défendaient les approches. A cette première enceinte ou défense naturelle s'en joignait une seconde d'un rayon plus étendu, qui prenait de Castelhorn, allait ensuite à Sibv et se reliait à la mer par une langue de terre facile à garder.

Pour détourner l'attention de l'ennemi, le débarquement s'effectue sur trois points différents. Les troupes furent mises à terre le 8 à trois heures du matin; à 9 heures, elles occupaient les premières positions indiquées d'avance. Après bien des travaux et des fatigues, la route, dont les Russes avaient augmenté les difficultés naturelles en la cou-

vrant d'abatis, fut déblayée par le génie et rendue praticable à l'artillerie. Alors tous nos corps se portèrent en avant, s'approchèrent de la place et en firent le complet investissement. Le feu de la marine avait contraint l'ennemi à abandonner les batteries et les redoutes qu'il avait préparées. Il tirailla sur les avant-postes anglo-français, mais les mesures avaient été si bien prises que ses boulets et ses obus ne nous firent que peu de mal. Dans la nuit du 12, on ouvrit la tranchée au moyen de sacs à terre, et cette opération, toujours si délicate, coûta aux Français 12 hommes tués ou blessés. Le lieutenant Nolfe, du 12e bataillon de chasseurs à pied, fut au nombre des premiers. La tour du Sud, sur laquelle se concentraient nos efforts, couvrit nos soldats de son feu, mais les tirailleurs y répondirent avec tant de précision que les hommes sortis de la place furent obligés d'y chercher un refuge. Le 13, à trois heures du matin, une batterie de 4 pièces de 16 et de 4 mortiers, élevée et armée pendant la nuit par les Français, commença son feu. D'abord et jusqu'à midi la tour conserva sur nous l'avantage, mais à partir de cette heure son feu se ralentit; les embrasures étaient à peu près détruites, et les parements de la tour étaient disjoints; beaucoup de bombes étaient tombées sur la toiture; tout faisait donc espérer que, le lendemain, on pourrait lui donner l'assaut, lorsqu'à sept heures du soir elle arbora le drapeau blanc. Toutefois, après une suspension d'armes d'une heure, pendant laquelle on ne put s'entendre, le feu recommença. Mais ces derniers efforts de l'ennemi durent céder bientôt à la foudroyante précision de notre tir; la tour se tut de nouveau, et le lendemain matin deux officiers français, le sous-lieutenant Gigot, du 12e bataillon de chasseurs à pied, et le sous-lieutenant Gibon, du 51e de ligne, suivis d'hommes déterminés, pénétrèrent résolûment dans l'ouvrage. En voulant repousser cette attaque imprévue, le commandant russe fut atteint de deux coups de baïonnette, et 32 de ses soldats, qui n'avaient pu s'échapper, furent amenés au quartier général. Le 15 août, à 8 heures du matin, une nouvelle batterie de mortiers et d'obusiers jette force projectiles creux dans la place pendant que la flotte embossée envoie aussi sur Bomarsund les projectiles de quatre vaisseaux. *Le Léopard*, monté par l'amiral anglais Chads, tire avec des pièces dont le boulet plein, de 120 livres, fait éclater le granit. Le feu de l'ennemi couvrait comme d'une éruption volcanique la tour du Sud tombée au pouvoir des Français, ils furent obligés de la quitter sans avoir pu en retirer les poudres, et bientôt cette tour, sautant avec un bruit épouvantable, lança de tous côtés ses débris.

Le même jour, le général anglais Marry Jones tourna vers la tour du Nord les efforts de son artillerie, et vers quatre heures du soir il avait fait une large brèche à cette tour, qui ne tarda pas de capituler. Dans la nuit, la batterie de brèche fut établie à 380 mètres du corps de la

place et l'on se préparait à l'armer. L'ennemi fit un dernier effort et ne cessa de lancer des bombes et de la mitraille qui tuèrent et blessèrent un certain nombre de soldats; mais au point du jour, il reconnut avec effroi et découragement que la marine s'était emparée de l'île de Presto et qu'il était enveloppé d'une ceinture de bouches à feu vomissant sans interruption un déluge de projectiles. Reconnaissant dès lors l'impossibilité d'une plus longue défense, le général russe Bodisco, vieillard à cheveux blancs et officier du plus grand mérite, qui commandait le fort, hissa le pavillon parlementaire et se rendit sans condition. A la suite de cette reddition, un grave désordre surgit dans les rangs de la garnison russe. Les plus irrités voulaient faire sauter la forteresse; mais l'attitude des soldats français leur imposa; l'ordre se rétablit. La garnison prisonnière défila devant les troupes françaises et anglaises réunies, et fut embarquée dans la soirée.

Deux mille quatre cents prisonniers, cent quatre-vingts pièces de canon, des approvisionnements considérables, tels furent les trophées de la victoire. L'intention de l'empereur Nicolas était de faire de Bomarsund un immense camp retranché dont l'abord eût présenté de grands obstacles et qui eût été une constante menace pour les États riverains de la Baltique. La destruction de cette forteresse a été pour la Russie une perte immense, non-seulement sous le rapport matériel, mais encore plus sous le rapport moral. En moins de huit jours, les armées alliées avaient détruit le prestige attaché à ces remparts de granit que le canon, disait-on, ne pouvait ébranler. Des récompenses furent décernées par l'Empereur à l'armée et à la flotte, qui avaient si bien soutenu l'honneur du drapeau et du pavillon; le général Baraguey-d'Hilliers fut créé maréchal de France et l'amiral Parseval-Deschênes fut élevé à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur.

Éprouvant de continuelles défaites dans les principautés danubiennes, sans cesse harcelée en Asie par Schamyl, la Russie obtint cependant de ce dernier côté, par surprise, un avantage important, par suite duquel, après la bataille de Kars, dans laquelle les Turcs furent défaits, la ville de Bayazid tomba en son pouvoir. En même temps elle enleva deux caravanes, l'une de trois mille chevaux, l'autre de six mille qui se dirigeaient vers la Perse; mais ces succès ne se soutinrent point et elle reçut de nouveaux échecs partout, jusque dans l'océan glacial arctique, où la frégate anglaise la *Miranda*, après sommation faite au gouverneur de lui livrer les marchandises et les bateaux qui se trouvaient dans le port de Kola, bombarda cette ville et incendia quatre-vingt-douze maisons, plusieurs églises et divers magasins.

Cependant des préparatifs considérables étaient faits pour une expédition en Crimée, dont le but principal était la prise de Sébastopol. Toutes les dispositions furent prises avec tant de soin que le débar-

quement, qui paraissait l'opération la plus difficile, fut opéré sans coup férir. L'armée alliée était pleine d'enthousiasme. La plus grande partie débarqua à Vieux-Fort et l'avant-garde, sous les ordres du prince Napoléon, aborda la côte près d'Eupatoria. A l'exception de Sébastopol, aucune place du littoral ne pouvait sérieusement empêcher un débarquement opéré sous la protection de 3,000 bouches à feu. L'amiral prince Menschikoff, qui avait été chargé de la défense de la Crimée, fut donc obligé de livrer les différents points de la côte à l'armée alliée. Le prince Napoléon transféra immédiatement son quartier général à Sak. Les détachements de Cosaques postés près de ce village n'avaient pas attendu l'arrivée des Français et s'étaient retirés sur la ville de Simféropol. Le 20 septembre, les troupes alliées rencontrèrent l'ennemi sur la rivière Alma. Il était fort de 50,000 hommes.

L'armée russe était en position sur les hauteurs qui dominent l'Alma; elle était forte de trois divisions d'infanterie, d'une division de cavalerie, de quatre brigades d'artillerie de campagne, dont deux à cheval, d'une batterie tirée du parc de réserve de siége et servant douze pièces de gros calibre, et enfin d'une brigade de chasseurs tirailleurs.

Dans les armées russes, les divisions d'infanterie sont à deux brigades, une d'infanterie de ligne et une d'infanterie légère; chaque brigade a deux régiments et chaque régiment *quatre* bataillons, dont deux de réserve. Le bataillon est de quatre compagnies; la première est composée moitié de grenadiers et moitié de chasseurs occupant les ailes dans l'ordre de bataille. La compagnie a un effectif de 260 hommes. Les quatre bataillons d'un régiment, les états-majors compris, donnent 4,190 hommes à l'effectif.

Ainsi donc les douze régiments d'infanterie de bataille et les chasseurs tirailleurs ne peuvent être évalués à moins de 45 à 50,000 combattants. La cavalerie était forte de cinq mille sabres, dont 3,000 dragons, cavalerie estimée en Russie. L'artillerie russe est endivisionnée; chaque division est de trois brigades, chaque brigade contient quatre batteries; il y a en outre une batterie de réserve dans chaque brigade. Or, comme chaque batterie sert huit bouches à feu, il s'ensuit que les seize batterie ennemies qui ont pris part à la bataille n'avaient pas moins de 110 à 120 pièces de canon ou obusiers.

Ces troupes occupaient d'excellentes positions. Leur gauche s'appuyait à une redoute de campagne et à des escarpements tels que le prince Menschikoff n'a pas cru devoir les faire occuper, les considérant comme infranchissables. Leur centre était formé sur un plateau mamelonné dominant complétement le cours de l'Alma et les berges accidentées par lesquelles la position pouvait être abordée. Leur

droite était renforcée par une grande partie de leur cavalerie. Le front de ce champ de bataille défensive était hérissé de bouches à feu. L'armée russe à quelques lieues de Sébastopol, sa place de réserve, avait tous ses approvisionnements complets, et derrière elle deux autres positions formidables à occuper avant de se replier sous les forts qui dominent la place. Elle était donc dans les plus belles conditions pour repousser nos attaques.

L'armée alliée avait en ligne quatre divisions d'infanterie française, deux d'infanterie anglaise, et 10,000 Turcs; un régiment de cavalerie anglaise et les batteries divisionnaires, c'est-à-dire huit batteries françaises et cinq ou six batteries anglaises ou turques.

Les quatre divisions d'infanterie française, Canrobert, Bosquet, Napoléon et Forey, chacune à deux brigades de deux régiments, donnaient un total de neuf bataillons, dont un de chasseurs à pied, par division; c'est donc trente-deux bataillons d'infanterie de ligne et quatre de chasseurs, pouvant présenter un effectif de 30,000 hommes au plus. Si à ces forces on ajoute les 20,000 combattants anglais et turcs, on aura 50,000 hommes et 80 bouches à feu. Ainsi ces cinquante mille soldats avaient à lutter contre un nombre égal d'ennemis couverts par des positions formidables et ayant une artillerie supérieure en nombre.

Le 20 septembre au matin, les troupes alliées ayant pris les armes, s'avancèrent vers l'Alma, dont les cours sinueux devaient être franchis malgré les difficultés de terrain et les tirailleurs nombreux jetés par l'ennemi dans les jardins et derrière les haies et les arbres. Le plan du maréchal de Saint-Arnaud était d'opérer sur le centre de l'ennemi avec les deux divisions Napoléon et Canrobert, en leur faisant enlever la position russe, dès que les deux ailes de la ligne de bataille, formées, l'aile droite par la division Bosquet et les Turcs en réserve, l'aile gauche par les Anglais, auraient assez débordé les ailes de la ligne russe pour que l'ennemi ne pût échapper facilement. Malheureusement les Anglais étant un peu en arrière, l'attaque sur l'aile gauche des Russes par la division Bosquet précéda l'attaque des Anglais, ce qui donna moins d'ensemble aux deux opérations.

En marche dès le matin, l'armée alliée fut enveloppée vers neuf heures par un brouillard épais qui la força à s'arrêter. Vers onze heures, le brouillard s'étant dissipé, les troupes reprirent leur mouvement offensif. La division Bosquet opérant sur la droite des Russes et de façon à la tourner, arriva après les plus grandes difficultés à se loger avec une de ses brigades sur les hauteurs; mais la voyant isolée, le maréchal ordonna à l'intrépide général Canrobert de se porter sur le centre de l'ennemi avec sa division, pour faire une diversion utile au général Bosquet, et il le fit soutenir dans cette attaque péril-

leuse par une des deux brigades de la quatrième division (Forey) tenue en seconde ligne pour former la réserve avec les troupes turques. L'autre brigade (général de Lourmel) fut chargée d'appuyer le mouvement du général Bosquet.

Pendant que ces mouvements avaient lieu à la droite et au centre de la ligne française, la division Napoléon à la gauche de cette ligne, ayant à sa propre gauche lord Raglan et ses braves Anglais, abordait résolûment l'ennemi placé en face de lui. Ses tirailleurs délogeaient les tirailleurs russes; son infanterie de marine et ses zouaves gravissaient la berge, et s'emparaient de vive force de la position, tuant les Russes sur place à coups de baïonnette. Les deux attaques sur le centre ayant réussi malgré le feu terrible des Russes, la manœuvre tournante du général Bosquet ayant eu également un plein succès, et les Anglais, longtemps inquiétés par la nombreuse cavalerie russe, ayant à leur tour abordé de front la position russe, que les Français commençaient à prendre à revers, le prince Menschikoff ne put empêcher une retraite qui eût été bien vite convertie en déroute complète, si l'armée française avait eu de la cavalerie.

Tel est l'ensemble des mouvements qui ont eu lieu dans cette belle bataille qui a duré quatre heures, et où l'orgueil du général russe a dû souffrir une rude atteinte, puisqu'il croyait sa position s inexpugnable, qu'il prétendait être en état de résister à 200 mille Français.

Après une journée de halte sur le champ de bataille de l'Alma, les armées alliées ont successivement franchi la Katcha et le Belbeck sans rencontrer l'ennemi, qui s'était réfugié dans les murs de Sébastopol. Rien ne l'avait arrêté dans sa retraite, ni le soin de relever ses blessés, ni les avantages topographiques d'un terrain qui lui permettait de s'établir et d'attendre nos troupes dans des retranchements en quelque sorte inexpugnables.

La bravoure et l'audace de nos soldats, abordant à la baïonnette des positions formidables, les pertes considérables qu'ils avaient fait essuyer aux Russes dans cette première rencontre de l'Alma, avaient jeté dans les rangs de ces derniers le trouble et la démoralisation. N'osant accepter une seconde fois la bataille, ils se sont mis à l'abri de Sébastopol, en comblant l'entrée du port avec leurs propres vaisseaux pour en fermer l'accès à nos escadres. Cet acte de désespoir prouve, non moins que la retraite précipitée de l'ennemi, qu'il voit approcher le terme de sa puissance dans la mer Noire.

Cependant, à peine le récit de ces glorieux événements était-il parvenu à Paris, qu'une profonde affliction vint se mêler à la joie générale.

Après avoir rendu de si grands services, le héros de cette prodigieuse campagne avait succombé au moment où il venait d'acquérir d'im-

périssables titres à la reconnaissance du pays. Les navires qui nous apportaient ses bulletins si vaillants et si pleins d'une ardeur guerrière furent suivis de celui qui nous ramena son corps inanimé. Il décrivait la bataille comme il l'avait gagnée, du même souffle ardent et puissant, et c'était son dernier soupir. On savait le maréchal de Saint-Arnaud malade, affaibli, miné par de cruelles souffrances, mais qui eût pensé que la mort était là, si près, et qu'un homme pût à ce point la voir et l'oublier, ou plutôt lui commander d'attendre ?

Il calculait ses approches, il sentait ses étreintes, à force de volonté il lui arrachait quelques jours, quelques heures. Quels jours et quelles heures! Les jours de l'arrivée en Crimée; les heures de la bataille de l'Alma! C'est au dernier terme d'une maladie de langueur, lorsque la vie fuyait de ce corps épuisé et secoué par des crises terribles, comme l'eau fuit d'une main tremblante; c'est dans cet état qu'il organisait cette expédition incomparable, qu'il en bravait les périls, qu'il en surmontait les obstacles, qu'il plantait son drapeau sur le sol ennemi, qu'il restait douze heures à cheval, qu'il donnait à la France une victoire, qu'il dictait ces ordres du jour et ces rapports aussi beaux que son triomphe, qu'il disposait l'investissement de Sébastopol, qu'il disait à ses soldats : Vous y serez bientôt !

Il s'arrête là, aux portes de Sébastopol menacé, au milieu de l'ennemi défait, comme s'il avait dit à la mort : Maintenant, tu peux venir.

# XVI

L'armée passe sous le commandement du général Canrobert. — Investissement de Sébastopol. — Ouverture de la tranchée. — Bombardement par terre et par mer.

Soit en réalité, soit par l'esprit et la pensée, tout Paris assista aux obsèques du maréchal de Saint-Arnaud, pompeusement célébrées aux frais de l'État, et les restes du grand homme de guerre, surpris par la mort dans son triomphe, allèrent s'abriter, pour le long sommeil, sous cette coupole des Invalides, qui recouvre tant de gloire. Une circonstance singulière signala ces remarquables funérailles. Un professeur au Gymnase militaire s'était rendu, pour voir le cortége, chez son fils, compositeur de musique, dont l'appartement avait un balcon sur le boulevard Beaumarchais. Dès que parut la tête du défilé, le professeur, qui avait été intimement lié avec l'illustre défunt, donna des signes de la plus vive émotion, et fut en proie à une sorte de fièvre. Ces symptômes devinrent d'instant en instant plus alarmants, et lorsque s'avança le char funèbre, l'ami du maréchal, pâle comme la tombe, s'affaissa sur un fauteuil placé à la hâte derrière lui. Il avait cessé d'exister.

Cependant, le commandement de l'armée, remis par le maréchal Saint-Arnaud au général Canrobert, était confirmé à ce dernier par un décret impérial. Ce choix fut accueilli avec enthousiasme par les troupes, qui connaissaient l'indomptable énergie, le brillant courage et la science stratégique du nouveau chef, mûri de bonne heure sur cette terre d'Afrique, pépinière d'habiles généraux. Sous son commandement, l'armée, retrempée par la victoire, entreprit immédiatement l'investissement de Sébastopol.

Au commencement d'octobre, le bruit s'était généralement répandu que le boulevard de la Russie dans la mer Noire était tombé par surprise entre les mains des alliés, avec ses canons, son arsenal, ses immenses approvisionnements, la flotte enfermée dans son port, et que la garnison, laissée libre de se retirer, avait préféré demeurer prisonnière. Quelque incroyable que fût cette nouvelle qui circula

en Europe avec la rapidité d'une traînée de poudre, elle paraissait venir de sources si authentiques, elle répondait si bien au vœu général, qu'elle fut accueillie partout comme une suite merveilleuse de l'heureuse chance avec laquelle l'armée de la civilisation avait opéré en Crimée un débarquement des plus difficiles, délogé de positions en apparence inexpugnables une force de 50,000 hommes, appuyée par une formidable artillerie, et frappé de terreur, au seul aspect de ses drapeaux, l'ennemi démoralisé. Constantinople, exaltant de joie, s'illumina pendant huit jours; Marseille, la cité phocéenne, sentinelle penchée vers l'Orient pour en recueillir tous les bruits, répondit par des tressaillements à cet éclat d'allégresse; Paris lui-même s'émut, et Londres, par l'agitation de ses banquets et de ses meetings, montra la part que prenait l'Angleterre à ce gigantesque événement.

Pendant plusieurs jours, les canonniers des Invalides restèrent, mèche allumée, près de leurs pièces, attendant l'ordre d'y mettre le feu. Cet ordre ne vint pas, car aucune dépêche officielle ne confirma la grande nouvelle, et, en remontant à la source de tout ce bruit, on acquit la conviction que l'Europe entière avait été dupe d'une mystification imaginée par un Tartare obscur et resté inconnu.

C'est qu'en effet Sébastopol n'était pas une de ces villes qui se prennent en un jour, en une semaine, en un mois. Assise sur le roc, entourée de murailles de granit, présentant un front immense garni de 400 bouches à feu d'une énorme puissance, défendue par six forteresses pourvues chacune de 100 à 190 canons, renfermant une armée entière, ne pouvant être complètement investie et communiquant par conséquent avec le dehors, disposant des ressources considérables, en hommes et en munitions, de sa flotte sacrifiée comme inutile, correspondant avec une armée extérieure dont les continuelles attaques occupaient les assiégeants, elle était dans des conditions de résistance dont les siéges les plus mémorables de l'histoire n'offrent pas d'exemple et qui devaient faire de sa réduction un événement d'une incalculable portée. En 1793, la ville de Valenciennes supporta, pendant 42 jours et 42 nuits, un bombardement continu; 180,000 projectiles, dont 48,000 bombes, tombèrent dans son enceinte. Elle était assiégée par deux armées alliées. Le feu des Anglais était dirigé par le colonel Congrève, inventeur des fusées qui portent son nom; celui des Autrichiens, par le célèbre baron de Unterberger. L'armée de siége comptait 100,000 hommes, 344 canons et mortiers, tandis que la place n'était défendue que par 10,000 hommes et 176 canons. La nature du terrain était excellente; les impériaux avaient en abondance vivres et munitions; l'investissement était complet. Cependant le duc d'York et ses alliés demeurèrent six semaines

devant ces murs foudroyés et ne purent entrer dans la ville qu'à la suite d'une capitulation. Gaëte, en Italie, à laquelle, il est vrai, une ceinture de rochers formait un solide rempart, résista trois mois à une armée aguerrie, commandée par Masséna. Dans la citadelle d'Anvers, simple fort isolé, une poignée de Hollandais tint tête pendant cinquante jours à des forces considérables, pourvues d'un matériel puissant et d'excellents officiers du génie. Enfin, le siége de Silistrie, où l'ennemi ne put prendre même un seul des ouvrages extérieurs, prouve la force de résistance qu'ont des soldats braves — et les Russes le sont — derrière de bons retranchements.

Pour avoir une idée des ressources que les assiégés tirèrent de la flotte russe immobilisée, il faut savoir que cette flotte se composait de 17 vaisseaux de ligne, savoir : *Douze-Apôtres*, 120 canons; *Paris*, 120; *Trois-Saints*, 120; *Wladimir*, 120; *Grand-Duc-Constantin*, 120; *Swiatoslaw*, 100; *Rostislaw*, 100; *Uriel*, 84; *Chabrié*, 84; *Yagudiel*, 84; *Salathiel*, 84; *Trois-Patriarches*, 84; *Trosviatitalia*, 84; *Varna*, 84; *Gabriel*, 84; *Impératrice-Marie*, 84; *Tchesmé*, 80, plus 4 frégates, 5 corvettes ou bricks, 82 bâtiments de rang inférieur et 12 vapeurs ; soit, en résumé, 108 bâtiments, représentant au moins 2,200 bouches à feu de tout calibre. L'armée de siége était composée de 60,000 Français, dont 3,000 hommes de cavalerie, de 30,000 Anglais et de 14,000 Turcs. Elle était appuyée par une flotte comprenant 25 vaisseaux de ligne français : *la Ville-de-Paris, le Mogador, le Napoléon, le Montézuma, le Charlemagne, le Vauban, le Montébello, le Henri IV, le Cacique, le Jean-Bart, l'Infernal, la Pomone, le Pluton, le Descartes* et *la Mouette;* 10 vaisseaux de ligne anglais, 29 frégates, corvettes, etc., à voiles ou à vapeur, dont 15 françaises et 14 anglaises, soit 54 bâtiments de guerre, auxquels furent réunis 6 vaisseaux turcs. Les approvisionnements par mer étaient assurés ; des bâtiments-hôpitaux se tenaient prêts à transporter à Constantinople malades et blessés; le service médical était merveilleusement organisé, et les aumôniers qui, avec leur chef, l'abbé Parabère, à cheval sur un canon, avaient suivi les zouaves à travers la mitraille sur les hauteurs inaccessibles de l'Alma, assuraient à ceux qui devaient trouver devant Sébastopol une mort glorieuse tous les secours de la religion.

Sur le Danube et en Asie, la guerre se bornait à de simples reconnaissances et à quelques escarmouches. Omer-Pacha avait suspendu sa marche agressive dans la Daorudscha. Tout se taisait pour être attentif au drame qui se jouait en Crimée.

Le 1er octobre, furent réglées d'une manière définitive les dispositions du siége. L'armée française fut chargée de la gauche et l'armée anglaise de la droite des attaques contre la place. L'armée française

fut divisée en deux corps : l'un, d'observation, composé des 1re et 2e divisions, commandé par le général Bosquet, occupa les positions dominant les vallées de Balaclava et de la Tchernaya; il se reliait par sa gauche près d'Inkermann aux Anglais, et était destiné à protéger les opérations du siége contre les entreprises d'une armée de secours venant de l'intérieur de la Crimée.

L'autre corps, formé des 3e et 4e divisions, sous les ordres du général Forez, fut spécialement chargé des travaux du siége. La division turque était destinée à servir de réserve, selon le cas, à l'un ou l'autre de ces deux corps. La 4e division devant s'éloigner de la baie de Kamiesch pour prendre ses positions de siége, quatre bataillons appartenant aux 1re, 2e et 3e divisions françaises et à la division turque furent placés autour de cette baie pour assurer au besoin la sécurité de débarquement et pour fournir le service et les corvées nécessaires. Ces bataillons furent placés sous les ordres du lieutenant-colonel d'état-major Raoult. La 4e division vint prendre position à 3,000 mètres de la ville, appuyant sa gauche à la mer vers la petite baie de Strelitza, et sa droite à 3,200 mètres de là, à une grande construction dite la *Maison Blanche.*

L'armée anglaise opéra son mouvement de concentration vers la droite pour prendre ses positions définitives; elle appuya sa gauche, formée des divisions England, au grand ravin de Sébastopol, séparant les deux attaques française et anglaise, et sa droite, formée par la division Lacy-Evans, aux escarpements d'Inkermann. Le centre se composait des divisions Cathcart et duc de Cambridge, ayant en avant d'elles la division légère George Brown, et en arrière les grands parcs de l'artillerie et du génie, ainsi qu'un corps de cavalerie. Dans une des premières reconnaissances, un corps de 600 hommes de troupes russes fut battu et mis en fuite. Le capitaine de Dampierre, officier d'ordonnance du général Bosquet, s'étant égaré et jeté très-près de la place, fut fait prisonnier par un poste cosaque. Dans une autre reconnaissance le capitaine du génie Schmitz fut tué par un boulet.

Les reconnaissances et le feu ouvert sur elles ayant démontré que la place avait un armement considérable, composé de pièces de très-fort calibre et de grande portée, on fit débarquer de l'escadre, pour prendre part aux opérations du siége, 30 bouches à feu, dont vingt canons de 30 et dix obusiers de 22, ainsi que trente fuséens d'artillerie de marine; 1000 marins furent mis à terre avec ces pièces, 500 pour les servir et 500 pour les soutenir. Le capitaine de vaisseau Rigaud de Genouilly, de *la Ville-de-Paris*, en prit le commandement.

Après plusieurs petits combats dans lesquels les Russes eurent constamment le dessous, la tranchée fut ouverte le 9 octobre à 9 heures du soir, par 1600 travailleurs divisés en reprises. Favorisés par un

vent violent et par l'obscurité que la lune empêchait toutefois d'être complète, ces travaux parurent ne pas être aperçus de l'ennemi et n'en furent nullement inquiétés. 936 mètres de boyaux ou gabionnades furent ouverts dans la nuit à une profondeur suffisante pour qu'au point du jour les hommes fussent à couvert. Le lieutenant-colonel d'état-major Raoult était major de tranchée; les colonels Lebœnf, de l'artillerie, et Trépier, du génie, étaient chargés, sous les ordres des généraux Thiry et Bizot, de la direction de leur arme.

Le lendemain, le feu de la place commença avec une vivacité extrême. Mal dirigé d'abord, il ne tarda pas à prendre plus de précision et continua pendant la nuit. Trois points se faisaient remarquer par leur puissance : le bastion du *Mât*, sur la droite; le bastion de la *Tour* au centre, et celui de la *Quarantaine* qui enfilait diverses parties des ouvrages des assiégeants. Plusieurs sorties commencèrent à inquiéter les travaux. Le 11, un bâtiment autrichien, chargé de vivres pour l'administration, fut poussé par le vent sous le feu de la place, qui l'accabla de projectiles. Il y échappa heureusement et vint s'échouer en arrière de la gauche de la 4e division. La marine le renfloua pendant la nuit sous la protection d'un bataillon du 74e de ligne. Le 14, le feu de la place, partant de tous les points ayant des vues sur les ouvrages français, fut d'une vivacité extrême. De une heure à deux de l'après-midi, il y eut environ 800 coups : canons, obusiers et mortiers. Les travaux furent forcément suspendus, néanmoins ce tir excessif n'occasionna que peu de pertes et de dégâts. Le 16, les batteries furent mises en état de faire feu. Le feu de la place était toujours très-vif. N'obtenant pas du tir de plein fouet et à ricochet l'effet qu'il s'en promettait, l'ennemi lui fit succéder un tir à bombes fréquent qui devint fort juste.

Le 17, à 6 heures du matin, au signal de trois bombes tirées coup sur coup par la batterie française n° 3, le feu est ouvert simultanément par toutes les batteries françaises et anglaises; 53 pièces du côté des Français et 73 du côté des Anglais; total 126 pièces. La place répondit aussitôt très-vivement de toutes les batteries ayant des vues sur les deux attaques et dont l'armement ne pouvait être évalué à moins de 250 pièces. Pendant vingt jours que les Russes avaient tiré sans qu'il fût possible de leur répondre, ils avaient tellement rectifié leur tir que dans plusieurs batteries anglaises et françaises les boulets ennemis entraient d'abord par les embrasures comme si on les jetait avec la main. Une pièce venait d'être mise en position lorsqu'un boulet l'atteint et la renverse. Elle est remplacée par une autre. Cette fois c'est dans la gueule même du canon que pénètre le projectile moscovite; mais comme il est d'un calibre trop fort, il n'y peut entrer qu'à moitié. La pièce si singulièrement enclouée est portée comme

une curiosité dans la tente du général en chef. Dans le commencement les Russes poussaient la témérité jusqu'à tirer à découvert; mais les nombreux tirailleurs armés de carabines Minié, organisés sous le nom de *francs tireurs*, devaient bientôt les faire repentir de cette audace. Pendant trois heures, le feu continua avec la même vivacité de part et d'autre, sans qu'on pût encore constater aucun résultat, lorsqu'à 9 heures 1/2 une bombe, tombant sur le magasin à poudre de la batterie nº 4, le crève et le fait sauter. Malheureusement cette poudrière était l'une des plus importantes, et son explosion, accueillie par les hurrahs de l'ennemi qui redouble son feu, désorganise la batterie et tue ou blesse une centaine d'hommes. Trois quarts d'heure après, une caisse à gargousses fait explosion dans la batterie nº 1, servie par la marine. A 10 heures 1/2, les batteries françaises, sur lesquelles se concentre le feu de l'ennemi, ne pouvant, réduites à trois, répondre sans désavantage au canon de la place, cessent momentanément leur feu; celui des Anglais continue. Vers 3 heures de l'après-midi, un magasin très-considérable de la grande batterie russe dite du *Redan,* en face des Anglais, fait explosion, et n'y laisse que trois pièces en état de tirer. A 4 heures, un caisson de munitions saute en arrière de la batterie de droite des Anglais. C'est la quatrième explosion de cette brûlante journée.

Il avait été décidé, seulement la veille au soir, que les escadres feraient diversion en attaquant les batteries de la marine les plus extérieures, principalement la formidable batterie de la Quarantaine. Afin que tous les vaisseaux pussent prendre position, on avait déterminé une ligne courbe se dirigeant vers le nord nord-est; les bâtiments français au sud, deux vaisseaux turcs ensuite, puis les anglais. Les quinze vaisseaux français s'étaient placés sur deux lignes très-rapprochées pour laisser un espace suffisant aux marines alliées. A midi et demi, la bombarde *le Vautour*, embossée dans une petite crique, commença le feu, qui fut pour les Russes le signal du leur. Ils s'attachèrent à diriger leur tir vers un groupe très-compacte formé par *la Ville-de-Paris, le Valmy, le Friedland* et *le Jupiter.* Au milieu d'une grêle de boulets et d'obus qui pleuvaient sur les vaisseaux et dont beaucoup allaient tomber à cinq ou six cents mètres plus loin, *le Jupiter* seul fut préservé. *La Ville-de-Paris* reçut un grand nombre de boulets : un obus qui, après avoir traversé le pont de la dunette, éclata par-dessous, détruisit toutes les chambres et enleva le tiers des planches de la dunette avec tous ceux qui se trouvaient dessus; l'amiral Hamelin, le chef d'état-major, etc. L'amiral, par un hasard miraculeux, n'eut aucun mal; mais de ses quatre aides-de-camp, l'un, le capitaine Sommeillé, fut coupé en deux; un autre eut es deux jambes emportées; un aspirant égyptien fut tué. Ce vaisseau

eut 10 hommes tués et 30 blessés; *le Valmy*, 4 tués et 30 blessés; *le Montébello*, 10 tués et 30 blessés; *le Friedland*, 11 tués et 35 blessés; *le Charlemagne*, 2 tués et 43 blessés. Les autres vaisseaux éprouvèrent moins de pertes. Parmi les vaisseaux anglais, *la Retribution* eut son grand mât coupé en deux. *L'Albion*, *le Sans-Pareil*, *l'Agamemnon*, *le Bellérophon*, vaisseau qui conduisit Napoléon à Sainte-Hélène, eurent un assez grand nombre de morts et de blessés. Les pertes étaient bien plus considérables du côté des Russes, dont les ouvrages étaient démantelés. Le but que se proposait la flotte dans cette attaque avait été atteint par l'extinction du feu des batteries de la Quarantaine qui gênait beaucoup les opérations françaises. Les batteries de mer se trouvaient réduites en silence; une partie de la garnison avait été occupée de ce côté, et cette heureuse diversion avait prêté à l'armée de terre une assistance matérielle et morale. Les Russes n'avaient pas fermé l'entrée du port de Sébastopol en y coulant cinq vaisseaux et deux frégates; les vaisseaux des escadres, après le premier feu essuyé, eussent pu donner dans les passes avec succès, venir s'échouer au fond du port et se mettre en communication avec l'armée; mais la mesure extrême prise par l'ennemi de sacrifier une partie de sa flotte eut pour résultat de retarder sa perte, et, après avoir accompli leur œuvre, les escadres retournèrent à leur mouillage.

Dans le précédent chapitre nous avons dit que ce qui empêchait la flotte alliée de communiquer avec l'armée, c'était l'obstacle formé par les cinq vaisseaux et les deux frégates que les Russes avaient coulés à l'entrée du port. La passe de Sébastopol a partout de 40 à 50 pieds de profondeur; généralement un vaisseau de ligne a en moyenne 25 pieds environ dans l'eau, et autant dehors. Les bâtiments coulés arrivaient donc au ras de l'eau, et pour passer il eût fallu d'abord attaquer cette digue sous-marine. La masse représentée par les cinq vaisseaux et les deux frégates équivalait à 21,700 tonneaux ou 21 millions 700,000 kilogrammes. Il est aisé de comprendre qu'il n'existe pas de machines capables de soulever un poids aussi considérable. Dans des circonstances analogues, on a donc ordinairement recours à la mine. Des charges de 50, de 100, de 1,000 kilogrammes de poudre sont enfermées dans des cylindres en fer forgé terminés en cône. Aux extrémités, deux ouvertures sont pratiquées, l'une pour introduire la poudre, l'autre pour recevoir un tube renfermant la charge d'amorce. Cette charge est formée par 85 grammes environ de poudre fine à laquelle le feu est porté ou par des fusées spéciales ou par des saucissons de mines, ou enfin à l'aide de l'électricité. Au moyen d'une batterie galvanique à courant constant, on produit à

150, à 200 mètres de distance l'ignition instantanée d'un fil de platine qni enflamme la charge de poudre. L'explosion des barils de fer, que des plongeurs ont convenablement logés dans le corps des navires, démolit quelquefois d'un seul coup cette sorte d'estacade, ou du moins ouvre des bordages qui rendent plus faciles les opérations ultérieures. La mer, passant par ces ouvertures, enlève la vase accumulée et les autres obstacles. Puis, à l'aide de *scaphandres* ou cloches à plongeurs, on retire les canons et les matériaux coulés à fond.

On voit qu'on ne pouvait songer pour le moment à débarrasser la passe de ces vaisseaux, dont on n'apercevait que les sommets des mâts et dont les Russes avaient utilisé le matériel pour armer leurs fortifications du côté de terre avec les gros canons servis par les marins. Les alliés, de leur côté, avaient à terre des batteries de marine servies par 1,600 matelots. Ainsi le siége de Sébastopol offre cet exemple, peut-être unique dans l'histoire militaire, d'officiers et marins quittant leur élément naturel, la *mer*, pour se livrer combat *sur terre* avec leur *artillerie navale.*

Les vaisseaux échoués obstruant la passe, le fort Constantin empêchant l'investissement au nord, la difficulté d'ouvrir des tranchées dans le roc vif, la puissance des bouches à feu ennemies, tout se réunissait pour accroître les difficultés sans cesse renaissantes devant les assiégeants. On ne se fait pas d'idée des opérations complexes qu'exige le siége d'une place importante. Pour nos lecteurs peu versés dans l'art militaire nous croyons devoir les résumer en quelques lignes.

Lorsqu'à la suite d'une opération de guerre quelconque, on a résolu le siége d'une place forte, on commence par la *resserrer*, c'est-à-dire qu'on s'en approche en rétrécissant le terrain dans le milieu duquel peuvent se mouvoir les défenseurs, où l'ennemi tient encore la campagne, absolument comme les chasseurs resserrent le repaire d'une bête fauve. On rassemble ensuite le matériel de siége : les *fascines*, fagots de bois destinés à soutenir les terres jetées en avant des tranchées; les *gabions*, paniers remplis de terre qu'on place debout pour former les batteries, garantir les travailleurs, dessiner les embrasures ; les *sacs à terre*, employés pour amortir les coups de la place, et dont on fait usage surtout sur les terrains rocailleux, quand la nature du sol empêche de faire des tranchées. On forme après cela les *parcs* ou emplacements à l'abri du feu de l'ennemi, et dans lesquels on réunit les bouches à feu de gros calibre, les boulets, bombes, obus, poudres, grenades, artifices. Une fois ces préliminaires terminés, lorsqu'on connaît parfaitement les abords de la place, lorsqu'on a un bon plan des ouvrages, qu'on n'ignore ni les côtés forts ni les côtés faibles, on combine le *plan d'attaque*. Mais quand sur toutes

ces choses on n'a que d'imparfaites notions, il faut procéder plus lentement, et envoyer des *reconnaissances* pour protéger les officiers du génie, de l'artillerie et d'état-major chargés de s'approcher assez pour dessiner, apprécier, en un mot *reconnaître* les ouvrages avancés et le corps de place. A Sébastopol, on se trouvait dans ce dernier cas : la place n'était pas connue ; on ignorait si depuis quelques mois des fortifications n'avaient pas été entreprises ; il fallut donc procéder avec prudence. C'est dans une de ces reconnaissances, faite le 6 octobre par un bataillon du 19ᵉ de ligne, que le capitaine du génie Schmilt perdit noblement la vie ayant eu la cuisse emportée par un boulet parti de la place, tandis qu'il dessinait le terrain.

Nous avons supposé que rien n'entravait les travaux des assiégeants, mais il en est autrement. Une garnison nombreuse fait de fréquentes *sorties* de jour et de nuit, qu'il faut sans cesse combattre et ramener dans la ville. Au point où nous arrivons, les troupes de siége *investissent* la place, c'est-à-dire qu'elles rejettent les défenseurs, par la force s'il est nécessaire, dans l'intérieur des fortifications du corps de place ou des ouvrages avancés. L'investissement est plus ou moins complet. Lorsqu'on peut le compléter entièrement, les assiégés ne peuvent faire entrer dans leurs murs ni renforts ni munitions de guerre et de bouche. Nous avons dit que l'investissement de Sébastopol était incomplet. Seulement on avait pu couper l'aqueduc portant de l'eau à la ville, qui avait beaucoup à souffrir du manque de cet indispensable élément.

Après l'investissement, vient une des opérations les plus difficiles, l'*ouverture de la tranchée*. Lorsque la garnison d'une place est forte par le nombre et par le *moral* surtout, elle fait tout ce qu'elle peut pour découvrir de quel côté aura lieu l'ouverture de la tranchée et pour y mettre des obstacles, soit par le feu des pièces de ses ouvrages avancés et du corps de place, soit par des sorties combinées. L'ouverture de la tranchée se fait la nuit et à environ 5 ou 600 mètres de la place, à moins que les difficultés du terrain ne s'y opposent ; dans ce cas, on commence sur un point plus éloigné. Désignés d'avance dans les régiments, les travailleurs sont conduits en silence ; ils portent les outils nécessaires, pelles, pioches et fascines ; des détachements armés sont établis à proximité des travaux pour les soutenir contre les sorties. Les officiers du génie et d'état-major désignent aux hommes l'emplacement qu'ils doivent occuper et on procède à creuser la terre. Chaque travailleur s'enterre le plus promptement possible, plaçant devant lui, du côté de la place, sa fascine sur laquelle il jette les pelletées qu'il retire de l'excavation. Dès que la tranchée est faite de façon à garantir les travailleurs des boulets et obus, d'autres soldats viennent perfectionner les travaux.

La première parallèle achevée, on s'avance en zigzag vers la place ou les ouvrages avancés que l'on doit attaquer d'abord, en ayant soin de se défiler; c'est ce qu'on appelle *cheminer*. Ce cheminement se fait en garantissant les soldats du génie qui en sont chargés par un énorme gabion qu'ils poussent devant eux pour éviter les projectiles. C'est une opération très-dangereuse. De la première on passe ainsi à la seconde parallèle; puis, lorsqu'on juge être assez près de la place pour pouvoir agir efficacement par le tir, on établit des batteries dans la situation la plus favorable : c'est l'affaire de l'artillerie. Quelquefois on construit des batteries dès la première parallèle, surtout des batteries armées de mortiers qui lancent des bombes sur les ouvrages et sur la place. C'est habituellement pendant cette première période des opérations du siége que les défenseurs essaient de sortir pour ruiner les ouvrages, combler les tranchées, s'emparer des batteries, détruire le matériel, enclouer les pièces. Dans ces sorties, d'après le rapport même du général Menschikoff, la garnison russe perdit 500 hommes et plusieurs officiers supérieurs, notamment l'amiral Korniloff, chef de l'état-major à bord de l'escadre qui détruisit la flotte turque à Sinope et qui depuis commandait le fort Constantin. L'amiral Nachimoff, commandant de cette escadre, fut grièvement blessé.

Les batteries établies, le feu commence. Les ouvrages avancés ruinés et rendus inhabitables pour l'ennemi ou enlevés de vive force, on chemine sur le chemin couvert en s'approchant de plus en plus de la place. Quelquefois les défenseurs essaient des travaux souterrains ayant pour but de déboucher, sans être aperçus des assiégeants, au milieu de leurs travaux, mais il est rare que ces attaques réussissent. Quelquefois aussi les assiégés contre-minent dans la direction où ils entendent le bruit des travaux, et il s'engage sous terre de terribles combats. Une fois parvenu sur le *glacis* ou chemin couvert, l'assiégeant s'y établit fortement; c'est ce qu'on appelle *couronner* le chemin couvert; puis il y construit ses batteries de brèche, les arme, et, tout étant disposé, le feu de la place étant éteint soit parce que les bouches à feu en batterie sur les remparts ont été démontées, soit parce que les artilleurs ont été tués, il procède à la *brèche*. En quelques heures, surtout quand on possède, comme à Sébastopol, des moyens aussi prodigieux, des pièces d'un calibre aussi fort, on pratique, par l'éboulement des murs et des terres, une brèche assez large pour donner passage de front à une ou deux compagnies. La brèche, reconnue par les officiers du génie, étant déclarée praticable, on somme la place de se rendre, et si les défenseurs refusent, on dispose tout pour l'*assaut*.

Des troupes sont désignées pour cette rude opération. Les soldats s'empressent de se faire inscrire pour y prendre part, car ce grand

péril est un grand honneur. D'autres troupes sont désignées pour les soutenir dans les boyaux de tranchée ; toute l'armée attaquante prend les armes. A un signal donné, les premières colonnes s'élancent au pas de course, opèrent la descente du fossé, gravissent la brèche et cherchent à se loger sur les remparts mêmes du corps de la place, soutenues ou remplacées par d'autres colonnes. Souvent on a encore à combattre l'ennemi qui, comme à Sébastopol, a élevé dans l'intérieur de la ville des fortifications nouvelles et s'est retranché jusque dans les maisons.

Tel est l'ensemble des opérations d'un siége régulier.. Souvent un siége dure fort longtemps. A ceux que nous avons précédemment cités, il faut ajouter Dantzig et Saragosse qui, sous l'Empire, se sont défendus de cinq à six mois. Si l'on songe à tous les soins qu'exigent ces opérations complexes, les approvisionnements de bouche et de munitions, le service sanitaire et chirurgical, on comprendra quels soins multipliés occupent un général en chef et quelle forte tête il lui faut pour ne pas être au-dessous d'une telle tâche! Heureusement l'armée assiégeante était, comme nous l'avons dit, pleine de confiance dans son chef. C'est ici l'occasion d'esquisser en quelques traits la vie du général de l'armée d'Orient.

Né en 1809 dans le département du Lot, à quelques lieues du village qui donna le jour à Murat, François Certain-Canrobert entra en novembre 1826 à l'école de Saint-Cyr, s'y distingua parmi les plus studieux élèves, en sortit en 1828 pour être placé comme sous-lieutenant au 47e de ligne, passa lieutenant le 20 juin 1832 et s'embarqua en 1835 pour l'Afrique, où, dans la province d'Oran, depuis la triste affaire de la Macta, Abd-el-Kader tenait nos armes en échec. Il prit part à l'expédition de Mascara, suivit les mouvements dirigés par les généraux Clauzel, d'Arlanges et Létang. La prise de Tlemcen, l'expédition du Chéliff, celle d'Aarchgoun, de la Mina, le ravitaillement de Tlemcen, les combats de Sidi-Yacoub, de la Taffna, de la Sikkah révélèrent ses brillantes qualités militaires et lui valurent, le 26 avril 1837, le grade de capitaine. Passé la même année dans la province de Constantine, où le duc de Nemours et le général Damrémont se préparaient à laver un sanglant affront, il reçut, à l'assaut de cette place, un coup de feu à la jambe à côté du colonel Combes, vieux soldat de l'île d'Elbe dont il était officier d'ordonnance et qui fut lui-même mortellement blessé sur la brèche. Avant de quitter la vie, le colonel Combes recommanda le jeune capitaine au maréchal Vallée, comme un officier plein d'avenir.

Rentré en France en 1839 avec la croix, Canrobert fut chargé d'organiser pour la légion étrangère un bataillon tiré des bandes espagnoles refoulées avec Cabrera sur le territoire français. Grâce à sa per-

sévérante activité, ces débris de guerre civile formèrent promptement une troupe capable de s'associer à nos combats. Au camp de Saint-Omer, en 1840, Canrobert rédige avec succès, par ordre du duc d'Orléans, un manuel militaire. En 1841, il retourne en Afrique avec le 6e bataillon de chasseurs à pied, et se signale au combat des cols de Mouzaïa et du Gontas, ainsi que dans la lutte opiniâtre contre les Beni-Menasser. Chef de bataillon au 15e léger le 22 mai 1842, il tient la campagne sur les rives du Cheliff à la tête du 5e bataillon de chasseurs, et, sous les ordres du général Gentil, prend part à l'affaire des Grottes, à celle des Sbéah et à plusieurs combats sur le Riou. En 1843, tantôt avec le 3e, tantôt avec le 5e bataillon de chasseurs, il accompagne le colonel Cavaignac dans l'expédition de l'Ouarensis, le général Bourjolly dans sa marche contre les Flittas, et dans le pays des Kabyles de Garboussa. Depuis deux ans officier de la Légion d'honneur, il est, en 1845, employé contre Bou-Maza par le colonel de Saint-Arnaud, succédant au colonel Cavaignac dans le commandement d'Orléansville. Les affaires de Bahl, d'Oued-Metmour, d'Oued-Gri, d'Oued-Senzig, le mettent brillamment en relief. Avec 250 baïonnettes, il tient tête à 4,000 hommes qui ne peuvent l'entamer. Lieutenant-colonel le 26 octobre, il se voit bloqué par des Kabyles dans la ville de Tenez, où il venait de remplacer le colonel Claparède, et se dégage par un coup hardi. En huit mois, il pacifie tout le pays soulevé, et, sur le terrain de ses conquêtes, il reçoit les épaulettes de colonel. Après avoir commandé le 2e de ligne, il passe, le 31 mars 1848, au 2e régiment de la légion étrangère et occupe Bathna. Mis par le général Herbillon à la tête d'une colonne chargée de châtier les montagnards de l'Aurès, il surprend l'ennemi au pied du Djebel-Chelia, le pousse l'épée dans les reins jusqu'à Kebech, dans l'Amar-Kraddou, et fait prisonnier le bey Ahmed. De retour à Bathna, il va prendre à Aumale le commandement du régiment de zouaves, et avec ces braves soumet les Kabyles et les tribus remuantes du Jurjura. En 1849, le choléra sévit sur les troupes qu'il conduit à Zaatcha. Il se multiplie, soigne les malades, encourage les blessés, relève le moral de tous, jette un renfort dans la ville de Bou-Sada bloquée, trompe l'ennemi qui lui barre le passage en annonçant qu'il porte avec lui la peste et qu'il la donnera à ses assaillants, attaque Zaatcha, monte le premier à l'assaut, voit périr à ses côtés 16 des 20 officiers et soldats qui l'ont suivi, s'empare de la ville, et reçoit en récompense sa nomination comme commandeur de la Légion d'honneur. Après le combat de Narah, il est élevé, le 13 janvier 1850, au grade de général de brigade, vient à Paris commander une brigade d'infanterie, est attaché en qualité d'aide de camp au président de la république, et nommé, le 14 janvier 1853, général de division. Trois mois après, il

est appelé au commandement d'une division d'infanterie au camp d'Helfaut et désigné pour inspecter le 5e arrondissement de la même arme. Placé en dernier lieu à la tête de la 1re division d'infanterie de l'armée d'Orient, il y joua, depuis le commencement de la guerre, un rôle des plus actifs, soit en préparant la difficile opération du débarquement, soit en contribuant puissamment à la victoire de l'Alma, où il reçut une nouvelle blessure. Le maréchal Saint-Arnaud qui le connaissait bien, avait dans sa bravoure et ses talents une confiance absolue, et, avant son départ, le jeune général semblait lui-même pressentir, en se livrantau dépôt de la guerre à de profondes études sur le théâtre de l'expédition, qu'il lui était réservé de planter sur les murs de Sébastopol le drapeau de la France et de la civilisation.

A la suite de la chaude journée du 17 octobre, le général Canrobert adressa à l'amiral Hamelin la lettre suivante :

« Devant Sébastopol 18 octobre 1854.

« Mon cher amiral, en rentrant à mon bivouac, je m'empresse de vous adresser les remercîments de l'armée et le mien tout particulièrement, pour le vigoureux concours que vos vaisseaux lui ont prêté hier. Il ajoute à la dette que nous avons, d'ancienne date, contractée envers la flotte, et soyez sûr que, le cas écheant, tous s'empresseraient de l'acquitter.

« J'ai appris avec de vifs regrets que vous aviez perdu deux officiers de votre état-major, et qu'entre tous les vaisseaux qui ont fait des pertes, *la Ville-de-Paris* est celui qui a le plus souffert. C'est un honneur qui appartenait au vaisseau amiral, et je ne crains pas d'en féliciter vos officiers et votre équipage.

« Je ne terminerai pas cette lattre sans vous dire combien je suis satisfait de l'énergique conduite de vos marins à terre et de l'excellent esprit qui les anime.

« Recevez, etc. « *Signé :* CANROBERT. »

Pour donner une idée du bombardement de Sébastopol le 17 octobre, nous citerons ce fait que le vacarme était parfaitement entendu à Balaclava, éloignée de 56 kilomètres, et qu'un grand nombre de vitres furent brisées dans cette ville. Pendant la nuit, la pluie de boulets rouges, de fusées et d'obus, reflétée au loin dans la mer, offrait l'image de l'éruption d'un volcan. Près des remparts, la terre tremblait comme un drap qu'on secoue, et les boulets sifflaient en l'air comme des oiseaux de proie.

A la suite du bombardement, les travaux de siége continuèrent activement. Les francs tireurs commençaient à tuer avec leurs carabi-

nes Minié tous les artilleurs qui se montraient dans les batteries ennemies, en sorte que les Russes se virent obligés de faire servir leurs pièces par des soldats d'infanterie, et même plus tard par des forçats, dont, à l'aide de longues vues, on apercevait les têtes rases dans les embrasures. L'immense supériorité du tir des carabines des francs tireurs tient surtout à l'emploi d'un projectile allongé, rendu possible par deux modes différents de forcement, savoir : le forcement par *aplatissement*. par le choc de la baguette, et le forcement par *dilatation*, par l'action de la charge enflammée dans un creux réservé à la partie postérieure du projectile. Ce système est maintenant adopté en France pour l'armement des vingt bataillons de chasseurs à pied, les trois régiments de zouaves, pour l'infanterie de marine et pour les mousquetons de l'artillerie. Abattus par ce tir d'une étonnante précision, les Russes se gardaient bien de tirer à découvert; ils avaient, au contraire, établi des sortes de portières fermant leurs embrasures après chaque coup tiré; mais cet obstacle n'arrêtait pas les francs tireurs. Calculant le temps que mettaient les artilleurs à charger, ils attendaient, l'arme au bras, que la portière s'ouvrît, et alors la tête ou le bras qui se montrait recevait immédiatement une balle. Cependant un vieux seigneur russe avait encore la témérité de faire traîner à bras, chaque jour, une pièce hors de l'enceinte, et de se donner le plaisir d'y mettre le feu lui-même; les servants tombaient à tout instant, mais il les remplaçait aussitôt. Comme il se couvrait d'un burnous blanc, afin de mieux attirer les regards, les Français le nommaient le *Singe blanc*. Un autre individu, placé en vigie au sommet d'un mât très-élevé pour pouvoir, de la ville, plonger dans les tranchées, était appelé le *Singe vert*. Ces deux personnages servaient de point de mire aux carabines. Les Russes faisaient travailler à leurs fortifications les femmes et les enfants ; on voyait les jeunes filles apporter des paniers remplis de terre : les Français avaient la galanterie de ne pas tirer sur ces travailleuses, et un motif d'humanité les portait aussi à épargner les enfants qu'on envoyait avec de petits tonnelets puiser de l'eau à un ruisseau hors de la ville. Précédemment, ils avaient accordé aux femmes et aux enfants l'autorisation de se retirer, et un grand nombre avait profité de cette permission pour fuir les horreurs du siége. Le général avait également fait demander au commandant de la place où étaient les hôpitaux, afin de les épargner. Malgré l'attention apportée à ne pas atteindre l'asile des malades et des blessés, les bombes mirent le feu à un grand hôpital, et 2,000 malheureux qui s'y trouvaient furent dévorés par les flammes. Il est juste de dire que, si les alliés déployaient en toute occasion ces procédés qui enlèvent à la guerre son cachet de barbarie, les officiers russes n'y étaient pas non plus complétetement étrangers. Le capitaine Duval de Dampierre. tombé,

comme on l'a vu plus haut, au pouvoir de l'ennemi, ayant demandé à être conduit près d'un officier général russe, le pria de vouloir bien faire dire aux avant-postes français qu'il était prisonnier, mais sans blessures, afin de rassurer sa famille et ses amis. L'officier répondit avec courtoisie à M. de Dampierre qu'il avait pleine et entière confiance dans la loyauté des officiers francais, et qu'il n'hésitait pas à lui accorder l'autorisation d'aller lui-même donner de ses nouvelles à ses amis, à la condition qu'il s'engagerait à revenir immédiatement. M. de Dampierre accepta avec reconnaissance, et, peu d'heures après, il revenait dans les lignes des avant-postes russes dégager sa parole et reprendre sa captivité. Des deux côtés, du reste, les blessés et les prisonniers recevaient sans distinction de nation les mêmes soins et les mêmes égards.

Le 21 octobre, douzième jour de tranchée ouverte, l'assiégé fit une sortie pendant la nuit dans l'intention d'enclouer les batteries françaises; il pénétra dans les batteries 3 et 4. Déjà il avait encloué plusieurs pièces, lorsque les canonniers, sautant sur leurs armes, secondés par la garde de tranchée, et très-vigoureusement surtout par la 1re compagnie de voltigeurs du 74e, repoussèrent l'ennemi, qui laissa dans la tranchée bon nombre de morts et de blessés. Dans les combats qui eurent lieu le lendemain, les Anglais perdirent le lieutenant Ruthven et le lieutenant Greathead, deux braves officiers de marine. Le colonel Hood, des grenadiers de la garde, fut également frappé de mort. Le capitaine lord Dankellin, des gardes de Coldstream, fut fait prisonnier, et le duc de Saxe-Weimar reçut une blessure à la jambe.

Cependant, dans la crainte d'une éminente catastrophe, la Russie dirigeait vers la Crimée de nombreuses troupes pour faire diversion au siége en attaquant les armées alliées. Le 25 novembre, eut lieu une affaire importante que nous allons raconter avec quelques détails :

Les alliés occupaient entre Sébastopol et Balaclava une ligne très-fortement retranchée, formée par des collines naturelles. En bas de ces retranchements, et à peu près en droite ligne à travers la vallée, sont quatre monticules s'élevant successivement l'un plus haut que l'autre, et dont le dernier et le plus élevé, qui rejoint la chaîne de montagnes en face, est appelé mont Canrobert, parce que c'est là que le général français joignit le général anglais après la marche sur Balaclava. Chacun de ses monticules était occupé par les Turcs, parce qu'il n'y avait pas d'autres troupes disponibles Les Turcs avaient élevé quelques retranchements en terre, et sur chacune de ces positions étaient deux ou trois canons. C'étaient des gros canons de la flotte, que les Anglais avaient prêtés aux Turcs, en ayant soin toutefois d'attacher à chaque redoute un artilleur anglais. Il était évident que Menschikoff et Gortschakoff avaient tâté cette route depuis quelques jours, et probablement

quelques Cosaques étaient venus de nuit observer la faiblesse d'une position trop étendue pour que l'armée alliée pût la défendre, et occupée par leurs ennemis méprisés, les Turcs; car en dépit de tous les échecs qu'ils ont éprouvés sur le Danube, les Russes continuent à avoir le plus ineffable mépris pour les champions du croissant.

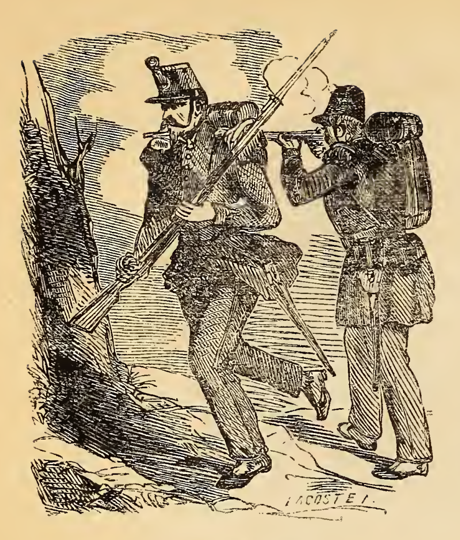
Vers sept heures et demie du matin, un officier d'ordonnance arriva au quartier général prévenir qu'un fort parti de cavalerie russe, soutenu par de l'infanterie et de l'artillerie, était descendu dans la vallée, et avait déjà à peu près expulsé les Turcs de la redoute n° 1, c'est-à-dire la plus éloignée, celle du mont Canrobert, et que le feu était ouvert sur les trois autres redoutes, qui seraient bientôt prises si les Turcs ne les défendaient pas mieux. Le général Cathcart et le duc de Canbrige reçurent l'ordre de se mettre en mouvement avec leurs divisions, et en même temps le général Canrobert donna l'ordre au général Bosquet d'appuyer les Anglais dans la vallée avec de l'artillerie et 200 chasseurs d'Afrique. Le général Colin Campbell avait déjà rangé ses Highlanders en bataille sur la route de Balaclava. La cavalerie anglaise, commandée par lord Lucan, était en mouvement; les hommes avaient à peine eu le temps de se mettre en selle. Il était clair qu'il ne fallait pas compter sur l'infanterie ni sur l'artillerie turques. Tout ce qu'on avait raconté sur leur bravoure derrière des remparts prouve seulement combien les mêmes hommes sont différents dans des circonstances différentes. Quand les Russes avancèrent, les Turcs leur tirèrent quelques coups de feu, prirent peur en voyant la distance à laquelle étaient les renforts, regardèrent autour d'eux, firent quelques décharges, puis filèrent avec une agilité tout à fait incompatible avec les idées qu'on se forme vulgairemens sur l attitude des Orientaux dans un champs de bataille. Mais les Turcs sur le Danube paraissaient des êtres très-différents des Turcs en Crimée, de même que les Russes de Sébastopol ne ressemblaient pas du tout aux Russes de Silistrie.

« Les Russes avançaient donc, précédés par une ligne régulière d'artillerie forte d'environ vingt pièces. Deux batteries d'artillerie légère étaient encore à un mille en avant; puis, en arrière et précédant l'infanterie, venaient d'énormes masses de cavalerie formant six carrés compactes, et faisant étinceler la vallée de l'éclat de leurs sabres, de leurs lances, et de leurs brillants uniformes. Ayant enlevé la redoute n° 1, les Russes donnèrent la chasse aux Turcs dans l'intervalle qui la séparait du n° 2. Du haut de la première redoute, ils tournèrent contre les Anglais leurs propres canons, et le régiment des montagnards fut obligé de se replier un peu plus loin. En même temps la cavalerie ennemie avançait rapidement sur la seconde redoute. « A notre inexprimable dégoût, dit un des acteurs de ce drame, nous vîmes les Turcs de la seconde redoute prendre la fuite à leur approche. Ils coururent en groupes épars vers la redoute n° 3 et du côté de Balaclava, mais les Cosaques allaient encore plus vite qu'eux, et le sabre et la lance se donnèrent du jeu dans la troupe en déroute. On entendait distinctement les cris des fuyards et des poursuivants. Les lanciers et la cavalerie légère des Russes avançaient en excellent ordre, et les éclaireurs se rassemblaient et reformaient des colonnes compactes. Puis arriva l'artillerie, et alors les artilleurs envahirent la seconde redoute abandonnée, et bientôt les canons du n° 2 envoyerent des

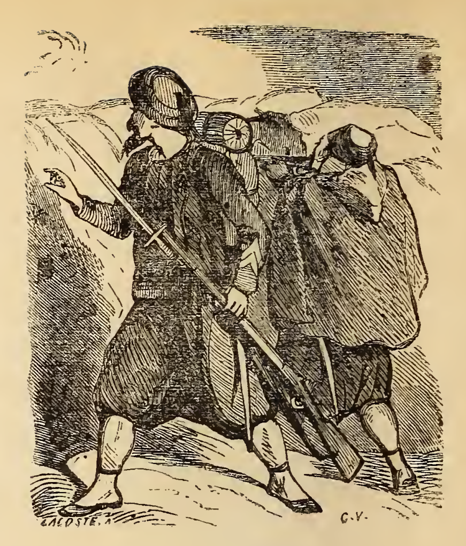
volées meurtrières aux défenseurs découragés du n° 3. Nous voyons répondre deux ou trois coups de canon, puis tout se tait. Les Turcs se sauvent en désordre du côté de la ville, tirant en se sauvant leurs coups de fusil sur l'ennemi. De nouveau, la colonne compacte de cavalerie s'ouvre et s'étend comme un éventail, et se transforme en éclaireurs; ils tombent sur les fuyards, les sabres brillent, et les pauvres Turcs jonchent la plaine. Il est clair que les Russes sont allés plus vite que nous. Les Turcs aussi sont allés trop vite, car ils n'ont pas tenu assez longtemps pour que nous pussions arriver à leur secours... »Les Turcs continuèrent ainsi leur marche jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à l'abri des Écossais, et alors ils se formèrent en compagnies sur leurs flancs. Les montagnards attendaient avec calme l'approche de l'ennemi. La cavalerie russe se rassemble et se resserre de nouveau, puis tout d'un coup fait une charge furieuse sur la ligne rouge des Écossais. A la distance de six cent mètres, les montagnards font feu; mais c'était de trop loin, et l'élan des Russes n'est pas arrêté. On attendait le choc avec anxiété, mais à la distance de cent cinquante mètres, les Éeossais renouvellent un feu général de leurs carabines Minié, et jettent la terreur et la déroute dans les rangs de l'ennemi. Les Russes tournent et s'enfuient au galop; et les armées qui des hauteurs assistent à cette scène crient : *Bravo, Highlanders.* Le général Campbell, pour recevoir la charge, n'avait point jugé nécessaire de changer la disposition de ses rangs, qui, selon le système anglais, n'étaient que de deux hommes en profondeur.

« Maintenant allait venir la rencontre des deux cavaleries. Les Russes, visiblement un corps d'élite, avec leurs habits bleu clair brodés en argent, et soutenus par des dragons, avançaient au petit galop. Bientôt ils firent halte, leur première ligne était deux fois aussi longue, trois fois aussi profonde que celle des Anglais; en arrière était une seconde ligne pareille. Du haut des collines on pouvait, comme du haut d'un amphithéâtre, embrasser toute la scène. Lord Raglan, son état-major et son escorte, des groupes d'officiers, des généraux français, des zouaves et quelques corps d'infanterie française étaient là à regarder. Presque tous étaient descendus de cheval et s'étaient assis; on ne disait pas une parole. Les trompettes résonnèrent, et les Ecossais gris et les dragons d'Enniskillen chargèrent.

Tournant un peu à gauche pour défoncer la droite des Russes, les gris se précipitent en poussant un cri qui fait frissonner tous les cœurs, et au même instant y répond le cri des Enniskillen. Comme la foudre traverse le nuage, ainsi ils passent à travers les masses noires des Russes. Le choc ne dura qu'un instant. Il y eut un bruit d'acier et un miroitement de lames dans l'air, puis les gris et les rouges disparaissent au milieu des colonnes défoncées. Aussitôt on les voit sortir de l'autre côté, un peu diminués et rompus, et fondant sur la seconde ligne qui s'avance contre eux. Ce fut un moment terrible. On cria : « Dieu les protége! ils sont perdus! » Avec un indomptable élan, les nobles cœurs fondirent sur l'ennemi; c'était une bataille de héros. La première ligne des Russes, qui s'était ralliée, revenait sur eux pour les envelopper. Déjà les chevaux gris et les habits rouges apparaissaient de l'autre côté après avoir encore traversé la seconde ligne, lorsque, avec une force irrésistible, les dragons à leur tour fondent sur la première ligne, la



Chasseurs à pied.



Zouaves.




PETIT ÉTAT-MAJOR.

Tambours. — Musiciens. — Cantinière. — Sapeurs.

traversent comme du carton, tombent sur la seconde ligne déjà rompue et la mettent en pleine déroute. Une acclamation d'enthousiasme jaillit de toutes les bouches; officiers et soldats ôtent leurs chapeaux et les agitent en l'air, et sur tout l'amphithéâtre éclatent des salves répétées d'applaudissements. Lord Raglan envoie sur-le-champ féliciter le brigadier général Scarlet; le vaillant vieil officier était radieux de joie en recevant ce message, et il dit à l'aide de camp : « Veuillez faire tous mes remercîments à Sa Seigneurie. » Il était onze heures, et le général Canrobert, avec son état-major, vint trouver lord Raglan et le félicita sur la magnifique charge de sa cavalerie. On croyait à une bataille générale dans la journée, et les deux généraux en chef tinrent conseil. Ce fut à cet instant qu'eut lieu un fatal épisode qui coûta bien cher à la cavalerie légère anglaise. Les Russes, en se retirant, avaient laissé de l'infanterie dans trois des redoutes qu'ils avaient prises, en abandonnant la quatrième. Ils avaient aussi placé des canons sur les hauteurs à leur gauche. Leur cavalerie joignait leurs réserves en six divisions compactes, derrière lesquelles étaient six bataillons d'infanterie et environ 30 canons. Les canons pris aux Turcs étaient des canons anglais, et naturellement on tenait à ne pas les laisser à l'ennemi. Un officier d'état-major, le capitaine Nolan, apporta à lord Lucan, qui commandait la cavalerie, l'ordre de les reprendre s'il était possible. C'est à cette occasion qu'il y eut un fatal malentendu. Le général ne comprit peut-être pas exactement l'ordre qui lui était envoyé, et crut qu'il fallait attaquer à tout hasard. Il trouva cet ordre insensé, mais il devait obéir. Il donna à son tour l'ordre à lord Cardigan de charger les canons. Pour arriver jusque-là, il y avait à faire un mille et demi à travers la plaine. La brigade, forte de 600 hommes, marche en avant en essuyant des volées de canon et de mousqueterie des redoutes. « Nous ne « pouvions, dit un témoin, en croire nos yeux. Est-ce que cette poignée « d'hommes allait réellement charger une armée rangée en bataille? Hélas! « ce n'était que trop vrai. » Du haut des collines, on les voyait marcher au-devant d'une mort certaine. A leur approche, les trente pièces d'artillerie russe vomissent un flot de flammes, de fumée et de fer; les rangs sont décimés, les hommes tombent, les chevaux s'échappent. Mais les Anglais ne s'arrêtent pas, et, dans un élan irrésistible, ils arrivent jusque sur les pièces et sabrent tous les artilleurs. Au moment où, décimés et dispersés, ils faisaient leur retraite, ils sont pris en flanc par un régiment de lanciers, puis se trouvent au milieu d'un corps d'infanterie qui tire sur eux à bout portant. A peine se sont-ils fait un passage, qu'ils sont salués par le feu plus meurtrier encore des batteries. On ne comprend pas comment un seul homme put échapper à cette boucherie. Sur les 600 hommes il n'en revint que 180! »

Un officier, qui était de cette meurtrière affaire, écrivait une lettre dont voici quelques passages :

« Avant de partir, nous voyions clairement que c'était un coup désespéré; ce fut pire encore que nous ne pensions. En face de nous étaient de la cavalerie et 9 canon; pour y arriver, il nous fallait traverser la vallée; des deux côtés, l'ennemi avait placé de l'artillerie et de l'infanterie avec des carabines Minié. Toutefois il n'y eut pas d'hésitation; nos hommes partirent

au galop, avec le feu devant eux et le feu sur leurs deux flancs qui renversait hommes et chevaux par douzaines. Pas un ne broncha. Nous allâmes tout droit; nous sabrâmes sur leurs pièces les artilleurs, qui avaient fait feu jusqu'à ce que nous fussions à sept ou huit mètres d'eux; puis nous continuâmes à travers une seconde ligne de cavalerie, que nous rejetâmes sur la troisième ligne. Mais là il nous fallut faire halte; les Russes se formèrent sur quatre en profondeur; nos hommes et nos chevaux brisés ne purent les entamer, d'autant plus que de la cavalerie toute fraîche venait nous prendre par derrière. Il nous fallut la traverser pour retourner à nos lignes, criblés en même temps par l'artillerie et la mousqueterie. Ce fut un cruel moment, quand, après avoir pris les canons et culbuté la cavalerie, je me retournai et vis que nous n'avions pour soutien que notre pauvre petite brigade presque anéantie. Et quand les Russes se formèrent sur une quadruple ligne, je vis que c'était fini, et je criai à nos hommes de se rallier.... »

Telle fut cette affaire du 25 octobre, dans laquelle les Anglais ont fait des pertes cruelles, mais qui les a couverts de gloire aux yeux des deux armées. Sur 600 hommes d'infanterie légère engagés, il en revint 200; il y eut 9 officiers tués, 21 blessés et 4 manquant à l'appel. Le 17e lanciers avait été presque complétement anéanti. Les pertes des Turcs furent considérables. Les Russes entonnèrent dans Sébastopol un grand *Te Deum* pour ce qu'ils appelaient leur victoire; mais leur joie ne fut pas de longue durée. Le lendemain, 26, ils voulurent faire une attaque sur la droite du corps de siége anglais. 7 à 8,000 hommes, avec 8 pièces, se présentèrent du côté d'Inkermann. Sir Evans était prêt à les recevoir. Les Anglais les laissèrent approcher à trente pas de leur batterie. Ce qui eut lieu ensuite fut terrible. L'action ne dura que quelques instants. Les Russes s'enfuirent en laissant sur le terrain 900 morts ou blessés; les Anglais n'eurent que 50 morts et une centaine de blessés. Les Russes fuyaient en pleine déroute vers la ville; alors une batterie anglaise, renforcée de 2 pièces de 68, prit en flanc cette masse de fuyards et chacun de ses boulets y fit une épouvantable trouée.

Les troupes russes, sans cesse grossies par des renforts, harcelaient sur tous les points les alliés en combinant leurs attaques avec les sorties de la garnison. Plusieurs attaques furent dirigées par eux contre Eupatoria. Depuis le débarquement de l'armée française en Crimée, la ville d'Eupatoria fournissait à l'armée de terre et à la flotte de grandes ressources; il était donc d'un véritable intérêt de conserver cette place. Eupatoria, plus connue sous le nom de Kozloff, est une ville du littoral occidental de la Crimée, et à gauche dans une baie largement échancrée qui porte le même nom. C'est, dans toute l'acception du terme, une ville turque. La plupart des rues sont étroites, salles et tortueuses; les maisons sont basses, en briques et en clayonnage, et n'ont d'ouvertures que sur des cours et des jardins.

Ses édifices se bornent à plusieurs bazars presque déserts, à quelques mosquées, une église orthodoxe, un palais du gouvernement. La ville est située sur un promontoire faisant saillie sur la mer. Elle était autrefois fortifiée, mais ses fortifications furent détruites par les Moscovites. Le voisinage d'Odessa porta un coup funeste au commerce d'Eupatoria, autrefois très-florissant; avant l'entrée des Russes dans la Crimée elle avait plus de 30,000 âmes; c'était, après Kaffa, la plu puissante cité de la presqu'île, et l'une des plus riches et des plus importantes places de la mer Noire. Le recensement fait en 1851 n'accuse plus que 8,200 âmes. La calle est magnifique. L'eau y est assez profonde jusqu'à un kilomètre du rivage, où le fond commence à décroître. A cette distance un homme peut gagner terre, n'ayant de l'eau que jusqu'à la ceinture. La ville était occupée par les Français sous les ordres du commandant Osmont, du corps d'état-major, et par les Anglais commandés par le capitaine de vaisseau Brock. Il y avait aussi quelques troupes turques. Des fortifications élevées à la hâte avaient fait de la ville un poste de campagne. Le 11 octobre, les Russes l'attaquèrent pour la première fois et furent repoussés. Le lendemain ils revinrent à la charge. Une division entière de cavalerie, composée d'un régiment de dragons, un régiment de lanciers et 4 régiments de cosaques réguliers, avec 4 pièces d'artillerie, vint se déployer à peu de distance de la ville, et l'artillerie, se mettant en batterie, commença une vive canonnade contre les ouvrages de défense. Ce fut contre la partie de l'enceinte défendue par les Français que fut dirigée l'attaque. Pour tenir tête à des forces aussi considérables, le commandant Osmont n'avait que deux compagnies du régiment d'infanterie de marine et la compagnie de débarquement de *l'Iéna*, venues pour renforcer la garnison avec 2 obusiers de montagne. Mais ces intrépides soldats ne se laissèrent ébranler ni par le feu de l'artillerie, ni par le nombre des ennemis couvrant toutes les hauteurs environnantes. Répondant à l'ennemi par des coups bien dirigés, protégés ensuite par une pièce anglaise qui vint jusque dans les moulins voisins de la ville pour contre-battre les pièces russes, ils arrêtèrent la marche des assaillants et les forcèrent à battre en retraite. Ainsi, par leur bonne contenance, quelques hommes résolus parvinrent à contraindre toute une division ennemie, armée d'artillerie, à renoncer à l'attaque d'une ville presque ouverte et protégée seulement par quelques ouvrages faits à la hâte.

Le 5, de grand matin, une armée russe, forte d'environ 40,000 hommes, dont 30,000 étaient des renforts arrivés la veille, sous le commandement du général Dannenberg et des grands-ducs Michel et Alexandre, profitant d'un brouillard des plus intenses, se porta à Inkermann sur les extrêmes limites anglaises et les attaqua avec vigueur.

Le général Cathcart réunit environ 8,000 hommes, qu'il opposa aux Russes, et depuis plus de deux heures cette poignée de braves luttait avec la plus héroïque intrépidité contre une armée si supérieure en nombre, lorsque des troupes françaises arrivèrent en toute hâte, et se joignant, dans un admirable élan de fraternisation, aux Anglais, opposèrent à l'ennemi un corps de 3,000 hommes environ, qui chargèrent, un contre cinq, les masses russes, et les repoussèrent avec la plus irrésistible impétuosité.

La brigade Monet arriva bientôt après, et son arrivée acheva la déroute des Russes, qui se retirèrent en désordre vers quatre heures de l'après-midi.

Pendant cet engagement, 8,000 hommes de la garnison de Sébastopol faisaient une sortie et attaquaient quelques compagnies de soutien des lignes françaises, qui ne se trouvaient plus alors qu'à 100 mètres de la place.

Le général de Lourmel se porta aussitôt, avec quelques bataillons, au secours de ces compagnies qui soutenaient avec intrépidité l'attaque, repoussa les Russes, et, les mettant en fuite, les poursuivit jusqu'à vingt pas du bastion de la Quarantaine.

Là une blessure mortelle le força à s'arrêter, et les Russes purent se réfugier dans la place.

Dans ces deux affaires, les Russes ont eu, entre tués et blessés, plus de 15,000 hommes hors de combat. Parmi les morts était le général Seymonoff. Les pertes des armées alliées s'élevèrent à environ 3,000 hommes, entre tués et blessés.

Les généraux anglais Georges Cathcart, Strangways et Goddie périrent sur le champ de bataille; les généraux Brown, Bentink, Bullan et Forens, furent blessés. Les alliés eurent 15 canons démontés,

# XVII

Suites des batailles de Balaclava et d'Inkermann. — Bataille d'Indjedéré, en Asie. — Tempête du 14 novembre. — Perte de vaisseaux anglais et français. — Traité d'alliance entre l'Autriche, l'Angleterre et la France. — Hivernage des troupes alliées.

La bataille d'Inkermann et les conséquences graves qu'un succès de l'armée russe pouvait avoir pour le siége de Sébastopol méritent de sérieuses réflexions. Il ne s'agissait de rien moins pour les Russes que de faire lever de vive force le siége de Sébastopol : tel était l'ordre formel du czar, et ce plan fut au moment de réussir. Les Anglais, au nombre de 8,000 seulement pendant les premières heures, se sacrifièrent héroïquement au salut de la grande opération du siége, et les bataillons français accourus bientôt sur le théâtre du carnage décidèrent par leur fougueux élan la victoire que préparait l'admirable solidité des troupes anglaises. La combinaison des qualités particulières aux soldats de l'une et de l'autre nation, la noble émulation et la parfaite fraternité d'armes qui règnent entre eux paraissaient les avoir rendus invincibles.

Les généraux Menschikoff et Dannenberg, accompagnés des deux jeunes grands-ducs, faisaient avancer leurs épaisses colonnes par l'étroite vallée de la Tchernaïa, contre la droite des Anglais, à la petite pointe du jour et à la faveur d'un brouillard pluvieux. Le camp anglais s'appuie à une hauteur qui devenait la clef de la position. Si les Russes parvenaient à s'en emparer, ils descendaient comme un torrent sur le terrain du siége, coupaient les communications de l'armée assiégeante avec Balaclava, et prenaient à revers la ligne de circonvallation, pendant que le général Liprandi, pénétrant par la route de Balaclava, faisait sa jonction avec le reste de l'armée russe, entre cette ligne et celle des tranchées. Si cette grande et habile manœuvre réussissait, l'armée combinée, attaquée à dos, était forcée d'abandonner ses travaux de siége et de se faire jour au travers de l'armée ennemie pour regagner les deux ports de dépôt, Balaclava et la baie de Kamieh. Dès lors, chacune des deux armées alliées pouvait se trouver acculée à la mer.

Tel était le plan d'opération des Russes, comme ils en sont convenus eux-mêmes depuis, plan un peu ambitieux peut-être, mais savamment concerté à Saint-Pétersbourg, et, dit-on, par l'empereur Nicolas lui-même, qui envoyait deux de ses fils en Crimée pour en assurer l'exécution par tous les moyens imaginables.

Nous disions que le plan russe fut sur le point de réussir et qu'il se serait développé rapidement avec des conséquences désastreuses pour l'armée assiégeante sans la ténacité opiniâtre des troupes anglaises. Mais une faute avait été commise dans cette armée. Les ingénieurs anglais ou l'état-major avaient négligé de fortifier convenablement la hauteur qui couvre leur droite; il n'y avait là qu'une petite redoute pour deux canons seulement, et d'un relief insuffisant pour mettre une grand'garde à l'abri de l'escalade. Cette hauteur fut occupée facilement et dès le principe de l'action par les Russes.

Quelques mots sur la topographie du terrain feront comprendre comment l'occupation de cette hauteur a compromit cruellement les braves troupes anglaises et toute l'opération du siége pendant deux grandes heures, car les heures sont longues sous les balles et la mitraille. Devant la droite des Anglais s'étendait le marécage de la Tchernaïa; leur droite était dominée par la hauteur dont nous parlons. A la suite de cette hauteur jusqu'auprès de Balaclava règne une ligne de monticules d'un escarpement inaccessible où étaient établies les redoutes et les autres fortifications de campagne destinées à couvrir le siége du côté de l'ennemi, et où campaient les deux divisions d'observation. Sur toute cette ligne, la hauteur du camp anglais était la seule accessible et surtout la seule où l'ennemi pût amener du canon.

Or elle n'était défendue sur son plateau que par une étroite redoute, avons-nous dit, redoute inachevée, insuffisante, dépourvue même de banquettes pour faire la fusillade par-dessus le parapet, de sorte que les Russes, quand ils vinrent l'attaquer, pouvaient se tenir en dehors contre l'épaulement, sans avoir un seul coup de fusil à craindre. Une fois maîtres de cette redoute impossible à défendre, les Russes y montèrent une nombreuse artillerie qui foudroya à volonté le camp anglais situé au bas, pendant que des colonnes serrées descendaient avec impétuosité jusque sur ce même camp. C'est alors que 8,000 Anglais soutinrent avec un courage désespéré, ou, pour mieux dire, avec une solidité inébranlable les assauts terribles et redoublés des masses russes que secondait une artillerie formidable. Après deux heures de cette lutte gigantesque, les Français, appelés des extrémités de la ligne, parurent à leur tour sur le flanc des Russes, et les chargèrent à la baïonnette, pendant que les Anglais les chargèrent de même avec la plus grande vigueur. La hauteur et sa redoute étaient en-

suite attaquées par les alliés, énergiquement défendues par les Russes, prises et reprises trois fois, et reconquises enfin tout à fait.

En même temps que ces sanglants épisodes avaient lieu à l'extrême droite, la garnison exécutait contre l'extrême gauche des tranchées occupées par les Français une sortie très-vigoureuse qui fut repoussée d'une manière brillante par le brave de Lourmel, ce jeune général d'un si grand avenir, dont l'armée pleure aujourd'hui la mort. Cette sortie, combinée avec l'attaque de la droite, montre bien le plan des généraux russes. S'ils avaient pu passer sur le corps des Anglais et déborder ainsi en arrière des tranchées, il eût fallu évacuer la ligne des travaux et abandonner le matériel de siége. La gauche, voyant la droite en retraite, eût été contrainte de se retirer devant la sortie, tout en combattant. Liprandi venait alors se joindre au gros de l'armée russe sur ce terrain, comme nous l'avons dit plus haut.

Il n'y a pas lieu de penser toutefois que les Russes auraient pu accomplir leur projet de nous refouler sur la côte. L'armée combinée aurait pris position sur les grands coteaux qui s'élèvent en arrière des tranchées et où campaient les troupes françaises; là on eût disputé la bataille. Mais les travaux et le matériel de siége étaient forcément abandonnés pour le moment. Aussitôt la place faisait sortir plusieurs milliers de travailleurs tout prêts, armés de pelles et de pioches, qui auraient comblé les tranchées, démoli les batteries, et rasé en quelques heures le travail de vingt-deux jours.

Grâce à l'énergie des Anglais et à l'impétuosité des Français, une bataille qui pouvait embrasser un vaste terrain a été contenue, concentrée sur les pentes et le sommet d'une hauteur où les forces russes ne pouvaient se déployer, mais où le poids et l'impulsion de leurs masses compactes pouvaient sembler irrésistibles à des troupes moins vaillantes que les alliés. Dans les luttes corps à corps qui s'engagèrent à ce moment, il fallut en quelque sorte démolir homme par homme ces colonnes massives pour y faire brèche, les rompre et les forcer à la retraite. Les soldats russes se battirent aussi très-bien, mais, à vrai dire, passivement et sans intelligence. C'est ce dont conviennent eux-mêmes les officiers russes prisonniers. Les généraux russes et une partie des officiers entendent la guerre et la font très-bien; mais leurs soldats n'ont pas la mobilité, la rapide intelligence et l'élan des nôtres. Les généraux russes, pour suppléer à ce qui manque de ce côté à leurs soldats, font la guerre à coups d'hommes; ils les sacrifient par milliers, comme on l'a vu à Silistrie et à Inkermann. Un ordre impératif leur parvient de prendre Silistrie, de rejeter les Anglais et les Français dans la mer : dès lors les généraux russes ne ménagent rien, car la faveur du maître est tout à leurs yeux, et il leur faut le succès à tout prix.

Mais les attaques redoublées, le courage et tous les efforts des soldats russes à Silistrie et à Inkermann échouèrent malgré les généraux, malgré les deux princes, qui repartirent pour Odessa après avoir assisté à une sanglante défaite. Les forces déployées par les Russes dans la bataille ont été évaluées à environ 70,000 hommes, en y comprenant la division Liprandi qui menaçait la ligne de Balaclava, et la sortie exécutée par la garnison de Sébastopol sur la gauche des travaux. Il est avéré également que 18,000 hommes seulement de l'armée alliée se sont trouvés engagés contre les masses de l'ennemi, 15,000 Anglais et Français à la droite, et 3,000 Français à la gauche.

La perte des Russes a été évaluée au chiffre énorme de 15,000 hommes, ce qui paraîtrait incroyable sans la preuve que l'on a pu en acquérir par les 5,000 morts comptés et enterrés sur le champ de bataille par les alliés, ce chiffre comportant au moins 10,000 blessés. Les Russes firent d'abord retraite en bon ordre et avec lenteur, emmenant toute leur artillerie, s'arrêtant souvent pour faire front et protégés par leurs batteries mobiles. Mais à partir des derniers mamelons jusqu'au pont de la Tchernaïa, qu'il fallait traverser, ils trouvèrent sur un terrain découvert, en prise à la mousqueterie de nos hommes, qui avaient gravi un mamelon à leur suite, et foudroyés par six batteries anglaises et françaises (36 pièces ou obusiers) vomissant la mort sur ces masses entassées dans un étroit espace. C'est là que les Russes perdirent le plus de monde. Leur retraite alors devint tumultueuse et désordonnée aux abords du pont. Outre le feu très-vif de mitraille et de mousqueterie qui les décimait cruellement, les queues de leurs colonnes désunies furent chargées sur la fin par les chasseurs d'Afrique, sabrant les traînards. Toutes ces circonstances expliquent les pertes énormes attribuées à l'ennemi.

Aussi depuis cette bataille les généraux russes ne voulaient plus rien hasarder contre une armée qui avait si bien constaté sa supériorité militaire, malgré son infériorité numérique.

Le journal des *Débats*, qui a fourni ces renseignements sur l'ensemble de la bataille, d'après les journaux anglais, en a donné des détails avec leurs particularités et même tout leur pittoresque. Bien que ces narrations n'ajoutent rien aux faits principaux, le lecteur nous saura gré de lui faire connaître ces terribles scènes de fureur corps à corps, cette boucherie à la baïonnette, ainsi que les monceaux hideux de cadavres gisant par milliers sur une terre sanglante. On se sent le cœur serré à de pareils tableaux. Mais que dire? c'est la guerre.

« Il avait plu presque sans interruption pendant la nuit, et le matin ne nous promettait pas la fin des averses qui étaient tombées pendant les vingt-

quatre heures précédentes. Au point du jour, un brouillard épais couronnait les hauteurs et couvrait la vallée d'Inkermann. Les grand'gardes et les sentinelles avancées étaient transpercées, leurs armes étaient humides, en dépit de toutes les précautions. Le brouillard et la pluie étaient si épais que l'on pouvait à peine voir à six pieds devant soi. A quatre heures du matin, on entendit les cloches des églises de Sébastopol qui sonnaient, mais on est si habitué à les entendre, qu'on n'y fit pas attention. Pendant la nuit cependant, un sergent de la division légère, qui était de service aux avant-postes, avait cru entendre comme un bruit de roues dans la vallée, comme si des voitures essayaient de gravir les hauteurs sur lesquelles il était lui-même posté. Il rendit compte du fait au major Bunbury; mais on supposa que le bruit qu'il avait entendu venait de chariots de munitions et d'arabas allant à Sébastopol par la route d'Inkermann.

« Personne n'imagina que des masses énormes de Russes essayaient à ce moment même d'escalader les hauteurs à pic qui dominent la vallée d'Inkermann, sur le flanc de la 2e division, que l'on n'avait pas encore songé à couvrir autrement. Tout était repos et sécurité. Quant aux troupes, endormies dans le camp, elles étaient bien loin de croire qu'un ennemi adroit et infatigable amenait en ce moment sur les hauteurs une artillerie formidable destinée à jouer sur les tentes aussitôt que les premiers rayons du jour permettraient de pointer les pièces.

« Il était un peu plus de cinq heures, ce matin, lorsque le brigadier-général Codrington visita, selon sa coutume, les gardes avancées de sa brigade de la division légère. On lui dit que tout allait bien, et le général eut un instant de conversation avec le capitaine Preytman, du 33e régiment, qui était de service, et dans laquelle il remarqua qu'il ne serait pas fort étonnant que les Russes profitassent de l'obscurité du matin pour attaquer notre position, en calculant comme ils le devaient faire sur les effets de la pluie qui devait naturellement engourdir notre vigilance et faire rater nos fusils Le brigadier, qui a fait toutes ses preuves en tant qu'officier brave, résolu et intelligent, tourna alors la tête de son cheval pour rentrer dans son camp. Il avait à peine fait quelques pas qu'un feu de mousqueterie assez vif éclata dans le fond de la vallée sur la gauche des grand'gardes de la division légère. C'était là que se tenaient les postes avancés de la 2e division.

« Le général se retourna aussitôt du côté dn feu, et, lorsqu'il eut reconnu d'où il venait, il se lança au galop pour aller réveiller lui-même sa division. Les Russes avançaient en force. Leurs grandes capotes grises les rendaient presque invisibles au milieu du brouillard, même à quelques pas de distance. Les sentinelles de la deuxième division avaient à peine signalé les masses d'infanterie qui avançaient, escaladant les hauteurs escarpées sur lesquelles nous étions établis, qu'un feu violent de mousqueterie les força à se replier, mais en défendant le terrain pas à pas et en soutenant leur feu aussi longtemps qu'il leur resta une cartouche pour répondre à l'ennemi. Les postes avancés de la division légère furent ensuite attaqués et obligés à leur tour de battre en retraite; il n'y avait plus à douter qu'une sortie très-considérable était dirigée sur la droite des positions occupées par les armées alliées, dans le but de les forcer à lever le siége, et, s'il était possible, de les rejeter dans la mer.

« En même temps que l'attaque commençait de ce côté, une démonstration était faite dans la vallée de Balaclava par l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie réunies, afin d'attirer sur ce point l'attention des Français campés sur les hauteurs qui le dominent; mais tout se borna à quelques coups de canon et de fusil qui ne produisirent aucun effet, et l'ennemi se contenta de déployer sa cavalerie en bataille soutenue par l'artillerie prête à attaquer les hauteurs et à couper la retraite à nos troupes si la grande attaque réussissait.

« Un télégraphe avait été placé sur les hauteurs d'Inkermann en rapport avec un autre qui occupait le sommet de la colline, centre des positions

russes dans la vallée de Balaclava : c'était par là qu'on devait annoncer notre défaite à la cavalerie; de semblables mesures avaient été prises du côté de Sébastopol pour encourager en temps opportun la garnison à faire une sortie générale sur tous nos ouvrages. Tout ce qui pouvait enchaîner la victoire à leurs aigles, si toutefois ils en ont, avait été mis en œuvre par les généraux russes.

« Le triste aspect de la matinée n'avait pas changé. Des averses de pluie tombaient à travers le brouillard et faisaient du terrain un marécage labouré par les boulets des Russes, qui, ayant sans doute calculé à l'avance la portée de leurs canons, tiraient avec la plus grande vivacité, mais aussi avec une certitude funeste à nos colonnes. Tandis que toute l'armée se mettait en mouvement, le duc de Cambridge ne restait pas en arrière et amenait en ligne la brigade des gardes, commandée par le brigadier Bentinck : tout ce qui lui restait en réalité de sa division, les Highlanders étant à Balaclava avec sir Colin Campbell. Ces magnifiques troupes s'élancèrent au front de bataille avec la plus admirable ardeur, à la droite de la 2e division, prenant position sur le sommet d'une élévation que de leur côté les Russes essayaient de gravir en masse et en aussi bon ordre que le terrain le permettait. La 3e division, commandée par sir Richard England, se forma en réserve, et une partie des régiments qui la composent, le 50e, le 28e et le 4e étaient engagés avec l'ennemi avant la fin de la bataille.

« Alors commença une des plus sanglantes mêlées qu'on ait vues depuis que le fléau de la guerre est déchaîné sur le monde. Des écrivains militaires ont mis en doute qu'aucune troupe ait jamais reçu une charge à la baïonnette; mais dans cette journée, la baïonnette a été souvent la seule arme employée. Nous avons aimé à nous persuader qu'aucun ennemi ne ferait face sans fléchir au soldat anglais faisant usage de son arme favorite, et qu'à Maïda seulement l'ennemi avait osé croiser la baïonnette avec lui : mais à la bataille d'Inkermann nous n'avons pas seulement fait des charges inutiles, nous n'avons pas seulement vu des chocs désespérés entre des masses d'hommes luttant avec la baïonnette, nous avons encore été obligés de résister baïonnette à baïonnette à des masses d'infanterie russe qui revenaient sans cesse à la charge et qui s'élançaient sur nos bataillons avec la fureur et la résolution la plus incroyable. La bataille d'Inkermann défie toute description. Ç'a été une série d'actes d'héroïsme terribles, de combats corps à corps, de ralliements découragés, d'attaques désespérées dans des ravins, dans des vallées, dans des broussailles, dans des trous cachés aux yeux des humains et d'où les vainqueurs, Russes ou Anglais, ne sortaient que pour se lancer de nouveau dans la mêlée, jusqu'au moment où notre ancienne supériorité si vigoureusement assaillie brilla d'un nouvel éclat par une nouvelle victoire. jusqu'au moment où les bataillons du czar cédèrent devant notre solide courage et le chevaleresque élan des Français. Personne, en quelque endroit qu'il eût été placé, n'aurait pu voir même une faible partie des épisodes de cette glorieuse journée, car les vapeurs de l'atmosphère, les brouillards et la pluie obscurcissaient si profondément le ciel sur le point où la lutte s'est livrée, qu'il était impossible de rien discerner à quelques pas de soi. De plus, l'aspect irrégulier du sol, la pente rapide de la montagne du côté d'Inkermann, là où le combat a été le plus terrible, auraient empêché, même dans les circonstances les plus favorables, de voir plus que quelques détails insignifiants de l'horrible tragédie qui se jouait dans la vallée.

« A six heures, le quartier général était éveillé par des décharges répétées de mousqueterie sur la droite et par le bruit du canon. Lord Raglan recevait presque en même temps la nouvelle que l'ennemi avançait en force, et quelques minutes après sept heures il partait pour le champ de bataille, suivi de son état-major et accompagné de sir J. Burgoyne, du brigadier-général Strangways et de quelques aides de camp. Comme ils approchaient du lieu de l'action, l'augmentation du volume des sons qui parvenaient jusqu'à eux, le bruit incessant du canon, des carabines et de la mousque-

terie, leur annonçaient que le combat éclatait dans toute sa fureur. Les obus des Russes, lancés avec une grande précision, éclataient en si grand nombre au milieu de nos troupes, qu'on eût dit de continuelles décharges d'artillerie, et leurs éclats allaient répandant la mort de tous les côtés. Une des premières choses que firent les Russes lorsqu'une éclaircie de brouillard leur permit de voir le camp de la 2e division, ce fut d'ouvrir sur les tentes un feu violent d'obus et de boulets, et l'on vit les tentes disparaître les unes après les autres, emportées par les explosions, déchirées en mille pièces, livrées aux vents du ciel, tandis que les hommes restés au camp et les malheureux chevaux attachés à des piquets dans nos lignes étaient ou tués ou mutilés. Le colonel Gambier avait reçu dès les premiers moments l'ordre de mettre en batterie sur une élévation du terrain deux pièces de 18 et de répondre avec elles au feu de l'ennemi que nos pièces légères ne réussissaient pas à atteindre. Tandis qu'il s'acquittait de cet ordre, en compagnie du capitaine Daguilar, il fut blessé et obligé de se retirer du feu.

« Le lieutenant-colonel Dickson prit alors sa place, et la conduite de cet officier, en dirigeant le feu de ces deux pièces, qui contribuèrent puissamment à décider du sort de la journée, lui a mérité l'admiration de l'armée. Mais déjà, avant que ces pièces fussent en position, l'ennemi et nous nous avions perdu beaucoup de monde. Les généraux ne pouvaient voir où ils allaient, et ils ne savaient pas où était l'ennemi ni d'où il venait, ni sur quel point il se dirigeait. Au milieu de l'obscurité du brouillard et de la pluie, il leur fallait conduire les soldats à travers des broussailles, des bouquets d'arbustes épineux qui rompaient nos rangs, qui faisaient jurer les soldats, et à chaque pas tombait un cadavre, ou un homme blessé par un ennemi dont la position n'était reconnaissable qu'aux éclairs de sa mousqueterie, ou à la direction des balles et des obus qu'il nous envoyait.

« Sir George Cathcart voyant ses hommes mis en désordre par le feu d'une colonne d'infanterie russe qui débordait sa position, tandis que des fractions des divers régiments qui composaient sa division soutenaient à grand'peine un combat inégal contre des forces supérieures, s'élança à cheval dans le ravin où ses soldats étaient engagés pour les rallier. Il reconnut alors que les Russes étaient les maîtres d'une hauteur située en arrière du flanc de sa division ; mais son indomptable courage ne se troubla pas. Il s'élança à la tête de ses soldats, les encourageant du geste et de la voix, et comme un cri s'élevait pour annoncer que les munitions commençaient à manquer : « Eh bien ! dit-il avec le plus grand sang-froid du monde, n'avez-vous pas vos baïonnettes? » Il conduisait ainsi ses soldats lorsqu'on lui fit remarquer qu'un fort détachement avait gagné le sommet d'une hauteur placée sur la droite et en arrière de sa division ; mais il était impossible de savoir si c'étaient des amis ou des ennemis. Au même moment une décharge meurtrière vint résoudre le problème. Néanmoins il avançait toujours, encourageant son monde de la voix, et déjà il en avait conduit une partie à l'abri d'une élévation du terrain, lorsqu'une nouvelle décharge le fit tomber de son cheval auprès de la colonne russe. Les nôtres eurent à se frayer un chemin à travers une mer d'ennemis et firent d'effroyables pertes. Ils étaient entourés, assaillis de tous les côtés à coups de baïonnette ; cependant ils parvinrent à s'ouvrir un chemin jusque sur la hauteur, au milieu d'un monceau de cadavres, mais en perdant eux-mêmes près de 500 hommes. Le corps de sir George Cathcart a été retrouvé depuis avec une balle dans la tête et trois coups de baïonnette dans le corps.

« Dans cette lutte, où les Russes se sont conduits avec la plus hideuse barbarie, où ils achevaient à coups de baïonnette les blessés tombés sur le champ de bataille, le colonel Swyney, du 63e, le lieutenant Dowling, du 20e, le major Wynne, le brigadier Goldie et une foule d'autres braves officiers trouvèrent la mort. Sur la droite le combat était également incertain et également meurtrier. Dans la division légère, le 88e s'avança si loin, qu'il était entouré et mis en désordre lorsque quatre compagnies du 77e, commandées par le major Straton, chargèrent les Russes, rompirent les rangs ennemis

et dégagèrent leurs camarades. Dès le commencement de l'action il était évident que les Russes avaient reçu l'ordre de tirer sur les officiers montés. Sir George Brown fut frappé d'une balle qui lui traversa le bras et vint mourir sur une côte. J'ai vu avec douleur sa mâle et pâle figure qui ne voulait trahir aucune émotion, tandis que nous le portions dans une litière. ses cheveux blancs flottant au vent; je sentais que l'armée venait de perdre, pour quelque temps au moins, les services d'un brave soldat.

« Plus loin sur la droite, une mêlée, qui n'a peut-être jamais eu de pareille, s'était engagée entre les gardes et d'épaisses colonnes d'infanterie russe, cinq fois plus nombreuses peut-être que leurs adversaires. Les garde les avaient chargées et chassées devant eux lorsqu'ils s'aperçurent que le Russes les avaient débordés; pour comble de malheur, on manquait de munitions, et l'on ne savait pas alors si les gens qu'on voyait sur les derrière étaient amis ou ennemis. Les gardes n'étaient soutenus par personne, il n'avaient pas de réserve; ils se battaient à la baïonnette contre l'ennemi qu leur disputait le terrain pied à pied, lorsque tout à coup une autre colonne russe montra sa tête loin derrière eux sur leur droite. Au même instant un feu terrible de mitraille, accompagné de décharges de mousqueterie, décime leurs rangs. Du coup ils furent mis en désordre; ils avaient perdu douze officiers tués sur le champ de bataille; ils étaient réduits de moitié; ils se retiraient en suivant le fond du ravin, mais bientôt ils furent renforcés et firent payer cher leurs pertes à l ennemi. Les Français étaient arrivés sur le terrain vers dix heures et avaient pris l'ennemi en flanc.

« Les Russes commencèrent à battre en retraite vers dix heures quarante minutes, ayant perdu environ 9,000 hommes tués ou blessés

« Cependant la 2e division, qui occupait le centre de notre ligne de bataille, était serrée de très-près Le 41e régiment surtout avait été exposé à un feu terrible, et le 95e avait essuyé des décharges de mitraille et de mousqueterie si violentes qu'à deux heures il ne comptait plus que 64 hommes dans les rangs. De fait, toute la division rassemblée par le major Eman après la bataille ne se composait pas de plus de 300 hommes. Les régiments n'avaient pas porté leurs drapeaux au feu, néanmoins les officiers étaient frappés partout où ils se montraient, et il n'était pas besoin des drapeaux pour indiquer à l'ennemi le lieu où l'on pouvait les rencontrer. On m'a assuré cependant qu'un régiment avait apporté son drapeau sur le champ de bataille. Dans une si sanglante mêlée il y a eu certainement quelques désordres parmi les nôtres, mais il n'en pouvait être autrement. Quelques-uns ont montré un trop vif désir de s'éloigner du feu sous le prétexte de porter les blessés aux ambulances ; c'est d'ailleurs très-positivement interdit par les règlements militaires. Un officier a été tué lorsqu'il courait après un certain nombre de ses hommes pour les empêcher de quitter le lieu du combat. J'ai vu moi-même à diverses reprises six et huit hommes porter une litière dans laquelle il n'y avait qu'un blessé. Du reste, nos ambulances furent de très-bonne heure remplies de blessés, et avant neuf heures elles évacuaient sur les camps des charges d'hommes tout couverts de sang.

« Vers neuf heures et demie, lord Raglan et son état-major avaient pris position sur une éminence, dans le vain espoir de pouvoir juger de là la bataille qui se livrait à leurs pieds; c'est là que le général Strangways fut blessé mortellement. Un obus vint éclater au milieu du groupe, dans le ventre du cheval du capitaine Somerset; un des éclats alla tuer le cheval du capitaine Gordon et ensuite fracasser la jambe du général Strangways ; elle ne tenait plus au tronc que par un lambeau de chair. La figure du vieux général resta impassible, il dit seulement à voix basse et d'un ton calme « Qui est-ce qui sera assez bon pour m'aider à descendre de cheval? » On lui rendit ce triste service, et on le porta à l'ambulance; mais le vieux héros n'avait pas assez de force pour supporter une opération ; moins de deux heures après, il avait rendu l'âme, laissant derrière lui des souvenirs qui seront toujours chers à l'armée.

« Le combat engagé autour de la batterie dont j'ai parlé au commencement de cette lettre fut des plus sanglants. Il se trouva qu'il n'y avait pas de banquettes dans cette batterie et que les hommes qui étaient chargés de la défendre ne pouvaient pas y faire le coup de fusil avec l'ennemi. Les Russes lancèrent contre elle colonnes sur colonnes. Dès que l'une était rompue et rejetée en désordre, une autre la remplaçait. Pendant trois longues heures, 8.500 Anglais ont combattu contre un ennemi quatre fois supérieur en nombre. Aussi ne faut-il pas s'étonner s'ils durent quelquefois plier, mais ce ne fut que pour retourner à la charge. On ne saurait trop louer l'admirable dévouement des officiers qui savaient que les coups de l'ennemi s'adressaient spécialement à eux. A un certain moment, dans l'obscurité du matin, les Russes avancèrent jusque sur les canons des batteries commandées par les capitaines Wodehouse et Turner. Ne sachant à qui ils avaient affaire, nos canonniers hésitaient à tirer. Les Russes, les chargeant au pas de course, emportèrent tout devant eux, chassant les canonniers ou les tuant à coups de baïonnette et réussissant à enclouer plusieurs pièces. De là leurs colonnes gravissaient la hauteur, et pendant quelques instants le succès de la journée était compromis; mais les brigades Adams et Pennefather, soutenues par les gardes et par la 2e division, tout réduits qu'étaient ces corps, parvinrent à reprendre la position par des charges désespérées. Les décharges de la mousqueterie, le cliquetis de l'acier, le bruit du canon étaient étourdissants: les Russes hurlaient comme des démons. Ils avançaient, faisaient halte, reprenaient leur mouvement, recevaient et rendaient un feu terrible; mais la carabine Minié est la reine des armes, Inkermann l'a prouvé. Les régiments de la 4e division et les soldats de marine, armés du vieux fusil de munition *(old brown bess)*, ne produisaient rien sur les masses épaisses des Russes, tandis que les décharges des troupes armées de carabines couchaient les rangs par terre comme l'épée de l'ange exterminateur; ls tombaient comme les feuilles d'automne au souffle du vent du nord.

« Vers dix heures, un corps d'infanterie française se montra sur notre droite, nouvelle heureuse pour nos régiments accablés. Les zouaves arrivaient au pas de charge. L'artillerie française avait déjà ouvert un feu meurtrier sur l'aile droite des Russes. Trois bataillons des chasseurs d'Orléans accouraient, la figure animée d'un feu martial; ils étaient suivis d'un bataillon des tirailleurs algériens. Leurs clairons dominaient le tumulte de la bataille, et lorsque nous vîmes leur vive attaque sur le flanc de l'ennemi, nous sûmes que la victoire était à nous. Attaqués de front par les nôtres, rompus sur plusieurs points par l'impétuosité de nos charges, pris sur leur flanc par l'infanterie française, les Russes commencèrent à battre en retraite, et à midi ils étaient rejetés en désordre dans le fond de la vallée, où c'eût été folie de les poursuivre, car les routes étaient toutes couvertes par leur artillerie. Ils laissaient des monceaux de morts derrière eux. Longtemps avant qu'ils fussent en déroute, les chasseurs à cheval d'Afrique avaient fourni contre eux plusieurs charges des plus brillantes sur le terrain le plus difficile; l'ennemi avait perdu beaucoup de monde sous le sabre de ces intrépides cavaliers, et le résultat de cette foudroyante attaque soutenue par nos troupes avait été de nous rendre nos canons, encloués seulement avec des chevilles de bois, et qu'en très-peu de temps on avait remis en état de recommencer le feu. Notre cavalerie, le reste de la brigade légère, si maltraitée au combat du 25 octobre, avait été aussi remise en position, mais elle était trop faible pour rien entreprendre, et pendant qu'on la rangeait en bataille, elle perdit encore quelques hommes et plusieurs chevaux. Un officier, le cornette Cleveland, fut frappé d'un éclat d'obus dans le côté, et depuis il est mort. Avec les débris du 17e lanciers, il ne reste plus aujourd'hui que deux officiers, le capitaine Morgan et le cornette Wombwell.

« A midi, la bataille d'Inkermann paraissait être gagnée; mais le ciel, qui depuis une heure s'était éclairci, commença à s'obscurcir de nouveau; le brouillard et la pluie recommencèrent. Nous ne pouvions pas poursuivre l'ennemi, qui se retirait sous la protection de son artillerie, et nous nous

contentions d'occuper le champ de bataille si chèrement gagné, lorsque les Russes, se trompant sur notre inaction, firent un retour offensif, revinrent avec leurs canons et rouvrirent sur nous un feu terrible.

« Alors le général Canrobert, qui depuis le matin n'avait pas quitté lord Raglan, donna l'ordre aux Français d'avancer et d'attaquer l'ennemi sur son flanc droit. Dans le mouvement que firent les Français, le général Canrobert fut admirablement servi par le général Bosquet, dont le dévouement est au-dessus de tout éloge. Dans son ardeur il avait laissé toute son escorte bien loin derrière lui. Le général Canrobert a été légèrement blessé, mais son entourage a été très-éprouvé. Cette nouvelle attaque a été si parfaitement exécutée que les Russes se retirèrent cette fois pour ne plus revenir, mais toujours couverts par leur formidable artillerie.

« Les Russes, vers dix heures, avaient fait une sortie sur les travaux de siége des Français et traversé deux parallèles avant qu'on pût les arrêter ; mais ils furent ensuite ramenés avec de très-grandes pertes, et en se retirant ils firent sauter quelques mines dans l'intérieur du bastion du Mât, craignant évidemment que les Français ne tentassent d'entrer pêle-mêle avec eux dans la place en les poursuivant.

Croirait-on qu'au milieu de ces combats sanglants, de ces luttes acharnées, il y a place aussi pour des épisodes presque plaisants ? Les zouaves se distinguent entre tous nos soldats par une manie étrange dont on ne connaît pas l'origine. Ils ont une espèce de ménagerie. Celui-ci a un chat, celui-là un chien, mais ce sont les chats qui dominent. Ces animaux domestiques, qui ne peuvent demeurer ordinairement que dans la maison dont ils connaissent de longue date tous les coins et recoins, passent leur vie sur le havresac des zouaves, qui montent la garde avec leurs chats, qui manœuvrent avec leurs chats et qui combattent avec eux. Familiarisés avec les soubresauts de leur maison sans cesse vacillante, ces chats exécutent aussi tranquillement leur *ronron* au milieu du bruit du canon et des décharges de la mousqueterie que s'ils étaient couchés sur un tapis devant le foyer brûlant d'un salon. L'intimité qui existe entre ces animaux et les zouaves est, à ce qu'il paraît, un grand sujet d'étonnement pour les prisonniers russes. La première pensée qui leur vient en voyant ces chats couchés sur les havresacs, c'est que les zouaves veulent se réserver des vivres frais et manger un jour ou l'autre leurs amis en gibelotte.

Parmi les relations fournies par des officiers français sur les évènements qui ont précédé et suivi le 5 novembre, celles qui suivent sont également propres à résumer la situation :

« Le 5 novembre, dès le point du jour, une vive canonnade se fit entendre du côté des positions anglaises. A la faveur de l'obscurité et du brouillard, l'armée russe, traversant le pont d'Inkermann, a gravi les pentes du plateau qui le domine, refoulé les avant-postes des Anglais, pénétré jusqu'à leur camp, que le canon et la fusillade ont ravagés d'une manière horrible.

« A la première nouvelle de cette attaque, le général en chef envoie au général Bosquet l'ordre de se porter avec sa division au secours de nos alliés,

et au prince Napoléon, dont la division faisait partie de l'armée de siége, l'ordre de diriger sans retard sur le théâtre de l'action la brigade de Monet et une batterie d'artillerie. Le général en chef prévient en même temps le général Forey des événements qui se passent à l'armée d'observation, et qui font prévoir une sortie de la place.

« En arrivant sur les positions anglaises, le général Bosquet trouve nos alliés pris, mais non effrayés de la soudaineté de l'attaque. Les divisions Cambridge et Cathcart ont pris un ordre de bataille qu'elles conservent sous un feu épouvantable, avec cette admirable ténacité qui fait la gloire de l'armée anglaise.

« Cependant la lutte trop inégale ne peut se prolonger longtemps ; la division Cambridge a éprouvé dee pertes énormes en reprenant à la baïonnette les redoutes enlevées par les Russes : le général Cathcart a été tué; un moment, le résultat de la journée a été l'objet des plus sinistres appréhensions. C'est alors que les bataillons français, accueillis par les hurrahs de nos alliés, se présentent devant les Russes, la division Bosquet et 40 pièces de canon en première ligne, la brigade de Monet et la cavalerie Morris en réserve.

« Pendant trois heures, les généraux Canrobert et Bosquet accomplissent en présence des deux armées des prodiges de valeur personnelle et d'opiniâtreté militaires. Les positions perdues sont reprises. Des régiments russes entiers, chargés à la baïonnette ou fusillés à bout portant, tourbillonnent et disparaissent. A midi, la marche de l'ennemi est arrêtée, et, bien qu'il tienne encore sur plusieurs points, la grandeur de ses pertes, l'élan et l'enthousiasme de nos troupes ne laissent guère de doute sur l'issue du combat. Cependant le général en chef envoie l'ordre au prince Napoléon de se diriger avec sa deuxième brigade et une batterie d'artillerie sur le lieu de l'action, dans le cas où le général Forey aurait repoussé la sortie des Russes, attendue depuis le matin, et se trouverait en mesure de couvrir le siége sans le concours de la 3e division détachée tout entière.

« C'est à huit heures du matin que cette sortie a eu lieu. Une colonne de 4,000 Russes, débouchant de la place, s'est jetée avec impétuosité sur un ouvrage de siége et a attaqué nos batteries de gauche. Nos lignes, défendues seulement par la garde de tranchée disséminée sur tout le long développement des parallèles, ont été envahies sus plusieurs points, malgré un combat corps à corps soutenu par quelques compagnie de la légion étrangère. C'est alors que le général Forey a porté la brigade du général de Lourmel en avant, pour dégager les batteries de gauche. Cet intrépide officier, non content de déloger les Russes et d'en faire un grand carnage dans les tranchées, les a poursuivis, l'épée dans les reins, presque sous le canon de la place. Atteint d'une blessure mortelle, il n'a donné le signal de la retraite qu'après avoir vu le pont-levis de la ville se lever derrière les derniers Russes qui ont pu échapper à sa poursuite. Pendant ce temps, le prince Napoléon, avec la brigade Sol et six pièces de canon, s'était avancé dans la direction des anciennes batteries, pour inquiéter et menacer le flanc gauche de la colonne russe.

« Le feu de la place, attiré sur les bataillons démasqués, venait de démontrer l'efficacité de cette diversion, quand l'ordre parvenait à S. A. I. de mener sa brigade sur le champ de bataille de droite, et de réunir la 2e division à la seconde ligne, derrière la division Bosquet.

« A une heure, ce mouvement a reçu son entière exécution. En ce moment, les Russes sont en pleine retraite, sous la protection de leur nombreuse artillerie. La nôtre, composée de deux batteries de la 2e division, d'une batterie de la 1re, de deux batteries de la réserve et de la batterie Laurreq, de la 3e division, écrase les colonnes russes pendant qu'elles regagnent le fond de la vallée et le pont d'Inkermann. C'est là qu'au milieu d'une confusion inexprimable et sous un feu terrible, les masses russes se divisent en deux colonnes, dont l'une regagne la ville en traversant le pont, et l'autre disparaît dans la gorge qui conduit sur les hauteurs du fort du Nord.

« Telle a été la glorieuse et sanglante journée d'Inkermann. La reconnaissance hautement exprimée par les Anglais nous permet de proclamer la grandeur des services que leur a rendus l'armée française. Lord Ragland, au nom de son pays, en a remercié avec émotion le général Canrobert.

« Les pertes ont été nombreuses dans les armées alliées : les Anglais ont eu 2.600 hommes hors de combat, trois généraux tués, quatre blessés. Au combat de la droite, la perte des Français s'élève à 900 hommes, supportée en totalité par la 2e division, bien que la 3e division et la cavalerie du général Morris aient eu quelques hommes emportés par le canon. A la gauche, la sortie des Russes nous a coûté 500 hommes tués ou blessés dans les bataillons de garde de tranchée et dans la brigade de Lourmel. Quant aux Russes, leurs pertes sont énormes. Les redoutes reprises, les ravins du plateau, le fond de la vallée et les abords du pont d'Inkermann présentent le plus horrible spectacle que puisse offrir un champ de bataille. Le terrain est littéralement couvert des cadavres et des blessés que les Russes ont abandonnés dans leur retraite. L'évaluation la moins élevée du nombre de leurs morts le porte au chiffre de 4,000.

« Malgré ce grand succès, de graves pensées se mêlent à la joie de la victoire. L'effort puissant tenté par les Russes est celui d'une armée nombreuse, aguerrie, animée par la présence de ses princes et résolue à une résistance extrême. Il n'est guère possible de penser à enlever la place en présence de forces si considérables et avant de les avoir anéanties ou dispersées. C'est une campagne qui va s'ouvrir contre le prince Menschikoff : Sébastopol en sera le prix.

« Dans un conseil de guerre tenu le 7 novembre, les généraux en chef ont décidé que l'assaut serait ajourné ; que les armées alliées resteraient dans leurs lignes et y attendraient les renforts amenés de France et d'Angleterre. Cette décision, commandée par la nécessité, conforme à toutes les règles de la guerre, fait entrer l'expédition de Crimée dans une nouvelle phase, qui n'aura peut-être son dénouement qu'au printemps prochain. La France et l'Angleterre apprendront sans découragement et sans vaine appréhension, comme il convient à deux grandes nations sûres d'elles-mêmes, de leurs immenses ressources, du courage de leurs soldats, de la capacité des deux illustres chefs qu'elles ont choisis. Elles sauront attendre sans impatience un succès qui, pour avoir été retardé et disputé, n'en sera que plus glorieux et plus complet

« Le prince Napoléon, alité presque constamment depuis quinze jours, n'a pu résister aux fatigues de la journée du 5, pendant laquelle il est resté onze heures à cheval, à la tête de sa division. Le 7, le général en chef lui a donné une permission de quelques jours pour aller à Constantinople rétablir une santé compromise par cette longue et pénible campagne.

On trouve aussi dans les relations anglaises quelques détails à ajouter à ce qu'on vient de lire :

Lorsque les Anglais, épuisés et décimés par leur résistance héroïque, aperçurent au loin les uniformes français, ils poussèrent de bruyantes acclamations auxquelles répondirent celles des troupes françaises. Le vieux général Brown, dans son enthousiasme, partit au galop au-devant des Français, et comme l'ordre de charger fut donné immédiatement, il se mit avec eux et chargea au premier rang

Il paraît que dans les premiers moments de confusion les Anglais tirèrent les uns sur les autres. Ils avaient été attaqués à l'improviste et avaient encore les grandes capotes grises dans lesquelles ils avaient dormi. Les Russes, de leur côté, étaient vêtus de la même manière.

# CAVALERIE.




Chasseurs.




Hussards.



Dragons conduisant des prisonniers russes.



Lanciers.

Les officiers anglais seuls, à cheval et avec leur uniforme rouge, servaient de point de mire à tous les coups de fusil. Aussi furent-ils tués en masse,

On a déja dit qu'on avait pris un officier russe qui encourageait ses hommes à achever les blessés. Après l'action, cet officier avait passé devant une cour martiale, et avait été condamné à être pendu. Mais lord Raglan, pour éviter des représailles, fit mettre cet homme en lieu de sûreté, et écrivit au général en chef russe pour lui demander si on voulait faire une guerre de sauvages et de cannibales (1). Quand le général Cathcart tomba mortellement frappé, plusieurs hommes se précipitèrent sur lui et le criblèrent de coups de baïonnette. Le colonel Seymour, qui était auprès de lui, était descendu de cheval pour le relever, lorsqu'il reçut une balle qui lui cassa la jambe. Il tomba et fut haché en pièces.

C'est dans la petite redoute construite par les Anglais, et dans laquelle il y avait deux embrasures pour des canons, qu'eut lieu la mêlée la plus sanglante. Le régiment des gardes, rejeté dehors quatre fois, quatre fois reprit sa position à la baïonnette. Il paraît que le carnage fait à l'Alma n'était rien en comparaison. Les cadavres étaient littéralement amoncelés les uns sur les autres. Il y eut un moment où les Russes, environnant de toutes parts le régiment massacré des gardes, et l'écrasant sous leurs masses sans cesse renouvelées, le crurent perdu, et alors, dit-on, ils poussèrent un rugissement qui fut entendu du reste de l'armée russe, et qui se prolongea sur toutes les colonnes pendant plusieurs minutes. Les gardes tombaient sans broncher et sans lâcher pied, mais ils allaient être écrasés par le seul poids de forces immensément supérieures.

« En ce moment, dit un correspondant anglais, nos braves gens virent apparaître sur le haut de la colline les couleurs bien connues des zouaves, et avant que l'ennemi eût eu le temps de se reconnaître, ces brillants soldats étaient au milieu. Puis, marchant au pas de charge, arriva une colonne d'infanterie française, et les Russes, déjà fatigués par la mêlée terrible qu'ils venaient de soutenir, reculèrent, et le feu des Français fit un formidable ravage dans leurs rangs. »

Au commencement de l'action, l'obscurité était telle, qu'on ne reconnaissait le point de l'attaque qu'à la lueur des canons. On ne savait de quel côté l'ennemi attaquerait, et pendant quelque temps les Anglais eurent à supporter le feu de l'artillerie sans bouger. Ils savaient que quand viendrait l'assaut, l'artillerie s'arrêterait et serait remplacée par la mousqueterie. Jusque-là ils restaient l'arme au bras,

(1) Malheureusement c'est ce qui eut lieu. L'officier russe fut pendu et en représailles les Russes firent crucifier un officier anglais prisonnier.

attendant le combat corps à corps. Il vint bientôt. Aussitôt qu'ils eurent distinctement aperçu la redoute, les Russes se précipitèrent dessus avec fureur. Les Anglais les attendaient de pied ferme, et ne firent feu qu'à la distance de quatre ou cinq pas. Environ 200 Russes tombèrent sous cette décharge meurtrière, mais les autres ne s'arrêtèrent pas; ils étaient 40 contre 1.

« Je dois déclarer, dit un correspondant, qu'il est impossible de se battre plus brillamment que ne l'ont fait ces Russes. Ils semblaient insensibles à toute autre crainte que celle d'une charge à la baïonnette. Quand ils en voyaient venir une, ils se rompaient. »

Dans la batterie occupée par les gardes, il y a eu une affreuse mêlée corps à corps. On n'avait pas le temps de recharger les fusils, et on se battait à la baïonnette et à coups de crosse. Chaque fois que les Russes étaient repoussés, ils laissaient des monceaux de morts, et c'était par-dessus des piles de cadavres qu'ils revenaient à l'assaut. La hauteur du parapet empêchait les Anglais de faire feu; les Russes s'en aperçurent et ils se masquèrent au pied même du mur. De là, ramassant les armes de leurs soldats morts et des pierres, ils les jetaient sur les défenseurs de la batterie, qui, de leur côté, répondaient avec les mêmes armes. Ce nouveau genre de combat dura pendant près de dix minutes. De temps en temps, les Russes livraient des assauts désespérés aux embrasures, mais là ils trouvaient un rempart de baïonnettes, et les embrasures finirent par être comblées par des cadavres accumulés.

« Le résultat, dit un correspondant, était encore douteux. L'ennemi recueillait toutes ses forces pour un assaut définitif, lorsque Canrobert arriva avec des zouaves, de l'infanterie et de l'artillerie, et commença une attaque terrible sur le flanc droit des Russes. De ce moment, la partie fut décidée. Et cependant, bien que sous le feu des Français les Russes tombassent littéralement par bataillons, ils ne trahirent aucun symptôme de désordre. Au contraire, ils se formèrent admirablement en ligne, changeant leur front pour recevoir l'attaque des Français, et étendant leur ligne pour reprendre l'assaut contre les Anglais. Mais à ce moment, sans ordres et sans garder de rangs, nos hommes se jetèrent sur eux avec furie en chargeant à la baïonnette. Ils les reçurent aussi à la baïonnette, et pendant cinq minutes, sept ou huit régiments se battirent avec frénésie dans une horrible mêlée. A la fin, l'ennemi plia et se retira, mais en ordre parfait. Les Français et les Anglais les poursuivaient, et l'artillerie vomissait sur eux des masses de fer. C'était un vrai carnage. Et pourtant ils se retiraient lentement, s'arrêtaient de temps en temps et faisaient des charges furieuses à la baïonnette. Leurs pertes à ce moment ont été énormes. »

Pour compléter enfin les documents relatifs à la bataille d'Inkermann, il nous reste à faire connaître les deux rapports suivants, adressés au ministre de la guerre par les généraux Forey et Bosquet commandant les troupes françaises dans l'affaire du 5 novembre

Devant Sébastopol, le 7 novembre 1854.

ARMÉE D'ORIENT. — *Corps de siége.*

Mon général,

J'ai l'honneur de vous rendre compte que, le 5 novembre, à 9 heures du matin, la gauche de nos attaques contre Sébastopol a été assaillie par une colonne russe, composée des quatre bataillons formant le régiment de Minsk, d'un bataillon du régiment de Wolhynsk, et d'une certaine quantité d'hommes de bonne volonté qui s'étaient mis à la suite. Cette colonne, forte de plus de 5,000 hommes, soutenue par une batterie d'artillerie, sortit par le bastion de la Quarantaine, et suivit le ravin situé à la gauche de nos lignes. Sa marche, favorisée par un épais brouillard, n'a pu être arrêtée tout d'abord; elle est tombée en force sur les batteries n^os^ 1 et 2, où elle est parvenue. Les servants de ces batteries ont été contraints de se retirer vers les bataillons du 39^e^ et du 19^e^ de ligne et sur quatre compagnies de la légion étrangère, chargées de la garde des tranchées. Ces bataillons ou fractions de bataillon ont dû aussi se reployer sous l'effort de la colonne russe; mais ils ont vivement repris l'offensive lorsque deux compagnies du 19^e^ bataillon de chasseurs en réserve au Clocheton, et quatre compagnies de la légion étrangère venant de la maison des Carrières, sont arrivées sur le lieu du combat.

Le général de la Motte-Rouge, qui occupait son poste de tranchée dans la 1^re^ parallèle, se porta rapidement, avec quelques compagnies du 20^e^ léger, sur les points attaqués. Lorsqu'il parvint aux batteries n^os^ 1 et 2, elles étaient déjà évacuées par l'ennemi, qui était rejeté sur le revers du ravin, à très-petite distance de la tranchée. A la voix du général, nos soldats franchirent la 1^re^ enceinte de défense avec ardeur, poursuivirent l'ennemi et le soumirent à un feu meurtrier; ils s'arrêtèrent à la hauteur de la maison dite *du Rivage,* prenant position derrière des murs, d'où ils continuèrent leur feu.

Pendant que ces événements se passaient, et au premier bruit de la fusillade, je montai à cheval et je pris les dispositions suivantes: j'ordonnai au général de Lourmel de se porter directement sur la maison brûlée, et au général d'Aurelle de marcher en avant de son front sur la route de Sébastopol qui longe la mer.

S. A. I. le prince Napoléon eut pour instructions de tenir sa division sous les armes, et elle s'avança jusqu'à la maison du Clocheton pour appuyer ma droite pendant que l'effort se faisait à gauche.

La division Levaillant, ayant pris la place des brigades de Lourmel et d'Aurelle au moment de leur départ, se porta en avant de leur front en colonnes serrées par brigade. Le général Levaillant se tenait de sa personne à 500 mètres au delà de cette ligne, pour juger du moment où son concours serait nécessaire.

Je me mis moi-même à la tête du 5ᵉ bataillon de chasseurs et de mon artillerie, et je suivis le ravin des Carrières, perpendiculaire à la route de Sébastopol, pour couper la retraite à l'ennemi dans le cas où il se serait avancé au delà des batteries nᵒˢ 1 et 2.

Telles sont les dispositions générales que je pris pour me mettre en mesure de parer à tout événement du côté du corps de siége. J'étais vivement attaqué, j'entendais le feu dans la direction d'Inkermann, je savais que vous y étiez fortement engagé; mais, ne pouvant juger de quel côté se ferait le plus violent effort, je devais m'avancer au combat avec mes premières lignes, soutenues par toutes mes réserves.

La brigade de Lourmel, conduite avec une ardeur indicible par son chef, culbuta en avant d'elle l'ennemi aussitôt qu'elle se trouva en sa présence. Deux bataillons du 26ᵉ de ligne poursuivirent avec acharnement les Russes, qui se retirèrent en désordre. Ce fut alors que le général de la Motte-Rouge, voyant arriver le général de Lourmel à la hauteur de la baie de la Quarantaine, où il était en position, le suivit dans son mouvement offensif. Nos troupes, stimulées par l'ardeur du succès, parvinrent à peu de distance des murailles de la place, poussant devant elles la masse des Russes, pendant que la section d'artillerie commandée par le lieutenant de La Hitte lançait des obus et des boulets sur eux.

J'avais pris position, avec le 5ᵉ bataillon de chasseurs, sur le flanc droit du général de la Motte-Rouge et à la hauteur de la Quarantaine.

Jugeant que la poursuite faite à l'ennemi était poussée beaucoup trop loin, j'envoyai le chef d'escadron Dauvergne et le capitaine d'état-major Colson pour porter l'ordre aux généraux de se mettre immédiatement en retraite. On eut beaucoup de peine à faire prononcer ce mouvement, tant l'ardeur des chefs et des soldats était grande. Cette retraite était soutenue par la position que j'occupais, à droite, avec le 5ᵉ bataillon de chasseurs, au centre, par le reste de la brigade de Lourmel échelonnée, et, à gauche, par le général d'Aurelle. Cet officier général avait appuyé jusque sur le bord de la mer, et s'était emparé de vive force, au milieu d'une masse de projectiles lancés par les bastions de la place, des bâtiments de la Quarantaine, qu'il occupa avec le 1ᵉʳ bataillon du 74ᵉ de ligne. Il avait laissé en seconde ligne, dans une position dominante, le colonel Beuret avec deux bataillons prêts à toute éventualité.

L'occupation de ces bâtiments fut très-utile; elle protégea efficace-

ment la retraite de la brigade de Lourmel, et je ne saurais trop insister sur cette disposition prise par le général d'Aurelle, car elle a mis fin à la fusillade acharnée des Russes qui, s'étant reportés en avant, bordaient de nouveau le revers (nord) de la baie de la Quarantaine. Le feu du 74e, dirigé à coups sûrs, les a déterminés à battre en retraite une seconde fois, et les a forcés à rentrer dans la place. C'est sur ce revers (nord) que je voulais arrêter la poursuite de l'ennemi, si poussé par une ardeur guerère que je déplore, le brave général de Lourmel n'eût pas entraîné ses troupes au delà.| Dans cette poursuite, grièvement blessé par une balle qui lui avait traversé la poitrine, il remit le commandement au colonel Niol, qui fut obligé d'effectuer la retraite sous le feu le plus violent de toutes les batteries de la place, mouvement qiu ne se termina qu'en arrière du ravin de la Quarantaine.

Nos pertes ont été très-sensibles; mais je ne crois pas être au-dessous de la vérité en portant à environ 1,200 le nombre des Russes morts ou mis hors de combat.

L'ennemi n'a obtenu aucun résultat en compensation de ses pertes ; car les tranchées sont intactes, et, sur les huit pièces enclouées, six ont repris leur feu immédiatement, et les deux autres tirent aujourd'hui.

Je ne saurais donner trop d'éloges aux troupes engagées le 5 novembre. J'ai été parfaitement secondé par tout le monde, généraux, officiers et soldats. Les officiers de mon état-major, depuis le commencement du siége, et en particulier dans la journée du 5, n'ont cessé de se faire remarquer par leur bravoure et leur sang-froid.

M. le général d'Aurelle a fait preuve d'une haute intelligence militaire dans cette journée.

M. le général de Lourmel, qui, blessé très-grièvement, n'a remis son commandement que lorsque ses forces ont été épuisées, a fait l'admiration de tous. Il vient de succomber à sa blessure. Je ne puis vous exprimer la douleur dans laquelle me plonge ce malheur; l'armée perd en lui un général dont la bravoure chevaleresque ne connaissait aucun obstacle, et un chef auquel semblaient réservées de hautes destinées (1).

(1) On lira avec un vif et douloureux intérêt les détails qui suivent sur les derniers moments du général de Lourmel. Nous trouvons ces détails dans une lettre écrite par un officier qui a pris part à l'affaire du 5 novembre :

« La brigade française allait enlever les batteries russes, lorsque le général de Lourmel, qui la commandait, reçut à dix pas une balle qui, passant entre la deuxième et la troisième côte, vint sortir par l'omoplate en faisant un trou de sa dimension. Le général ne pâlit pas, il resta à cheval et continua à donner des ordres avec le sang-froid qui le caractérisait sur le champ de bataille; il sut commander à tel point à la douleur, que le commandant d'Auvergne, aide de camp du général de division Forey, qui venait à toute bride, de la part de son chef, le prévenir de faire sonner la retraite, ne s'aperçut pas qu'il fût blessé. Le général de Lourmel donna

Vous remarquerez, mon général, par le nombre des officiers mis hors de combat, qu'ils sont l'objet particulier des coups de l'ennemi. Les officiers français en sont d'autant plus fiers qu'ils ne déguisent pas leur qualité, comme ceux de l'ennemi, sous une capote de soldat.

Je suis avec respect, etc.

*Le général commandant le corps de siége,*

FOREY.

---

Devant Sébastopol, le 7 novembre 1854.

ARMÉE D'ORIENT. — CORPS D'OBSERVATION.

*Rapport sur le combat d'Inkermann du 5 novembre 1854, adressé au général en chef de l'armée d'Orient.*

Le 5 novembre, à la pointe du jour, l'ennemi s'est montré en position sur trois points de nos lignes, savoir: 1° de ce côté-ci des ponts d'Inkermann, en face de la droite des Anglais; 2° dans la plaine de la Tchornaïa, menaçant la redoute anglaise; 3° en face du télégraphe.

Il s'était rendu dans ces positions à la faveur de la nuit et d'un

lui-même les ordres nécessaires pour faire exécuter ce mouvement, puis se tournant vers son aide de camp, il lui dit : « Je suis blessé. »

« Il perdait beaucoup de sang; on lui disait de descendre de cheval, il refusait; mais il fallut cependant qu'il suivît ce conseil. On le transporta à quelques pas sous une grêle de balles et de boulets partis de la place. Là on voulut le panser; il s'y opposa, et après une heure et demie de marche, pendant laquelle il continua à donner toujours ses ordres avec le plus grand calme, on parvint à la petite maison qu'il occupait dans le camp. Les chirurgiens, prévenus du malheur qui venait d'arriver, attendaient le général. Il se déshabilla, se coucha, et on reconnut que la blessure était de la plus terrible gravité : le poumon était traversé. On ne comprenait pas qu'il eût pu conserver assez de force morale pour dompter la douleur physique.

« La nouvelle de la blessure mortelle du général se répandit bientôt dans l'armée, et fut reçue avec les plus douloureux regrets. De Lourmel était connu, apprécié, aimé de tout le monde et adoré des soldats sous ses ordres. On l'avait surnommé le *Bayard de l'armée*, à cause de sa brillante valeur. Pendant tout le temps qu'avait duré l'épidémie à Varna, on l'avait vu sans cesse encourageant, soignant les malades, remontant, par sa gaieté et son exemple, le moral des hommes; aussi avait-il perdu peu de monde dans sa brigade.

« Malgré les préoccupations résultant de la bataille sanglante qui venait d'être livrée à Inkermann, on venait à tout instant s'informer s'il restait quelque espoir de conserver des jours aussi précieux. Un instant on espéra : de Lourmel seul vit bien qu'il était perdu, il fit demander un prêtre disant à ceux qui cherchaient à le rassurer : « Il faut toujours être prévoyant. » La journée fut assez bonne, mais, la nuit une crise violente se déclara.

« Le 6, cependant, vers onze heures du matin, le blessé allait mieux, on ne perdait pas tout espoir; mais vers deux heures, il se fit un épanchement de sang dans la poitrine, et chacun comprit qu'il n'y avait plus de remède. Sentant approcher son dernier moment, le général prit la main de son aide de camp, et la lui serrant avec calme : « Dites que mes dernières pensées ont été pour Mme de Lourmel, pour ma mère, et pour l'Empereur et la France. » Et il expira en héros chrétien, sans laisser apercevoir sur son noble visage la plus légère trace de douleur. »

brouillard épais, et il ouvrit son feu vers six heures et demie devant Inkermann et devant le télégraphe.

Je fis prendre les armes au corps d'observation tout entier, faisant appuyer l'infanterie vers le télégraphe, et je me portai de ma personne au delà du moulin. Le général Bourbaki me suivait avec un bataillon du 7e léger, un bataillon du 6e de ligne, quatre compagnies de chasseurs à pied et les deux batteries à cheval.

Là, je rencontrai les deux généraux anglais sir George Brown et sir George Cathcart réunis.

Je leur offris mon concours, leur annonçant que j'étais suivi par les troupes que je viens de désigner et par d'autres que je pourrais tirer des lignes, si l'attaque sérieuse était devant les Anglais. Ils me remercièrent et m'assurèrent qu'ils avaient des réserves pour le moment, mais qu'ils n'avaient personne vers leur droite en arrière de la redoute anglaise, et qu'ils me priaient de les garantir de ce côté, ce que je fis à l'instant. J'allai alors vérifier par moi-même ce que pouvaient valoir les deux attaques par la Tchornaïa et la plaine de Balaclava, en face du télégraphe : c'étaient évidemment de fausses attaques.

J'étais à examiner celle du télégraphe, lorsque des officiers anglais vinrent m'avertir que le feu devenait sérieux à leur droite; le colonel Styl surtout me donna de bons renseignements, et je fis repartir à l'instant le général Bourbaki vers la droite anglaise. Je donnai en même temps des ordres pour qu'un bataillon de zouaves et un bataillon des tirailleurs algériens marchassent dans la même direction. Enfin, peu après, le général d'Autemarre recevait l'ordre de marcher sur la même attaque avec un bataillon de zouaves et les deux bataillons du 50e.

Les deux batteries de la 2e division avaient été dirigées, dès la pointe du jour, sur le télégraphe; j'en envoyai une à la droite anglaise se joindre aux deux batteries à cheval déjà en mouvement.

Je rejoignis les premières troupes menées par le général Bourbaki, comme elles allaient entrer en ligne. Tout le terrain en avant de la droite anglaise était évacué, et il n'y avait d'occupé que l'arête qui précède à vingt pas le premier rang de tentes.

Je n'hésitai pas à lancer mes deux bataillons en avant avec les quatre compagnies de chasseurs à pied, qui chargèrent l'ennemi très-bravement et arrivèrent près de la petite redoute en avant à droite.

A l'arrivée du bataillon des zouaves (commandant Dubos) et des tirailleurs algériens, je poussai la charge de nouveau et la menai jusqu'à la crête qui domine le ravin de la route.

Je comptais que les Anglais pourraient appuyer ma gauche au delà de la route; mais ils en furent empêchés : l'ennemi le tourna par la

route, et je fus un moment comme entouré. Les zouaves du commandant Dubos traversèrent en arrière les têtes de colonnes qui nous tournaient et les arrêtèrent net. Je dus rectifier ma ligne un instant, pour reprendre ensuite la charge, qui, cette fois encore, réussit à merveille. Mais l'ennemi, écrasé par le feu des canons anglais et français que j'avais fait réunir sur la crête en arrière de ma gauche, prit chasse définitivement pour ne plus résister qu'en fuyant.

Dans ces rencontres à la baïonnette, notre champ de bataille a été jonché de cadavres : c'était une vraie boucherie; plusieurs officiers y ont eu leurs chevaux tués.

Le 7e léger, commandé par le chef de bataillon Vaissier, a été d'une bravoure chaude et brillante qui mérite une mention particulière, de même que l'adresse et l'entrain des chasseurs à pied du 3e bataillon.

Le bataillon du 6e de ligne a chargé très-brillamment et a bien vengé la mort de son brave colonel, M. de Camas, tombé dans les rangs ennemis.

Le bataillon de zouaves du commandant Dubos a manœuvré avec cette intelligence, cette bravoure à toute épreuve qui ne s'émeut même pas quand l'ennemi vous entoure.

Les tirailleurs algériens, à travers les broussailles, sautaient agiles comme des panthères. Cette journée leur fait honneur, ainsi qu'à leur colonel de Wimpfen.

L'autre bataillon de zouaves et les deux du 50e nous ont vigoureusement appuyés sans avoir eu à charger l'ennemi.

Pendant ce combat, les deux batteries à cheval du commandant La Boussinière et la batterie de la 2e division conduites par le commandant de Barral ont eu à supporter un rude duel avec l'artillerie russe, qui se composait de pièces de position de 24 et de 30 et d'un nombre considérable de pièces de campagne. Nos batteries, aidées par une batterie anglaise de 9, ont eu l'honneur d'éteindre le feu russe et de le réduire absolument au silence. Ce combat d'artillerie a été dirigé par le brave colonel Forgeot, qui m'a rendu dans cette journée de grands services.

Enfin, au moment où s'éteignait le feu russe, j'ai fait mener jusque sur la dernière crête une batterie divisionnaire appuyée par deux bataillons, qui a pu couvrir d'obus et de boulets les ponts d'Inkermann, par lesquels s'écoulaient dans le plus grand désordre les troupes russes, que nous avons eu la joie de voir s'enfuir en pleine déroute. Mais cette déroute était protégée par les marais d'Inkermann, que nous ne pûmes malheureusement traverser, car notre cavalerie aurait eu là une belle fin de journée à conquérir.

La brigade du général Monet, arrivée en deuxième réserve, n'a pas

eu occasion de donner; elle a cependant éprouvé des pertes par les coups de canon de l'ennemi, dont les pièces avaient des portées extrêmes.

Devant le télégraphe, nous n'avons eu qu'une canonnade sans blessés; mais j'éprouve un vrai plaisir à exprimer ici à quel point le détachement de marins du capitaine de Cautenson a bien servi ses bonnes pièces de 30, qui ont tenu la ligne ennemie fort loin et lui ont fait éprouver des pertes sensibles.

J'ai remercié les généraux d'Autemarre et Bourbaki, qui ont si vaillamment mené leurs troupes, et le colonel de Cissey, mon che d'état-major, qui m'a secondé de tout cœur. Je voudrais pouvoir citer tous les braves qui ont si bien combattu à Inkermann, mais ce serait citer tout le monde.

*Le général de division commandant le corps d'observation.*

BOSQUET.

L'Empereur Napoléon, dans une lettre adressée le 21 novembre au général Canrobert pour donner à nos soldats de justes éloges et de nobles félicitations sur leur dévouement et leur constance intrépide, dit qu'il connaissait parfaitement les difficultés renaissantes qu'ils avaient à craindre dans cette nouvelle phase du siége de Sébastopol. Mais il leur annonçait en même temps que d'importants renforts partaient pour aller partager leurs travaux, leurs périls et leur gloire.

Voici cette lettre :

« Palais de Saint-Cloud, le 24 novembre 1854.

« Général,

« Votre rapport sur la victoire d'Inkermann m'a profondément ému. Exprimez en mon nom à l'armée toute ma satisfaction pour le courage qu'elle a déployé, pour son énergie à supporter les fatigues et les privations, pour sa chaleureuse cordialité envers nos alliés. Remerciez les généraux, les officiers, les soldats de leur vaillante conduite. Dites-leur que je sympathise vivement à leurs maux, aux pertes cruelles qu'ils ont faites, et que ma sollicitude la plus constante sera d'en adoucir l'amertume.

« Après la brillante victoire de l'Alma, j'avais espéré un moment que l'armée ennemie en déroute n'aurait pas réparé si promptement ses pertes, et que Sébastopol serait bientôt tombé sous nos coups; mais la défense opiniâtre de cette ville et les renforts arrivés à l'armée russe arrêtent un moment le cours de nos succès. Je vous applaudis d'avoir résisté à l'impatience des troupes demandant l'assaut dans des conditions qui auraient entraîné des pertes trop considérables.

« Les gouvernements anglais et français veillent avec une ardente attention sur leur armée d'Orient. Déjà des bateaux à vapeur franchissent les mers pour vous porter des renforts considérables. Ce surcroît de secours va doubler vos forces et vous permettre de prendre l'offensive. Une diversion puissante va s'opérer en Bessarabie, et je reçois l'assurance que de jour en jour, à l'étranger, l'opinion publique nous est de plus en plus favorable. Si l'Europe a vu sans crainte nos aigles, si longtemps bannies, se déployer avec

tant d'éclat, c'est qu'elle sait bien que nous combattons seulement pour son indépendance. Si la France a repris le rang qui lui est dû, et si la victoire est encore venue illustrer nos drapeaux, c'est, je le déclare avec fierté, au patriotisme et à l'indomptable bravoure de l'armée que je le dois.

« J'envoie le général de Montebello, l'un de mes aides de camp, pour porter à l'armée les récompenses qu'elle a si bien méritées.

« Sur ce, général, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde

« NAPOLÉON. »

En même temps que quatre divisions nouvelles de 11,000 hommes chacune étaient en effet réunies sur le pied de guerre et mises en marche avec leur artillerie, les troupes du génie, leur matériel d'administration, d'ambulance et de transport, on expédiait d'Angleterre une division de 8 à 9,000 hommes. On engageait des volontaires de la milice pour les former en régiments destinés à laisser disponibles pour l'armée d'Orient les régiments de ligne en garnison dans quelques villes d'Angleterre ainsi que dans les places de la Méditerranée, Gibraltar, Malte et Corfou. L'armée alliée pouvait donc être portée dans quelque temps à 90,000 hommes. Et d'ici là on pouvait croire que les excellentes troupes des deux nations, si vigoureusement aguerries par cette rude campagne, et dont le moral était exalté par la victoire, sauraient comme auparavant repousser les attaques de l'ennemi.

Sur un autre point, la marine franco-anglaise obtenait aussi des succès constatés par les nouvelles suivantes reçues de San-Francisco.

« La frégate française *la Forte*, la corvette *l'Eurydice* et le brick *l'Obligado* sont arrivés hier soir à San-Francisco avec des nouvelles importantes de Petropolowski, qu'ils ont quitté le 7 septembre.

« Nous avons reçu hier soir la visite d'un témoin oculaire du combat, officier à bord de *la Forte*, qui nous a donné sur ce combat de nombreux renseignements.

« Les navires de guerre anglais et français étaient partis des îles Sandwich le 25 juillet, se dirigeant sur Petropolowski, ainsi que nous l'avions annoncé. La saison avancée faisait craindre de nombreux obstacles. Cette crainte s'est réalisée ; la côte nord était déjà couverte de brouillards épais qui retardaient beaucoup la marche des navires et les obligeaient à naviguer avec la plus grande prudence ; la brume était telle que les officiers pouvaient à peine distinguer les signaux à deux longueurs de navire, et que *l'Eurydice* ne put naviguer de conserve avec l'escadre; on ne la retrouva qu'à Petropolowski.

« Les navires arrivèrent en vue de Petropolowski dans les derniers jours du mois d'août et après avoir essuyé d'assez mauvais temps. La saison ne permettait aucun délai et on se prépara de suite à l'action. La place présentait des obstacles auxquels on était loin de s'attendre; on comptait attaquer avec des forces supérieures une place peu défendue et peu fortifiée ; on se trouvait en présence d'une forteresse redoutable, défendue par huit forts détachés contenant plus de 129 canons et 1,200 hommes.

« Petropolowski est situé dans le fond d'une baie très-étroite et de peu de longueur. Les abords de cette baie sont hérissés de nombreuses batteries ; pour arriver en vue de la ville, il faut éteindre trois de ces batteries. La nature a encore fortifié cette place d'une manière redoutable : au milieu de la baie au fond de laquelle se trouve Petropolowski, s'élève un banc de sable

qui ne laisse aux navires qu'un espace étroit et resserré, et qui, à peu de distance au dehors, dérobe à la vue la forteresse principale.

« Le 30 août, les six navires de guerre, anglais et français, dont les noms suivent, se trouvaient en présence de Petropolowski :

« Navires français : *la Forte*, de 60 canons; *l'Eurydice*, de 28 canons, et *l'Obligado*, de 12 canons;

« Navires anglais : *la Pique*, de 40 canons; *le Président*, de 50 canons, et *Virago*, de 6 canons.

« Au moment d'engager le combat, une triste nouvelle se répandit dans la flotte : l'amiral Price, commandant des forces anglaises, venait de tomber frappé d'une balle en chargeant ses pistolets ; la balle lui avait traversé le cœur. La consternation se répandit parmi les équipages. L'amiral Price était aimé et respecté de tous; son courage, son sang-froid, sa bienveillance et les nombreuses preuves d'intrépidité qu'il avait données en plusieurs occasions difficiles lui avaient concilié le respect universel. Cette mort funeste, à la veille d'un combat, lui enlevait l'occasion de se distinguer, et privait l'escadre d'un de ses meilleurs officiers. C'est le matin même du jour fixé pour le combat que l'amiral Price expirait à son bord. Par respect pour sa mémoire, l'attaque fut ajournée au lendemain.

« Le 31 août, le combat s'engagea. La frégate russe *Aurora*, de 40 canons, et la *Dwina* étaient embossées derrière le banc de sable, en avant de Petropolowski ; les navires alliés concentrèrent leurs feux sur les trois forts avancés; ils se trouvaient alors à 1,600 mètres environ de la ville, mais ils ne pouvaient s'engager dans la passe étroite et dangereuse dont nous venons de parler sans avoir auparavant fait taire ces batteries détachées. Deux cent cinquante pièces de canon tonnaient de part et d'autre; des boulets perdus dépassaient le banc de sable et venaient tomber sur les forts et les navires; après une canonnade assez vive, les trois batteries étaient éteintes, les canonniers russes étaient morts ou avaient déserté leurs pièces; on encloua les canons, et tranquilles de ce côté, les navires se rapprochèrent de la ville.

« Le lendemain, on ouvrit un feu très-vif sur ce point et sur les navires russes; l'*Aurora* eut son grand mât emporté, les boulets la criblaient de toutes parts ; l'ordre de débarquer fut donné, et, sous la direction d'un pilote américain qui avait représenté les environs de la ville comme d'un accès peu difficile et peu boisés, les troupes s'élancèrent vers la plage et s'avancèrent vers la redoute principale.

« Mais soit erreur, soit trahison, on se trouva engagé dans d'épaisses broussailles qui arrêtaient à chaque pas la marche des soldats et fournissaient aux tirailleurs russes un abri sûr et presque impénétrable. La similitude des costumes jetait la confusion dans les rangs de nos soldats, qui craignaient, en visant sur les uniformes rouges, de tirer sur leurs frères d'armes.

« Exposées à un feu auquel elles ne pouvaient répondre, les troupes le soutinrent avec la plus grande intrépidité et dirigèrent leurs attaques sur le fort le plus proche. Après un combat acharné de part et d'autre, les Russes furent défaits, les canons encloués, le fort démoli et 43 hommes faits prisonniers. Craignant d'exposer plus longtemps les troupes à un feu meurtrier, on ordonna le rembarquement. On ne pouvait, à moins de consentir à une perte considérable, tenter de s'emparer de Petropolowski; il fallait, pour réduire la place, recourir à un siége régulier ; le temps pressait, la saison avancée ne permettait aucun retard. On dut abandonner un champ de bataille sur lequel on laissait comme trophées cinq batteries foudroyées, des maisons et des magasins de munitions en flammes, un fort démoli et plus de cent cadavres russes. Nous laissions aussi, nous, de vaillants soldats sur ce sol ennemi. Morts à sept mille lieues de leur patrie, sur une terre inconnue, sous un ciel étranger, ils seront pleurés de nos compatriotes comme ils l'ont été de leurs vaillants frères d'armes.

« Mais avant de partir on devait venger leur perte. Au moment de lever l'ancre, le transport de guerre russe *Sitka*, de 12 canons et de 700 ton-

neaux, arrivait dans la rade, chargé de munitions de guerre et de nombreuses provisions de bouche, dont la rareté se faisait vivement sentir dans Petropolowski. Entouré par les forces ennemies, le *Sitka* dut se rendre et fut emmené par la division anglaise à Vancouver. Peu après, la goëlette du gouverneur tombait au pouvoir des alliés avec 30 hommes d'équipage; ne pouvant la remorquer, on la brûla en pleine mer. A bord du *Sitka* se trouvaient plusieurs négociants russes, qui, avec l'équipage, furent emmenés prisonniers ; le nombre total des prisonniers monte à 60; parmi eux se trouvent un colonel et un capitaine de navire. »

Tandis que ces choses se passaient en Europe, d'autres événements avaient lieu en Asie. Au mois de février 1854, Zarif-Moustapha-Pacha, nommé *muchir* (général de division), reçut le commandement en chef de l'armée de Kars. Il trouva cette armée ou plutôt ses débris mourant de faim, de froid, de misère et de maladie. Le 20 novembre 1853, dans une bataille dite de Guédikler, cette armée, qui faisait campagne pour la première fois, avait éprouvé de grandes pertes et se trouvait complétement démoralisée. Dirigeant toute son attention, toutes ses ressources vers le Danube, le gouvernement ottoman avait abandonné à elle-même son armée d'Asie. L'incapacité, pour ne pas dire plus, de son chef Achmet-Pacha avait fait le reste. Les 26,000 hommes qu'après la bataille de Guédikler Achmet-Pacha confina dans le bourg en ruine de Kars eurent à souffrir toutes les misères d'un hiver long et rigoureux. Ces malheureux en haillons, presque sans bois, entassés dans des masures et mal nourris, virent périr de maladie et d'épuisement 8 à 10,000 des leurs. Dès que le gouvernement, un peu tranquille du côté du Danube, put s'occuper de l'armée d'Asie, il rappela Achmet-Pacha et nomma à sa place Zarif-Moustapha. Cet habile général répara le mal. Grâce à son énergie, à son activité, l'armée se trouva de nouveau, en juin 1854, forte de 30,000 hommes de troupes régulières et de quelques milliers de Bachi-Bouzouks. Le 1er août, le muchir apprit que le corps russe d'Erivan venait de battre, près de Bagazid, un corps d'observation ; il se prépara à la bataille, et il pensa d'abord à se rendre maître de Karadag et des positions au pied de cette colline. Plusieurs reconnaissances opérées vers un autre point (Perguet) par le comte de Meffray, officier français détaché à l'armée d'Asie en qualité de colonel d'état-major, premier aide de camp du muchir, firent une heureuse diversion qui permit aux Turcs d'occuper les positions convoitées, et la bataille d'Ingédéré vint déjouer les plans du général Bebutoff. Les Russes laissèrent sur le champ de bataille 4,000 morts et 8,000 blessés. Leur beau corps des dragons du Caucase, fort de 3,600 hommes qui s'étaient battus en héros, fut presque entièrement détruit. Quelques jours après cette sanglante affaire, voulant délivrer le territoire turc de la présence de l'ennemi, Zarif-Mustapha-Pacha envoya quatre

régiments de cavalerie occuper des avant-postes près du camp russe. A la vue de cette colonne, les Russes levèrent si précipitamment leur camp qu'ils abandonnèrent aux Turcs une partie de leurs tentes, leur provision de bois, chose rare et précieuse en ce pays, leur pain, leurs provisions et jusqu'aux papiers du général Bebutoff. Ils allèrent se réfugier sous le canon de la forteresse de Gumvi. C'est ainsi que cette armée, qui semblait condamnée à l'impuissance, sut conserver intactes les frontières de l'empire ottoman en Asie. La tâche qui reste à remplir, en 1855, à l'armée turque d'Asie est donc bien simple et bien facile : *Profiter de la campagne de* 1854.

Le 14 novembre, une affreuse tempête vint bouleverser la rade d'Eupatoria. Depuis de longues années on n'avait pas vu semblable tourmente. La toiture de l'ancien monastère de Saint-Georges fut emportée, des arbres séculaires arrachés et dispersés comme de la paille, les tentes des soldats enlevées, déchirées, réduites en pièces; les tranchées s'emplirent d'eau, tous les travaux furent considérablement endommagés. Dans la rade étaient mouillés 45 navires. Dès 9 heures du matin commencèrent les sinistres. Poussés par le vent du sud et chassant sur leurs ancres, 7 bricks du commerce vinrent successivement se jeter à la côte contre la ville; deux d'entre eux, un grec et un turc, se brisèrent en échouant, mais les équipages furent sauvés, grâce aux efforts des matelots et des soldats français dirigés par le commandant de la place et des officiers du vaisseau *le Henri IV*. Vers onze heures, le vent tourna subitement et se mit à souffler de l'ouest avec une nouvelle violence. Ce changement fut extrêmement nuisible aux navires ;5 trois-mâts anglais, de ces beaux navires servant au transport des troupes, et un steamer, *le Prince*, furent jetés à la côte à l'est de la ville. Heurtée par un de ces trois-mâts, la corvette à vapeur *le Pluton* ne put résister au choc et dut échouer à son tour. Après une lutte bien soutenue contre la tempête, le petit vapeur *la Ville-de-Perpignan* fut lancé à la côte à pleine vapeur. Enfin, à 6 heures du soir, le beau vaisseau *le Henri IV*, de 100 canons, après avoir eu ses quatre chaînes brisées, ne put résister à la rage de la mer et fut jeté à la côte. Dans la nuit, un vaisseau turc se perdit également. Pendant que la petite garnison d'Eupatoria assistait à ces naufrages et cherchait à sauver les équipages, une nouvelle complication vint aggraver sa position ; les Russes vinrent l'attaquer avec 7 à 800 hommes et 14 pièces d'artillerie. Ayant mis leurs pièces en batterie à 600 mètres de la place, ils ouvrirent un feu des plus violents ; mais, grâce aux travaux exécutés depuis l'occupation française, la ville était en état de se défendre. Les batteries établies dans l'enceinte ripostèrent au feu de l'ennemi. Pendant une heure,

l'engagement fut très-vif ; mais les pièces françaises, placées derrière les épaulements, eurent à la fin l'avantage et forcèrent les Russes à se retirer. De son côté, *le Henri IV* avait à se défendre contre des nuées de Cosaques accourus à la vue du désastre comme des nuées de corbeaux que toute ruine attire ; mais l'équipage, complet à bord, s'était préparé à cette attaque, et de foudroyantes bordées dispersèrent ces hommes de proie dont les cadavres sillonnèrent la plage. La mer, houleuse jusque dans le port de Sébastopol, déplaça l'un des navires coulés dans la passe, et les Russes, craignant de voir la flotte alliée pénétrer par cette brèche, coulèrent à l'entrée du port un nouveau vaisseau, *le Rotislaw*. Ils avaient eu de leur côté beaucoup à souffrir de la tempête. Les Anglais eurent encore à déplorer la perte d'un bateau à vapeur dans la baie de Chersonèse et de huit transports, vides pour la plupart, à l'embouchure de la Katcha. Tous les navires échoués furent brûlés, de crainte qu'ils ne tombassent entre les mains de l'ennemi. Une belle frégate égyptienne, amenant à Constantinople des troupes envoyées par le pacha gouverneur, fit naufrage et se perdit malheureusement corps et biens.

Ces désastres, en partie réparés et considérablement atténués par le dévouement des officiers, des soldats et des marins, et par les prévoyantes mesures du gouvernement, furent largement compensés par un événement de la plus haute importance, l'accession franche et complète de l'Autriche à la politique des puissances alliées. Le 2 décembre, fut conclu entre l'Autriche d'une part, la France et l'Angleterre de l'autre, un traité d'alliance dont voici les principales dispositions :

Art. 1er. Les parties contractantes s'engagent à ne pas entrer en arrangement avec la Russie, sans en avoir préalablement délibéré en commun.

Art. 2. L'Autriche s'oblige à défendre les principautés danubiennes contre tout retour des Russes. Les armées anglaise et française seront libres d'entrer dans les principautés, si elles le jugent convénable.

Art. 3. En cas de guerre entre l'Autriche et la Russie, la France et l'Angleterre promettent de conclure un traité offensif et défensif avec l'Autriche.

Art. 4. Dans ce dernier cas, aucune proposition de paix émanant de la Russie ne serait accueillie sans que les puissances alliées fussent arrivées à une entente commune.

Art. 5. Si la paix n'est pas rétablie d'ici au 1er janvier 1855, les trois puissances alliées délibéreront sur les moyens les plus efficaces pour atteindre le but qu'elles se proposent en contractant leur alliance.

Art. 6. Le présent traité sera communiqué à la Prusse, sa coopération étant désirable.

Par cette alliance se trouvaient déjoués tous les plans, toutes les profondes machinations de la Russie qui, suivant la maxime : *Diviser pour régner*, comptait sur l'hostilité des peuples de l'Europe entre eux, sur les complications qu'elle avait toujours pris à tâche de susciter dans leurs relations internationales pour graviter vers la monarchie universelle et cosaquer à son aise l'Europe et l'Asie. Aussi le désappointement fut-il grand à Saint-Pétersbourg, tandis qu'en France et en Angleterre, la confiance augmentait. Le parlement, ouvert le 12 décembre par la reine d'Angleterre, vota toutes les mesures demandées pour pousser la guerre avec vigueur, et notamment un bill pour la formation de régiments étrangers à la solde de l'Angleterre, bill qu'avait vivement combattu l'opposition. Dans son discours d'ouverture de la session du sénat et du corps législatif, le 26 décembre, trois mois avant l'époque habituelle, l'empereur Napoléon III put constater ce résultat, déjà établi par le tableau des importations, des exportations et du produit des contributions indirectes publié par *le Moniteur* que, malgré la guerre, le mouvement industriel et commercial ne s'était pas ralenti en France, et que les nations se préparaient avec ardeur au grand concours pacifique de l'Exposition de 1855. Les chambres françaises s'empressèrent de répondre à l'appel qui leur était fait et de voter une levée de 150,000 hommes et un nouvel emprunt de 500 millions pour faire face aux nécessités de la situation.

Par un sentiment de dignité nationale, le gouvernement avait refusé des sommes considérables qui lui étaient offertes pour les blessés ; mais il avait accepté les nombreux dons en nature destinés à l'armée, et des souscriptions patriotiques avaient eu pour résultat l'envoi de confortables et gracieuses étrennes, pour le 1er janvier 1855, aux braves enfants de la patrie, combattant avec tant de courage et de gloire à 600 lieues de leurs foyers. Complétée par des renforts successifs, pourvue pour l'hiver de tous les objets d'habillement et de baraquement désirables, amplement fournie de vivres sains, fortifiée par des lignes de circonvallation (1) inabordables, l'armée

(1) On appelle *lignes de circonvallation* des retranchements faits par les assiégeants d'une place dans le but d'empêcher les armées ennemies qui tiennent la campagne de se jeter sur leurs travaux pour opérer une diversion en faveur des assiégés, et *lignes de contravallation* les ouvrages exécutés pour mettre les travaux du corps de place à l'abri des sorties de la garnison. Les lignes des alliés ont un développement de plusieurs kilomètres ; mais c'est surtout vers les deux extrémités, du côté de la rampe d'Inkermann, à leur gauche, et du côté de Balaclava, à leur droite, que les alliés ont accumulé le plus d'obstacles artificiels. Une grande partie des ouvrages sont fermés à la gorge, et l'on a eu soin de ménager des passages couverts

pleine du souvenir de ses victoires, attendait avec impatience les grandes opérations agressives fixées au mois de mars prochain.

Il en coûte plus à des soldats français de différer le combat que d'affronter des périls trop grands. La patriotique décision par laquelle le conseil de guerre a ajourné l'assaut de Sébastopol, a dû paraître à ses auteurs un pénible devoir.

L'attention du gouvernement ottoman fut en ce moment fortement attirée par la situation de son armée d'Asie. Ces troupes, ou plutôt leurs débris, périssaient de faim, de froid, de misère et de maladie. Les nouvelles recrues, faisant campagne pour la première fois, avaient éprouvé de grandes pertes dans une bataille dite de *Guédikler*, et se trouvaient dans la plus grande démoralisation. Alors qu'elle dirigeait sur le Danube toute sa sollicitude, la Porte avait en quelque sorte abandonné à elle-même cette armée lointaine. L'incapacité, pour ne pas dire plus, du général Achmet-Pacha avait fait le reste. 10,000 hommes sans pain, sans vêtements, étaient morts d'épuisement et de maladie. A la fin on s'occupa de ces malheureux. Achmet-Pacha fut rappelé, et Zarif-Pacha nommé à sa place. Le nouveau général sut remédier à tout, gagna la bataille d'*Injédéré*, où les Russes eurent 4,000 hommes tués et 8,000 blessés, et sut maintenir l'intégrité du territoire ottoman. Dans le courant de décembre 1854, les Russes, forts de 2,000 hommes d'infanterie et de 300 cavaliers, firent une tentative sur *Redout-Kalé*. Cette tentative fut vigoureusement repoussée, après quelques coups de canon, par la garnison de la place, appuyée de 650 hommes que le *Mansour*, corvette à vapeur tunisienne arrivée le matin même sur la rade, avait immédiatement débarqués. La division russe qui occupait les environs de Bajazid évacua complétement le territoire turc et se retira à Erivan. Par suite de cette retraite, le chemin de la Perse se trouva entièrement dégagé, et le commerce d'Erzeroum commença à reprendre. La concentration des troupes turques à *Toprak-Kalé* était la cause de ce mouvement des Russes. Avant de se retirer, ils avaient ruiné le pays qu'ils occupaient et brûlé les villages.

Par suite de l'évacuation de la Moldavie et de la Valachie par les Russes, l'armée turque du Danube et son habile général en chef, Omer-Pacha, se trouvaient disponibles. Il était d'abord question de

par des traverses, par lesquels il est possible à des troupes formées en colonne d'opérer un mouvement offensif) sur un ennemi désorganisé à la suite d'une attaque infructueuse Renonçant à attaquer ces formidables retranchements, craignant d'être coupés de Pérékop par l'armée d'Omer-Pacha, qui vient d'y être envoyé, manquant d'ailleurs, selon toute probabilité, de vivres et de munitions, les Russes ont opéré un mouvement rétrograde en faisant sauter le pont d'Inkermann.

les employer à des opérations en Bessarabie, et l'on s'attendait à dés événements importants de ce côté. Un changement apporté dans les plans sembla soulever quelque dissentiment, et le bruit courut un moment qu'Omer-Pacha ne consentait pas à se rendre à l'opinion des autres généraux. Cependant son patriotisme éclairé l'emporta sur toute autre considération, et le héros de la Turquie, investi par un firman spécial du Sultan du commandemant en chef des troupes turques destinées à opérer en Crimée, s'embarqua dans les derniers jours de décembre, et, après avoir rejoint l'armée alliée, établit son quartier général à Eupatoria.

La Porte, du reste, avait un nouveau motif de sécurité. Un traité ayant pour but principal de sauvegarder son territoire venait d'être conclu, à la date du 2 décembre, entre l'Autriche d'une part, la France et l'Angleterre de l'autre. Les parties contractantes s'engageaient à n'entrer dans aucun arrangement avec la Russie avant d'en avoir délibéré en commun. L'Autriche s'obligeait à défendre contre tout retour des Russes, les principautés danubiennes dont l'accès devait rester libre aux armées françaises et anglaises. La France et l'Angleterre promettaient de conclure un traité offensif et défensif avec l'Autriche dans le cas où cette dernière puissance serait en guerre avec la Russie. Dans ce dernier cas, aucune proposition de paix émanant de la Russie ne devait être accueillie sans que les puissances alliées fussent arrivées à une entente commune. Enfin, si au 1er janvier 1855 la paix n'était pas rétablie, les trois puissances devaient délibérer sur les moyens les plus efficaces pour atteindre le but qu'elles se proposaient en contractant leur alliance.

L'arrivée d'Omer-Pacha en Crimée, avec une troupe d'élite de 15,000 Turcs, était d'un puissant secours pour l'armée alliée qui, du reste, recevait de nombreux renforts. En France, on avait fait une nouvelle levée de 150,000 hommes et un emprunt national de 500 millions. Des mesures analogues étaient prises en Angleterre. Les travaux de siége continuaient avec activité, incidentés dans la nuit du 28 décembre par une attaque des Russes faite sur les lignes françaises et dans laquelle l'ennemi fut repoussé avec de grandes pertes, et, le 29, par une brillante reconnaissance que fit le général Bosquet avec 25,000 hommes dans la vallée de la Tchernaïa. Le froid commençait à se faire rigoureusement sentir; mais, dès le commencement de janvier 1855, les cargaisons de vivres, de vêtements et d'objets de campement, étrennes patriotiques de la France à ses enfants combattant loin d'elle, arrivaient au camp devant Sébastopol. Les sympathies dont cette brave armée se trouvait l'objet étaient pour elle un puissant encouragement au milieu de ses travaux et de ses souffrances, héroïquement supportées. Tout

le monde avait les yeux sur la Crimée; chacun dévorait avec avidité les récits de l'expédition, les moindres détails se rattachant aux opérations militaires ou à la vie du soldat. Dans les plus humbles villages de France, on voyait souvent la population rassemblée autour d'un homme à cheval, muni d'un gros livre d'images coloriées à l'aide duquel il expliquait aux paysans, dans leur naïf langage, tout ce qui se passait là-bas, là-bas où chaque famille avait un fils, un parent, un ami. Sachant qu'il excitait ainsi l'intérêt, le soldat combattait et travaillait avec le même courage. A la fin de janvier, les parallèles étaient poussées jusque sous les murs de la place ; les batteries nouvellement construites étaient armées et prêtes à faire feu.

La France fut alors douloureusement émue par une sinistre nouvelle. Dans la nuit du 26 février, au milieu d'une épouvantable tempête, l'une de ses plus belles frégates, la *Sémillante,* commandée par le capitaine Jugan et portant 694 matelots ou passagers, dont 393 soldats, s'était brisée contre un écueil sur les côtes de Sardaigne et avait été engloutie sans qu'un seul homme eût pu échapper à cette affreuse catastrophe.

Tous les esprits, tous les cœurs en France étaient encore sous la douloureuse impression de la perte cruelle faite par la patrie, quand une autre nouvelle imprévue vint retentir ainsi qu'un glas funèbre au sein de l'Europe étonnée. Ces mots: « l'empereur Nicolas est mort » produisirent plus d'émotion que n'en avaient autrefois causé les grandes paroles de Bossuet.

Depuis quelque temps, l'empereur de Russie était atteint d'une forte grippe qu'il avait gagnée en s'exposant aux intempéries. D'une incomparable activité, il était toujours à cheval, s'occupant de l'ensemble et des détails de la guerre, dressant le plan des opérations, inspectant les moindres corps de troupes, surveillant les approvisionnements, réchauffant le zèle de tout le monde. Malgré les instances de sa famille, il refusait de prendre les plus vulgaires précautions et de se soigner. Sa maladie acquit bientôt un caractère de gravité. Vers le 18 février, son médecin, le docteur Mandt, demanda la permission d'appeler d'autres médecins. L'Empereur prit la chose en plaisantant et consentit à ce qu'il fît venir le docteur Karrell. Peu à peu l'état du malade empira au point que le 22 les médecins le conjurèrent de garder la chambre. Il ne voulut pas entendre parler de cette réclusion nécessaire. Le mal empira rapidement, et, le 2 mars, à midi, le czar Nicolas, qui, jusqu'à ce moment avait conservé le plus grand calme et la plus grande lucidité d'esprit, rendit paisiblement le dernier soupir.

Né le 6 juillet 1796, l'empereur Nicolas Ier, Paulowitch, était le

troisième fils de Paul Ier et le huitième souverain de la dynastie des Holstein-Gotorps, qui sont de race allemande, ce qui explique les nombreuses alliances de la famille impériale de Russie avec l'Allemagne et les hésitations de la Prusse et de l'Autriche à se prononcer d'une manière hostile contre le tzar. Il avait épousé, le 13 juillet 1817, la fille aînée du roi de Prusse, la princesse Marie, aujourd'hui l'impératrice Alexandra Fœdorowna, dont il eut sept enfants, sur lesquels six sont encore vivants. Il avait succédé à Alexandre, son frère, le 1er décembre 1825, avait été couronné à Moscou le 3 septembre 1826, et à Varsovie, comme roi de Pologne, le 24 mai 1829.

Le sceptre des autocrates passa sans opposition aux mains du fils aîné de l'Empereur, le grand-duc Alexandre, âgé de 37 ans, prince recommandable par ses excellentes qualités et la douceur de son caractère n'excluant pas cependant une grande fermeté. On avait fondé sur ce changement de souverain des espérances de paix; mais elles furent bientôt dissipées, et les proclamations, puis les actes du nouveau tzar, prouvèrent qu'il s'attachait à continuer la politique de son père. Il confirma néanmoins les pouvoirs du plénipotentiaire envoyé par l'empereur Nicolas au congrès à Vienne pour discuter les bases d'un traité; mais, malgré ces conférences, qui ne devaient pas aboutir, les opérations militaires se continuaient en Crimée avec une activité nouvelle.

La manière dont les Turcs fortifiaient Eupatoria inspirait aux Russes de vives inquiétudes. Ils résolurent de faire une tentative pour reprendre cette ville. Dans la nuit du 16 au 17 février, à la faveur de l'obscurité, ils établirent autour de la place, dont les travaux d'enceinte n'étaient pas achevés, une sorte de parallèle non continue formée de levées de terre destinées à couvrir leur artillerie et leurs tirailleurs. Le 17, à cinq heures du matin, 80 pièces ouvraient leur feu. Derrière cette artillerie étaient massés 25,000 hommes d'infanterie commandés par le général Krouleff. Les Russes avaient aussi 400 chevaux.

Ce feu terrible fit sauter cinq fourgons turcs de munitions, démonta plusieurs canons et causa de grandes pertes parmi les troupes resserrées dans des rues étroites et exposées à la grêle des projectiles qui battaient d'enfilade la ville entière. Après cette canonnade d'environ deux heures, les Russes prirent leurs dispositions pour donner l'assaut vers le nord-est où l'armement de la place en artillerie était le plus faible. Cinq bataillons d'infanterie, munis des matériaux nécessaires pour le franchissement des fossés et l'escalade, s'avancèrent jusqu'à 400 mètres, protégés par les pans de murs d'un ancien cimetière, puis deux de ces bataillons furent

lancés en avant. Cette colonne arriva jusqu'à 20 metres du fossé; mais, reçue par une vive fusillade, elle battit en retraite. Ramenée une seconde fois à l'attaque, elle fut vigoureusement repoussée par un bataillon turc qui, sortant de la place, l'aborda franchement à la baïonnette et la mit en déroute pendant que la petite cavalerie ottomane la chargeait en flanc. Cette colonne laissa 150 morts au milieu du cimetière.

Dans l'intervalle, la canonnade avait continué sur toute la ligne. Le feu de l'ennemi se concentrait particulièrement sur la couronne dite *des Moulins,* où furent tués, en faisant brillamment leur devoir, le général égyptien Sélim-Pacha et le colonel égyptien Rusten-Bey. A dix heures la retraite des Russes se prononça et devint définitive. Les pertes de l'armée moscovite furent évaluées à 5 ou 600 hommes tués et 2,000 blessés. La petite garnison française d'environ 200 hommes appartenant au 3e régiment d'infanterie de marine et à la flotte (équipage du *Henri IV*) figura honorablement dans cette belle défense, sous les ordres de son commandant, le chef d'escadron Osmont. Les Français eurent 4 hommes tués et 8 blessés parmi lesquels le lieutenant de vaisseau de Las-Cases, qui dirigeait le feu des batteries de marine. Les vapeurs en rade et notamment la corvette *le Véloce,* commandée par le capitaine Dufour de Mont-Luis, concoururent puissamment, par un tir bien dirigé, au succès de cette brillante affaire.

En même temps que l'armée ottomane inaugurait ainsi d'une manière remarquable ses opérations en Crimée, les Français avançaient non sans difficultés les travaux du siége. Les batteries établies en avant de la tour Malakoff par les Russes, profitant habilement de la faute qu'on avait faite de ne pas s'emparer dès le principe des positions intermédiaires, incommodaient vivement les travailleurs. Dans le mois de février et au commencement de mars, presque toutes les nuits, il y eut des combats acharnés dans lesquels furent prises et reprises les embuscades élevées par les Russes.

Dans la nuit du 22 au 23 mars, ils attaquèrent avec des forces proportionnellement considérables la tranchée de droite devant le mamelon qui précède la tour Malakoff, dont ils avaient décidé de s'emparer à tout prix, voulant s'en servir contre les assiégeants. Deux fortes colonnes russes, faisant ensemble une dizaine de mille hommes, se portèrent en avant pour attaquer la parallèle et la tête de sape. Une lutte acharnée, qui dura plusieurs heures, commença lutte dans laquelle on se battit à coups de feu, à coups de baïonnette, à coups de crosse et même à coups de pierre. Trois fois l'ennemi lâcha pied, trois fois il revint à la charge. Enfin il paraissait disposé à la retraite, lorsque tout à coup il se précipita vers sa droite, avec des cris

sauvages, pour franchir le ravin de Karabelnia. Il venait sans doute d'être informé que la portion de droite de la parallèle anglaise, qui se relie avec celle des Français, n'était pas suffisamment occupée. Il put en effet y pénétrer; mais il ne tarda pas à en être chassé par les Anglais, qui accoururent et l'attaquèrent avec leur bravoure ordinaire.

Les Russes se retirèrent définitivement, laissant le terrain en avant des tranchées couvert de leurs morts. On en comptait environ 600, auxquels il faut joindre tous ceux qu'ils avaient emportés suivant leur habitude. On peut estimer à 1,200 ou 1,500, au moins, le nombre d'hommes mis de leur côté hors de combat. Les alliés eurent environ 400 hommes tués ou blessés; on eut à regretter la perte du chef de bataillon du génie Dumas, frappé en pleine poitrine d'un coup de baïonnette, à la tête de la sape, et celle de quatre officiers d'infanterie morts bravement. Le colonel Jannin, du 1er de zouaves, eut la joue traversée d'une balle et deux fortes contusions à la tête, résultat de coups de pierre. Les corps qui prirent la part la plus active à ce combat sont le 3e de zouaves, bien digne de la réputation de ces braves troupes, et le 82e de ligne. L'affaire de la nuit du 22 au 23 a, sous plusieurs rapports, de l'analogie avec la bataillle d'Inkermann, bien qu'elle n'ait pas eu les mêmes proportions. Les colonnes russes renfermaient plusieurs bataillons composés d'hommes de bonne volonté, a qui l'on avait fait accroire qu'ils allaient porter le coup décisif. Il y avait aussi des marins et des Grecs : ce ne furent pas ceux qui eurent le moins à souffrir.

La nuit suivante ce fut au tour des Français d'attaquer. Dans ce but les dispositions suivantes avaient été prises : un détachement du génie et un détachement d'artillerie, deux bataillons du 2e de zouaves, colonel Cler, et un bataillon du 4e régiment de marine, commandant Mermier, ayant à leur tête le général de brigade de Monet, devaient envahir l'ouvrage élevé par les Russes en avant de la droite des lignes françaises. Deux bataillons des 6e et 10e de ligne (lieutenant-colonel Dubos) formaient la réserve. L'ensemble était commandé par le général de division Mayran et enfin l'opération était surveillée et dirigée par le général Bosquet, commandant du 2e corps.

L'ouvrage russe était précédé de plusieurs embuscades présentant au milieu de l'obscurité de la nuit des obstacles dont il était difficile d'apprécier la disposition et la force. Les troupes chargées de l'attaque les abordèrent avec vigueur et les culbutèrent, et, pendant que les bataillons qui marchaient à gauche et au centre franchissaient ces obstacles, les zouaves, conduits par le colonel Cler, et ayant à leur tête le général de Monet, déjà blessé quatre fois, péné-

traient dans l'ouvrage sous un feu très-vif de mousqueterie, et sejetaient sur l'infanterie russe qui s'y trouvait massée. Cette infanterie céda le terrain après une lutte courte, mais violente, à laquelle prirent une brillante part le détachement du génie commandé par le capitaine Valesque et celui de l'artillerie commandé par le lieutenant Delafosse. Les zouaves se montrèrent de la plus grande intrépidité; malheureusement une colonne d'infanterie de marine se trompa de route et s'égara. Les zouaves croyant se diriger vers cette colonne se trouvèrent à l'improviste devant une masse compacte de 6,000 Russes qu'ils percèrent d'outre en outre, mais au prix de pertes regrettables. De son côté l'ennemi eut une quantité énorme de morts et de blessés, ce qui s'explique par cette circonstance que sa flotte lançait une pluie de projectiles sur la mêlée, éclairée par des pots-à-feu, et que ces projectiles atteignaient principalement les Russes qui se trouvaient dans leur direction. Ne pouvant songer à s'établir sur un point menacé de tous côtés par l'artillerie ennemie, les Français se retirèrent après avoir une fois de plus prouvé leur supériorité dans l'action.

Outre la mort du chef de bataillon du génie Dumas, officier supérieur plein de mérite et d'avenir, tué, comme nous l'avons dit, à coups de baïonnette après avoir été déjà blessé en tête des travaux d'attaque, on signala l'absence du chef de bataillon Banor, du 3e de zouaves, qui disparut et qu'on suppose avoir été tué.

Voici le résumé des pertes éprouvées par les 1,000 zouaves formant la partie principale de cette colonne redoutable qui culbuta si rudement des forces d'une grande supériorité numérique : MM. Daquirot, Doux, capitaines; Bartel, lieutenant, et Sevestre, sous-lieutenant, tués; Sagre, capitaine, mort des suites de ses blessures; Pierre, capitaine adjudant-major, tombé vivant au pouvoir des Russes; 13 officiers blessés, rapportés au bivouac; 62 sous-officiers et soldats tués, et 13 blessés laissés sur le champ de bataille; 124 blessés, rentrés ou rapportés au bivouac. La perte des Russes s'élevait à 12 ou 1,500 hommes.

Dans le cours de cette nuit eut lieu un regrettable événement. Le médecin français Leblanc, attaché au service médical du 9e régiment d'infanterie anglaise, occupait une tente près des huttes d'hôpital de ce régiment. Il se livrait à la lecture lorsque tout à coup, entendant le bruit du combat, il se leva, laissant sa chandelle allumée, son livre ouvert, et sortit. Le docteur Leblanc avait la vue courte. Dans l'obscurité il se trompa de chemin et se présenta devant la ligne du 18e régiment français établie près de la tour d'observation vers l'attaque de gauche. Bien qu'on lui eût crié trois fois qui vive? il ne répondit pas. La sentinelle fit feu, et il fut tué sur le coup.

État des défenses de Sébastopol en avril 1855. — Second bombardement. — Remplacement du général Canrobert par le général Pélissier. — Affaire des 22 et 23 mai. — Expédition de la mer d'Azof. — Débarquement à Balaclava d'un corps d'armée fourni par le gouvernement piémontais. — Particularités sur ce qui se passe aujourd'hui en Russie. — Proclamation du général Pélissier. — Effectif des armées et des flottes des divers Etats de l'Europe. — Armée turque d'Asie.

Depuis quelque temps les alliés faisaient de grands préparatifs pour un nouveau bombardement et les Russes, de leur côté, complétaient leurs moyens de défense. Nous avons déjà fait connaître les points principaux des fortifications. A la description que nous en avons donnée nous croyons devoir ajouter quelques mots qui aideront à l'intelligence des nouvelles opérations.

L'extrémité du bastion du Mât aboutit à un mur crénelé de 200 mètres de long, qui conduit à l'endroit où le ravin du Port rejoint le ravin du village des marins de Sébastopol. Derrière ce village, situé à l'extrémité du Port des vaisseaux, se trouve une batterie importante appelée batterie des Casernes, qui fait un feu très-nourri et qui soutient puissamment cette zone de la défense. La batterie des Casernes est en arrière du village, mais en avant du faubourg de la Marine. En dehors du bastion du Mât et du bastion Central et du côté de l'attaque, s'étend une ligne de défenses accessoires qui, avec les contours qu'elle décrit, peut avoir 6 ou 700 mètres de développement. Sa largeur est difficile à apprécier, mais elle part de l'escarpe et semble avoir environ de 50 à 75 mètres. Elle se compose d'abattis, de chevaux de frise, de petits piquets ou piquets allemands, de trous de loup, de chausse-trapes, de palanques et de fraises. Les obstacles que présentent ces défenses accessoires n'ont pas la même importance qu'autrefois ; on ne doit pas les négliger, et toutes les mesures sont prises pour les enlever lorsque le moment sera venu. En dedans du bastion du Mât, à 380 mètres de l'angle du saillant et à 160 mètres de son côté gauche, se trouve la seconde ligne de défense des Russes, qui, en cet endroit, se compose d'une série de batteries dites batteries hautes du boulevard et batteries de la berge droite du ravin central. Cet ouvrage présente, en raccourci, la forme du bastion du Mât. On ne connaît pas encore son armement; mais, d'après ses dispositions, il doit être important. Il est dans la direction de la partie principale et

bâtie de la ville, qu'il domine. Dans l'espace compris entre la première et la seconde enceinte, on a démasqué récemment des batteries destinées à lancer des feux courbes. C'est aussi à la partie gauche du bastion du Mât que se trouve le quartier des Casernes, particulièrement affecté aux troupes et à la garnison de la ville. Plusieurs de ces casernes, construites sur le plan le plus avancé, ont été détruites par les projectiles.

Les défenses, de même que les attaques de la droite, commencent au ravin du Port et arrivent jusqu'à la rive gauche de la Tchernaïa. Le point capital de ces défenses est la célèbre tour Malakoff, dont l'armement est évalué à 100 pièces. Jusqu'à la rive gauche de la Tchernaïa et jusqu'à Inkermann, il existe d'autres travaux portant à 550 pièces environ l'armement des ouvrages du côté de la terre.

Le 9 avril, lundi de Pâques, à cinq heures précises du matin, le feu s'ouvrit sur toute la ligne des alliés contre Sébastopol. Il faisait une tempête épouvantable, et les éclats de la foudre se mêlaient au bruit de l'artillerie. A l'attaque de gauche, de la Quarantaine au bastion du Mât, 300 canons et mortiers français foudroyaient la place, et, vu l'extrême proximité des ouvrages, y causaient d'affreux dégâts. C'était au bastion du Mât et au bastion Central que se concentraient tous les efforts. A l'attaque de gauche, du ravin dit *des Anglais* à celui de la Carabemaïa, les Anglais faisaient un feu d'enfer. Les Russes répondaient, mais sans causer un grand dommage. Seulement la batterie n° 28 eut beaucoup à souffrir et le lieutenant Brillant y fut coupé en deux par un boulet. Dans un combat de nuit, qui précéda le bombardement, le commandant du génie Saint-Laurent avait été tué d'une balle reçue au front. Le 10, les batteries continuent leur feu avec les mêmes avantages. Les dégâts produits au bastion Central, aux batteries de seconde ligne qui s'y relient, et au bastion du Mât, sont de plus en plus apparents. Le 11 avril, dans la soirée, trois embuscades russes qui eussent gêné les travaux que devait faire exécuter le génie sont enlevées. Les Russes s'avancent en nombre pour les reprendre; ils sont forcés de se retirer devant un feu nourri de mousqueterie. Dès le point du jour, les batteries du Carénage avaient repris leur feu avec activité. Après trois heures de lutte, les ouvrages Valhynie et Sélinghinsk sont réduits au silence.

Le feu de la première enceinte est sensiblement moins vif que la veille; les Russes tirent, au contraire, davantage des batteries intérieures de la ville. Une bombe, tombée en arrière du bastion de la Quarantaine, y produit l'explosion d'un amas considérable de projectiles creux. A la suite de cette explosion, le feu de la place est très-vif pendant deux heures. Le tir des batteries françaises, régu-

lièrement dirigé, est très-bon ; les embrasures des ouvrages ennemis sont fortement dégradées ; la passerelle du fort Paul, dont quatre bateaux ont été coulés, est touchée plusieurs fois, et les assiégés ne peuvent rétablir cette communication, à l'aide de planches et de cordes, que pour des hommes isolés seulement. Deux divisions turques de l'armée d'Omer-Pacha, transportées d'Eupatoria à Kamiesch, viennent dans cette journée s'installer au col de Balaclava, sur les positions françaises. Le généralissime Omer-Pacha s'y établit en personne.

L'ennemi ayant rétabli ses embuscades, il fallut l'en déloger. Il fit une sortie et tomba à l'improviste sur un bataillon du 46e de ligne qui gardait les travailleurs. La compagnie de voltigeurs, qui chargea l'ennemi à la baïonnette avec un entrain admirable et sans tirer un seul coup de fusil, eut beaucoup à souffrir. En faisant une reconnaissance, le général de division du génie Bizot fut mortellement blessé, et le 15 il rendait le dernier soupir. Ce brave officier, dont la carrière militaire remonte à 1813, s'était distingué en mille circonstances et avait conquis tous ses grades à la pointe de son épée. Général de brigade le 10 mai 1852, il fut investi, le 1er août suivant, du commandement supérieur du génie en Algérie, fonctions qu'il exerça jusqu'au 23 octobre de la même année, époque à laquelle il fut placé à la tête de l'Ecole polytechnique. Appelé à commander le génie à l'armée d'Orient, le 15 avril 1854, le général Bizot s'embarqua pour Gallipoli le 1er mai. Dès le commencement du siége de Sébastopol, chargé de la direction des nombreux et pénibles travaux de son arme, il sut, dans ces importantes fonctions, déployer les plus brillantes qualités; son calme, sa fermeté d'esprit, son habileté, son courage, souvent téméraire, l'avaient haut placé dans l'estime de l'armée. L'Empereur lui avait décerné, le 24 janvier dernier, la croix de commandeur de la Légion d'honneur, et venait de l'élever au grade de général de division, le 12 avril ; le général ne put jouir de la récompense qu'il avait si justement acquise, mais qui devint pour sa famille un titre de gloire et une consolation. Les obsèques du général Bizot furent célébrées le 16 ; tous les généraux français, anglais et turcs, y assistaient. L'amiral Bruat s'y était rendu avec tout son état-major. Lord Raglan, le général Canrobert et Omer-Pacha marchaient derrière le cercueil. Venaient ensuite les généraux Bosquet, Pélissier, Mayran, Dulac, etc., etc. Les coins du poêle étaient tenus par les généraux de Martimprey, Lafont de Villiers, le général de division Niel et un général d'artillerie. Les généraux Niel, Pélissier et Canrobert prirent successivement la parole et retracèrent avec chaleur les titres de leur compagnon d'armes à l'estime et aux regrets de l'armée.

Le général Bizot n'était âgé que de cinquante-neuf ans; doué d'une grande énergie et d'une santé robuste, il pouvait encore fournir une longue carrière. L'arme du génie perd en lui une de ses lumières, la France un de ses héroïques enfants.

Dans la nuit du 12 au 13 il y eut de très-vifs engagements. Les Russes, qui avaient encore rétabli leurs embuscades, ne cessaient d'inonder les travailleurs de projectiles creux. Trois fois la garde de tranchée s'élance en avant, enlève les embuscades et les détruit, trois fois les Russes viennent les rétablir et s'y loger de nouveau. Les Français eurent 54 hommes tués et 87 blessés. La perte de l'ennemi fut beaucoup plus considérable, et l'on resta maître du terrain, ce qui permit d'achever la 4e parallèle. Dans la soirée du 15, on fit jouer une mine renfermant une quantité prodigieuse de poudre (25,000 kil.). L'explosion produisit dans la place une espèce de terreur panique. Une vive canonnade s'engagea sur toute la ligne. La mousqueterie se faisait entendre bien fournie du côté des Russes. Tout le monde dut prendre les armes et sortir des abris, car on croyait évidemment à un assaut. Au milieu de tout ce va et vient, le feu des Français, bien dirigé à la faveur de la lumière des détonations, occasionna de véritables ravages. Quant à l'ennemi, il dirigeait son feu en arrière, dans la pensée sans doute que des colonnes d'assaut s'y trouvaient formées. Les pertes furent minimes. L'explosion de la mine produisit un vaste entonnoir dont on couronna le bord du côté du bastion du Mât. L'attaque n'était plus qu'à 60 mètres de ce bastion. L'établissement n'étant pas assez solide la première nuit, et l'entonnoir n'ayant point de communication ouverte avec la 3e parallèle, on ne l'occupa pas immédiatement. La nuit suivante, on perfectionna le logement, et bien que la communication avec la 3e parallèle ne fut pas complétement terminée encore, on put laisser en avant un certain nombre d'hommes. Dans cette même nuit, une bombe éclata sur un magasin de poudre anglais qui fit explosion, tua un homme, en blessa deux d'une façon très-grave et sept moins grièvement.

Le 17, les Russes firent une reconnaissance, avec quatre escadrons, en arrière des murs de Balaclava. Le régiment de cavalerie anglais, attendu des Indes, arriva le même jour au camp britannique. Ce régiment compte près de 700 chevaux arabes excellents, et les cavaliers sont tous de vieux soldats aguerris. Trois régiments d'infanterie venant du même pays étaient également attendus.

Le 19, une reconnaissance fut poussée du côté de Tchegoun, avec douze bataillons turcs d'Omer-Pacha, qui y était en personne, 1,500 chevaux français, anglais et turcs et de l'artillerie. Elle ne rencontra que des Cosaques qui se rallièrent en arrière sur un ma-

melon, d'où quelques coups de fusil suffirent à les déloger. Ils repassèrent bien vite la Tchernaïa. Le passage de ce cours d'eau ne présenterait pas de difficultés quand on voudrait le franchir. Les Russes y avaient bien fait des ouvrages défensifs, mais ce n'étaient pas des obstacles sérieux. Leur ligne de défense réelle se trouvait sur les hauteurs de Mackensie, qu'ils avaient fortifiées, ainsi que les gorges qui mènent sur ces hauteurs.

Sur toute la ligne d'attaque, aussi bien au centre qu'à la gauche et à la droite, on s'efforçait, par des cheminements, de s'approcher de plus en plus des fortifications de la place. En avant des bastions des casernes et de l'arsenal, les Anglais avaient commencé des travaux considérables. Les embuscades russes en face de l'approche séparée des tranchées avancées, à l'extrême droite, furent emportées avec une grande bravoure par un détachement anglais, sous les ordres du colonel Egerton. L'impétuosité de ces troupes triompha d'une opiniâtre résistance. L'embuscade, qu'il importait de conserver, fut, sans perdre un instant, reliée à l'approche britannique. Au bout de trois heures environ, l'ennemi fit une très-forte canonnade et un feu très-vif de mousquerie sur l'avant-poste de l'embuscade. Le détachement s'y retira; il la défendit et s'y maintint avec succès. Mais ce brillant exploit ne put s'accomplir sans une grande perte d'hommes : le colonel Egerton fut tué ainsi que le capitaine Lemprière. Cinq officiers furent blessés, dont trois dangereusement.

La nuit suivante, l'ennemi voyant que ni la fusillade de ses embuscades ni la grèle de projectiles creux dont il inonde les intrépides travailleurs ne pouvaient les arrêter dans leur cheminement, tente de détruire, dans une vigoureuse sortie, les ouvrages commencés. Une forte colonne, partie du bastion le plus voisin du ravin du Carénage, s'avance silencieusement dans l'obscurité pour venir surprendre les Anglais; mais ils étaient sur leurs gardes : tapis immobiles contre l'épaulement de la tranchée, ils attendaien l'ennemi. Avec un sang-froid tout britannique, ils le laissent s'approcher jusqu'au pied du revêtement. Les Russes, parvenus si près et croyant ne pas avoir été aperçus, annoncent alors leur présence par une décharge générale, et se précipitent sur la tranchée en poussant leurs cris ou plutôt leurs hurlements habituels. Un feu de peloton à bout portant et bien nourri, suivi de hurras retentissants, est la réponse des Anglais. Étonnés d'être ainsi reçus, les Russes ne peuvent pénétrer dans les ouvrages. Quiconque parvient à gravir le parapet est immédiatement rejeté à coups de baïonnette. Forcé de reculer, l'ennemi cependant ne se retire pas encore et commence une vive fusillade qui dure plus d'une heure. Enfin les Russes battent en retraite, il est vrai, sans être poursuivis. Quitter

les retranchements eût été une haute imprudence de la part des Anglais, tant la disparité du nombre était grande. D'ailleurs, l'essentiel était de rester en possession des ouvrages commencés et d'empêcher les Russes de les détruire. Tel fut précisément le résultat de ce chaud et brillant engagement. Mais ce ne fut pas sans pertes sensibles pour les Anglais, qui eurent 70 hommes tués et un nombre bien plus considérable de blessés. Quant aux pertes de l'ennemi, elles furent énormes, et le matin suivant le ravin était encore rempli de cadavres moscovites.

A l'attaque de droite, s'effectuent aussi divers engagements pour déloger l'ennemi des embuscades qu'il a rétablies partout. Comme toujours, elles sont enlevées à la baïonnette avec un admirable élan; mais quelques instants après elles sont refaites. Malgré une fusillade meurtrière, on continue toujours à s'avancer vers le mamelon Vert et même vers la tour Malakoff, dont le feu, ainsi que celui du Phare et des ouvrages Blancs, paraît augmenter à mesure que celui des Français diminue par suite du nombre restreint de coups à tirer par 24 heures, auquel on a limité les batteries. Au centre et à la gauche le feu des alliés s'est considérablement ralenti, toujours pour la même raison. On craint d'épuiser trop vite les munitions, qu'il a fallu plusieurs mois pour accumuler. Mais l'ennemi profite de cette quasi-cessation du feu pour réparer les ravages faits dans ses fortifications et réarmer ses batteries. Dans l'après-midi, un lieutenant de vaisseau, commandant à l'attaque de droite une des batteries de la marine, est atteint au ventre par une balle qui lui traverse les intestins. Son état est désespéré. C'est un des plus jeunes et des plus brillants officiers de la marine française.

Pendant toute la nuit du 21 au 22, la fusillade est très-vive à l'attaque de gauche et les coups de canon se succèdent rapidement. On fait jouer plusieurs mines dans le Cimetière, entre le bastion Central et celui de la Quarantaine, afin de rapprocher encore de la muraille crénelée les nouveaux ouvrages. Malheureusement ces mines ne produisent pas leur effet du côté où elles devaient agir : l'explosion se fait plus vers les troupes françaises que contre l'ennemi, et les décombres projetés tuent et blessent plusieurs soldats. On se met immédiatement à travailler dans les déblais, malgré la fusillade et la mitraille. Les ouvrages avancent beaucoup. Là aussi on aura bientôt une 4e parallèle complète, à moins de 150 mètres de la muraille crénelée. A l'angle de cette muraille et du flanc gauche du bastion Central, il y a maintenant une brèche ouverte qu'on estime avoir une étendue d'environ 150 mètres. Toutes les maisons voisines sont démantelées et percées à jour. Comme toutes les nuits, six vaisseaux et frégates à vapeur anglais et français vont successive-

ment lancer quelques bordées contre les forts à l'entrée du port. La frégate française le *Mogador*, après avoir envoyé à cinq encâblures (1,000 mètres) 24 coups de canon au fort de la Quarantaine, reçoi- deux boulets russes en plein bois; un autre boulet perce de part en part un des tuyaux de dégagement de la vapeur. Deux hommes sont tués; trois sont blessés. Le *Berthollet* et le *Cacique* reçoivent chacun un boulet dans la coque.

Antérieurement, à 9 heures du soir, il s'est fait un grand mouvement à Kamiesch. Omer-Pacha y est arrivé, escorté d'un piquet de lanciers. De longues files de chevaux de bât chargés de tentes, de bagages, et conduits par des soldats le sac sur le dos, le fusil en bandoulière, descendent lentement la route qui conduit au port. On dit que le général en chef turc s'embarque pour Eupatoria ; mais ce train d'équipage qui le suit n'est pas pour un seul état-major, quelque nombreux qu'il puisse être. A dix heures les chevaux de bât et les charrettes, chargés de bagages, ne cessent d'arriver. Ils encombrent toute la plage. Évidemment c'est le bagage tout au moins d'une grande partie de l'armée turque. On commence à entrevoir les masses sombres des bataillons qui suivent silencieusement en colonne les dernières voitures. A onze heures, Omer-Pacha s'embarque avec son état-major. Des chalands à tous les débarcadères se remplissent de troupes ottomanes et les portent à bord des vapeurs français, anglais et turcs qui chauffent prêts à partir. On prétend que la nouvelle est arrivée dans la soirée qu'Eupatoria est sérieusement menacée. De là le mouvement de l'armée turque, ou au moins d'une grande partie, quittant subitement son camp près de Balaclava pour venir s'embarquer de nuit à Kamiesch.

Depuis ce moment les embarquements de troupes turques ne cessent pas. Le matin du lundi 23 avril, il y a encore 2 à 3 mille hommes qui attendent leur tour et aussi quelques bagages ; mais l'opération est à peu près terminée. Ismaïl-Pacha surveille tout et donne des ordres pour tout activer. Il se tient près du débarcadère en face de la maison du commandant de place. C'est un homme d'une taille peu élevée, mais vigoureusement constitué. Ses traits bronzés ont une grande expression d'énergie et d'audace. A midi, l'embarquement des Turcs est terminé, Ismaïl-Pacha vient lui-même de se rendre à bord. Comme le temps est calme, on pense que toute la flottille sera arrivée avant le soir à Eupatoria. Il paraît qu'Omer-Pacha restera définitivement à Eupatoria avec la majeure partie de l'armée ottomane. Pourquoi alors avoir fait venir, il y a dix jours à peine, toutes ces mêmes troupes pour les rembarquer et les reconduire d'où elles venaient? Est ce un mouvement stratégique se rattachant à quelque grand plan ultérieur? C'est ce que nous saurons d'ici à peu

de temps. Les troupes embarquées se montent à 6,000 hommes. Le reste de la division ottomane n'a pas quitté son camp de Balaclava. Ménékli-Pacha en a pris le commandement.

Au siége, la nuit se passe dans le plus grand calme. Le canon ne se fait entendre que de loin en loin. Le matin il en est de même. L'ennemi ne semble pas plus désireux que les alliés de continuer le feu. On dirait que des deux côtés on est dans une sorte d'attente. Cependant personne ne compte sur la paix. Mais si les Russes ne tirent pas beaucoup, ils travaillent énormément. En parcourant l'attaque de gauche et celle des Anglais, on est étonné de la rapidité avec laquelle l'ennemi a réparé les grands ravages faits dans ses ouvrages de défense. Ainsi l'énorme brèche visible à l'angle de la muraille crénelée, près du bastion Central, n'existe presque plus; des sacs à terre empilés s'élèvent comme des moellons jusqu'aux deux tiers de la hauteur du reste de la muraille sur toute l'étendue de cette brèche. Les fortifications en terre qui terminent les défenses de la place du côté de la Quarantaine, le bastion de la Quarantaine lui-même, le bastion Central et celui du Mât, dont les faces, les parapets, les embrasures, ne paraissent plus qu'un amas de ruines et dont les batteries étaient en partie éteintes, sont maintenant en état de recommencer le feu. Au premier aspect, leur extérieur semble dans le même état que les jours précédents; seulement, en examinant attentivement avec la lunette, on reconnaît qu'au milieu des terrassements éboulés ou démantelés, l'ennemi a pratiqué des ouvertures qui lui tiennent lieu d'embrasures; il en est de même des batteries des Casernes et de l'Arsenal, opposées à l'attaque anglaise. Chaque jour de nouveaux renforts arrivent aux Russes. On aperçoit sur les hauteurs du nord de la ville des tentes formant de vastes carrés. Dans la forêt d'Inkermann et à l'entrée des gorges des montagnes de Vofouska, près de Balaclava, on découvre avec la lunette des campements considérables qui n'existaient pas il y a quinze jours. Évidemment l'ennemi agglomère ses forces pour tâcher de tenir les alliés enfermés dans le triangle de sept à huit lieues carrées qu'ils occupent en Crimée. Peut-être est-ce dans le but de l'inquiéter sur ses derrières et de l'obliger à distraire une partie de ses forces, qu'on vient de faire retourner Omer-Pacha à Eupatoria? Cela paraît plus probable que la nécessité d'un retour subit pour la défense de cette petite place, occupée encore par près de 25 mille hommes, et maintenant suffisamment fortifiée pour être à l'abri de toute espèce de coup de main. Dans l'après-midi, entre 3 et 4 heures, l'ennemi a hissé un drapeau blanc sur le fort Constantin, à l'entrée du port. Ce drapeau y reste près de vingt minutes. Pendant ce temps, les batteries de la place ne cessent pas de tirer, et, bien

entendu, celles des alliés leur répondent. On ne sait ce que cela veut dire, d'autant plus que le mât placé un peu à gauche du bastion de la Quarantaine et où l'on met ordinairement le pavillon parlementaire, n'en porte aucun.

Pendant toute la nuit du 23 au 24 avril, on entend une fusillade des plus vives et une violente canonnade, principalement à l'attaque de gauche. A onze heures du soir, les Russes font jouer en avant du bastion du Mât une mine pour pénétrer dans les entonnoirs de la place d'armes, obtenue huit jours auparavant au moyen de la mine, et où l'on construit une formidable batterie de brèche à 60 mètres du bastion. A une telle distance, si les fortifications de l'ennemi étaient en maçonnerie, le résultat serait inmanquable, mais battre en brèche dans des terrassements, qu'en adviendra-t-il? La mine des Russes ne produit aucun effet. Une seconde, qui fait explosion à minuit, a un peu plus de succès, sans causer de pertes sensibles en hommes; mais la troisième que l'ennemi fait jouer à trois heures du matin, fait beaucoup souffrir les assiégeants. Cependant les Russes ne peuvent pénétrer dans les ouvrages français. Ils trouvent dans les baïonnettes des intrépides soldats une infranchissable barrière.

Dans la nuit du 24 le feu se concentre vers la tour Malakoff; on attaque les embuscades élevées contre la quatrième parallèle. Les Français en restent maîtres après une lutte acharnée. On établit deux batteries sur la quatrième parallèle. Presque toute l'aile gauche de l'armée reste silencieuse.

Le matin du 25, une très-forte reconnaissance française et anglaise descend dans la vallée de la Tchernaïa. Les troupes embarquées la veille avaient emporté quatre jours de vivres. On apprend qu'Omer-Pacha, aussitôt après son retour à Eupatoria, a fait faire une reconnaissance qui a été poussée jusqu'au village de Sack, défendu par de nombreuses troupes d'infanterie et de cavalerie, et que les Russes se sont refusés à tout engagement.

Le 26, le général en chef passe la revue des quatre divisions françaises du deuxième corps d'armée. Le 27, le premier corps à son tour est passé en revue par le général Canrobert. Dans la nuit du 27 au 28, la canonnade et la fusillade reprennent avec une grande vivacité. Le 29, les Russes envoient un parlementaire à Omer-Pacha pour le prier de laisser sortir d'Eupatoria plusieurs familles; cette permission est accordée à quelques personnes seulement. Depuis le combat du 17, si glorieux pour les armes alliées, une animation extraordinaire règne dans la ville d'Eupatoria; chaque jour de nouveaux régiments de l'armée ottomane débarquent, amenés de Varna par des navires de guerre français, anglais et turcs, et bientôt l'ef-

fectif des troupes placées sous le commandement du généralissime Omer-Pacha sera au complet. La campagne, où l'armée ennemie avant l'affaire se montrait avec audace, est aujourd'hui déserte. On aperçoit encore, sur le sommet des tertres placés dans la direction de Simphéropol, les vedettes russes qui veillent, et dans les plis de terrain à travers lesquels serpente la route, des convois d'arabas qui s'éloignent emportant les malades, les blessés et le matériel de l'ennemi. On voit aussi fréquemment, la nuit, à travers les plaines silencieuses et couvertes de neige qui entourent Eupatoria, un vaste incendie se produire et se propager. Ce sont des détachements ou des corps russes qui, obligés de se replier, et fidèles à leur système de tout détruire sur leur passage, incendient les villages et les fermes tartares où ils avaient établi leurs campements et trouvé un abri précieux pendant les jours les plus pénibles d'un rigoureux hiver. Le matin, des groupes de familles sans pain, sans vêtements, sans ressources, victimes de l'incendie de la nuit et de l'inutile barbarie des Russes, arrivent en ville et augmentent le nombre des Tartares qui viennent sans cesse demander à la générosité des alliés protection et abri. L'ensemble de ces dispositions paraît indiquer que les Russes se retirent vers l'espace compris entre la place et Simphéropol. Un corps nombreux de cavalerie reste seul à portée de la ville pour l'observer.

En parcourant l'armée ottomane d'Eupatoria, on reconnaît facilement les vieilles bandes du Danube et de Silistrie. Elle est bien vêtue, bien armée, bien nourrie. Le soldat turc porte comme vêtement, indépendamment de son pantalon et de sa veste en drap bleu ordinaire, un paletot en peau de mouton sans manches, des jambières très-chaudes et une excellente capote grise, avec un capuchon séparé. La plupart d'entre eux ont pour chaussures des morceaux de peaux de bœuf en forme de sandales, qui leur entourent les pieds et qu'ils préfèrent aux souliers. Ils les fixent au moyen de courroies qui les maintiennent solidement. L'armée d'Eupatoria se compose, en très-grande partie, d'une classe d'individus appelés *rédifs* : ce sont des hommes ayant déjà fait campagne, et qui, d'après les lois de leur pays, peuvent être encore appelés sous les drapeaux; ce sont d'anciens soldats possédant l'habitude de la guerre. Ils sont sobres, patients, habitués à la fatigue, aux privations, et industrieux pour les travaux et les détails de la vie militaire. Les Turcs ont parmi leurs troupes plusieurs bataillons de tirailleurs armés de carabines à tige données par la France : ils s'en servent avec beaucoup d'adresse. Ils portent une tunique semblable à celle des chasseurs à pied français, et ont pour coiffure une toque verte très-épaisse, bordée d'une peau de mouton noire, comme les bonnets

tartares. Cette coiffure constitue un essai nouveau : il est question de l'adopter pour toute l'armée ottomane, en remplacement de la calotte rouge ou fez, incapable de préserver la tête des soldats contre les coups de sabre ou de baïonnette. Les Egyptiens sont regardés comme les meilleurs soldats de l'armée d'Eupatoria. Ils avaient la même réputation pendant la campagne du Danube, et on a vu qu'ils ont soutenu, presque en entier, le poids de la célèbre défense de Silistrie. Ils ont la figure beaucoup plus foncée que les soldats turcs; leur costume est le même pendant l'hiver, mais l'été ils portent la veste blanche, au lieu de la veste bleue. Comme ils parlent arabe et qu'ils n'ont pas la même langue que les Turcs, ils ont peu de rapports avec ces derniers et vivent entre eux. On ne les appelle dans le pays et dans l'armée que les Arabes. Leur manière de combattre se rapproche beaucoup de celle de ces peuples guerriers, au courage et à l'énergie desquels ils joignent l'intelligence de la discipline. Les soldats français leur inspirent une estime toute particulière, et ils cherchent sans cesse à les imiter. Les Egyptiens étaient commandés par un homme qui possédait leur confiance absolue, et qui laisse d'unanimes regrets : Sélim-Pacha, mort bravement, comme nous l'avons dit, dans la journée du 17 février.

Le général Canrobert avait résolu d'enlever de vive force un ouvrage de contre-approche que l'ennemi avait enlevé en avant des attaques de gauche. Cet ouvrage avait des proportions considérables. Il se composait de deux lignes brisées, séparées par un intervalle de 40 mètres, et dont les extrémités s'appuyaient à des obstacles naturels du terrain; il était en communication avec la lunette du bastion Central par une tranchée profonde, et déjà il avait reçu un armement particulier de neuf mortiers à bras, dont le tir incommodait sérieusement les travaux du siége. Cette position avancée était pour l'ennemi d'une très-grande importance; de là, il aurait peut-être ruiné par son artillerie l'une des batteries récemment achevée, ainsi que les travaux qui l'entouraient, et il aurait battu d'enfilade les attaques françaises sur le bastion du Mât. Il fallait donc empêcher les Russes de s'établir définitivement dans cette place d'armes, et l'attaque en fut résolue dès que les travaux eurent pris assez de relief pour couvrir les soldats des feux de la place, du moins en partie. D'après les ordres du général en chef, le général Pélissier prépara les dispositions générales de l'attaque, dont l'exécution fut confiée au général de division de Salles, secondé par les généraux Bazaine, de la Motterouge, Rivet, et le major de tranchée lieutenant-colonel Raoult. Le 1er mai, à dix heures du soir, et au moment où la lune, éclairant très-vivement, permettait d'opérer avec ordre, les troupes, disposées en trois colonnes, quittaient les pa-

rallèles. La colonne de gauche, composée de six compagnies de la légion étrangère (1er régiment, colonel Viénot), de huit compagnies du 43e, commandant Becquet de Sonnay, et de dix compagnies du 79e de ligne, colonel Grenier, avait mission de tourner par sa droite l'ouvrage, qui était défendu par plusieurs bataillons. Conduites avec beaucoup d'habileté et de vigueur par le général Bazaine, ces troupes abordèrent l'ennemi avec un irrésistible élan. Le colonel Viénot enleva la légion étrangère avec une rémarquable énergie. Une balle atteignit ce brave officier qui périt, l'épée à la main, en avant de ses soldats.

La colonne du centre, aux ordres du général de la Motterouge, se composait de deux bataillons du 46e de ligne, commandés par le colonel Gault. L'un de ces bataillons, dirigé par le colonel lui-même, se porta sans tirer un coup de fusil sur l'ouvrage, qu'il aborda de front, et se précipita résolument à la baïonnette sur l'ennemi. L'autre bataillon, le suivant de près, franchit immédiatement la première enceinte, et enfin le régiment tout entier se porta sur la seconde, qu'il enleva également avec une vaillance dont son colonel donnait le premier l'exemple. Le 98e de ligne, marchant à l'appui du 46e, se lança à son tour sur l'ennemi et fit de brillantes preuves sous les ordres du colonel de Brégeot. Enfin, la colonne de droite, formée d'une compagnie du 9e bataillon de chasseurs à pied, capitaine de Villermain, officier d'une grande bravoure, et de deux compagnies du 42e, capitaine Ragon, enleva l'ouvrage par sa gauche.

Chassé de partout et poursuivi à la baïonnette, l'ennemi abandonna l'ouvrage et se retira en désordre dans la place, semant de cadavres le terrain qu'il parcourait, et laissant entre les mains du vainqueur des prisonniers et des armes; ses pertes furent très-con-considérables, et l'on s'empara de neuf mortiers portatifs trouvés en batterie. Dès que l'ouvrage fut occupé, l'œuvre du génie commença pour retourner les parapets, dérober la position aux vues de la place, et enfin la relier par une communication avec la parallèle en arrière. Ces travaux furent exécutés ainsi qu'il avait été convenu d'avance, mais sous un feu d'artillerie comme aucune place n'en a certainement jamais fourni. Les officiers du génie, et surtout le lieutenant-colonel Guérin qui les dirigeait, montrèrent un calme, une énergie et une habileté qui furent admirés de tous. Ils furent secondés avec le plus grand dévouement par les sous-officiers, les sapeurs et les travailleurs des divers corps, parmi lesquels ceux du 14e régiment d'infanterie méritent d'être signalés.

A peine les Russes étaient-ils rentrés dans la place, qu'une violente canonnade partait de tous les points de la fortification. Le

travailleurs à l'œuvre, les troupes, les tranchées en arrière, furent couverts de projectiles de toute sorte; mais l'artillerie française, dirigée très-habilement par le général Lebeuf, ouvrit le feu de celles des batteries qui avaient des vues sur les attaques. Le travail put ainsi continuer jusqu'au jour, et la possession de l'ouvrage fut définitivement acquise aux assiégeants. Le lendemain, 2 mai, à trois heures de l'après-midi, une colonne russe d'environ 3,000 hommes fit brusquement une sortie sur l'ouvrage que l'on venait de conquérir, et dont les défenses étaient encore fort imparfaites. Il était alors gardé par deux compagnies d'élite du 2e régiment de la légion étrangère, par une compagnie d'élite du 43e, par un faible bataillon du 46e, et un bataillon plus faible encore du 98e; ces deux bataillons, restés de service de jour, avaient fait des pertes sensibles dans le combat de la nuit précédente. Les assaillants commencèrent un feu de mousqueterie très-vif, et les plus hardis, escaladant le parapet, se jetèrent dans l'ouvrage, où ils furent tués ou faits prisonniers. Pendant que la légion étrangère, le 98e et le 46e, énergiquement conduits par le lieutenant-colonel Martineau-Deschesnez, repoussaient l'ennemi, deux compagnies du 1er régiment de voltigeurs de la garde impériale, en réserve dans la deuxième parallèle, en franchirent résolument le parapet, entraînés par leur chef, le capitaine Genty, et se jetèrent à travers champs sur l'ennemi, menaçant son flanc droit. Une compagnie du 10e bataillon de chasseurs à pied et deux compagnies du 80e d'infanterie de ligne, aux ordres du chef de bataillon de Courson, se joignirent à ce mouvement plein d'initiative. Un bataillon du 43e de ligne, commandant Jeanningros, arrêta une autre colonne russe qui tentait de descendre du bastion du Mât. L'artillerie de la place ne cessa de protéger par un feu très-vif les efforts des assaillants; mais celui des batteries d'attaque s'ouvrit à son tour, et, après une lutte persistante, domina le feu de l'ennemi. Enfin, à la suite de plusieurs tentatives d'assaut restées impuissantes, les Russes se décidèrent à la retraite, abandonnant sur le terrain un grand nombre de morts.

Cette brillante affaire consacra l'établissement des troupes françaises dans l'ouvrage conquis. Leurs pertes des vingt-quatre heures s'élevèrent à 11 officiers tués, parmi lesquels figurent le regrettable colonel Viénot et le commandant Jullien, du 46e, officier supérieur que sa bravoure avait fait distinguer dans l'armée. On compta en tout 22 officiers blessés, 158 hommes de troupe tués et 600 blessés. Une courte suspension d'armes, dont les conditions avaient été préalablement réglées entre le gouverneur de Sébastopol, général comte Osten-Sacken, et le général Canrobert, eut lieu, le 3 mai, pour rendre les derniers devoirs aux morts. Ce succès fit avancer

d'un seul bond de 150 mètres les assiégeants vers le bastion Central, et exerça une grande influence sur le moral des deux armées.

A la suite de cette glorieuse affaire, le général Canrobert, dont la santé était gravement compromise, qui avait reçu plusieurs blessures, et qui souffrait surtout d'une ophtalmie, dut quitter le commandement en chef, remis avec l'agrément de l'Empereur au général Pélissier. Le général Canrobert avait demandé à rester au siége à la tête d'une simple division. D'après l'ordre de l'Empereur il prit la place du général Pélissier comme commandant du premier corps d'armée. Le général Pélissier, nouveau chef de l'armée d'Orient, est né à Maromme, arrondissement de Rouen (Seine-Inférieure), le 6 novembre 1794. Sa carrière militaire remonte au 12 juin 1814. En 1815 il fut attaché, avec rang de sous-lieutenant, à l'artillerie de la maison du roi. Il se distingua en mainte occasion, et chacun de ses grades fut la récompense d'une action d'éclat. Chef d'état-major, le 31 décembre 1839, de la 3e division des troupes à Alger, sous le commandement du général de Schramm, et le 24 novembre 1840, de la division d'Oran; nommé colonel et sous-chef d'état-major de l'armée d'Algérie le 8 juillet 1842; commandeur de la Légion-d'Honneur le 6 août 1843; maréchal-de-camp le 22 avril 1846; commandeur de l'ordre de Léopold le 20 janvier 1847; commandant de la division d'Oran le 31 octobre 1848; général de division le 15 avril 1850, le général Pélissier remplit six fois les fonctions d'inspecteur-général des 17e, 18e, 20e et 24e arrondissements d'infanterie pour 1848, 1849, 1850, 1852, 1853 et 1854, et exerça trois fois, en 1850, 1851 et 1854, les fonctions de gouverneur général de l'Algérie par intérim. Il commandait la division d'Oran, lorsqu'il fut nommé, le 10 janvier 1855, commandant du 1er corps à l'armée d'Orient. Pendant les quinze années qu'il passa sans interruption, depuis 1840, en Algérie, le général Pélissier prit part à presque toutes les opérations militaires importantes qui s'y accomplirent. Il est peu de généraux qui aient servi d'une manière aussi active que lui, et montré plus d'habileté dans la conduite des troupes. Cité maintes fois à l'ordre de l'armée pour son intrépidité, son coup d'œil, son élan, sa résolution; blessé d'une balle à l'épaule au bois des Oliviers le 15 juin 1840, et d'une balle au bras droit, dans la campagne de Mascara en 1842, il commanda souvent avec distinction des colonnes devant l'ennemi. Dans le commandement de la subdivision de Mostaganem pendant trois ans, dans celui de la division d'Oran pendant six années, comme dans le gouvernement général intérimaire de l'Algérie, partout, d'après le témoignage unanime des gouverneurs généraux sous les ordres desquels il s'est trouvé, il a donné des preuves d'un remarquable talent d'organisateur et d'administrateur, uni à un

mérite supérieur et à une rare énergie. La prise de Laghouat a dignement couronné, par un des plus brillants faits d'armes, sa carrière militaire en Afrique. Le général Pélissier a été nommé grand-officier de la Légion-d'Honneur le 10 décembre 1851, et grand'croix le 24 décembre 1853 : il a été décoré de la médaille le 15 août 1852.

Depuis les journées des 1er et 2 mai, le feu de l'attaque et celui de la défense furent plus calmes. Cependant, dans la nuit du 12 au 13, les Russes firent une sortie sur les batteries de siége du côté du fort de la Quarantaine. Les soldats les virent venir et les attendirent à bout portant. Lorsqu'ils arrivèrent sur les ouvrages on les accueillit par une vive fusillade, puis on se jeta sur eux. Si le combat ne fut pas long, il fut très-vif. Il y eut une effroyable mêlée à la baïonnette. Les Russes se retirèrent en abandonnant un grand nombre de cadavres. Ils s'étaient battus avec acharnement et avaient causé aux soldats français des pertes assez sensibles.

Dans la nuit du 12 et pendant la journé du dimanche 13 mai, le feu est fort vif aux abords des bastions Central et du Mât. L'ennemi, inquiet des progrès des ouvrages des assiégeants qui, chaque jour, l'enserrent plus étroitement dans un réseau infranchissable, s'est mis à concentrer toute la puissance de son artillerie sur ceux qui lui paraissent les plus menaçants. Depuis vingt-quatre heures, il ne cesse de couvrir de mitraille les intrépides travailleurs, mais sans pouvoir arrêter leur ardeur. Les deux grandes batteries de brèche, que l'on construit dans les places d'armes en avant du saillant des bastions Central et du Mât, s'achèvent rapidement. Dans la nuit du 13 au 14 la canonnade et la fusillade sont d'une violence extrême. Quoique la pluie eût cessé, le temps était très-obscur; aussi s'attendait-on à quelque sortie des Russes. Elle ne manqua pas. A onze heures de la nuit, une colonne ennemie fort nombreuse se glisse le long du ravin dit des Anglais et se jette vigoureusement sur l'extrême gauche de leurs tranchées; mais ceux-ci étaient bien préparés. En effet, ils reçurent les Russes par des feux de deux rangs si bien nourris que l'ennemi ne put pénétrer dans les ouvrages. Pendant ce vif engagement, les Russes tentaient une autre sortie sur l'extrême gauche, dans le Cimetière, entre le bastion Central et celui de la Quarantaine. Malgré le feu incessant des batteries de la place, qui balayaient avec de la mitraille les parapets de leurs tranchées, les soldats français ne craignirent pas alors de se découvrir, et, tirant à coup sûr dans la colonne russe qui s'avançait au pas de course, l'arrêtèrent court. La fusillade s'engagea de part et d'autre, mais elle ne dura pas longtemps, car les Russes ne tardèrent pas à battre en retraite, pour revenir, il est vrai, quelque

temps après, tenter un nouvel effort. Cette fois, ils échouèrent encore plus complétement. En vain plusieurs de leurs officiers se portent en avant pour entraîner leurs soldats : les Russes restent immobiles. Ils n'osent aborder à la baïonnette l'infanterie française. C'est que ces troupiers sont des lions; rien ne saurait rendre l'élan avec lequel, au commandement de : En avant! à la baïonnette! ils franchissent, sous la mitraille, les parapets des tranchées, et avec quelle fougue, quelle fureur ils se jettent sur les bataillons russes. Après le moindre engagement à l'arme blanche, presque toutes les baïonnettes dans les compagnies sont faussées ou tordues, tant les coups portés l'ont été avec vigueur. La plupart des cadavres abandonnés par l'ennemi sont percés d'outre en outre. On parle beaucoup d'un mouvement décisif en avant. Il s'agirait définitivement de traverser la Tchernaïa et de faire, coûte que coûte, une trouée dans l'armée extérieure russe, forcer ses formidables positions, la couper en deux, la battre, l'anéantir, puis investir complétement Sébastopol et attaquer à la fois la place par le nord et le sud.

Dans la nuit du 14 au 15 une vive canonnade se fait entendre aux points principaux de l'attaque de gauche où le feu s'est localisé. Le 15 on commence à apercevoir un grand mouvement des troupes vers le pont d'Inkermann sur la Tchernaïa, et un autre mouvement du côté de Balaclava.

Depuis ce moment, chaque jour, presque chaque heure, apporte la nouvelle d'un brillant succès. Dans les nuits du 22 au 23 et du 23 au 24, les Russes sont chassés des ouvrages formidables qu'ils occupaient auprès du bastion Central. Les Français s'y établissent. Dans ces luttes terribles, l'ennemi a 6,000 hommes tués ou blessés. Le 25 un armistice est conclu pour enterrer les morts. Le 26 l'armée alliée occupe les rives de la Tchernaïa et rejette l'ennemi vers la montagne. Le 27 elle s'empare de *Kertch* et de *Iénikalé*. Les défenseurs de ces deux places font sauter les magasins et les batteries et incendient les bateaux à vapeur. On s'empare d'un grand nombre de navires marchands et de plusieurs vaisseaux russes de 50 canons. La flottille des alliés occupe la mer d'Azoff : 14 vapeurs français et anglais la parcourent. Les bâtiments de commerce tombés en leur pouvoir sont au nombre de 30, tous richement chargés. Les Russes ont brûlé 30 autres bâtiments marchands et 3 de leurs vapeurs de guerre. Leurs magasins, qu'ils ont incendiés, renfermaient des approvisionnements considérables ; les fortifications qu'ils ont fait sauter leur avaient coûté des millions. L'importance de ces résultats n'a pas besoin d'être démontrée. La ligne de la Tchernaïa fait faire un pas immense vers l'investissement de Sébastopol. L'armée russe se trouve rejetée à une distance

beaucoup plus grande de la ville assiégée; elle est obligée de rester sur la défensive, pendant que les opérations offensives vont la harceler sans relâche et la contraindre peut-être à une grande et décisive bataille. L'occupation de Kertch et d'Iénikalé, en mettant au pouvoir des alliées la mer d'Azoff, prive désormais les Russes de leurs principaux centres de ravitaillement. Kertsch surtout était un magasin abondamment pourvu, d'où l'armée du général Gortschakoff tirait ses approvisionnements les plus essentiels. Cette armée ne peut plus désormais recevoir ses munitions que par Pérécop, voie très-longue, très-coûteuse et très-difficile suivant l'état de la température. Ce triple succès est donc aussi considérable au point de vue matériel qu'au point de vue moral. L'armée alliée possède maintenant sur le territoire russe Eupatoria, Kamiesch, Balaclava, trois positions fortifiées par la nature et par l'art de façon à constituer trois Gibraltars inexpugnables. Elle vient de s'établir à Kertch et à Iénikalé, deux places qui seront bientôt mises en état de défense, et pourront défier les attaques des Russes, si on leur laisse toutefois assez de temps et de loisir, chose douteuse, pour prendre l'offensive sur un point quelconque. Toute la flotte moscovite peut être considérée comme anéantie. A chaque instant les Russes se voient condamnés à de nouveaux suicides; après leur marine à voiles, c'est leur marine à vapeur qu'ils viennent de détruire de leurs propres mains. La mer Noire était aux alliés sans contestation, sans obstacle. La mer d'Azoff leur est désormais soumise. De toutes ces mers dont les tzars avaient rêvé la domination exclusive le pavillon russe a fui, n'osant se montrer devant les escadres alliées et s'honorer, sinon par la victoire, du moins par la lutte. Après la boucherie de Sinope, la Russie a abandonné les eaux de l'Euxin devant les couleurs de la France et de l'Angleterre. Elle-même a reconnu à la face du monde qu'elle n'est point une puissance maritime capable de disputer l'approche de ses rivages, mais seulement une informe puissance continentale, qui périrait étouffée dans son immense étendue, pour peu qu'on lui fermât pendant quelques années les deux issues par lesquelles elle respire l'air vivifiant de l'occident, le Sund et les Dardanelles. Déjà elle doit se repentir de la fin de non-recevoir mise en avant par elle pour empêcher les conférences de Vienne d'aboutir à la conclusion de la paix. Bientôt pour arrêter les coups funestes portés à sa puissance, elle se verra dans la nécessité de solliciter l'ouverture d'un nouveau congrès.

C'est le 19 mai qu'était partie de Kamiesch la flottille expéditionnaire qui obtint sur les côtes orientales de la Crimée de si beaux résultats. Ce brillant et heureux coup de main avait été préparé par

une reconnaissance faite dans les premiers jours du mois : « Le 2 mai, à quatre heures du soir, raconte un officier d'infanterie de marine, notre brave petit régiment se mit en marche, composé d'un millier d'hommes, commandés par notre colonel M. de Cendrecourt. A sept heures, nous arrivions à Kamiesch; et ces trois heures de marche, loin d'avoir fatigué nos hommes, semblaient les avoir mis en appétit. Nous avons bivouaqué sur la plage, et le 3, à sept heures du matin, « *attrape à embarquer* sur *le Jean-Bart,* » comme disent les matelots. Je ne vous parle pas en détail de la composition du corps expéditionnaire, dont le commandement était aux mains du général d'Autemarre, et comprenait, avec notre régiment, le 17e chasseurs, le 1er de zouaves, le 50e de ligne, le 14e de ligne et le 21e de ligne, plus trois batteries d'artillerie et une compagnie du génie. Je ne vous dis rien non plus de la destination réelle ou supposée de l'expédition. Je puis seulement constater avec un certain plaisir que, si je ne me trompe étrangement, et à en juger par les différentes versions françaises, anglaises, russes et autres qui nous arrivent, personne n'a su la véritable portée de cette opération. Le temps était magnifique, quoique un peu brumeux. 2 vaisseaux français, *le Montebello* et *le Jean-Bart,* 6 vaisseaux anglais, 32 frégates, corvettes ou avisos, tous à vapeur, français et anglais, nous attendaient au mouillage. En quelques heures à peine, nos 10,000 hommes étaient embarqués, et cela avec un ordre, une régularité admirables; pas une hésitation, pas un accident. Le 3, à cinq heures du soir, la colonne s'est mise en marche, *le Montebello* en tête. Le 4, nous avons reconnu Kaffa, à quinze ou vingt lieues de la côte, et assez près, par conséquent, pour distinguer le sommet du mont *Tchadir-Dagh,* qui s'élève dans l'ouest de Kaffa, à 15 ou 18,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Dans toute cette partie de la Crimée, la côte m'a paru abrupte et très-élevée. Vers cinq heures, le brouillard a augmenté d'épaisseur et d'intensité; il a duré jusqu'au lendemain matin. De quart d'heure en quart d'heure, les sonneries partaient du vaisseau amiral et étaient répétées par les autres bâtiments qui entonnaient les marches des régiments embarqués à chaque bord. Cette musique en pareil lieu et au milieu de ce brouillard qui faisait tout disparaître à nos yeux, produisait un effet des plus singuliers. Le moyen était fort ingénieux pour rappeler à chaque bâtiment sa distance et sa direction. Il a parfaitement réussi. A six heures, le 5 mai, nous étions par le travers de Kertsch; nous avons doublé cette position, et continuant notre route, nous avons longé la côte sud de la Crimée, laquelle est garnie, depuis Aloutchi jusqu'à Balaclava, d'un rempart élevé, formé par la chaîne du mont Yaïla. On voit aussi sur ses pentes,

du côté de la mer, de fort belles habitations que la guerre a épargnées; puis, les blanches collines de nos campements paraissaient bientôt, et le même jour notre division mouillait à Kamiesch; nous débarquions, et, deux heures après, nous avions repris possession de notre camp sous Sébastopol. »

C'est le 24 mai, jour anniversaire de la naissance de la reine Victoria, que les troupes alliées ont pris possession de Kertsch. Cette ville, qui s'élève à l'extrémité orientale de la Crimée, est située sur la rive occidentale du détroit qui porte son nom, et qui établit la communication entre la mer Noire et la mer d'Azof. Ce détroit est désigné aussi par le nom de Bosphore cimmérien. Iénikalé est situé sur la même rive, plus au nord. Kertsch est l'ancienne *Panticapée,* capitale du royaume de Bosphore et de Pont, au temps de Mithridate. Elle fut plusieurs fois détruite. Kertsch s'est élevé, à la suite des siècles, sur le même emplacement, au fond d'une anse profonde où viennent mourir, en s'écartant, les eaux du Bosphore cimmérien. La ville se déploie en forme de croissant sur la côte septentrionale, vers l'occident de la baie et sur les plateaux qui l'entourent. Un seul point domine cet ensemble : c'est la fin d'un rameau de mamelons qui vient se terminer justement au-dessus de la ville par un monticule plus considérable que les autres. C'est le mont *Mithridate,* sur lequel était élevée l'acropole de l'ancienne Panticapée. Un tumulus, couvert de grosses roches, en forme le point culminant. Au pied du tumulus, un rocher, partagé par une large échancrure assez semblable à une chaise curule, porte le nom de *Siége de Mithridate.* C'est de cet endroit, d'après la tradition, que le célèbre roi de Pont venait contempler cette flotte innombrable, la terreur des Romains.

Le climat, quoique froid en hiver, est sain et agréable dans cette saison. Le pays environnant, appelé par les Russes le district de *Kertsch-Enikolsk,* est d'une fertilité verdoyante partout où il est cultivé; il est séparé de Kaffa par une plaine d'environ 60 milles, qui présente quelques ondulations, et qui s'étend de la mer d'Azof à la mer Noire.

Iénikalé ressemble à ces cités désertes et qui tombent en ruines sur les bords de la mer Rouge. C'est le même aspect morne et sans vie. Les remparts de la forteresse, les masures de la ville, les roches escarpées, la mer immobile, tout concourt à l'illusion. La population de Iénikalé se compose entièrement de Grecs et de Tartares. On trouve dans les environs un grand nombre d'antiquités et des sources d'eaux minérales et bourbeuses. Du haut de la colline escarpée sur laquelle la ville est bâtie, on admire la vue de Kertsch et son golfe. Ce panorama rappelle de loin celui de la baie

de Naples. La distance de Iénikalé à Kertsch est d'environ quinze kilomètres. On les franchit à travers un steppe accidenté et verdoyant.

Kertsch est complétement bâti en pierres. Les maisons en sont belles. Elle contient une population de 10,000 habitants. Ce n'était plus qu'une ville turque de peu d'importance lorsqu'elle fut cédée par la Porte à la Russie, en 1774. Mais elle devait bientôt recouvrer une partie de son ancienne splendeur. Ce fut, il est vrai, au détriment de Théodosie, l'ancienne Kaffa. Le centre du commerce qui se faisait à Théodosie a été transporté, par le gouvernement russe, à Kertsch, où tous les bâtiments destinés pour la mer d'Azof doivent faire une quarantaine de quatre jours. Les plus grands attendent que des gabares amènent leur cargaison de Tangarog ou de Rostof; ceux dont le tirant d'eau est moindre traversent la barre et vont charger à Tangarog. A leur retour, ils sont obligés de transborder à Iénikalé la moitié de leur cargaison dans des alléges, et de descendre à travers les bas-fonds du détroit jusqu'à Kertsch pour y recharger. Malgré ces difficultés, le commerce de Kertsch et de la mer d'Azof s'est accru rapidement, et, en 1851, il n'est pas entré dans la mer d'Azof moins de 1,000 navires. De ce détroit dépendent toutes les exportations de la vallée du Don et du Volga. Il n'y a pas d'exagération à dire que l'occupation de Kertsch se fera sentir dans l'intérieur de la Russie, même jusqu'à Kasan, jusqu'à Nijni-Nowgorod.

Les conséquences pratiques de la prise de Kertsch sont de rendre très-difficile, sinon tout à fait impossible, le ravitaillement de l'ennemi. Le blé, les vivres, les provisions de toute espèce, venus de la Russie méridionale, étaient chargés par de nombreux caboteurs dans les ports d'Azof sur le Don, de Tangarog et de Mariapol sur la mer d'Azof, et transportés en cinquante ou soixante heures à Kertsch, d'où ils étaient expédiés vers l'intérieur par la route stratégique de Kertsch à Simphéropol. En même temps, mais seulement dans la belle saison, de nombreuses caravanes, se dirigeant par la flèche d'Arabat, entre la mer d'Azof et le Sivach ou mer Putride, pouvaient gagner Kertsch par terre ou se diriger d'Arabat sur l'intérieur de la presqu'île. Aujourd'hui le pavillon du tzar a cessé de flotter dans ces parages; les caboteurs russes sont capturés, coulés ou brûlés. La mer d'Azof appartient aux puissances alliées qui, par cela même, interdisent aux Russes la route d'Arabat. En effet, la pointe septentrionale de la flèche d'Arabat est séparée de la pointe méridionale du continent russe par le détroit et le port d'Iénitchi. Ce détroit, qui n'a pas plus de cent vingt mètres et qui fait communiquer la mer d'Azof avec le Sivach, est comme un fossé pro-

fond qu'il faut franchir pour s'engager sur la flèche d'Arabat. Un seul vapeur français ou anglais placé en station dans l'excellente rade de Iénitchi coupe aux Russes cette communication précieuse qui leur rendait de si grands services en temps de guerre, de nos jours comme au siècle dernier. Il ne leur reste donc que la route de terre, qui, de Tangarog se dirige de l'est à l'ouest par Mariapol, Grand-Karatchaï, Togourek et Pérékop; mais cette route est longue, mal entretenue, souvent impraticable, et d'ailleurs il dépend des alliés de la couper à Mariapol et à Tangarog, dont les ports, quoique peu profonds, ne sont pas inaccessibles aux plus légers bâtiments de la flotille alliée. Désormais sont perdues pour les défenseurs de la Crimée les immenses ressources de la Russie méridionale.

Dans le rapide récit que nous venons d'écrire tout d'une haleine, nous n'avons pas fait entrer les épisodes et les détails qui eussent entravé la marche de l'action et empêché d'en saisir l'ensemble. Cependant ces détails ont aussi un grand intérêt et servent de corollaire à l'exposé des événements dont ils facilitent la compréhension. Nous avons cru devoir les rassembler en un faisceau qui présentera simultanément à l'esprit les différents aspects de la vie militaire dans cette mémorable campagne.

Parlons d'abord du port français de Kamiesch qui, en ce moment, mérite particulièrement l'attention. Depuis la fin de l'hiver, Kamiesch a tellement changé d'aspect, qu'une personne qui l'aurait quitté a cette époque, ne pourrait le reconnaître aujourd'hui. A l'ancien bazar qui déployait dans le fond de la baie, sur un terrain couvert de boue et de neige, ses deux rangées de tentes infectes et misérables, a succédé un grand bourg avec ses rues et ses places bien distribuées. On peut citer notamment les rues *Napoléon, de Lourmel, de la Gloire, des Turcs;* les places *de la Marine* et *du Commerce.* Les boutiques s'y sont élevées comme par enchantement, et, quoique les marchands paient patente, il y en a de toute espèce : des horlogers, tailleurs, cordonniers, parfumeurs et même des perruquiers; il y a aussi des papetiers, mais qui vendent des éperons, des pistolets, des sabres, un peu de tout, excepté du papier. Les cafés et les restaurants ne manquent pas non plus, mais pour aborder ces derniers il faut avoir la bourse bien garnie : un déjeuner assez médiocre ne coûte pas moins de 20 francs par tête (vin non compris). Pour faire la police, les gendarmes suppléent aux sergents de ville, et leur tâche n'est pas des moins fatigantes, surtout le dimanche. Les rues des principales villes de France ne sont pas plus animées : c'est un pêle-mêle singulièrement pittoresque et qui plairait fort à un peintre. Les chevaux se heurtent avec les chameaux,

les *arabas* avec les fourgons de cantine, les mulets avec les ânes. La diversité des costumes français, anglais, turcs et tartares, donne à la foule qui se presse devant les boutiques un aspect des plus curieux, sans parler de la diversité des langues. Chacun fait son marché suivant son goût ou plutôt suivant ses moyens : fantassins et cavaliers, officiers et soldats, chasseurs, zouaves, infanterie de marine, dragons, hussards, tout ce monde s'est transformé en *ménagères* et s'approvisionne de vin, viande, saucissons, lard, harengs, salade, légumes, le tout.... non au plus juste prix. Au milieu de ce tohu-bohu d'uniformes, l'œil rencontre quelques cantinières et quelques hardies Françaises qui n'ont pas craint de venir s'établir à *Kamiesch-Ville.* Au reste, si, ce qu'à Dieu ne plaise, le siége doit durer encore quelque temps, ce ne sera plus un bourg, mais une véritable ville. Aux alentours, l'animation est la même. Ce n'est qu'une allée et venue continuelle du camp à Kamiesch : tantôt de longues files de mulets chargés de biscuits, d'immenses convois du train des équipages charroyant des fourrages ou des liquides, des divisions entières de fourgons d'artillerie transportant aux batteries des bombes, des obus, des boulets, des grappes de mitraille ; tantôt des convois de blessés sur des cacolets ou des litières, des détachements de toute arme envoyés en corvée à la plage. Tout cela chemine sous un soleil ardent, sans rencontrer le moindre ombrage sur ce terrain blanc, poudreux, dénué de toute verdure.

D'après ce qui vient d'être dit, qu'on ne croie pas que Kamiesch soit simplement un grand marché forain ; les établissements militaires sont nombreux et ne laissent rien à désirer : direction du port, bureau des mouvements, direction militaire, bureau du trésor, agence des postes, caserne de gendarmerie, bureaux et magasins de campement, caserne de sapeurs-pompiers (de la ville de Paris), direction des baraques, direction des parcs, hôpital, immense chantier, toute une ville militaire, en bois il est vrai, mais au grand complet. Le port contient en ce moment plus de 400 bâtiments de commerce et une assez grande quantité de bâtiments de guerre. Il serait impossible de se figurer l'animation qui règne sur la rade et dans le port, où quelquefois en un seul jour on voit entrer ou sortir quatre-vingts navires. Entre autres travaux si rapidement exécutés, il faut citer le magnifique aqueduc construit sous la direction de M. Albert, lieutenant de vaisseau, et qui conduit au camp une eau pure et abondante.

Quant à la baie de *Kazatch,* la sœur jumelle de Kamiesch et occupée par les Anglais, elle contient aussi une assez grande quantité de navires et quelques établissements militaires ; mais on n'y voit que quelques boutiques éparses au fond de la baie ; le quartier gé-

néral du commerce anglais est à Balaclava. Il existe à Kamiesch-Ville, au-dessus des établissements militaires, un camp qui ne manque pas d'originalité : c'est celui des portefaix turcs et bulgares. Les fortifications de Kamiesch marchent rapidement; deux bataillons, sous la direction du génie, sont actuellement occupés à ce travail. Les ouvrages de défense doivent, dit-on, consister en sept bastions ou redoutes, placés chacun sur un des points culminants du grand ravin qui de la baie de la Strénistza remonte jusqu'à la route du quartier général, et sur ceux du plateau qui s'étend de cette route à la mer. Ces redoutes seront reliées par un fossé à revêtement, et présenteront un espace retranché de 3 à 4 kilomètres, ayant pour centre le phare de Chersonèse, avec la mer à droite et à gauche. La baie de Kamiesch a l'avantage d'être plus spacieuse et plus commode que celle de Balaclava; mais elle offre aussi l'inconvénient d'être complétement exposée au vent du nord, et, par les gros temps, la mer cause quelquefois de grands dégâts parmi les vaisseaux qui y sont rassemblés. La convenance de fortifier la baie de Kamiesch avait été reconnue depuis longtemps déjà, et, dès les premiers jours de 1855, l'Empereur avait appelé, sur cet objet important, l'attention du général en chef; mais les rigueurs de la saison et les exigences plus pressantes du siége n'avaient pas permis de commencer ce grand travail aussitôt qu'on l'eût désiré. Comme nous venons de le dire, grâce à l'arrivée des nombreux renforts reçus par l'armée alliée, il est aujourd'hui poussé très-activement et sera bientôt terminé. Kamiesch est, dès à présent, un port français dont l'importance doit grandir en même temps que les opérations de la guerre de Crimée. Il était donc essentiel de s'en assurer la possession par des ouvrages défensifs qui ne pussent laisser désormais à l'ennemi aucune possibilité de la disputer. Cette curieuse particularité d'une place créée dans le voisinage immédiat d'une ville assiégée, et pendant le siége même, n'est pas sans précédents, et l'un des plus remarquables est, sans contredit, la construction de Santa-Fé par Ferdinand et Isabelle pendant qu'ils assiégeaient Grenade, en 1491. A en croire Madoz, Santa-Fé fut bâtie en quatre-vingts jours. Dans l'*Histoire d'Espagne* de John Bigland, on lit ce qui suit : « Les Maures se flattaient encore que l'approche de l'hiver obligerait les chrétiens à lever le siége; les mesures qu'ils virent prendre leur ôtèrent ce dernier espoir. Ferdinand, pour garantir ses soldats des rigueurs de la saison, fit construire solidement, avec des pierres et de la boue, un vaste camp de baraques couvert de tuiles; le camp prit en peu de temps l'aspect d'une ville entourée de remparts et de fossés. La promptitude avec laquelle cette construction fut achevée, son étendue et son importance, prou-

vèrent au peuple de Grenade la persévérance des Castillans. »

Le chemin de fer de Balaclava au camp anglais est d'une grande ressource pour l'armée britannique. Voici quelle est l'origine de ce chemin : un député ayant dit au sein du parlement que, si on n'établissait pas un pareil chemin, le siége de Sébastopol risquait de durer dix ans comme le siége de Troie, un entrepreneur se présenta et dit : « Je me charge de réaliser ce chemin avec mes ouvriers. Je ne demande rien que de rentrer dans mes déboursés. » Celui qui parlait ainsi était M. Morton Peto, qui possède une fortune personnelle de vingt-cinq à trente millions acquise par son intelligence des affaires. Pris au mot, M. Peto expédia immédiatement ses hommes et ses rails et le chemin de fer fut établi. En récompense, l'entrepreneur a été créé baronnet, et il s'appellera désormais sir Samuel Morton Peto. Tandis qu'un industriel agissait avec ce désintéressement, d'autres personnes riches s'empressaient, en Angleterre, d'offrir des dons pour l'armée d'Orient, et la double souscription ouverte par un seul journal, le *Times*, pour les soldats blessés et pour les veuves ou les orphelins de l'armée de Crimée, s'éleva à près de vingt-cinq millions de francs.

Le télégraphe électrique sous-marin est d'une importance bien plus grande que le chemin de fer de Balaclava. La communication est établie entre la Crimée et Paris et Londres. Comme un double fil va du quartier général aux tranchées, l'officier de service pendant la nuit peut annoncer simultanément une sortie au général Pélissier ou à lord Raglan, et au ministre de la guerre à Paris ou au premier ministre anglais dans Downines-Street. Voici comment a été conduite l'opération de la pose de ce télégraphe : c'est le capitaine Spratt, du *Spitfire*, qui a dirigé très-habilement tous les travaux. Le fil, de la longueur de 377 milles, a été mis à bord de l'*Argus*, assisté du *Terrible*. Le capitaine Spratt, sur le *Spitfire*, surveillait habilement l'exécution. Les navires ont quitté le cap Kaliacra, le 10 avril, dans l'après-midi, et ils ont laissé couler le câble dans 70 brasses; ils ont dépassé Sébastopol, le 12 au soir, et ont amené le câble électrique au monastère Saint-Georges, le 13 au matin. Le placement de 301 milles de câbles sous-marins s'est fai sans le moindre accident. Ce télégraphe sous-marin a 200 milles de longueur de plus que tout autre existant.

Le fil de Kaliacra à Varna (distance de 20 milles) sera posé très-incessamment. Les messages du quartier général allié parviennent à Paris ou à Londres en quatre heures; lorsque le travail sera terminé complétement, ils parviendront en moins d'une seconde.

Le gouvernement de Sardaigne, jaloux de s'unir aux puissances occidentales dans l'œuvre qu'elles poursuivent, ayant déclaré la

guerre à la Russie, a voulu concourir à l'expédition de Crimée par un contingent de 20,000 hommes sous les ordres du général de la Marmora. La première partie du contingent est arrivée le 10 mai à Balaclava, elle comprenait 4,000 hommes. Le général de la Marmora et deux aides de camp, ainsi que le colonel G. Cadogan débarquèrent les premiers et furent reçus par le général Airey et le colonel Steele, secrétaire militaire. Le général était venu à bord du bâtiment sarde le *Governolo ;* il fut conduit aux hauteurs qui dominent Balaclava, et de là au quartier général, où il resta quelque temps, et il retourna à Balaclava. D'après tout ce qu'on avait dit d'eux, ces officiers attiraient sur eux l'attention empressée de ceux qui les voyaient. Le général avait une tunique bleue, avec une écharpe sur l'épaule droite et un képi assez semblable à ceux de l'état-major français; deux médailles brillaient sur sa poitrine, et il portait un pantalon gris. C'est un homme d'un aspect fort agréable, et qui paraît fort jeune pour un général. Sa taille est d'environ six pieds. Les deux aides de camp sont de très-beaux hommes et fort bien faits. Ils parlent couramment le français. Les troupes débarquèrent le lendemain, et un lieu de campement leur fut assigné par lord Raglan, entre le quartier général et Balaclava. Le colonel G. Cadogan a été spécialement attaché aux troupes sardes. L'artillerie qui accompagne l'expédition est à Constantinople, et le *Jura* a reçu l'ordre d'aller la prendre à bord.

On procède toujours à Marseille, avec la plus grande activité, aux embarquements de troupes et de matériel de guerre. Jamais il n'y a eu au port de la Joliette un mouvement plus considérable. Cette célérité est du reste devenue indispensable pour éviter l'encombrement que ne manquerait pas de produire l'énorme quantité de munitions et d'approvisionnements de tout genre qui arrivent chaque jour. D'après le *Courrier de Marseille*, on n'évalue pas à moins de 300 mille kilogrammes, le chiffre du matériel que l'on embarque journellement. L'importance de ces opérations s'est élevée pendant le mois de mars à 9,000 tonneaux et pendant celui d'avril à 10,000 tonneaux, soit 10 millions de kil. Les transports à vapeur du Rhône, de la compagnie Deloutte, ont descendu à eux seuls, en deux jours et demi, de Lyon à Valence, plus de 500,000 kil. de poudre et environ 300,000 kil. de matériel, soit en canons, mortiers de gros calibres, obus, biscaïens, bombes du poids de 76 kil., cartouches, dons à l'armée, conserves et presses à fourrage pesant 4,800 kil., que l'on a dû descendre jusqu'à Arles, la grue de Valence n'étant pas assez forte pour les soulever. Plus de trente navires à voiles terminent leur chargement, qui consiste en baraques, fourrages, vins et marchandises diverses. Dix-neuf de ces

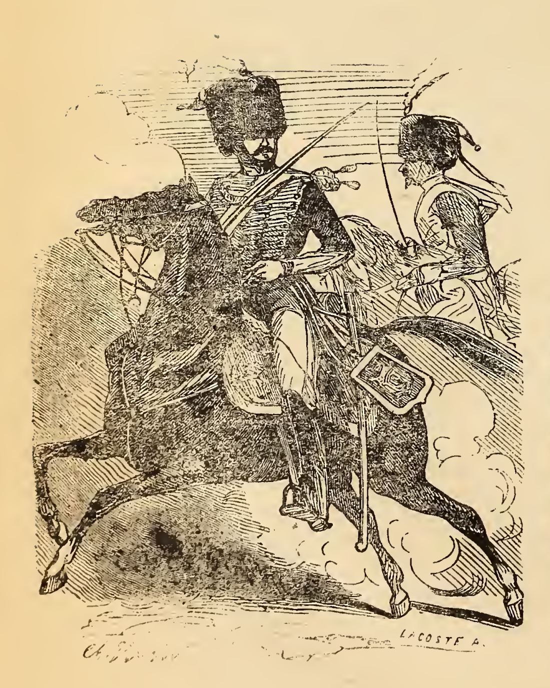
navires ont déjà pris la mer. On débarquait, le 28 mai au matin, sur les quais de la Joliette, deux batteries d'artillerie complètes prêtes à être embarquées sur le transport à voiles *l'Anatolie*, ainsi que des crèches, des mangeoires, des baraques, des bombes et 100 caisses environ de pioches, pelles et effets de campement adressés à l'intendance militaire devant Sébastopol. Au nombre des bâtiments de guerre préparés pour être envoyés dans la Baltique, tant par la France que par l'Angleterre, figurent en première ligne, pour le service qu'on en attend, les *batteries flottantes*, que nous allons faire connaître en quelques mots.

Trois choses sont à considérer dans la batterie flottante : ses formes ou son gabarit, ses moyens de défense et ses moyens d'attaque. Qu'on se figure une frégate presque sans bastingages, sans gaillard d'avant, sans dunette, à murailles droites, tronquée horizontalement à quelques pieds au-dessous de sa ligne de flottaison, on aura une idée à peu près exacte d'une batterie flottante. C'est un bâtiment plat sous quille, d'environ cinquante mètres de longueur, large à proportion, haut sur l'eau de l'élévation d'une batterie, calant au plus 2 mètres 50, apte, par conséquent à être mouillé au pied d'une forteresse. Pourvue d'une légère mâture et d'une hélice, la batterie flottante navigue à la voile et à la vapeur. Ce n'est point un navire de marche : sa machine est faible, suffisante toutefois pour lui faire traverser l'Océan sous la surveillance et la protection d'une escadre. Une fois au feu, elle n'a plus à manœuvrer ; au besoin un remorqueur l'y conduit, un remorqueur l'en retire. A la mer, elle a un équipage insignifiant; ce n'est qu'à l'heure du combat que les vaisseaux lui desservent le nombre d'hommes qui complète son armement. La principale défense des batteries flottantes, ce sont leurs murailles à l'épreuve du boulet, de l'obus, de la bombe. Les murailles, en effet, depuis la crète jusqu'à 0m 80 sous la flottaison, sont partout recouvertes de plaques de fer forgé en forme de bordages : plaques longitudinales, épaisses de dix centimètres et ajustées à la membrure par des boulons qui la traversent et reçoivent en dedans un écrou.

Quant au pont, dont les formes fuyantes ne prêtent pas prise au boulet, il est protégé, s'il le faut, contre la bombe, par un blindage. Les plaques de fer de revêtement, à une portée de 400 mètres, sont impénétrables au boulet massif ; à cette distance ce boulet s'y brise, à plus forte raison le boulet creux. Donc, tout ce qui est abrité par la muraille, couvert par le pont de la batterie flottante, tout cela est complétement hors d'atteinte. Or, c'est le cas du personnel entier, de tout le matériel, tant de combat que de manœuvre: personne sur le pont ni dans la mâture, la roue du gouvernail à l'in-



Général en chef.




Les Guides.




Les Cent-Gardes.

térieur, l'hélice immergée, la machine plus enveloppée que tout le reste. Une bàtterie flottante, quand elle vient de s'embosser, ne saurait être mieux comparée qu'à une tortue hermétiquement close entre sa double carapace ; la tête et les membres sont inaccessibles ; la carapace résiste aux chocs les plus violents. Les projectiles entrant par les sabords sont les seuls qu'on doive craindre : le nombre en est forcément très-petit, comme on doit le comprendre. Tels sont les moyens de défense d'une batterie flottante : elle échappe complétement ou résiste victorieusement. Pour attaquer, elle porte 16 canons de gros calibre, canons de 50. Elle lance à volonté des boulets pleins ou des boulets creux. Percée de 24 sabords, c'est-à-dire de 12 sabords de chaque côté, elle a la faculté, en reportant au besoin d'un bord sur l'autre, quatre de ses pièces, d'envoyer une bordée de 12 coups. C'est une énorme puissance offensive. En effet, outre le calibre et la nature des projectiles, premièrement la batterie flottante se ménagera toujours un tir à courte portée, grâce à son faible tirant d'eau ; et secondement, la sécurité parfaite de ses artilleurs, dans leurs casemates doublées de fer, leur permettra d'arriver à une précision et une rapidité de tir impossible sur nos vaisseaux, que le boulet ou la bombe de l'ennemi traverse de part en part. La destination des batteries flottantes est spécialement d'aller canonner, jusqu'à démolition, les forts bâtis le long d'une côte ou à l'entrée d'une rade. Grâce à elles, les combats d'artillerie de marine, d'une part, et d'artillerie de terre de l'autre, ne seront plus désormais la lutte d'une muraille de bois contre une muraille de granit, mais la lutte des murailles de pierre contre les murailles de fer.

Toutes les troupes transportées arrivent en Crimée pleines d'ardeur et d'enthousiasme, ce qui ne contribue pas peu à augmenter la confiance et l'entrain de l'armée. Pour fêter les nouveaux venus, le soldat oublie bien vite ses fatigues et ses dangers. Aux revues la tenue des troupes est superbe. Les guenilles disparaissent comme par enchantement pour faire place à l'uniforme soigné et brillant. A la première revue, celle du 1er corps, figuraient les zouaves, les tirailleurs, les grenadiers, les voltigeurs et l'artillerie de la garde. Chaque division de l'armée de siége avait son artillerie montée et attelée; les chevaux étaient tous plein de vigueur et de bonne apparence. On eût dit de beaux régiments en garnison des villes de France défilant la parade. L'état-major du général en chef était nombreux et escorté par un peloton de hussards et un de dragons, Une calèche et des amazones anglaises, avec un grand nombre d'officiers de la même nation, assistaient en amateurs à cette revue, où le général, en vertu du décret impérial qui lui donne l'autorisation

de récompenser sur le champ de bataille même les actes de courage et de dévouement, distribua environ trois décorations ou médailles par régiment. La revue avait lieu sur le plateau en arrière de la 4e division, et un soleil superbe éclairait ce magnifique tableau.

Malgré l'héroïque défense des assiégés, les travaux du siége n'ont cessé de marcher d'un mouvement continu et assuré. On est arrivé partout tellement près de la place que, dans certains endroits, tels qu'à la 4e parallèle, 30 à 40 mètres séparent seulement de l'ennemi. La 4e parallèle est entièrement terminée, ainsi que les divers travaux qui viennent y aboutir; toutes les attaques et les batteries sont parfaitement reliées les unes aux autres par des boyaux de communication et des tranchées. Le Cimetière est maintenant compris dans les travaux d'attaque et les embuscades russes, qui le défendaient, sont enlevées. Une tranchée passe aujourd'hui sur leur emplacement, et va s'appuyer sur l'extrémité du Cimetière. De ce point à l'extrême gauche, plusieurs batteries nouvelles ont été construites; elles sont formidables et très-bien placées. On arme en ce moment la 41e. Du côté de la droite, c'est-à-dire de la 4e parallèle au ravin des Anglais, les travaux sont également terminés.

La quatrième parallèle peut maintenant abriter les troupes. Voici la topographie de cet endroit de la place, l'un des plus intéressants : du côté des Russes s'avance une longue courtine à angles saillants et rentrants, composée d'un mur crénelé et de deux bastions, le bastion n° 6 et le bastion Central: au pied de ces ouvrages le terrain descend et forme ravin ; puis il remonte du côté des ouvrages français. Les Russes occupaient cette crête, où ils avaient établi des embuscades. Le Cimetière avec sa chapelle part de là et descend dans le ravin. Sa forme est carrée; il y a deux entrées, une grande et une petite. La troisième parallèle passait sur l'arrière du Cimetière. C'est sur ce point que dans la nuit du 13 au 14 avril eut lieu la magnifique attaque du commandant Grémion, ayant sous ses ordres le 2e bataillon du 98e. Nous avons, dans son ordre de date, donné sur ce combat quelques détails succincts; mais cette affaire est trop belle et fait trop d'honneur au régiment pour n'y pas revenir. L'ordre avait été transmis par le général en chef au colonel du 98e de faire enlever les six embuscades russes placées sur la crête du ravin que nous venons de décrire et dont le feu incessant gênait les travailleurs. L'ordre était non-seulement d'en débusquer l'ennemi, mais de s'y maintenir à quelque prix que ce fût. A cet effet, chaque compagnie eut son embuscade à attaquer, désignée d'avance, et comme un fort bataillon ennemi se trouvait en arrière des embuscades, et à l'abri sur la pente du ravin, les voltigeurs et la sixième compagnie devaient, pendant que les autres se ruaient sur les em-

buscades, se porter sur l'avant du Cimetière, afin d'empêcher le bataillon russe de se lancer entre la dernière embuscade de gauche et le mur du Cimetière pour couper les compagnies d'attaque. Une compagnie du 9e chasseurs à pied et une du 14e de ligne étaient placées sur l'arrière du Cimetière pour rendre le même office. La réserve se composait d'une compagnie du 9e chasseurs à pied. Vigoureusement conduit par son commandant, ce brave bataillon s'empara intrépidement des embuscades après en avoir chassé les Russes, dans une lutte corps à corps. Deux fois le bataillon russe revint à la charge pour reprendre ses positions. Forcé la première fois de reculer malgré ses hourras, il fut si vigoureusement ramené à la seconde, qu'il disparut pour ne plus revenir. Dans cette lutte, les troupes françaises déployèrent un courage inouï : des soldats criblés de blessures continuèrent de faire tête à l'ennemi jusqu'à ce qu'il eût été entièrement chassé. Il y aurait presque autant de traits de courage à signaler qu'il y a eu d'hommes engagés dans ce combat. Après l'enlèvement des embuscades, contraint de rester couché sur le terrain pour empêcher l'ennemi de revenir, ce brave bataillon dut éprouver des pertes sensibles. Sur quatre cents hommes, cent dix-neuf furent tués ou blessés, plus huit officiers, parmi lesquels il faut citer malheureusement la mort de deux jeunes et vaillants capitaines, MM. Bouzaiche et Marrast, tombés glorieusement à la tête de leurs hommes.

Ce combat fut tellement brillant, qu'indépendamment d'un ordre du jour des plus honorables du général en chef, onze décorations et dix-neuf médailles furent données. Depuis, deux décorations et une médaille ont été encore accordées ; en tout treize décorations et vingt médailles. Aucun régiment de l'armée ne peut revendiquer une plus belle page, d'autant plus que, pendant que le 2e bataillon exécutait cette magnifique affaire, le 1er bataillon, de son côté, envoyait une partie de son effectif coopérer à la réussite d'une opération semblable à la droite de l'ouvrage désigné à cause de sa forme sous le nom du T, tandis que le reste, sous les ordres du capitaine Lafon, travaillait à ouvrir un boyau dans la quatrième parallèle, où seize hommes encore furent mis hors de combat. Les Russes éprouvèrent des pertes considérables : ils laissèrent sur le terrain plus de trois cents morts, des blessés et des prisonniers, entre autres deux officiers supérieurs et un commandant ; plusieurs officiers subalternes restèrent aussi sur le champ de bataille. Voici comment on s'établit dans ces ouvrages enlevés à l'ennemi : les bataillons massés dans la tranchée font une irruption subite, tirent peu et emportent tout à la baïonnette ; à leur suite marchent des travailleurs armés de pelles et de pioches, le fusil en bandoulière, et avec eux,

des sapeurs et mineurs du génie. Les défenseurs une fois expulsés, il faut se loger soi-même dans les travaux. Pendant que les bataillons tiennent l'ennemi en échec, les travailleurs et les sapeurs s'occupent immédiatement de retourner l'ouvrage contre l'assiégé, en conservant de son travail tout ce qu'ils peuvent en garder et en lui donnant la forme et la direction d'une tranchée de siége. Les travailleurs restent alors exposés à la mitraille et à la fusillade sans avoir, comme les bataillons d'attaque, la possibilité de répondre au feu de l'ennemi et la satisfaction de l'aborder à la baïonnette. Les officiers du génie sont admirables dans ces occasions par leur sang-froid tout géométrique, indiquant le travail à faire, traçant au cordeau avec leurs sous-officiers la direction à suivre pour se défiler du feu de la place, actifs et courageux, mais aussi imperturbables que s'ils travaillaient sur le polygone.

Dans l'attaque faite par le 1er bataillon sur la droite du T, les compagnies de chasseurs chargées de l'enlèvement des embuscades russes agirent de concert avec deux compagnies de grenadiers de la 2e légion étrangère. Comme leurs compagnons du 2e bataillon, ceux-ci se maintinrent sous la mitraille dans les positions enlevées, pour empêcher les Russes de s'y réinstaller. On vit plus d'un grenadier de cette brave légion, pouvant à peine se soutenir, refuser le secours de ses camarades pour se retirer du feu, en leur disant : « Vous êtes plus nécessaires ici; si je n'arrive pas dans une heure, ce sera dans deux. » Un sergent de grenadiers (le brave Tresco, comme on l'appelle), ayant reçu plusieurs blessures, électrisa encore ses hommes par des paroles énergiques, et ce ne fut qu'épuisé par la perte de sang qu'il tomba en criant : « Tenez bon, mes amis, et montrons-nous dignes de la France! » Ce sous-officier, qui a eu dans le temps une brillante fortune et dont le père occupe une haute position en Prusse, fut décoré de la croix de la Légion d'honneur. — Eh bien ! mon brave Tresco, lui demande son capitaine, êtes-vous satisfait? — Oh! lui répond-il, en embrassant le ruban qu'il vient de recevoir, c'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie; je demande à Dieu qu'il m'envoie l'occasion de prouver à la France que je suis digne de compter au nombre de ses chevaliers ! » Malgré ses blessures, jamais il ne voulut cesser de faire son service, disant qu'un chevalier doit aller jusqu'au bout et mourir sur la brèche. Comme on lui demandait s'il n'aimerait pas mieux cent mille francs: — j'en ai dépensé, répondit-il, le double, on m'en offrirait le triple que rien pour moi ne vaudrait le titre de chevalier français; mon père en l'apprenant sera aussi heureux que moi et oubliera bien des choses. »

Ce ne sont pas du reste les traits d'héroïsme qui font défaut dans

l'armée française. Chaque jour, pour ainsi dire, on en a plusieurs à mentionner. Le feu se déclare dans un magasin de munitions. S'il atteint les poudres, le magasin sautera; des hommes seront tués ou blessés. Sans souci du danger, deux soldats de marine pénètrent dans le bâtiment, en enlèvent tous les sacs de poudre et sauvent ainsi la vie à leurs camarades. Tous deux, pour ce fait, reçurent la croix et furent mis à l'ordre du jour. Le lendemain, une bombe tombe dans une tranchée. Elle va occasionner de grands ravages parmi les soldats qui sont là rassemblés. L'un d'eux la saisit et la lance par dessus le parapet où elle éclate sans faire de mal à personne. Ce trait de courage et de sang-froid lui vaut la médaille militaire. Un autre soldat, voyant un obus prêt à éclater, se précipite à terre, se couche dessus tout de son long et par le poids de son corps étouffe le feu de la mèche. Les Russes avaient placé en avant de leurs embuscades un *pannion*, sorte de mât surmonté d'un drapeau, afin de s'en servir comme de point de mire pour rectifier leur feu qui devenait ainsi d'une justesse très-meurtrière. L'officier de service en cet endroit demande, pour aller arracher ce pannion, un homme de bonne volonté. Il s'en présente dix. L'un d'eux, choisi au hasard, s'avance en s'abritant comme il peut derrière les pierres, sous une grêle de mitraille, arrache le pannion, et, à travers mille morts, accourt se jeter avec son trophée entre les bras de son officier.

Du reste, les boulets russes n'empêchent pas les troupes de se livrer à de fréquentes distractions. Les Anglais ont organisé des courses élégantes comme à Epsom et à New-Market. Le 2e régiment de zouaves a établi un théâtre. La salle est une vaste tente décorée de la façon la plus ingénieuse et la plus pittoresque. Les décorations sont peintes avec de l'ocre jaune et rouge que fournit le sol, du cirage, du blanc de buffleterie, de la poudre délayée. Le reste est à l'avenant. On a tiré de tout un très-bon parti. L'orchestre est composé de l'excellente musique du régiment. Les acteurs sont bons. Seulement, les rôles de femmes, remplis par de jeunes troupiers imberbes, laissent quelquefois à désirer. Dernièrement on a donné, au bénéfice des soldats français prisonniers à Sébastopol, une représentation composée des *Anglaises pour rire*, d'un autre vaudeville et d'une pièce intitulée le *Retour de Crimée*, due à la collaboration de deux officiers qui, sous le feu des canons, aiguisaient les pointes de leurs couplets ; le tout entremêlé d'intermèdes comiques. Pas n'est besoin de dire qu'on riait aux éclats. Seulement de temps à autre un ordre arrivait et l'on voyait sortir des spectateurs. C'étaient des soldats de telle ou telle compagnie commandés pour aller au feu.

On s'amuse beaucoup des singularités des soldats turcs avec lesquels du reste on se trouve dans les termes de la plus parfaite cordialité. Ils ont, entre autres, une étrange manière de présenter le compte des chevaux morts : c'est oriental, mais satisfaisant. Un des hommes préposés à la garde des chevaux vint rendre ses comptes à l'officier d'administration chargé de cette partie du service. La première chose qu'il fit fut d'exhiber un grand sac, qui fut porté dans l'appartement du fonctionnaire par deux hommes : « Deux cents de vos chevaux sont morts, dit le Turc ; regardez, en voici la preuve. » Et, sur un signe de sa main, les hommes répandirent sur le plancher le contenu du sac, et quatre cents oreilles de cheval, de toutes formes et de toutes grandeurs, se trouvèrent entassées sous les yeux de l'officier étonné.

Dans les moments de trève les soldats alliés et russes qui se trouvent rapprochés fraternisent et échangent de bons procédés. Il y a entre eux une sorte de joute pour la justesse du tir. Tout le monde connaît les petits moulins que l'on met au bout des arbres fruitiers pour effrayer les oiseaux ; un soldat du 46ᵉ, qui s'était amusé à en fabriquer un, s'avisa de le camper au bout d'une perche et de le planter au haut du revêtement de la 4ᵉ parallèle, en face la ligne des tirailleurs russes. Le lendemain, ces derniers arborent un moulin semblable, et des deux côtés on s'amuse à tirer sur le moulin. Le matin du premier jour, celui des Russes est descendu. Toute la journée et celle du lendemain, ils ont vainement tiré sur celui du 46ᵉ, sans pouvoir l'atteindre ; maintenant, il y en a une quinzaine dans les ouvrages du 46ᵉ et du 98ᵉ, et les Russes de leur côté n'en ont pas remis. De temps à autre des soldats se mettent à leurs créneaux, préparés à faire feu, un autre prend une casquette, la place au bout d'une baïonnette et la promène de manière à ce qu'elle paraisse au-dessus du remblai : aussitôt les Russes de tirer dessus : alors les hommes à l'affût envoient immédiatement leurs balles dans les créneaux qui ont fait feu.

Voici un trait d'un autre genre : un officier russe est blessé et fait prisonnier par un soldat auquel il avait enlevé trois doigts d'un coup de sabre. Le soldat se met tranquillement à conduire son officier, qui avait un coup de baïonnette dans le ventre, à l'ambulance la plus voisine : — « Eh ! là-dedans, dit-il en entrant, y a-t-il moyen de se faire panser ? — Qu'avez-vous ? mon garçon, dit un chirurgien. — Pardon, major, c'est pas moi qu'est le plus pressé, c'est le vieux barbu qu'est là que j'ai un peu pincé par le bas. » On les panse tous les deux ; ils se couchent à côté l'un de l'autre, se soignant mutuellement. Tout cela est historique.

Un officier français, blessé à l'attaque des embuscades, a fait

preuve d'une grande présence d'esprit. Renversé par un coup de baïonnette au moment où il se précipitait seul à la gorge d'une des embuscades, plusieurs soldats russes le piquent avec leurs baïonnettes pour voir s'il est mort, l'un d'eux même le retourne avec sa baïonnette ; dans ce moment, ses soldats arrivent, attaquent vivement, distraient les Russes qui l'abandonnent ; il se traîne, reçoit encore une balle à la nuque et finit par rejoindre ses hommes.

Le 20, le cri : Au bœuf! se fait entendre sur toute la ligne des tranchées, en face de la brèche du mur de gauche du bastion Central ; tout le monde regarde, voire même les Russes, qui hasardent le nez en dehors de leurs embuscades. C'est un bœuf qui vient de filer de Sébastopol par la brèche et exécute à lui tout seul une charge à fond de train sur un bataillon du 5e léger. On le laisse approcher, on le tue, et pendant la nuit on est allé le dépecer, à la grande satisfaction des troupiers enchantés de manger des beefteaks russes. Narguant le danger, les soldats jouent dans les tranchées aux cartes, au bouchon, au cochonnet avec des biscaïens, aux billes avec des balles. Parfois un projectile dérange le jeu, mais on n'y fait pas attention, et après avoir réparé le désordre, on recommence la partie.

La question de la salubrité des camps occupés depuis plus de huit mois par les troupes de l'armée de Crimée, a constamment éveillé la sollicitude du ministre de la guerre et du général commandant en chef. L'hiver n'était pas terminé que déjà, d'après les instructions ministérielles, l'intendance militaire et le service de santé avisaient de concert aux moyens de conjurer les dangers que faisaient redouter, pour l'état sanitaire des troupes, le changement de saison et l'occupation prolongée des mêmes emplacements.

Indépendamment de l'alimentation et de l'hygiène, qui ont été l'objet de soins tout particuliers, des mesures ont été prescrites à l'effet d'assurer l'abandon des habitations souterraines, le déplacement et l'aération des tentes, la propreté des camps et de leurs abords, et partout ces mesures ont été rigoureusement appliquées, Des quantités considérables de sulfate de fer, de chlorure de chaux. sont journellement employées, et toutes les précautions sont prises pour en renouveler l'approvisionnement en temps utile. Le service du génie a fait construire des fours à chaux qui satisfont dans les plus larges proportions à tous les besoins.

Une incessante surveillance s'exerce sur l'enfouissement des issues et des cadavres d'animaux, et, par une récente circulaire, le général en chef a rappelé les officiers généraux, les chefs de corps et de service à l'exécution des ordres précédemement donnés à cet égard.

Aujourd'hui toutes les troupes habitent de grandes tentes; chaque corps a une infirmerie sous baraque, destinée à recevoir les hommes atteints d'affections légères, et à éviter l'encombrement des ambulances. Dans ces dernières, des baraques bien aérées, et convenablement placées ont partout remplacé les tentes. Les résultats obtenus prouvent que ces diverses précautions n'ont pas été prises inutilement.

L'état sanitaire est aussi bon qu'il était possible de l'espérer. Le nombre des hommes entrés aux ambulances, qui avait été de 7,585 pendant le mois de mars, s'est réduit en avril à 5,600, tandis que celui des sorties après guérison s'est élevé de 1,064 à 1,399. Et cependant, par suite des opérations du siége, les ambulances ont reçu, pendant le mois d'avril, un nombre d'hommes blessés par le feu de l'ennemi plus considérable que celui du mois précédent. L'amélioration s'est accrue encore dans le mois de mai. L'armée de Crimée se trouve donc dans de bonnes dispositions pour accomplir la mission qui lui est confiée. L'histoire, du reste, nous offre plus d'une exemple de situations analogues, et dans lesquelles des troupes françaises ont, comme aujourd'hui, supporté courageusement et avec la même discipline des épreuves encore plus rudes et plus prolongées.

En 1704, le siége de Verrue, commencé le 14 octobre par le duc de Vendôme, se prolongea jusqu'au 10 juin 1705. Voici ce que dit Musset-Pathay, dans son *Dictionnaire des siéges*, sur les souffrances éprouvées par les assiégants pendant cet hiver rigoureux :

« Il fallut braver un ennemi bien plus terrible encore : l'hiver avec tous ses frimas! Le froid tuait les soldats; les neiges les engloutissaient, les étouffaient. La terre, glacée jusqu'au fond de ses entrailles, se refusait aux coups des travailleurs. Il fallait employer la flamme pour creuser des tranchées nouvelles. Pendant près de deux mois que durèrent les rigueurs de cette triste saison, on n'entendit pas une seule plainte, on ne vit pas un seul trait d'impatience. »

Pendant le rude hiver de 1794-1795, deux armées françaises devant les places de Luxembourg et de Mayence ne furent pas soumises à de moindres épreuves. La première armée, commandée par le général Moreau, arriva sous les murs de Luxembourg le 21 novembre 1794; la place ne capitula que le 7 juin 1795. Voici ce qu'on trouve à ce sujet dans les *Victoires et Conquêtes :*

« Tout manquait à l'armée française, et, pendant cet hiver rigoureux, elle avait également à souffrir du froid et de la faim. L'administration des vivres n'avait que des moyens très-bornés : les farines ne pouvaient arriver au camp, faute de moyens de transport et par

la difficulté des chemins... Les jours où les convois n'arrivaient pas, les malheureux soldats, pressés par la faim, se répandaient dans les villages voisins, de telle sorte que souvent il ne se trouvait au camp que la moitié des troupes du siége... Pour les officiers, à cette pénurie se joignait encore la difficulté de se procurer les objets de première nécessité avec un papier-monnaie dont la dépréciation devenait chaque jour plus considérable. »

Enfin, à Mayence, le blocus, commencé le 25 octobre 1794, ne fut levé que le 29 octobre 1795. L'armée française, forte de 30,000 hommes, sucessivement sous les ordres des généraux Kléber et Shaal, construisit cette grande ligne de contrevallation qui n'avait pas moins de quatre lieues d'étendue. Voici ce que rapporte le maréchal Gouvion Saint-Cyr dans ses *Mémoires* :

« Kléber forma son armée de siége en trois attaques; mais il lui fut impossible de la pourvoir des vivres et des fourrages nécessaires pour la subsistance des hommes et des chevaux. La disette occasionna bientôt des maladies graves, et l'armée s'affaiblit tous les jours avec une progression effrayante. Ces maladies provenaient des racines de toute espèce que les soldats étaient obligés de substituer aux plantes légumineuses qui étaient consommées; racines qu'ils déterraient avec leurs baïonnettes, et parmi lesquelles il s'en trouvait de vénéneuses qui causaient aux uns la mort et aux autres le délire. La plaine qui environne Mayence était devenue impraticable à cheval pendant la nuit, à cause de la quantité de trous que les soldats avaient creusés pour trouver ces racines. La manutention pour l'attaque du centre se trouvait établie à Alzey, distant de cinq lieues seulement de nos camps; eh bien! les caissons de pain mettaient de six à sept jours pour faire le trajet, et ils étaient attelés de douze, seize et vingt chevaux. On finit par être obligé d'employer à ces transports ceux de l'artillerie, qui ne tardèrent pas à succomber. Alors tous les services furent entièrement désorganisés. Survint un hiver terrible, le plus rigoureux du siècle! Le froid excessif gelait les membres de nos soldats qui ne pouvaient se procurer du bois.

« Dans le courant d'une si longue guerre, ajoute Gouvion Saint-Cyr, j'ai eu souvent occasion de voir nos troupes souffrir de grandes privations; mais, si elles ont été pénibles, elles n'ont jamais eu la même durée; je n'en excepte pas même la campagne de Russie. Devant Mayence le froid fut plus vif et plus prolongé que celui qu'on éprouva jusqu'au passage de la Bérésina. L'armée devant Mayence fut réduite, mais ce qui en restait se trouvait sous tous les rapports dans l'ordre et en état de continuer la guerre. Elle a souffert sans murmurer, avec une constance héroïque tous les genres de priva-

tions pendant huit mois consécutifs. Sa discipline est restée intacte. »

Malgré toutes ces difficultés, Vendôme prit Verrue, les armées de la République s'emparèrent de Luxembourg, et les troupes françaises ont tenu pendant vingt ans garnison à Mayence.

Nous avons mentionné le beau fait d'armes qui, dans la nuit du 1er au 2 mai, a eu pour résultat la prise d'un ouvrage important élevé par les Russes, entre la dernière tranchée française et le bastion Central. Parmi les traits de courage signalés pendant cette nuit et la journée du lendemain, en voici un dont l'auteur est un de jeunes sous-lieutenants des voltigeurs de la garde dont cette affaire était le début au siége. Le 2 mai, à huit heures du matin, arrivent au clocheton, pour prendre le service de tranchée, deux compagnies de voltigeurs de la garde, sous les ordres du capitaine Genty; à dix heures, elles se rendent dans la troisième parallèle, entre les batteries 39 et 40, à 200 mètres environs de la place d'armes enlevée à l'ennemi; ce jour-là, les Russes, furieux de leur perte de la veille, ouvrent un feu plus terrible que jamais; leurs boulets enlèvent à chaque instant des morceaux de l'épaulement, et leurs bombes se succèdent avec une rapidité extrême et une justesse étonnante. Sur ces entrefaites, le colonel Martineau Deschesnez réunit les officiers de cette réserve; il leur fait voir, à travers un petit créneau en sacs à terre, la position de l'ouvrage occupé par les troupes françaises, et leur explique ce qu'ils auront à faire dans le cas, habilement prévu, d'une sortie de l'ennemi. Dès cet instant, les officiers étudient de leur mieux le terrain qu'ils auront à franchir sous les feux des bastions du Centre, du Mât et de la Quarantaine; calmes, ils attendent le signal du combat. A quatre heures de l'après-midi, au moment où l'on apporte le repas du soir aux hommes de garde, le factionnaire à l'avancée signale une longue colonne russe, et presque aussitôt une vive fusillade et le bruit du canon disent assez haut aux compagnies de la garde que l'heure d'entrer en action est arrivée. Les yeux du jeune sous-lieutenant de Moncets se portent sur ceux du capitaine Genty, qui crie immédiatement: « Aux armes! et en avant les voltigeurs! » A cet appel énergique, le sous-lieutenant de Moncets s'élance hors de la tranchée, suivi de ses braves soldats auxquels il trace le chemin qui conduit à l'ennemi; et voilà cette intrépide colonne, lancée à travers champs avec une audace inouïe au milieu des projectiles de fer et de plomb qui sillonnent la terre dans tous les sens; elle arrive ainsi au premier parapet, où elle trouve des compagnies du 28e de ligne; mais le bruit de la mousqueterie, qui se fait entendre à cent pas, lui fait comprendre qu'il faut encore pousser en avant, et, de nouveau à découvert, elle court, sous la

conduite de son chef, jusqu'au deuxième et dernier parapet, où se passe toute l'action.

En chemin, le sous-lieutenant de Moncets rencontre le lieutenant Cambot qui, blessé de trois coups de mitraille, s'est appuyé derrière un petit gabion isolé ; il lui crie en passant : « Courage, mon ami, nous allons vous venger ! » Cette promesse, il allait bientôt la tenir ; et, quelques secondes après, ces dignes soldats de la garde se trouvent mêlés aux braves défenseurs de l'ouvrage (légion étrangère, 98ᵉ, 28ᵉ et 5ᵉ bataillon de chasseurs à pied). Les Russes étaient massés derrière le parapet, séparés des troupes par un masque en terre de 2 mètres de largeur, sur 3 et demi de hauteur; on ne voyait que la pointe de leurs baïonnettes. Malheur à celui qui voulait gravir la pente ! Il était frappé, soit par les balles qui venaient du bastion, soit par celles des forcenés qui hurlaient à deux pas des soldats. Toutefois, ne pouvant se servir de leurs fusils d'une manière efficace, les Russes se mettent à lancer d'énormes pierres de dix à quinze livres ; les Français, de leur côté, en font autant ; mais, tout en continuant ce combat d'un nouveau genre, l'ennemi démolissait l'épaulement peu à peu, et ses baïonnettes montaient sensiblement; le sous-lieutenant de Moncets s'en aperçoit, il regarde le capitaine Genty, qui, la figure couverte de sang, excite les soldats à monter sur le parapet. Le jeune officier comprend aussitôt le rôle qui lui est destiné, et il s'apprête à donner l'exemple du plus beau dévoûment lorsqu'il reçoit une pierre sur le coude gauche, une autre sur la jambe et une troisième à l'épaule, mais rien ne l'arrête ; beau d'énergie, il s'élance sur la pente. A peine est-il à découvert, qu'il reçoit un éclat d'obus qui lance son képi à dix pas de lui, et le fait fléchir sous l'impression d'une vive douleur à la tête. Instantanément cependant il se relève comme un ressort, et, saisissant son sabre à deux mains, il franchit le parapet et tombe au milieu des ennemis; mais il n'est pas seul, les voltigeurs, témoins de sa belle action, sont à côté de lui ; quelques soldats des autres corps sont entraînés et marchent à sa suite. Les Russes, étonnés de tant d'audace, cèdent le terrain, et, sur bien des points à la fois, s'engage alors une lutte terrible corps à corps. Le sous-lieutenant de Moncets, dont le bras s'est fait rudement sentir dans cette affreuse mêlée, aperçoit sur sa gauche un voltigeur aux prises avec deux Russes; il court le dégager ; d'un coup de sabre vigoureusement appliqué sur le crâne, il met un des deux adversaires hors de combat ; le voltigeur abat le second d'un coup de baïonnette. Ce fait accompli, il charge de nouveau le gros de la colonne ennemie, à la tête de tous les braves qui l'ont suivi ; dans cette poursuite sans relâche jusque sous le bastion Central, il voit encore, en avant de lui, un soldat du

98e entraîné par les Russes et menacé de coups de baïonnette ; plus grand que le péril auquel il va s'exposer, il vole à son secours, a le bonheur de le dégager, et le ramène au milieu des siens. Dès ce moment, la fuite de l'ennemi était rapide et complète. M. de Moncets juge la position avec sang-froid et intelligence ; il rallie tout son monde et rentre dans l'ouvrage où il reçoit les félicitations des nombreux témoins de son héroïque conduite.

Le général s'empressa de placer sur la poitrine de ce brave officier le signe de l'honneur mérité d'une manière si éclatante. Depuis la dernière opération dont nous avons précédemment donné les détails, il ne s'est rien passé de bien important devant Sébastopol. Les Russes ont complétement renoncé à reprendre les travaux de contre-approche qui leur ont été enlevés et dans lesquels on s'est fortifié. Ils se bornent à tirer, surtout pendant la nuit, sur les tranchées. Leur ardeur pour réparer les dégâts que leur a causés le dernier bombardement est infatigable. Ils ont augmenté la batterie placée en avant du saillant du bastion Central, et ont établi sur le haut des ruines de la tour une forte embuscade en pierre et en sacs à terre crénelée, et de laquelle ils font un feu constant sur les travailleurs des entonnoirs et de la quatrième parallèle. Ils ont renouvelé leur palissade en plusieurs endroits; mais, malgré tous ces travaux, tout leur front d'attaque paraît singulièrement endommagé. Tous les faubourgs en arrière du bastion Central et du bastion du Mât sont détruits, et quelques maisons de la ville proprement dite ainsi que le théâtre qui occupait le versant sud du mamelon de Sébastopol sont brûlés. Les vaisseaux sont toujours à la même place, c'est-à-dire près de l'Amirauté. Les prisonniers faits dans les combats de la nuit du 13 au 14 mai présentaient l'aspect le plus sordide; leurs vêtements tombaient en lambeaux et leurs armes étaient mal soignées. Quelques-uns cependant portaient des capotes françaises enlevées à des cadavres; aux contre-épaulettes françaises ils avaient substitué la contre-épaulette russe avec le numéro de leur régiment. Pour qu'ils se servent d'uniformes qui les exposent à se faire tuer par leurs camarades, il faut bien qu'il y ait manque absolu de vêtements. On conçoit que ces privations, jointes aux fatigues du siége, soient de nature à décourager les soldats russes. Cependant ils ont aussi leur genre de gaîté. Ils avaient exposé, comme une enseigne de foire, dans le fond de la baie de l'Arsenal, un tableau monstre représentant un zouave passé à la baïonnette par deux Russes. A ce tableau a succédé un autre divertissement. Ils fabriquent des cerfs-volants aux couleurs de la France et de l'Angleterre et les enlèvent dans la ville. Une bombe française a dernièrement atteint un de ces cerfs-volants.

Si l'ennemi montre beaucoup d'activité pour réparer ses ouvrages, le génie français déploie une ardeur admirable. De nouvelles batteries s'élèvent, chaque jour, comme par magie, et sont approvisionnées à un chiffre fabuleux. Kamiesch offre l'aspect le plus animé; deux nouvelles divisions d'infanterie sont arrivées au camp de Maslak. Une brigade de la cavalerie et une de la garde ont récemment débarqué. Les Anglais reçoivent toujours des renforts; leur cavalerie commence à devenir nombreuse; elle a un magnifique aspect, surtout les beaux régiments qui viennent de l'Inde. Balaclava présente la même animation par suite du débarquement du corps piémontais. Ce sont de superbes soldats, d'une excellente constitution, conduits par des officiers très-instruits. Leur matériel est tout neuf et très-beau; leur artillerie est remarquable. Ce seront de très-utiles auxiliaires.

Les vedettes russes sont toujours en avant de Balaclava, échelonnées sur la ligne des anciennes redoutes turques, depuis le village de Camara jusqu'au mamelon plus élevé où la cavalerie anglaise a ses grand'-gardes. Ces vedettes, généralement de Cosaques, aussitôt qu'elles aperçoivent un mouvement de leur côté, se replient en toute hâte sur des postes intermédiaires. Le bétail et les chevaux anglais paissent paisiblement dans la plaine, et les hommes vont faire du bois jusque sur le flanc des montagnes de Camara. Les Anglais sont occupés à combler le fond du port, qui n'était qu'un marais infect, et dont l'emplacement leur sera d'une grande utilité pour l'établissement de magasins. Malheureusement, dans l'hiver, ils ont enterré, à l'extrémité de ce marais, beaucoup de leurs morts, qui exhalent une odeur putride. Ils seront obligés d'exhausser le terrain et d'y répandre de la chaux en grande quantité. La ville commerçante anglaise et les bazars sont loin de valoir ceux de Kamiesch; les prix y sont doubles, et il est difficile d'y trouver le nécessaire. Il arrive tous les jours à l'armée une grande quantité de buffles et d'arabas avec leurs conducteurs tartares ou bulgares. Quoique ces immenses convois marchent très-lentement et que le poids porté par chacun des arabas soit peu de chose, ils ne rendent pas moins d'immenses services et diminuent beaucoup les fatigues du train. Ce genre de transport est surtout très-économique dans ce sens que le conducteur fait lui-même à son arabas et en peu de temps les réparations que peut nécessiter la rupture ou l'usure; il n'entre dans ces voitures aucun morceau de fer, tout est bois, même les essieux.

Toutes les troupes de la garde sont campées à côté de l'état-major général. Elles occupent un vaste plateau un peu en arrière de la ligne qui irait du quartier général français à celui de lord Raglan.

La garde fait le service des tranchées comme les autres troupes, ainsi que les corvées de toute nature. Il y a en ce moment dans la baie de Karatch plusieurs jolis yachts anglais, dont les propriétaires sont ou des officiers dans l'armée anglaise ou des amateurs venant visiter le siége. Les Anglais ont déjà une certaine quantité de canonnières à hélice. Tous ces petits navires marchent en général très-bien et font un service des plus actifs sur les côtes de Crimée qu'elles bloquent rigoureusement.

Après ces détails sur l'armée des alliés et sur les sentiments qui animent les soldats des diverses nations dont elle est composée, il ne sera pas moins intéressant de jeter un coup d'œil sur les ennemis que l'on combat, et de connaître ce qui se passe, en ce moment critique, au cœur de la sainte Russie.

Le gouvernement moscovite affecte depuis quelque temps une tolérance exceptionnelle. Tous les journaux français, même le *Charivari* avec ses caricatures représentant sous la figure et les costumes les plus grotesques l'armée russe et ses officiers, sont reçus à Saint-Pétersbourg dans tous les cafés. Cependant la censure ne dort que d'un œil. De temps à autre les feuilles politiques arrivent avec un grattage au doigt mouillé, suffisant pour rendre illisible le passage redouté, mais ne trouant pas le papier. Les gazettes locales racontent les faits à leur mode. C'est toujours pour accomplir un mouvement stratégique que les Russes se retirent, bien entendu après avoir battu les ennemis. Malgré la guerre, la physionomie de la capitale est restée à peu près la même. Le train de vie ordinaire se continue. Comme autrefois, les négociants français et allemands font leur voyage de Paris, en rapportant des marchandises, des modes et une foule d'objets que l'on vend plus cher que jamais. Le petit commerce ne souffre pas d'une manière grave de l'état de guerre, et pour faire sa cour à l'Empereur, la noblesse n'a cessé pendant tout l'hiver de donner des fêtes, des bals, des soirées, des raouts, et d'assister aux spectacles et aux concerts. La mort presque subite de l'empereur Nicolas est venue seule interrompre ces fêtes qu'elle a remplacées par un deuil public décrété pour six mois.

L'aristocratie paraît être animée d'un bon esprit pour Alexandre II. Elle semble avoir oublié ses rancunes contre la famille des Romanoff qui l'a si longtemps et si rudement châtiée, et contre laquelle elle conspirait depuis 1816. Elle s'impose des sacrifices énormes en hommes et en argent. On cite parmi les plus puissants et les plus généreux le prince Cheremetieff, qui a donné deux millions et demi de roubles assignats (2,750,000 fr.) et vingt mille serfs habillés, équipés, armés et nourris jusqu'à leur arrivée aux

bords du Danube. Ce seigneur possède, outre des salines, des fabriques d'étoffes précieuses, des raffineries de sucre, des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre, etc., environ cent vingt-cinq mille esclaves mâles, ce qui, en comptant les serves, représente la population d'un des plus populeux départements français. Après lui, viennent les princes Yousoupoff et Strogonoff, qui ont aussi donné plusieurs millions de roubles et fourni plusieurs milliers de soldats équipés et armés. M. Demidoff a fait verser par son comptoir deux millions et demi de roubles dans les caisses du trésor ; M. Yakowloff a fait remettre au ministère des finances un bon de dix millions. M. Yakowleff n'a pas d'esclaves, mais il est propriétaire des plus riches mines de fer, de cuivre et d'or de la Russie. Sa fortune est, dit-on, de plus de cent cinquante millions, et la Banque refuse de recevoir de lui, en dépôt, plus de quarante millions. Mais ces sacrifices ne suffiront pas, et le trésor, malgré les efforts du gouvernement, est à sec. Si la guerre se prolonge un an ou deux encore, la noblesse sera ruinée, et la Russie succombera sous le poids de la plus horrible misère. Toutes les villes de l'empire sont veuves de leurs garnisons. Les colonies militaires du Volkoff sont désertes, les soixante-dix mille grenadiers qu'elles contenaient sont partis, soit pour la Pologne, soit pour la Crimée, soit pour la Baltique.

Il n'y a plus à Saint-Pétersbourg ni bateliers ni cochers ; les uns ont été enrôlés dans la marine, les autres ont été faits soldats sans plus d'explications. Les seigneurs et les bourgeois ont dû même se dessaisir de leurs cochers et de leurs hommes de peine. Il ne reste plus que des éclopés et des sourds : les borgnes ont déjà été enlevés. Faute de bras, il a été très-difficile pendant l'hiver aux habitants de faire leurs provisions de bois et de glace. Les courses dans la ville sont devenues fort pénibles et fort coûteuses. Ce qui se faisait avant la guerre pour quelques kopeks, se paie aujourd'hui un rouble et demi et deux roubles, et encore ne trouve pas qui veut un véhicule convenable. La Néwa, autrefois si coquettement animée et parée de ses deux ou trois mille navires portant les couleurs de leur nation, est aujourd'hui déserte. Elle passe au milieu de la capitale comme à travers une ville assiégée. On ne rencontre plus que des barques descendant ou remontant le fleuve et portant des projectiles de guerre sur différents points de la côte du golfe. En un mot, Pétersbourg est, en apparence, aussi désert qu'en été, alors que tout le monde est retiré dans les îles. La circulation dans les rues, sur les marchés et sur les places publiques est silencieuse ; on dirait un pays peuplé de sourds-muets ; tout a un aspect sombre et lugubre ; on sent que ce peuple n'est pas libre, qu'il est gêné dans ses allures. A voir le silence et l'air inquiet de cette multitude, on pourrait se

figurer qu'elle revient d'une exécution ou qu'elle se rend à un enterrement. La Néwa elle-même coule avec une grande rapidité et sans bruit ; ses eaux sont profondes, d'une couleur sinistre, miroitante comme l'œil d'un serpent. On croirait qu'elle se hâte de traverser une ville maudite et de passer devant cette forteresse qui suinte le sang humain. Il est difficile de surprendre deux ou pluplusieurs Russes marchant ensemble et se livrant à une causerie amicale. On se regarde et on se tait. Il semble que le knout, agent invisible, circule dans l'air et que chacun craigne pour ses épaules. Vous n'entendez même pas, comme partout ailleurs, les cris des marchands ambulants annonçant leur passage. La discipline se fait sentir à chaque pas. On n'entend que les cochers criant : Gare ! avec la monotonie du croassement des corneilles. Cet isolement et ce silence au milieu d'une ville peuplée de 400,000 âmes donnent froid au cœur et jettent dans l'esprit une terreur indéfinissable.

On a fait une *presse* de matelots dans toutes les localités maritimes. On a mis tout en œuvre pour arracher de leurs foyers les pêcheurs et les marins finlandais, que leur constitution semblait garantir contre la violence d'un procédé aussi sauvage. Les anciens marins congédiés ont été rappelés. Et comme il était impossible à l'État de les habiller et de les équiper, on leur a donné pour uniforme une jaquette en drap de la forme d'un paletot-sac, et on les a coiffés d'un chapeau-tromblon, bas de forme, à rebords larges et relevés, et portant par devant une énorme *croix blanche, la croix du croisé contre le païen.* Tous les abords de Saint-Pétersbourg sont défendus par des ouvrages formidables ; l'extrémité de la pointe du Vasiliostroff et les rives du fleuve à son entrée dans le golfe sont couvertes de fortifications et de batteries. La fonderie Clark a presque disparu derrière des remparts de terre élevés à la hâte. Tous les points du golfe de Kronstadt susceptibles de permettre et de faciliter un débarquement, ont été fortifiés et armés. En un mot, ce golfe de Kronstadt n'est plus, des deux côtés, qu'une colossale et fabuleuse enceinte hérissée de canons, gardée par quarante mille homme des meilleures troupes, et protégée d'ailleurs par quarante mille marins montés sur des chaloupes canonnières échelonnées le long du rivage. Ces chaloupes canonnières sont de grandes barques à fond presque plat, empruntées à la navigation fluviale, et sur lesquelles on a placé à chaque bout une pièce de canon à pivot, d'un calibre énorme. La défense est faite sur un pied formidable. La flotte est désarmée et dégrée entièrement, et l'on est prêt à répéter devant Kronstadt le même sacrifice que devant Sébastopol, en coulant tous les navires non-seulement dans les passes balisées, mais encore dans tous les endroits où une chaloupe canonnière pourrait

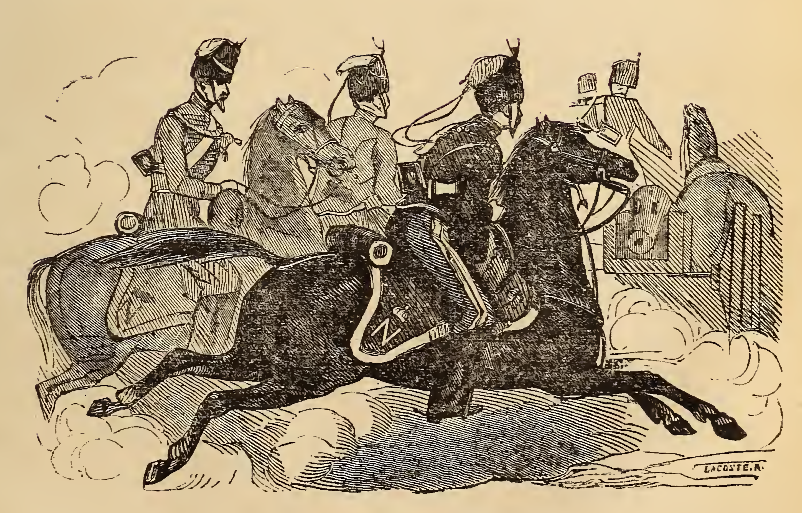
# GARDE IMPÉRIALE.



Chasseurs.



Voltigeurs.




Artillerie à cheval.

passer. L'ordre est d'encombrer tous les passages dès que les flottes alliées se présenteront. Les mêmes préparatifs se font à Revel et à Swéaborg. Des navires chargés de pierres sont prêts à être coulés.

Bien qu'on ait dit que Kronstadt était imprenable, et que l'empereur défunt l'ait cru, on est néanmoins si peu rassuré qu'on est disposé à anéantir les flottes russes, à perdre en un jour, en une heure, le fruit d'un siècle et demi de travaux incessants. A Saint-Pétersbourg, on a une peur horrible de ces chaloupes canonnières et de ces batteries flottantes monstrueuses qui achèvent en ce moment de se construire dans les chantiers français ainsi que dans ceux de la Grande-Bretagne, et dont nous avons donné plus haut la description. On les redoute comme étant les seuls bâtiments qui puissent s'approcher de Kronstadt, brûler la ville et les arsenaux, prendre les batteries à revers, et même arriver jusque sous Pétersbourg.

On s'occupe très-activement de poser une ligne de postes télégraphiques tout le long de la côte, entre Saint-Pétersbourg, Riga et Abo. Ces postes sont faits en forme de pigeonnier et élevés sur quatre poutres. Ils serviront à signaler d'un point à un autre les mouvements des flottes alliées, et à renseigner le gouvernement sur leur marche et leurs dispositions. Les principaux *fiords* (canaux à travers les îles) de la rive finlandaise sont déjà encombrés. Par mesure de précaution, le gouvernement a défendu aux Français de se rendre aux îles : à Kaminiostroff, à Christowsky, à Strogonoff-Sadou, à Nowodereveny, en un mot partout où il y a des postes de soldats. On répond de leur vie à Pétersbourg, mais on ne pourrait efficacement veiller sur eux hors de la ville, et on veut prévenir tout accident. Aux yeux du soldat russe, le Français ou l'Anglais n'est pas seulement un ennemi, c'est encore un païen, et c'est un acte méritoire de le tuer. On a eu à déplorer quelques accidents de ce genre. Cependant les ordres les plus sévères ont été donnés pour que les Français fussent respectés. Les Anglais ont dû quitter la ville et les fabriques de l'empire; il ne reste plus en Russie un seul contre-maître anglais. Ils ont tous été conduits à la frontière et remplacés par des Américains. Le chemin de fer de Pétersbourg à Moscou a été dirigé et conduit par ces derniers, que l'on entoure de mille prévenances.

Depuis le commencement de la guerre, des prières publiques ont té ordonnées dans toutes les églises. On ne saurait se faire une idée de l'esprit de dépendance et de servilité du prêtre russe. Habitué à mêler dans ses instructions comme dans ses prières le nom de l'empereur et le nom de Dieu, il finit par les confondre aussi dans son culte. Il tremble devant l'un comme devant l'autre, et

plus encore devant l'empereur que devant Dieu. Toujours, mais surtout depuis l'époque où le patriarcat s'est vu briser par Pierre le Grand, le clergé russe a été sous les pieds des tzars. Ceux-ci ont beau le flatter de temps en temps, ils ne l'écrasent pas moins. Tout au contraire de ce qui se pratique dans l'Église latine, où le sacrement de l'ordre exclut nécessairement celui du mariage, l'Église grecque fait de l'un le corollaire obligé, l'élément inséparable de l'autre. Ainsi nul individu ne peut être ordonné prêtre en Russie si, préalablement, il n'est marié, et, comme pour mieux indiquer que le mariage est la base essentielle du sacerdoce, le prêtre ne conserve ses fonctions, et, par suite, son caractère sacré, que tant que sa femme existe. Celle-ci morte, il ne peut convoler à de secondes noces; l'Église russe n'admet pas le prêtre mari de deux femmes : il ne reste alors au malheureux veuf d'autre ressource que de se faire moine ou de rentrer dans la vie civile. Jusqu'à la guerre, les temples restaient fermés la plus grande partie de la journée, et le soir personne n'y pouvait plus entrer; aujourd'hui, ils sont ouverts de six heures du matin à minuit; ils ne désemplissent pas de fidèles de toutes les classes, qui y accourent brûler des cierges. La consommation des cierges est tellement considérable que, dans l'église de Notre-Dame-de-Kasan seulement, on en a consommé trente-quatre caisses pendant la première semaine du carême. Chaque caisse en contient environ de huit à neuf cents. Indépendamment des églises, les chapelles des hôpitaux, des ministères et des établissements de la couronne ont été, par ordre, mises à la disposition du public. Un prêtre y passe la journée à réciter des prières, à bénir des bougies et à recueillir les offrandes. Le jeûne le plus sévère est ordonné par le clergé, et il est rigoureusement observé. L'Église russe impose deux jours maigres par semaine, le mercredi et le vendredi, et cinq carêmes dans l'année, à l'occasion des solennités de Pâques, de Noël, de la Pentecôte, de l'Assomption et de la Saint-Pierre. Tout cela forme un total de plus de six mois, pendant lesquels les Russes orthodoxes sont astreints à la plus sévère abstinence. Ils ne peuvent manger ni viande, ni œufs, ni beurre, ni lait. Le peuple vit alors de poisson sec, d'huile de chènevis, de gruau et de choux aigres. C'est là, du reste, à peu près sa nourriture habituelle pendant toute l'année. Quant aux seigneurs, ils se dispensent généralement du jeûne hebdomadaire et bornent celui du carême à la dernière semaine. Mais la police veille sévèrement à la stricte exécution du jeûne pour la guerre. Cependant on peut racheter ce jeûne par de grosses offrandes à la patrie : c'est une contribution nouvelle. La guerre a pris tous les caractères d'une guerre de religion. Si les armées alliées eussent été battues à

l'Alma, la Russie débordait sur l'Europe; la Russie s'y était préparée de longue main. Mais la position formidable qu'occupent les Français et les Anglais en Crimée a un peu modifié l'esprit belliqueux de la noblesse et a préservé le monde de la domination des Cosaques. Néanmoins le fanatisme est toujours poussé à son point extrême parmi la population orthodoxe. Tous les habitants des villages voisins des grandes routes et des chemins que suivent les recrues et les régiments dirigés sur le théâtre de la guerre accourent sur leur passage avec des chariots chargés de vivres, de provisions, d'eau-de-vie, de tabac, etc., qu'ils distribuent aux soldats en les excitant contre les mécréants, les infidèles, qui ont commis l'odieux sacrilége d'envahir le sol de la sainte Russie.

Le gouvernement ne paie plus ni soldats ni marins. Il les nourrit, et leur donne chaque jour une ration d'eau-de-vie, de tabac et de thé; mais d'argent, point. Le pays regorge de blés. Les propriétaires du gouvernement de Tamboff l'offrent à 1 fr. 50 le double hectolitre, et ne trouvent point d'acheteurs; le pain est pour ainsi dire pour rien. Des amas considérables de fer, de cuivre, de chanvres, de suifs, se font à Riga et à Mittau, sur la frontière prussienne, d'où ces objets sont expédiés sur Hambourg et jusqu'en Angleterre, où l'on assure que les suifs de Russie sont publiquement vendus.

Depuis que le lac Ladoga se trouve débarrassé de glaces et que la navigation y est devenue libre, on voit à Saint-Pétersbourg arriver presque journellement dans la Néwa des bateaux montés par des troupes de milices formées sur les terres seigneuriales qui aboutissent à ce lac; il en arrive beaucoup aussi du gouvernement de Nowgorod, une de ces anciennes et primitives provinces russes où les mœurs et les usages moscovites sont restés inféodés dans toute leur pureté nationale. Indépendamment des deux camps que l'on établit pour ces milices de serfs dans les environs de la capitale, le prince Dolgorouki, ministre de la guerre, a décidé d'en placer deux bataillons dans les petites îles situées au milieu de la Néwa près de Kronstadt.

Lorsque les étrangers rencontrent dans les rues de Saint-Pétersbourg ces troupes de milices, il leur est impossible de se défendre d'une certaine frayeur. Tous portent, enveloppés dans une espèce de sac en guise de redingote, une large croix sur la poitrine; la plupart n'ont pour toute armure qu'une lance ou pique; quelques-uns sont armés de pistolets, fort peu jusqu'ici de fusils. Le gouverneur général militaire dans la capitale placée en état de guerre, M. Ignatjeff, a fait récemment publier qu'il est défendu, comme l'année dernière, à toute personne, sous quelque prétetexte que ce puisse être, de se rendre de Saint-Pétersbourg à Kronstadt; les personnes

dont la présence y serait indispensable pour des intérêts de navigation ou de commerce doivent être, au préalable, munies d'une permission spéciale que le gouverneur seul est autorisé à délivrer.

Les nouveaux uniformes de l'infanterie russe sont absolument semblables à ceux de l'infanterie prussienne. Désormais, il sera difficile de distinguer, autrement que par la cocarde, les régiments d'infanterie de ces deux nations. L'uniforme des officiers supérieurs, ceux de l'état-major et des généraux commandants, seront sous peu aussi changés et ressembleront, dit-on, à ceux des officiers de l'armée prussienne. L'ancien commandant en chef dans la Crimée, le prince Menschikoff, à qui l'état de sa mauvaise santé n'avait permis de voyager que par petites journées, est arrivé à la fin de mai à Saint-Pétersbourg dans un grand état de souffrance. Son fils était allé au-devant de lui jusqu'à Moscou; le prince Menschikoff habite le vaste hôtel de l'état-major général de la marine, dont l'empereur actuel lui a accordé la propriété. Ceux qui ont vu l'ancien commandant de Sébastopol partir fort et vigoureux en 1853, pour son ambassade à Constantinople, et qui l'ont revu aujourd'hui, assurent qu'il est devenu méconnaissable, par les souffrances et les fatigues de la guerre. Les routes qui conduisent de Saint-Pétersbourg en Finlande sont toujours encombrées de marchandises; mais les moyens de transport, indépendamment de leur prix exorbitant, manquent souvent complétement. Malgré le blocus exercé sur les côtes, le commerce espère toujours recevoir de ce côté les objets de nécessité qui manquent en Russie et que l'on tire annuellement de l'étranger

Le chemin de fer entre Saint-Pétersbourg et Moscou vient d'être terminé, et en moins de 20 heures on peut franchir la distance qui sépare les deux capitales. Cette magnifique voie, qui n'a pas moins de 760 kilomètres d'étendue, doit être continuée jusqu'à Odessa dès que la paix sera venue rendre au pays son activité industrielle et commerciale. Moscou est resté en quelque sorte le cœur de l'empire russe et le centre de l'esprit russe. C'est là que, sous le règne précédent, se sont retirés les orthodoxes, les mécontents, les boudeurs; c'est là qu'il faut aller étudier le génie de cette nation et la puissance de l'orthodoxie. Après l'empereur, le métropolitain est le chef de la religion et le personnage le plus important de l'empire. C'est un homme très-intelligent, et surtout énergique. Depuis que la guerre est allumée, ce représentant du tzar ne s'occupe que de trois choses : attirer les bénédictions du ciel sur la sainte Russie par des prières et des jeûnes; amener le plus possible de dons en numéraire et en nature dans les magasins de la couronne, et fanatiser la population. A Moscou le sentiment religieux est plus exalté

qu'à Saint-Pétersbourg. Les églises ne désemplissent pas. Bien que le carême soit passé, les prières publiques continuent. Toutes les images des saints, dans les églises, sont illuminées, et les *plus célèbres*, celles qui ont opéré des miracles, ont été promenées par les rues en grande pompe. Contrairement aux habitudes du clergé, les prêtres, après les offices, font des allocutions chaleureuses aux assistants (cela ne s'était jamais vu), et la populace, excitée, fanatisée, sort des églises transportée de fureur et de haine contre les ennemis de la Russie, et donne son dernier kopeck pour le tzar.

Parmi les *barbres*, serfs marchands, qui, avec l'autorisation de leur maître, se livrent au commerce et à l'industrie, il en est un très-grand nombre de fort riches, et c'est en partie sur eux que retombent toutes les charges et les taxes de guerre. Quelques-uns sont libres; la majeure partie au contraire est encore esclave et appartient à divers seigneurs de Moscou, parmi lesquels on cite les Goudovitsch, les Zakrensky, les Cheremetieff, les Bobrinsky. La plupart de ces serfs ont demandé à se racheter pour quelques millions. Tous les boyards ont refusé; aucune loi ne les oblige à affranchir leurs esclaves. Par les temps calamiteux qui courent, ces moujicks millionnaires sont d'une grande ressource pour leurs maîtres. En regard des riches boyards que l'on vient de citer, beaucoup de nobles, ruinés par le jeu, vivent de privations de toute nature, se nourrissent de choux aigres, de concombres, de champignons, de poissons salés ou marinés, de laitages; mais ils usent tous de leur droit d'aller à quatre chevaux. Ils ont des valets, des domestiques, qu'ils ne paient pas, qu'ils n'habillent pas, qu'ils ne nourrissent pas, et qui se font voleurs, la nuit, pour vivre.

Quelque agitée que soit la ville, les Français sont respectés comme à St-Pétersbourg, et continuent à exercer comme auparavant leur industrie, leur commerce et leur profession; ils sont même l'objet d'une bienveillance toute particulière, à laquelle ils n'étaient pas accoutumés. Les seigneurs qui visitent leurs magasins se plaisent à causer avec eux de l'armée française, des zouaves et des chasseurs de Vincennes, dont les gazettes russes rapportent quelquefois les traits de bravoure, d'esprit industrieux et de bonne humeur.

Tout en soutenant le pouvoir, la noblesse devient de jour en jour mécontente; elle commence à souffrir du blocus rigoureux qui enveloppe la Russie, et redoute la prohibition complète dont vont être frappés tous ses produits naturels, même en Allemagne, si la guerre devient générale. Ainsi que nous en avons fait la remarque, en parlant de St-Pétersbourg, les blés sont pour rien; jamais le pain ne s'est vendu à un aussi bas prix. Les magasins de la ville sont encombrés de suifs, de chanvre, de lin, de goudron et de cuirs qui af-

fluent de toutes parts. Les routes sont littéralement couvertes de convois, de chariots ou de traîneaux, se dirigeant sur Moscou, ou quittant cette ville pour poursuivre le voyage vers la Baltique. Bien que la distance qui sépare Moscou de Riga et de Varsovie soit énorme et rende les transports très-coûteux, on aime mieux se débarrasser à vil prix de ces matières encombrantes que de les voir s'avarier dans les entrepôts. Le commerce s'est tout récemment ouvert une voie nouvelle par la Vistule et le Niémen, d'où les marchandises passent en Prusse et gagnent Lubeck pour pénétrer ensuite à Hambourg.

Tous les élèves des écoles de cadets, près de finir leurs études, ont été mis en activité de service. Les plus robustes sont entrés dans l'armée; les autres resteront dans les dépôts pour instruire les recrues et leur donner les premiers éléments d'instruction militaire. La mort de l'empereur Nicolas a été un coup de foudre. On le redoutait peut-être plus à Moscou qu'on ne l'aimait : cependant, on le regrette très-vivement. Depuis le boyard jusqu'au plus petit marchand, tous les habitants ont pris le deuil, ce qui ne contribue pas peu à donner à la ville une physionomie étrange. Il a été pour un moment question du couronnement du nouvel empereur. Il est d'usage que les tzars se fassent oindre dans l'église du Kremlin. Cette cérémonie n'aura lieu qu'après la guerre. On attend cependant à Moscou Alexandre II qui doit, avec sa famille, recevoir le serment de fidélité et les hommages de la ville.

Pour exalter davantage les passions populaires, quelques seigneurs avaient demandé l'autorisation d'élever au milieu du Kremlin une pyramide monstre avec les pièces de canon *prises* sur les ennemis en 1812 et 1813; le monument était déjà commencé, mais le gouvernement n'a pas jugé prudent de donner suite à ce projet. Cette pyramide devait être bâtie d'abord en pierre de Sibérie d'un très-beau vert et susceptible de prendre un poli de porphyre, et les canons placés debout tout autour les uns à côté des autres de manière à former quinze ou vingt étages de colonnades. Le nombre des pièces rangées dans les cours du Kremlin est d'environ huit cents; elles portent toutes une étiquette indiquant la nationalité, la date et l'endroit où chacune d'elles fut ramassée. Il y en a de prussiennes, d'autrichiennes, de bavaroises, de saxonnes, etc.

Les rues de Moscou sont veuves de leurs cochers. On a enlevé et enrôlé tout ce qu'on a trouvé bon pour le service militaire. Toutes les recrues de l'est et du sud de l'empire viennent converger dans cette ville ainsi que les régiments et les garnisons, qui sont dirigés vers les frontières de l'ouest. On attend plusieurs régiments de Kirghis Kosaks, espèces de pillards des steppes de l'Emba et de la mer

d'Azof. On a fait aussi appel aux Kalmoucks des steppes d'Astracan. Enfin deux régiments de Baschkirs sont apparus subitement à Moscou, ont pris le chemin de fer et ont fait leur entrée à Saint-Pétersbourg au grand ébahissement des habitants et peut-être du tzar lui-même. Ces Baschkirs font partie de la grande famille tartare qui peuple aujourd'hui la Russie méridionale et occidentale et qui s'étend même jusqu'aux frontières des hauts plateaux de l'Asie d'où elle est originaire. Ces Tartares se divisent en un grand nombre de branches. « Les Baschkirs, dit un écrivain russe, sont plus vigoureux et plus solidement bâtis que les Tartares de Kasan. La nature les a doués d'une grande pénétration; mais ils sont ignorants, grossiers, voleurs, hardis, soupçonneux, opiniâtres, durs, cruels et *par conséquent dangereux*. Si on ne les *veillait de près*, ils ne cesseraient de commettre des brigandages. Leur culte est à peu près le même que celui des Tartares de Kasan, mais ils y mêlent des coutumes et des cérémonies païennes. Ils ont des écoles où on ne leur apprend uniquement que le Koran; ils ne savent pas écrire. Ils se nourrissent comme des bêtes sauvages, de la chair de cheval, de bêtes et d'animaux morts. Les deux sexes sont assez blancs de visage et ont presque tous les cheveux châtains ou roux; les hommes ont la barbe rousse et peu fournie; leurs traits sont anguleux, leurs yeux petits, le front déprimé, en un mot ils ont le type kalmouck. Les Bachkirs comptent leurs richesses comme tous les *peuples barbares*, par le nombre de leurs troupeaux; le plus pauvre possède au moins cinquante à soixante chevaux, le double de bêtes à cornes et cent cinquante à deux cents brebis. Les plus riches en possèdent dix, quinze et vingt fois plus. Il y en a parmi eux qui ont jusqu'à deux et trois mille chevaux. Leurs coutumes sont à peu près les mêmes que celles des autres Tartares ; mais ils ont l'abord plus rude, plus farouche que ces derniers ; ils sont aussi *beaucoup plus malpropres*, plus paresseux.» L'écrivain russe ajoute : « *Malgré cela, ils sont hospitaliers et très-gais, surtout en été.* Ce qui laisse à supposer qu'en hiver ils sont inabordables et qu'ils changent de caractère selon les saisons, comme le serpent change de peau; leur costume est le même que celui des Tchouvackes et des Tcheremisses, leurs voisins; il se compose d'un pantalon, d'un long cafetan de grosse toile et quelquefois de cuir, cousus à points de poignet autour du col et des manches, de bottes, d'une ceinture en cuir et d'un bonnet dont la description est impossible. Les femmes portent également un pantalon sous la chemise, à la manière russe, une casaque, une jupe ornée de galons de coton ou de laine de couleur vive, et des bottes comme les hommes; elles se coiffent d'un bonnet presque cylindrique qui enveloppe la figure sur les deux côtés s'attache sous leet

menton avec un bouton. Ces bonnets sont garnis de grelots et de piécettes d'étain ou de vieux kopecks d'argent amincis par l'usage; les bords du devant sont ornés de plusieurs grains de corail ou de petits coquillages. Leurs cheveux sont toujours tressés en deux nattes dont les extrémités sont attachées par des cordons de couleur et des rubans. » Outre les capitations que les Baschkirs doivent à la couronne et les extorsions dont ils sont victimes, le gouvernement les contraint encore à prendre dans ses gabelles le sel qui leur est nécessaire et qui leur est vendu par ses agents le double du prix fixé. Ils sont de plus, de même que les Cosaques, obligés de fournir des contingents montés, armés, équipés, pour garder les lignes du fleuve Oural, de l'Irtiche, etc., contre les incursions des Khirgiz. Il paraît que le tzar était d'abord plus embarrassé que ravi de la présence de cette étrange milice et qu'il se voyait obligé, pour sauver sa propre capitale d'un pillage, de faire surveiller ces hôtes inquiétants. Depuis il s'est rassuré, et l'on s'est convaincu que ces barbares étaient plus effrayants par leur horrible figure et leur nom baroque que redoutables par leur courage et leur férocité.

La lutte que soutient la Russie contre les peuplades du Caucase, et qui lui a coûté, depuis 1790, environ un million de soldats et deux milliards de roubles d'argent, forme l'école de l'armée russe, et c'est là que la plupart des généraux russes qui ont acquis de la renommée dans ce siècle ont fait leurs premières armes. La guerre, dans ce pays, est des plus difficiles et des plus fatigantes. C'est avec le mois de juillet que commencent les opérations militaires. De grandes masses de troupes gravissent les pentes du Daghestan; la hache doit tracer la route à travers des forêts vierges, puis le sentier mène par d'affreux précipices, des torrents rapides et des cimes couvertes de neiges éternelles, vers quelques-uns de ces repaires suspendus dans les rochers et tellement inaccessibles qu'il n'est guère possible de les prendre que par la famine. Mais c'est ordinairement la trahison qui vient en aide dans ce cas. Sur toute la route, la population des montagnes suit les troupes par des sentiers cachés et envoie la mort dans ses rangs sans que l'on puisse savoir d'où le coup est parti. L'avant-garde de l'expédition russe est formée ordinairement par des Cosaques qui s'avancent les yeux fixés sur les oreilles de leurs chevaux. Après eux viennent des tirailleurs, pui l'artillerie, mèches allumées, avec des troupes d'infanterie. Ce sont encore les Cosaques qui forment l'arrière-garde. Subitement on entend dans les ravins le cri du faucon et des coups de feu qui, ne manquant jamais leur but, abattent des deux côtés des lignes entières de Russes. On place les blessés sur le dos de chameaux qui sont tout prêts, et le détachement continue de s'avancer en si-

lence. On arrive enfin au village abandonné par les Circassiens. On met immédiatement le feu à leurs auls déserts, puis le détachement revient sur ses pas, l'expédition est terminée après avoir eu pour résultat la destruction d'une soixantaine d'auls de Circassiens et la prise de quelques troupeaux de moutons et de bêtes à cornes. Le retour n'est pas moins pénible et dangereux que l'aller. Arrivées sur la ligne du cordon militaire, les troupes se dispersent dans leurs cantonnements où elles font les service de garnison pendant les huit autres mois de l'année. Il en est très-peu auxquelles on n'accorde de passer l'hiver à Tiflis ou à Sébastopol. Ces troupes ont une solde double de celle des autres troupes russes, en partie pour les récompenser de leurs dangers et de leurs fatigues, en partie aussi parce que tous les vivres et les objets divers dont les soldats ont besoin leur reviennent très-cher.

Deux princesses russes, surprises dans leurs châteaux pendant la guerre en 1854, avaient été retenues en ôtage par Schamyl. L'émir avait toujours refusé de rendre ses prisonnières à la liberté, à moins qu'on ne lui payât une rançon d'un million de roubles argent (4,000,000 de fr.), et qu'on ne lui rendît son fils retenu à St-Pétersbourg, où il remplissait, comme les fils de toutes les grandes familles aristocratiques de Russie, les fonctions de page de la maison impériale. L'empereur consentit à la seconde demande de Schamyl, et celui-ci, de son côté, finit par se contenter d'une rançon de quarante mille roubles. L'échange des deux princesses contre le jeune Schamyl a donc pu avoir lieu ; il s'est fait avec une certaine solennité. Une rivière séparait les troupes ennemies : d'un côté se trouvait le général baron Nicolaï, entouré de son état-major ; de l'autre, Schamyl, à la tête d'un nombreux détachement de cavalerie. Les deux princesses russes et le fils de Schamyl franchirent la rivière en même temps. La rançon avait été apportée dans des sacs ; l'or qu'ils contenaient fut compté devant Schamyl qui, lorsque l'opération fut terminée, s'écria : « Désormais, il m'est permis d'avoir complétement foi en la parole des Russes !»

Le mouvement militaire dans lequel s'agite sans cesse la Russie n'a d'autre but que de persuader qu'à chaque heure de sa vie elle est prête à envahir et que si le monde conserve quelque paix, il en doit l'hommage à sa grandeur d'âme et à sa générosité. Les mêmes motifs qui, jadis précipitèrent sur l'Europe le fléau des hommes polaires, travaillent aujourd'hui les peuples de la Moscovie. C'est l'irrésistible nécessité de donner enfin l'essor à une force trop longtemps comprimée par le despotisme ; c'est l'envie d'aller jouer aussi le maître au dehors, puisque la maison n'offre que les chaînes et la honte de la servitude ; c'est le désir de mener bonne vie au milieu

de possessions et de jouissances étrangères à la barbarie indigène; c'est le dédain, la haine curieuse d'une civilisation qu'on ne peut ni comprendre ni atteindre et que l'on voudrait détruire pour faire disparaître un contraste humiliant. Tôt ou tard le choc devait avoir lieu, et la guerre actuelle n'a fait que prévenir un nouveau déluge de barbares.

Revenons maintenant aussi sur quelques faits que nous avait fait négliger la nécessité de ne pas surcharger notre récit des événements.

Vers les premiers jours de mai, le vice-amiral Bruat, commandant en chef de l'escadre de la Méditerranée, fit réunir dans le Bosphore, sous les ordres du contre-amiral Charner, une division navale composée du vaisseau à hélice *le Napoléon*, portant pavillon du contre-amiral; des vaisseaux à voiles *le Turenne, le Donawerth, l'Iéna, le Jupiter* et *le Trident;* des frégates à vapeur *l'Asmodée, l'Ulloa, le Christophe-Colomb, l'Orénoque, le Darien, le Labrador,* et des corvettes à vapeur *le Chaptal* et *le Laplace.* Ces navires de guerre avaient pour mission de prendre l'armée de réserve, placée sous le commandement du général Regnault de Saint-Jean-d'Angely, et de la transporter en Crimée. Quelques jours après, l'amiral commandant en chef envoya de Kamiesch, pour rallier cette division et opérer dans le même sens, le vaisseau mixte *le Jean-Bart,* les frégates à vapeur *le Mogador, le Sané, le Caffarelli, le Descartes, le Cacique* et la corvette à vapeur *le Berthollet.* Ces moyens, organisés avec soin, étaient suffisants pour le but qu'on se proposait. Tous les bâtiments arrivèrent exactement au point de rendez-vous, et prirent dans le plus grand ordre le poste qui leur avait été assigné. Dans une conférence qui se tint à Péra le 8, à laquelle prirent part les autorités militaires et maritimes, ainsi que le colonel de Béville, aide de camp de l'Empereur, chargé d'une mission spéciale, il fut décidé qu'une des divisions du corps d'armée embarquerait le samedi, l'autre division le jour suivant, et que leur départ serait suivi de près par celui de la garde impériale et de la cavalerie. En outre, afin de diminuer la fatigue qu'auraient eue à supporter les troupes pour se rendre du camp de Maslak à la mer, on arrêta que l'embarquement aurait lieu sur des points choisis, de telle sorte que les troupes stationnées à la gauche du camp s'embarqueraient sur les points du Bosphore correspondant à cette gauche, le centre et la droite sur les points les plus convenables et les plus rapprochés du lieu du départ. Toutes ces dispositions, parfaitement conçues, aidèrent puissamment au bon résultat de l'opération.

On avait, en outre, cru devoir adopter une autre mesure très-ingénieuse. Les corps pour la traversée avaient été groupés de telle

sorte que chaque vaisseau à voiles et son remorqueur portaient, avec les troupes qui leur étaient affectées, les chevaux, le matériel de guerre et le campement qui en dépendaient. Ce contingent présentait ainsi un tout complet et homogène, capable en quelque sorte d'opérer sur un seul point donné, si le cas l'exigeait. Dans cette manière de procéder, il y avait en germe une idée nouvelle dont la guerre actuelle démontre pour l'avenir l'avantage et l'utilité : c'est l'organisation, si l'on peut s'exprimer ainsi, des armées à vapeur. Un jour viendra peut-être où nos escadres, entièrement à vapeur, se composeront de vaisseaux de guerre et de grands bâtiments de transport disposés pour contenir de l'infanterie, de la cavalerie et du matériel, avec les moyens nécessaires pour les embarquer et les débarquer. Les différents corps de troupes installés sur les escadres pourront ainsi être mobilisés et transportés en quelques heures de l'extrémité à l'autre de la côte ennemie, et donner à la guerre un caractère entièrement nouveau. A la fois puissance maritime et militaire, la France trouvera de grands avantages personnels à cette transformation de la stratégie ; ses soldats courageux, actifs, intelligents, alertes, sont très-propres à cette guerre, qui exige l'emploi de toutes ces qualités militaires qu'eux seuls possèdent à un si haut degré. Le camp où se trouvaient les troupes françaises près de Constantinople prend son nom du village de *Maslak* auquel sa gauche s'appuyait. Il couronnait les hauteurs situées parallèlement au Bosphore, dans une direction à peu près nord et sud, et présentait un front d'environ 5 kilomètres. La distance moyenne du camp aux rives du Bosphore variait de 2 à 4 kilomètres. Les bâtiments de la division avaient fait leur charbon, leur eau et leurs vivres pendant le temps qui leur avait été assigné, et, ainsi qu'on l'avait prévu, le 13 mai au matin, les vaisseaux *l'Iéna, le Jupiter, le Donawerth,* remorqués par les frégates à vapeur *l'Ulloa, le Christophe-Colomb* et *l'Orénoque,* portant la 2e division de l'armée de réserve, firent leur entrée dans la mer Noire. La corvette à vapeur *le Berthollet* était partie la veille. Afin de donner plus de rapidité à l'expédition, les navires de guerre et les transports affectés au même service firent route pour le point de rendez-vous au fur et à mesure qu'ils étaient complétement prêts. Les troupes restèrent ainsi moins de temps à bord, et cette circonstance donna en outre beaucoup de facilité pour le débarquement.

Le premier convoi fut suivi par un second, composé du vaisseau à hélice *le Napoléon,* des vaisseaux *le Trident,* remorqué par *le Labrador,* et *le Turenne,* remorqué par *l'Asmodée ;* de la frégate à vapeur *le Mogador,* remorquant un navire de commerce chargé de

chevaux, et de la frégate à vapeur *le Darien,* marchant seule. Ces bâtiments avaient à leur bord la première division, ses chevaux et son matériel. Le 16, un troisième convoi, composé du vaisseau mixte *le Jean-Bart,* des frégates à vapeur *le Sané, le Caffarelli, le Descartes* et *le Cacique,* entra en mer Noire. Il était chargé de transporter la garde impériale et de remorquer les navires de commerce sur lesquels on avait embarqué la cavalerie. Il arriva au mouillage le 18 au matin. Tous les bâtiments de la division Charner opérèrent leur traversée en moins de quarante-huit heures, et naviguèrent parfaitement. Les deux premiers convois rencontrèrent en mer de fortes brises de la partie S.-E., et firent, comme le troisième, une heureuse traversée. L'opération réussit complétement. Il est impossible de trouver dans la marine et dans l'armée plus d'entente et un plus admirable esprit. Le débarquement s'effectua avec un ordre et une promptitude incroyables. Toutes les dispositions avaient été parfaitement prises par l'amiral commandant en chef, secondé par le chef du service maritime de Kamiesch. Les troupes, en foulant pour la première fois le sol de la Crimée, par un temps superbe et un soleil magnifique, faisaient entendre des acclamations enthousiastes, pendant que les musiques des régiments jouaient, avec leur verve et leur entrain ordinaires, ces airs charmants et populaires qui rappellent à tous la France absente et bien-aimée.

Le siége, à proprement parler, marche avec une grande activité, surtout depuis l'attaque de l'extrême gauche, où le général Pélissier a donné une impulsion nouvelle aux opérations de l'armée française.

Nous avons omis précédemment de faire connaître la proclamation annonçant à l'armée la promotion du général Pélissier au commandement en chef. Voici ce document :

« Soldats!

« Le général Pélissier, commandant le premier corps, prend, à dater de ce jour, le commandement en chef de l'armée d'Orient.

« L'Empereur, en mettant à votre tête un général habitué aux grands commandements, vieilli dans la guerre et dans les camps, a voulu vous donner une nouvelle preuve de sa sollicitude et préparer encore davantage les succès qui attendent sous peu, croyez-le bien, votre énergique persévérance.

« En descendant de la position élevée où les circonstances et la volonté du souverain m'avaient placé et où vous m'avez soutenu, au milieu des plus rudes épreuves, par vos vertus guerrières et ce dévouement confiant dont vous n'avez cessé de m'honorer, je ne me sépare pas de vous. Le bonheur de partager de plus près vos glo-

rieuses fatigues, vos nobles travaux, m'a été accordé, et c'est encore ensemble que, sous l'habile et ferme direction du nouveau général en chef, nous continuerons à combattre pour la France et pour l'Empereur.

« Au grand quartier général, devant Sébastopol, le 19 mai 1855.

« Le général en chef, CANROBERT. »

A l'attaque faite dans la nuit du 2 mai, on avait enlevé une portion des ouvrages extérieurs des Russes ; mais il restait un retranchement considérable entre le bastion Central et le fort de la Quarantaine. Ce retranchement fut pris, comme on l'a vu plus haut, dans la nuit du 22 au 23. Le prince Gortschakoff annonçait à ce sujet que l'armée russe avait perdu 2,500 hommes « en repoussant l'ennemi ; » mais, en réalité, les Russes n'ont pas repoussé les Français, et leurs pertes s'élèvent au double de ce nombre. Le général Pélissier déclare expressément que ses troupes se sont définitivement établies dans l'ouvrage ; on en peut conclure que la ligne de contre-approche russe a été tournée contre la place et forme une partie de la quatrième parallèle de l'attaque. Les Français construisent aussi et ils arment de nouvelles batteries à 110 mètres de la place. Au lieu de sorties dirigées par les Russes contre les lignes des assiégeants, on s'est avancé dans les positions de l'ennemi, et sur tous les points s'est accompli un véritable progrès. Le 25 mai, le général Pélissier annonce l'occupation de la vallée de la Tchernaïa. Durant tout l'hiver, les alliés ont été retranchés sur la rive méridionale de cette petite rivière et défendus contre toute attaque par les rochers qui ferment la vallée. Les Russes ont tenu et fortifié de la même manière la rive septentrionale, où se trouvent les ruines du vieil Inkermann. Leurs canons en position commandaient la vallée, et parfois atteignaient de l'autre côté le campement anglais. Aussi longtemps qu'ils ont occupé ces hauteurs en force, il a été impossible aux alliés de descendre la rivière, et comme il paraît certain que la Tchernaïa est maintenant dans les lignes d'attaque, on peut en inférer que les forces qui les commandaient de l'autre côté ont été retirées.

Le général Pélissier dit expressément que « l'ennemi, n'étant pas en force, a fait peu de résistance et s'est retiré dans les montagnes. » Mais si nous comprenons bien l'expression dont il s'est servi, il en résulterait qu'une partie peu considérable de l'armée russe reste entre la Tchernaïa et l'embouchure de la Belbec, et que les alliés peuvent conséquemment s'emparer avant peu des hauteurs au nord de cette rivière et compléter l'investissement de la ville. L'occupation de la vallée de la Tchernaïa semblerait impliquer aussi l'occu-

pation des deux côtés de la vallée, sans quoi l'occupation temporaire de la partie la plus basse ne serait d'aucune utilité.

Depuis le milieu de mai, les Turcs sont en plein Ramadan. C'est pour eux une époque de jeûne et, par conséquent, de repos. A Constantinople, il y a chômage général. Le caractère oriental se trouve fort bien de cette cessation complète d'activité ; mais les affaires s'en trouvent fort mal. Tous les bureaux sont fermés, toutes les administrations chôment, et le public attend, le public européen bien entendu, car, pour l'autre, il serait désolé de porter atteinte à une coutume religieuse consacrée par le temps. Nous avons dit déjà que les troupes du camp de Maslak étaient dirigées sur Sébastopol. Il ne reste à Constantinople que les dépôts et la gendarmerie. Il y a néanmoins un grand mouvement de soldats qui arrivent de tous côtés, mais ne font que passer. On forme à Unkiar-Skelessi un camp de 25,000 hommes sous les ordres du général Nivian. Depuis le 27 avril fonctionne le télégraphe russe de Sébastopol à Kiew. On s'occupe de le rattacher aux lignes de Berlin à Vienne, afin que l'ambassadeur du tzar dans cette dernière ville reçoive jour par jour des nouvelles du théâtre de la guerre.

Un grand conseil militaire, auquel ont pris part tous les chefs de corps, a été tenu devant Sébastopol par le général Pélissier. On y a exposé un nouveau plan de campagne dans lequel doit jouer un grand rôle l'isthme de Pérécop qui joint au continent la presqu'île de Crimée. Cet isthme, nommé par les Tartares *Or* ou *Orkapu*, c'est-à-dire *Porte d'Or*, est situé entre la mer Noire et la mer Putride; il a 10 verstes de long et 6 de large. A l'ouest s'étend le golfe de Pérécop, fermé du côté du continent par le cap Seilgasch, et du côté de la Crimée par un promontoire du nom de l'isthme. Pérécop est la capitale du cercle de ce nom, qui touche aux cercles d'Aleschki, de Simphéropol, d'Eupatoria et de Théodosa. A l'est, le pays est découpé par un grand nombre de baies ; il y a des steppes et quelques mouvements de terrain ; plusieurs rivières peu importantes, parmi lesquelles le Salghir, l'arrosent ; on y voit quelques lacs, Kerlent, Krabnoje, etc. Le climat est généralement insalubre. La ville et la forteresse de Pérécop se trouvent dans l'isthme entre le golfe de Siwasch dans la mer d'Azof, non loin de la Porte de pierre qui ouvre sur le fossé, et les remparts se prolongeant de l'est à l'ouest. Le fossé, muni d'un pont-levis et entièrement garni de pierres de taille, a 8 mètres de profondeur. La ville est mal située ; son apparence est misérable ; ce ne sont que maisons couvertes de chaume, boutiques en bois, rues malpropres ; on y fait surtout le commerce de sel, que des caravanes entières viennent chercher en été ; les marchés sont assez fréquentés. Les habitants, au nombre de 3,300

(d'autres prétendent qu'il n'y en a que 1,000), se composent de Russes, de Tartares, d'Arméniens et de Juifs. La ville est protégée par une citadelle et un petit château fort. Autrefois, la forteresse avait une certaine importance qu'elle perdit ensuite : les murailles tombaient en ruine; mais, dans ces derniers temps, on y a fait d'assez grands travaux de fortification. A trois verstes de Pérécop, on remarque le faubourg d'*Armenskoï,* habité par des Juifs, des Grecs et des Arméniens qui se livrent au commerce du bétail, surtout des agneaux.

C'est en 1736 que les Russes se montrèrent pour la première fois en Crimée, sous la conduite du général Münnich, qui commandait une armée de 100,000 hommes. Ils trouvèrent l'isthme barré par un fossé de 24 mètres de largeur et de 14 de profondeur, et couvert par une muraille de 23 mètres de haut. Tous ces ouvrages étaient flanqués de tours et protégés en outre par le fort d'Orkapu. Les retranchements furent emportés, et, deux jours après, la forteresse se rendit. Mais ce ne fut pas la victoire du général Münnich qui ouvrit aux Russes les portes de la Crimée ; il faut en accuser la trahison des Tartares et l'incurie des ouvriers chargés de réparer les ouvrages de défense. Münnich put alors dévaster à son aise la péninsule. L'année suivante, autre invasion des Russes ; mais, cette fois, les murailles avaient été relevées, et le khan commandait en personne. En 1751, ce courageux guerrier reçut du Sultan, pour la valeur qu'il déploya dans la défense de Pérécop, une bourse de 1,000 ducats et un vêtement d'honneur. En 1770, les Russes vinrent encore échouer contre la forteresse; mais, l'année suivante, 90,000 hommes envahirent l'isthme de Pérécop et s'en emparèrent. Quand l'impératrice Catherine II parcourut triomphalement la Crimée, le premier ministre Potemkin avait fait élever le long de la route une sorte de décoration d'opéra sur laquelle on lisait : « C'est ici le chemin de Constantinople.»

A Constantinople, tout se prépare du reste pour frapper un grand coup. Les troupes sont averties de se tenir prêtes; 100,000 hommes entreront en campagne et formeront une double expédition. On agira du côté de l'est pour intercepter les convois ennemis qui viennent par la mer d'Azof, et on attaquera d'autre part le camp russe fortement retranché derrière la Tchernaïa. Cette seconde opération présente de grandes difficultés; mais on espère les surmonter. Les officiers assurent que ce sera une seconde édition de la bataille de l'Alma; en effet, la disposition des lieux est à peu près la même; peut-être le terrain est-il un peu moins escarpé, et il faudra moins d'efforts pour avoir raison de l'ennemi.

L'armée est dans la plus grande joie : elle est ravie de sortir du

calme plat où elle se trouvait depuis le commencement du mois. Il règne ici dans le service des vivres une activité extraordinaire. Outre l'approvisionnement ordinaire, on vient de préparer un approvisionnement spécial de réserve de 2 millions de rations de vivres prêtes à mettre en sac, savoir : 2 millions de rations de viande divisées en 500,000 rations de viande en poudre et 1 million 500,000 rations de saucissons de Lyon, d'Arles, de Bologne, à la composition de 100 grammes; 2 millions de rations de saindoux, à la composition de 25 grammes; 2 millions de rations de juliennes en tablettes, à 25 grammes; 2 millions de rations de biscuit, à 735 grammes, fait avec du blé dur; 2 millions de rations de riz, à 60 grammes; 2 millions de rations de sel blanc, à 66 grammes; 2 millions de rations de sucre très-bien cristallisé, à 21 grammes; 2 millions de rations de café torréfié, à 16 grammes; 2 millions de rations de vin, à 25 centilitres, pour les ambulances; 2 millions de rations de rhum et eau-de-vie, à 6 centilitres, pour la troupe; 110,000 assortiments de récipients composés chacun d'un sac pour la viande en poudre ou saucisson; une boîte cylindrique pour le saindoux; un sac pour le riz; un sac pour le sel; un sac pour le sucre; un sac pour le café torréfié; une musette en toile blanche pour loger quatre rations de biscuit à l'intérieur du havre-sac; une musette en toile rayée imperméable pour porter quatre autres rations en dehors du havre-sac. Au moyen des deux musettes, chaque homme pourra porter huit rations de biscuit. Une besace à deux fins, pour contenir vides ou pleins les récipients ci-dessus. On logera dans cette besace les effets de premier équipement retirés du havre-sac quand on y placera des vivres. Devant Sébastopol, les armées alliées reçoivent des renforts continuels. Les Russes reçoivent aussi des renforts dans d'énormes proportions. Des baraques sont élevées au camp de Maslak pour les quartiers d'hiver, en remplacement des tentes turques. On dit que la Porte confiera à des généraux anglais le commandement d'un corps de 14,000 rayas; mais il paraît que les ministres ne sont pas d'accord sur ce point. Après s'être concerté avec les généraux en chef, Omer-Pacha est reparti pour Eupatoria, où il continuera à diriger les mouvements. Ce fait est des plus importants; il indique clairement que les opérations qui vont s'ouvrir, après l'arrivée totale des renforts, ne se limiteront pas seulement aux environs de Sébastopol, mais sur une surface beaucoup plus étendue, et que l'on doit s'attendre à enregistrer prochainement de grands faits militaires. Les troupes françaises arrivent en tel nombre qu'il est impossible, au simple coup d'œil, de les évaluer. Le débarquement se fait avec une incroyable rapidité. Les vaisseaux de transport amènent à la fois des troupes parties de Constantinople et de Mar-

seille. Les Russes font des sorties presque continuelles, mais sans aucune importance. Les Français s'occupent à compléter leurs batteries avancées et les Russes à remonter les leurs. L'armée de siége élève deux fortes redoutes de réserve à l'extrême gauche du côté de la baie de Stréleska. L'activité de part et d'autre est extraordinaire.

L'escadre a repris en partie ses exercices, on espère qu'elle fera aussi sa partie; on habitue surtout les hommes au tir à la cible, et les résultats obtenus sont déjà très-bons. Les chevaux de la cavalerie se sont remis avec le beau temps. On a remplacé ceux que l'hiver a fait périr, et l'on aura sous peu une cavalerie sérieuse, qui, jointe à celle des Anglais, formera un effectif considérable. De nouvelles tentes ont été données à l'armée ; elles sont excellentes et s'ouvrent sur les quatre côtés, ce qui permet ainsi d'aérer l'intérieur et d'y établir constamment un courant d'air.

Voici maintenant les nouvelles maritimes les plus récentes : Le *Polnesian*, journal des îles Sandwich, rapporte que l'escadre combinée anglaise et française était attendue dans les îles pour le mois de mai, et le bruit court qu'une nouvelle attaque doit être dirigée contre Petropolowski aussitôt qu'on pourra s'approcher de cette place, après la fonte des glaces. L'escadre doit être renforcée de la part des Anglais par un vaisseau de ligne, une frégate à vapeur et un ou deux plus petits bâtiments, et de la part des Français par un égal nombre de navires sur lesquels on n'a pas de renseignements détaillés. Honolulu est un lieu de rendez-vous convenable pour se rendre ensuite dans le Nord, et c'est pour cette raison qu'il a été désigné par le commandant en chef. Aucun navire de la flotte de l'amiral Dundas ni aucun de ses croiseurs ne se sont montrés sur les côtes de Suède du côté de Stockholm, et, d'après les renseignements reçus, la principale partie de cette flotte se trouve dans la portion du golfe de Finlande comprise entre Helsingfors et Revel, dans le voisinage immédiat de l'île de Nargen. Plusieurs navires et quelques petites barques ont échappé à la vigilance de l'amiral Dundas, et sont arrivés à Stockholm venant de ports russes. Une partie de la flotte française a passé le Belt ; elle doit en ce moment avoir rallié la flotte anglaise. Les amiraux, réunis près de Revel, gardent la plus stricte réserve et ne laissent rien pressentir de leurs opérations futures. On s'est attaché à rendre plus efficace l'action des vaisseaux, et si des renforts n'étaient pas attendus, on ne resterait pas inactif ; toutes les forces dont on dispose seraient employées contre l'ennemi, sous une forme ou sous une autre. Les canonnières seraient d'ailleurs d'un grand secours pour faciliter à la flotte ses opérations sur la côte. L'année dernière, il existait entre Helsingfors et Abo d'une part, et Cronstadt de l'autre, un mouvement

continuel. On ne pouvait cette année laisser subsister un pareil état de choses. Les habitants de l'île de Nargen paraissent s'être bien trouvés de l'argent qu'ils ont reçu des Anglais il y a un an. Ils ont construit de nouvelles cabanes. Les enfants paraissent mieux nourris ; ils sont incontestablement mieux habillés, et tout semble indiquer que ces insulaires revoient avec plaisir leurs vieux amis les Anglais. Le 29 mai, cinq navires russes, chargés de blé, étaient entrés dans le port de Kertch, ignorant que la place était au pouvoir des troupes alliées. Ils ont été capturés et déclarés de bonne prise. Le nombre des canons russes pris par les alliés s'élève à plus de 100. — On a lancé au port de Lorient l'une des batteries flottantes dont nous avons donné plus haut la description. Cette batterie, construite dans les chantiers de Candeau, s'appelle *la Lave*. Elle a 51 mètres de longueur et plus de 15 mètres de largeur. Son armement consistera en 16 canons du calibre de 50, tirant à boulets pleins et servis par des canonniers d'élite. Elle aura 200 hommes d'équipage et 200 hommes d'infanterie de marine. Elle sera mâtée en trois mâts qui devront se démonter pour le combat. Enfin, elle sera pourvue d'une machine à hélice de haute pression d'une force nominale de 220 chevaux. Le poids d'une batterie flottante, armée, sera de 1,400 tonneaux environ ; son blindange en fer seul pèse près de 400 tonneaux. Sous quelques jours, une deuxième batterie, *la Foudroyante*, sera mise à l'eau.

Le *Vultur*, frégate à vapeur de guerre anglaise, est entrée récemment dans le port de Dantzig avec des dépêches de l'amiral Dundas pour son gouvernement. On pourra s'imaginer combien est active la correspondance de la flotte avec l'Angleterre et *vice versâ* quand on saura que le *Vultur* a remis à la direction de la poste deux valises contenant chacune plus de onze cents lettres adressées par les soldats, équipages et officiers de la flotte à leurs familles et amis en Angleterre. Ce bâtiment chargeait à Dantzig des approvisionnements et des viandes fraîches pour la flotte. Au dire du capitaine, l'amiral se trouvait toujours avec le gros de l'escadre à l'île Nargen, comme nous l'avons mentionné plus haut. Quatre bâtiments observaient constamment Port-Baltic, en avant de Revel ; il était question d'occuper aussi l'île de Dago, comme l'a fait l'an dernier l'amiral Napier. Pour exécuter cette opération on n'attendait que l'arrivée de l'escadre française. Toutes les fortifications des villes et ports prussiens sur la Baltique ont été mis, depuis l'an dernier, dans un respectable état de défense. Un grand nombre d'ouvriers y ont été occupés pendant huit mois, et, par les chemins de fer, on a fait venir de l'arsenal de Spandau toute l'artillerie nécessaire pour garnir les citadelles et les batteries, dont les ouvrages en terre et en

maçonnerie ont tous été également renouvelés. Le prince Adalbert, amiral de la nouvelle marine militaire de Prusse, inspecte les six navires en ce moment sur la rade de Dantzig. De son côté, le prince Charles, chef de l'artillerie prussienne, est en tournée d'inspection dans toutes les places de l'est du royaume. La corvette anglaise le *Basilisk,* expédiée de Nargen un jour après le départ de l'amiral Dundas, est arrivée à Memel pour faire adresser, par l'intermédiaire du vice-consul, les nouvelles dépêches à l'amirauté de Londres. Nous avons parlé déjà des expéditions de marchandises s'effectuant en toute liberté par la frontière de Prusse vers la Courlande et la Pologne, d'où elles sont dirigées par la voie de terre dans l'intérieur de l'empire russe. Quoique ces expéditions aient réellement eu lieu pendant le blocus des ports russes par les flottes occidentales, il paraît qu'elles ne se font plus sur une si grande échelle. Le commerce a appris par expérience et à son détriment que beaucoup d'articles envoyés en Russie ont subi des pertes considérables : les frais de voiture, de chargement et déchargement auxquels ils sont assujettis dépassent toute croyance, et quoique certaines denrées, principalement celles des colonies, aient, par suite du blocus, renchéri de cent pour cent à Saint-Pétersbourg, les frais pour les y faire parvenir par la voie de terre sont si coûteux que le commerce des frontières de Prusse a dû renoncer en grande partie à faire pour son compte ces expéditions, la plupart de ces denrées ayant presque toujours laissé sur les prix en Prusse des pertes de 20 à 25 pour cent.

Alors que se préparent de gigantesques opérations auxquelles peut-être prendra part l'Europe entière, il importe de connaître l'effectif des armées et des flottes des divers États. Voici, d'après les statistiques les plus récentes et les plus impartiales, un aperçu de cet effectif :

La *France* compte 382,000 hommes d'infanterie, 86,000 hommes de cavalerie, 8,200 hommes du génie et 33,800 hommes d'autres troupes, y compris 25,000 de gendarmerie; le tout formant un effectif de 566,000 hommes, avec 1,182 bouches à feu. Les forces maritimes de la France consistent en 60 vaisseaux de ligne, 78 frégates et 273 bâtiments légers, total 411 navires, et 11,773 bouches à feu, non compris 113 bateaux à vapeur, présentant une force de 40,270 chevaux. — L'*Angleterre* a 119,000 hommes d'infanterie, 13,600 de cavalerie, 15,122 hommes d'artillerie, 2,460 du génie, 80,000 hommes de milice, formant un total de 230,200 hommes. L'armée des Indes orientales compte 348,000 hommes, y compris 31,000 hommes de troupes royales. La marine anglaise consiste en 94 vaisseaux de ligne, 92 frégates, 185 petits bâtiments; en tout, 371 navires, portant

15,235 bouches à feu. Sa marine à vapeur a une force de 54,354 chevaux. — La *Turquie* a 100,800 hommes d'infanterie, 17,280 de cavalerie, 1,700 de troupes du génie et un corps de réserve de 325,000 hommes; en tout, 457,680 hommes et 360 bouches à feu. — La marine turque consiste en 10 vaisseaux de ligne, 7 frégates et 60 petits bâtiments; en tout, 77 bâtiments et 3,000 pièces de canon. — La *Russie* a 540,000 hommes d'infanterie, 80,000 hommes de cavalerie, 44,000 hommes d'artillerie, 12,000 du génie; en outre, une réserve de 478,000 hommes de troupes irrégulières et autres, formant un total de 1,154,000 hommes et de 2,250 bouches à feu. — La force maritime de la Russie se compose de 52 vaisseaux de ligne, 48 frégates et 84 petits bâtiments, formant ensemble 186 bâtiments, armés de 9,000 pièces d'artillerie.

Selon la dernière organisation militaire de l'Autriche, l'armée autrichienne consiste en : *Infanterie* : 62 régiments de ligne de 6,869 hommes chacun, total, 425,878; 14 régiments des frontières, 55, 200; 1 régiment de chasseurs, 6,864; division de dépôt de chasseurs, 32,534. *Cavalerie* : 16 régiments de ligne, 20,145; 2 régiments de cavalerie légère, etc., 46,851. *Artillerie* : Ingénieurs et corps d'état-major, 1,140 canons; total d'hommes, 11,116; corps de pionniers, 5,682; gendarmerie, 20,000. La force de l'armée mobile autrichienne, sous le commandement du baron Hess, est de 220,000 hommes et 300 pièces de campagne. Le corps du maréchal Wimpffen en Bohême, fort de 30,000 hommes, peut être élevé par des renforts d'Italie et du Midi à 120,000 hommes avec 200 canons. — La *Prusse* a 372,000 hommes d'infanterie, 67,600 cavaliers, 6,000 artilleurs, 7,740 soldats du génie et 72,700 hommes d'autres troupes; en tout, 580,800 hommes.

Les autres États de la Confédération germanique ont 166,000 hommes d'infanterie, 25,000 hommes de cavalerie, 14,500 hommes d'artillerie, 2,027 hommes du génie et 17,000 hommes d'autres troupes, présentant un effectif de 224,900 hommes et 500 bouches à feu. Ainsi, toute l'Allemagne peut mettre en campagne 995,600 hommes d'infanterie, 159,600 hommes de cavalerie, 121,600 hommes d'artillerie, 26,000 hommes du génie et 94,000 hommes d'autres troupes; effectif général, 1,398,500 hommes et 2,572 bouches à feu.

Le poids seul du matériel de siége employé devant Sébastopol s'élève à. . . . . . . . . . . . . . . . . . . 4,521,234 kil.
qui se divisent ainsi :

| | |
|---|---|
| Bouches à feu. . . . . . . . . . . | 265,580 |
| Affûts, voitures, attirail. . . . | 587,478 |
| Projectiles. . . . . . . . . . . . | 2,510,442 |
| Poudre. . . . . . . . . . . . . . | 648,000 |

Le reste se compose d'une multitude d'objets dont la nomenclature serait trop longue, et dans ce nombre, bien entendu, ne sont pas comprises les pièces de la marine, du poids de 3,520 kilog. et 3,035 kilog., suivant qu'elles sont de 36 ou de 30. Bien que Sébastopol, du côté de la terre, soit loin d'être régulièrement fortifié, les ouvrages sont nombreux, les canons de gros calibre de la flotte russe défendent les remparts, et près de 1,500 pièces répondent au feu des armées alliées, ce qui dépasse tous les armements habituels. Valenciennes, en 1793, soutint 45 jours de tranchée avec 175 pièces; Dantzick, en 1813, avait 500 canons, et se rendit par famine au bout de 108 jours; Ciudad-Rodrigo, avec 86 pièces, ne fut emporté qu'après 21 jours de tranchée.

A Saint-Pétersbourg, le bruit s'étant répandu récemment que la flotte anglaise commandée par l'amiral Dundas se trouvait dans le golfe en face de Revel, et qu'une forte division s'était même avancée jusqu'en vue de Cronstadt, une foule de monde se transporta sur cette route à Oranienbaun, d'où l'on pensait, comme l'année dernière à l'apparition des flottes alliées, pouvoir distinguer de nouveau les bâtiments anglais. La curiosité publique fut mise en défaut, et tout ce monde, passablement fatigué de la course, rentra le soir dans la capitale. Nous avons déjà parlé des nouveaux uniformes, absolument semblables aux uniformes prussiens, que vont recevoir les troupes russes, et pour lesquels le ministre de la guerre a prescrit la livraison, à bref délai, de près d'un million d'archines de drap. Tous les fonctionnaires et employés dans les diverses administrations civiles ont été prévenus par leurs chefs que, d'après une récente disposition impériale, ils eussent à se pourvoir, chacun selon le rang qu'il occupe dans la hiérarchie civile, d'un nouvel uniforme, dont le modèle est déposé au ministère de l'intérieur et qui est identique à celui de l'armée. Au lieu du chapeau, tous les employés porteront un casque avec plumet à la prussienne. La Russie, qui était un grand État militaire, paraît devoir le devenir encore davantage sous le règne de l'empereur actuel.

Depuis que la flotte anglaise a pénétré dans le golfe et que la guerre s'est rapprochée de la capitale, la police militaire a redoublé de précautions et de vigilance envers les étrangers établis à Saint-Pétersbourg; le nombre de ses agents a été augmenté de 112 en peu de jours; ils circulent continuellement de la capitale à Cronstadt, où l'on a établi pour le temps de la guerre un bureau spécial en communication permanente, par le télégraphe, avec le grand-maître de la police, le général Galaskoff. Il arrive journellement des troupes de milices qui descendent la Néwa, et que l'on place comme on peut dans les environs de la capitale, principalement du

côté de la rivière qui coule vers Cronstadt; si ces arrivées continuent encore quelque temps, le nombre de ces miliciens rassemblés autour de Saint-Pétersbourg s'élèvera à un chiffre très-considérable. On charge continuellement sur des petits bateaux à vapeur des vivres de toute espèce qui s'expédient à Cronstadt, où l'agglomération militaire est aussi très grande. A Saint-Pétersbourg même, on remarque peu de cavalerie; hors les dépôts de la garde et quelques escadrons de réserve, tout ce qui était disponible de cette arme a été envoyé en Finlande et sur les côtes du golfe, vers Revel et Riga, et du côté opposé, vers Wyborg et Friedrichsham.

Sur la proposition du prince Dolgorouki, ministre de la guerre, l'empereur avait ordonné par un ukase la décentralisation de l'armée du Sud, qui avait continué d'être virtuellement placée sous le commandement en chef du maréchal Paskiewitsch. Par le même ukase, il fut ordonné aussi que les différents corps de troupes russes stationnés dans la Pologne proprement dite, seraient réunis sous le maréchal, en une seule armée, qui prendrait la dénomination d'armée centrale de l'Ouest. Un comité composé des généraux commandant en Pologne avait été réuni à Varsovie pour émettre son avis sur la composition de cette armée, par rapport aux troupes qui resteraient dans le royaume, et à celles qui pourraient, sans inconvénient, être incorporées dans l'armée de la Baltique. Ce travail est terminé depuis quelques jours, et on remarque que les généraux qui faisaient partie du comité quittent successivement Varsovie pour retourner au siége de leurs quartiers généraux.

Les trois armées russes, séparées et indépendantes les unes des autres, ont ainsi pour commandants supérieurs savoir: celle en Pologne, le maréchal Paskiewitsch, celle dans les provinces de la Baltique, le général de Sievers, et celle en Bessarabie l'aide de camp général de Luders. On sait que la plupart des généraux russes sont déjà fort avancés en âge et qu'ils résistent assez difficilement aux fatigues de la guerre et à la vie incommode des camps. C'est sans doute pour ce motif que de grands changements viennent d'avoir lieu dans les commandements des corps d'armée et des divisions de troupes. Le général Paniutine, commandant du deuxième corps d'armée en Pologne, a été remplacé par le général Owander. Le commandement de la première division vient d'être confié au général baron Salza; celui de la troisième division de ce corps, au général baron Korff. Le lieutenant général de Moller a été placé comme aide de camp auprès du général Hartung, chef du corps d'infanterie détaché dans l'intérieur du pays. Plusieurs autres généraux ont reçu de nouveaux commandements.

On attend journellement à Varsovie l'arrivée de Wilna de deux

régiments de la garde à cheval; ils viennent remplacer ceux de carabiniers qui ont quitté, à la fin d'avril, la capitale de la Pologne. Leur commandant, le général Sumarokoff, qui avait pris les devants et qui était depuis quelques jours arrivé à Varsovie, en est reparti pour se rendre à Moscou, et le général commandant de la 7e division de cavalerie légère stationnée dans le royaume, le prince Wiazemski, appelé par le maréchal à Varsovie, est parti aussi pour le quartier général à Lublin. Contrairement à ce qui a lieu à Saint-Pétersbourg, la censure est très-sévère contre tous les journaux et écrits étrangers, n'importe le pays d'où ils arrivent en Pologne ; les journaux gouvernementaux de Prusse, même ceux imprimés à Saint-Pétersbourg, sont soumis au *visa* de la police, et il n'est pas rare de voir appliquées sur ces derniers des bandes noires qui empêchent de lire des articles qui avaient été plusieurs jours auparavant imprimés et lus librement à Saint-Pétersbourg. Bien que la police militaire exerce, contre les étrangers établis à Varsovie, une surveillance extrêmement sévère, le mouvement et la vie dans la capitale n'ont pas changé depuis le commencement de la guerre ; il est vrai que le gouvernement, en laissant toute liberté aux distractions populaires, fait ce qu'il peut pour cacher au public les dangers dont on est menacé. La maladie épizootique qui règne parmi le bétail dans plusieurs provinces, fait de tels progrès, que le gouvernement a cru devoir y envoyer tous les médecins vétérinaires disponibles dans la ville et ceux qui sont attachés aux corps de cavalerie de l'armée.

Au moment où la cessation du long hiver des régions voisines du Caucase et du mont Ararat va permettre aux troupes échelonnées de part et d'autre des confins de la Russie et de la Turquie en Asie-Mineure de reprendre leurs opérations, il n'est pas sans à-propos d'examiner les points principaux que les forces ottomanes peuvent être appelées à défendre dans le cas probable d'une invasion analogue à la campagne du prince Paskiewitsch en 1828.

Nous avons fait connaître les opérations de l'armée turque d'Anatolie dans le courant de 1854. Cette armée était originairement composée des deux corps de Sélim-Pacha et d'Abdi-Pacha, généraux qui depuis furent remplacés ainsi que nous l'avons dit. Le premier corps, alors cantonné près de *Batoum*, se composait, d'après les états turcs, de 36,000 hommes avec 90 bouches à feu. Dans cet effectif étaient compris 24,000 soldats du service actif (*nizam*), 8,000 hommes de la réserve (*rédifs*) et 4,000 soldats irréguliers (*bachi-bouzoucks*). Le second, stationné dans les environs d'Erzeroum et de Kars, comptait 55,000 hommes, dont 28,000 *nizam*, 12,000 *rédifs* et 15,000 *bachi-bouzoucks* avec 125 canons. Comme

on l'a vu précédemment, les bachi-bouzoucks, troupe turbulente et indisciplinée, ont été définitivement dissous et remplacés par des soldats réguliers. Avant d'occuper les positions qu'on vient d'indiquer, ces forces étaient distribuées en six camps, ayant pour principal point de concentration *Erzeroum*, tandis que le reste était réparti dans ce qu'on pouvait appeler autant de postes d'observation, à *Hassan-Kaleb*, à *Bajazid*, à *Kars*, à *Ardachkan* et à *Batoum*. Cette énumération nous conduit à parler des localités près desquelles ces camps étaient établis, et qu'on peut regarder comme les points stratégiques les plus notables de la frontière de l'Arménie turque.

Le système généralement adopté par les Génois et les Vénitiens dans la fortification des villes qu'ils possédaient au moyen âge dans ces contrées, et qui avait pour but à la fois de défendre les habitants contre les attaques des ennemis extérieurs et de les contenir en cas d'insurrection, consistait dans la construction d'une double enceinte enveloppant la citadelle intérieure, et renfermant les bâtiments administratifs, les logements des troupes, les édifices religieux et les marchés. Ce mode de défense, qui offrait de grands avantages, même après l'invention des armes à feu et aussi longtemps que l'artillerie ne put être employée à de grandes distances, se retrouve à *Erzeroum* mieux que dans aucune autre des villes arméniennes. La citadelle (*itch-kalch*) forme un parallélogramme de 250 mètres de long sur 100 de large, dont les murailles, bâties en pierre de taille, ont 4 à 5 pieds d'épaisseur et s'élèvent à 10 ou 12 mètres au-dessus de la plate-forme intérieure, tandis qu'elles dominent la ville d'environ 25 à 30 mètres. Une tour d'observation très-haute, en briques rouges, recouverte d'un toit circulaire en bois, au centre duquel se dresse le mât de pavillon, occupe un des angles, dont les trois autres sont garnis de très-petits bastions. Une poterne conduit du bastion occidental sur une courtine sans parapet, placée au-dessous de la face septentrionale du parallélogramme : cette courtine, qui commande une grande partie de la ville, est armée d'une douzaine de pièces de bronze de gros calibre, mais qui, comme les vingt canons des remparts, sont presque toutes trop détériorées pour faire un autre service que celui des saluts.

Les murs eux-mêmes de la citadelle sont dans un tel délabrement, que, pour ne pas s'exposer à les faire s'écrouler, on ne met dans les pièces que la moitié des charges ordinairement employées pour les saluts. Plusieurs de ces canons avaient été enlevés par les Russes lorsqu'ils évacuèrent Erzeroum en 1830; mais le mauvais état des chemins les obligea à les abandonner à quelque distance, d'où elles furent rapportées par les Turcs. Ceux-ci retrouvèrent en

même temps près de 30,000 boulets de divers calibres que les Russes avaient enterrés avant leur départ, et qu'on a réunis dans un magasin placé à l'intérieur d'un bastion voisin de l'entrée de la forteresse, près de laquelle on voit un énorme mortier de bronze destiné à lancer des bombes de 130 à 140 livres. La double enceinte d'Erzeroum est aussi dégradée que la citadelle; la large brèche pratiquée par les Russes en 1829 dans sa partie septentrionale existe encore, bien qu'il fût possible de la réparer avec les matériaux qui se trouvent sur les lieux. Cette enceinte, en forme de parallélogramme aux angles arrondis, se compose d'une première muraille crénelée haute de 6 à 7 mètres, et tombant partout en ruine. Un fossé sec et peu profond, séparé de la muraille par un chemin de ronde, est comblé sur presque tous les points. Un second mur crénelé, d'une élévation de 12 à 15 mètres, flanqué de distance en distance de petits bastions, entoure la ville proprement dite, à laquelle donnent accès des portes bardées de fer que, depuis plusieurs années, on a cessé de fermer le soir. Ainsi qu'il a été dit plus haut, c'est dans l'espace compris entre ces deux murailles que se trouvent compris les principaux édifices, tels que le sérail ou palais du gouverneur général, les bureaux de l'administration provinciale et du cadi, ainsi que le *mekemet* ou tribunal, l'atelier de charronnage de l'artillerie, la caserne du bataillon de garnison, dans la cour de laquelle on remarque une vieille tour en briques vernissées bleu et rouge portant le mât de pavillon, le bureau de poste et plusieurs bazars. Une ancienne église chrétienne est aujourd'hui convertie en dépôt d'équipements et en poudrière. D'autres marchés, la douane et le tribunal de commerce, plusieurs *khans* ou magasins, dont deux servent d'hôpitaux militaires; les consulats de France, d'Angleterre, d'Autriche, plusieurs mosquées, les églises ou chapelles, et les écoles des Arméniens schismatiques, des capucins et des missionnaires protestants, sont disséminés dans les faubourgs qui s'étendent au dehors de la ville à de grandes distances, particulièrement vers l'est. Le consulat de Russie a été transformé en caserne. Ces faubourgs, dont font partie les quartiers habités par les chrétiens, Européens, Grecs et Arméniens, se terminent presque tous par de nombreux cimetières appartenant aux diverses communautés, et qui, par l'absence d'arbres et de végétation quelconque, donnent à Erzeroum l'aspect triste et morne d'une vaste nécropole.

En 1828, les Turcs imaginèrent de défendre les approches de la place au moyen d'un large fossé, creusé à une profondeur de 5 à 10 mètres au devant des faubourgs : comme on le pense, ce fossé ne fut d'aucune utilité contre les batteries de l'armée russe, qui

foudroyèrent la garnison de la citadelle des hauteurs de *Top-Dagh*. Afin d'éviter le retour d'un pareil échec, on s'occupe maintenant de fortifier cette éminence, ainsi que celle de *Keramidlick*, qui domine la ville du côté de l'ouest. Ces travaux et d'autres, qu'indiquent les lieux, suffiront pour faire d'Erzeroum la position militaire la plus importante de cette partie de l'Arménie. La vieille citadelle génoise de *Hassan-Kaleh*, située sur un rocher qui domine la fertile plaine de *Passim*, au pied du mont Taurus, est regardée par des observateurs compétents comme la clef d'Erzeroum, qu'elle couvre vers la frontière. Elle n'est guère accessible que d'un seul côté, fermé par un bastion et des murailles crénelées. L'entrée, tournée vers la campagne, consiste en un chemin creux qui s'élève en colimaçon entre deux murs jusqu'au sommet du rocher, et qu'il serait facile de défendre. Au reste, depuis la levée du camp de cavalerie qui se trouvait posté avant l'hiver dans la plaine, à 200 mètres d'une source thermale sulfureuse, cette forteresse est dans un état d'abandon complet, et n'est habitée que par des oiseaux de proie.

En décembre dernier, la ligne d'opérations de l'armée ottomane se déployait du S.-E. au N.-O., en passant par Bajazid, Kogisman, Kars, Ani, Ardachkan, Tcherouksou et Batoum. Bajazid, formant l'extrémité méridionale de cette ligne, est situé à 30 kilomètres du point d'intersection des mines de la Turquie, de la Perse et de la Russie. La citadelle dont la tradition attribue la fondation au sultan Bajazet I^er^ et les ouvrages qui couronnent les hauteurs voisines pourraient, avec de bons approvisionnements, offrir une retraite inaccessible et un point d'attaque formidable au moment d'une guerre de montagne, pour laquelle les tribus du Kurdistan ont une aptitude toute particulière. Aussi les autorités turques avaient-elle jugé nécessaire d'augmenter la faible garnison de Bajazid d'un corps de troupes irrégulières, qui, vers la fin de l'année 1854, s'élevait à 12,000 hommes. On ne peut mentionner que pour mémoire la petite bourgade de *Kagisman*, perdue dans un pays sauvage, presque désert et dénué de toute ressource. Vient ensuite *Kars*, quartier général actuel de l'armée d'Anatolie et le point le plus susceptible de défense de toute la frontière turque. Cette ancienne résidence des rois d'Arménie, dont les armes (un lion et un tigre) décorent encore une des portes, et qui renfermait plusieurs vastes églises, aujourd'hui détruites ou converties en mosquées, ne compte plus que 4 ou 500 Arméniens schismatiques sur un chiffre total de 12,000 habitants. Comme toutes les villes de ce pays, elle a une apparence de désolation difficile à décrire, et qui fait contraste avec sa situation pittoresque. Des maisons délabrées, couvertes en terre et dépourvues pour ainsi dire de toute ouverture

extérieure; des rues tortueuses, sales, infectes, dont le vent balaie le sol en tourbillons de poussière; une population clair-semée, aux traits amaigris, aux vêtements en haillons, tel est le spectacle qu'elle offre aux voyageurs. La citadelle, bâtie par Amurat III, occupe un rocher dont les flancs escarpés dominent, à une hauteur d'une centaine de mètres, le lit encaissé du *Kars-Chai*, torrent rapide qui l'entoure de deux côtés. Elle forme un polygone allongé et très-irrégulier; mais, à raison des circonstances dans lesquelles elle fut construite, sa force est du côté de la ville, tandis que du côté des plateaux, où les Russes établirent en 1828 leurs batteries, elle ne peut opposer qu'une faible résistance. Ses murs ont, du reste, été soigneusement réparés après la retraite des Russes, à la suite du traité d'Andrinople.

La ville elle-même est enveloppée à l'est et au sud d'une double enceinte formée d'une simple muraille extérieure et d'une seconde muraille crénelée, beaucoup plus forte et plus haute, flanquée de tours alternativement rondes et carrées. Tous ces ouvrages extérieurs portent encore les traces de l'assaut qui leur fut livré, le 20 juin 1828, par le général Paskewitsch, et n'ayant pas été remis en état comme la forteresse elle-même, seraient presque inutiles à la défense dans le cas d'une seconde attaque. On peut de même reconnaître, au sommet d'un des plateaux qui forment la rive opposée du torrent, les épaulements des batteries à l'aide desquelles le général russe prit à revers la citadelle de la ville, et l'enleva à la suite d'un vigoureux assaut, au moment où un corps de 15,000 Turcs accourait pour porter secours à ses défenseurs. Les avantages et les dangers que présente la situation de Kars au point de vue de la guerre moderne se retrouvent à *Ani*, autre capitale des rois d'Arménie, dont les voyageurs ont souvent décrit les curieuses ruines. Bâtie sur une espèce de presqu'île entourée par deux ravins très-profonds, cette ville était défendue du côté du nord par un double rempart très-élevé, construit en pierres de taille et flanqué de tours rondes. Une colline formant l'extrémité méridionale de la péninsule offrait l'emplacement naturel d'une citadelle dont les fondations sont encore faciles à distinguer. Un pont en pierres, jeté sur le torrent de l'*Arpatchai*, au-dessous de la grande église, et aujourd'hui détruit, établissait une communication entre la ville et le plateau sur lequel s'élève actuellement un corps de garde cosaque. L'Arpatchai sert, en effet, de limite entre les deux empires sur ce point : comme son lit est presque à sec en été, il arrive souvent que les cavaliers kurdes le franchissent de part et d'autre, et se livrent à des escarmouches terminées par des coups de fusil.

La route qui conduit d'Erzeroum à Kars, de Kars à Ani, et de

cette dernière ville à Ardachkan, quoique tracée seulement par les bêtes de somme, est presque toujours carrossable dans la bonne saison : elle traverse une belle forêt de pins et de sapins, adossée au revers septentrional des contre-forts de la chaîne du Saghanlou-Dagh. Tout le pays compris dans le triangle dont Kars, Ani, Ardachkan seraient les sommets, n'offre, du reste, que quelques misérables villages séparés par des intervalles considérables où l'on ne rencontre ni habitations ni traces de culture. *Ardachkan*, situé à trois journées de marche d'Ani, sur les bords de l'*Ardachkantchai*, rivière dans une île de laquelle les Turcs avaient posé un camp de 6,700 hommes, est une petite ville de 3,500 habitants. Elle occupe le penchant d'une colline dont la partie méridionale est bordée par des rochers inaccessibles; une citadelle en ruine se développe sur les bas-côtés de cette éminence, qu'il est question en ce moment de fortifier pour empêcher l'ennemi de s'y loger.

Il reste à parler de *Batoum* et de *Tchérouksou*, autre village à l'embouchure de la rivière du même nom, à quatre ou cinq lieues du premier, sur les confins mêmes du territoire turc et des provinces transcaucasiennes russes. C'est sur ce point qu'était concentré le corps de Sélim-Pacha, destiné à agir contre l'Abasie et l'Imérétie, et spécialement à opérer sa jonction avec l'aile gauche des Circassiens de Schamyl-Bey. Quoique les difficultés de ce terrain, très-accidenté, coupé de bois et de marécages, et privé de toute voie de communication, rendent à peu près inexécutable un projet de cette nature, Batoum n'en a pas moins une grande importance, à raison des facilités qu'il offrirait à un débarquement. Ce village occupe pour ainsi dire le sommet d'un angle presque droit formé par la côte de la mer Noire, qui, après avoir suivi la direction de l'est à l'ouest, s'infléchit brusquement dans le sens du sud au nord sur la longueur d'un demi-mille marin. Le mouillage présente un fond de vase ferme qui retient bien les ancres, et peut être considéré comme sûr par tous les vents, hormis ceux du nord et du nord-ouest, qui soufflent pendant l'hiver avec une force inouïe dans les parages de la mer Noire. La côte étant accore sur presque tous les points, et la profondeur de l'eau devant le village variant de 10 et 15 jusqu'à 40 brasses, des bâtiments d'un fort tonnage peuvent s'approcher à une très-petite distance de la terre, et y déposer des troupes avec autant de facilité que de promptitude. Seulement, comme les environs de Batoum sont presque inhabités et privés de toute culture, le corps qui serait expédié sur ce point dépendrait, pour son ravitaillement, des convois qui arriveraient par mer de Constantinople, et par terre d'Erzeroum. Ces derniers pourraient descendre par eau depuis Artwin, au moyen de petits bateaux qui

naviguent jusqu'à Batoum, sur la rivière qui passe par Baibourt, Spireh et Artwin.

Nous avons cité tout à l'heure les tribus du Kurdistan. Ces montagnards, que la Russie a réussi il y a peu de temps à soulever et contre lesquels la Porte a eu à soutenir quelques rudes combats, terminés à son avantage, méritent une attention spéciale. Le Kurdistan, même en le circonscrivant dans les limites que lui donnent toutes nos cartes géographiques, n'est pas soumis aux lois d'un seul souverain. Il est divisé en deux parties, dont l'une, la plus étendue, est comprise dans la Turquie d'Asie, et dont l'autre forme une province de l'empire persan. Le Kurdistan turc, tel que nous le définissons, renferme huit *sandjaks* ou provinces, dont les gouverneurs prennent ou s'arrogent le titre de pacha. Cependant, à l'exception du pachalik de Van, auquel il nomme, le sultan n'est guère que de nom souverain de cette grande contrée. Les Kurdes qui l'habitent se considèrent même si peu comme sujets de la Porte Ottomane, que la plupart d'entre eux n'ont pas voulu prendre l'habit ottoman; ils proposent au gouvernement la nomination de leurs pachas et de leurs beys; mais quoiqu'ils les choisissent toujours dans la même famille, il est rare que l'élection n'occasionne pas beaucoup de troubles et même des combats sanglants. Les Kurdes se subdivisent en un grand nombre de hordes ou de tribus, dont les chefs reçoivent l'investiture du pacha ou du bey. — Le monarque persan n'exerce également que l'autorité de suzerain dans la partie du Kurdistan qui est comprise dans son empire. Le chef-lieu des Kurdes persans est Sinéh.

Ces peuples, soit qu'ils mènent une vie sédentaire ou qu'ils errent dans les campagnes, se prétendent issus des Mongols et des Surbeks, dont les irruptions ont si souvent troublé l'Asie. Mais la grandeur et la beauté de leurs yeux, leur nez aquilin, la blancheur de leur teint, et l'élévation de leur taille, démentent cette origine tartare. Ils professent l'islamisme, et tous, sans même excepter ceux qui reconnaissent les lois du schah de Perse, sont de la secte d'Omar. Leur manière de se vêtir diffère de celle des Turcs, en ce que leurs habits sont plus légers, quoique à peu près de la même forme, qu'ils les recouvrent d'un grand manteau de poil de chèvre noir, et qu'au lieu d'un turban ou d'un fez ils portent un long bonnet de drap rouge, entouré d'un châle de soie rayé de couleurs tranchantes. Une infinité de glands en soie sont attachés à l'une des extrémités du bonnet et retombent fort bas sur les épaules. Cette coiffure leur sied bien. Ils se rasent la tête et portent des moustaches; les vieillards seuls laissent croître leur barbe. Les Kurdes excellent à manier la lance et à monter à cheval. La principale oc-

cupation des nomades consiste à élever des bœufs, des chèvres, des moutons et des abeilles. Aussi, dans la langue kurde, formée de l'arabe et du persan, et divisée en plusieurs dialectes, le mot *moîl* qui signifie *biens*, *fortunes*, *richesses*, sert-il plus spécialement à désigner des troupeaux.

Les exercices militaires sont pour les Kurdes le principal amusement. Ils aiment beaucoup les contes et ils composent des chansons qui ont pour sujet ou des amours, ou des combats, ou des événements mémorables et tragiques. Quoique simple, la musique des Kurdes n'est pas entièrement dépourvue d'art. Elle est expressive et mélancolique. Le chanteur prolonge, en les modulant, des sons monotones; il articule quelques mots qu'il entrecoupe de soupirs, de sanglots; il verse des pleurs et finit par pousser des cris lamentables. On estime la justesse et la douceur de la voix beaucoup moins que son étendue, et, pour faire l'éloge d'un chanteur, les Kurdes disent qu'on l'entend d'un *parasange* (quatre lieues 1/2). A la vérité le chant est pour eux, lorsqu'ils errent dans les montagnes, un moyen de faire reconnaître le point où ils se trouvent placés. Ils sont très-enclins au vol. Peut-être ce penchant est-il une des causes qui les portent à errer sans cesse. Les autres motifs de leur goût pour la vie vagabonde sont ou le voisinage d'un horde ennemie, ou le manque de pâturages, ou la rigueur de la saison. L'hiver ils vont chercher un asile sous le toit du laboureur, à qui pendant l'été ils ont enlevé une partie de ses récoltes. Pressés par le besoin, d'indépendants et de farouches qu'ils étaient, ils vivent souples et soumis, et vivent d'assez bon accord avec leurs hôtes. A l'approche du printemps, les Kurdes reprennent le genre de vie qui leur est propre.

Ordinairement les lieux qu'ils choisissent pour asseoir leur camp sont des prairies agréables situées au bord de quelque ruisseau. Leurs tentes, qu'ils préfèrent aux habitations les plus fastueuses des villes, sont composées d'un tissu de laine noire et grossière, et ont très-peu d'élévation. Ils les entourent d'une claie de roseaux, en dedans de laquelle ils placent leurs bagages et souvent ce qu'ils ont pris aux caravanes. Cette sorte de clôture est très-légère et très-facile à transporter. On l'emploie aussi à séparer l'habitation des hommes de celle des femmes, et à faire des parcs pour les troupeaux. Un trou de quelques pieds de diamètre et de profondeur, servant de four et de cuisine, est creusé au milieu de chaque tente, qui, au moindre vent, est remplie de fumée, inconvénient assez grave, mais auquel les hommes, les femmes et les enfants sont habitués. Les chevaux sont attachés à des piquets plantés hors de l'enceinte et on les tient presque toujours sellés; en général tout est disposé

pour qu'on puisse plier bagage en un instant. Tout l'établissement coûte à peine un jour de travail.

Les peuples qui se livrent le plus au vol et au brigandage, sont souvent aussi ceux qui remplissent le plus rigoureusement les devoirs de l'hospitalité, et c'est ce qui fait qu'un voyageur expérimenté redoute surtout, en Orient, les contrées où cette vertu est le plus en honneur. Les Kurdes chez eux sont très-hospitaliers. Un étranger arrive-t-il dans la tribu, des cavaliers s'empressent d'aller à sa rencontre : « Sois le bienvenu, lui disent-ils, c'est chez toi-même que nous allons te recevoir. Cette heure nous est douce ; puisse-t-elle t'être propice ! » On le conduit à la tente du vieillard le plus riche et le plus considéré : « Enfants, dit le vieillard, ayez soin de notre hôte ; l'étranger est un présent de Dieu. Que rien ne lui manque ni à ses gens. Songez aussi aux montures, ce sont les vaisseaux du désert ; et toi, voyageur, sois le bienvenu; tu es ici parmi les tiens ; que le contentement que tu éprouveras soit pour nous le gage des bénédictions du ciel. Si tu passes avec nous quelques heures agréables, nous serons plus heureux que toi-même. » Les femmes s'empressent de préparer son repas. Tandis que les unes pétrissent à la hâte une farine grossière, les autres vont chercher du miel et du laitage, elles étendent sur la terre des tapis, ouvrage de leurs mains.

Le teint animé, l'air enjoué et gracieux des femmes kurdes dans leur jeunesse, pourraient les faire passer pour des nymphes de montagnes ; mais bientôt elles deviennent des amazones, suivent leurs maris dans toutes leurs courses, et leur figure est promptement fanée par les fatigues d'une vie errante. Leurs attraits brillent de toute leur fraîcheur de 15 à 20 ans, et sont déjà sur leur déclin à 25. Constamment à cheval, elles défient leurs maris pour la hardiesse et la rapidité de leur course ; peu de chevaux ainsi montés pourraient le disputer à ceux du Kurdistan, pour la vitesse avec laquelle ils montent et descendent les collines les plus escarpées. Les Kurdes croient qu'il n'y a que les Russes qui soient en état de conquérir leur pays, et ils prétendent que cette conquête a été prédite à leurs pères depuis longtemps. Les Russes, les Français et les Anglais sont les seules nations de l'Europe dont ils aient appris l'existence; encore avant la guerre d'Orient les Anglais ne leur étaient-ils connus que par quelques personnes de cette nation qui ont été à Bagdad. Quant aux Français, ils sont en grand renom dans le pays, depuis l'expédition d'Egypte.

Les tribus circassiennes, kabardanes, tchetchènes, lesghiennes et ossetiennes occupent les versants nord du Caucase, depuis les arêtes les plus élevées de cette chaîne de montagnes jusqu'aux rives du

Kouban et du Terek. Autrefois, les grandes familles des Tcherkesses, des Abases, confondues avec celles des Tatares-Nogals, s'étendaient plus au nord; elles peuplaient même une grande partie de la Crimée et du pays occupé aujourd'hui par les Cosaques de la mer Noire. Ce ne fut qu'après le carnage fait, au nom de Catherine II, par les deux Potemkin, qu'elles passèrent le Kouban, gagnèrent les montagnes, où elles se sont maintenues jusqu'ici hors des atteintes des Russes. Et ceux-ci, pour se garantir de leurs incursions et de leur implacable haine, établirent en 1786, le long du Kouban et du Terek, une ligne de forteresses, de fortins, de redoutes, de casernes fortifiées et de postes d'observation sur le parcours sinueux des deux fleuves, d'une étendue de plus de 200 lieues. Ces postes sont reliés entre eux par un chemin carrossable et assez mal entretenu, et pour rendre impossible, ou tout au moins fort difficile, le passage de ces fleuves, les Russes ont fait sauter les ponts et n'en ont conservé que trois, regardés comme stratégiques. La construction de tous ces postes est invariablement la même : un carré entouré d'un fossé profond de trois ou quatre mètres, large de six à huit, une double haie faite avec des perches enlacées de roseaux ou de branchages et comblées de terre; la porte est en bois très-solide. Cela suffit pour se défendre contre des gens qui n'ont pas d'artillerie. Au milieu du carré sont des cabanes en clayonnages où couchent pêle-mêle les hommes, les chevaux et les bestiaux. Chaque redoute, si petite qu'elle soit, est toujours armée d'un vieux canon en fer. Indépendamment de ces postes les Russes ont établi, ainsi que nous le disions tout à l'heure à propos des Circassiens, de distance en distance, et très-rapprochées les unes des autres, des huttes en feuillage et en joncs sur des perchoirs faits comme ceux des douaniers napolitains et des pêcheurs du Bosphore; ils les placent de préférence sur le sommet des tumulus. De là il est difficile de ne pas voir passer les Tcherkesses. Puis, entre ces sentinelles perchées si haut, on a encore posé des poteaux surmontés d'un brandon de paille ou de fanes de roseaux secs, enduits de goudron ou de graisse, que l'on allume dès que les Circassiens ont forcé quelques points. Ce signal est répété de proche en proche avec une rapidité télégraphique, et les postes les plus voisins accourent au secours de celui qui est menacé; une rencontre a lieu, et il est rare que les Cosaques ne soient pas battus et obligés de se retrancher dans leurs fortins et de recourir au canon.

Cette ligne ne comprend pas moins de quatre cents et quelques postes. Quelques-uns sont devenus par la suite des villes importantes. *Stavropol*, *Alexandroff*, *Giorghiefsk*, *Ekaterinograd*, *Mozdoc* et quelques autres forment le centre et sont elles-mêmes garanties




Lith. Caron-Delamarre, rue Macon, 6, Paris.

Siège de Sévastopol (Vue générale.)

par plusieurs rayons d'autres redoutes et postes fortifiés, dont la nomenclature exigerait un volume. La défense en est confiée à plusieurs divisions de Cosaques que le gouvernement russe fait relever tous les trois ans. Ces divisions sont réparties par vingt, trente, quarante, cent, deux cents hommes, plus ou moins, selon l'importance des lieux à surveiller. L'état-major seul est payé; les hommes ne reçoivent que du gruau et doivent se livrer à des travaux d'agriculture, élever des bestiaux, etc. Les stations désignées pour le service de la poste doivent renfermer un certain nombre de chevaux et d'hommes toujours armés et prêts à escorter les voyageurs. Chaque escorte se compose ordinairement de cinq ou six hommes et plus, selon l'imminence du danger ou l'importance du personnage qui passe. Le chef du poste est toujours le seul juge de l'opportunité du passage. Le postillon est tantôt un Cosaque à large face bourgeonneuse, à longue barbe, la tête hérissée d'une chevelure plantureuse et inextricable, tantôt un Kalmouk efflanqué, sans barbe ni cheveux, et n'ayant pour toute coiffure qu'une calotte en coton bariolé. Ces postillons portent tous à la main un knout dont ils ne se servent jamais et une queue de vache pour chasser les cousins. Ces insectes sont en si grand nombre aux approches des marais et dans les roselières, que, vers la tombée du jour, ils s'élèvent en épais nuages, d'où le voyageur ne sort que la figure et les mains couvertes de piqûres. L'endroit le plus dangereux de la ligne à passer est entre le fort de Kurck, à la naissance du delta du Kouban, et Ekaterinodar, capitale des Cosaques de la mer Noire. La route passe sur des bas-fonds inondés par le fleuve, et couverts, sur une étendue de plus de vingt lieues, de roselières dont les tiges dépassent souvent vingt-cinq pieds de hauteur. Les Tcherkesses s'y cachent le jour, passent par des sentiers presque impraticables, traversent les gués connus d'eux seuls, traversent le Kouban, et vont piller les stanitza des Cosaques et surprendre les stations des postes. Les Russes ont vainement essayé de prévenir ces incursions en éle vant ces hauts perchoirs dont nous venons de parler, et d'où i. dominent assez bien les roselières pendant le jour; mais ils doivent les abandonner la nuit, ou dans les temps de brouillard, de crainte d'être enlevés. Ekaterinodar est bâtie à la sortie de cette forêt de roseaux et dans un enfoncement marécageux; trois ou quatre cents huttes composent la ville; elles sont toutes séparées les unes des autres par des jardins et des prairies : les bestiaux paissent dans les rues et sur les places. Une église orthodoxe et une caserne sont bâties en pierre grisâtre. Les faubourgs donnent sur le steppe, dont la mince couche de terre végétale est assez fertile. Les Tcherkesses viennent échanger à Ehaterinodar des bois de construction, du

miel, de la cire, contre du sel et des fers, du plomb et de la poudre, que les Cosaques leur donnent en contrebande.

---

Suite de l'expédition dans la mer d'Azof. — Importance des événements accomplis. — Mouvements des flottes alliées dans les mers du Nord. — Prises de navires ennemis. — Les défenses de Cronstadt. — Machines infernales des Russes. — Violation du drapeau parlementaire des alliés. — Combat du 7 juin; assaut infructueux du 18. — Paroles de l'empereur Napoléon au Corps Législatif, le 1er juillet.

Après la prise de Kertch et d'Iénikalé, les commandants en chef des flottes alliées avaient fait entrer dans la mer d'Azof une escadrille de canonnières et d'avisos à vapeur, avec ordre de donner la chasse aux navires en grand nombre qui s'y trouvaient encore. Cette première croisière eut un succès complet : plus de cent navires de commerce furent détruits ou capturés, tandis que les Russes brûlèrent, sans essayer aucune défense, leurs derniers navires de guerre à vapeur. Ces résultats atteints, on jugea indispensable d'entrer dans le golfe d'Azof, situé à l'extrémité N. E. de la mer de ce nom, et de s'avancer jusqu'à l'embouchure du Don, contrée importante et riche, dans laquelle l'ennemi espérait que jamais les alliés ne pourraient pénétrer. Le peu de profondeur de l'eau, dans toute cette région, ne permettait pas aux canonnières elles-mêmes de s'avancer assez loin : les amiraux décidèrent d'y envoyer les grandes embarcations des vaisseaux armées en guerre. Le 1er juin, dans la matinée, l'escadrille française composée des six bâtiments à vapeur suivants : *le Lucifer*, commandant Béral de Sédaiges; *la Mégère*, commandant Devoulx; *le Brandon*, cammandant Cloué; *le Fulton*, commandant Le Bris; *le Dauphin*, commandant de Robillard, et *la Mouette*, commandant Lallement, partie d'Iénikalé remorquant les chaloupes et les grands canots de la flotte frnçaise, placés, pour cette expédition, sous le commandement particulier du capitaine de frégate Lejeune, sous-chef d'état-major de l'amiral Bruat. Le commandement supérieur de l'expédition française fut donné à M. Béral de Sédaiges, le plus ancien des capitaines de frégate. Quatre vapeurs anglais partirent en même temps pour conduire les embarcations des vaisseaux de la même nation à l'escadrille anglaise qui, sous les ordres du capitaine de vaisseau Lyons, commandant de la *Miranda*, continuait

de croiser à l'entrée du golfe d'Azof. Dans la nuit, la brise fraîchit du N.-E. et retarda un peu la marche de la division. Le 2, à la naissance du jour, elle était en vue des terres qui s'étendent de Petroskoi à Zéléna. Elle longea la côte, et bientôt elle entra dans le golfe. A une heure elle passa devant Mariapol et à huit heures du soir elle ralliait la flottille anglaise à son mouillage, à 12 milles environ avant d'arriver à Taganrog. Fondée par Pierre-le-Grand en 1706, cette ville fut détruite en 1711 en vertu du traité du Pruth, et reconstruite en 1769. Elle a, depuis cette époque, toujours progressé et acquis une importance considérable. Elle est située à environ 20 milles de l'embouchure du Don, et reçoit tout le cabotage de ce fleuve immense, une des grandes artères de la Russie.

Le 3 juin, à la pointe du jour, les vapeurs français et anglais du plus faible tirant d'eau quittèrent le mouillage et s'avancèrent sur Taganrog. L'eau diminuant d'une manière sensible à mesure qu'on approchait de la ville, et ne présentant plus, après une heure de marche, qu'un fond de 11 à 12 pieds, plusieurs navires furent obligés de rester en arrière. Cinq vapeurs purent seuls continuer en naviguant à travers la vase et mouillèrent à bonne portée de canon devant la partie ouest de la ville. Ce sont dans l'escadre française, *le Dauphin* et *la Mouette*, et, dans l'escadre anglaise, la magnifique canonnière *Recruit* qui, malgré son formidable armement de quatre pièces de 68 et de deux pièces de 32, ne cale que 7 pieds d'eau, la *Mina* et le *Danube*.

A huit heures, *le Dauphin*, portant le commandant supérieur français M. Béral de Sédaiges, et *le Recruit*, monté par le commandant supérieur anglais, arborèrent le pavillon parlementaire. En même temps, deux embarcations légères se détachant de ces navires se dirigèrent côte à côte vers la terre. Elles accostèrent à l'extrémité du magnifique môle de Taganrog. La population entière accourut sur les hauteurs qui couronnent la ville, tandis que quelques Cosaques à cheval vinrent reconnaître le pavillon parlementaire. Bientôt un attelage amena un aide de camp du gouverneur, auquel les officiers parlementaires posèrent les conditions suivantes : 1° La ville sera livrée aux mains des armées alliées, pour que tout ce qui appartient au gouvernement, et surtout tout ce qui est munition ou denrée de guerre, soit détruit; 2° la troupe se retirera à deux lieues de la ville, et les habitants devront, à leur gré, ou se renfermer chez eux, ou sortir de la ville; mais personne ne pourra circuler dans les rues pendant toute la durée de l'occupation; 3° quelques officiers supérieurs accompagneront les officiers des nations alliées chargés de l'exécution des conditions précédentes, et répondront, sur leur tête, de toute marque ou tentative de trahison; 4° à ce prix,

les alliés s'engagent à épargner la ville, à protéger les habitants et leurs propriétés particulières; 5° une heure est donnée pour répondre par *oui* ou par *non*. Au bout de cinquante-cinq minutes, l'aide de camp du gouverneur revint, portant cette réponse: « Il y a des troupes dans la ville; elles ne peuvent pas se retirer sans combattre. » Les officiers parlementaires se retirèrent pour aller porter cette réponse à leurs chefs respectifs. Aussitôt, la longue ligne des embarcations armées en guerre s'ébranla et défila en colonne à portée de pistolet devant les magnifiques quais s'étendant sur une longueur de plus d'un mille du môle à l'arsenal. Les chaloupes de tête arrivèrent sur ce dernier point, et toute la ligne, venant à la fois sur la gauche, se présenta de front devant la ville. Le feu s'ouvrit, et la longue et double rangée des magasins de l'entrepôt fut, en quelques instants, inondée d'une pluie d'obus et de fusées à la Congrève. Le tir remarquable des alliés ne tarda pas à produire son effet : des colonnes de fumée partant des différents points attaqués indiquaient que l'incendie commençait à s'allumer. Peu d'instants après les vastes constructions de la douane sont en flammes et l'arsenal n'est plus qu'un immense bûcher. A ce moment, l'ennemi donne signe de vie. Deux bataillons défilent sur les falaises où sont bâtis les plus beaux hôtels de la ville, et se répandent en tirailleurs dans les maisons et dans les jardins, au risque d'attirer sur ces propriétés privées, qu'ils ne peuvent garantir, les malheurs de la guerre. Le feu des alliés se dirige alors sur ce point; leurs obus et leur mousqueterie fouillent incessamment tous les lieux où apparaissent quelques soldats bientôt mis en fuite. En même temps, les ordres les plus formels sont donnés pour qu'on épargne dix ou douze grands bâtiments situés sur la pointe qui domine le môle; ils ont tous arboré le pavillon noir, qui indique la présence des hôpitaux ou des établissements de bienfaisance. Les églises sont aussi très-scrupuleusement respectées.

L'incendie mis aux magasins et aux établissements du gouvernement russe par les obus paraissant incomplet, les commandants se décidèrent à jeter à terre deux pelotons d'attaque protégés par les chaloupes, qui se rapprochèrent du quai avec leurs pièces chargées à mitraille; en un instant, tout fut terminé, et les chaloupes s'éloignèrent, laissant l'arsenal et tous les bâtiments qui en dépendent convertis en un monceau de cendres. Les magasins publics qu'on venait de détruire contenaient principalement du blé, du vin, de l'huile, des effets d'habillement pour les troupes. A quatre heures, les embarcations se retirèrent et rejoignirent les canonnières, qui les prirent à la remorque pour se rendre au mouillage de la matinée.

L'attaque de Taganrog a été une mesure de guerre indispensable. Les alliés ont épargné volontairement et dans un but d'humanité les propriétés particulières; ils n'ont tiré que sur celles où les soldats ennemis s'étaient embusqués pour combattre. Taganrog est une ville d'environ 20 à 25,000 âmes. L'aspect en est très-gracieux, surtout du côté de l'est, où s'étendent de magnifiques quais dominés par une falaise continue sur laquelle s'élèvent de charmantes habitations entourées de jardins. Elle possède de nombreuses églises, dont les clochers monumentaux, surmontés d'une coupole verte, s'élèvent au-dessus de la ville, et de nombreux hôpitaux habités en ce moment par des blessés de Sébastopol, dont les moindres villages de tout le pays sont aujourd'hui remplis.

Le 4 juin au matin, l'escadrille partit pour se rendre à Mariapol, où elle arriva à six heures du soir. Mariapol, bien moins considérable que Taganrog, ne compte pas plus de 8 à 10,000 âmes. Elle fait un grand commerce de blé. On y voit deux rues larges et bordées de grandes maisons. Elle est construite sur les coteaux qui dominent la mer; une rivière la tourne du côté de l'est et l'environne de marécages. Une belle jetée conduit de la mer au bas de la ville. C'est là qu'on embarque les grains. La ville entière n'est qu'un grenier. Outre les grands bâtiments destinés à recevoir le blé, chaque maison est elle-même, en partie, pleine de grains. Le 5 au matin, les officiers parlementaires s'étant rendus à terre, les habitants hissèrent le drapeau blanc, et affirmèrent que, depuis la veille, toutes les autorités civiles et militaires avaient fui, et que 5 à 600 Cosaques avaient évacué la ville pour aller camper à 10 verstes dans l'intérieur. Le consul d'Autriche se présenta et demanda que la ville fût épargnée. On ne brûla que les édifices et les magasins appartenant au gouvernement russe. On se retira à midi. Une partie des bâtiments revint à Kertch; l'autre attaqua Gheisk et Temriouk sur la côte sud-est. Les gouverneurs de ces deux places se rendirent sans résistance, et sur ce point encore furent détruites toutes les ressources du pays.

Pour terminer le récit des opérations de la mer d'Azof, nous allons résumer les rapports du capitaine Edmund Lyons, commandant l'escadrille anglaise à vapeur. « Le 26 mai, dit le capitaine, nous mouillâmes en vue du phare situé sur la pointe de terre, à Berdianks, dans une position qui commandait le port, la plage et un grand nombre de navires marchands. J'envoyai ensuite les bateaux des escadres qui sont sous les ordres du commandant Sherard Osborn, accompagnés des chaloupes des vaisseaux français pour détruire ces navires, et d'autres qui étaient à quatre milles environ en vue, ainsi qu'un dépôt. Tout cela fut accompli de nuit.

Pendant ce temps, les vapeurs des deux escadres poursuivaient et détruisaient des bâtiments dans d'autres directions. Le 27, au point du jour, j'appareillai avec les vaisseaux sous mes ordres, accompagné des quatre vapeurs français, et je fis mouiller en vue de la ville de Berdianks la *Miranda* et les canonnières dans une position qui commandait complètement la ville et la plage. Là, nous trouvâmes échoués, brûlés à fleur d'eau et abandonnés, les quatre vapeurs de guerre qui s'étaient échappés de Kertch, sous le commandement du contre-amiral Wolff. Je fis débarquer les troupes légères et les soldats de marine de l'escadre sous les ordres du commandant Lambert, du *Curlew*, en compagnie des troupes des navires français, avec ordre de détruire toute la marine et les approvisionnements du gouvernement, mais de respecter les propriétés privées. Tout fut exécuté sans obstacle, bien que nous eussions appris que 800 Cosaques, avec des canons, occupaient Petroskoi, à 5 milles de distance. Plusieurs navires furent détruits ainsi que des approvisionnements de blé, qu'on estime à 50,000 livres. On sauva aussi, après la destruction d'un des bateaux à vapeur russes, un canon de 8 pouces, du poids de 62 quintaux. Les embarcations rejoignirent aussitôt la flottille, qui avait appareillé pour se rendre à Arabat; je détachai en même temps le *Swallow* et le *Wrangler* pour Genitschi, afin de garder l'entrée de la mer Putride, et le *Curlew*, avec ordre de croiser entre le ban de Krivaïa et l'île de Sable, afin d'empêcher que les navires ne pussent nous échapper et remonter le Don. Le 28 au matin, nous arrivâmes devant Arabat, et nous attaquâmes le fort (armé de 30 canons); le feu durait depuis une heure et demie, quand une bombe tomba sur le magasin à poudre ennemi; les navires, ayant reçu l'ordre de se tenir à portée de bombe et étant bien manœuvrés, n'ont éprouvé qu'un seul accident, la blessure légère du premier mécanicien de la *Medina* par un éclat de bois. L'ennemi doit avoir perdu beaucoup de monde, à en juger par la précision avec laquelle les bombes éclataient dans ses ouvrages, indépendamment des ravages causés par l'explosion. Je suis arrivé devant Genitschi hier au soir, à la nuit, avec les bâtiments de Sa Majesté sous mes ordres, et j'ai rallié le *Swalow* et le *Wrangler*, qui avaient déjà détruit ou capturé tous les navires en dehors du détroit de Genitschi; mais un très-grand nombre avaient dépassé le détroit, qui n'a que 50 yards de longueur, et qui est commandé par les basses falaises sur lesquelles la ville est bâtie; ils étaient à l'encre sous les falaises. A six heures du matin, j'ai envoyé le commandant Crawford, avec un drapeau parlementaire, afin de demander que l'on me livrât tous ces navires et les immenses approvisionnements de blé pour fournitures à l'armée de Crimée,

ainsi que tout ce qui appartenait au gouverneur. Je déclarai que si l'on souscrivait à ces conditions, j'épargnerais la ville et je respecterais les propriétés particulières. Dans le cas contraire, il fallait que les habitants évacuassent immédiatement la ville. Le commandant Crawfort a rencontré un officier qui paraissait être d'un haut grade et qui a refusé d'accéder à ces conditions, déclarant que toute tentative pour débarquer ou pour détruire les navires rencontrerait de la résistance. L'ennemi, à ce moment, avait 6 pièces de campagne en position et 200 hommes environ, et, du haut des mâts, l'on apercevait derrière la ville un bataillon d'infanterie, outre les Cosaques. J'accordai jusqu'à neuf heures de réflexion, et, ne recevant pas de réponse, je fis abaisser le pavillon parlementaire et je fis approcher le plus possible les bateaux à vapeur de la ville et du passage dans la mer Putride, autant que la profondeur de l'eau le pouvait permettre. Il ne fut possible d'approcher qu'à une très-grande portée. Voyant que, si l'ennemi, qui avait retiré ses canons, les replaçait de manière à commander le passage, et s'il disposait de la même manière son infanterie, il serait impossible à nos embarcations de détruire les navires marchands, j'ordonnai le bombardement de la ville, qui se fit si bien, que les embarcations passèrent et incendièrent 73 navires et les magasins de blé. Le lieutenant Mackensie fit cette opération avec habileté.

« Le vent ayant changé deux heures après le retour de nos embarcations, quelques approvisionnements de blé ne prirent pas feu : comme il était de la plus haute importance d'achever l'œuvre commencée pour couper les vivres aux armées russes en Crimée, j'envoyai de nouveau les embarcations ou chaloupes. Les bâtiments rouvrirent le feu contre la place et les chaloupes partirent. Le lieutenant Cécil Buckley, de la *Miranda*, le lieutenant Hugh Burgoyne, de la *Wallow*, et M. John Roberts, canonnier de l'*Ardent*, offrant de débarquer pour mettre le feu aux magasins de blé, j'acceptai leur offre : ils accomplirent cette périlleuse opération, échappant avec peine aux Cosaques qui avaient coupé la retraite à leurs chaloupes. Le lieutenant Mackenzie, pendant ce temps, brûlait le reste des navires marchands malgré le feu des quatre pièces et de la mousqueterie. Toutes les embarcations étaient revenues, touchées par quelques boulets ; un seul homme avait été légèrement blessé. Le lieutenant Mackenzie parle avec éloge de la bravoure et du sang-froid des hommes qu'il avait sous ses ordres. Depuis que l'escadre est entrée dans la mer d'Azof (il y a quatre jours), l'ennemi a perdu 4 bateaux à vapeur de guerre, 246 bâtiments marchands et des magasins de blé et de farine de la valeur d'au moins 150,000 liv. st. » Le bourg de Yenitschi est situé sur le détroit de ce nom, sur la pointe de Berut-

chi, formée par le dernier plateau du steppe de Tauride, à l'embouchure de la Touka. Le détroit de Yenitschi sépare la Tauride de la pointe septentrionale de l'étroite langue de terre appelée la flèche d'Arabat; c'est par lui que le Sivach ou mer Putride (le *Palus Mœtides* des anciens) communique avec la mer d'Azof. Il est large d'environ 120 mètres, et assez profond, quoique encombré sur certains points par les atterrissements que produit, à quelques époques de l'année, le ralentissement des courants du Sivach. La rade de Yenitschi est très-bonne, et présente en moyenne 18 à 20 pieds d'eau sur un fond de vase; on y mouille d'ordinaire à l'entrée d'un golfe profondément avancé dans la côte. Il passait pour impraticable; du moins le *Guide maritime* de M. J. Corréard, si exact et si minutieux, le désigne comme tel; les cartes russes de la mer d'Azof du lieutenant Boudischef et du capitaine Mangonari n'en indiquent pas les sondages; la destruction de Yenitschi est donc pour la flottille alliée un succès scientifique autant qu'un fait d'armes glorieux. On doit le considérer en même temps comme un sinistre pour l'armée russe, dont les ressources alimentaires sont complètement anéanties, et ne peuvent être remplacées que par la voie très-longue et rarement praticable de Pérécop.

On se disposait à attaquer Anapa, lorsqu'on apprit que cette ville importante avait été subitement évacuée par les Russes et occupée par les Circassiens. Voici la dépêche adressée à ce sujet au ministre de la marine par l'amiral Bruat: « J'ai déjà eu l'honneur d'informer Votre Excellence qu'aussitôt après avoir reçu la nouvelle de l'évacuation d'Anapa par les Russes, j'avais envoyé sur les lieux le contre-amiral Charner avec le *Napoléon* et le *Primauguet*, pendant que l'amiral Lyons expédiait le contre-amiral Stewart avec l'*Hannibal*, le *Highflyer* et le *Spitfire*. M. l'amiral Lyons m'a proposé de nous rendre ensemble avec nos autres vaisseaux devant Anapa, et il a été convenu que nous partirions le 13 juin pour jeter l'ancre sur cette rade et rentrer ensuite à Kamiesch. La santé du général Brown, légèrement altérée par les fatigues de ces derniers jours, a obligé l'amiral Lyons à différer son départ; mais il m'a suivi le lendemain, et j'ai vu ses vaisseaux arriver à Anapa au moment où j'appareillais moi-même pour Kamiesch. Nous avons laissé à Iénikalé une forte garnison turque, à laquelle il a été décidé qu'on adjoindrait un régiment français et un régiment anglais, afin de hâter l'achèvement des travaux entrepris au camp de Saint-Paul. Ces forces soutenues par les navires à vapeur qui stationneront constamment dans le détroit, sont en état de repousser les Russes s'ils tentaient, sur cette extrémité de la presqu'île, un retour offensif. Depuis que j'ai visité Anapa, je m'explique la nécessité où s'est

trouvée la garnison russe d'évacuer cette place. Anapa était sans doute à l'abri d'un coup de main, et ses fortifications présentaient un fossé profond, une escarpe élevée et en bon état, des parapets très-bien entretenus et maintenus par un excellent clayonnage, 94 pièces de canon et 14 mortiers; mais il n'existe dans la place que des puits d'eau saumâtre, et la garnison, une fois investie, eût été incapable, par ce seul fait, de prolonger sa résistance. Le succès d'une attaque dirigée contre cette forteresse était donc certain, du moment qu'on y pouvait faire concourir l'armée et la marine. Les Russes n'ont laissé entre nos mains que des ruines. Bien que leur évacuation ait été accomplie à la hâte, ils ont brisé la plupart de leurs affûts, cassé les tourillons de 79 bouches à feu, fait sauter la majeure partie de leurs magasins à poudre, incendié leurs casernes, et pratiqué dans la muraille, à laide de la mine, cinq brèches considérables. Je pense qu'ils ont voulu se ménager les moyens de rentrer facilement en possession d'Anapa quand les circonstances deviendraient plus favorables. En ce moment, la place est occupée par des soldats turcs et des cavaliers tunisiens. Sefer-Pacha, envoyé par le général en chef de l'armée d'Asie, Mustapha-Pacha, a vu son autorité immédiatement reconnue par les chefs circassiens. L'empressement de cette soumission s'explique aisément : Sefer-Pacha est lui-même un chef circassien ; il s'est fait autrefois remarquer par l'énergie de la résistance qu'il a opposée au progrès des Russes. Lorsqu'en 1829 le traité d'Andrinople céda difinitivement aux Russes les forteresses d'Anapa et de Soudjak-Kalé, Sefer-Pacha se retira à Constantinople. Des réclamations de l'ambassadeur russe le firent exiler à Andrinople, d'où il ne fut rappelé qu'à l'occasion de la guerre actuelle. Son souvenir était resté vivant dans les montagnes des Tcherkesses, et la déférence que nous lui avons vu témoigner par les chefs circassiens ne laisse aucun doute sur la haute influence qu'il peut exercer au profit de la politique ottomane... »

Il n'entrait pas dans le plan des alliés de conserver Kertch ; les fortifications de cette ville ont été détruites et ses canons jetés à la mer; elle a été ensuite évacuée par les habitants et un incendie l'a réduite en cendres; il en a été de même d'Arabat. On a démoli les fortifications d'Anapa et l'on en a emporté 200 canons ainsi que les munitions avec lesquelles les Russes eussent pu soutenir le siége pendant deux ans. Les Circassiens ont pillé la ville; mais les habitants, en suivant les troupes russes dans leur retraite, en avaient emporté les objets les plus précieux. Toutes les autres places dont la destruction s'est trouvée nécessaire pour le succès des opérations des troupes alliées ont été rasées. « Prenez une carte du théâtre de la guerre, dit un correspondant, et vous comprendrez la position ;

vous reconnaîtrez alors aisément que par la possession des batteries de Saint-Paul et d'Ak-Bouroun, d'une part, d'Iénikalé et de la pointe de Cheska, qui se trouve sur la côte d'Asie, de l'autre, nous avons conquis une nouvelle mer jusqu'ici hermétiquement fermée pour nous.

Or, cette mer, elle est aujourd'hui à nous seuls, et, aux yeux ébahis des riverains, le pavillon russe a disparu pour faire place aux pavillons de la France et de l'Angleterre. Il y avait ici cinq ou six cents navires moscovites; il n'en reste plus que quelques-uns à peine, et chaque jour nos canonnières, nos embarcations armées en guerre, les traquent, les dénichent dans les coins et recoins de ce grand lac, où nous naviguons comme dans la Méditerranée. Ainsi, toutes les richesses, toutes les ressources de cette mer, à laquelle est attaché le sort et la subsistance de la Crimée, sont désormais aux alliés. Encore les pertes matérielles que nous avons fait subir ici aux Russes ne sont-elles rien si on les compare au préjudice immense qui résulte pour eux de l'interruption de leurs communications avec la Crimée. Tous les points de la péninsule, baignés par les eaux de l'Azof, sont accessibles à nos bâtiments; ils sont incessamment visités par eux. Les Russes n'ont donc plus que Pérékop pour faire parvenir à Sébastopol leurs renforts et leurs ravitaillements. Tels ont été les résultats considérables de notre heureuse prise de possession de la mer d'Azof; et ces résultats l'Angleterre et la France les doivent surtout à leurs marines.

Ce n'est pas seulement dans la mer Noire que les Russes ont aujourd'hui à se défendre, c'est aussi dans la mer Blanche et dans la Baltique. Le télégraphe de Copenhague signale, en effet, à la date du 25 juin qu'une escadre alliée, composée de quatre navires, est entrée dans la mer Blanche, se dirigeant sur Archangel. Puis, on écrit de Hambourg, qu'une quatrième division de bâtiments de guerre anglais va arriver incessamment dans la Baltique, et rejoindre les escadres alliées; elle se composera principalement de chaloupes canonnières et de navires auxquels leur faible tirant d'eau permettra d'aborder de plus près les fortifications ennemies. Alors seulement commenceront les grandes opérations dans les golfes de Bothnie et de Finlande. A la même date, douze nouvelles prises faites par l'escadre de l'amiral Dundas jettent l'ancre devant Elseneur, accompagnées de la corvette *Geyser*, qui les conduit en Angleterre. Parmi ces prises, sept naviguaient sous pavillon mecklembourgeois, quatre sous pavillon danois, et une sous pavillon du Holstein. En voici les noms : Navires mecklembourgeois : *Betty* et *Paul-Frederik*, avec un chargement de seigle et de chanvre; *Mecklembourg*, *Balance*, *Johanne*, *Emilia*, *Arion*. Navires danois :

*Dania*, *Otto-et-Oluf*, *Anna-Christine*, *Freden*, avec des chargements de grains et chanvre. Navire holsteinois : *Benedict*, avec un chargement de grains, lin et chanvre. Deux de ces bâtiments restent, sous caution, à Elseneur. Les autres partent avec le *Géyser* pour l'Angleterre. Les escadres se portèrent ensuite devant Cronstadt et une reconnaissance fut faite par l'amiral Dundas, accompagné de l'amiral Seymour, à bord du vapeur d'exploration le *Merlin*. Pour se garantir d'une surprise, ils s'étaient fait accompagner dans leur expédition par le *Dragon*, capitaine H. Stewart, et le *Bulldog*, commandant Gordon. Quoiqu'ils se fussent approchés tout près des batteries et y fussent restés près de trois heures, les Russes, les ont, pendant tout ce temps, regardés tranquillement et semblaient parfaitement indifférents. Comme tous les vaisseaux dans le port étaient pavoisés, il se peut qu'ils fussent alors occupés à célébrer quelque grande fête, ou que peut-être même ils rendissent les honneurs à un visiteur impérial.

Cette expédition a permis de connaître d'nne manière positive la nature de la défense de Cronstadt. Voici les importants détails qui ont été recueillis à ce sujet :

La force ou l'imprenabilité (suivant le cas) de la position de ce boulevard de Saint-Pétersbourg sera facilement comprise, en faisant attention aux considérations suivantes. L'île de Kosline est un triangle aigu irrégulier, long de sept milles, posé dans le golfe de Finlande dans une direction oblique : sa base vers Saint-Pétersbourg et son sommet du côté de la mer. L'extrémité est, et la plus large, est couverte par la tour de Cronstadt ; la pointe aiguë, et nord-est, est marquée par le phare de Tollbocken.

Si donc un bâtiment, se dirigeant vers l'embouchure de la Néva, met le cap sur Tollbocken, on dirait qu'il peut continuer sa course, soit en contournant Cronstadt par le nord, et conséquemment gouvernant entre l'île et la côte de Finlande, soit en gouvernant au nord de Cronstadt, alors entre l'île et le rivage l'*Ingrie*.

Mais ce canal du Nord n'est pas navigable. Le gouvernement russe a barré ce passage en entassant une double ou triple rangée de pieux sur une longueur de cinq ou six milles, qui, avec des blocs de pierre et autres matériaux obstruants, forment entre Cronstadt et Lisi-Noss une barrière infranchissable, excepté pour de très-petits bâtiments. Comme on s'est borné à appliquer ici à la mer le principe établi en beaucoup d'autres endroits aux rivières, il est permis de croire que l'ouvrage a été bien et efficacement accompli. La destruction de l'embouchure de la Sulina, l'une des bouches du Danube, est une garantie matérielle que les ingénieurs de la Baltique n'ont pas travaillé en vain.

Il reste à examiner l'approche du canal de l'île et à montrer les nombreuses difficultés que rencontrerait une force ennemie tentant de forcer ce passage.

Le canal, qui a d'abord une profondeur moyenne de cinq fulhans seulement, puis de sept, prend la forme d'un triangle dont la base repose entre

deux grands forts (Alexandre et Risbouck), et le sommet dans l'étroite ouverture de 300 yards qui est entre Cronstadt et l'extrémité du banc de sable appelé *Branienbaum Spit*.

Si donc nous voulons entrer à Cronstadt, il faut passer entre les deux forts extérieurs, et encore en les rangeant de très-près.

A notre gauche, et à 800 yards de distance, est le fort Alexandre. Ce fort est de forme elliptique, et consiste en un front avec quatre étages d'embrasures et deux ailes; chacun des trois étages a un mur à pic et est armé avec des canons placés en batterie *en barbette*. Il est construit en bloc de granit sur une fondation de pieux enfoncés dans dix-huit pieds d'eau. L'apparence du fort *Alexandre* est très-imposante; en contournant ce fort, on se trouve sous le feu de 116 pièces de 8 pouces et de 10 pouces, toutes casematées.

A droite, et également à 800 yards, vient le fort Risbouck, qui a été pendant bien des années en construction; il était encore, il y a deux ans, caché par des échafaudages. Il est placé par seize pieds d'eau, et est construit en granit sur le plan du fort Alexandre, excepté qu'il est de forme oblongue; il était à moitié armé l'année dernière, et il avait deux étages de canons en casemates, un à fleur d'eau et un au-dessus; en tout, plus de 60 canons du plus puissant calibre.

En regardant encore à gauche et en avançant toujours, nous nous trouvons nous-mêmes sous les canons du bastion du centre du fort *Pierre*. Il a trois bastions réunis par deux courtines : le premier commande l'approche de l'arrière du fort Alexandre; le second et le troisième balayent le principal chenal; les bastions contiennent 28 canons en casemates et 28 canons au-dessus en barbette; les courtines n'ont pas de casemates, mais sont armées de 20 canons en barbette. Le nombre total des pièces d'artillerie du fort est de 76 pièces, sans compter quelques-unes de plus petit calibre sur le mur de bandière.

A la gauche est Cronstadt, qui, quoiqu'il mérite le respect pour avoir été construit par Pierre le Grand, a une apparence tout à fait au-dessous de celle des autres forts.

De la mer, il présente simplement une ligne basse de casemates en bois formant une batterie de 40 canons placés à fleur d'eau, et disposés dans la première partie de chacun des deux bastions avec une courtine qui les unit.

Cronstadt n'est en fait qu'une sorte de môle ou de chaussée supportée par des pieux. Il est en forme de pentagone irrégulier. L'an dernier, il y avait 20 canons sur la courtine de face, et 35 de plus en trois bastions, tous casematés, avec 30 en barbette aussi sur les bastions.

Cronslott est le dernier des ouvrages détachés qui défendent le passage de la grande rade (l'espace entre les quatre batteries ci-dessus décrites) à la petite rade (le mouillage voisin au delà de Cronslott); mais il y a encore des batteries à noter, et l'une d'elles, dans notre opinion, est le réel boulevard de Cronstadt.

La première dans l'ordre est celle du *Môle* dont la ligne forme le flanc du côté de la mer, du port marchand, et, courant dans une direction presque

perpendiculaire à l'approche, va joindre les fortifications de terre, qui traversent ici l'île dans sa largeur. Les trois bassins (celui qui est affecté aux navires de commerce est à l'extrémité la plus ouest) ne sont pas des excavations; ils ont été faits en enfonçant des pilotis de manière à prendre sur l'eau l'espace nécessaire. Les pilotis supportent une construction supérieure, en bois dans quelques endroits, dans d'autres en granit, et parfois en granit et en bois combinés; la plateforme du rempart ainsi formé donne place à des canons de fort calibre; les canons en place, au nombre de 70, outre 10 ou 12 mortiers, sont *en barbette*, et, pour empêcher que la plateforme ne prenne feu, on l'a renforcée d'espace en espace par des feuilles de fer.

L'année dernière, ces pièces étaient seulement, croyons-nous (à l'exception de 5 paixhans de 8 pouces placés à l'extrémité du môle près de Cronslott), des pièces de 18 et de 24; il y a peu ou point d'abri pour les artilleurs, et si un navire pouvait passer sain et sauf toutes les autres batteries, et ne faire aucune attention au fort Mentschikoff dont nous allons bientôt parler, il pourrait mouiller à la tête du môle et mettre ces canons hors de combat par un feu d'enfilade dirigé de son gaillard d'arrière. La première moitié de cette batterie, ajoutons-le, coopérerait avec les forts ci-dessus indiqués pour empêcher les bâtiments d'entrer dans la petite rade; l'autre moitié protégerait le rivage et le dos du fort Pierre de l'attaque des embarcations.

Mais supposons qu'un vaisseau de ligne à hélice s'est avancé jusqu'à l'entrée de l'étroit canal entre Cronslott et la tête du môle; car il est impossible de supposer que plus d'un bâtiment à la fois puisse essayer, au milieu de la fumée et de la confusion d'une bataille, de passer par une ouverture de 227 mètres de large, où il y a toujours le danger de toucher. S'il réussit, il arrive au bout de la grande rade devant le fort Mentschikoff.

Le fort Mentschikoff, construit en cubes de granit sur un bastion placé en saillie du port marchand, est armé de 44 pièces de 10 pouces et de 8 pouces sur quatre étages de casemates; le flanc tourné vers Cronstadt est percé de meurtrières pour la mousqueterie, cinq à chacun des trois étages inférieurs. Le derrière n'est pas susceptible de défense contre un coup de main; mais cela est de peu d'importance, puisque ce coup de main ne pourrait être fait avant la chute de Cronstadt elle-même. La ventilation est assurée par six ouvertures longitudinales en biais, dont le tirage avec un vent d'est chasserait la fumée des casemates. Que la bordée d'un vaisseau de ligne dirigée sur le fort Mentschikoff produirait sur sa façade unie un effet très-sensible, ce n'est pas douteux; mais ce vaisseau à hélice pourrait-il se placer de manière à faire agir sa batterie? Le danger pour lui serait d'être obligé de présenter l'avant au fort Mentschikoff, et de ne pouvoir lui répondre qu'avec ses canons de l'avant et son canon de 68 à pivot, de sorte que le mal qu'il pourrait faire avant d'être en position serait insignifiant.

L'opinion publique à Saint-Pétersbourg n'est pas sans inquiétude sur Cronstadt, car l'empereur a fait l'an dernier tracer une batterie de mortiers

pour la défense du palais de Péterhof, qui cependant ne pourrait être attaqué que par un ennemi qui aurait pris Cronstadt. Plus récemment encore il a été élevé une batterie de canons à Kulugeff, une des îles à l'embouchure de la Néva. Du reste, l'activité de notre ennemi, soit à élever de nouvelles batteries, soit à abandonner et à faire sauter celles qui sont intenables, mérite d'être constatée.

Nous venons de décrire les batteries de nécessité, celles qui défenden les approches de la mer, comme celles de Cherbourg et de Portsmouth. Les autres ouvrages qui nous restent à décrire sont destinés à établir une canonnade de loin et sans nécessité pour les navires venant de Saint-Pétersbourg.

Nous avons déjà mentionné le môle qui enferme les trois bassins, du port du milieu et des batteries de guerre. En face de Cronslott, ce môle prend une nouvelle direction et court près d'un mille presque parallèlement au côté nord de l'île, séparant le port marchand et celui du milieu de la petite rade. Il a trois bastions à son extrémité, sur le premier desquels est le fort Mentschikoff. A l'extrémité du port du milieu est le port de guerre, de forme rectangulaire, et d'environ 820 mètres de long sur 320 de large; il y a deux bastions à l'extrémité et deux sur chaque flanc, et ceux sur le côté de la petite rade ont les angles saillants tronqués, et une ouverture est laissée pour le passage des bâtiments.

Le môle des deux premiers bassins, à l'exception de quelque 240 mètres au-dessous et près du fort Mentschikoff, est en bois, ainsi que la partie ouest du port de guerre. Dans des circonstances ordinaires, il est armé à un ou deux points de pièces de petit calibre. Au delà de l'extrémité du dernier bassin, les vaisseaux de ligne ne peuvent pas avancer, mais il y a assez d'eau pour des frégates à vapeur. Au dos et au-dessus de la digue artificielle qui court le long de l'extrémité de l'île, il n'y a que les bateaux de petit tirant d'eau qui peuvent approcher. La digue rencontre un haut mur de briques d'environ 180 mètres de long, et dans laquelle est une porte d'entrée conduisant à un embarcadère en bois, où débarquent les passagers amenés à terre par les petits bateaux à vapeur qui font le va-et-vient entre Cronstadt et le continent, pour entrer dans la ville.

On arrive à cette porte par un pont-levis, et en dedans est un corps de garde de construction régulière, avec les accessoires de défense ordinaires. Il est flanqué de 16 canons, dirigés de Saint-Pétersbourg, par des embrasures taillées dans le mur, à l'Haxo. Puis vient un mur orbe, une baraque avec des meurtrières et le grand hôpital de Cronstadt, après lequel vient une batterie en plate-forme à la pointe nord-est de l'île. A côté est une double ligne d'ouvrages consistant en remparts et *fausse haie* et s'élevant immédiatement du bord de l'eau; elle court de la plate-forme à l'extrémité nord-ouest de Cronstadt; là, elle se tourne et court le long des fortifications déjà indiquées comme joignant le môle : ces ouvrages consistent en un rempart régulier, traversant la largeur de l'île, en avant duquel est un fossé, un canal et un chemin couvert. La courtine intérieure a une longueur de parapet d'environ 2,730 mètres.

Outre ces fortifications, il y a un certain nombre de petites redoutes et

batteries sur le côté sud de l'île, commandant les eaux peu profondes entre le fort Pierre, le fort Alexandre et le fort Constantin (50 canons, 2 étages et le rivage) ; ils sont peu importants, et il suffit d'avoir un plan sous les yeux pour s'en rendre compte.

Il n'y a pas de cales à Cronstadt ; les bâtiments de la marine impériale sont construits à Saint-Pétersbourg et à Archangel. La factorerie à vapeur (une copie de celle de Woolwich) n'est pas encore complétée, et même, s'il n'était pas question de la guerre, il faudrait encore deux ou trois ans.

Les forteresses que possède la Russie dans la Baltique, sans être reliées par un système continu de défenses, comme cela se voit dans la Pologne et dans le Caucase, présentent, sur certains points, un aspect vraiment formidable. A l'angle formé par les golfes de Bothnie et de Finlande, du côté de Hango, on trouve le fort Gustavsberg, à deux étages, la batterie Gustave-Adolphe et le fort Skarsholm. Plus près de Saint-Pétersbourg, sur la côte nord du golfe de Finlande, s'élève la forteresse de Sweaborg sur des rochers de granit, le port militaire le plus fort de l'empire. Il est entouré de sept forts taillés dans le roc de sept petites îles, et réunis par des digues fortifiées. Sweaborg est relié, par une digue longue d'un kilomètre, à Helsingfors, la capitale de la Finlande, actuellement fortifiée. Ces deux ports, formant un seul tout, sont la station d'une division de la flotte de la Baltique, et de plus de la moitié des 400 chaloupes canonnières que la Russie y possède, et qui lui rendent de grands services dans ces eaux peu profondes. Ce port militaire est protégé par deux citadelles. Sweaborg est plus fort, et Cronstadt est plus vaste. A Sweaborg, on a amoncelé les munitions de guerre. Mentionnons encore Lowisa, derrière Helsingfors, Rotschen-Salm, Friedrichsham et Wiborg, à la fois places fortes et ports militaires. Enfin, sur la pointe orientale de l'île de Kosline, se trouve Cronstadt que nous venons de décrire. Schlusselbourg forme la route au nord. Par le sud-ouest, une armée peut s'avancer de la Düna contre Saint-Pétersbourg, qui n'est couvert de ce côté que par les petites forteresses de Narva et de Jamborg. Revel, Port-Baltique, Riga, sont défendus par des ouvrages plus ou moins importants. Dans ce moment, les Russes, dit le *Czas*, à qui nous empruntons, en les résumant, ces détails, ont établi sur les côtes de la Baltique plusieurs camps fortifiés où ils ont concentré des corps de troupes considérables.

On a fait beaucoup de bruit, il y a dix-huit mois environ, de machines infernales sous-marines, d'une merveilleuse puissance, et qui, semées à profusion au fond des eaux, dans un certain rayon de défense de Cronstadt et de Sweaborg, devaient être d'un secours efficace contre les flottes alliées, dont elles devaient déjouer les ten-

tatives en entr'ouvrant les flancs des bâtiments par leurs soudaines et énergiques explosions. On connaît aujourd'hui la vérité, toute la vérité sur cette invention, qu'on s'accorde à attribuer au célèbre Jacobi, de Saint-Pétersbourg, et que, pour cette raison, les marins des deux escadres ont appelée *Jacobi, Jacobines* ou *Jacobites*. Les amiraux Dundas et Seymour faisaient à bord du *Merlin*, comme nous l'avons dit tout à l'heure, une reconnaissance des approches de Cronstadt, lorsque tout à coup une explosion se fit entendre sous l'avant et fut presque immédiatement suivie d'une explosion beaucoup plus forte sous l'arrière.

Lorsqu'on eut regagné le mouillage, on put reconnaître que quelques feuilles de cuivre du doublage seulement avaient été détachées et légèrement offensées. Somme toute, le mal était heureusement fort mince : beaucoup de bruit, peu de dommage ; il pouvait en être bien autrement. A quelques jours de là, un autre vapeur anglais éprouva le choc d'une explosion semblable; et cette fois encore l'unique résultat fut de briser deux ou trois pales de ses roues. Tel était, en définitive, l'effet de ces fameuses machines infernales; mais personne ne les avait trouvées. Elles existaient cependant réellement!... Et tout aussitôt officiers et marins des deux escadres, piqués d'une curiosité ardente, se mirent à la recherche, ou plutôt à la pêche, de ces terribles *Jacobis*. Au bout de trois jours cette pêche avait rapporté, dans un rayon très-circonscrit autour des lignes de mouillage, et pour ainsi dire *sur place*, une cinquantaine de *Jacobis*. Les premières machines trouvées furent avidement observées sous toutes leurs faces, fouillées dans tous leurs coins et recoins.

L'amiral Seymour était en train d'en examiner une; il frappa sans faire attention un petit morceau de fer qui faisait saillie sur le côté de la machine, en disant : « Voici probablement par quel moyen elles font explosion. » Au même instant la machine sauta, et tout le monde sur le pont fut dispersé. L'amiral fut si gravement atteint aux yeux qu'on pensa pendant quelque temps qu'il les perdrait tous les deux. Heureusement, il put être guéri au bout de quelques jours. Le lieutenant Lewis fut gravement atteint au genou et a eu les bras et les mains brûlés. C'est un miracle que tout l'équipage ait échappé. Plusieurs marins reçurent également des blessures plus ou moins graves; mais on apprit aux matelots pêcheurs de *Jacobis* à ne pas les saisir dans l'eau par leur partie *sensible*, et à les désarmer avec la plus grande sécurité. Pour se faire une idée de cette machine, qu'on se figure une sorte de gros pain de sucre ou de cône ayant 50 ou 60 centimètres de hauteur sur 45 centimètres environ de diamètre à la base, formé d'une forte feuille de tôle

galvanisée et divisé intérieurement en deux principaux compartiments par une cloison parallèle à la base. Le compartiment situé près du sommet du cône est rempli de poudre; l'autre compartiment est vide, et traversé, suivant l'axe du cône, par un tube de fer-blanc, dans lequel se loge un mécanisme à fusée destiné à produire le feu et à le transmettre à la charge de poudre aussitôt que le choc ou la simple rencontre d'un corps étranger vient produire une légère pression sur une tige très-sensible maintenue contre la surface extérieure de la base du cône. Si l'on attache une corde à un piston fixé au sommet du cône, que l'on arrête l'autre extrémité de la corde à une pierre ou à un corps suffisamment pesant, reposant sur le fond de l'eau; et si la corde a moins de longueur que l'eau n'est profonde en ce point, le cône flottera entre deux eaux, la pointe en bas, la tige sensible en dessus. Et si la longueur de la corde est telle que le cône flotte à une profondeur au-dessous du niveau de la mer, le plus faible tirant d'eau des bâtiments de guerre qui tenteraient de forcer les approches, le moindre choc de leur carène contre cette sorte de *bouée* infernale, déplacera la tige sensible; le mécanisme du compartiment supérieur du cône jouera tout aussitôt, et une étincelle de feu produite instantanément déterminera l'explosion de la charge de poudre. Quant au mécanisme lui-même, quelques mots suffiront pour en donner une idée. La *tige sensible* maintenue sur la surface extérieure de la base du cône, dans le sens du rayon, et qu'un très-léger ressort tend sans cesse à écarter du centre, est repoussée vers ce centre par la pression de tout corps quelque peu résistant qui vient heurter la machine flottante. Elle chôque alors l'extrémité libre d'une autre tige, établie suivant l'axe même du cône, et seulement maintenue par son extrémité inférieure, encastrée dans une petite boîte que porte la cloison séparatrice des deux compartiments du cône. La partie de cette tige qui pénètre dans la boîte est terminée par un petit tube de verre rempli d'acide sulfurique. Le choc imprimé à la tige a pour effet de briser ce tube fragile : l'acide se répand sur du coton imprégné d'une matière chimique qui s'enflamme immédiatement; le feu se communique à une petite quantité de poudre qui remplit le reste de la boîte, et dont l'explosion chassant vers le but avec force une rondelle de fer-blanc maintenue par une légère soudure, produit l'inflammation de la charge détonante, enfermée dans le compartiment inférieur du cône.

Nous achèverons de résumer tout ce qui concerne les opérations maritimes accomplies jusqu'à ce jour en rapportant un événement qui a été présenté sous un point de vue différent par les Anglais et par les Russes. D'après les premiers,

le *Cossack*, vaisseau anglais, avait pris et détruit en vue de Hango, sur les côtes de Finlande, plusieurs bâtiments de cabotage russes et avait emmené comme prisonniers trois hommes : le capitaine de l'un des navires, son fils et un autre marin finlandais. Ne voulant pas exercer sur le commerce du pays des rigueurs inutiles tant que les communications et les approvisionnements entre le golfe de Finlande et Saint-Pétersbourg étaient interceptés, l'amiral Dundas ordonna que le *Cossack* retournât à Hango et qu'il rendît à la liberté les personnes qui avaient été prises ainsi que quatre autres prisonniers qui avaient demandé à être mis à terre au même endroit. En conséquence, le *Cossack* se dirigea vers Hango et, mouillant à une petite distance, y envoya son canot, sous le commandement du lieutenant Gineste, avec les sept prisonniers russes et un équipage ordinaire de bateau. Une demi-heure au moins avant qu'on ne fût parvenu à la jetée un drapeau parlementaire se déploya. On ne vit, au reste, qu'un seul homme qui prit la fuite. Les officiers et les prisonniers débarquèrent, le bagage de ces derniers fut déposé sur la jetée et les hommes restèrent dans le bateau. En ce moment s'avança un corps de soldats russes paraissant se composer de 400 à 500 hommes, armés de carabines, de sabres et de baïonnettes. L'officier fit aussitôt flotter son pavillon parlementaire et expliqua pourquoi lui et ses hommes étaient venus à terre. Le capitaine finlandais prisonnier prit le pavillon des mains du lieutenant et donna les mêmes explications en anglais et en finlandais. Non-seulement l'officier qui commandait les Russes comprenait cette dernière langue, mais encore il la parlait. « Que nous importe votre pavillon, s'écria-t-il, nous allons vous montrer comment les Russes combattent et se vengent ! » Là-dessus quelques centaines de soldats russes font feu sur l'officier et les prisonniers finlandais qui se trouvaient sur la jetée et les tuent tous. Puis ils tirent sur le bateau jusqu'à ce que chaque homme tombe. Ils se précipitent ensuite dans le canot, jettent par-dessus le bord quelques cadavres, en tirent un blessé, Henry Gliddon, et l'achèvent sur le quai à coups de baïonnette. Enfin ils se retirent, laissant cinq hommes pour morts dans le canot. Comme l'embarcation ne revenait pas au vaisseau, on envoya dans la journée le *Gig* ou cabriolet qui ne put s'apercevoir que de loin que le bateau était amarré à la jetée et qu'il s'y trouvait quelques cadavres. Un matelot, homme de couleur, nommé John Brown, blessé de deux balles, l'une au bras, l'autre à l'épaule, s'était couché au fond du canot et avait feint d'être mort. On l'avait traîné d'un bout à l'autre du canot, mais on ne l'avait pas jeté à la mer. Ce fut le seul survivant. Dans la nuit il s'efforça de couper les attaches du bateau et de le pousser hors de la jetée. Le *Cossack*, qui

était resté pour connaître le sort de l'équipage et pour réclamer les hommes qu'il supposait avoir été faits prisonniers, recueillit John Brown et apprit de lui les détails qui viennent d'être racontés. Presque tous les officiers et marins anglais assassinés dans cette circonstance étaient des jeunes gens de vingt à trente ans.

Il convient de dire que d'après les rapports circonstanciés des officiers de marine russes, cet événement n'aurait été qu'un combat livré selon les lois ordinaires de la guerre. On sut plus tard qu'il n'était pas vrai que tout l'équipage du bateau eût été massacré et qu'au contraire la plus grande partie des hommes avaient été faits prisonniers.

Revenons maintenant aux opérations de l'armée de terre.

Depuis l'enlèvement de leurs embuscades retranchées en avant de la muraille crénelée, les Russes s'étaient mis à en établir de nouvelles parallèlement aux premières, à peine à la distance de 18 à 20 mètres, avec une rapidité surprenante; ils avaient réussi à construire un fort retranchement relié avec les ouvrages et les batteries avancées entre le bastion Central et la Quarantaine. Ils y avaient formé une vaste place d'armes d'où il leur était facile de pénétrer ou du moins de tenter de pénétrer dans les lignes alliées. Il était nécessaire de les déloger de ces ouvrages et de les détruire, s'il était impossible de les utiliser en s'y établissant. En conséquence, dans la soirée du mardi 22 mai, 12,000 hommes environ furent réunis. Ces troupes appartenaient aux 1er et 2e de la légion étrangère, aux régiments de voltigeurs de la garde et aux 14e, 18e, 28e, 46e et 80e de ligne, plus deux bataillons de chasseurs à pied. Le général de Salles avait la haute direction de cette importante attaque. Il était secondé par le général de division Paté; à neuf heures un quart, l'ordre d'attaque fut donné. Les 28e et 80e de ligne, et le 1er de la légion étrangère, avec les compagnies d'élite du second, s'élancèrent au pas de course par-dessus les parapets et se jetèrent d'un bond dans les retranchements russes. En un instant, à la droite, au centre et à la gauche, l'ennemi fut culbuté, chassé de ses ouvrages; mais il se rallia promptement et revint à la charge avec tant d'énergie, qu'à son tour il obligea les Français à abandonner les redoutes et à regagner leurs parallèles. Les voltigeurs de la garde accoururent alors au secours des bataillons engagés, et tous, redoublant d'ardeur, se précipitèrent en avant, pénétrèrent dans les retranchements, et s'en rendirent maîtres après une rude mêlée, une lutte acharnée corps à corps. Refoulés pour la seconde fois, les Russes se replièrent sur leurs réserves, et revinrent immédiatement à la charge si résolument, si vigoureusement que, malgré leur solidité, les troupes françaises durent regagner les tranchées. Là, elles se reformèrent

sous une grêle de mitraille et de projectiles creux, malgré l'encombrement des hommes qui remplissaient l'étroit espace des tranchées et la confusion provenant du mélange des régiments pendant l'obscurité. D'un autre côté, le manque de connaissance des localités, et l'ardeur même des soldats occasionnèrent un désordre qui empêcha d'agir avec toute la promptitude et l'entente désirables, et, conséquemment, exposa des masses agglomérées au feu meurtrier de l'ennemi. Cependant, officiers et soldats, avec cette intelligence et cette intrépidité qui caractérisent le militaire français, s'élancèrent d'eux-mêmes une troisième fois contre les retranchements russes. Ce n'était plus seulement de l'élan, c'était de la fureur, de la rage. Ni mitraille, ni fusillade ne purent les arrêter un seul instant; ils sautèrent dans les redoutes : une mêlée épouvantable s'en suivit, et, malgré la ténacité extraordinaire de l'ennemi, les retranchements furent décidément enlevés. Tous les Russes qui ne furent pas tués en furent rejetés. Aussitôt on se mit à l'œuvre pour bouleverser le retranchement gabionné, et se faire du côté de la place un abri contre la mitraille. Mais la position des ouvrages conquis était trop rapprochée et trop dominée pour qu'on pût s'y maintenir. Ils étaient enfilés à droite et à gauche, sur toute leur étendue, par les batteries des bastions Central et de la Quarantaine. Il fallut donc battre en retraite à la hâte. Ce résultat incomplet coûta beaucoup de monde à l'armée française. Le chiffre total des hommes mis hors de combat s'éleva à environ 1,400, dont environ 600 morts. Les voltigeurs de la garde, qui débutaient glorieusement en Crimée, eurent à eux seuls, tant tués que blessés, près de 700 hommes, sur trois bataillons seulement engagés. Les trois chefs de bataillon furent blessés, deux d'entre eux subirent l'amputation; l'un de ces derniers succomba. La légion étrangère eut 400 hommes hors de combat. Les 28e et 80e de ligne eurent beaucoup à souffrir; le dernier eut à lui seul six officiers tués ou amputés. La perte des Russes fut énorme. La nuit suivante, il fallait achever ce qui avait été commencé avec tant de vigueur. Le général de division Levaillant fut chargé d'accomplir cette tâche avec dix bataillons dont deux de voltigeurs de la garde comme réserve. Quatre de ces bataillons, aux ordres du général Couston, étaient chargés de couvrir la conquête de la veille à l'extrême gauche. Les six autres, commandés par le général Duval, devaient, sur la droite, reprendre la gabionnade parallèle au grand mur du Cimetière, battre l'ennemi et permettre au génie d'assurer l'établissement définitif des troupes françaises. L'action s'engagea à la même heure que la veille. L'élan de ces braves bataillons, appartenant au 46e, au 98e, au 14e, au 80e, fut irrésistible. Les embuscades furent tournées et enlevées; l'ennemi, partout

enfoncé, se retira en entretenant une fusillade, qui s'apaisa cependant peu à peu et qui finit par s'éteindre. Le génie put aussitôt commencer les travaux et les pousser, malgré la mitraille et les projectiles de toute nature lancés par la place. Le colonel Guérin et le commandant Durand de Villers conduisirent les travaux avec autant d'intelligence que de vigueur. « Notre succès, dit dans son rapport le général Pélissier, a été complet. L'ouvrage considérable sur lequel l'ennemi comptait pour arrêter nos attaques est entre nos mains; ses gabions nous couvrent, ses embuscades sont dirigées contre lui. Celles qui n'ont pu entrer dans notre système ont été rasées. Ces actions de vigueur n'ont pas été accomplies sans pertes sensibles, et nous avons payé notre victoire d'un sang généreux. J'attends sur ce point le rapport du général de Salles. Hier, à la demande itérative du général Osten-Sacken, le drapeau parlementaire a été arboré et un armistice a été conclu pour enterrer les morts. Nous avons remis plus de 1,200 cadavres entre les mains de l'ennemi. Ce champ de carnage rappelait à notre souvenir nos vieilles luttes contre les Russes, et, comme à ces époques mémorables, l'honneur des armes dans ces combats à la baïonnette est resté tout entier à notre infanterie. D'après le nombre des morts remis à l'ennemi et les résultats connus des affaires dernières, nous sommes assurés que les pertes des Russes sont au moins le quadruple des nôtres; elles donnent à ces engagements les proportions d'une bataille. »

Cette affaire terminée, un grand mouvement eut lieu sur la Tchernaïa. Une heure avant le jour, deux divisions du second corps, les 1re et 5e, sous les ordres du général Canrobert, descendirent silencieusement dans la vallée, en même temps que la cavalerie commandée par le général Morris. Elles se massèrent en avant des redoutes de Balaclava. Peu d'instants après arriva le général Pélissier; il lança immédiatement les zouaves et les chasseurs à pied déployés en tirailleurs, pour marcher sur la Tchernaïa et la traverser vers le point où elle se bifurque en sortant de la gorge des montagnes Vornoutca. En même temps il dirigeait une colonne pour tourner l'ennemi par la droite. En arrière, les Piémontais et une division anglaise arrivaient de Balaclava avec toute la cavalerie et l'artillerie. Omar-Pacha, à la tête de plus de vingt mille hommes, les suivait de près : il se massa en première réserve et envoya une forte colonne en avant du village de Camara, pour appuyer la droite française. Enfin, sur le plateau que traverse la route de Kamiesch à Balaclava près Karanie, venait comme seconde réserve la garde composée des zouaves, des grenadiers, de l'artillerie et du bataillon de chasseurs à pied. Le mouvement commencé, les troupes se portè-

rent vivement en avant; à trois heures, les zouaves et les chasseurs à pied, auxquels s'étaient joints plusieurs bataillons piémontais, surprirent les avant-postes russes et entrèrent dans la Tchernaïa, où ils enfonçaient jusqu'au-dessus du genou dans la vase. Si le jour eût permis aux Russes de les apercevoir, les tirailleurs, à demi-embourbés, auraient été exposés d'autant plus qu'il y avait en face une batterie assez forte. Heureusement elle n'ouvrit son feu que lorsque les intrépides soldats eurent gagné la rive opposée. Enlever la batterie et tuer les artilleurs fut l'affaire d'un instant. L'ennemi se hâta de battre en retraite, enlevant tout ce qu'il pouvait de son artillerie. La colonne lancée par la droite débouchait sur la rivière au même moment et la traversait. Bientôt les collines furent couvertes de tirailleurs, poursuivant vivement l'ennemi, qui ne cessait de se replier vers ses formidables positions, sans même s'arrêter pour profiter des accidents du terrain. Dans leur ardeur, les soldats français s'avancèrent jusqu'à petite distance des grandes batteries russes. Ni les obus ni les boulets n'arrêtaient leur fougue. En vain la fameuse batterie de Gringalet balayait les sentiers et les chemins sur les collines; dans la vallée, les tirailleurs marchaient toujours, fouillant tous les ravins, jusqu'à ce que vers neuf heures on sonna la retraite. Les troupes, dans le plus grand ordre, revinrent sur leurs pas vers la Tchernaïa, tout en conservant des positions sur la rive droite. Un officier de dragons, qui a pris part aux combats dont les bords de la Tchernaïa ont été le théâtre, donne dans une lettre de curieux détails sur ces engagements. Douze escadrons de cavalerie, sans compter l'infanterie, avaient pénétré ce jour-là dans la vallée de Baïdar, éblouissante de verdure. Les Tartares se montraient bienveillants; les femmes se cachaient bien un peu, mais pas assez pour ne pas laisser entrevoir de temps en temps un bel œil noir et une jolie tête. Un escadron du 6e dragons reçut un soir l'ordre d'aller enlever une embuscade protégée par la batterie russe dite Gringalet. Les dragons, sans casques pour être moins vus, partent en trois pelotons vers minuit. Au lieu d'une embuscade, on en trouve plusieurs; l'infanterie russe, formée subitement en carré en avant de ses ouvrages, accueillit le premier peloton par une décharge de mousqueterie à bout portant. Les dragons s'élancent par une charge à fond et leur passent littéralement sur le ventre. Les Russes se forment, font feu une seconde fois; mais les cavaliers, revenus sur leurs pas, évitent dans leur demi-tour cette nouvelle décharge maladroitement dirigée, les écrasent de nouveau, et alors ce fut un combat à l'arme blanche; la baïonnette frappe au poitrail les chevaux, mais les dragons font feu de leur pistolet à brûle-pourpoint, et à coup de latte achèvent le reste. Il n'en resta pas un seul. Ce combat, vraiment

fantastique, engagé au milieu de l'obscurité dont les ténèbres n'étaient dissipées que par les lueurs du canon et de la fusillade, fait le plus grand honneur à la cavalerie de France, qui donnait pour la première fois sérieusement. Il y eut, sur 80 combattants, car trois pelotons seuls en vinrent aux mains, une vingtaine de chevaux blessés, trois tués sur le coup, un homme tué et 11 plus ou moins atteints. La première charge avait été menée avec une telle impétuosité, que les chevaux s'emportant avaient dépassé les embuscades qu'on avait enlevées.

Le siége continua sans incident remarquable jusqu'au 7 juin, jour où s'effectua une sanglante et mémorable affaire dont le *Journal de Constantinople* donne, d'après sa correspondance, la relation suivante :

« La véritable résistance des Russes avait porté jusqu'à ce jour sur leurs ouvrages avancés, qui nous tenaient constamment en échec ; la distance énorme à laquelle nous avions dû établir notre première parallèle, en procédant au siége de Sébastopol, leur avait permis de fortifier les positions qui sont en quelque sorte la clef de la ville. J'entends parler des hauteurs qui dominent le fond du port et que couronne la tour Malakoff. Ils étaient d'autant plus forts derrière ces retranchements improvisés, qu'ils les avaient construits en terrassements et sur tous les points dont il ne nous était permis, sans témérité, d'approcher qu'avec d'extrêmes ménagements. La véritable question de vie ou de mort pour la garnison de Sébastopol était de défendre l'approche des murs d'enceinte et nous empêcher de dominer la ville par le feu de nos batteries. Sans les retranchements élevés en avant de la tour Malakoff, le point stratégique le plus important à conquérir sur la rive gauche de la Tchernaïa, l'accès de la ville eût été trop facile. Le génie ennemi avait donc admirablement compris la situation en élevant les batteries du Mamelon-Vert, où il avait établi un couronnement formidable et devenu fameux par les obstacles que son feu apportait à nos entreprises. Les batteries intermédiaires du Mamelon-Vert, en défendant la hauteur qui commande le fond de la baie, présentaient sur toute la ligne un front d'attaque en quelque sorte inexpugnable. Le bombardement, qui s'était considérablement ralenti, a repris le 6, et destiné à faire diversion pendant nos attaques en occupant les Russes dans leurs batteries, il a été poussé avec vigueur pendant tout le temps qui a suivi. Les journées des 3, 4 et 5 avaient été trop calmes pour ne pas présager un très-prochain orage. En effet, le 5 au soir, le serdar Ekrem Omer-Pacha se présente dans notre camp avec une simple escorte, et un dernier conseil a lieu entre les chefs des armées alliées, et se prolonge fort avant dans la soirée. Le lendemain, à trois heures trente minutes, au moment où on s'y attendait le moins, le feu recommence sur toute la ligne avec une rapidité et une violence à désespérer les plus forts et les mieux retranchés. Toute l'extrême droite est en feu, et nos projectiles s'abattent autour du Mamelon-Vert et de la tour Malakoff. Tout l'aile gauche, depuis la Quarantaine jusqu'au bastion du Sud, reste silencieuse. Les Russes, qui croyaient sans

doute être attaqués de ce côté, pris à l'improviste, laissent passer plusieurs minutes sans nous répondre. Mais enfin leurs embrasures s'enflamment et leurs batteries nous répondent avec énergie. Le feu cesse en ce moment pendant une demi-heure, puis il reprend avec une nouvelle énergie et se prolonge toute la nuit et toute la journée du lendemain presque sans interruption. Le 7, à midi, une bombe fait sauter un caisson d'une batterie anglaise; mais nos alliés prennent, le lendemain dans la nuit, une éclatante revanche de ce léger dommage. Le fort Constantin, qui a cinq embrasures donnant sur la ville, se mêle lui-même à la partie, et tire quelques coups de canon sur la batterie Génoise; ses boulets labourent la terre, dépassent le but et vont tomber au-delà de la batterie menacée. Cependant le général Pélissier et lord Raglan se sont portés, dans l'après-midi du 6, à la batterie Victoria, qui s'élève sur les hauteurs d'Inkermann. De là, ils dominent toutes les opérations du bombardement qu'ils dirigent en personne. C'est de ce point élevé qu'ils vont commander l'attaque projetée dans le conseil de guerre et dont les derniers préparatifs s'achèvent.

« En effet, on s'aperçoit que les batteries de la tour Malakoff, du Mamelon-Vert et les batteries Blanches ont assez souffert pour que l'on puisse songer à les attaquer avec succès.

« Une heure avant le coucher du soleil, trois colonnes s'ébranlent en bon ordre et se portent en avant. La gauche est formée de la 2e division anglaise et de la 1re brigade de la 1re division; la droite se compose des 2e et 3e divisions, avec un bataillon des grenadiers de la garde, un bataillon de gendarmerie de la garde, les 2e et 3e zouaves, un bataillon de chasseurs de Vincennes, le 50e, le 95e et le 97e de ligne et un bataillon de tirailleurs indigènes, sous les ordres du général Camou. La réserve, formant la troisième colonne, compte une division anglaise, une brigade française, et un bataillon ottoman. Pendant que ces troupes se mettent en marche, Omer-Pacha quitte Kamara et se tient prêt à les soutenir avec 10,000 hommes en cas de besoin. Nos braves soldats s'élancent à l'attaque avec leur intrépidité accoutumée; mais ils ont affaire à forte partie. Le mamelon Vert et les ouvrages Blancs qu'ils ont mission de conquérir sont défendus par 27 bataillons russes et protégés par les batteries du Redan. Aussi pendant que les Français luttent avec héroïsme pour s'emparer de ces positions, le 88e anglais attaque les premières batteries du Redan, dites des Carrières, et s'en empare en moins de vingt minutes. La lutte se poursuit avec acharnement et avec des chances diverses jusqu'à dix heures et demie du soir. Le mamelon Vert et les ouvrages qui l'entourent, sont quatre fois conquis par nos braves soldats; mais chaque fois qu'ils y pénètrent ils sont foudroyés par les bordées du Redan, qui les repoussent et les forcent à battre en retraite. En ce moment deux bataillons d'élite anglais sont lancés en avant et vont de nouveau attaquer ce redan dont le feu nous est si funeste. Ils s'y précipitent en désespérés; mais trop peu nombreux pour s'y maintenir, ils doivent céder à des forces de beaucoup supérieures. Cependant ils ne veulent pas se retirer avant d'avoir rempli leur mission, et ils enclouent toutes les pièces de ces batteries qui se trouvent ainsi réduites à l'impuissance. Aussi vers dix heures et demie du soir, les Français qui n'ont plus

à redouter l'artillerie si meurtrière du Redan, et électrisés par quelques chaleureuses paroles du général Bosquet qui marche à leur tête, montent à l'assaut avec un élan irrésistible. Les Russes sont culbutés, forcés de fuir et poursuivis la baïonnette aux reins. Une soixantaine de grenadiers, dit-on, mettent tant d'ardeur à cette poursuite que deux cents Russes, ne sachant comment se dérober à leurs coups, vont se précipiter dans l'eau du petit Karabelnaïa. Emportés par cette ardeur, nos soldats, qui n'ont eu dans la prise du mamelon Vert que 13 hommes tués et 71 blessés, se portent jusqu'à la contrescarpe de la tour de Malakoff, où le feu de l'ennemi leur cause de nombreuses pertes. En effet, le lendemain, lorsqu'on enlève les morts, on trouve des cadavres français gisant à quatre ou cinq mètres de la tour. Nous devons le dire, l'ennemi a lutté avec courage; plusieurs fois il a tenté des efforts désespérés pour reprendre ses positions; mais ses efforts se sont brisés contre nos baïonnettes, et les Russes n'ont pu s'avancer à plus de 12 mètres de leurs travaux. Enfin, après toutes les péripéties de cette lutte sanglante, l'une des plus fortes de ce siége, le mamelon Vert, les ouvrages Blancs et les Carrières tombent définitivement en notre pouvoir, et nos troupes s'y établissent. Mais ce succès si glorieux nous a coûté cher. Nous comptons entre tués et blessés, du côté des Français, plus de deux mille hommes, dont deux colonels, MM. de Brancion et Hardy, qui sont tombés glorieusement à la tête de leurs régiments. L'artillerie, le 2e zouaves et le 50e ont été particulièrement éprouvés. Pour les Anglais, ce sont le 88e et le 62e qui se sont le plus exposés et qui ont le plus souffert. D'après un relevé officiel, le premier a perdu quatre officiers et le second trois, plus trois autres officiers appartenant à divers détachements. Vingt-huit autres officiers ont été blessés plus ou moins grièvement. Cinq cent soixante-deux soldats ont été mis hors de combat, dont un tiers environ tué. Le bataillon ottoman de réserve a eu quatre hommes blessés.

« Quant aux Russes, on évalue leurs pertes à cinq ou six mille hommes. De plus nous leur avons pris soixante-deux pièces d'artillerie, dont neuf, qui n'ont pas été enclouées, ont été immédiatement tournées contre eux, ainsi que six mortiers à la Cohorn. Nous leur avons fait aussi plus de 400 prisonniers qui ont été immédiatement conduits au quartier général. Dans le nombre se trouvaient 13 officiers et un colonel, qui a, dit-on, fait ses études à Paris avec l'un des colonels de notre armée, et qui s'adressait ainsi à lui en entrant au camp : « Avec vos pantalons bleus et vos capotes noires (les gendarmes) et vos pantalons rouges larges (les zouaves), vous prendrez Sébastopol, quoiqu'il vous en coûtera. Vos soldats ne sont pas des hommes, ce sont des lions ! » Le mamelon Vert est situé à 1770 mères de la place et à 550 mètres environ de la tour Malakoff, qui ne pourra-être attaquée que lorsque nous aurons comblé cet espace par de nombreux zigzags. C'est l'affaire de quelques jours; lorsque ces travaux préparatoires seront terminés, alors nous nous prendrons corps à corps avec cette tour, qui est défendue par deux cents bouches à feu. Toutes les positions conquises ont été mises en excellent état de défense, armées de batteries, et confiées à Omer-Pacha et à ses troupes qui ont sollicité l'honneur de les défendre. Le 8, il y a eu un armistice pour l'enlèvement des cadavres. J'as-

sistais à cette triste cérémonie, et je dois dire que tout s'est passé très-froidement de part et d'autre et sans ces gracieuses politesses que l'on échangeait dans les précédentes entrevues. Dans la nuit du 8 au 9, les Russes ont commencé à évacuer leurs travaux à l'extrême droite. Toutes les communications sont rompues avec le côté nord. Nos batteries commandent maintenant la baie dans toute sa profondeur. Aussi les Russes ne peuvent-ils se hasarder que dans les nuits obscures à transporter des troupes d'une rive à l'autre. Leur flotte a été se mettre à couvert sous les murailles de la forteresse qui s'élève tout près de la seconde estacade. Dès les premiers éclats du bombardement, ils avaient fait immédiatement évacuer les femmes, les enfants et les prisonniers logés dans la ville sur l'autre côté où ils campent actuellement près d'un village, au-delà de la citadelle Sévernaya. Toute la nuit du 8, le feu a été excessivement vif; même du côté de la Quarantaine il s'est soutenu toute la journée et toute la nuit suivante, mais peut-être avec moins de vivacité que pendant le jour. A l'heure où je vous écris il continue toujours. Les batteries font un bruit d'enfer; les bombes, les boulets, les obus, les fusées à la Congrève se croisent sur la ville et épouvantent les airs de leurs sifflements. Dans la matinée de ce jour, le général Pecqueult de Lavarande, ancien colonel du 1er zouave, a eu la tête emportée par un boulet. C'est là une grande perte pour l'armée française. Hier, le vent du nord a soufflé depuis le matin avec une telle violence, que tout l'horizon était couvert de poussière comme d'un voile épais, et cependant le feu ne s'est pas ralenti un instant. Ces jours derniers, les Russes s'étaient permis de planter au bout de leurs baïonnettes les bonnets des braves voltigeurs de la garde tombés si glorieusement dans la nuit du 22 au 23; mais à l'insulte grossière ils joignaient la lâcheté, car ils n'osaient montrer leur tête au-dessus des parapets. Ils ont payé cher cette outrageante manifestation. »

Le 18 juin eut lieu une affaire très-meurtrière pour l'armée française. Tous les détails en sont contenus dans le rapport du général Pélissier, que nous reproduisons :

« Depuis la conquête des ouvrages extérieurs, le 7 juin, dit le général, j'avais tout rapidement disposé pour en faire la base de notre attaque contre l'enceinte même de Karabelnaïa. Nous les avions armés d'une puissante artillerie; les communications et les places d'armes russes avaient été transformées à notre usage; le terrain et les dispositions de comba étudiés en détail, les armées alliées s'étaient partagé leur tâche. Les Anglais devaient forcer le grand Redan, et nous devions emporter Malakoff, le redan du Carénage et les retranchements qui couvrent cette extrémité du faubourg. Il est surabondant, monsieur le maréchal, de faire ressortir aux yeux de Votre Excellence les conséquences qu'aurait eues la réussite d'une pareille opération. Depuis nos derniers succès, l'attitude de l'ennemi et l'enthousiasme de nos troupes promettaient la victoire. Il n'y avait pas à différer. D'accord avec lord Raglan, le 17, nous accablâmes d'un feu écrasant la place de Sébastopol, et surtout les ouvrages que nous avions résolu d'enlever. L'ennemi cessa de bonne heure de répondre de Malakoff

et du grand Redan. Il est probable qu'il chercha à ménager ses batteries et à réserver ses feux, et qu'il ne subit pas, autant que nous étions en droit de le supposer, les effets de notre artillerie. Quoi qu'il en soit, la supériorité de notre canon nous confirma dans notre projet d'attaquer le 18 juin ; et, dans la nuit précédente, nous fîmes toutes les dispositions nécessaires pour prononcer notre mouvement général au point du jour. Trois divisions devaient prendre part au combat : les divisions Mayran et Brunet, du 2e corps ; la division d'Autemarre, du 1er. La division de la garde impériale formait la réserve. La division Mayran avait la droite des attaques et devait emporter les retranchements qui s'étendent de la batterie de la pointe au redan du Carénage. La division Brunet devait tourner Malakoff par la droite. La division d'Autemarre devait manœuvrer par la gauche pour enlever cet ouvrage important. La mission du général Mayran était difficile. Sa 1re brigade, commandée par le colonel Saurin, du 3e de zouaves, devait sortir du ravin du Carénage, au point où se trouve l'aqueduc, longer la berge gauche du ravin en se défilant autant que possible des feux des lignes ennemies, et tourner par la gorge la batterie de la pointe. La 2e brigade, aux ordres du général de Failly, devait faire effort sur la droite du redan du Carénage. Elle était pourvue de tous les moyens d'escalade. La réserve spéciale de cette division comptait deux bataillons du 1er régiment des voltigeurs de la garde. Toutes ces troupes étaient disposées de bonne heure à leur poste. La division Brunet avait une de ses brigades en avant et à droite de la redoute Brancion (mamelon Vert) ; l'autre, dans la parallèle en arrière et à droite de cette redoute. Une disposition analogue avait été prise pour la division d'Autemarre : la brigade Niol, en avant et à gauche de la redoute Brancion ; la brigade Breton, dans la parallèle en arrière. Deux batteries d'artillerie, pouvant se manœuvrer à la bricole, étaient placées en arrière de la redoute Brancion, pour être portées sur les positions de l'ennemi, si nous parvenions à nous en emparer. La division de la garde impériale, formant réserve générale des trois attaques, était massée en arrière de la redoute Victoria. J'avais choisi pour poste la batterie Lancastre, et c'est de là que je devais donner le signal par des fusées à étoiles pour le mouvement général. Malgré les grandes difficultés de terrain, malgré les obstacles accumulés par l'ennemi, et quoique les Russes, certainement instruits de nos projets, fussent sur leurs gardes et prêts à repousser l'assaut, il est permis de croire que, si l'attaque eût pu être générale et instantanée sur toute l'étendue de la ligne, s'il y avait eu de la soudaineté et de l'ensemble dans les efforts de nos braves troupes, le but eût été atteint. Malheureusement il n'en fut pas ainsi, et une fatalité inconcevable nous fit échouer.

« J'étais encore à plus de 1,000 mètres du point d'où je devais donner le signal, quand une mousqueterie ardente, entrecoupée de coups de mitraille, m'avertit que l'affaire était violemment engagée vers la droite. En effet, un peu avant trois heures, le général Mayran avait cru voir mon feu de signal dans une bombe à trace fusante, lancée de la redoute Brancion. Vainement il fut averti de son erreur.

Ce brave et malheureux général donne l'ordre de commencer l'attaque.

Les colonnes Saurin et de Failly s'élancèrent aussitôt : le premier élan fut magnifique ; mais à peine ces têtes de colonne furent-elles en marche, qu'une pluie de balles et de mitraille vint les assaillir. Cette mitraille accablante partait non seulement des ouvrages que nous voulions enlever, mais aussi des steamers ennemis, qui accoururent à toute vapeur et manœuvrèrent avec autant de bonheur que d'adresse. Nous dûmes cependant leur faire éprouver quelques avaries. Ce feu prodigieux arrêta l'effort de nos troupes. Il devint impossible à nos soldats de marcher en avant, mais pas un ne recula d'un pas ; c'est alors que le général Mayran, déjà atteint deux fois, fut abattu par un coup de mitraille et dut quitter le commandement de sa division. Tout cela avait été l'œuvre d'un moment, et le général Mayran était déjà emporté du champ de bataille, lorsque du terre-plein de la batterie Lancastre je donnai le signal. Les autres troupes s'engagent alors pour appuyer le mouvement prématuré de la division de droite. Cette vaillante division, un instant désunie par la perte de son général, se rallie promptement à la voix du général de Failly. Les troupes engagées, soutenues par le 2e bataillon du 95e de ligne et un des bataillons de voltigeurs de la garde, aux ordres du brave colonel Boudeville, tiennent ferme dans un pli de terrain où le général les établit et s'y maintiennent avec intrépidité. Cependant, informé de cette situation qui pouvait devenir critique, je donnai l'ordre au général Regnault de Saint-Jean-d'Angély d'envoyer quatre bataillons des voltigeurs de la garde, pris à la réserve générale, au secours de cette division. Les généraux Mellinet et Ulrich marchèrent avec cette belle troupe, rallièrent ce qui était épars dans le ravin du Carénage, et vinrent donner un solide appui au général de Failly, en occupant le fond du ravin. Le général Mellinet se porta de sa personne à la droite du général de Failly avec un bataillon de grenadiers préposé depuis la veille à la garde du ravin, et lui fut fort utile en assurant sa droite. L'attaque du centre n'avait pas eu un meilleur sort. Le général Brunet n'avait pu encore compléter toutes ses dispositions lorsque la gerbe de fusées qui devait servir de signal brilla dans les airs. Dejà, et depuis vingt à vingt-cinq minutes, toute la droite était prématurément engagée. Toutefois, ses troupes marchèrent avec résolution ; mais leur valeur vint échouer contre le feu nourri des Russes et contre des obstacles imprévus. Dès le début, le général Brunet fut mortellement frappé d'une balle en pleine poitrine. Le drapeau du 91e fut brisé par un boulet, mais il est inutile d'ajouter que ses glorieux débris furent rapportés par ce brave régiment. Le général Lafont de Villers prit le commandement de la division et confia celui des troupes engagées au colonel Lorencez. Celles-ci tinrent ferme pendant que le reste de la division occupait les tranchées pour parer aux éventualités du combat. A la gauche, le général d'Autemarre n'avait pu s'engager avant la divison Brunet ; il ne pouvait d'ailleurs se rendre compte de la fusillade hâtive qu'il entendait dans la direction du Carénage. Mais, au signal convenu pour l'assaut, il lança avec impétuosité le 5e chasseurs à pied et le 1er bataillon du 19e de ligne, qui, en suivant la crête du ravin de Karabelnaïa, parvinrent jusqu'au retranchement qui le relie à la tour Malakoff, franchirent ce retranchement et entrèrent ainsi dans l'enceinte même. Déjà les sapeurs du génie dispo-

saient les échelles pour le surplus du 19e et pour le 26e régiment, dont le général d'Autemarre précipitait le mouvement à la suite de sa valeureuse tête de colonne. Un instant, nous pûmes croire au succès. Nos aigles avaient été arborées sur les ouvrages russes. Malheureusement, cet espoir dut promptement disparaître. Nos alliés avaient rencontré de tels obstacles dans leur attaque du grand Redan et ils avaient essuyé de tels feux de mitraille, que, malgré leur ténacité bien connue, ils avaient déjà été obligés de prononcer leur mouvement de retraite. Tel était l'élan de nos troupes que, nonobstant cette circonstance, elles auraient poussé en avant et continué à charger à fond l'ennemi ; mais le manque de simultanéité dans l'attaque de nos divisions laissa les Russes libres de nous accabler avec les réserves et l'artillerie du grand Redan, et l'ennemi ne perdit pas un instant pour diriger sur nos braves chasseurs à pied toutes les autres réserves de Karabelnaïa.

« Devant des forces aussi imposantes, le commandant Garnier, du 5e bataillon, déjà frappé de cinq coups de feu, chercha, mais en vain, à conserver le terrain conquis. Obligé de plier sous le nombre, il repassa le retranchement. Le général Niol rallia sa brigade, renforcée du 39e de ligne ; on voulut tenter un nouveau mouvement offensif pour assurer le succès de ce nouvel effort, et, sur l'avis du général d'Autemarre, que sa réserve se réduisait au 74e de ligne, je lui envoyai le régiment des zouaves de la garde ; mais, à l'arrivée de ces vétérans de nos guerres d'Afrique, le mouvement n'ayant plus l'ensemble désirable pour un coup de cette vigueur, avec une seule division sans appui, soit sur la droite, soit sur la gauche, et labourée par l'artillerie du Redan sur lequel nos alliés suspendaient leur attaque, je ne tardai pas à reconnaître que toute chance favorable était épuisée. Un nouvel effort n'eût conduit qu'à une effusion de sang inutile. Il était huit heures et demie, je donnai l'ordre partout de rentrer dans les tranchées. Cette opération s'effectua fièrement, avec beaucoup d'ordre et de sang-froid, et sans nulle poursuite de l'ennemi sur aucun point. Une portion des tranchées russes est restée même occupée par quelques-uns de nos gens, qui s'écoulèrent successivement et sans que l'ennemi osât profiter contre eux d'aucun de ses avantages. Nos pertes ont été grandes. Nous avons eu soin, dès l'origine de l'action, d'emporter la plupart des hommes atteints par l'ennemi ; mais un certain nombre de ces morts glorieux restèrent couchés sur les glacis ou dans les fossés de la place. Les derniers devoirs leur ont été rendus le lendemain. Outre le général Brunet et le général Meyran (celui-ci a succombé cette nuit), nous avons à regretter un officier aimé et apprécié de toute l'armée, le jeune et brave lieutenant-colonel d'artillerie de Laboussinière, tué en montant sur le revers d'une tranchée obstruée de troupes et en se rendant d'une de ses batteries à la redoute Brancion. C'est une grande perte ; il y avait en lui beaucoup d'avenir. Nombre de braves officiers ont été atteints en donnant le plus noble exemple : officiers d'état-major, officiers de troupes ont rempli dignement leur devoir, et partout le soldat a été admirable. Nous avons eu 37 officiers tués et 17 prisonniers, 1,544 sous-officiers et soldats tués ou disparus, 96 officiers et 1,644 hommes entrés aux ambulances le 18 au soir. Beaucoup

de blessures jugées très-graves sont loin d'être aussi dangereuses qu'on l'avait craint d'abord. Les porteurs de ces honorables cicatrices reparaîtront dans quelque temps sous le drapeau. Ces pertes n'ont ébranlé ni l'ardeur ni la confiance de ces vaillantes divisions; elles ne demandent qu'à faire payer cher à l'ennemi cette journée. L'espoir et la volonté de vaincre sont dans tous les cœurs, et tous comptent qu'à la prochaine lutte la fortune ne fera pas défaut à la valeur. »

Le rapport du général Pélissier met en lumière les causes regrettables d'un échec que nos armes n'auraient pas éprouvé si des plans sagement conçus avaient été exécutés avec l'ensemble indispensable à leur succès. Par une déplorable fatalité, dont le général Meyran a été la première victime, cet officier général, d'une bravoure si chevaleresque, se trompa en prenant pour le signal convenu un projectile lumineux, et cette fatale erreur, précipitant son attaque, entraîna tous les malheurs qui devaient être la conséquence d'un défaut d'harmonie dans la marche des différentes colonnes. Chacune d'elles, en effet, arrivant isolément, eut à subir toute la somme des efforts de l'ennemi, et c'est grâce à la vive impulsion de nos braves soldats que nos pertes n'ont point été aussi considérables qu'elles auraient pu l'être. Nous voyons dans le rapport adressé au ministre de la marine par l'amiral Bruat, ainsi que dans celui de l'amiral Lyons à l'amirauté, inséré dans les journaux anglais, que des mesures avaient été concertées entre les amiraux pour que les deux flottes intervinssent, en forçant l'entrée du port, si l'attaque de terre avait présenté des chances de réussite. Il est donc à présumer que cette attaque de guerre glorieuse, malgré sa malheureuse issue, aurait pu avoir des résultats décisifs sans la fâcheuse méprise qui l'a fait échouer. L'armée anglaise avait rencontré, de son côté, des obstacles inattendus, et le rapport adressé à lord Panmure en développe les tristes conséquences. Quoi qu'il en soit, et malgré la retraite de nos troupes, effectuée en bon ordre, en faisant face à l'ennemi, qui n'osa pas les poursuivre, cette tentative n'aura pas été complétement inutile. Elle servira à mieux préparer le succès d'une seconde attaque, à laquelle l'armée se dispose par les cheminements qui s'exécutent avec ardeur au moment où nous écrivons. L'état sanitaire, qui s'était altéré à cause de la réapparition du choléra, s'est amélioré.

Le 1er juillet une dépêche insérée au *Moniteur* a officiellement annoncé la mort du commandant en chef de l'armée britannique, dont la santé était depuis quelque temps ébranlée par les fatigues et la préoccupation de tous genres. Le feld-maréchal Fitz-Roy-James-Henri-Somerset, premier baron Raglan, neuvième fils du cinquième duc de Beaufort, était né en 1788. Il avait épousé, en 1814, la deuxième fille du troisième comte de Mornington, nièce du duc de Wellington ; il était entré dans l'armée comme cornette du 4e dragons, le 9 juin 1804; lieutenant en 1805, capitaine en 1808, major en 1811, lieutenant-colonel en 1812, colonel en 1815, major-général en 1825, lieutenant-général en 1838, général le

20 juin 1854, il avait été nommé feld-maréchal le 5 novembre 1854. La France et l'Angleterre honoreront de leurs regrets la mémoire de ce vétéran de l'armée anglaise, qui avait fait apprécier universellement son caractère loyal et cette bravoure antique que signalait dans un immortel rapport le premier commandant en chef de l'armée française en Orient, tombé, lui aussi, victime de sa lutte héroïque contre la maladie et contre les fatigues de son immense commandement. Lord Raglan a été remplacé par le général Simpson qui, comme chef d'état-major, était au fait de tout ce qui concernait l'expédition. Parmi les autres officiers dont les alliés ont à regretter la perte, il faut citer le capitaine Edmund Lyons, fils de l'amiral de même nom et qui avait pris une part active à l'expédition de la mer d'Azof, ainsi qu'on a pu le voir par ses rapports reproduits plus haut. Le général Brown est arrivé à Constantinople dans un état de maladie qui fait craindre pour ses jours. Enfin, on a annoncé la mort de Schamyl, nouvelle que semble confirmer le passage suivant d'un lettre écrite de Trébizonde le 24 juin : « Les Russes se sont portés sur Kars, le 5 ou 6 juin, au nombre de 30,000 hommes, tandis qu'un autre corps se dirigeait sur Ardahan. La garnison turque de cette dernière ville n'était composée que d'un escadron de cavalerie qui, sur l'avis de l'approche de l'armée ennemie, a quitté immédiatement la place pour opérer sa jonction avec le corps principal de l'armée d'Anatolie, qui se trouvait à Kars. Le 17 juin, les Russes ont attaqué Kars, mais ils ont été complètement repoussés et ont dû se retirer à huit lieues de la ville. La nouvelle de la mort de Schamyl paraît certaine. »

Nous terminerons ce volume en reproduisant le discours prononcé par l'Empereur, le 1er juillet, pour l'ouverture de la session du Sénat et du corps Législatif extraordinairement convoqués :

« Messieurs les Sénateurs, Messieurs les Députés, Les négociations diplomatiques entamées pendant le cours de votre dernière session vous avaient fait pressentir que je serais obligé de vous rappeler lorqu'elles seraient arrivées à leur terme. Malheureusement, les conférences de Vienne ont été impuissantes à amener la paix. Je viens donc de nouveau faire appel au patriotisme du pays et au vôtre. Avons-nous manqué de modération dans le règlement des conditions? Je ne crains pas d'examiner la question devant vous. Il y avait un an environ que la guerre avait commencé, et déjà la France et l'Angleterre avaient sauvé la Turquie, gagné deux batailles, forcé la Russie à évacuer les Principautés et à épuiser ses forces pour défendre la Crimée. Enfin, nous avions en notre faveur l'adhésion de l'Autriche et l'approbation morale du reste de l'Europe.

Dans cette situation, le cabinet de Vienne nous demanda si nous consentirions à traiter sur des bases déjà vaguement formulées avant nos succès. Un refus de notre part devait sembler naturel. Ne devait-on pas croire en effet que les exigences de la France et de l'Angleterre se seraient accrues en proportion de la grandeur de la lutte et des sacrifices déjà faits? Eh bien! la France et l'Angleterre ne se sont pas prévalu de leurs avantages, ni même des droits que leur offraient les traités en vigueur, tant elles avaient à cœur de rendre la paix plus facile et de donner une irrécusable preuve de leur modération. Nous nous sommes bornés à demander, dans l'intérêt de l'Allemagne, la libre navigation du Danube et une digue contre le flot russe qui vient sans cesse obstruer l'embouchure de ce grand fleuve; dans l'intérêt de la Turquie et de l'Autriche, une meilleure constitution des Principautés, afin qu'elles servent de rempart contre ces invasions sans cesse renaissantes du Nord; dans un intérêt d'humanité et de justice, les mêmes garanties pour les chrétiens de toutes les communions sous la protection exclusive du Sultan; dans l'intérêt de la Porte comme dans celui de l'Europe, nous avons demandé que la Russie limitât à un chiffre raisonnable le nombre des vaisseaux qu'elle entretient à l'abri de toute attaque dans la mer Noire et qu'elle ne peut entretenir que dans un but d'agression. Eh bien, toutes ces propositions que j'appellerai magnanimes par leur désintéressement et qui avaient été approuvées en principe par l'Autriche, par la Prusse et par la Russie elle-même, se sont évanouies dans les conférences. La Russie qui avait consenti théoriquement à mettre fin à sa prépondérance dans la mer Noire a refusé toute limitation de ses forces navales, et nous en sommes encore à attendre que l'Autriche exécute ses engagements qui consistaient à rendre notre traité d'alliance offensif et défensif si les négociations n'aboutissaient pas. L'Autriche, il est vrai, nous a proposé de garantir avec elle par un traité l'indépendance de la Turquie et de considérer à l'avenir comme *casus belli* le cas où le nombre des vaisseaux de la Russie aurait dépassé celui qui existait avant la guerre. Accepter une semblable proposition était impossible, car elle ne liait en rien la Russie, et, au contraire nous paraissions sanctionner sa prépondérance dans la mer Noire par une convention. La guerre a dû suivre son cours.

« L'admirable dévouement de l'armée et de la flotte amènera bientôt, je l'espère, un résultat heureux; c'est à vous de me donner les moyens de continuer la lutte. Le pays a déjà montré quelles étaient ses ressources et sa confiance en moi. Il avait offert il y a quelques mois, 1,700 millions de plus que je ne lui demandais; une partie suffira pour soutenir son honneur militaire et ses droits

comme grande nation. J'avais résolu d'aller me placer au milieu de cette vaillante armée où la présence du souverain n'eût pas été sans produire une influence heureuse, et, témoin des héroïques efforts de nos soldats, j'aurais été fier de pouvoir les diriger ; mais les graves questions agitées à l'étranger sont toujours demeurées en suspens, et la nature des circonstances a exigé à l'intérieur de nouvelles et importantes mesures. C'est donc avec douleur que j'ai abandonné ce projet. Mon Gouvernement vous proposera de voter la loi annuelle de recrutement. Il n'y aura point de levée extraordinaire et l'on rentrera dans les voies accoutumées qui nécessitent pour la régularité de l'administration le vote de la levée une année à l'avance. En terminant, Messieurs, payons ici solennellement un juste tribut d'éloges à ceux qui combattent pour la patrie, associons-nous à ses regrets pour ceux dont elle déplore la perte. L'exemple de tant d'abnégation et de constance n'aura pas été en en vain donné au monde. Que les sacrifices nécessaires ne nous découragent pas, car, vous le savez, une nation doit ou abdiquer tout rôle politique, ou, si elle a l'instinct et la volonté d'agir conformément à sa nature généreuse, à son histoire séculaire, à sa mission providentielle, elle doit par intervalles savoir supporter des épreuves qui seules peuvent la retremper et la porter au rang qui lui est dû. Confiance en Dieu, persévérance dans nos efforts, et nous arriverons à une paix digne de l'alliance de deux grands peuples. »

En réponse à cette communication, le Corps Législatif a voté à l'unanimité un emprunt de 750 millions et la levée ordinaire de 140,000 hommes. En même temps la France et l'Angleterre ont garanti, chacune pour moitié, un emprunt de 125 millions contracté par le gouvernement ottoman pour faire face aux dépenses de la guerre.

FIN.

comme grande nation, à [illegible]
de toute [illegible]
nous produire [illegible]
point de [illegible]
les grandes [illegible]
en [illegible]
[illegible]
[illegible]
la loi [illegible]
ordinaire [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
l'exemple [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

En réponse à [illegible]
l'unanimité [illegible]
40 000 hommes [illegible]
[illegible]
par le [illegible]
génie.

# TABLE DES MATIERES



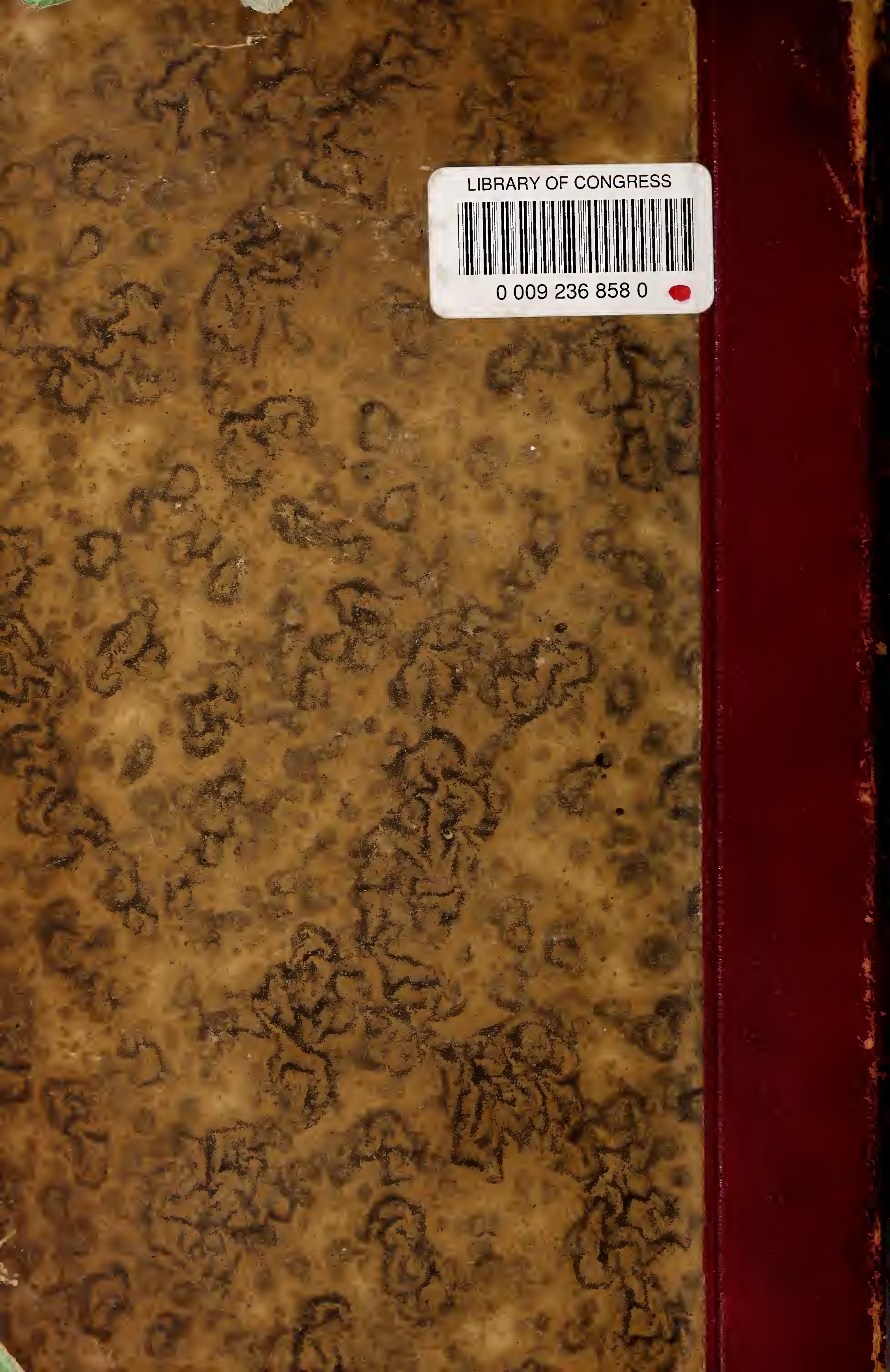
FIN DE LA TABLE.


Paris. — Imprimerie Walder, rue Bonaparte, 44.

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: FEB 2002
PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111






LIBRARY OF CONGRESS
0 009 236 858 0